

Kirstin Innes

# Reine d'un jour

Métailié

# Kirstin Innes

## Reine d’un jour

Qui est Clio Campbell ? Chanteuse pop et folk célèbre depuis son premier et unique tube au début des années 1990 ? Militante féministe farouche et engagée ? Victime ou profiteuse d’un système qui la dépasse ? Femme passionnée refusant tout compromis ou séductrice égocentrique ? À la veille de ses 51 ans, Clio Campbell vient de se suicider et les témoins de sa vie mouvementée nous donnent leurs versions, souvent contradictoires, de cette femme attachante, chaotique, incendiaire. Des pubs de l’île de Skye aux squats de Brixton, des émeutes du G8 à Gênes jusqu’au Brexit, un demi-siècle de politique, de chansons, de luttes, de trahisons, de vie.

Kirstin Innes est une des meilleures romancières écossaises de sa génération. Avec *Reine d’un jour*, elle écrit un livre acéré sur la façon dont la société et les médias traitent les femmes qui ont une vie publique, aussi engagé et charismatique que son héroïne. Une épopée politique et musicale d’une terrible humanité, avec un cœur féministe.

“Reine d’un jour *est un roman puissant, une lutte entre la vie et la mort : blessé, beau, enragé, juste, fragile et exultant.*” A. L. Kennedy

“*Un portrait féroce, implacable et divertissant.*” The Guardian

KIRSTIN INNES, écrivain et journaliste, est née en 1980 à Édimbourg. Reine d’un jour, son premier roman publié en France, a été cité parmi les meilleurs livres de l’année par de nombreux médias britanniques et est actuellement en cours d’adaptation en série télé et en comédie musicale.

*OceanofPDF.com*



OceanofPDF.com

Kirstin INNES

# REINE D’UN JOUR

*Traduit de l’anglais (Écosse) par Marguerite Capelle et Anatole Pons-Reumaux*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

*OceanofPDF.com*

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux :






Design VPC
Photo © Mirrorpix/Bridgeman

Titre original : *Scabby Queen*
© Kirstin Innes, 2020
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2023
e-isbn : 979-10-226-1256-2

*OceanofPDF.com*

*Celui-là est pour Bis,*
*et sera toujours pour Bis*

*OceanofPDF.com*

*Though cruel Fate should bid us part*
*Far as the Pole and Line,*
*Her dear idea around my heart*
*Should tenderly entwine:*
*Though mountains rise and desarts howl*
*And oceans roar between;*
*Yet dearer than my deathless soul*
*I still would love my Jean.*

Le sort dût-il nous désunir
Comme le pôle et l'équateur,
De mon aimée le souvenir
Enlacera toujours mon cœur ;
Dussent s'élever les cimes et hurler les déserts
Dussent rugir les fougues marines,
Plus que mon âme tout entière
J'aimerais toujours ma Jean.

Robert Burns, "The Northern Lass"

*OceanofPDF.com*

## *Des gens*

Adele Roberts – infirmière
Danny Mansfield – tour manager, mari
Donald Bain – parrain (officieux)
Eileen Johnstone – mère
Hamza Hassan – petit ami
Ida Edwards – femme dans le train
Jess Blake – camarade
Malcolm Campbell – père
Neil Munro – journaliste
Ruth Jones – amie
Sammi Smith – fille qui vit dans un squat
Shiv West – chanteuse pop
Simon Carruthers – homme à un mariage
Xanthe Christos – ancienne camarade

*OceanofPDF.com*

***Q Magazine*, juin 1990**

# Poil de carotte

*Pete Moss croise le fer avec la nouvelle pop-star dans le vent*

La séance télé du soir ne sera plus jamais la même, depuis un certain jeudi de mars dernier. Dans tout le pays, des pères sont tombés en arrêt, leur fourchette d'egg & chips stoppée en plein vol. Des mères ont détourné la tête avec un murmure désapprobateur, en raclant rageusement les assiettes. Et les gosses, collés à l'écran ? C'est bien simple : ils n'avaient jamais rien vu de tel : une jeune femme qui déboutonnait son gilet pour dévoiler un tee-shirt moulant à slogan anti-poll tax, au mépris de toutes les règles de bienséance de *Top of the Pops*.

Clio Campbell fait un certain… effet aux gens.

Ils s'arrêtent tous pour la regarder quand elle pénètre dans ce bistrot londonien des plus ordinaires à l'heure du déjeuner, avec son rouge à lèvres, sa mini-jupe et toute la désinvolture de ses Doc Martens éraflées. Les yeux sont attirés par cette crinière rousse, captivés par la beauté farouche et pénétrante de son regard. On sait qui elle est. On la reconnaît. On la montre du doigt. Et elle sourit aux gens, avec douceur, accueillant cette notoriété toute neuve. Nos yeux se croisent et elle m'interroge du regard. C'est vous ? Je hoche la tête : c'est moi. Elle replie délicatement ses jambes dans le fauteuil en face du mien, et m'adresse un grand sourire provocant. "Une pinte ?" demande-t-elle.

Clio Campbell est écossaise, et ça se voit. Avec ses boucles flamboyantes, son teint laiteux et son accent suave, chantant, on dirait qu'elle débarque tout juste du tournage de *Highlander*. Elle aime maintenir le mystère sur ses origines ("*Och*, j'ai grandi dans un bled minuscule. Ça ne vous dirait rien du tout", répond-elle quand j'insiste), mais elle admet avoir fait son apprentissage musical sur la scène folk et dans les dancings des Highlands.

Quand elle a fait son entrée au panthéon de la pop en début d'année, avec "Rise up", son hymne follement accrocheur qui invitait tout le monde à se mettre "debout" contre la poll tax, certains doutaient qu'une jeune fille de 23 ans soit capable d'écrire toute seule une chanson aussi complexe, musicalement parlant (réponse : elle en est capable, et elle l'a fait). Son père, me raconte-t-elle, est un chanteur bien connu de la scène folk, et il lui a manifestement légué ce charisme bravache et quasi magnétique. Son parrain est le musicien Donald Bain, petite main des studios qui fait toujours des merveilles sur un album, et à qui elle doit, dit-elle, son éducation musicale. Mais Clio Campbell est bien plus à sa place ici et maintenant que terrée au milieu des barbes et des pulls en laine au fond d'un vieux club de folk poussiéreux. "Rise up" a su capter l'état d'esprit de toute une nation, se hissant jusqu'à la deuxième place du top 40, où il ne cesse depuis de faire des embardées, mais l'ascension de Clio Campbell n'a rien d'un parcours conventionnel. Elle a conçu cette chanson pour être chantée par la foule lors des rassemblements anti-poll tax, à Glasgow ; elle a commencé à la jouer sur scène lors des meetings, et à mesure que son public grandissait, elle s'est fait repérer et embarquer direction la capitale.

"C'est comme si j'avais été aspirée dans un vaisseau extraterrestre. Un peu comme une astronaute – je suis tellement loin de mon milieu d'origine que je ne sais pas si je serai toujours la même à mon retour. Qui sait, peut-être que je vais juste rester là à flotter éternellement dans l'espace, hein ?"

Elle semble bien partie pour durer, en tout cas. EMI l'a signée pour trois albums, et depuis Rise Up elle a consacré plusieurs mois à travailler sur de nouveaux morceaux. Son prochain single, "Can't, Won't", est un nouveau clin d'œil au débat politique toujours brûlant qui lui a permis de se faire un nom, mais les paroles sont plus sages. Si je peux me permettre, ça manque tout de même du mordant de "Rise up", non ?

"*Aye*, la maison de disques m'a demandé de mettre un peu la pédale douce ! C'est pas mon choix, c'est sûr. Ils ont dit qu'ils voulaient que je me concentre sur la musique, cette fois. De toute façon, si je continue à faire des chansons, j'aurai d'autres occasions de faire parler des sujets qui comptent pour moi."

Elle pose sa pinte de snakebite, le verre cerné de traces de rouge à lèvres, et plonge ces yeux incroyables dans les miens. Et puis, de cette voix à la fois chantante et puissante, elle dresse la liste de tout ce qui la préoccupe dans la gestion du pays – à commencer par la Dame de Fer – avec la passion profondément sincère que seule une femme jeune et belle peut se permettre. Je pourrais l'écouter toute la journée. On dirait bien que Clio Campbell est prête à en découdre.

"**Can't, Won't**" **de Clio Campbell, sortie prévue le 1er juin.**

*OceanofPDF.com*

# RUTH

*Kilbarchan, 22 janvier 2018*

Pour ses cinquante ans, Clio avait demandé à ses invités – s'ils tenaient *absolument* à lui faire un cadeau – de lui apporter quelque chose qu'ils avaient fabriqué eux-mêmes. Ses amis, comme elle se plaisait à le répéter, étaient des gens créatifs, et la plupart avaient relevé le défi haut la main. Des pots en terre cuite, des écharpes tricotées, des livres de photos reliés à la main, des boucles d'oreilles, des poèmes. Clio recrutait ses admirateurs parmi les étudiants en théâtre et les jeunes révolutionnaires ; des gamins pleins de bonnes intentions, quoi. Et puis il y avait les visages flétris et les ventres flasques de ses fans de la première heure, les âmes solitaires qui l'avaient adulée aux concerts dans des bars minuscules et qui ne savaient toujours pas vraiment comment lui parler maintenant qu'ils étaient amis avec elle sur Facebook. Des gens créatifs. Des gens qui sortaient de l'ordinaire.

Douze jours avant le cinquante et unième anniversaire de Clio, Ruth entra dans la chambre d'amis et la trouva morte, entourée de tous ces cadeaux. Des pots en terre cuite remplis de bougies chauffe-plat entièrement consumées. Des écharpes accrochées entre les pieds du lit comme des guirlandes. Une compil CD, préparée pour elle par un de ses jolis cœurs de vingt ans, qui tournait encore dans le baladeur. Les boîtes vides d'antalgiques avaient été soigneusement empilées, la vodka transvasée dans une carafe en porcelaine que Ruth avait héritée de sa grand-mère. Le mortier et le pilon de sa cuisine, un cadeau de ses trente ans, étaient posés à côté, avec un résidu blanc à l'intérieur. La mise en scène avait été soigneusement réfléchie, pas juste pour Clio, mais pour qui la trouverait. Et elle savait forcément que ce serait Ruth. Qui d'autre.

— Oh, dit Ruth. Clio. Désolée.

La voix de Clio, dans sa tête, "Mais enfin merde, Ruth ! Faut que t'arrêtes de t'excuser !"

Lorsqu’elle se força à regarder, elle vit que le corps était contorsionné dans une drôle de position, une main repliée sur le ventre. Une mousse jaune pâle formait une croûte sur la gauche de sa bouche et collait à l’oreiller. Son visage était figé dans un rictus affreux – les paupières scellées, la bouche grand ouverte. Elle ressemblait à une statue de cire dans un film d’horreur, la réplique grossière d’un être humain.

Ruth inspira. Les rideaux étaient tirés et une odeur âcre flottait dans la pièce. Puis elle s’arma de courage, posa deux doigts sur le cou de Clio. Elle n’était pas tout à fait sûre de ce qu’elle cherchait ; la peau était froide, on aurait dit autre chose qu’un corps humain, même si la texture était similaire. Elle déplaça sa main. Il n’y avait pas de pouls. Bien sûr qu’il n’y avait pas de pouls.

— D’accord, dit Ruth à Clio. Je vois.

Elle passa devant le lit, ouvrit la fenêtre, prit les quatre boîtes vides de paracétamol, une marque de supermarché. Il y en avait un au coin de la rue de l’appartement de Clio à Glasgow. Aucun dans les parages. Elle les reposa.

Ruth entreprit de tirer sur une écharpe rose enroulée autour du pied du lit. Le sang afflua dans ses doigts tandis que la laine se resserrait sur sa main. L’écharpe commença à s’effilocher et elle pensa qu’elle risquait de déranger une scène de crime. Elle décida de quitter la pièce.

Au téléphone avec les urgences, elle avait essayé d’être factuelle. “Il y a un cadavre dans ma maison, avait-elle dit quand on lui avait demandé avec quel service elle souhaitait être mise en relation, parce qu’elle ne savait pas très bien s’il fallait contacter la police ou une ambulance. “Pas les pompiers, en tout cas.” Il était possible qu’elle ait gloussé après avoir dit ça. C’est ce qu’on fait dans une situation embarrassante, non ? On sort une blague.

La femme à l’autre bout du fil avait un gros accent nord-irlandais. “Ok, madame. Madame ? Ce cadavre est-il quelqu’un que vous connaissez ?”

Après ça, elle avait regardé le téléphone toujours dans sa main, et appelé Alison.

— Coucou. Qu’est-ce qui se passe ? Je suis au boulot…

— Salut. Clio est dans la chambre à l’étage, et elle est morte.”

Elle comprit aussitôt que ça avait été une erreur de l’appeler.

— Elle… quoi ? Oh. Wow. Wow. Qu’est-ce que… Qu’est-ce qui s’est passé ? Oh. Oh. Ruth, est-ce que… Est-ce que tout va bien ? Enfin, non, bien sûr, tout ne va pas bien. Évidemment. Oh. Wow. Hum. Hum. Tu veux… Tu veux que je… Si tu veux, je viens. Enfin, y a la réunion marketing à quatre heures, mais je peux – ouais, non, bien sûr. D’accord. J’arrive. Je me mets en route. Ça va aller.

— Non, t’en fais pas. Reste où tu es. – La pensée d’Alison en train de s’affairer dans le silence de son salon. – J’avais juste besoin de le dire à quelqu’un.

— T’as appelé une ambulance ? Elle est clairement morte ? Elle est pas juste… Enfin, je… Qu’est-ce qu’elle a fait ? Ouais, pardon. Suicide, si je comprends bien ?

Suicide, si je comprends bien. Clio détesterait qu’Alison soit la première personne à apprendre sa mort. Aurait détesté. Alison n’avait pas dormi une seule fois au cottage pendant le séjour de Clio cette fois, elle disait qu’elle n’aimait pas l’idée que Clio les écoute en train de faire l’amour. La vérité, c’était que Clio ne parvenait pas à cacher son mépris pour la compagne de Ruth. Elle trouvait Alison possessive et stupide, et elle l’avait dit à Ruth. Souvent.

Alison bafouillait encore au téléphone.

— Ça va. Ne t’inquiète pas. Je crois que la police est là. Il y a quelqu’un à la porte. Je dois y aller. T’en fais pas pour moi.

La policière était jeune ; mince et propre sur elle, un unique diamant délicat sur une simple alliance à la main gauche. Déjà. Comme un oiseau, un petit oiseau bien sage. Ruth se sentait immense à côté d’elle, dégingandée et sans progéniture. La policière touchait à peine à son thé et à ses biscuits. Ruth s’était sentie tenue de leur servir quelque chose, même s’ils lui avaient dit de s’asseoir. L’homme, le plus gradé des deux, se tenait debout au fond de la pièce, mains derrière le dos, laissant les femmes à la manœuvre.

Les ambulanciers avaient toutes les peines du monde à descendre le brancard dans l’escalier. Elle l’entendit cogner contre les murs, les grognements et les marmonnements étouffés qu’ils échangeaient. Il y eut un bruit sourd, puis un juron.

— Bien. Pouvez-vous me parler de la nature de votre relation avec Mlle Campbell ?

Clio n’avait jamais, jamais supporté qu’on l’appelle “mademoiselle”. Ruth laissa passer. Qu’on en finisse, se dit-elle.

— Votre relation ?

Pourquoi est-ce qu’elle voulait savoir ça, l’oisillon ? C’était juste une petite fouine. Elle voyait deux femmes plus âgées – bon, Ruth était au moins un peu plus vieille qu’elle – et elle flairait le scandale. Voilà ce qui se passait.

— On était amies. Elle venait souvent séjourner chez moi quand elle se sentait déprimée. Ça lui plaisait, ici.

— Et quand avez-vous vu Mlle Campbell pour la dernière fois ?

Petite chose fragile. Tac tac tac ; ses petites dents sur le biscuit. L’officier regardait le plafond.

— La dernière fois ?

— Ce matin. Je nous ai préparé un petit-déjeuner, et elle est descendue le prendre. Je lui ai dit ce que je faisais aujourd’hui – j’étais à la bourre. Elle avait l’air d’aller, mais je n’étais pas très attentive. Elle semblait plutôt en forme ces derniers jours. Assez paisible. Je n’avais pas l’impression qu’elle traversait une de ses phases.

— Une de ses “phases” ?

Ouais, c’est ce que je viens de dire, pensa Ruth sans l’exprimer à haute voix. Sois gentille. Sois polie. Fais des phrases.

— Une phase maniaque. Elle souffrait d’épisodes maniaques, qui la plongeaient ensuite dans des états de dépression sévère. Elle n’a pas été diagnostiquée, mais j’ai fait mes recherches : tous les symptômes correspondaient. Elle était comme ça à son arrivée, il y a environ trois semaines, mais j’avais cru qu’elle allait mieux. Elle était plus calme. Elle parlait de rentrer chez elle, de se remettre au travail.

La policière écrivait avec une main translucide traversée de veines bleues délicates, le stylo plus épais que ses doigts.

— Je ne m’attendais pas à ça, dit Ruth.

C’étaient des semi-vérités – et encore – et elle se demanda si elle faisait entrave à la justice en mentant par omission à un agent de police. Bien sûr que non. Il n’y avait pas de justice à entraver. Ça signifiait simplement qu’ils lui lâcheraient plus vite la grappe.

— Et y a-t-il d’autres éléments qu’il vous semble nécessaire de porter à notre connaissance ?

— Je… Ouais. La vodka.

— La vodka.

— Je n’aime pas la vodka, donc je n’en achète pas. Et elle n’avait pas le permis, donc elle a dû l’acheter quelque part dans le village. Vous devriez demander. Peut-être que quelqu’un l’a vue aujourd’hui.

Tous ces sacs qu’elle avait apportés, pleins de babioles et de fanfreluches. Parce qu’elle voulait pouvoir trouver au réveil des preuves tangibles que les gens l’aimaient, avait-elle expliqué. Ce n’était pas compliqué de glisser une bouteille et quelques boîtes de cachets dans une poche quelconque.

Ces cachets.

La policière se pencha en avant.

— Madame Jones ? Tout va bien ?

Ruth remarqua soudain sur quoi elle était assise.

— Pourriez-vous ne pas vous asseoir sur cette table, s’il vous plaît ? Elle était à ma grand-mère.

C’était faux ; elle l’avait achetée cinq livres dans une boutique solidaire en ville. Elle se demanda pourquoi elle avait dit ça, le goût des mots encore dans sa bouche. La policière gigota et se leva en sursaut, comme si on l’avait surprise en train de profaner une relique.

Si Clio avait apporté les cachets avec elle, ça signifiait qu’elle savait, non ? Qu’elle avait choisi cette mort-là, à cet endroit-là. Qu’elle avait choisi Ruth.

Ruth n’en informa pas la policière. Qu’est-ce que ça apporterait à son rapport rédigé dans sa jolie écriture ronde d’écolière ? Une touche de couleur supplémentaire ? Le résultat était le même. Ruth n’aurait pas pu empêcher que ça arrive. Et pourquoi, d’ailleurs, pourquoi l’aurait-elle fait ?

Une affaire on ne peut plus claire, déclara le policier sur le départ, tandis que l’ambulance démarrait dans la rue. Sept heures tapantes ; les gens qui sortaient s’acheter un fish & chips pour le dîner avaient sûrement vu le brancard légèrement incliné pour passer la porte, ils avaient dû interrompre leurs bavardages pour voir ce qui se passait. Les yeux ronds, curieux de l’avenir qui les attendait tous – les gens ne peuvent pas s’en empêcher.

Ruth avait toujours aimé l’espace créé par les gens qui quittaient son cottage, quand elle pouvait lentement reprendre possession de chaque pièce, retrouver son harmonie au milieu de ses affaires. Aujourd’hui, cependant, il y avait le silence. Un trop grand silence. Elle se figea dans le couloir et essaya d’écouter. Rien ; il y avait une grande marque laissée par le brancard

dans le plâtre tout neuf en bas des marches, par contre. Clio avait gravé une dernière preuve de son existence sur le mur. Il en faudrait, du boulot, pour cacher ça.

Ruth sut sans avoir à vérifier que le chat était parti.

Alison lui avait envoyé un texto pour lui dire qu'elle serait bientôt là. Ruth ramassa le demi-biscuit laissé par la policière, dans une sous-tasse, lécha le coin mordu du bout de la langue. Elle ferait mieux d'aller faire un tour. Il fallait penser au dîner. Elle ferait mieux d'essayer de chercher le chat.

C'était le premier cadavre qu'elle voyait, maintenant qu'elle y pensait. Il ne semblait pas composé de la même matière que Clio vivante, celle qui était courbée au-dessus d'une tasse de thé et qui avait repoussé son toast le matin (la vaisselle avait été faite, en revanche, remarqua-t-elle en entrant dans la cuisine). Un simple reliquat, rien de plus.

Les gens. Il fallait sans doute prévenir les gens. Comment faisait-on, aujourd'hui ? On passait des coups de fil ? On postait sur Facebook ? Elle imagina le chat quelque part, effrayé et nerveux, fuyant cette drôle d'odeur nouvelle dans la maison.

C'est vrai qu'elle prenait de la place, cette odeur. Comme quelque chose de périmé dans le frigo. Elle ferait mieux de sortir. Chercher le chat. Sortir par la porte de derrière, pour qu'il n'y ait pas de cou tendu, de détective amateur essayant de découvrir l'histoire derrière le brancard. Comme elle ne trouvait pas la clé, elle ne referma pas derrière elle, traversa le jardin tout droit, franchit la petite clôture et partit dans les bois derrière la maison. L'herbe humide détrempait déjà ses pantoufles, mais ça n'avait pas d'importance. C'était mieux, beaucoup mieux d'être dehors.

Clio avait débarqué sur le quai avec une valise à roulettes cabossée, deux sacs en toile et un sac de sport balancé en travers de l'épaule. Ses frisottis rebiquaient sous son élastique et ses mains ne tenaient pas en place : elles tressaillaient et se crispaient tandis qu'elle jetait des regards autour d'elle.

— Te voici, avait dit Ruth, marchant vers elle les bras tendus. Coucou ma belle. Viens, on va à la voiture.

Quand elles étaient arrivées au cottage, les murs blancs rustiques avaient semblé envelopper Clio, l'emmailloter. Ruth avait allumé un feu dans le poêle avant de partir à la gare et Clio s'installa dans le grand fauteuil rapiécé à côté, tira une petite couverture brodée en patchwork d'un de ses

nombreux sacs et la disposa sur ses genoux. Le chat avait bondi sur elle direct. Le chat adorait Clio.

— Voilà voilà, dit Ruth, en lui tendant une tasse de tisane. Voilà voilà.

Ruth avait déjà vu ça, plus d'une fois. Le premier signe était toujours la fébrilité, l'anxiété de ses doigts, suivie par une incapacité à sortir une phrase entière, même en trébuchant sur les mots, sans être distraite ou faire une crise de panique. À vrai dire, c'était cette Clio-là qu'elle voyait le plus souvent maintenant. Au fil du temps, leur amitié s'était cantonnée aux mauvaises passes. Le rôle qu'elle jouait désormais dans la vie de Clio était celui de garde-malade et de présence rassurante, et elle ne savait pas trop quand c'était arrivé. Ruth avait toujours été fière d'être fiable et compétente ; quelque chose dans sa robustesse mettait les gens à l'aise et ça lui plaisait. Clio en avait pris acte dès le début de leur relation professionnelle, quand elle avait fait un drame à cause de relevés de droits égarés dans l'ancien bureau et que Ruth lui avait servi un verre d'eau, l'avait installée dans un fauteuil et avait réglé le problème. Ça avait donné le ton de la relation à venir.

Les cadeaux venaient généralement après. Une compil CD ou un bouquet de fleurs cueillies à la main (sans doute dans une jardinière municipale) qu'elle lui envoyait au bureau. Dernièrement, des coussins colorés, des vases chinés et des livres avec des dédicaces grandiloquentes sur la page de garde arrivaient au cottage la semaine suivante, une fois Clio remise d'une de ses crises. Et puis elle ne donnait pas de nouvelles pendant un moment, peut-être deux ou trois mois. Ruth avait pensé un temps que c'était par gêne ; et puis elle s'était rendue à l'évidence quant à la nature de leur amitié.

— La chambre à l'étage est toute prête. Tu es fatiguée comment ?

— J'ai juste mal partout. Jusque dans les os.

— Tu as faim ? Il y a de la soupe au frigo, ou bien on peut aller se prendre un curry au bout de la rue si tu veux.

— Non. Ça va.

Clio avait ses rituels quand elle était au cottage, et Ruth les cochait au fur et à mesure comme autant de signes de guérison. Au bout de quelques jours, pendant que Ruth était au travail, elle prenait sur son crochet le vieux ciré qui avait appartenu à la grand-mère de Ruth, enfilait les bottes en caoutchouc de Ruth qui lui allaient deux tailles trop grand, et s'aventurait

dans les bois derrière le jardin. Pas loin, au début. En rentrant, Ruth passait sa main sur le ciré au moment d'accrocher sa veste, pour vérifier si la toile rigide avait été manipulée, s'il y avait encore de l'humidité dessus. Elle n'avait jamais posé de question à Clio ; le vieux Frank, qui vivait à côté et avait courtisé la grand-mère de Ruth pendant des années, la tenait au courant.

"Elle est juste plantée là, disait-il. Elle ne bouge pas, elle reste en vue de la maison, un peu à l'écart du sentier. Parfois une bonne heure. Personne d'autre que nous pourrait la voir."

Le chant était l'étape suivante. D'abord juste un léger fredonnement, des notes lancées dans le vide quand elle marchait, ou un vague bourdonnement qui flottait depuis le canapé où elle lisait. Si tout allait bien, au bout de deux ou trois jours ça devenait des mots murmurés, puis un bref couplet, puis venait le son ; les poumons de Clio se réveillaient comme s'ils se souvenaient de ce dont ils étaient capables. L'étape du chant était toutefois une affaire délicate. Elle était alors plus vulnérable que lorsqu'elle restait avachie dans les fauteuils sans se laver pendant des jours, en frottant les jointures de ses mains les unes contre les autres. À ce stade, Ruth devenait plus prévenante, veillait toujours à ce que les placards soient bien remplis quand elle partait au travail. Une fois, au début, elle avait découvert à son retour que Clio s'était coupé le doigt et avait répandu des gouttes de sang partout dans la cuisine en essayant de préparer une soupe. Des pelures d'oignons jonchaient le plan de travail, la casserole avait brûlé, et Clio était repartie se coucher, la main enveloppée dans les draps imbibés de sang.

Cette fois, en revanche, la maison vibrait de musique lorsque Clio descendait le matin. Des berceuses en gaélique et de vieilles chansons pop résonnaient dans le couloir alors qu'elle s'asseyait sur le trône. Cette fois, tout semblait en passe de se régler.

Ruth s'adossa à un arbre dans la pénombre et, la bouche en cœur à destination de personne, fit ce bruit de bisou couinant que le chat avait l'air d'apprécier quand Clio le faisait. L'écorce humide était froide contre sa main. Elle rembobina trois soirs en arrière. Clio était souriante quand Ruth était rentrée, l'avait entraînée dans une cuisine pleine de légumes frais et de pain qui devait venir d'une boulangerie hors de prix et lui expliqua qu'elle avait pris le petit bus jusqu'à la ville d'à côté et son supermarché.

— Et on pourrait sortir ce soir, Ruth. Au pub d'en bas. John m'a dit qu'il y a un petit truc d'organisé, avec les instruments. On devrait y aller.

Ruth était toujours plus populaire lorsque Clio était au village. Elle dégageait toujours ce glamour d'avoir été quelqu'un, avait sa façon bien à elle d'entrer dans le pub. "*Aye*, Clio", disaient-ils maintenant, tous les vieux habitués. S'ils voyaient Ruth dans la rue plus tard, toute seule, ils ne l'interpellaient que pour lui demander "Elle est pas chez toi en ce moment, alors, notre Clio ?"

En général, Clio se laissait convaincre de chanter. Il n'en fallait pas beaucoup. Ils l'attiraient dans le cercle auprès du feu, des hommes de son âge ou plus qui leur payaient des verres, "pour toi aussi, ma belle. Tiens", et Ruth était intégrée dans la bande.

Elle leur servait toujours des chansons folk. En général un peu de Burns, peut-être une ancienne ballade sur une demoiselle hardie qui n'en faisait qu'à sa tête et s'enfuyait avec un malandrin. Ruth adorait quand Clio chantait les trucs traditionnels ; ces notes rauques, râpeuses, rien à voir avec les trilles forcés de soprano que les profs de Ruth affectaient à l'école. Selon les années et l'humeur, Clio racontait qu'elle avait appris à chanter avec une vieille femme des Hébrides extérieures, avec un itinérant qui faisait la tournée des villages, avec le revival des chansons traditionnelles dans les années 70, ou avec son père. Elle mettait toute son âme dans son interprétation, et les vieux habitués cognaient leur verre sur la table en signe d'appréciation, marquant la mesure pour qu'elle brode dessus.

Cette dernière soirée, cependant, elle avait poussé le bouchon, avait insisté pour chanter une dernière chanson, puis encore une dernière, alors que l'attention déclinait, que les habitués voulaient retourner à leurs pintes et que le jeune barman trépignait à côté du lecteur CD. Sa voix s'était éraillée, ses yeux s'étaient durcis, elle voulait à tout prix faire la fête, mais elle avait fini par s'écrouler sur le banc à côté de Ruth et John, le conducteur de bus, l'air trop saoule par rapport à ce qu'elle avait bu. Quelque chose dans ses gesticulations, qui menaçaient dangereusement de tout renverser autour d'elle, dans sa manière de rire en grinçant des dents aux petites blagues de John, dans l'éclat féroce de son sourire, avait rappelé à Ruth ses deux petites nièces, ce moment où elles devenaient à moitié sauvages quand elles étaient à bout et qu'il fallait les mettre au lit.

— Allez, ma belle. Il se fait tard, faut qu'on rentre.

Clio était calée au creux du bras musclé de John à ce moment-là, sous sa moustache frétillante.

— Non, je crois que je vais rester encore un peu. Mais vas-y, toi.

Ruth aurait sans doute dû reconnaître un signe de danger, mais elle était fatiguée et bourrée, peu habituée à la bière. Et bon sang, elle n'était pas sa mère ! Ils l'avaient réveillée en débarquant à la maison, avec leurs fous rires indécents et leurs respirations sifflantes dans le salon, des empreintes de pas boueuses sur la moquette le lendemain matin. Elle avait craint que ce soit trop, mais les chansons avaient continué les jours suivants.

Oh, tu te doutais de quelque chose, se disait-elle à présent. Il y avait eu une petite alarme qui essayait de s'allumer à l'arrière de son cerveau, et elle l'avait mise en sourdine, avait jeté un drap par-dessus, avait continué à mener sa vie en contournant la déchéance de Clio à la table de la cuisine. Sois honnête avec toi-même, marmonna-t-elle dans les arbres. Tu en avais ta claque d'elle. Faut le dire. Tu voulais qu'elle s'en aille. Alors tu as décidé de ne plus t'en soucier.

Elle n'y avait pas mis beaucoup de conviction sur la fin, c'est vrai. Il y avait toujours des toasts et du thé, mais seulement si elle s'en préparait aussi pour elle. Et puis bon, ça avait quasiment duré un mois. Plus longtemps qu'avant. Et ce n'était pas comme si Clio lui donnait grand-chose en échange. Quand même, c'était normal d'éprouver un peu de ressentiment, non ?

Le chat n'était pas dans les parages. Elle le sentait. Le chat détestait la pluie ; il devait être allé faire de la lèche à quelqu'un qui était au chaud et au sec, quelqu'un qui n'avait pas la mort dans sa maison. Ruth se sentait épuisée. Peut-être, pensa-t-elle, peut-être que je devrais m'asseoir un moment. Il y avait de la mousse et ça avait l'air confortable, et à travers les arbres elle voyait toujours la lumière dans sa cuisine.

*OceanofPDF.com*

# Clio Campbell

*Chanteuse folk, activiste*

Décédée brutalement chez une amie, le 22/01/2018. Principalement connue pour son single “Rise up” en 1991, classé numéro quatre des ventes de singles au plus fort des manifestations contre la poll tax, Cliodhna Jean Campbell s’est distinguée toute sa vie par son intégrité politique. En dépit de son incontestable beauté dans sa prime jeunesse, la musicienne native de l’Ayrshire n’a jamais été tout à fait à l’aise avec l’establishment de la musique pop, ce qui a peut-être contribué à son divorce notoirement houleux avec le magnat de la musique et fondateur du festival Big Rock, Danny Mansfield, à la fin des années 90. Connue pour son franc-parler au service de nombreuses causes, Clio Campbell affirmait en interview être “mariée à la lutte”. En 2011, elle a beaucoup fait parler d’elle en tant que témoin de l’accusation dans le procès du policier Michael Carrington, jugé pour avoir infiltré un groupe de militants altermondialistes. Clio Campbell affirmait être l’une des femmes avec qui il avait couché et qu’il avait dupées en se faisant passer pour un défenseur de l’environnement.

Sur la fin de sa vie, tournant le dos aux succès de ses débuts de pop-star, elle s’était lancée dans un tour d’Europe, devenant une habituée des circuits folk, où elle insufflait une énergie nouvelle à ses reprises de classiques folk ou traditionnels. Son album de chansons de Robert Burns sorti en 2007, *The Northern Lass*, avait reçu un accueil chaleureux, malgré les critiques de nombreux traditionalistes au sujet des influences hip-hop, blues et grime de son instrumentation.

Clio Campbell parlait ouvertement de son combat contre la dépression sur son compte Twitter et dans ses interviews, et donnait régulièrement des concerts pour sensibiliser aux problèmes de santé mentale. Elle n’avait pas d’enfants et ne laisse pas de famille.

NEIL MUNRO

**Voir notre article, page 8.**

*OceanofPDF.com*

# NEIL

*Glasgow, 22-23 janvier 2018*

Neil était assis dans son bureau, dont l’immensité quasi déserte l’enveloppait comme une couverture de survie. Il avait immédiatement essayé de l’appeler, mais l’e-mail avait été envoyé presque trois heures plus tôt, alors qu’il bouclait une deadline, et à présent son téléphone basculait directement sur répondeur. Son rire salace, suivi d’un “eh ben vas-y, laisse donc un message”.

Neil,
Adieu.
Souviens-toi bien de moi. S’il te plaît.
Clio x

Qu’est-ce que ça aurait pu être d’autre ?

Mais que faire d’un truc pareil ? Il balaya du regard le bureau, où l’équipe réduite de jeunots était en train de plier bagage pour se diriger vers la sortie, en s’insultant copieusement au passage. S’il racontait ça à n’importe lequel d’entre eux, le gars sauterait sur ce papier tout cuit, et s’attendrait à ce qu’il en fasse autant.

Il se rendit compte que sept minutes s’étaient écoulées depuis qu’il avait raccroché. Ces sept minutes auraient pu faire toute la différence, et il était resté là, le regard perdu sur son écran. Il composa le 999.

— Police. Je crois qu’il me faut la police. Ou peut-être une ambulance. Oui, une ambulance.

— Pouvez-vous me préciser la nature de votre demande, monsieur ?

— Je viens… Une vieille amie vient de m’envoyer un e-mail. Elle m’a envoyé un e-mail il y a quelques heures… Je viens de le voir. Et c’est une lettre de suicide, je crois. Et je ne sais pas quoi faire. Elle ne répond pas au téléphone. Je ne sais pas quoi faire.

— D’accord, monsieur. Vous pouvez me donner l’adresse de votre amie ?

— Je… Elle a un appart dans l'East End. Je n'arrive pas à me rappeler, là. Attendez, je vais chercher.

Il batailla pour se souvenir de la dernière fois qu'il avait vraiment passé du temps avec elle. Sa fête d'anniversaire… et avant ? Il l'avait croisée dans le hall d'une salle de concert, une embrassade rapide et une promesse de se revoir.

— Monsieur ? Il nous faut un nom et une adresse.

— Clio Campbell. Elle s'appelle Clio Campbell. Et je ne connais pas son adresse. Je suis désolé. Vous, vous devez la connaître, par contre. Elle doit être dans vos registres. Elle vit quelque part à Glasgow, je crois, ou en tout cas elle y vivait la dernière fois que je l'ai vue.

— Et vous pensez qu'elle vous a envoyé une lettre de suicide ? Depuis combien de temps est-ce que vous connaissez Clio Campbell ?

— Oui, je sais, je sais. Je ne m'attendais pas à ça… Enfin bon, qui s'attend à ça, hein ? Mais vous pouvez la trouver ? Vous devez avoir une liste des adresses des gens ou je ne sais pas… une liste électorale. Je suis sûr qu'elle sera là-dedans. S'il vous plaît, trouvez-la. J'ai essayé… Elle ne répond pas au téléphone. Je n'en sais pas plus.

À l'autre bout de la salle, l'équipe du soir venait d'arriver. Ils riaient, tapaient sur leurs claviers et répondaient au téléphone, mais cette espèce de hangar – avec ses soixante-dix bureaux vacants à la suite des réductions d'effectifs – engloutissait tout le bruit qu'ils pouvaient faire.

Et puis le voilà en train de badger au portique de sécurité, tout en se dégourdissant les mains au fond des poches craquelées de son blouson de cuir marron. Il n'avait pas porté ce truc depuis un bail, se dit-il soudain, faisant rouler entre ses doigts des bouts de peluche en voie de décomposition. Des années, même. Et il avait choisi de le mettre aujourd'hui.

Il fourra son badge dans sa poche et commença à descendre la colline, sur les dalles roses au lustre ostentatoire que le journal avait fait poser sept ans plus tôt, juste avant d'annoncer la première vague de licenciements économiques. Dehors, il y avait de l'humidité dans l'air ; il la sentait imprégner son jean.

Clio.

Elle portait son rouge à lèvres écarlate, cette fois où il l'avait vue récemment, dans la foule à la fin du concert de Patti Smith, elle sentait les fleurs pourries, le gin et un truc écœurant quand il s'était penché pour l'embrasser et qu'elle avait posé la main sur son épaule pour accompagner son geste. Elle était avec des gens. Ils n'avaient pas eu beaucoup de temps pour parler, mais elle avait pris sa main, l'avait secouée, serrée fort tout en s'éloignant déjà.

Il avait vraiment fait tout ce qu'il pouvait. Il ne savait pas où elle était. Il l'avait appelée. Il avait appelé la police.

Et à présent il était à l'Albannach, et une jeune fille fatiguée le regardait fixement, derrière le comptoir. Oui, un verre.

— Je suis peut-être en état de choc, s'entendit-il dire, alors je crois que j'ai besoin d'un whisky.

— Est-ce que ça va ? Vous êtes blessé ?

— Non. – Il fit un geste de la main, la laissa suspendue dans le vide, la contempla. – Une mauvaise nouvelle. Non.

C'était la marque la plus bas de gamme, double dose. Ça piquait la gorge. Il l'avala en toussant, s'affala sur le tabouret.

L'avantage de l'Albannach, c'était que de nos jours aucun de ses collègues n'y allait. Dans le temps, ce bar littéralement collé au bureau aurait été plein à craquer de journalistes de retour d'une enquête (ou en plein dedans). Des moustaches, des costumes élimés ; plus tard des blousons de cuir et des jeans usés, exactement comme le sien. C'était fini, tout ça. Les gamins de l'équipe web filaient plus loin en centre-ville, vers les spots wi-fi avec bière artisanale, supposait-il. Ici il n'y avait pas assez de réseau pour utiliser Twitter ; il n'y avait pas de juke-box. À ses débuts, il avait détesté cet endroit, qu'il fustigeait avec les autres membres de sa propre jeune garde, y voyant le symbole de tout ce qui n'allait pas dans le journalisme. La culture machiste. Le refus de s'intéresser aux idées nouvelles. Le népotisme.

Eh bien, tous ces vieux camarades avaient été évincés ou chassés sous les insultes par le nouveau régime, les réductions de salaire, les vagues de départs volontaires et l'Internet, et maintenant voilà où il en était, l'ancien, témoin de la fin d'un monde. Il prit une autre gorgée, adressa un signe de

tête au vieux poivrot en bout de course à l'autre bout du bar et sentit tout le poids de ses cinquante-deux ans peser sur lui.

Il avait amené Clio ici, une fois. Elle s'était servie dans son paquet de cigarettes pendant qu'il était au bar.

— Désolée, mon chou. Ça fait tellement longtemps que je fume des roulées, c'était juste trop tentant.

Son accent avait à nouveau changé, remarqua-t-il, des inflexions plus musicales, une sorte de murmure. Ce jour-là, elle voulait lui parler des réformes agraires. Elle avait vécu quelque temps dans le Nord, à travailler sur des projets de rachat collectif de terres, et elle voulait qu'il écrive un article.

— J'y retourne dans une semaine, et je pense que tu devrais venir avec moi. On loge à l'écossaise dans un bothy, parce que le proprio absent laisse les locations tomber en ruine, en gros seigneur féodal pourri qu'il est. Mais la communauté locale, chéri. Faut que tu voies ça. C'est des vrais. Chaque soir je dîne chez des gens différents… ils sont juste tellement contents qu'on soit là et qu'on les aide. Le bothy est spartiate, mais les gens te donnent toujours quelques bûches pour le feu, ou une couverture en rab, tu vois. Viens avec moi. Tu pourrais écrire l'article qui deviendra, genre, l'appel aux armes du mouvement pour la réforme agraire, qu'est-ce que t'en dis ? Tu en serais la voix – la première personne à dire ce qui se passe vraiment à tous ces arrogants de la Central Belt. Tu pourrais devenir l'expert du sujet, voire même écrire un bouquin ! Tu veux que je te dise, Neil, des fois, des fois je me dis que je vais peut-être me poser là-haut. Pour de bon. Il y a cette initiative pour encourager les gens à se remettre au crofting, à reprendre des petites exploitations agricoles. Des allègements fiscaux. Élever un ou deux cochons, faire pousser des légumes. Ça t'a jamais tenté ? Ce serait un bon endroit pour avancer sur tes projets d'écriture…

Elle le scruta, intensément, ce regard bien à elle. Il en était à deux pintes l'estomac vide, alors ça sortit comme un ricanement.

— Toi ? Te poser ? Tu te poseras jamais.

— Pardon ?

— Désolé. Je voulais juste dire… Enfin bon, ça semble peu probable, vu ton… ton passé. Nous… enfin… Je me dis que si tu avais eu envie de te poser, tu l'aurais probablement déjà fait. C'est tout.

— Qu’est-ce que t’es en train de dire, Neil ? Si ce sujet ne t’intéresse pas, j’irai en parler à quelqu’un d’autre. Y a des tas de journalistes à l’esprit ouvert et qui ont assez de vision pour voir où ça peut mener.

Brian McGuire, un de ces types de la vieille école, avait choisi ce moment-là pour passer en titubant vers les toilettes, les pans de son imper crasseux oscillant dans son sillage.

— Querelle d’amoureux, hein ? – Il se planta derrière Neil, abattant ses grosses mains sur ses épaules. – Allez, viens plutôt papoter avec moi, chérie. Allez viens. Tu vas voir, sûr que tu vas venir.

Clio le fusilla du regard jusqu’à ce qu’il fasse demi-tour et les laisse en paix, sifflant bruyamment un *oh-ho-ho* en zigzaguant dans le couloir comme une boule de flipper.

— Ça fait trop longtemps que tu bosses pour ce torchon, Neil. C’est en train de te bouffer ton âme. Qu’est-ce que tu vas faire… écrire des reportages sur les coucheries des chauds lapins du conseil municipal et continuer à encaisser ton chèque ? Tu me déçois.

Elle se leva, commença à rassembler ses nombreux sacs.

— Clio. Attends. Écoute. Désolé. Hé, dis. Où est-ce que tu dors ce soir ?

— Je trouverai un canapé à squatter.

— Bon, faut que j’y retourne, mais tu veux pas prendre ma clé, aller à l’appart, te faire couler un bain ? On pourra parler de ça plus tard.

— Ça ira, Neil. J’ai des trucs prévus.

Elle avait toujours des trucs prévus.

Quelqu’un l’avait sûrement trouvée maintenant. Quatre heures plus tôt, elle était en vie et elle envoyait des e-mails, et il ne devait pas être la seule personne qu’elle avait contactée. Elle ne vivait sûrement plus seule : il devait y avoir des colocs, un homme, peut-être ?

Elle était morte, alors ? Cette chose immense, cette personne, cette Clio, est-ce que ça venait de se terminer ?

Neuf heures plus tard, il ouvrit les yeux au son d’un réveil qu’il se rappelait vaguement avoir réglé, sous le bureau qui appartenait autrefois à Alan, le journaliste sportif, au deuxième étage laissé à l’abandon. Ce n’était pas la première fois. L’équipe de ménage ne venait qu’une fois par semaine, à présent, alors il savait qu’il ne serait pas dérangé. Il toussa, inspira les relents d’éthanol de sa propre haleine et sentit venir un haut-le-cœur. L’équipe du matin commençait dans cinq minutes. Il avait le temps de

passer à son bureau prendre la brosse à dents qu'il espérait avoir encore dans un de ses tiroirs.

— Tout va bien, mon pote ? On a besoin de toi ici.

Craig, le nouveau rédacteur en chef – Neil le considérerait toujours comme le nouveau rédacteur en chef, même s'il était là depuis presque deux ans –, s'exprimait à coups de clichés aseptisés de jeune coq, une fine couche de pseudo-badinage professionnel enjoué qui masquait mal ses méthodes de management. La peau impeccable de son crâne illuminait tout le bureau, une très légère barbe de trois jours sculptée avec soin barrant son visage des oreilles aux pommettes. Même là, alors qu'il dirigeait l'équipe du matin à cinq heures à peine, il irradiait la certitude pleine de suffisance du type qui a eu le temps de courir ses cinq kilomètres et de digérer son porridge macrobiotique avant d'arriver au boulot. Neil, qui avait au moins dix ans de plus que lui, était toujours son "pote" – comme tous les hommes du bureau –, ce qui le laissait dubitatif. La direction l'avait embauché après la quatrième salve de départs volontaires, quand Patrick, qui gérait le journal depuis douze ans et y travaillait depuis quarante, avait fini par en avoir sa claque et s'était tiré. Craig revenait de Londres et de sa presse à scandale pour fonder une famille avec sa femme beaucoup plus jeune que lui. Il avait croisé les nouveaux proprios lors d'une soirée, et les prix de l'immobilier et les écoles l'avaient convaincu de revenir au pays. Craig ne faisait pas partie de l'équipe ; cela dit, maintenant que leur délégué syndical était parti, il n'y avait plus d'équipe, en vrai.

Craig salua avec effusion le type des encarts publicitaires qui participait désormais systématiquement aux conférences de rédaction, alors que Neil prenait place dans le cercle, essayant de garder l'air de rien sa main devant sa bouche.

— Grosse info ce matin. Suicide de star de bas étage. Peut-être une histoire de lesbiennes. Vous connaissez cette vieille chanteuse pop, Clio Campbell ? – La bouche en cul de poule, il se mit à fredonner. – "Rise up. People gotta rise up"… Celle-là ? Vous voyez ? Neil, mon pote, c'est ta rubrique ? Arts et Culture. Donc je veux que tu t'y colles.

— Y a encore rien de sorti là-dessus, Craig, intervint l'une des dernières arrivantes, son téléphone illuminant son visage par en dessous.

— Je viens d'avoir un super tuyau, chérie. À l'instant. Neil, voilà l'adresse à laquelle ils ont trouvé le corps – faut que tu prennes la bagnole, c'est pas la porte à côté – la maison de sa copine gouine, d'après ma source.

En tout cas faudrait sûrement que tu parles à la copine, emmène peut-être Mike ou je sais pas qui est de service aujourd'hui, ce serait pas mal d'avoir une photo bien larmoyante. Quoi d'autre… Ouais, Suz ?

— Elle a pas été mariée à Danny Mansfield ? Je pourrais faire un saut à son bureau et discuter avec lui.

Neil baissa les yeux. Il se cramponnait des deux mains à ses genoux, les doigts serrés sur le tissu délavé de son jean.

— Il vaut mieux que je m'en charge. Je connais Danny. Je connais aussi Gordon Duke, ça remonte à l'époque où Clio et lui sortaient ensemble. Je suis ton homme sur ce coup-là, Craig.

Le garçon assis deux sièges plus loin faisait tout un cirque, grimaçant à cause de l'haleine de Neil ; mais Craig sourit, dévoilant à peine ses dents.

— Excellent, mon pote, excellent. Suz, tu vas aller à ce village, ma belle. Tu t'occupes des suppléments. Aidan, il va nous falloir des images d'archives – une ou deux quand elle était jeune et canon, et la pire que tu puisses trouver d'elle récemment, d'ac ? C'est une histoire tragique, ok. Faut qu'on tape fort. Neil, mon pote, qu'est-ce que tu dis de faire une nécro associée ? T'as sûrement tout ce qu'il faut pour ça, pas vrai ? Le ton grave qui va bien, tu connais le topo. Les amants, les gros titres, les temps forts : deux cent cinquante mots. C'est pas comme si c'était Kylie Minogue non plus.

Dans le couloir, après la réunion, Neil attrapa Suzanne par l'épaule. Elle lui adressa un regard noir.

— Suzanne. Ne fais pas ce qu'il t'a dit. Ne va pas taper à la porte d'une femme en deuil, pour l'amour de Dieu. C'est pas comme ça qu'on travaille.

— Ok, merci, répondit-elle, en lui tournant le dos.

— Attends ! Attends. Craig t'a lancée sur une fausse piste. Elle est pas lesbienne. Je la connais… connaissais. Depuis des années. C'est pas une histoire de gouines.

— Ok, répéta-t-elle, et elle partit en direction du parking.

Il se demanda qui était la femme – une amie de Clio, peut-être, une vénérable manifestante paranoïaque à dreadlocks avec un grand cœur et une chambre d'amis, sans doute. La pauvre vieille. Il imagina son nom faire biper les radios de la police, intercepté par un indic quelconque que Craig arrosait de whisky hors de prix. C'était rassurant de savoir que certains aspects du quatrième pouvoir ne changeaient pas. Vraiment les pires

aspects, c’était sûr. La fin du monde approchait, et même si les institutions créées par l’homme au cours de ces deux derniers siècles pourrissaient à vue d’œil, leurs vieux os cancéreux tenaient bon. Tout ce qu’il pouvait y avoir de pur ou de beau dans ce boulot avait disparu depuis longtemps en réalité, pas vrai ?

Deux cent cinquante mots.

*Linwood, 1989*

La cuisine de Gogsy Duke. Une minuscule kitchenette avec son ampoule nue, ses plaques rouillées et un évier débordant de vaisselle sale. Il s’était réveillé sur le canapé près de la porte, sous une couverture en crochet rose, avec une puissante odeur de tabac dans les narines, se demandant bien comment il avait atterri là. Ils étaient sortis au Welly, du côté de la nouvelle maison de quartier, ils avaient bu quelques verres, et Gogsy l’avait invité à sa table, l’avait embarqué dans une grande conversation. Il se souvenait d’avoir trébuché, de s’être rendu compte qu’il avait oublié ses clés et que sa mère allait le tuer ; il se souvenait de la voix de Gogsy, d’un bras passé autour de son cou, d’une odeur de transpiration.

Elle était adossée au plan de travail, en train d’éteindre une roulée au fond d’un mug, enveloppée d’un peignoir d’un vert intense ; une touche de couleur qui n’avait rien à faire là, au milieu de la banalité grise de la maison de Gogsy. Et cette chevelure rousse, tellement rousse, ramassée au sommet de son crâne. Il chercha ses lunettes à tâtons, et la vision floue se précisa. Sa peau était rose, et il fut frappé de voir qu’elle paraissait extrêmement jeune.

— ’Lut.

— ’Lut toi-même.

— Ça te dérange pas si… ?

— Vas-y.

Il se contorsionna pour passer, veillant à ne pas effleurer le peignoir, s’efforçant de retenir son souffle. Il était conscient de la pellicule de sommeil qui engluait sa peau, de son odeur de fauve, de la tache sur la jambe du jean dans lequel il avait dormi. Le robinet émit des pétarades et postillonna de l’eau sur ses mains et son tee-shirt, partout sauf dans le mug qu’il avait placé dessous.

— Merde !

Elle rit. Trois notes, pures comme du cristal.

— Ce truc est complètement niqué. T’inquiète. Je vais te filer un truc de Gogsy pour te changer.

Elle revint une minute plus tard avec un tee-shirt d’une tournée de Deacon Blue, tout délavé. Elle lui sourit, révélant une unique fossette qui marquait profondément sa joue gauche, assez large pour y enfoncer son doigt.

— Je te laisse un peu d’intimité.

Elle lui tourna le dos, faisant face à la cuisinière, et rit à nouveau.

— Merci.

— Un petit-déj, ça te dit ?

Il était en train de se bagarrer avec le tee-shirt qu’il s’efforçait d’enfiler au plus vite par-dessus sa tête, et rentra le ventre.

— Ouais… Ouais, ce serait super.

Elle alla fourrager dans les placards, débusqua deux œufs et les dernières tranches d’un sachet brillant de pain de mie Mother’s Pride. Il aimait sa manière de se mouvoir : des gestes vifs et assurés sous l’élégant drapé de son peignoir. Le vert intense faisait ressortir ses yeux. Quand elle tendit le bras pour atteindre l’étagère, il se rendit compte qu’elle ne portait pas de soutien-gorge.

— Alors, on est rentré un peu tard hier, hein ?

— Euh. C’est pas faux.

— Vous avez dû vous pointer vers quoi, deux heures du mat’ ?

— Houlà. Ah ouais ?

Alors là, mortelle ta réplique, Neil. Mortelle.

Les œufs sifflèrent à mesure qu’elle les cassait dans la matière grasse.

— Je m’appelle Cliodhna, au fait. Clio.

— Neil. Je m’appelle Neil.

— Salut, Neil. Tu veux bien nous beurrer ces tartines ?

Elle lui adressa à nouveau ce sourire, franc et entier. Une petite boucle était en train de s’échapper de son chignon, glissant lentement le long de son visage tandis qu’elle maniait la spatule et que la graisse sautait et grésillait. Il dut se retenir pour ne pas tendre la main et la lui remettre doucement en place, et se concentra plutôt pour scier des morceaux de beurre d’une plaquette solidifiée par un long séjour au frigo, dont la surface était incrustée d’une constellation de miettes.

— Alors. Neil. Tu viens d’où ?

Il avait l'intention de lui poser la même question, en fait – son accent n'était clairement pas du coin. Peut-être les Marches écossaises, peut-être les Highlands, peut-être carrément autre chose. Mais il n'eut pas l'occasion de demander ni de répondre, car l'atmosphère changea brutalement. Gogsy déboula dans la cuisine, tout mollasson en slip et marcel, en fredonnant "Angel Eyes" de Wet Wet Wet à la façon d'un crooner, et bouscula Neil pour attraper Clio par la taille, par-derrière. Son odeur – *Brut*, sueur, relents d'alcool – envahit le petit espace. Neil battit en retraite vers le canapé.

— Je vois que t'as rencontré ma petite poulette, hein ?

Il lui planta un gros baiser mouillé dans le cou. Elle était grande mais mince ; lui était deux fois plus imposant, avec ses bras massifs.

— Vive comme l'éclair, celle-là. Un vrai petit génie.

— Y a que deux œufs, Gogs, donc ce sera petit-déj pour ton invité et moi.

— *Aye*, *aye*. Pas de problème ma poulette. – Gogsy se pencha sur le frigo et s'ouvrit une canette de bière. – Faut soigner le mal par le mal, j'ai pas raison ?

Il émit un rot sonore, huma l'air autour de sa bouche d'un air approbateur, puis se dirigea vers la platine vinyle en chaloupant, et balança les Clash dans toute la baraque, en braillant sur un fond indistinct de "London Calling".

— T'es encore bourré ! fit Clio, en adressant à nouveau ce sourire à Neil pour l'inclure dans la plaisanterie, les rapprocher tous les deux, tandis qu'elle lui servait des œufs et du pain dur, hérissé de morceaux de beurre froid.

Gogsy se plaça derrière lui tandis qu'il mangeait, et lui massa les épaules. Gogsy était toujours familier comme ça, il aimait bien toucher les gens. Ça ne dérangeait personne : c'était Gogsy, voilà tout. C'était simplement sa façon d'être, disaient les gens. Il n'oubliait jamais un prénom, par ailleurs : il s'était mis à parler à Neil quand il l'avait remarqué un samedi sur la ligne de touche d'un match de foot amateur, un carnet à la main, et puis il l'avait interpellé dans la rue, un jour, avec son accent à couper au couteau.

— C'est toi le jeune reporter, pas vrai ? Neil, *aye* ? Content de te voir, mon gars, content de te voir. Écoute, justement j'ai un petit sujet pour toi. Avec les gars on tracte un peu tu vois, toujours pour la bonne cause, hein, évidemment. On essaie d'informer les gens sur ce que l'agence des logements sociaux essaie de faire passer aux locataires – en gros c'est

encore une hausse de loyer, alors que les ascenseurs des tours sont en rade depuis pratiquement six mois. Y a des pauvres petites mamies là-dedans qui peuvent pas faire leurs courses parce qu'elles arrivent pas à monter les escaliers. Enfin bref, j'ai mes gars, là, qui essaient de faire passer des messages pour elles dès qu'ils peuvent, mais tu trouves pas que c'est un scandale, toi ? Je me disais, p't-être qu'un petit article dans le journal local, ça serait que justice, et pis ça collerait la pression à ces trouducs, si tu vois ce que je veux dire ?

Neil, qui débutait dans ce boulot et ce secteur, et venait juste de se réinstaller chez sa mère après deux années loin de la maison, supposa d'abord que Gogsy rêvait de devenir gangster et qu'il essayait de se faire un nom. Il le soupçonnait de racketter les gens en échange de sa protection et se demandait si les petites mamies en question ne devaient pas reverser une partie de leurs courses en échange du service que leur rendait l'un des "gars" de Gogsy en les leur rapportant. Il pensa que c'était peut-être l'occasion qui lancerait sa carrière, s'imagina démanteler un réseau de profiteurs, une exclu, un prix de journalisme, des propositions de boulot à Glasgow ou même Londres. Son imagination galopait si vite et si loin qu'il fut presque déçu quand l'histoire se révéla parfaitement fidèle à ce qu'avait dit Gogsy : une affaire de bailleur social aux dents longues. Le photographe fit des clichés des vieilles dames, avec un Gogsy tout sourire au coin de leur cheminée. Il y avait encore plus d'un an avant les élections municipales, mais Gogsy voyait loin.

Il avait attiré Neil dans son cercle ; au début, certains de ces hommes se méfiaient de lui, mais être recommandé par Gogsy était un vrai passeport. C'étaient des ouvriers et des syndicalistes, dont la plupart avaient travaillé à l'usine automobile, avant sa fermeture. Il n'y avait plus de boulot pour personne dans cette ville, et Gogsy avait été clair avec eux : leur colère ne leur rendait service que s'ils s'en servaient de façon productive. Mais c'était la poll tax qui avait donné un sens à sa colère : un ennemi identifié, une ligne de mire. Il organisa l'un des premiers syndicats anti-poll tax du pays et lança des groupes de lecture pour débattre des classiques marxistes. Il envoyait ses "gars" faire le blocus devant les maisons où étaient prévues des saisies de biens pour ventes aux enchères, si bien que les huissiers étaient contraints de remonter en voiture pour s'éloigner au ralenti, sous les huées de la population dressée en remparts inflexibles. Puis il tourna son attention vers la cité, vers le travail que la municipalité ne faisait pas. Le

magasin de bricolage fit don de quelques pots de peinture, après que Gogsy eut baratiné le propriétaire avec son débit de mitraillette pour que l'équipe puisse s'atteler à remettre en état "ces grillages pourris le long de Glasgow Road". Des revendications furent satisfaites, des questions d'intérêt public réglées, et le jour où les gars de Gogsy comblèrent le nid de poule de la rue principale, alors que ça traînait depuis des années, fut marqué d'une pierre blanche dans l'histoire locale. Il ne fit jamais aucun doute, quand vint le moment d'aller aux urnes, que même les électeurs qui avaient toujours voté conservateur allaient mettre leur petite croix en face du nom du gars du quartier. Et Neil avait répondu présent – un instrument utile au départ, bien sûr, mais très vite un ami, et même un convaincu – en écrivant des articles sur tout ça. Le *Daily Duke*, voilà le nom que certains gars s'étaient mis à donner au journal local, puisque le rédacteur en chef de Neil ne semblait pas vraiment se rendre compte du nombre de fois où son unique reporter citait la même source. Et donc, les mains de Gogsy étaient posées sur ses épaules ? Et alors. C'était permis. Et c'était bon.

— Mon copain Neil ici présent, c'est le crack des reporters de la région, bébé. P't-être qu'il pourrait faire de toi une star. En fait, vous êtes tous les deux des petits génies, vous autres. Clio est allée à la fac comme toi. Elle, elle faisait musique, par contre. Neily le petit prodige a un authentique diplôme de journalisme, hein, mon gars ? Il connaît la sténo et tout. C'est un pro.

Gogsy était lui-même allé à l'Université de Glasgow, mais il n'aimait pas qu'on en parle.

— J'ai jamais eu mon diplôme, dit Clio. Tu m'impressionnes carrément, là. Mon père est chanteur de folk, et je me suis rendu compte qu'ils avaient rien à m'apprendre à la fac que je savais pas déjà, alors j'ai fini par sécher pour aller faire mes concerts. Mais bon c'est pas tout à fait pareil quand t'apprends un vrai métier.

Le bâton de parole revenait à Neil, accompagné d'un sourire dans lequel il se perdit, et il s'aperçut qu'il ne savait pas quoi dire.

Le Welly, sans doute un jeudi. Chacun sortait des billets de l'enveloppe des allocs, payait des tournées, tapait dans le dos des copains. Les gars du Scottish Militant Labour étaient là dans un coin, et quelques-unes de leurs épouses et copines étaient installées non loin, la mine blasée, à partager un paquet de chips et s'allumer des clopes. Clio était parmi elles, plus mince et

plus grande, avec ses fringues et son maquillage plus éclatants, ses longs doigts enroulés autour d'un demi. Le juke-box avait rendu l'âme, la vieille dame de la rue Glenbrae s'était mise à chanter – "Ohhh, Danny Boy" –, et les anciens présents dans la salle applaudissaient ou tapaient en rythme sur le bar, bredouillant les paroles. Et soudain Clio s'empara de la scène, au moment où s'achevait le dernier refrain, trois petits pas vifs et elle était agenouillée aux côtés de la vieille dame de la rue Glenbrae, lui tenant la main. Elles entonnèrent ensemble "These Are My Mountains", la voix de Clio contrastant avec le grasseyement de son aînée, la dominant par ses envolées et emportant toute la salle avec elle. Neil n'avait jamais connu un tel silence au Welly, jamais vu un tel tonnerre d'applaudissements ensuite. Gogsy observait la scène, satisfait ; il l'attira contre lui alors qu'elle regagnait la table et lui planta dans le cou un baiser humide et ostentatoire de propriétaire, apostrophant la salle : "C'est ma nana ! C'est ma nana !"

Quand vous apparteniez à Gogsy, c'était pour de bon. Après cet épisode, Neil observa Clio lorsqu'elle faisait ses courses, les têtes tournant sur son passage comme si c'était Madonna lâchée dans un lotissement. Peut-être qu'ils l'auraient reluquée quoi qu'il arrive : Clio ne ressemblait à personne du coin. Elle entra chez le boucher, et il décida que sa mère avait sûrement besoin de bacon.

— C'est pour Gogsy, *aye* ? – Quand il pénétra dans le magasin, le boucher était en train de faire un clin d'œil à Clio, en secouant la tête devant le porte-monnaie qu'elle lui présentait. – Ce petit gars a tiré mon frère d'embarras y a pas longtemps.

— On dirait le Parrain, hein ? fit Clio, alors qu'ils partageaient une tasse de thé au stand de fish & chips. Je me suis mise à la colle avec un chef de la mafia. Allez quoi, Neil, tu peux me le dire.

Dis quelque chose, se sermonna-t-il. Il faut que tu lui parles, pour de vrai.

— Sincèrement ? J'ai pensé la même chose quand je l'ai rencontré. Mais après j'ai creusé le sujet, et je me suis rendu compte que c'était juste un type bien qui s'implique vraiment auprès de sa communauté.

— Ouais, dit-elle, en faisant la grimace. C'est bien ce que je craignais.

Neil sourit de ce sacrilège, commença à se détendre un peu.

— Enfin bon, me fais pas dire ce que j'ai pas dit. Il a son objectif bien en vue, c'est sûr…

Elle gonfla les joues, et souffla une grande bouffée d'air tiède sur le visage de Neil.

— M'en parle pas. Il sera conseiller municipal avant même le dépouillement. À l'heure qu'il est, je crois bien que son seul problème va être que personne ira chercher le prénom Gordon sur le bulletin…

— Je peux me permettre de te demander comment tu l'as rencontré ? C'est juste que t'as l'air tellement…

Il ne savait pas, à cet instant-là, de quoi elle avait l'air. Elle laissa passer un ange pour voir s'il allait conclure.

— La politique, toujours la politique. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Avec ce gars-là ? Je suis allée à une réunion sur la poll tax à Glasgow. Il faisait partie des intervenants, et bien sûr, parce que c'est Gogsy, il éclipsait tous les autres. Je lui ai posé une question, après ; il m'a proposé de boire un verre, évidemment. Je venais de lâcher la fac, à l'époque, je logeais dans un foyer miteux, et il m'a proposé de m'installer chez lui après quoi, deux rencontres ? Enfin bref : la vie !

— Donc ça te branche tous ces trucs ? Toutes ces théories marxistes, tous ces trucs de gauche… C'est pas… Tu sais.

Elle émit un rire qui semblait sorti tout droit d'un film.

— Tu veux dire parce que je suis une fille ? Chéri, je suis née là-dedans. Je chantais déjà "The Red Flag" quand t'en étais encore à galérer sur "Ah vous dirai-je maman".

— C'est pas… C'est pas ce que je voulais dire. – C'était ce qu'il voulait dire. Elle tapota son badge CAN'T PAY, WON'T PAY.

— C'est important, tout ça. Et Gogs, il sait pourquoi. J'étais pas qu'une petite fugueuse qui cherchait un toit, tu sais. Enfin bon, si, mais quand même. Je sentais que Gogs essayait de faire bouger les choses ici. Il parlait de ce qu'il voulait faire avec tous les mecs au chômage de son quartier, et je me suis dit, ça ressemble au genre d'endroit qui me conviendrait. Il deviendra un grand homme, M. Gordon Duke. Il sauvera des tas de vies. J'en suis convaincue.

Manifestation contre une saisie et vente aux enchères. La troisième dont ils aient eu vent, et la première que le rédacteur en chef de Neil lui ait suggéré de couvrir. En lieu et place de l'ouverture de la nouvelle salle de bingo, même. Clio, impressionnante, dressée au milieu d'une phalange de femmes, toutes la cigarette au bec, le regard fixe, le visage dur. Les doigts

de Clio serraient ceux de la propre mère de Neil, ce qui lui fit le plus grand choc de sa vie. Le tee-shirt de couleur vive de Clio et ses Doc Martens, sa mère dans son manteau des grands jours.

— Nous sommes le premier rempart, dit Clio, d'un ton alerte, solennel, s'adressant à son enregistreur. Notre théorie, c'est qu'aucun de ces, hum, messieurs, n'osera s'en prendre à une femme. On se dit que leurs chefs risqueraient de prendre ça un peu plus au sérieux, pas comme si un de ces gars derrière était touché "accidentellement", hein ? – Elle désigna d'un geste de la tête le cercle de balèzes de Gogsy, massés devant la porte principale.

— Ça c'est bien vrai, ma jolie, marmonnèrent quelques femmes autour d'elle.

La mère de Neil hocha la tête, une seule fois, malgré sa mine effrayée. Clio suivit le regard du jeune journaliste.

— Et je veillerai sur ta maman, Neil. Ne t'inquiète pas. Je la protégerai de mon propre corps s'il le faut, pas vrai, madame Munro ?

— *Ach*, c'est not' Carol, Neil. Elle peut même pu marcher. Elle fait pas exprès de pas payer, fiston… L'est juste pas capable de mettre un pied dehors. J'vais pas laisser ces salopards venir ici, ça non. – Sa mère se redressa de tout son mètre cinquante et sourit à Clio, le visage enflammé.

La berline bleue que tout le monde avait désormais identifiée comme celle des huissiers se gara dans la rue. Clio fit un signe de tête et les femmes se donnèrent le bras, se mirent à siffler, chargeant l'air enfumé de leurs crachats.

Elle était la seule femme de l'équipe de porte à porte de Gogsy, et elle préférait y aller seule. Gogsy se présentait comme candidat socialiste, et il était apparemment parvenu à mobiliser au service de sa cause pratiquement toutes les ressources dont disposait le parti national.

— C'est parce que c'est le seul à avoir une chance de gagner, lâcha dédaigneusement Clio, quand Neil y fit allusion.

Il s'était inventé l'excuse d'écrire un papier, pour l'accompagner ; elle n'avait aucune intention de se balader dans le quartier avec un des gorilles de Gogsy, avait-elle murmuré. Il trottinait à ses côtés, s'efforçant de garder le rythme ; avec ses talons hauts, elle était beaucoup plus grande que lui.

— *Och*, ils sauraient se tenir. Ils sauraient se tenir, mais uniquement parce que je suis la copine de Gogsy. Ils diraient "C'est bon je m'en occupe

ma chérie, contente-toi de sourire” à chaque porte. Ils parleraient plus fort que moi si j’essayais de dire quoi que ce soit, et peut-être qu’ils me mettraient la main aux fesses au fond d’une ruelle. Juste pour se marrer. Je les connais, ces gars. À chaque fois que je vais à une réunion, je suis censée prendre des notes, et dès qu’il y en a un qui a envie d’un thé, il me hèle comme si j’étais la serveuse. Nan, je me débrouille très bien toute seule, mon gars.

Elle avait pris ça de Gogsy, remarqua-t-il, les accents plus rudes du parler local entremêlés au sien, formant un dialecte hybride, flûté. Et il la croyait presque, jusqu’à ce qu’elle frappe à la porte de Chae Macfarlane, et que le Grand Maître de la loge des Francs-Maçons du coin, impérial en chaussettes et moustache, lui réponde que Gogsy était un charlatan, qu’elle n’était qu’une petite écervelée, et qu’il allait voter, comme il l’avait toujours fait, pour le candidat conservateur de Mme Thatcher.

— Pour un parti qui a complètement décimé votre quartier et continue à vous mépriser ? Vraiment ? Il y a des gars qui traînent dans la rue ici et qui n’auront plus jamais de boulot maintenant que l’usine automobile a disparu ! Votre chère Thatcher s’est servie de ce pays, de votre peuple, comme laboratoire pour tester des politiques parmi les plus dures de l’histoire récente – vos voisins vont être jetés en prison sans avoir commis la moindre faute ! Elle ne vous aime pas, vous savez !

Ce n’était pas que ses arguments étaient faux, mais elle n’avait pas du tout su sentir son public. À mesure que la voix de Clio se faisait plus stridente, le bloc de granit qu’il avait à la place du visage se referma complètement, jusqu’à ce qu’il leur claque simplement la porte au nez.

Et pourtant, presque tous les autres les accueillaient avec le sourire. Clio avait le nom qu’il fallait sur sa cocarde, et la majeure partie du quartier avait déjà fait son choix. Elle portait une robe noire, sa seule paire de talons et un rouge à lèvres ultra vif lors du décompte, et quand elle se jeta au cou de Gogsy, qui commençait tout juste à se sentir à l’aise dans le costume qu’il portait depuis quelques jours, le pote photographe de Neil se précipita pour les prendre tous les deux, beaux, jeunes et victorieux.

OceanofPDF.com

# DONALD

*Achiltibuie, 24 janvier 2018*

Ce fut Morna qui lui annonça la nouvelle. Elle entra par la porte de la cuisine avec le panier de linge sur la hanche, le journal roulé sous les draps propres, l'odeur du froid sur les joues. Qu'est-ce qu'il était en train de faire ? *Ach*, ça n'avait pas d'importance.

— Donald, dit-elle et, au seul timbre de sa voix, il sut que quelque chose n'allait pas. Une voix feutrée, un ton plus grave, s'attardant sur la deuxième syllabe. – Donald, mon chéri.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il avait d'abord pensé à un des petits-enfants, mais dans ce cas les rôles auraient été inversés. Elle ne viendrait pas le voir, douce et réconfortante, si un des enfants de son Ishbel avait…

— Donald, c'est la petite. La fille de Malcolm. Cliodhna.

Le journal avait choisi une vieille photo, et c'était l'image qu'il aimait garder d'elle. Jeune, rousse, incandescente. Elle ne souriait jamais sur les photos, à l'époque. Dans un encart, on voyait une Cliodhna plus âgée, les cheveux mouchetés de gris, fatiguée. *DÉPRESSION*, lisait-on en dessous. *Clio Campbell luttait contre cette maladie depuis des années*.

Il y eut un drôle de bruit sourd, comme un animal, et ça venait de lui. Il repoussa le journal sur la table. Puis il leva les bras et les enroula autour de la taille de Morna, reposa sa tête sur son gros ventre chaud. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Quarante-cinq ? Cinquante, disait le journal. Un an de plus que Morna quand ils s'étaient mariés. Une femme mûre. Une femme qui avait la moitié de sa vie derrière elle.

Donald en voulut à Malcolm, mais Donald en voulait à Malcolm depuis plus de quarante ans, en silence. De son vivant, Malcolm ne l'avait jamais su, et son ressentiment n'avait jamais servi à rien.

Il n'était pas là quand Malcolm avait rencontré Eileen Johnstone. Son père, qui se fichait bien que leur groupe soit en train de décoller, avait

insisté pour qu'il lui donne un coup de main sur les bateaux, aussi les autres étaient-ils descendus vers le sud sans lui, embarquant avec eux un lèche-botte bas du front d'Inverness qui prétendait savoir jouer alors que c'était un incapable. Peut-être que si Donald avait été là, il aurait pu les raisonner, leur dire d'y aller un poil plus doucement. *Ach*, peut-être pas.

Malcolm était descendu du ferry avec ce drôle de bout de femme aux cheveux d'un bleu-noir saisissant que Donald n'avait jamais vu dans la nature, le visage dur fendu par une bouche maussade, et l'avait présentée comme sa femme. Rayonnant, tout en rousseur flamboyante, Malcolm se penchait d'une bonne tête pour écouter cette mariée miniature, et les gens hochaient la tête, donnaient aux tourtereaux aveuglés deux semaines d'état de grâce. Malcolm n'y voyait pas d'inconvénient, car il trouvait que l'histoire lui convenait bien : tomber amoureux, se marier dans le feu de la passion, se marier pour faire les choses bien avec cette femme. Il avait toujours été comme ça – il brodait une histoire qui le présentait sous son meilleur jour, puis il s'y tenait jusqu'à se l'approprier, à être convaincu que c'était son histoire.

"C'est une bonne chose pour un homme d'être marié", avait déclaré Malcolm au pub ce premier soir, sa nouvelle épouse installée en sécurité à côté de sa belle-sœur. "Il s'agit de trouver le bon équilibre dans la vie. Faut en passer par là, Donald. Et c'est une dégourdie, celle-là. Elle a la tête sur les épaules. C'est elle qui va nous trouver un gagne-pain."

Mais le ventre d'Eileen avait enflé trop vite, et un bruit de scandale avait commencé à se répandre. Plusieurs femmes, dont la propre sœur de Malcolm, refusèrent soudain de lui adresser la parole – elle n'avait jamais eu grand-chose à leur dire, de toute façon. Comme si personne sur l'île ne s'était jamais marié à cause d'un enfant. Eileen semblait se draper dans leur colère silencieuse ; au bout de quatre mois de grossesse, ils prirent le dernier ferry un vendredi soir et quittèrent l'île pour ne jamais revenir. Tout le monde haussa les épaules, parce qu'on n'attendait guère mieux de Malcolm Campbell, oh non. Donald reçut sa convocation trois semaines plus tard, une carte postale avec une adresse à Inverness et une phrase non signée : *On dirait pas non à un meilleur violoniste*…

À Inverness, Eileen parlait. Elle parlait en contournant le lit de Donald à même le sol de leur studio, en se préparant pour aller travailler pendant que Malcolm ronflait dans le lit placard. Elle parlait en servant le dîner le soir

avant qu'ils sortent jouer. Elle parlait de la nécessité de convaincre toutes les filles de l'usine de rejoindre le syndicat avant qu'elle parte accoucher. Elle parlait de ses lectures en cours – une de ses premières initiatives, dès qu'ils avaient trouvé le studio, avait été de prendre sa carte de bibliothèque –, expliquait l'intrigue d'un polar ou un tract du parti travailliste avec le même sérieux et la même gravité. Elle parlait de l'ennui dans l'île, où personne ne lisait rien. Sa voix était un coassement sec qui n'avait rien de musical, et alors même que Donald apprenait à l'apprécier, à apprécier leurs conversations, il se demandait encore ce qui avait bien pu attirer Malcolm chez elle. Elle ne parlait qu'à Donald, même quand Malcolm était debout ; la nuit, cependant, quand il se réveillait, il les voyait enroulés l'un contre l'autre, un entrelacs de membres, les visages collés, les mains de Malcolm arrimées au ventre d'Eileen, comme si leurs êtres endormis étaient empêtrés dans une romance secrète dont ils ne pouvaient rien dire à leurs corps éveillés. Cela l'apaisait de les observer, parfois des heures, jusqu'à l'aube. Un matin, il ne fut pas assez prompt à feindre le sommeil. "Ça va, tu te rinces bien l'œil ?" le railla-t-elle, mais sa voix était paisible.

La durée de cette grossesse. La longue attente. Parfois, tout ça lui semblait plus réel que les années qui avaient suivi, parce que chaque jour laissait sa marque sur Eileen. Ses yeux et son cou engloutis dans une boule informe, les poils jaillissant de son visage, ses pieds gonflés et veinés de bleu qu'il fallait plonger dans l'eau à la seconde où elle rentrait, l'odeur fétide de ses pets. Elle insistait pour "rester présentable", cependant : elle appliquait religieusement maquillage et rouge à lèvres devant le miroir microscopique accroché au-dessus des pieds de Donald ; elle traitait les racines décolorées de ses cheveux avec un liquide toxique noir comme de l'encre, une serviette pleine de taches enroulée autour des épaules. Une chance, pensait Donald, qu'il n'y ait aucun miroir en pied dans l'immeuble.

Dans cet appartement, Malcolm était éteint, une version curieuse et morose de lui-même, comme si on lui avait jeté un sort : une transaction, la voix qu'Eileen venait de se découvrir troquée contre la sienne. En réalité, Donald savait que cela faisait partie du travail : le corps de Malcolm se préparait pour une soirée sur scène, pour sa résurrection nocturne sous les projecteurs. Pendant qu'Eileen leur avait dégoté un appartement et un emploi stable à l'usine, Malcolm avait usé de son charme pour leur bloquer des dates dans une série de bars et d'hôtels, il avait monté un programme de

concerts réguliers pour ce qu'il appelait alors pompeusement le Malcolm Campbell Trio (le troisième était un joueur de bodhrán, Fraser MacAllistair, avec qui ils avaient tourné deux étés plus tôt). Sur scène, Malcolm rugissait, irradiait, tirait des rires faciles aux ouvriers et aux ouvrières dans les bars plus rustiques, jouait les jolis cœurs pour les vieilles dames débarquant par cars entiers dans les hôtels – il avait toujours été plus doué pour les gens que pour la musique.

Dans la journée, il prenait ses appels au pub d'en face, se démenait dans tous les sens. Donald faisait des petits boulots au port, versant la moitié de son salaire à Eileen chaque semaine jusqu'à quinze jours avant le terme, puis il emménagea dans une pension au coin de la rue.

Bien qu'à sa connaissance il n'y ait jamais eu de baptême, ils l'avaient évidemment choisi comme parrain. Sur la seule photo qu'il avait de lui avec Cliodhna Jean Cambpell, elle avait trois jours ; calée dans un coussin sur ses genoux, elle mâchonnait la laine rêche de son pull dans son sommeil. Malcolm avait acheté le Kodak Brownie exprès pour l'occasion et la mitraillait de photos ; l'appareil fut perdu ou mis au clou avant son troisième anniversaire.

Sa mère l'appelait par ses deux prénoms, Cliodhna Jean, en insistant sur le second. Malcolm avait une litanie de surnoms, tous plus absurdes les uns que les autres et jamais utilisés plus d'une fois, et pourtant la petite semblait toujours savoir de quoi il était question, elle braquait ses yeux sur lui comme sur un fabuleux jouet géant, admirait sa chevelure lorsqu'elle s'embrasait en absorbant toute la lumière qui pénétrait dans l'appartement. Elle ressembla à Malcolm dès le départ – ses membres souples et élancés qu'elle avait en miniature, ses grands yeux, sa tignasse de cheveux roux. Une chance, là aussi, pensait Donald en son for intérieur, avec l'impression de trahir Eileen. C'était Malcolm qui chantait sa berceuse au bébé, Malcolm auquel elle se cramponnait, Malcolm qui parvenait à lui donner le biberon plus facilement et à l'apaiser dans ses bras. Peut-être que c'était juste quelqu'un de plus calme, se disait Donald. Depuis sa naissance, un soir où ils jouaient à l'hôtel à Garve et n'étaient pas rentrés avant deux heures du matin, Eileen s'était montrée plus raide, plus sèche dans ses compliments, plus brusque dans ses mouvements. Elle se repliait sur elle-même, tandis que Malcolm s'épanouissait dans son rôle de père. Donald se demandait ce

qu’elle avait traversé dans cet hôpital, seule, loin de sa famille. Ce n’était pas le genre de question qu’on posait à une femme.

Les premières années de la vie de Cliodhna, il avait été là presque tout le temps. Lui et Malcolm voyageaient ensemble, parfois avec Fraser, parfois avec d’autres gars, toujours avec ce que Malcolm désignait fièrement comme “ses femmes”. Les musiciens et les instruments installés sur des couvertures à l’arrière du van rouillé que Malcolm avait acheté pour une bouchée de pain et retapé lui-même ; Eileen devant avec le bébé. Des un an aux quatre ans de Cliodhna, ils vécurent d’avril à septembre dans un cottage délabré en bordure d’une ferme sur l’île de Skye. Ils organisaient des soirées quotidiennes de ceilidh dans le grand hôtel bondé de touristes, Malcolm fier comme un coq quand il lançait les danses avec son faux accent yankee nasillard et sa cravate western qu’un vieux Texan ivre l’avait forcé à accepter autour d’un whisky. La petite poursuivait les poules dans la boue, riait aux éclaboussures de ses pieds nus ; ils lui donnaient le bain dans le lavabo. Malcolm apprenait des chansons en gaélique auprès des anciens du cru et les enseignait à Cliodhna. Eileen marchait jusqu’au bed & breakfast un mile plus loin pour faire des ménages, et leurs visages étaient burinés et constellés de taches de rousseur par la vie au grand air, loin de la ville. La journée, une fois qu’ils étaient réveillés, Malcolm attachait la petite contre son torse avec un drap, ou la juchait sur ses épaules, gloussante, et ils marchaient ensemble au milieu des champs, deux hommes et une petite fille, jusqu’à atteindre la mer, et ils inspiraient à plein, l’air salé balayant la gueule de bois. Malcolm scrutait l’horizon à la recherche de l’Amérique, essayait de s’orienter vers elle. “Juste en face, Cliodhna. Par là-bas. C’est là qu’on ira, ma fille.” Puis il la posait sur la plage, enlevait tous ses vêtements et courait dans l’eau, lâchait un hurlement farouche quand le froid le frappait.

Donald l’observait à distance, les poils roux de son menton et son entrejambe bondissant à l’unisson, sa bite virevoltant, son petit cul tout maigre et pâle se tendant à l’approche des vagues. Son ami était beau, une minuscule offrande nue au dieu du ciel, au dieu de la mer. Les montagnes anciennes l’observaient avec un haussement d’épaules indifférent. Le bébé mangeait des poignées de sable mouillé, l’étalait sur son visage, le vomissait sur son pull.

Donald adora les premières dents de Cliodhna. Il adorait quand elle les montrait, telle une sauvageonne, tout au plaisir de chahuter ou de l'entendre faire crisser et gémir son violon comme un train, jouer des airs endiablés pour elle. Il adorait ses coudes et ses genoux, en mouvement dès qu'elle en avait l'occasion, ce gribouillis orange de boucles folles qui gigotait encore lorsqu'on la forçait à se tenir immobile. Il adorait ses rages et ses furies contre l'injustice du monde, parce qu'il ne connaissait aucun adulte animé d'un tel feu intérieur.

— C'est pas des manières, Cliodhna Jean Campbell, disait Eileen en l'attrapant par le col de son pull, petit chiot revêche survolté par la bagarre. Tu vas t'excuser auprès d'oncle Donald, et ensuite tu vas t'asseoir là jusqu'à ce que tu sois calmée.

Cliodhna, toujours emportée par son élan, s'échauffait et poussait quelque chose, cassait une tasse ou donnait un coup de pied dans une chaise, et Eileen la frappait calmement sur chaque mollet, deux claques sonores terribles qui résonnaient dans la pièce.

— Ne tape pas la petite, marmonnait Malcolm, tapi dans un coin.

— Ne me dis pas comment élever ma fille, Malcolm Campbell. À moins que t'aies l'intention de contribuer.

Une gamine, se disait Donald à présent. Eileen n'était rien d'autre qu'une gamine. Vingt-trois ans ? Eileen n'avait jamais eu l'air jeune, cela dit. Elle était de ces filles qui n'ont pas eu de jeunesse.

Cliodhna finissait enfermée dans le placard, le balai calé en travers des poignées, et le vacarme des objets qu'elle lançait s'estompait peu à peu. Au bout d'une heure, on la récupérait, endormie, des larmes séchées sur les joues.

— *Aye*, c'est Eileen qui sait y faire avec elle, disait Malcolm, tandis que quelqu'un d'autre couchait sa fille.

La colère d'Eileen était froide et sèche et permanente. Elle haïssait, mais elle haïssait de façon logique et organisée. Donald n'avait pas le souvenir de la voir manger, les deux dernières années ; il l'observait changer encore de forme à mesure qu'elle se dépouillait du corps que sa fille avait fait pousser et qu'elle vernissait ses ongles en rouge pour dissimuler les marques jaunes de tabac sur ses doigts maigres et pointus. À Inverness, l'hiver, Eileen carburait uniquement au thé, aux cigarettes et au mépris. Sur l'île de Skye, elle était moins cassante, ses doigts ne s'agitaient plus autant,

mais ses soupirs faisaient trembler tout le cottage quand elle rentrait du travail et découvrait la pagaille qu'ils avaient laissée. Plus d'une fois, Donald l'avait surprise à fixer le dos de Malcolm, les poings serrés, du venin dans les yeux.

Les colères de Malcolm, c'était autre chose. Elles sévissaient toujours lorsqu'il était saoul, montaient en volume et en incohérence, semblaient conçues pour s'attirer des regards au pub ou dans la rue, avant de faire pschitt. Sur l'île de Skye, l'été, il buvait parce qu'il y avait toujours quelqu'un pour lui payer un verre. À Inverness, l'hiver, il buvait parce que le pub n'était pas cet appartement empli de la haine rance et nicotinée d'Eileen, ou parce qu'il avait simplement envie de s'écrouler là où ils avaient joué et de laisser Donald le ramener au van, le border à côté des instruments et glisser un mot sous la porte pour sa femme. Donald murmurait, "allez, mon vieux, allez" et soulevait son ami contre lui, la tête de Malcolm nichée dans sa clavicule. Il le déposait comme un bébé, étendait sur lui la couverture qu'ils utilisaient pour protéger les instruments. Parfois, il le regardait comme ça pendant un moment. Les longues mèches blond roux balayant sa joue, l'éclat parfait de sa peau dans la lumière de la rue filtrant par la vitre. Une fois, juste une, il avait tendu la main et caressé son visage ; et Malcolm avait saisi son doigt et tiré d'un coup sec, ses yeux ouverts lançant des éclairs.

— Garde tes sales pattes pour toi, espèce de tapette. Ne crois pas que j'ignore à quoi tu joues, parce que je sais. Depuis toujours.

Donald recula, tâtonnant à genoux dans le noir.

— Malcolm, mon vieux…

Malcolm resta allongé, mais la force de sa voix le frappa comme un direct au visage. Ses mots étaient soudain nets et précis, plus aucun bégaiement.

— Qu'est-ce que tu fous ici, hein ? Pourquoi t'es encore là, Donald Bain ? Il y a moi et ma femme et ma gosse, et il y a toi. T'es tout le temps là.

— Bah. Ça s'est juste fait comme ça, Malcolm. C'est notre façon à nous de fonctionner.

— Nous. Nous. Et si tu t'occupais juste de toi, à partir de maintenant ? Si tu me foutais la paix ? Toujours à traîner, toujours dans les parages, depuis qu'on est gamins, avec tes airs de chien battu. Tu veux quoi, au juste ? Tu veux baiser ma femme ? C'est ça ? Tu veux cette harpie dans ton lit ? Tu

veux que ma gosse t'appelle papa ? Ou bien est-ce que tu veux être la femme, Donald Bain ? Tu vas rester là à espérer qu'un jour ton zèle va finir par payer et que je te choisirai ? Enlève tes pattes de moi, espèce de sale tapette. Casse-toi d'ici et je n'appellerai pas les flics.

Donald ferma la portière du van et s'enfuit en courant dans la rue, sous les jurons étouffés de Malcolm qui résonnaient encore, tandis que les lumières des appartements s'allumaient autour de lui. Ils ne s'adressèrent pas la parole pendant un mois. Donald alla travailler, retourna à la pension, essaya de trouver de nouveaux trajets pour éviter la rue de Malcolm et Eileen, jusqu'à leur prochain concert, un mariage, où ils se pointèrent chacun de leur côté et évitèrent de se regarder dans les yeux pendant la balance. Ils se tenaient à deux coins opposés du bar en attendant que la noce arrive de l'église, quand Malcolm finit par briser la glace et s'approcha de lui.

— La dernière fois. Je n'aurais pas dû dire ça. Amis ?

Donald prit la main tendue, la serra, dit "*Aye*" et rien d'autre, parce que ça semblait la meilleure chose à faire.

Quand il y eut une femme, ce fut une Américaine. Évidemment. Elle téléphona sur le fixe à Inverness, un appel longue distance à neuf heures du matin, tomba sur Eileen. Fraser gloussa en entendant ça, déclara que Malcolm devenait négligent, mais Donald le soupçonnait d'avoir tout planifié minutieusement.

Malcolm arriva à la pension de Donald avec un œil au beurre noir et une joue entaillée là où Eileen lui avait jeté les éclats d'une assiette fracassée, souleva de ses épaules une Cliodhna aux yeux rouges vêtue seulement d'un gilet et de collants et la tendit à Donald.

— Moi, j'y retourne pour essayer de raisonner cette idiote de femme. Elle ne va pas m'enlever ma fille, surtout pas maintenant. Elle n'est pas en état d'être mère, là tout de suite. Ce n'est pas un spectacle pour une enfant, conclut-il, suffisant et sûr de lui. Garde-la ici, Donald. Ne laisse personne l'emmener.

Cliodhna se jucha sur le plan de travail de la cuisine tandis que Mme McKenzie, qui tenait la pension de Donald, préparait la soupe pour le déjeuner des pensionnaires. Il regarda la petite l'observer – le couteau qui tranchait des oignons, l'eau qui rinçait des lentilles sèches, le couvercle de l'énorme marmite de bouillon d'os qui claquait sous l'ébullition. Elle

n’avait pas dit un mot, n’avait pas bougé depuis le départ de son père, et il avait dû la porter pour descendre l’escalier.

— Il faut qu’elle retourne chez sa mère, Donald. Il n’y a nulle part où dormir pour elle, ici.

— Je pensais qu’elle pouvait dormir avec vous ?

— Non, je ne crois pas, non. N’est-ce pas, mon poussin ?

Douce et catégorique, Mme McKenzie tendit à Cliodhna une tranche de pomme de terre bouillie que la petite prit dans sa main.

— Mange-la, mon poussin. Il faut que tu manges.

— Et si je dormais dans le van, juste pour cette nuit ?

— Et laisser une enfant sans surveillance dans ma maison ? Non, hors de question.

L’idée que Cliodhna dorme dans la même chambre que son “oncle” Donald n’était même pas envisageable, et aucun des deux ne l’évoqua. Donald la confia à Mme McKenzie tandis qu’il montait chercher ses affaires, et la trouva à son retour recroquevillée par terre, hurlant une seule note grave en continu.

— Ça ne va pas être possible, monsieur Bain. Ça ne va pas être possible du tout.

Donald ramassa la petite ; elle se nicha contre sa poitrine comme le faisait son père quand il était saoul, et le hurlement se transforma en murmure. Dans le couloir, il fit passer la silhouette fluette de la petite dans le col et les manches de son meilleur pull, le vert ; il lui tombait aux pieds telle une grande robe en laine.

— La couleur te va bien, petit oiseau. Alors, si on allait faire un tour, dis ?

Il descendit dans la rue en la portant sous son manteau. Elle était bien plus lourde que la dernière fois qu’il l’avait tenue dans ses bras, quelques mois plus tôt, mais chaque fois qu’il essayait de la poser, les jambes de Cliodhna se dérobaient et elle s’effondrait sur les pavés. Il essayait de ne pas penser à ce qu’elle avait pu voir. Il n’avait pas de chaussures à lui mettre, de toute façon, si bien qu’ils finirent par parvenir à un compromis tacite : la petite sur son dos, ses bras refermés autour de son cou presque à l’étouffer, son souffle chaud s’engouffrant contre son échine. Il traversa la ville en direction de la rivière, se contentant de désigner ce qu’ils voyaient – une voiture, un chien –, faute de savoir quoi dire, puis il se mit à chanter. D’abord un simple fredonnement, “Green Grow the Rashes O”, qui vibra

jusqu’à elle à travers son dos, et peu à peu elle décolla sa tête de ses épaules. Lorsqu’il arriva au refrain

*Green grow the rashes o*
*Green grow the rashes o*
*The sweetest hours that e’er I spend*
*Are spent among the lasses o*

Les joncs verdissent, eh oui
Les joncs verdissent, eh oui
Les plus douces heures que j’ai passées
C’était auprès des filles, eh oui

elle se mit à gazouiller les mots dans son oreille, guère plus qu’un murmure au départ. Mais quand ils arrivèrent à la rivière, elle chantait à tue-tête les notes les plus hautes de l’harmonie vocale de Malcolm. Il leur trouva un banc, et elle se lova sous son aisselle pour observer la rivière qui défilait sous leurs yeux, gonflée par une semaine de pluie. Il envisagea de lui servir une liste de morceaux de leurs concerts – sur scène, Malcolm aimait débuter par “These Are My Mountains” pour chauffer la foule –, mais il se ravisa ; Cliodhna n’avait pas besoin de penser à ses parents à cet instant. Alors il commença par le début, Robert Burns, “A Red, Red Rose”, la préférée de sa propre mère. C’était Malcolm le chanteur, bien sûr, mais Donald était capable de tenir une mélodie, de proposer une ligne de basse pour dépanner. Lorsqu’il eut terminé, ils gardèrent le silence une seconde, puis Cliodhna chuchota : “Encore, oncle Donald, s’il te plaît.” Cette fois elle se joignit à lui, un doux chant d’oiseau sans parole, à partir du troisième vers.

Pendant près de deux heures, ils restèrent sur ce banc, à répéter la chanson en boucle. Lorsque le ventre de Cliodhna commença à gargouiller son propre rythme, et que Donald comprit qu’il était temps de rentrer manger la soupe de Mme McKenzie, elle la connaissait par cœur.

OceanofPDF.com

**Magazine *Guardian Week-end*, août 2010**

# Ma chanson préférée…

*… par Jennifer Hayman, députée travailliste de Hoxsmith*

Il y a une chanson que je voudrais qu'on joue à mon enterrement : "Rise up", de Clio Campbell. Je la trouve absolument géniale – c'est une chanson pop entraînante, mais portée par une authentique rage corrosive. Elle n'a pas forcément bien vieilli, avec tous ces gros accords au synthé typiques de la fin des années 80 et du début des années 90, mais sous ce son très bubble-gum, c'est en fait un morceau d'une grande complexité. J'ai parfois du mal à croire qu'elle avait à peine vingt ans et des poussières quand elle l'a composé !

Les paroles évoquent les émeutes autour de la poll tax et l'idée qu'on peut faire bloc, ensemble, pour résister à une injustice particulière. Mais malheureusement, vu le monde dans lequel on vit, elle sonne toujours aussi juste aujourd'hui et pourrait s'appliquer à toutes sortes d'événements internationaux contemporains.

Je me souviens, gamine, de l'avoir vue dans *Top of the Pops* [Clio Campbell est restée célèbre pour avoir refusé de chanter sa chanson en play-back, préférant crier un slogan anti-poll tax par-dessus la piste d'accompagnement, jusqu'à ce que la production interrompe la séquence], et d'avoir été époustouflée, tandis que mon père fustigeait son "arrogance". Ce qui a vraiment rendu ce moment incroyable à mes yeux, c'était de voir cette jolie jeune femme refuser catégoriquement de se comporter comme les autres jolies jeunes femmes de *Top of the Pops*. Je suis persuadée qu'elle a déclenché quelque chose en moi !

OceanofPDF.com

# SAMMI

*Brixton, 2018*

Spider était le seul à être resté à Brixton quand tout s'était effondré, le seul même à l'avoir ne serait-ce qu'envisagé, et le seul que Sammi voyait encore à l'occasion (si elle ne comptait pas la photo de profil de Fran qui surgissait de temps à autre en tête d'une chronique sur la transidentité dans le *Guardian*). En général, elle évitait son regard. Et là, il menait une manif de trois pauvres dreadeux devant les arcades où se trouvait leur ancien squat. Elle devait passer devant ces arcades pour emmener Elliot à l'entraînement de foot les jours où elle n'avait pas la voiture et, le plus souvent, elle baissait la tête, les yeux rivés au trottoir, et pressait le pas. Quand on voit quelque chose tous les jours, on peut parfois le transformer en rien, l'expédier à l'arrière-plan par simple effet de saturation.

Elliot, qui refusait de lui tenir la main, ralentit pour observer la manif, un petit rictus au coin de la bouche. Les dreads de Spider étaient grises et esquintées, son visage ressemblait à une petite noix flétrie, craquelée par des années de vie à la dure, et il agitait une pancarte RÉSISTONS À LA GENTRIFICATION, écrite en lettres fluos maladroites. BRIXTON DOIT RESTER BIZARRE.

Brixton n'a jamais été bizarre, mon gars, pensa-t-elle en son for intérieur. C'est toi que Brixton trouve bizarre.

— Ha ! Les cassos, marmonna Elliot.

— Qu'est-ce que tu as dit, jeune homme ?

Le garçon lui rendit son regard, son visage pesant le pour et le contre. Il persista. Mauvais choix, petit.

— J'ai dit CASSOS.

Son petit menton bravache. Elle l'attrapa par le poignet et le traîna vers la manif ; Elliot gigotait et criait, essayait de s'arracher à sa poigne. Elle le maintint fermement tandis qu'ils s'approchaient de Spider.

— Salut, Spider.

Son visage se froissa et se ratatina dans un sourire.

— La vache ! Sammi ! Salut toi-même, ma grande.

La pancarte heurta le sol lorsqu'il ouvrit les bras pour l'embrasser. Elliot grimaça.

— Elliot, je te présente un vieil ami. Tu l'as déjà rencontré, mais tu étais tout petit.

— Rhooo mais dis donc, c'est le bébé, ça ? Le numéro deux ? C'est fou ce que le temps passe vite. J'ai pas raison ?

Elliot se renfrogna.

— Tu t'appelles vraiment Spider ?

— Eh ouais, man. Eh ouais.

Spider faisait manifestement partie de ces gens si mal à l'aise avec les enfants qu'ils se sentaient obligés de prendre un faux accent américain. Il n'empêche, elle éprouva un élan de sympathie envers lui. Même s'il lui arrivait de le croiser dans le quartier, la dernière fois qu'ils s'étaient vus, c'était dans le couloir du cabinet de l'avocat ; Spider sortait après avoir livré son témoignage au moment où on la faisait entrer. Il lui avait serré le coude au passage, avait murmuré, "Bonne chance, ma grande", à l'oreille. Elle savait que les autres s'étaient revus quelques fois après, mais elle ne voulait rien avoir à faire avec ça, ni avec eux.

N'empêche, Spider avait bon fond. Elle avait toujours apprécié Spider. Il était en train de défroisser un tract roulé en boule – toujours écrit à la main et photocopié, en 2018.

— Autodéfense sociale et culturelle, Sammi. Debout une fois de plus contre les enfoirés en costards. Ils ont prévu de démolir tout le pâté de maisons pour construire un nouveau complexe d'apparts de luxe à la con.

Il baissa les yeux vers le regard d'Elliot soudain illuminé, se reprit, émit un toussotement gêné.

— Pardon. Pardon. J'vais te dire un truc, mon grand, elles ont une histoire, ces arcades. Demande à ta maman, à l'occasion. Il y avait toute une sous-culture qui vivait là-dedans à l'époque. Des fêtes jusqu'au petit matin, et des grands débats la journée. On essayait de changer le monde, hein ? C'est pas vrai, Sammi ?

Démolissez tout, pensa-t-elle. Brûlez-moi le quartier. Enfouissez les cendres sous les façades toutes lisses des nouveaux immeubles qui bouchent l'horizon et font grimper les prix de l'immobilier, juste pour que je n'aie jamais plus à y repenser.

Elle reprit ses esprits. Le regard d'Elliot fusait de l'un à l'autre.

— C'est vrai, tout ça, maman ?

— C'est un petit dégourdi que t'as là, Sammi. Un petit dégourdi. Bon, comment tu vas, sinon ? Toujours dans le social ?

— Nan, mec. Ça fait des années maintenant. Je… J'ai dû faire un break. Après. C'était pas la grande éclate là-bas. Et on a eu l'indemnisation, alors je… Ouais. Tu vois, quoi.

Il voyait. Il voyait trop de choses, comprenait trop de choses, avec son visage gentiment chiffonné. Elle réfléchissait à un moyen de prendre la tangente, Elliot la tirait déjà par la main, quand Spider l'arrêta.

— Dis. Sale histoire pour Clio, hein ?

— Clio ?

— Ouais. Le, tu sais, *couic*. – Il se passa un doigt sur la gorge. – Tu sais ?

— Elle est morte ?

Spider essaya de se détourner d'Elliot, qui ne perdait pas une miette de leur échange. Il articula silencieusement :

— Sui-ci-de.

— Non !

— Ça doit faire deux mois. C'était dans la presse, vu qu'elle était célèbre et tout. Ils ont fait allusion à tout le… – Il plissa les yeux vers Elliot et Sam essaya de faire non de la tête le plus discrètement possible. – Bref, toute cette merde. C'est ressorti au passage. Je pensais que tu l'avais appris à cause de ça.

*Brixton, 1995*

C'était la première fois qu'ils organisaient une fête en bonne et due forme au squat, et tous les clivages éclataient au grand jour. Gaz et Spider étaient contre l'idée de passer le moindre coup de balai pour préparer les lieux.

— Ils ont qu'à nous prendre comme on est, dit Gaz. On va pas se la jouer respectable alors que c'est pas le genre de la maison.

Xanthe répliqua que ce n'était qu'une nouvelle manifestation d'individualisme patriarcal empiétant sur l'identité communautaire qu'ils essayaient de promouvoir.

— Tes convictions politiques n'ont pas l'air de trop t'encombrer. T'es bien content d'avoir des femmes pour te servir de boniches.

Fran déclara qu'elle n'avait jamais vu un seul des hommes ne serait-ce que laver une assiette depuis qu'elle habitait là, et qu'elle en avait marre de se coltiner un évier plein de crasse. Spider sortit une canette de bière du frigo et s'installa ostensiblement sur le nouveau fauteuil qu'ils avaient dégoté dans une benne à ordure la semaine précédente, celui pour lequel ils s'étaient tous battus, fit claquer ses lèvres bruyamment tandis que la languette sautait dans un bruit de mousse.

— Aah ! Ben moi ça y est, fin prêt pour la soirée, les amis. Que les jeux commencent.

Au début, Sammi s'était mêlée aux débats, mais elle restait maintenant en retrait dans l'encadrement de la porte. Le bras mince de Mark enroulé autour de sa taille les tenait à l'écart de tout ça. Il parcourait sa nuque du bout des lèvres, soufflait dans son cou pour l'émoustiller.

— On baise ? murmura-t-il à son oreille.

Elle essaya de ne pas trop remuer la bouche pour répondre.

— Pas vraiment le moment, mec.

— Moi je dis que c'est le moment parfait. Allez quoi, un petit coup vite fait…

Xanthe pérorait encore, la colère amplifiait ses gestes, ses yeux lançaient des éclairs. Gaz rota bruyamment et elle lui tomba sur le poil. Mark renifla, attrapa le poignet de Sammi et l'emmena en courant au dortoir, où leurs sacs de couchage jumelés étaient entassés en boule sur le matelas deux places. Sammi avait commencé à peindre des visages sur le mur autour de leur espace – non pas pour marquer leur territoire, mais pour avoir quelque chose à regarder pendant les longues matinées où tout le monde dormait et que le soleil filtrait dans la pièce. De l'autre côté, il y avait les débuts de sa fresque, avec les lettres déjà ébauchées. Par-dessus l'épaule de Mark, affairé à baver sur son téton, à lui enlever sa culotte, tandis que le bébé rachitique de Xanthe gémissait dans son sommeil, elle relut silencieusement les mots :

FORMEZ DES TRIBUS. PRENEZ LA TERRE. VIVEZ LIBRES.

Ils restèrent allongés quelques minutes après, réchauffés par un rayon de soleil à travers le velux, emmêlés l'un contre l'autre. Elle sentait une odeur de feu de bois sur sa peau, et de terre, quelque chose de sombre et de vrai.

— On est bien, là, dit-elle.

— Je suis d'accord, dit-il en l'embrassant au sommet du crâne.

— Faudrait qu'on y retourne, quand même.

— Tu fais une parfaite abeille ouvrière, toi.

— Ouais, ben peut-être que j'en suis une. Allez, viens m'aider à arrêter ça.

Dans la pièce à vivre, le sketch continuait. Fran, à genoux, frottait rageusement le sol avec un chiffon, tandis que Gaz et Spider tâchaient d'occuper le plus d'espace possible avec leur corps et que Xanthe leur hurlait dessus à tour de rôle. Sammi poussa Mark au creux des reins et il lui sourit de toutes ses dents. Il y avait quelque chose de cruel dans son sourire, parfois.

Il avança au milieu de la pièce avec ses membres souples et élancés, la démarche fluide, les bras tendus, paumes ouvertes à hauteur de visage furieux.

— Bon, alors. Il faut qu'on trouve une sortie de crise.

Si Sammi souhaitait que ce soit lui qui règle ce différend, c'était parce que lorsqu'il parlait, les gens écoutaient. Elle avait connu des profs qui produisaient cet effet-là ; jamais quelqu'un qui était au même niveau qu'elle. L'assurance à toute épreuve de Mark semblait profondément ancrée en lui, comme si elle lui avait été naturellement inculquée. Tout le monde y était sensible ; la pièce se taisait, s'organisait en silence autour de ce centre d'attention fluet aux cheveux d'or.

Mark secoua la tête pour écarter une mèche de ses yeux et se tourna vers eux un par un. Il ressemblait à Jésus, pensa Sammi, un de ces Jésus blonds de la race supérieure qui peuplaient ses livres de catéchisme.

— Spider, mon pote, dit-il avec un accent moins marqué. Essayons d'être rationnels, ok ? On n'essaie pas de recréer les anciens systèmes ici – nous sommes tous venus dans cet endroit parce que nous sommes déterminés à créer une nouvelle façon de vivre. J'ai pas raison ? Et on ne va pas y arriver en tombant dans les pièges faciles où les femmes finissent par se taper toutes les tâches ménagères.

Il faisait attention à n'utiliser aucun des mots-clés de Xanthe, nota Sammi. Pas de "patriarcat". Malin. Il était malin, cet homme qui ne lui appartenait pas. Chaque mot était pondéré, placé à bon escient.

— Et, Xanth, il est important de garder à l'esprit que des hommes comme Spider portent les stigmates de leur éducation. Spider veut surmonter son conditionnement, pas vrai, mon pote ? Mais il a besoin de notre soutien

pour traverser cette phase. Je te demande pas de faire la vaisselle pour lui ; je te demande de comprendre pourquoi il laisse ses assiettes sales.

Si n'importe qui d'autre avait dit ça, Xanthe l'aurait taillé en pièces. Étourdie par l'enthousiasme rayonnant de Mark, elle avait presque l'air apaisée.

— Donc voilà le topo, les amis. Nous avons invité des gens ce soir parce que nous voulons leur montrer cette nouvelle façon de vivre que nous sommes en train de créer. L'écologie de ce qu'on essaie de faire ici – l'épicerie libre, le centre d'accueil, le fanzine –, tout ça dépend du soutien qu'on peut s'attirer dans des soirées comme ça. Nous devons nous appuyer sur la communauté que nous avons et ne pas croire que tout est gagné parce qu'on a fait le premier pas en trouvant ce lieu. Et ça signifie qu'on doit tous travailler dur, ensemble, sans jamais relâcher notre attention, pour fonder cette première tribu. Si ça implique pour l'instant de mettre une dispute de côté, d'aller de l'avant, de se serrer les coudes pour bâtir un espace au service d'une cause plus noble, alors c'est ça qu'on doit faire, là tout de suite.

Tandis qu'ils se décrispaient, que la tension s'évacuait peu à peu de la pièce, Mark se retourna et lui adressa un clin d'œil, se départant de sa sincérité l'espace d'une fraction de seconde. Et Sammi, qui avait hoché la tête tout du long, laissant ses paroles l'emporter dans une vision de leur communauté radieuse grandissant ensemble, sentit son estomac se nouer. Elle le regarda de nouveau ; son visage était en paix, le masque était revenu. Peut-être qu'elle s'était fait des idées.

C'était une fête grandiose. Gaz avait fait appel à ses potes pour installer une sono, qui grésillait en pompant presque toute l'énergie de leur générateur. D'imposantes bouteilles de cidre et des tours de gobelets en carton tapissaient la cuisine et le sol, et l'atmosphère était saturée de weed. Presque trop dense. Les guirlandes lumineuses que Spider avait fauchées au magasin discount s'éteignaient quand les basses cognaient trop fort. Xanthe tenait salon dans l'épicerie libre, son bébé roulant sur des coussins, et un groupe de jeunes femmes étaient assises en tailleur tandis qu'elle leur exposait le système de troc.

— Ça va être super pour les couches, les trucs de bébé, tout ça. On doit se soutenir mutuellement, vous voyez ? Tout ce qui est vieux jouets, par exemple. Quand leurs chaussures seront trop petites pour eux, on appellera

des femmes du quartier et elles pourront laisser ce qu'elles voudront et prendre ce dont elles auront besoin. C'est pas comme si ces connards allaient le faire à notre place. Vous connaissez le proverbe, "Il faut un village pour élever un enfant" ? Eh ben, ça va être le village de Dido, pas vrai, ma chérie ?

Le bébé gloussa, ravi de l'attention, et les femmes lui sourirent à travers le voile de fumée d'un joint partagé. C'était une tactique qu'elle avait mise au point avec Fran et Xanthe plus tôt dans la journée : faire en sorte que l'épicerie libre soit un espace aussi féminin que possible, pour faire fuir les pires potes de Gaz, éviter qu'ils saccagent tout.

Sammi vaquait entre les pièces, assimilait tout ça. C'était en train d'arriver. Exactement comme ils l'avaient souhaité.

Mark était assis au milieu du canapé, déployant son talent inné à être en permanence au centre de la conversation sans la diriger. Elle circulait à travers lui – il était le point de jonction, le liant, mais il passait surtout son temps à écouter, à réfléchir, à faire en sorte que chacun soit entendu. Les adolescentes que Sammi avait interpellées dans la rue avec un tract étaient venues – sans doute plus attirées par l'herbe gratos que par l'éveil de leurs consciences, mais l'important, elle le savait d'expérience, était qu'elles soient là. Qu'elles découvrent une autre façon de faire que chez leur mère ou dans l'ordre social qui régnait à l'école. Assises autour des pieds de Mark, elles suivaient à moitié la conversation (deux babas cool de Greenpeace et Mandy, du Front de libération des animaux, étaient lancés dans un débat bienveillant), gloussaient de temps à autre et levaient les yeux au ciel lorsque ça devenait sérieux, faisaient tourner un joint entre elles et grimaçaient quand il revenait humecté de salive. L'une d'elles était adossée aux jambes de Mark. Il surprit le regard de Sammi et haussa les épaules, tira la langue, un geste d'auto-absolution. Sammi sourit de toutes ses dents pour lui signifier que tout allait bien. Ils cherchaient à atteindre l'harmonie en dehors de la monogamie. La jalousie avait été difficile pour tous les deux au début, mais Sammi était convaincue que c'était le vestige d'un ordre social qui les avait conditionnés et qu'ils rejetaient. Si ça devait se passer comme ça ce soir, eh bien soit.

Elle sentit tout son être se détendre à mesure que la fête s'ouvrait à elle, son pas se fit plus décidé. Bon, évidemment, il y avait surtout des Blancs. Un des potes dealers de Gaz capta les ondes qu'elle renvoyait, chercha à se mettre au diapason. Il était plutôt pas mal – plus costaud que Mark – forte

carrure, bras puissants. Le genre de type que sa sœur aurait ramené à la maison. Ça ferait quoi d'avoir un homme comme ça dans son lit, se demanda-t-elle, qui la prendrait comme une bête ? Il semblait lire dans ses pensées. Quelque chose s'illumina derrière ses yeux endormis, et il dépassa le dreadeux qui se trémoussait tout seul sur un vague morceau de dub, se fraya un chemin à travers l'entrelacs de jambes par terre avec cette démarche crâneuse qu'elle avait déjà repérée en le voyant traîner devant la station de métro.

— Ben alors, sœurette, dit-il en parvenant à elle. Qu'est-ce que tu fais ici, ma belle ? Avec toutes ces blanches-neiges ?

— J'habite ici, lui dit-elle.

Il la saoulait déjà. D'accord, il était beau gosse ; d'accord, elle pouvait l'emmener dans le dortoir et se le taper direct ; mais elle savait qu'il se comporterait comme les garçons du collège, avec les mêmes expressions artificielles. Exactement comme son frère, quand elle avait été aperçue avec un mec blanc.

— Tu vis dans ce taudis ? Nan. C'est pas un endroit pour une sœur.

— Ah ouais ? Ben c'est un endroit pour cette sœur-là, mec.

Elle s'écarta de lui, partit dans le couloir, où le martèlement des basses était un peu plus feutré. Elle avait la tête qui tournait, et l'espace d'une seconde elle eut envie que tout le monde se casse et la laisse seule avec Mark, sa peau sur la sienne. Mais ce n'était pas l'idée. Ce n'était pas l'objectif de cette soirée, ni la manière dont ils cherchaient à vivre. Elle devait s'améliorer là-dessus, réprimer ces envies de solitude, de biscuits au chocolat et d'une télé qui fonctionne, d'un canapé qui ne venait pas de la benne, et d'un vrai lit, d'une maman pour lui préparer le petit-déj.

Elle entendit une voix qui chantait, par-dessus la ligne de basse. Une chanson fiévreuse, étrange, dans une langue qu'elle ne reconnaissait pas. Elle la suivit, descendit les escaliers de béton qui sentaient encore la pisse d'homme de l'époque où c'était un asile de nuit, vers la pièce où ils allaient installer les locaux du magazine, mais qui ne contenait pour l'instant qu'une grande table pour la mise en page ; ils n'avaient pas encore refait l'installation électrique. Il y avait un cercle de vieux babas cools à l'intérieur, mais il était difficile de distinguer leurs visages. Deux d'entre eux avaient des guitares, un petit feu crépitait dans une corbeille en métal, et une femme chantait, utilisant la pulsation entêtante des enceintes à l'étage pour marquer les temps. Sammi s'appuya contre l'encadrement de la

porte, ferma les yeux une seconde, et écouta. La voix de la femme s'éraillait sur les graves, avant de s'élever, pure et limpide, quelque part au-dessus de leur tête. Sammi n'avait jamais entendu personne chanter comme ça. Les filles de son collège qui croyaient avoir une belle voix essayaient d'imiter Whitney ou Mariah ; elles s'écoutaient chanter avec leurs glapissements haut perchés qui vous faisaient perdre le fil de la mélodie. Cette femme ne frimait pas – c'était comme si elle avait trouvé la mélodie dans l'air, qu'elle la mettait à leur disposition. Sammi contempla le feu, qui semblait exister depuis la nuit des temps, avec tous ses secrets. Cette façon de danser. Putain, elle était bien stone.

La chanson s'interrompit et l'espace d'une seconde tout respira la perfection dans la pièce, avant que tous les vieux hippies ne se mettent à applaudir. Conn, qui faisait la plonge là où bossait Sammi, lui fit signe d'entrer et murmura son nom au cercle – ils levèrent tous une main amicale pour la saluer. Elle serait en sécurité ici. La femme qui avait chanté tapota la couverture à côté d'elle et, à mesure qu'elle s'approchait, Sammi distingua des cheveux bouclés d'un roux flamboyant dans la lueur du feu, un grand sourire.

— Ça roule, Sammi ? Jolies boucles d'oreilles, dit-elle d'une voix bizarre et douce, mélodieuse.

— En quoi… En quelle langue tu chantais ?

C'était sorti comme ça, avant qu'elle ait eu le temps de se rappeler ses bonnes manières.

— C'était du gaélique. C'est la langue des Highlands et des îles, en Écosse. C'était une chanson traditionnelle. Une berceuse. Pour endormir les bébés ?

Sammi devait la regarder bouche bée. Elle ferma la mâchoire une seconde.

— T'es écossaise, du coup ?

— C'est ça.

— C'est pas la porte à côté, hein ?

— Tu l'as dit. Je rends visite à des amis. Je suis tombée sur Spider dans la rue et il m'a invitée. Je suis une fugueuse. – La femme avait l'air contente d'elle-même, comme si elle dévoilait un secret énorme et génial.

Les hippies continuèrent de chanter leurs vieilles rengaines protestataires en faisant hurler leurs guitares. En général, Sammi les trouvait gênants, mais ce soir elle s'en fichait. La femme – de plus près, Sammi voyait

qu’elle était beaucoup plus jeune que le reste du groupe – la maintenait dans le cercle, partageait une blague silencieuse avec elle lorsque quelqu’un chantait faux. Et sa tête lui disait quelque chose.

Sammi lui donna un coup de coude.

— Meuf, je te connais de quelque part ?

Sa nouvelle amie sourit.

— Je te dirai après. Hé, ça te dit de prendre l’air ?

— Carrément. On t’a déjà montré le toit ?

Et elles filèrent dans l’escalier en gloussant, grimpèrent l’échelle en métal branlante au bout du couloir, et Sammi mena son amie qui s’appelait Clio par la main sur les tuiles en ardoise jusqu’au replat, sans cesser de parler. Elle sortit son pochon et roula un joint, un gros, un cinq feuilles, et sourit à la femme d’un air vaguement provocant, genre, tu crois que t’es cap ? Et puis elles s’assirent toutes les deux sur le manteau de la femme, regardant la ville d’en haut, sa fumée, ses klaxons, ses cris et ses lumières qui s’éteignaient.

— Je suis sérieuse, dit Clio. Je veux savoir comment tu t’es retrouvée là-dedans.

— Tu veux dire, qu’est-ce qu’une petite Black de Brixton fout dans un squat avec une bande de punks des beaux quartiers ?

— Non. Enfin, si. Je veux dire, où est-ce que tu t’es forgé une conscience politique ? Qu’est-ce qui t’a motivée à choisir cette vie ? J’ai l’impression qu’on a un peu le même parcours, toi et moi. Ça m’intéresse d’écouter les gens qui ont suivi la même trajectoire. Parce qu’il y a systématiquement quelque chose, ou quelqu’un, qui déclenche le truc, qui allume la mèche, et après tu ne peux plus vivre autrement. Tu vois ?

— C’est une longue histoire, meuf.

— Comme toujours. C’est ça qui est bon.

— Tu es sûre ? Vraiment ? Tant pis pour toi.

— Je prends le risque. Parle.

C’était un ordre, d’une reine, soudain sérieuse. Sammi tira longuement sur le joint et le lui passa. Elle n’était pas spécialement bavarde, mais elle voulait que Clio la connaisse, qu’elle connaisse ses convictions, qu’elle soit impressionnée.

— Ok. Un jour, je sortais des cours et cette meuf, un peu plus âgée que moi, dreads courtes, jupe en wax, genre connectée à ses racines, le style de

truc dont ma mère aurait honte, elle était là à essayer de distribuer un magazine aux filles qui sortaient. Les Blanches lui jetaient des regards méchants, genre, elles l'évitaient, mais moi elle m'a regardée droit dans les yeux et elle a dit, "Il y a des choses pour toi là-dedans, petite sœur". Et c'était dans le titre. *Sororité*, ça s'appelait. En couverture, y avait la photo d'une fille un peu plus vieille que moi, avec un turban de ouf et un rouge à lèvres qui déchirait tout. J'avais jamais vu de magazine avec une femme noire en couverture. J'étais super méfiante, genre, quoi, c'est gratuit, et elle m'a souri. Elle m'a fait, "On avait du rab sur le tirage. Je voulais le distribuer aux gens qui ont besoin de le lire. C'est gratuit pour toi, petite". Et puis elle me l'a donné, elle a montré la page de derrière avec une adresse écrite en tout petit. Elle m'a dit que si ce que je lisais me plaisait, elles étaient juste au coin de la rue et que je pouvais passer quand je voulais. Et puis elle a fait, "On aurait bien besoin de jeunes voix intelligentes", et ça m'a parlé, tu vois, parce que j'étais une ado ultra prétentieuse, mais personne n'avait jamais voulu entendre ma jeune voix intelligente, tu vois ? Alors peut-être que j'étais prédisposée à ce que ça me plaise, je sais pas. Donc ça, c'était Constance. Elle est devenue comme une mère pour moi, plus que ma vraie mère. Bref, j'ai pris le magazine, bien sûr. Et ça ressemblait à rien de ce que j'avais pu lire avant. Je veux dire, c'était ouf. Y avait genre, des conseils sur les cheveux, des articles sur le féminisme et le racisme, l'interview d'une rappeuse féministe et, genre, des poèmes vraiment merdiques sur des utérus. Mais ça me parlait, tu vois, comme personne me parlait jamais. Personne ne parle aux petites filles noires pour ce qu'elles sont. À l'école, quand on te parle, on te parle comme si t'étais un vieux Blanc riche. La télé, quand elle te parle, et les magazines pour ados, ils te disent que tu devrais être blanche, blonde et maigre. Alors j'ai passé toute la nuit à lire ce magazine, genre, trois fois, même les poèmes chelous – je pourrais sans doute encore te les réciter, ha ! J'avais de l'encre plein les pouces ; impossible de la faire partir le lendemain. Et puis après le collège, je me suis retrouvée à frapper à leur porte. Quatorze ans, encore en uniforme scolaire, avec mon numéro de *Sororité* serré sous le bras, genre, saluuuut – et c'était comme un nouveau monde pour moi. Cinq femmes dans une grande pièce à l'étage, deux d'entre elles avaient l'air bien cool, genre, baskets et pures créoles aux oreilles. Cheveux naturels, pas de tissage. Des turbans dans tous les sens. En gros, c'était le cauchemar de ma mère – elle essayait à tout prix de nous faire paraître le plus blanc possible,

et elle se détournait toujours quand elle croisait quelqu'un qui ressemblait à ça dans la rue. Des musulmans et des fous-fu-rieux, elle les appelait. Nous sommes jamaïcains, elle disait ; nous sommes jamaïcains et nous sommes chrétiens et nous sommes britanniques. Mais moi ça me branchait grave. Si c'était là qu'on faisait *Sororité*, c'était là que je voulais être. Désolée, meuf. Je te saoule avec mes histoires, hein ?

Clio prit une dernière taffe du joint et le lui rendit. Les basses faisaient vibrer le toit en dessous d'elles.

— Nan. Continue. C'est ça que j'aime. Je veux entendre comment les gens se sont radicalisés. – Quand elle parlait, ses "r" étaient comme un ronronnement. – Les femmes surtout, hein. Comment ça nous est venu, tout ça. T'es une magicienne.

Sammi trouva la remarque bizarre, mais la voix de Clio était un miel venu d'ailleurs ; pas comme les voyelles plates à la londonienne qui sortaient de la bouche de tous les autres. Et elle était jolie, et Sammi la kiffait, alors elle prit une taffe, garda la fumée une seconde, sentit la brûlure et se remit à parler.

— Voilà, ouais. T'es sûre, hein ? Donc au début je restais juste à traîner là-bas, et je pense qu'y en a qui devaient se dire, qu'est-ce qu'elle fout là, la gamine ? Mais Constance, elle essayait toujours de m'inclure. Au début, je faisais juste, genre, les cafés, je mettais les magazines sous pli pour les abonnés, et puis, si elles avaient des cassettes d'interviews qu'elles voulaient faire taper, elles me demandaient. J'étais meilleure qu'elles parce que je faisais de la dactylo au collège, en fait. Et j'étais hyper motivée. Je faisais pas la moindre erreur. Je passais des heures après les cours à écouter et réécouter ces interviews – de poétesses, de politiques, de militantes. Presque uniquement des femmes noires. Des femmes d'ici. Je m'installais au bureau, et il y avait toujours quelqu'un, quelque chose qui se passait. C'était géré bénévolement, bien sûr, donc elles ramenaient souvent leurs gamins avec elles – y avait toujours une personne chargée de s'occuper des gosses dans la pièce d'à côté. Et parfois d'autres femmes du quartier venaient, elles buvaient un café, elles se plaignaient de leurs hommes, ou de pas pouvoir payer le loyer, tout ça. Et moi j'étais assise là, j'absorbais tout. J'avais des rêves de grandeur, meuf. Je suis allée voir la conseillère d'orientation et je lui ai dit que je voulais être peintre et, si ça marchait pas, journaliste.

— Qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?

— Elle a dit que j'avais de super notes en dactylo, et m'a demandé si j'avais envisagé de faire du secrétariat. Pfff. J'ai raconté ça à Constance et ça l'a rendue folle. Le lendemain, elles m'ont filé ma propre chronique dans le magazine : "Petite sœur." Elles m'ont dit de raconter cette histoire, et j'ai fait ça, et ensuite j'ai écrit sur des sujets dans ce goût-là, tous les mois. La pression que ressentent les adolescentes, ce genre de trucs. Les gens adoraient.

"Il a pas fallu longtemps pour que je parte en manif avec elles. Des marches antifascistes. Au début, elles m'emmenaient juste comme photographe, parce qu'elles étaient tellement dans leur truc qu'elles oubliaient de prendre des photos pour le mag'. Mais je suis tombée dedans, genre, sévère. J'ai lancé ma propre section de la ligue antifasciste au collège ; j'ai pas vraiment réussi à intéresser la bande de débiles avec qui je traînais. *Sororité*, ces femmes, juste le fait de *se réveiller*, ça m'a changée vis-à-vis du reste du monde, tu vois ? J'ai eu mon brevet, mais les cours passaient complètement à l'arrière-plan. Le collège me regardait et me disait, oh, tu sais, les gens comme toi décrochent à seize ans, fin de l'histoire, donc c'est ce que j'ai fait. Ma mère était choquée que je cherche pas un boulot, que j'aille pointer au chomdu et que j'écrive à plein temps pour *Sororité*. On s'est disputées, et je suis partie vivre avec Constance quelque temps. Ça m'a aussi gâché les mecs, pour le coup. Tous les mecs de mon âge, ils ont rien dans la tête, meuf. Ils kiffent les nichons, pas les idées. C'est pour ça que j'ai commencé à sortir avec des hommes plus âgés. C'est pour ça que ça colle entre Mark et moi."

— Et c'est qui ce Mark, alors ?

— Tu l'as pas rencontré ? On s'est installés ici en même temps. C'est le bourge avec les cheveux blonds. Mark, c'est mon mec – pas "mon" au sens possessif, attention.

— Une relation libre ? J'imagine que c'était l'idée de Mark ?

Clio avait l'air amusée, elle lança deux petites notes de fumée en riant.

— Nan, je sais ce que tu penses, mais c'était vraiment une décision mutuelle. Je suis même pas sûre de croire en la monogamie. Je kiffe d'autres mecs des fois, et je peux m'éclater avec eux si je veux. Ça marche pour nous, meuf. Crois-moi.

Clio lui sourit, et elle n'eut pas l'impression qu'elle se moquait d'elle, ou peut-être juste gentiment.

— Et où as-tu rencontré ce charmant Mark ?

— Il est venu à mon boulot. Je fais le service et parfois la bouffe au café du Centre 121, au bout de la rue – c'est Constance qui m'a eu le job, elle connaît Antoine, qui est plus ou moins mon boss. Mark est venu tous les jours pendant une semaine parce qu'il était nouveau dans le coin, il connaissait pas beaucoup de monde, et on a discuté, et puis on s'est mis à baiser, et on a jamais vraiment arrêté. Il est réglo, Mark.

Sammi repensa à ce sourire sur son visage plus tôt dans la journée, cette fraction de seconde de malaise, et chassa cette image.

— Bref, ouais, *Sororité*, qu'est-ce que je disais ? Elles ont mis la clé sous la porte, y a genre un an. J'étais dég'. On était toutes dég'. Mais elles avaient juste plus les thunes pour payer le loyer. Elles ont essayé de continuer chez l'une ou l'autre, mais ça a pas marché. Alors j'y ai pensé direct, quand on a trouvé le squat : y a une pièce assez grande pour tout recommencer. Tu vois l'idée ? Xanthe et moi, on lance un gratuit, un fanzine. On va bosser d'ici, faire la mise en page, le photocopier en douce au magasin de repro et en laisser des piles dans les petits cafés, les centres communautaires, ce genre de trucs. Pour chaque numéro, je vais peindre en couverture le visage de quelqu'un de la communauté. Ça va être féministe, politique, pas de poésie à la con, tu vois ? C'est le plan, en tout cas. – Sammi termina sur une note plus calme, consciente d'avoir crié, consciente que le visage de l'Écossaise était de nouveau tout sourire. – Je te fais marrer.

— Naaan. Bon, si, mais c'est juste parce que je trouve que t'es putain de brillante, Sammi.

— Tu quoi ?

— C'est vrai. T'es brillante. C'était génial de te rencontrer et de t'entendre parler. J'ai envie de mieux te connaître.

— Vraiment ? Tu le penses vraiment ?

Clio avait tendu le bras et attiré Sammi contre elle. Elle lui avait caressé le visage et l'avait embrassée sur les lèvres d'une façon qui était et n'était pas sexuelle à la fois, et puis elles s'étaient blotties l'une contre l'autre, dans la lumière de la rue, partageant la fin du joint et une petite flasque argentée de quelque chose de beaucoup, beaucoup plus fort que du cidre. Sammi lui avait tout raconté sur le squat, ce qu'ils comptaient faire, ses idées pour la fresque, l'épicerie libre de Xanthe. Elle parlait sans s'arrêter ; les mots jaillissaient naturellement, et pendant tout ce temps elle sentait la chaleur monter entre leurs deux corps, côte à côte, se protégeant

mutuellement du froid. Et Clio se tourna et lui sourit, et soudain Sammi eut une illumination.

— Je sais d'où je te connais ! T'es une vraie star, en fait ! T'as sorti cette chanson, quand j'étais gamine. "Rise up ! People got to rise up !"

— *Aye*, c'est moi. Mais c'était il y a longtemps. Finie, la star. Un succès sans lendemain, comme on dit.

Elle sourit et souffla un rond de fumée, et Sammi fixa le cercle parfait pendant une seconde jusqu'à ce qu'il se brise, parte à la dérive.

— Bon, et toi, alors ?

— Moi quoi ?

— Ben. Tu sais. Genre t'étais une pop-star et tout. T'étais dans *Smash Hits*. Et là t'atterris à une teuf dans un squat crado. Comment tu t'es… – Et là elle se mit à glousser, parce que c'était putain de marrant, tout était tellement putain de marrant. – … rrrrrradicalisée ?

— Un jour je te raconterai une histoire sur mon père, Sammi. Mon père était un grand révolutionnaire. Un combattant pour la liberté. Il a voyagé dans le monde entier en aidant les opprimés partout où il le pouvait. Quand t'as quelqu'un comme ça dans ta vie, quelqu'un qui t'indique en permanence la bonne direction, tu sais ; tout te vient naturellement. Je n'ai pas eu le choix, en un sens. Je pouvais pas juste me poser et vivre une vie normale alors qu'il y avait des combats à mener pour des gens qui ne pouvaient pas le faire eux-mêmes, conclut-elle, son accent de plus en plus marqué. Tu vois ? Tu vois.

— Ouais. Je vois.

— Mais en vrai, ma belle, je suis comme toi. J'ai quitté la maison et l'école à seize ans, moi aussi. Jamais un regard en arrière. On est des autodidactes, toi et moi, hein ? On sait qu'on en a assez dans le crâne, alors rien à foutre de leurs diplômes et de toutes ces conneries. Les gens comme nous, on a notre propre code moral, tu vois ? Une notion bien précise de ce qui est juste.

— Ouais, dit Sammi, et elle cria au-dessus des toits, à l'adresse de toute la ville : Rien à foutre de vos diplômes !

Elles se serrèrent de nouveau l'une contre l'autre, riant tandis que le soleil commençait à se lever.

OceanofPDF.com

# SIMON

*Bristol, 2008*

C’était un mariage auquel Simon ne s’attendait pas vraiment à assister. Non qu’il ait jamais cru que Jess et Greg allaient rompre, c’était la simple idée qu’ils puissent être branchés mariage. Et pourtant, les voilà, ces deux-là, dans une salle paroissiale vétuste décorée de fleurs en papier fabriquées par des copains, en train de siphonner un bar intégralement fourni par leurs invités, et pourtant mariés devant la loi tout pareil. Au bout du compte, ils restaient tout de même un gentil petit couple hétéro de la classe moyenne, se dit-il en levant son verre à l’adresse du groupe d’amis-des-parents endimanchés un peu gênés, qui s’étaient agglutinés dans un coin de la salle, mouchetés de sueur par les danseurs qui pogotaient sur Chumbawamba.

Ça finissait tous par leur prendre, cela dit. Tous les couples hétéros de sa petite bande avaient garé les landaus monumentaux offerts par leurs riches parents à bonne distance de l’enceinte grésillante installée par le pote de Greg, qui organisait des raves ; une ou deux heures plus tard, en avant roule, direction la maison. Ils avaient été remplacés par les invités de seconde zone, des collègues et camarades dans la vingtaine, invités à partir de 19 heures pour que le dance floor paraisse animé. Malgré toute l’ostentation qu’ils avaient mise à bouder les attributs de ce qu’il se souvenait avoir entendu Jess appeler un jour “l’autorégulation patriarcale du complexe industrialo-matrimonial”, ils avaient respecté le protocole. Elle était allée jusqu’à porter du blanc, avec quand même une découpe dans le dos pour exposer ses tatouages. D’ici six mois, il y aurait une annonce de grossesse. C’était toujours comme ça… Au début ça le faisait rire de voir toutes ces féministes radicales qui n’attendaient apparemment qu’un certificat de mariage pour se sentir autorisées à balancer leur contraception à la poubelle. Maintenant ça lui paraissait juste tristement inéluctable.

Oh, c’était facile d’être méchant. Il regarda autour de lui et constata qu’il n’avait à peu près aucun ami ici. Il repéra quelques personnes qui étaient à

la cérémonie un peu plus tôt, mais il ne les connaissait pas suffisamment pour aller se poser avec elles. Il regretta de ne pas être venu accompagné. Il avait bien pensé à Luke, mais il avait eu peur que la pression de devoir apparaître en couple dans un tel contexte ne fasse rejaillir tous les problèmes qu'ils avaient fourrés sous le tapis, la dernière fois qu'ils étaient repartis pour un tour. Il craignait aussi que le regard de Luke-le-propre-sur-lui sur "Si et sa bande de punks à chiens" – comme il les charriait toujours – ne lui laisse un goût amer… n'empêche que les commentaires caustiques, il les faisait quand même, mais tout seul.

Il était peut-être temps de rentrer.

Une douce chaleur et une légère odeur de sueur, alors qu'une femme se laissait tomber à sa table. Il reconnut immédiatement Clio Campbell – elle avait chanté "A Case of You" lors de la cérémonie, au moment des signatures, après le passage où il avait mis son élocution de garçon de bonne famille au service de la "Wedding Song" de Bob Dylan, dont il avait déclamé les paroles d'une traite – mais il aurait su qui elle était de toute façon. Le jeune Pakistanais canon auquel elle roulait des pelles en plein pogo se pencha sur elle pour un dernier baiser, mais elle tendait déjà la main vers la bouteille de vin abandonnée au milieu de la table. Il fit le geste de tirer sur un joint en la regardant, et elle éclata de rire, lui asséna une claque sur les fesses et l'expédia. Elle versa encore un peu de vin dans le verre le plus proche (il semblait à Simon que c'était peut-être le sien, au dîner), le vida bruyamment et lui adressa un claquement de lèvres.

— Ouuf. Eh ben je crois que j'ai assez dansé pour toute l'année ! T'y vas pas ?

Est-ce qu'il savait qu'elle était écossaise ? Il se demanda s'il l'avait déjà entendue parler, en fait. Il se souvenait de l'avoir vue dans *Top of the Pops* quand il était gamin – elle devait avoir au moins dix ans de plus que lui, d'après ce calcul.

— T'es écossaise.

Il l'avait dit tout haut – il devait être plus saoul qu'il ne le pensait.

— Toi non.

— Moi non.

Ils se sourirent, et il prit conscience qu'elle était sans doute aussi bourrée que lui. Elle remplit de nouveau son verre.

— Rien de tel que le vin blanc tiède pour ne surtout pas étancher sa soif ! Moi c'est Clio.

— Je sais. Je suis un énorme fan. – Énorme ? C'est le genre de chose qu'on disait, non ? Il précisa, en hâte. – Je veux dire, ta chanson aujourd'hui. "A Case of You". Ça fait des années que je l'adore, et je crois que j'avais jamais entendu une interprétation aussi sublime. Peut-être même mieux que Joni elle-même.

Too much ? Too much.

Elle secoua la main.

— Tu sais quoi ? J'ai jamais trop su ce que je suis censée répondre à ce genre de trucs. La politesse, apparemment, voudrait que je rougisse comme une petite fleur délicate et que je m'excuse d'être là. Sauf si j'étais un mec. Dans ce cas je devrais me contenter d'acquiescer, genre mais bien sûr, je reçois comme un dû ce qui n'est probablement qu'un effort de ta part pour être sympa et poli, et je te gratifie généreusement de ma présence. Mais une femme qui fait ça, tu te dis, oh la la, elle se la pète, pas vrai ? Du coup à la place je deviens super fébrile, je me dévalorise, alors que ce que j'ai vraiment envie de dire c'est ouais, j'ai grave assuré aujourd'hui, hein ?!

Elle lui adressa un sourire rayonnant.

— Merci ! Merci, c'est ça que je devrais dire. Et les bonnes manières, bon sang, espèce de cruche. Toi, c'est Simon, c'est ça ? "Si" ?

Elle lui donnait le tournis.

— Alors, comment tu connais les mariés ?

— Oh, de la fac, tout simplement. On faisait tous partie de la section étudiants des Verts à Bristol. On teufait. Des trucs un peu plus hardcore que ça.

Il eut un sourire en coin, se remettant dans la peau de Luke, puis essaya de lui raconter la vibration des basses, les personnages de dessin animé hypertrophiés bombés à la peinture ultraviolette qui illuminaient les murs, l'odeur de la sueur de Jess, son crop top et son énorme treillis effiloché, sa tête enveloppée d'un keffieh ; et cette unique fois où il avait laissé courir ses doigts sur le ventre plat d'adolescent de Greg, sous la ceinture élastique qui lui tombait sur les hanches. Simon avait servi de banc d'essai à tous ces gamins hétéros éclairés et un peu curieux qui profitaient de l'avoir sous la main, il avait refermé la sienne sur chacune de leurs queues à un moment ou à un autre, n'avait pas reçu grand-chose en retour. Une case cochée au passage, un truc qu'il fallait faire avant d'avoir trente ans, avant de trouver la bonne.

— Et neuf ans plus tard, voilà où on en est. En costard, à signer des certificats de mariage…

Jess, au centre de la salle, tournoya sur elle-même et se lova dans le bras que lui tendait Greg, parodiant les pas de danse des bals d'antan.

— … à regarder tous tes vieux potes s'engager et s'installer, te sentir perdu et te demander où est passée ta jeunesse ?

— On dirait que t'es dans ma tête.

Elle versa le reste du vin dans deux verres, puis se pencha pour attraper une nouvelle bouteille à moitié vide sur une autre table, et les remplit à ras bord, rouge sur blanc. Il grimaça involontairement en imaginant ce que son père penserait de ça, et elle surprit sa réaction.

— Désolée. On a qu'à dire que c'est un cocktail. Je crois pas que je gâche un grand cru, hein, clairement.

Il lui adressa un grand sourire et elle fit tinter son verre contre le sien.

— Enfin bref, vu que t'as rien demandé, voici une leçon de vie de la part de Tata Clio, qui a un peu trop bu et qui a bien envie de partager son expérience. J'ai été toi pendant des années, à assister à des mariages à mesure que les gens de mon âge se mettaient en couple, faisaient leurs bébés et arrêtaient d'être fun. J'ai compris au bout d'un moment qu'il suffit de trouver les gens qui sont toujours au même stade que toi. Les petits jeunes et les gays, en gros. Sans vouloir te vexer, mon pote. Évidemment. Parce que je ne sais pas pour toi, mais moi les discussions de parents ça m'intéresse pas vraiment, et je crois pas que je les intéresse non plus. Peu importe toutes leurs convictions avant que ces petits chéris ne déboulent, peu importe à quel point ils se croyaient engagés, il y a un truc qui change chez eux. Au fond tout ce qu'ils veulent, c'est se poser dans un fauteuil confortable avec d'autres parents, comparer leurs impressions sur la fatigue et les tétons qui saignent, rigoler de petites expressions bafouillées trop mignonnes, éventuellement faire la compét' de celui qui a marché le premier. C'est l'évolution, hein ? Pour mère Nature, faire en sorte que les parents ne soient pas capables de penser à autre chose que leurs bébés plus de cinq minutes d'affilée, c'est la garantie que ces bébés ne finiront pas bouffés par les loups. Les bons parents font des potes de merde, chéri, je suis sûre que tu t'en es aperçu.

— T'y as jamais pensé toi-même ?

— Alors là pas moyen. Je fais partie des gens qui feraient des parents de merde – heureusement je m'en suis rendu compte à temps.

— P’t-être que t’es juste une trop bonne pote, fit-il, en levant son verre à sa santé. Son visage n’était pas facile à déchiffrer.

— Les gosses, c’est un fil à la patte. Ça n’a rien de neuf, ce genre de constat, mais c’est un truc que j’ai vu arriver à mes potes depuis que je suis toute jeune, et j’ai compris que c’était pas pour moi. Peut-être que je suis juste trop égoïste, ha ha. Enfin bref, je viens au mariage de gens que j’ai aimés pendant toute leur vingtaine, et parfois ils me demandent de chanter, et c’est très sympa tout ça, mais ce qu’ils ne comprennent pas c’est que dans ma tête, au moment où je lève mon verre, je leur adresse un adieu silencieux. Non mais tu leur donnes combien à ces deux-là avant d’annoncer à tout le monde l’arrivée du petit bout de chou ?

— Six mois. T’es vraiment dans ma tête.

Tchin.

— Exactement. Alors, tu leur lis ton discours, tu leur donnes un petit cadeau que t’as fait toi-même et dans lequel t’as mis tout ton amour, et tu leur enverras encore un truc mignon à la naissance du premier bébé, si t’es pas trop dégoûté parce que non seulement ils sont pas venus à ta fête d’anniversaire, mais en plus ils ont totalement oublié la date, mais tu sais que c’est vraiment la seule chose qui reste. Quand ils ressortiront du bois, tout éblouis par la lumière au moment où le gosse aura une dizaine d’années, tu les croiseras peut-être dans la rue par hasard, et ce sera super chaleureux : vous vous prendrez dans vos bras, vous échangerez vos numéros, vous vous promettrez d’aller boire un café, mais tu sauras qu’ils espèrent secrètement que tu n’appelleras pas. Vous aurez passé trop de temps sur des planètes différentes, à ce stade.

Simon s’avachit encore davantage au fond de son siège.

— Merde. J’espérais que t’allais me dire que c’était juste une phase, et qu’on allait s’en sortir.

— Chéri, j’ai quarante ans. Des tonnes de gens de mon âge ont déjà des ados. Ça m’est arrivé un nombre incalculable de fois. C’est fini pour eux, c’est juste qu’ils ne s’en sont pas encore rendu compte.

— La biologie.

— La biologie. Tu vois, en tant que femme et féministe, je ne suis pas censée le reconnaître, mais c’est carrément, carrément ça.

— Tu fais vraiment pas tes quarante ans, au passage. J’aurais jamais cru…

— C’est adorable, mais je fais mes quarante ans. C’est à ça que ça ressemble d’avoir quarante ans quand tu continues à dormir huit heures par jour, que tous tes potes ont vingt-quatre ans, et qu’en vrai t’as à te soucier de personne d’autre que toi-même. Tu vois, à… t’as quel âge ?

— Vingt-neuf.

— Ouais. Quand les trente te paraissent encore un gros monstre effrayant à l’horizon, les quarante ça ressemble à la mort. Mais élimine tout le côté biologie de l’équation, et c’est assez dément, en fait. Je ne suis pas en train de faire la course pour procréer avant que mon corps me lâche ; je traîne mes guêtres depuis assez longtemps pour savoir quel genre de fringues, d’alcool et de potes me conviennent ou pas ; je ne ressens plus le besoin de m’excuser d’être ce que je suis. Donc, faut que tu fasses tes adieux aux gens qui t’ont permis de traverser la première étape de ta vie d’adulte et c’est ça le plus gros défi. Mais si tu jettes un coup d’œil autour de toi, en fait t’es pile au bon endroit pour rencontrer ta prochaine bande de potes. Regarde ces petits jeunots qui continuent à se lâcher sur la piste parce qu’ils n’ont rien de plus pressant à faire un soir de week-end. Imagine à quel point tu vas leur sembler intelligent ! Dans dix ans, tu seras aussi canon que moi, et tu trouveras quelqu’un d’autre à qui débiter exactement le même genre de conneries. Trouve tes coéquipiers, ta nouvelle tribu, parmi ceux qui traînent encore là une fois la cérémonie terminée. Ceux qui restent jusqu’au bout de la nuit.

— C’est juste que… J’espère vraiment que t’as raison.

Le jeune amoureux de Clio était en train de slalomer entre les tables, ses beaux yeux couleur d’ambre tout défoncés, illuminés de la voir. Elle se leva, passa les bras autour de son cou et il la fit basculer en arrière pour l’embrasser. Elle adressa un clin d’œil à Simon par-dessus son épaule en se relevant.

— Hamza, mon amour, voici Simon, celui qui parle si bien. On va passer le reste de la soirée avec Simon. Il est triste alors qu’il devrait pas. T’as pas un petit cadeau pour nous ?

— Tu sais bien que oui. Viens le chercher.

Elle plongea la main dans sa veste de costume et en sortit un petit sachet plastique de poudre blanche, rapide comme une magicienne, le fourra dans sa manche, puis attrapa le poignet de Simon, avec douceur mais fermeté. Sa main trouva le chemin de celle du jeune homme, ses ongles vernis d’un violet brillant et irisé scintillant sous les spots.

— Allez viens, chéri. Allons célébrer le jour historique de ta renaissance, comme les gens qui n’ont strictement zéro responsabilité se doivent de le faire.

*OceanofPDF.com*

# NEIL

*Glasgow, 23 janvier 2018*

Ça faisait des décennies que Gogsy répondait toujours à son téléphone de la même manière. Un ton cassant et irrité : “Gordon Duke.” Chaque fois. Même après s’être équipé d’un téléphone portable qui affichait le nom de son interlocuteur à l’écran.

— Salut, Gogs. Comment ça va, vieux ?

— C’est toi, Neil ?

Oh, tu sais parfaitement bien que c’est moi, se dit Neil. Arrête un peu.

— C’est un poil tôt, nan ? Qu’est-ce que je peux faire pour toi ?

Gogsy dégageait un truc un peu triste, ces temps-ci. Il avait perdu son siège lors du putsch des législatives écossaises, deux ans auparavant, et face à une femme, par-dessus le marché. Il représentait une cible tellement facile pour le vitriol destiné aux travaillistes après le référendum, parce qu’à ce stade, il adhérait de bien trop près à la ligne du parti. Neil l’avait vu à la télé, peu de temps après sa défaite, parler des électeurs qui vivaient à l’ère de la “post-vérité” (bien sûr, la vérité c’était le parti travailliste, c’était Gordon Duke).

Comme Clio, Gogsy ne contactait Neil que lorsqu’il voulait faire passer un sujet, et ils ne s’étaient donc pas beaucoup vus ces deux dernières années. Le costume était toujours aussi élégant, les cheveux aussi fournis, argentés, les chevalières aussi voyantes, mais il s’était un peu déballonné, ne captait plus l’attention d’une salle dès qu’il y mettait le pied. Les têtes finissaient par se tourner quand même – il restait un ancien ministre, qui avait fait des apparitions régulières à la télé pendant dix ans –, mais une fois qu’ils l’avaient identifié, les gens revenaient à leurs occupations.

— Plus personne du journal ne vient ici, alors ?

— Il ne reste plus personne au journal, Gogs.

— Merde alors.

Il était dix heures du matin. Ils buvaient un verre.

— En off, Neil… en ce qui concerne notre affaire. Mais quelle idiote, quelle idiote de faire un truc pareil.

— *Aye*.

— C'est vraiment du gâchis.

— *Aye*.

— Tu veux que je te dise la dernière fois que je l'ai vue ? On était à ce débat de la BBC, à l'université. C'était pendant la campagne pour le référendum sur l'indépendance, tu sais, ça déchaînait les passions… mais elle a carrément *pété un câble*, dis donc. Elle est partie en vrille devant tous ces étudiants, juste parce que je l'avais contredite sur un truc – le pétrole, ou je sais plus quoi. Cette fureur, tous ces inepties émotionnelles et incohérentes qu'elle a balancées, et tout ça c'était à cause de moi, de mes "faiblesses morales". Elle s'est levée et elle m'a hurlé dessus : "Judas". Elle a littéralement hurlé. Je ne l'avais jamais vue comme ça, tout le temps où on était ensemble, mais bon, le temps fait pas de cadeaux aux femmes, hein ? À son âge. Les hormones. Enfin bref, on voyait bien qu'il y avait un truc qui ne tournait pas rond. Et tous ces étudiants qui rigolaient. J'avais envie de tout arrêter, direct, de l'envelopper dans mon manteau et la faire descendre de scène, tu vois ? De mettre un terme à ça. Mais je ne l'ai pas fait, parce que ça voulait dire qu'on était en train de gagner.

Il soupira bruyamment, retourna à son verre.

— Enfin, ça a toujours été le problème de Clio, hein ? Elle a jamais su quand la boucler.

Neil se contenta de hocher la tête.

— Tu sais ce que c'était son problème, à mon avis – toujours en off, hein, Neil. Je te dirai quand on commence. Ce qui s'est passé, je crois, c'est qu'elle n'a jamais été fichue de se poser. Fallait toujours qu'elle coure après un truc, puis un autre, elle n'est jamais vraiment devenue adulte, tu vois ce que je veux dire. Enfin bon, quand on était ensemble… figure-toi que je lui ai demandé de m'épouser, t'imagines ? Je l'ai échappé belle, hein ? Elle était pas faite pour être la femme d'un politique, notre Clio, j'ai pas raison ? Elle m'a brisé le cœur à l'époque, c'est clair, mais quand j'imagine l'emmener, je sais pas, dîner avec le Premier ministre, ou même présider une soirée électorale ? Houlà. Enfin à l'époque elle m'a dit non, elle a dit : "Je ne suis pas de celles qui se marient, Gogs", et j'ai cru qu'elle la jouait cool, tu sais, que c'étaient ses principes féministes ou je sais pas quoi. Y avait même de quoi être admiratif. J'étais un jeune homme, Neil. Un jeune

homme. Mais ensuite elle est allée épouser ce type dans la musique et je dois le reconnaître, même si à ce stade j'étais très heureux avec Sharon, il y a une part de moi qui a pris ça comme un coup de poing dans le ventre. Tu me comprends, mon vieux. Mais ça n'a pas duré, hein ? Je l'ai rencontré, tu sais, à une réception municipale, je crois. Il envisageait de déplacer son festival à East Ren, à l'époque. Tu sais, après deux verres, je lui ai dit, "Il paraît qu'on a une ex en commun, mon vieux", et je le regrette. On parle pas de l'épouse d'un homme comme d'une ex, même quand ils sont divorcés. Y a des trucs qui ne se font pas, Neil. Y a des limites.

— Y a des limites, Gogs.

— J'ai toujours trouvé qu'il avait un genre un peu m'as-tu-vu, celui-là. Elle a probablement cru qu'elle allait s'élever dans le monde avec lui. Aucune conscience, prêt à faire n'importe quoi pour du pognon. À l'époque je me souviens d'avoir pensé qu'ils ne devaient pas avoir grand-chose en commun. Tu vois, quoi. Tu vois de quoi je parle, mon vieux.

Neil voyait.

La veille au pub, il avait brodé de toutes pièces une image de lui-même en journaliste légendaire de *Rolling Stone,* de ceux qui trinquaient d'égal à égal avec le groupe, passaient tout en note de frais et dictaient des interviews qui faisaient autorité au secrétariat de la rédaction, depuis un relais routier ou un motel illuminé au néon, et autour de la table tout le monde avait hoché la tête, l'avait cru.

À présent, les yeux plissés par la gueule de bois, les doigts enfoncés dans la mousse en voie de désintégration du siège de la Skoda, et l'estomac brassé à chaque embardée, il avait honte de lui. À ses côtés, Deek se cramponnait au volant, son crâne rose heurtant le plafond de la voiture. Neil aurait pu être installé dans un bon train bien confortable, à cette heure-ci, à lire son journal et contempler le paysage. Mais son rédac' chef tout comme Danny, le tour manager, avaient préféré cette option, beaucoup moins chère.

— Deek va t'y emmener, lui avait annoncé Danny le jour précédent, d'une voix suave et arrogante déformée par la ligne d'une cabine paumée, au fin fond des Highlands. C'est un brave gars.

Tandis que la voiture peinait et couinait sous le pied du géant chauve, Neil imagina sa propre nécrologie, un minuscule paragraphe à la fin du journal où il ne travaillait pas depuis assez longtemps pour mériter davantage.

La cité où Neil avait grandi était pleine de gars comme Deek, des blocs de graisse satisfaits d'eux-mêmes, profondément imperméables à la raison. Jusqu'alors, Neil appliquait devant eux une méthode qui avait fait ses preuves : baisser la tête et raser les murs – c'était peut-être le seul avantage d'être petit. Mais aujourd'hui, pas moyen de se dérober. Deek farfouilla dans la minuscule boîte à gants avec ses doigts épais comme des saucisses, les restes d'encre d'un aigle à moitié effacé incrusté dans la peau de son poignet, en extirpa un atlas routier jauni et écorné, dont une reliure spirale et du scotch ne parvenaient pas tout à fait à faire tenir les pages.

— Tiens. Si on se perd, c'est de ta faute, hein.

— Et donc, tu travailles sur la tournée, alors ?

— Quelle tournée ?

— La chanteuse. Clio Campbell. Sa tournée dans les Highlands. T'es un genre de roadie là-dessus ?

— Manquerait plus que ça. Je connais le petit Danny parce que j'ai fait la sécurité pour quelques-unes de ses soirées en boîte, ok ? Il m'a demandé si je voulais bien conduire un petit journaleux quelque part dans le Nord. J'aurais sans doute pu demander plus si j'avais su que tu me ferais poireauter comme ça, hum ?

— *Aye*. Ha ha. Alors c'est ça que tu fais ? T'es videur ?

— Seulement le soir, mec. Je fais dans le transport. Je vide les baraques. Tu piges ?

— Oh, *aye*. Alors, du coup, t'as un fourgon ?

— On peut avoir un fourgon.

Voilà qui était pénible, songea Neil. Pénible, et parti pour durer encore quatre heures et demie. Il fixa son regard sur la route devant eux, espérant dissuader Deek de tourner la tête vers lui.

— Alors t'as dit que tu connaissais Danny, *aye* ? Il est comment ?

Deek eut un sourire en coin.

— Danny est un brave gars.

— Marrant, c'est ce qu'il a dit à ton sujet.

— *Aye*, c'est vrai ? Quel petit con.

— Tu le connais depuis longtemps ?

— À peu près cinq ans. Il me file du boulot tout le temps, *aye*. Ça lui va de payer au black, tu piges. Tout le monde y trouve son compte.

— Mais t'as pas entendu parler de Clio ?

— Qui ?

— L’artiste. La chanteuse de la tournée dont il fait la promo ?

La raison pour laquelle on est coincés ensemble dans ce cercueil ambulant tout rouillé.

— Elle a fait un tube y a quelques années. “Rise up… Everybody rise up…” ?

— Oh *aye*, ça me rappelle vaguement quelque chose.

— Rousse. Avec du rouge à lèvres.

— Une pétasse, *aye* ? Eh ben Danny doit être à fond dedans.

— Pardon ?

— *Aye*. Il doit être sur le coup. Un vrai aimant à gonzesses, le petit Danny.

Ils arrivèrent à Ullapool deux heures plus tard que prévu, quarante minutes avant le concert. Neil avait essayé d’appeler le numéro que lui avait donné Danny depuis une cabine dans une station-service, mais la réceptionniste était désolée, les chambres côté dortoir n’avaient pas le téléphone, alors elle ne pouvait joindre personne. Encore un super signe.

Deek se gara en face de l’hôtel.

— Bon. Voilà où tu dors. Maintenant je vais aller me chercher un truc à grailler et pis je reprends la route.

— Tu viens pas au concert ?

— Quoi ? Nan. Pas mon truc la musique de pisseuses.

Neil eut envie d’embrasser le trottoir. Il sortit son sac fourre-tout et traversa la rue sans se retourner, tandis que Deek passait la marche arrière avec force fracas et bruits de métal. L’hôtel avait l’air chouette, douillet. Il se vit dormir dans des draps tout frais.

— Désolée, monsieur, j’ai bien peur qu’on soit complet ce soir.

La réceptionniste, une dame chaleureuse, la cinquantaine, lui adressa un sourire.

— Non, non, il devrait y avoir une réservation pour moi. Neil Munro ?

— Je n’ai rien à ce nom, navrée.

Neil regarda autour de lui. La rue était déserte – Deek était parti.

— Je suis avec l’équipe de tournée de Clio Campbell. Danny Mansfield, c’est mon contact… Il a peut-être réservé la chambre lui-même ?

— Oh, bien sûr. Désolée jeune homme, j’ai dû vous faire une belle frayeur. Ils ont déjà pris la clé de la chambre. Vous êtes en face, dans les

dortoirs de l’autre côté de la route. Vous avez ramené votre sac de couchage ?

— Heu, quoi ? Personne ne m’a dit…

— D’accord. Eh bien vous pouvez louer un sac à viande – je suis désolée mais il va nous falloir une caution de cinq livres. On en a perdu quelques-uns, cette saison.

Le drap ne rentrait pas dans son sac fourre-tout déjà plein à craquer, alors il le passa entre les sangles. Un coin n’arrêtait pas de se détacher et de traîner par terre, ramassant de la saleté qui risquait sûrement de lui coûter sa caution. Alors qu’il descendait la rue – principalement des fish & chips, des pubs décorés aux couleurs écossaises et des boutiques de matériel de rando –, il se fit de nouveau la réflexion que c’était un drôle d’endroit pour un concert.

— Mais c’est justement le but, avait dit Clio quand elle l’avait appelé, à l’improviste, un mois plus tôt. Trente dates, et pas une seule en ville. C’est pour ça que c’est révolutionnaire. On remet en cause l’hégémonie urbaine : on fait venir la musique jusqu’aux vrais Écossais. Tu trouves pas qu’il y a matière à faire un papier ?

Avoue-le, se dit-il en son for intérieur. Avoue pourquoi t’es là. Il ne l’avait pas vue depuis des années, pas vue pour de vrai. La télévision ça ne comptait pas, ni les affiches placardées partout quand le single commença à se vendre, la chevelure sauvage de Clio lissée grâce à une lotion quelconque, ses lèvres vermillon barrant l’image tel un drapeau rouge, seule touche de couleur sur un fond monochrome. La seule fois où il l’avait croisée de plus près, c’était à un rassemblement contre la poll tax à George Square, avant le contrat pour la chanson, le jour où Tommy Sheridan, la main posée au creux de ses reins, l’avait fait monter sur scène : “Une jeune femme très talentueuse, je crois que sa chanson va vous plaire”, mais ils étaient des milliers ce jour-là, il ne pouvait même pas se raconter que c’était lui qu’elle regardait. Sa voix était hésitante au début, mais elle avait vite pris ses marques, et la foule entière s’était jointe à elle pour chanter le refrain qu’ils venaient de découvrir.

“Rise up” était devenu l’hymne du mouvement contre la poll tax, cette réforme fiscale de l’ère Thatcher, et Clio était montée sur scène à Liverpool, Édimbourg, Manchester ou Londres, les cheveux emprisonnés dans un foulard, des badges plein sa veste en jean. Les gens commençaient à

l’acclamer d’avance quand ils savaient qu’elle figurait à l’affiche. Cli-o ! Cli-o !

Un directeur artistique opportuniste avait repéré le potentiel et lui avait mis le grappin dessus, et Neil s’était retrouvé un soir au dîner devant le spectacle incongru de l’ex de Gogsy Duke dans *Top of the Pops*, qui refusait de chanter en play-back, arrachait son gilet motif cachemire pour dévoiler un tee-shirt CAN’T PAY, WON’T PAY, on a pas de quoi payer et on paiera pas, et restait plantée devant le micro muet, face caméra, tandis que la bande-son continuait à tourner et que les spectateurs payés par la prod se trémoussaient dans la confusion générale. Il y avait eu un fondu enchaîné sur la mine maussade du DJ, qui avait tenté de noyer le poisson en faisant de la lèche, mais on distinguait quand même en fond la voix de Clio qui scandait “Pas payer… Pas payer…”. Il était instantanément retombé amoureux d’elle.

Le single s’était hissé à la deuxième place du hit-parade et avait fait des allers-retours dans le top 20 pendant quelques semaines, avant de redescendre. Mais l’esclandre de Clio lui avait valu une petite crédibilité rock-and-roll – il y eut quelques interviews dégoulinantes et extasiées par quelques journalistes hommes dans les magazines de musique, qui notaient amoureusement la moindre pinte de snakebite qu’elle buvait, le moindre juron formé par ses lèvres vermeilles. Le fond du discours de Clio, la cause elle-même, tout ça risquait d’être noyé par son côté glamour, et Neil fut donc étrangement soulagé quand “Rise up” quitta le top quarante et que le visage de Clio cessa de le poursuivre. Apparemment, elle avait tourné en première partie des Housemartins. Sa voix dominait les guitares assourdissantes pour un featuring sur une face B de Teenage Fanclub, et il avait zappé sur la retransmission du Hogmanay un an plus tard, une fois sa mère endormie avec son unique verre de whisky quotidien encore à la main, pour découvrir Clio et Eddi Reader en train de jouer les choristes pour les Proclaimers. Il n’y avait pas eu de deuxième single, pourtant, pas d’album : rien pendant au moins deux ans, et maintenant cette tournée, dans des salles des fêtes de village et des pubs, programmée par un tourneur du cru. Neil soupçonnait que la maison de disques s’était lassée de sa pop-star anarchiste – c’est très bien d’avoir un joli minois, mais si les mots qui en sortaient n’étaient pas ceux qui convenaient… eh bien, des jolis minois, il y en avait des tas d’autres.

Et un jour il y avait eu cet appel, via le standard, dans son bureau au journal. “Salut, Neil”, et puis ce rire rocailleux et somptueux. “Tu te souviens de moi ?”

Se souvenir d’elle.

Il était resté là à l’écouter, avec l’impression de prendre un bain de soleil. Elle se souvenait de *lui* ; elle se souvenait suffisamment de lui pour avoir repéré sa signature, savoir où il travaillait. Peut-être lisait-elle ses articles au même moment où Neil scrutait ceux qui paraissaient sur elle, en pensant à lui et en souriant.

Ce n’était pas pour cette raison qu’il était là, cela dit, à plisser les yeux dans la lumière froide de cette minuscule ville des Highlands, à l’atmosphère chargée de sel. Il était là parce qu’il avait perçu autre chose dans sa voix, quelque chose qu’elle avait essayé de dissimuler sous les private jokes et la voix sensuelle. Clio Campbell avait besoin de lui. D’accord, elle avait besoin de lui pour le bout de colonne qu’il pouvait lui offrir, mais c’était déjà ça, non ? À bien y repenser, ce portrait qu’elle l’avait littéralement supplié d’écrire, ce journal de bord de sa première semaine de tournée, c’était peut-être sa dernière carte. L’idée qu’elle lui soit redevable… eh bien, il n’en était pas fier, mais c’était un sentiment aussi agréable que puissant.

On avait rafistolé cette salle des années 70 avec du carton, avant de la laisser pourrir sous les intempéries. Trois panneaux à l’extérieur affichaient le visage de Clio, photocopié et pixélisé, barré d’un 20 heures CE SOIR tracé au marqueur. Neil longea un couloir défraîchi jusqu’à un adolescent installé derrière une boîte qui servait de caisse.

— Neil Munro… mon nom devrait être quelque part ?

— Ah, nope… Désolé, man. – Des américanismes qui sonnaient faux dans la bouche de ce petit boutonneux des Highlands.

Rebelote. Y avait-il quelqu’un de cette tournée qui se rappelait sa venue ?

— T’inquiète, Duncan. Ce monsieur est avec moi.

Les intonations bien huilées d’une école huppée d’Édimbourg, qu’il reconnut comme celles de Danny Mansfield. La première image qui lui vint en tête fut celle d’un satyre. Quelque chose dans le bouc et le grand sourire, le staccato de ses bottines à talon cubain. Les poils qui jaillissaient du col ouvert de sa chemise. Danny Mansfield passa un bras autour des épaules de Neil et le conduisit dans la salle.

— Te voilà enfin ! Ça fait des plombes qu'on t'attend. On a pas eu d'autre choix que de se dire que tu finirais bien par te pointer.

Neil réprima une forte envie de lui dire que c'était à cause du fou du volant que lui avait collé Danny.

— Ouais. Désolé. Deek… disons qu'on s'est un peu perdus en route.

— T'as rencontré big Deek, alors ? Sacré personnage, hein ? C'est le meilleur. Enfin bref, nous y voilà. On ramènera tes affaires à la chambre plus tard, si ça te dérange pas.

Quelques rangées de chaises en plastique dans une salle miteuse. La scène était une simple zone au sol, où ils avaient installé des amplis, une batterie et deux micros, chacun placé sur un vieux tapis imprimé, seule touche qui attirait l'œil. Une dizaine de personnes étaient déjà assises, un verre en plastique à la main ; il y avait une table au fond avec des canettes de bière, des pichets d'orangeade et un plateau de pâtisseries maison. Danny Mansfield surprit son regard.

— Très provincial, l'accueil, hein ? Mais c'est ce qu'elle souhaite. Clio tient beaucoup à ce qu'on aille vers les gens, dans leur propre élément.

— Est-ce que je peux, euh, passer une tête en backstage ? La saluer avant le début du concert ? Je suis un vieil ami.

Trop empressé, se rendit-il compte, au moment où il prononçait ces mots. Trop d'infos dont Danny Mansfield allait pouvoir se servir.

— Je crois pas, mon gars. Elle a besoin de respirer un peu avant d'y aller. De s'éclaircir les idées, tu vois. Et si on t'installait là pour le moment… je peux t'offrir une bière ? Ouais ? Irene ! Une bière pour mon cher ami, ici… Merci, ma chérie. Voilà, Neil, faut que j'y retourne. Bon concert et on se retrouve après, ok ?

Sa main poilue à la manucure clinquante asséna deux petites tapes sur l'épaule de Neil, et puis il s'en alla. Clac clac clac.

La salle se remplit un peu. Neil compta trente-quatre personnes au total, plus lui et la femme derrière la table du bar. À deux livres l'entrée, ça ne paierait sûrement même pas leur hébergement pour la nuit (même si, se rappela-t-il, il n'avait pas encore vu ce "dortoir"). Il siffla une gorgée de Tennent's tiède, dans une canette tellement vieille qu'elle arborait une pin-up en maillot de bain toute rouillée, et prêta l'oreille au léger clapot des bavardages précédant le concert. Le public était mélangé – quelques grands

ados au fond, une ou deux têtes grises ici ou là, et les autres avaient l'air de jeunes parents, tout apprêtés pour une rare occasion de sortir.

Duncan le boutonneux actionna l'interrupteur pour éteindre la salle, et les jeunes du fond gémirent comme des fantômes. Danny Mansfield pénétra dans le cercle de lumière créé, d'après ce que voyait Neil, par trois grosses lampes articulées orientées vers la scène.

— Mesdames et messieurs, je suis très heureux de vous accueillir au McCandlish Hall, dans la magnifique ville d'Ullapool ! Le concert de ce soir durera un tout petit peu plus d'une heure, et le bar restera ouvert une demi-heure après. Pour ceux d'entre vous qui ont apporté leur appareil, merci de ne pas utiliser le flash. C'est très vite perturbant. Enfin bref, je crois que vous m'avez assez entendu. Merci vous joindre à moi pour réserver un accueil chaleureux digne du McCandlish Hall à… la sublime, passionnée et pétillante… CLIO CAMPBELL !

L'accueil digne du McCandlish Hall se révéla guindé, à peine un ou deux crans au-dessus de tiède. La scène resta vide quelques secondes, et puis soudain elle était là, ronronnant au micro.

— Oooh, salut tout le monde. Bonsoir Ullapool ! Je m'appelle Clio… et je vais vous chanter quelques petites chansons. – Elle se tourna de côté pour accorder sa guitare, soudain timide, tandis que deux garçons blafards et un grand barbu s'alignaient derrière elle sur la scène et prenaient leur instrument.

Il profita du fait qu'elle était occupée pour se risquer à la regarder pour de vrai. Elle était en beauté. Ses cheveux étaient négligemment ramassés au sommet de son crâne, et de petites mèches s'échappaient dans son cou, sous son foulard imprimé. De grosses boucles d'oreilles avec une sorte de motif tribal africain, un top blanc sans manches en tissu genre dentelle, qui se confondait pratiquement avec sa peau pâle. Un jean déchiré, des Doc Martens. Elle était plus maigre que dans son souvenir ; il distinguait à peine la forme de ses seins quand elle se tourna à nouveau vers le devant de la scène, et le jean flottait sur ses hanches. Il y avait une vivacité, un professionnalisme dans ses gestes qu'il ne reconnaissait pas, alors qu'elle branchait l'ampli et testait les premières notes. C'était bizarre d'être aussi proche d'elle à présent, de la regarder, sachant qu'elle ne pouvait pas le voir avec la lampe qui l'éblouissait.

Sa bouche de nouveau contre le micro, le décompte. “Et one, two, three…”

L’un des deux pâlichons fit hurler sa guitare, et Danny se précipita, se plia en deux pour tripoter les réglages.

“Bonté divine !” fit Clio avec une grimace, en se cachant le visage. Un ou deux petits rires se firent entendre autour de Neil. Il avait envie de lui dire qu’ils étaient avec elle, qu’ils étaient de son côté. “On se la refait, les garçons ?”

Elle lança à nouveau le compte à rebours, et cette fois la guitare était nickel, nasillarde mais nickel, égrenant des accords qui lui rappelaient vaguement quelque chose, même s’il était incapable de dire quoi. Et puis Clio se mit à chanter, et sa chaleur rauque s’empara lentement de Neil, quelque part dans le ventre, et puis le traversa, l’inonda jusqu’à lui électriser les cheveux, malgré la sono merdique.

> *O, Danny boy, the pipes, the pipes are calling*.
> Oh, mon petit Danny, la cornemuse, la cornemuse t’appelle.

Sous ses longs cils, elle jeta un regard de côté, là où se trouvait le tourneur, lui fit un clin d’œil qui dura une fraction de seconde, tandis qu’une ébauche de sourire apparaissait progressivement sur son visage, comme un écho à mesure que les paroles se déployaient. Sa peau semblait rayonner sous la lumière.

Un vrai aimant à gonzesses, le petit Danny.

Elle joua un peu plus d’une heure, comme promis. Des versions rock de chansons du bon vieux temps, des reprises teintées de folk de quelques tubes récents – “Joyride”, “Losing My Religion” – et seulement trois de ses propres chansons. Les deux plus récentes n’avaient rien d’exceptionnel : des morceaux lents, acoustiques, sur lesquels les autres musiciens s’écartèrent pour regarder leurs pieds ou fumer une cigarette. *Elle a une voix comme du whisky*, griffonna-t-il en sténo, dans le noir, en notant mentalement d’y revenir plus tard. Entre deux chansons, elle essayait de mobiliser les spectateurs, de les chauffer comme s’ils étaient à un meeting, dressant la liste des crimes commis par le gouvernement conservateur et l’impact que ça avait sur eux, les gens d’Ullapool et leurs enfants. Le public était silencieux, impatient de la voir chanter à nouveau, comme des junkies

endormis obnubilés par la promesse de satisfaction de la prochaine dose. Elle termina, bien sûr, par “Rise up”. Les ados du fond se mirent à crier et chanter avec elle, et Clio parvint même à faire taper des mains les spectateurs plus léthargiques des premiers rangs, pour un ultime refrain a cappella.

Dès que la musique s’arrêta, elle parut minuscule et perdue. Elle salua deux fois, marmonna “Merci Ullapool” dans le micro, puis se précipita en coulisse par la porte de droite, tandis que les applaudissements s’éteignaient. Duncan ralluma les lumières, et la salle se vida rapidement.

On avait donné à Clio la cuisine de la salle des fêtes en guise de loge. L’éclairage brutal obligeait à cligner des yeux. Des étuis de guitare étaient posés en équilibre sur les placards ; le contenu d’une trousse à maquillage était renversé sur la petite cuisinière électrique. Les membres du groupe étaient adossés aux murs, des canettes à la main ; Clio était juchée sur une table qui n’avait pas l’air bien solide, les pieds posés sur la seule chaise en plastique de la pièce, en train de descendre une bouteille de rouge.

— Non. C’était nul à chier, nul à chier, nul à chier, disait-elle, s’interrompant pour reprendre une lampée. Bordel de merde, mais quelle bande de coinços. Ça réagissait pas du tout, putain, forcément ça m’a carrément bloquée. Neil ! Neil-Neil-Neil… Neil est là !

Elle tendit les bras vers lui et il fit mine de courir vers elle, en en faisant des caisses.

— Te voilà, te voilà enfin. J’étais super inquiète de pas te voir arriver, mais Danny a dit que tu t’en sortirais.

L’étreinte était chaleureuse, sincère, ses bras passés autour des siens l’enveloppant tout entier.

— Oooooh ! Ça fait tellement longtemps !

— Merci pour ce que tu fais, mon chéri. Vraiment. Je suis vraiment désolée que t’aies dû voir le concert un soir aussi pourri. Non mais t’as vu ce public ? Mon Dieu. C’était tellement mieux les autres soirs… dis-lui, Donald.

Le gros ours barbu qui jouait de l’accordéon et du violon hocha silencieusement la tête dans sa direction, tandis que le batteur au teint cireux la ramenait avec un gros accent de Liverpool.

— Ouais… Le public à… C’était où déjà ? Durness ? J’avais jamais vu ça.

— Je crois qu’ils ont aimé, fit Neil. Peut-être qu’ils sont juste de nature plus réservée… ils sont encore quelques-uns dans la salle à attendre de te rencontrer.

— Oh, qu’ils aillent se faire foutre. Pas ce soir. Ce soir je vais rester ici sous les néons de ma prison-cuisine et boire du vin avec mon vieux copain Neil.

Elle s’était emparée de sa main et la balançait, lui adressant un large sourire légèrement éméché.

Danny intervint. Il était tellement silencieux jusque-là que Neil n’avait pas vraiment enregistré sa présence dans la pièce.

— Allons, Clio. Ce n’est pas ça le deal. Ce n’est pas ce dont on a convenu.

— Danny…

— Non, tu connais la musique. D’ailleurs c’est toi qui l’as composée. Le but de cette tournée c’est que t’ailles à la rencontre des gens, que tu communiques avec eux. Que tu te mettes à leur niveau. T’as une demi-heure. Ensuite on pourra aller au pub et tu pourras parler du bon vieux temps avec Neil. Je suis sûr qu’il comprend.

Neil se surprit à opiner, comme s’il essayait de plaire à un prof.

Clio leva la main qui ne tenait pas la bouteille.

— D’accord. D’accord.

Danny versa un peu de vin – une dose raisonnable – dans un petit gobelet en carton. Le breuvage avait déjà laissé une épaisse croûte couleur pourpre sur le rouge à lèvres de Clio. Il la guida vers la sortie, la main au creux de ses reins, et laissa Neil seul dans la cuisine avec le groupe.

— Super concert ce soir, vraiment, les gars, lança-t-il dans le silence.

— C’était pas notre meilleur, répliqua le guitariste, lui aussi de Liverpool.

— Mais c’était pas mauvais, ajouta le batteur. Elle est dure avec eux, c’est tout.

Des trois, c’était le batteur qui avait la mine la plus alerte. Des grands yeux ronds dans une tête qui n’arrêtait pas de tressauter, comme celle d’une sympathique poupée d’enfant. Il fit deux pas saccadés vers Neil, et lui tendit la main.

— Lee. Yo, mec. Alors comme ça t’es un pote de Clio ?

— C’est le journaliste, dit l’autre, le guitariste. C’est le gars qui va nous accompagner sur la route.

— Ah oui ! Alors c’est toi. Ça tombe bien, hein, que tu sois un pote de Clio et tout ? Neil, c’est ça ? Lui c’est Sean, et le grand gaillard, là, c’est Donald. Il parle pas beaucoup, mais il est au top, pas vrai, vieux ?

Neil se contenta de hocher la tête. Il ne voyait franchement pas quoi dire.

— Enfin bref, tu loges avec nous ce soir, disait Lee, s’efforçant de l’inclure. Tu vas voir, c’est tout confort ! Y a Donald qui ronfle un peu – pas vrai, mon gros ? –, mais tu vas t’y faire.

Neil songea à Clio là-dehors, avec les rares chasseurs d’autographes qui avaient pu s’attarder, se demanda si elle leur parlait de politique, ou s’ils en avaient eu marre et étaient rentrés. Il pensa qu’elle avait paru si petite, là sur la scène.

— Alors. Lee… comment tu l’as rencontrée ?

— Clio ? Ah ouais, ouais. Sean et moi on a notre propre groupe, tu vois, et elle passait avant nous, à cet énorme rassemblement contre la poll tax à Liverpool – c’est ce soir-là qu’elle a chopé le contrat, c’est ça, mec ? Y avait cet agent qu’était là. On est tous allés au pub après, et bon, on a bu quelques bières, on va dire, et depuis on est potes. Elle est super cette nana, hein ? Vraiment bien cool. On a joué ensemble à d’autres meetings, et puis quand “Rise up” a fait un tabac et tout, elle nous a fait venir pour être son groupe deux ou trois fois. T’as vu *Top of the Pops* ? Eh ben, c’était nous.

— Jamais été aussi près de la consécration, hein, marmonna Sean.

— Ouais, elle sait veiller sur les siens, cette nana. Et donc elle a dit qu’elle voulait faire cette tournée, et est-ce que ça nous disait de venir ; et bon, lui et moi on branlait rien à Liverpool, quoi, et on était jamais allés en Écosse, j’ai pas raison ? Sean a hâte de voir l’île de Skye et les Orcades, hein, mec ?

Sean hocha la tête.

— Les vieux monuments, ça me branche bien.

À ces mots, le plus âgé, Donald, se leva et quitta la pièce, leur adressant à tous un signe de tête.

— Oh, fais pas gaffe à lui, fit Lee, avec un sourire conspirateur, et Neil se demanda ce qu’il avait fait pour s’attirer le dévouement à toute épreuve de ce jeune toutou. Il est un peu timide avec les gens qu’il connaît pas, c’est tout. Nan mais le gars est magique, au violon. T’as entendu tous ces arrangements folk, sur la chanson de R.E.M. ? Tout ça c’est Donald. Clio et lui se connaissent depuis un bail, à ce que j’ai compris. Depuis qu’elle est gosse, je crois. Un truc comme ça.

— Eh oh mon biquet, fit Sean. C’est pas bien de raconter la vie des gens pendant qu’ils sont aux chiottes !

— Désolé, fit Lee, son sourire s’élargissant encore. J’adore les ragots, moi.

Neil toussa, s’efforça d’afficher une expression amicale, et entrevit enfin une fenêtre pour dire ce qui lui brûlait les lèvres.

— Je vais peut-être y retourner… voir comment elle s’en sort. Vous venez les gars ?

Quelques chaises en plastique de l’auditorium avaient été réarrangées en cercle dispersé, et Clio s’était débrouillée pour le présider. Quand la porte grinça, elle leva les yeux et les interpella.

— Venez ! Venez ! Venez rejoindre notre petite congrégation !

Les ados du dernier rang la flanquaient de chaque côté, les yeux rivés sur elle. Un couple plus âgé, qui s’était timidement installé à distance, se décoinçait peu à peu sous le rayonnement de sa présence ; la femme s’était débarrassée de ses talons et avait glissé ses pieds sous ses fesses. Irene, de la table du bar, était là aussi ; et le petit Duncan, le boutonneux, était assis la mine admirative près de Danny – qui s’était placé légèrement en retrait du groupe – et contemplait Clio avec un sourire timide.

— Alors, dit-elle, levant un visage radieux vers Neil alors que les gars de Liverpool et lui rapprochaient maladroitement d’autres chaises. On discutait juste des premiers disques qu’on a achetés, tous. Siobhan qui est là – elle désigna l’adolescente – dit qu’en fait pour elle c’était “Rise up”, incroyable, non ? Mais ses goûts musicaux se sont beaucoup améliorés depuis, hein, Siobhan ? Et toi, Dorothy ? C’est bien Dorothy, n’est-ce pas ? C’est ce que je pensais. Je voulais juste vérifier. C’est quoi le premier disque que tu as acheté ?

Et elle faisait le tour du cercle, le sourire étincelant, et chacun s’épanouissait sous son regard. Il remarqua que son rouge à lèvres avait été rectifié, et aussi que personne d’autre n’avait l’occasion de parler trop longtemps. C’était Clio la cheffe d’orchestre. Donald se déplaçait silencieusement derrière tout le monde, rangeait les instruments, enroulait les câbles. À un moment, il s’approcha discrètement pour toucher l’épaule de Danny, et le tourneur se leva pour l’aider. Clio continuait à parler, de tout et de rien, ponctuant régulièrement ses propos de son rire sonore, évitant

soigneusement de revenir aux sujets sulfureux qu'elle avait évoqués sur scène, et la salle était subjuguée.

Danny rompit le charme.

— Eh bien voilà, on a tout rangé, et il faut vraiment qu'on laisse notre pauvre Irene fermer et filer au lit.

Irene essaya de protester ("*Och* non, ça ne fait rien, fiston"), mais Neil sentait que Danny Mansfield parvenait toujours à ses fins.

— On se dirige vers l'Argylle Bar, alors, Clio ? Et tous ceux qui veulent peuvent se joindre à nous – du moment qu'ils ont l'âge, bien sûr.

Neil était couché dans le lit du haut, sous son sac à viande et le long manteau de laine du grand Donald, avec une vessie débordante de bière et pas la moindre idée de comment s'y prendre pour y remédier. Il lui avait déjà fallu une valise en équilibre sur une table, plus un Lee vacillant et sympa pour l'aider à se hisser dans le lit, puisque la maison ne fournissait manifestement pas d'échelles et que ces lits superposés n'étaient pas conçus pour les gens de petite taille. Il restait en fait deux couchettes libres en bas, mais les bagages de tout le monde étaient entassés sur la première, tandis que l'autre, lui avait-on dit, était celle de Danny. Eh bien, ça faisait désormais près de trois heures qu'il était couché, mesurant le temps qui passait au léger ronflement de Donald et aux gémissements ponctuels de Lee, et Danny ne s'était pas encore décidé à faire usage de son lit.

Et puis merde. Il irait aux toilettes, prendrait ce lit du bas à son retour, et si Danny rentrait il n'aurait qu'à se débrouiller pour se hisser dans celui de Neil. Il se laissa pendre sur le côté, les pieds battant dans le vide, cherchant un appui sur le lit du dessous. Pendant une seconde d'épouvante il crut tomber, mais alors son orteil rencontra le matelas, la bretelle d'un sac à dos.

Le sol du couloir était glacé, mais il faisait trop noir dans la chambre pour chercher des chaussettes. Il n'avait pas non plus pensé à apporter un pyjama, et il lui fallait donc affronter ce long parcours en slip-tee-shirt, en croisant les doigts pour n'être vu de personne à cette heure tardive. Il passa devant la porte de Clio, la 28. Elle était la seule de la tournée à avoir sa propre chambre, à ce qu'il semblait. De petits bruits en provenaient : le chuchotement d'une femme, un rire d'homme, un tendre gémissement.

Bon, tu t'attendais à quoi, se dit-il en son for intérieur, inspirant une grande bouffée âcre de désinfectant bas de gamme, qui ne parvenait pas à masquer l'odeur de la merde de quelqu'un d'autre, ses pieds nus crispés

devant l'urinoir. Tu savais pourquoi elle voulait que tu viennes, et il n'y avait aucune chance que ça soit ça. C'est une belle femme. Les belles femmes prennent des amants. Il n'avait juste jamais compris pourquoi il fallait toujours qu'elles choisissent de tels connards.

Au bar, un peu plus tôt, Danny avait graissé les rouages de la discussion, payant des tournées à tout le monde avec le minuscule pot de recettes de la soirée, il les avait fait veiller, les avait encouragés à rester, manifestement déterminé – ce n'était clairement pas le fruit de son imagination – à empêcher Neil de passer un vrai moment avec Clio. Est-ce qu'il était jaloux ? Un homme pareil, le satyre, l'aimant à gonzesses, jaloux de quelqu'un comme Neil ? Il sentait peut-être le lien qui unissait Neil et Clio… peut-être que ça l'énervait. Il avait peine à imaginer qu'il y ait grand-chose entre eux, à part la baise. Il n'avait pas l'impression que Danny soit du genre socialiste, il n'avait pas l'air d'avoir la moindre conviction, à part gagner de l'argent. Ce connard obséquieux. Oh, il allait réussir dans la vie, Neil n'en doutait pas.

Dans sa colère, Neil avait oublié de secouer la petite goutte, et il dut monter les escaliers et parcourir à nouveau le couloir en clopinant, les mains en coupe devant la tache qui s'élargissait lentement sur son entrejambe. Il arrivait au coin du couloir quand un rayon de lumière traversa son champ de vision, et il se figea contre le mur. Une silhouette féminine, se découpant à contre-jour, le buste enveloppé d'un vague machin léger et ondoyant, s'inclinait, puis reculait. Le bouc pointu. Les sabots. Neil était certain de distinguer des pieds fourchus. Un petit bruit de baiser, le clic de la porte alors que la lumière s'éteignait. Le temps que Neil arrive du bout du couloir, Danny était couché dans le lit du bas, apparemment endormi.

Leurs journées sur la tournée, dans un vieux minibus cabossé qui avait appartenu à un centre social, obéissaient à rythme bien particulier. Les deux gars de Liverpool fainéantaient sur la banquette arrière, dans leur bulle, bavardant avec leurs codes bien à eux et partageant un joint. Entre ça et l'odeur âcre du whisky de la veille dans l'haleine de chacun, l'atmosphère était étouffante là-dedans. Neil ouvrait la fenêtre dès qu'il pouvait, mais le vent soufflait trop fort quand ils étaient sur l'autoroute. À partir de quatorze heures, les gars commençaient à s'agiter s'ils n'avaient pas bu un verre, et il fallait donc chercher régulièrement un pub ou un magasin d'alcool. Ils

faisaient des razzias de chips et de bonbons dans les stations-services, et tous se gavaient comme des gosses lâchés dans un magasin de friandises.

Quand ils étaient sur la route, Clio dévorait les journaux comme si c'était de la nourriture, balançant une info de temps à autre, avec force exclamations et soupirs désapprobateurs, bouillonnante de rage. Personne ne parlait vraiment. Neil et Clio avait pu bavarder un peu, oui, la première fois où elle s'était assise à l'arrière avec lui – elle s'était enquise de Gogsy, alias "le Très Honorable Député, puisque j'ai cru comprendre qu'il faut l'appeler comme ça maintenant. Travailliste, hein ? Qui l'eût cru ?" (*clin d'œil*) et de sa nouvelle femme – mais tous deux étaient trop conscients du silence des quatre autres juste à côté, l'oreille tendue, pour dire grand-chose.

Pendant deux jours, à chaque fois qu'ils parvenaient à leur nouvelle étape, Clio emmenait les musiciens directement à la salle de concert. Neil pensait que ce serait intéressant de les suivre pour son article, mais Danny avait suggéré que ça risquait de stresser Clio.

— À un moment, dit Neil à Danny, le matin du troisième jour, je vais avoir besoin d'un peu de temps juste tous les deux. Elle et moi. Ce papier ne vaut rien sans l'interview – je peux pas me contenter de soumettre une critique de concert version longue, tu vois. Et je ne suis là que jusqu'à dimanche.

Le langage corporel de Danny était imposant, occupant l'espace. Ses mains battirent le vide qui les séparait, un geste d'apaisement.

— Pas de souci, pas de souci, amigo. Je sais bien. Laisse-moi lui en toucher un mot et voir ce qu'on peut faire, d'ac ?

Sur scène, en revanche… Quand elle était sur scène, il avait l'impression de bosser. C'était le seul moment où son esprit parvenait à se concentrer sur l'article, à faire avancer des idées. C'était fascinant, de la regarder soir après soir, sa façon d'essayer de prendre la température et de s'adapter à son public ; et elle n'y arrivait pas toujours.

Le soir après Ullapool, il y avait eu Oban. La grande salle de réception à l'étage d'un pub, bar sur place et clientèle servie sur un plateau. Danny monta sur scène, leur demanda de se joindre à lui pour réserver un accueil chaleureux digne de l'Ochil Bar, à… la sublime, la talentueuse et éblouissante… et elle se pointa au micro et resta simplement plantée là. Pas de sourire timide, pas de bonsoir, Oban. Le groupe l'entourait, totalement

immobile, et puis Donald lança une pulsation lente, solide, frappant le bois de son violon de ses poings nus.

Sa voix, ce soir-là. Plus éraillée que d'habitude – le contrecoup de la longue bouffée qu'elle avait lentement tirée sur le joint des gars dans le bus, peut-être, son regard défiant Neil de faire un commentaire.

*Is there for honest Poverty*
*That hings his head, an' a' that ;*
*The coward slave – we pass him by,*
*We dare be poor for a' that !*

A-t-on jamais vu pauvre honnête
Baisser la tête, et après quoi ;
L'esclave indigne – nous le toisons,
nous pauvres et fiers, et après quoi !

Sean se joignit au refrain, sa voix suave de ténor en harmonie avec la sienne.

*For a' that, an' a' that.*
*Our toils obscure an' a' that,*
*The rank is but the guinea's stamp,*
*The Man's the gowd for a' that.*

Et après quoi, et après quoi.
Obscure besogne et après quoi.
Le rang n'est qu'une guinée qu'on frappe,
Mais l'or c'est l'homme, et voilà quoi.

Un ou deux vieux barbus qui étaient assis devant Neil reprirent le rythme qui gagna lentement l'assistance, leurs pieds bougeant comme un seul homme. La salle était électrique. Lee reprit le battement à la grosse caisse, permettant à Donald de lever les bras et de jouer quelques notes isolées sur son violon, qui s'élevèrent dans les airs.

*For a' that, an' a' that,*
*Their tinsel show, an' a' that ;*
*The honest man, tho' e'er sae poor,*

*Is king o’ men for a’ that.*

Et après quoi, et après quoi,
Tout leur cliquant, et après quoi ;
Un honnête homme, si pauvre soit-il,
Est roi des hommes, et voilà quoi.

Donald chanta le couplet suivant avec elle, d’une voix de basse rauque et râpeuse qui répondait à celle, douce-amère, de Clio. Du dernier rang monta une note vacillante de soprano, qui gagna en puissance à mesure que les gens autour l’encourageaient par leurs sourires. Clio tendit une main ouverte. Et soudain ils chantaient tous ensemble, la salle entière, même ceux qui ne connaissaient pas les paroles et se joignaient au refrain.

*For a’ that, an’ a’ that,*
*It’s comin yet for a’ that,*
*That man to man the warld o’er*
*Shall brithers be for a’ that.*

Et après quoi, et après quoi,
Le moment vient, et voilà quoi,
Où d’homme à homme sur toute la Terre,
Nous serons frères, et voilà quoi.

Neil entendrait chanter du Robert Burns, et cette chanson en particulier, de nombreuses fois au fil des ans. Mais en 1992, ce n’était pas encore à la mode. De la camelote écossaise pur jus, genre boîtes de *shortbreads* et gros lards conservateurs qui dînaient au Rotary Club. Et pourtant, pour lui, l’énergie qui régnait dans cette salle n’avait jamais été égalée.

Le tonnerre d’applaudissements ne semblait pas s’éteindre, et Clio prit la parole par-dessus.

— Robert Burns, Oban. Un authentique rebelle. Un révolutionnaire. Et il est né à une demi-heure de route de l’endroit où j’ai grandi, dans l’Ayrshire. Bonsoir, Oban. Je m’appelle Clio Campbell. Et j’ai quelque chose à dire.

De retour au bed & breakfast, Neil mit un oreiller sur sa tête pour étouffer le bruit de Clio et Danny, qui fêtaient ça dans la chambre voisine.

Le lendemain soir, en revanche, dans un foyer d'ouvriers de Fort William, alors que la gueule de bois leur battait encore aux tempes, dans une salle refroidie par les courants d'air et seulement au quart pleine, parce que c'était soir de match, personne ne tapa du pied, personne ne chanta, et plus tard au pub Clio se saoula, jura et empoisonna l'atmosphère autour d'eux. La blessure paraissait d'autant plus profonde, avec ce qui s'était passé avant, et Neil dévisageait ses compagnons de route autour de la table, sans trop savoir comment ils allaient bien pouvoir s'y prendre pour la faire changer d'humeur.

— Écoute, finit-il par dire. Il te reste toujours hier soir, non ? C'est pas grave si cette fois n'était pas ta meilleure performance. Tu auras toujours Oban !

Ça se voulait une blague, mais la réaction fut cataclysmique.

— C'était pas ma meilleure performance, c'est vrai, hein ? Bordel. J'aurais dû interagir plus avec eux… Ce genre d'entrée glaciale, parfois c'est une erreur ; j'aurais dû être capable de me rendre compte qu'ils avaient besoin qu'on les chauffe. Bon Dieu, je me présente comme une professionnelle mais en vrai je manque tellement d'expérience, putain. Et merde, comment j'ai pu croire que ce serait possible ? Une tournée d'un mois ! Un putain de mois ! Je veux rentrer à la maison.

Autour de la table, les autres hommes fronçaient les sourcils et évitaient de regarder Neil. Lee s'était penché pour caresser l'épaule de Clio.

— Hé là. Écoute un peu. T'étais carrément fantastique ce soir, d'accord ? T'es en train de dire de la merde. T'avais un public pas nombreux qui se gelait les miches, et tu leur as offert un beau spectacle. Tu leur as offert un putain de spectacle. S'ils ont pas été foutus de l'apprécier c'est leur problème, ok ?

— Ce petit gars sait de quoi il parle, fit Danny, en tapant du poing sur la table. Je ne veux plus entendre ce genre de bêtises. Ils ont de la chance de t'avoir.

— *Aye*, t'as sacrément assuré ce soir, ma puce, ajouta le grand Donald, marmonnant dans sa barbe.

Au bar, un peu plus tard, Danny vint donner une petite tape sur le coude de Neil, avec un sourire.

— Écoute, mec, t'en fais pas pour tout à l'heure. C'est juste un truc d'artiste, tu vois ? Quand ils sortent de scène, c'est plus ou moins des grosses plaies béantes… Faut les traiter avec beaucoup de précaution. Tu

comprends ? Le mieux c’est de te contenter de lui dire qu’elle était super, ok ?

Il souriait. Ce qu’il disait était parfaitement, totalement sensé. Mais Neil comprit qu’il était en train de se faire réprimander, qu’il venait de prendre un carton jaune.

— Ouais, ouais. Pigé. Désolé, mec. Ouais.

— Brave garçon. Cette tournée est pour moi, d’ac ?

Ce soir-là, de retour dans sa chambre simple à l’hôtel, bien mieux que tous les autres endroits où ils avaient logé, Neil avait passé la nuit à enrager. Ils l’avaient supplié – supplié ! – de venir sur cette tournée. Elle, elle l’avait supplié. Elle voulait cet article. Elle l’avait obligé à se battre avec son rédac chef, à se décarcasser comme jamais pour lui vendre ce papier. Elle l’avait fait venir ici, loin du bureau pendant quasiment toute la semaine. Et qu’est-ce qu’elle attendait de lui, exactement ? Qu’il écrive deux mille mots dithyrambiques sur le paysage et le timbre de sa voix ? “Les meilleurs rades des villages des Highlands : une étude comparative” ?

Le lendemain matin, il avait traîné dans la salle du petit-déjeuner jusqu’à l’arrivée de Danny, puis s’était installé en face de lui. Il avait posé ses exigences : une interview. Maintenant. Danny avait de nouveau fait des gestes apaisants dans le vide, l’air sincèrement inquiet, et Neil était remonté faire son sac, avec le sentiment d’avoir remis les pendules à l’heure.

Quand il vint rendre sa clé, Clio et les gars étaient dans le hall, avachis sur des canapés trop rembourrés pour eux, au milieu de leurs bagages et de leurs instruments. Elle avait posé ses Doc Martens sur une table basse, et il était impossible de dire si elle était éveillée ou pas, avec ses lunettes de soleil ; Sean contemplait le monde d’un regard noir sous une frange particulièrement graisseuse, et Lee roulait apparemment un joint, sur la couverture en papier glacé d’un magazine.

— Salut mec. Y a comme un petit contretemps… Donald et Danny ont dû emmener le van à l’hosto des autocars, fit-il, toujours enjoué. Si j’étais toi j’irais me chercher un thé – tant que t’y es, tu peux me prendre un Bloody Mary, aussi ?

Neil sourit.

— Sans façon pour le moment, mon pote, mais merci de ta prévenance.

Lee lui adressa un sourire rayonnant.

— Qui ne tente rien n’a rien, mec. Au fait c’est bien que tu sois là. À quatre on peut jouer à un vrai jeu.

Il repoussa le tas de Rizla déchirées et sortit un jeu de cartes crasseux de la poche de son anorak.

— Un jeu de cartes, fit Clio, de derrière ses lunettes.

— Fine observatrice, celle-là. Qu’est-ce qui vous tente ? Un petit rami ?

Les doigts maigres de Lee battaient et mélangeaient les cartes.

— Gaffe à lui. C’est un requin, marmonna Sean.

— Texas hold’em ? Scabby Queen ? Black-jack ?

Clio retira ses lunettes, se tourna pour lui faire face.

— Qu’est-ce que t’as dit ?

— Black-jack ?

— Avant ça.

— Scabby Queen ?

— Ouais.

— T’as jamais joué ? La Reine Jaune, un genre de pouilleux massacreur. Il est pas mal, celui-là. On joue avec presque tout le paquet, sauf qu’y a qu’une seule reine dedans, et elle est planquée quelque part. On distribue toutes les cartes – c’est pour ça qu’il faut être au moins quatre, hein, sinon ça fait des grosses mains – et on en tire une chez le voisin chacun son tour. Chaque fois que t’as une paire, les deux cartes sortent du jeu. La reine arrête pas de tourner, et le but c’est de s’en débarrasser – de la passer le plus vite possible au suivant. La personne qui se retrouve avec notre p’tite reine à la fin a perdu, tu vois. Pauvre chérie, hein. Et celui qui l’a… Eh ben on lui tape sur les doigts avec le paquet complet. Et ça fait super mal, hein, tu te retrouves avec des hématomes et après t’as les doigts tout jaunes.

Clio rit. Ça sonnait un peu forcé.

— Je viens d’une ville de mineurs, mon chou. Ça veut dire carrément autre chose chez moi, tu sais. Ou peut-être que non, en fait. – Elle soupira. – Enfin bref, navrée de gâcher votre réunion bridge mais M. Munro et moi on va mettre à profit ce moment pour faire notre interview de super star. Loin de ta petite tête de fouine.

Elle pinça l’oreille de Lee d’un geste affectueux.

— Ça te dit qu’on aille se planquer au bar, Neilio ? Je suis sûre que c’est l’heure de l’apéro quelque part. Toutes ces histoires de bloody mary, ça m’a donné soif. C’est l’heure d’un bloody Clio.

Elle se leva, tendit la main à Neil et dirigea vers lui ce sourire ultrabright. Et de nouveau, il avait chaud.

*OceanofPDF.com*

***Daily Mail*, octobre 2016**

**ET ENFIN**, hier, **Clio Campbell**, la starlette has-been connue pour son unique tube des années 90 contre la poll tax, s'est lancée sur Twitter dans une diatribe complètement folle contre le Brexit. L'ancienne star vieillissante, qui depuis quelques années fait plus de bruit avec ses coups de gueule politiques qu'avec sa musique, condamne tous ceux qui ont voté "Leave" en les traitant de "racistes ignorants", et balance une flopée d'injures au dirigeant du mouvement UKIP, **Nigel Farage**.

Cette rouquine autrefois canon devrait peut-être écouter plus attentivement les paroles de ses propres chansons… Eh oui, "people gotta rise up" !

JOHN BIDDIE

*OceanofPDF.com*

# HAMZA

*Londres, 24 janvier 2018*

Tout ce qui lui restait, c'étaient des flashs. Six années, et pas moyen de savoir ce qu'il en avait foutu. Faut dire qu'ils étaient souvent défoncés. Mais ça semblait aller au-delà des neurones fracassés par la descente, comme s'il avait délibérément enfoui tout ça.

— C'est chelou, hein, dit-il à Calvin, genre tu vis un truc et puis ton cerveau fait le ménage, genre nan mon pote, t'as plus besoin de ça, je vais aller te le balancer à la ressourcerie. Tu vois ce que je veux dire ?

Calvin voyait.

— Enfin bref, cette meuf, j'ai littéralement grandi avec, putain. Elle était là pendant toute la période où j'étais en train de découvrir qui j'étais. De devenir un homme. Tu captes ? Et elle y est pour beaucoup. Je dis pas qu'elle a fait de moi celui que je suis mais pas loin, tu vois ce que je veux dire ? Enfin bref, on s'est mis ensemble quand j'avais seulement quoi, vingt-deux ans. J'étais rien. Mais le truc, tu vois, c'est que la fin était tellement horrible que la seule chose dont je me souviens, c'est qu'elle était vraiment casse-couilles à cette époque-là. Et ça me fait chier, mec. C'est comme si ça avait gâché tout le reste, et du coup j'arrive pas à me rappeler les bons moments. Pourtant y en a forcément eu ! On est restés longtemps ensemble. Tu vois ce que je veux dire ?

Il ne se rappelle même pas vraiment, genre, les trucs qu'elle pouvait dire. Il pense à Clio et se souvient seulement qu'il en avait sa claque, que les derniers temps elle était ultra collante, elle n'en finissait plus de déprimer, de s'écrouler et d'essayer de l'entraîner avec elle au fond du trou. L'odeur du corps pas lavé de Clio quand il revenait d'une semaine de tournée. Il se souvient de ça. Son appart jonché de boulettes de PQ pleines de morve, et les vieux relents d'alcool qui suintaient de ses pores. Les larmes, sans raison, qui n'étaient là que pour le foutre en rogne. Tous ces trucs qu'il avait racontés à Gemma des milliers de fois, pour les rendre un peu plus concrets,

peut-être. Il ne pouvait pas raconter les bons moments à Gemma, parce que ça ne se faisait pas, et que ce n'était clairement pas comme ça qu'il voyait les choses à l'époque où ils s'étaient mis ensemble, donc peut-être que tout ça s'était juste volatilisé. Quel intérêt de vivre des bons moments, dans ce cas, si après ils partaient direct en fumée ?

— Tu veux que je te dise, à la fin, c'était carrément toxique, dit-il à Calvin, et Calvin, qui n'était pas là et qui ne l'a pas connue, répond, "Ouais. C'est clair, mec, ouais".

Flash. Leur énorme engueulade dans un bed & breakfast avant un mariage. Pas la moindre idée du motif, juste le visage hurlant de Clio levé vers lui, ses ongles à quelques centimètres de ses yeux. Cette fois-là, il leur avait fallu la moitié de la coke qu'ils avaient apportée pour s'en dépêtrer ; il se souvient qu'il tressaillait sur son siège, seul visage non blanc de toute l'assemblée, avec tous ces enfoirés de vieux riches qui s'écartaient discrètement ; et il ne connaissait personne, et elle, debout devant cette espèce d'autel, là, avec sa voix qui résonnait, elle qui essayait de croiser son regard, qui chantait les paroles rien que pour lui. Un truc de Joni Mitchell qu'il n'avait jamais entendu avant qu'elle ne commence à répéter. Ils s'étaient tacitement mis d'accord pour rester bourrés et défoncés toute la journée, ils avaient même dansé et s'étaient roulé des pelles, sans en parler. Leur première vraie rupture avait eu lieu la semaine suivante, et cette chanson l'avait poursuivi pendant deux mois, à la radio, à la télé, des gens qui la chantaient jusque dans la rue, putain, jusqu'au moment où il s'était retrouvé complètement pété à sonner à sa porte, tard dans la nuit.

Deux jours après la mort de Clio, Gemma rentra plus tôt du travail et le fit asseoir sur le sofa, lui prit les deux mains.

— Je pense que c'est plus compliqué pour toi que t'es prêt à l'admettre, tu crois pas ?

— Quoi ?

— Tu sais de quoi je parle. Je pense que t'as besoin de temps et d'espace pour faire ton deuil, et je suis désolée si je m'en suis pas vraiment rendu compte.

Elle était encore en train de faire ce truc où elle se mettait à parler comme un bouquin de développement personnel, et il savait qu'elle avait dû travailler ces répliques avec son groupe de copines sur WhatsApp.

— C’est difficile pour moi d’être objective, à cause de mon rôle dans cette histoire. Mais c’est une personne qui a énormément compté pour toi, et faut que tu vives avec l’idée qu’elle était pas en paix quand elle est morte. C’est un sacré truc. Je suis désolée si j’ai été, genre, désinvolte à ce sujet ou quoi.

— Nan, nan. Gem, allez viens. T’assures. T’inquiète. T’as été très bien.

— Mais on devrait en parler. On devrait parler de Clio et de ce qu’elle représentait pour toi. Sinon, ça veut juste dire que tu refoules tout ça… c’est pas comme si tu pouvais en parler à quelqu’un d’autre, hein ?

— Je vais bien, bébé. Je gère ça à ma manière. Pour être honnête, je ne me souviens pas de grand-chose. Tu vois ce que je veux dire ? Comme si c’était un autre qui avait vécu toutes ces années, ou que c’était un rêve que j’ai fait il y a longtemps. C’est pas… C’est ça ma vie, maintenant. Cette maison, toi, le chien. Ok ?

Elle s’affala contre lui et il lui caressa les cheveux un petit moment. Gemma et lui parlaient très rarement de Clio, désormais. Au début, ils avaient beaucoup disserté là-dessus, parce qu’ils essayaient de justifier leur comportement. (“C’était tellement de pression pour toi ! Enfin quoi, tu lui servais littéralement d’infirmier. Tout en essayant de travailler sur tes propres trucs. C’est trop lourd à porter pour n’importe qui.” Ainsi disculpé, il avait de nouveau niché son visage dans le ventre nu de Gemma.) Mais une fois terminé, le chapitre était clos. Il l’avait surprise une fois, en backstage lors d’un festival, en train de dire à quelqu’un : “Tu sais quoi ? L’ex-copine de Za est une chanteuse folk. Ils ont collaboré sur un projet crossover, au tout début de sa carrière ; tu devrais vraiment écouter ça.” Ces mots lui avaient fait l’effet d’un choc qui l’avait ramené à une autre vie, l’espace d’une seconde, et puis il avait chassé ce souvenir et s’était reconcentré sur les réglages techniques de son set.

Flash. Clio dans un bar, en plein discours, sa bouche rouge toute floue et ses mains fendant l’air tandis qu’elle dominait la conversation, et leurs compagnons de table qui retenaient leur souffle, riaient, opinaient dans un silence respectueux. Il se souvient qu’il était fier d’elle, ce jour-là, fier de sa meuf et de son cerveau. Tiens, en voilà un, de bon moment.

Mais ça démangeait trop Gemma. Dès le lendemain matin, elle s’était remise à gratter. Incapable de laisser pisser, celle-là.

— Je suis désolée, mon cœur, je peux pas ne pas t'en parler. Je suis, genre, trop consciente de mon propre rôle là-dedans. Je veux dire, est-ce qu'on a poussé une femme à la mort ? Je sais que c'était il y a des années, mais ces trucs-là ça peuvent avoir des retombées longtemps après, tu crois pas ? Je veux dire, dans tout ce qu'on trouve sur Internet ils ne mentionnent pas d'autres relations de couple.

Il n'était pas assez réveillé pour gérer ça dans l'immédiat, et il le lui dit.

— Mais je comprends pas pourquoi ça t'affecte pas. Genre je me demande, et si je meurs ? C'est comme ça que tu réagirais si c'était moi, dans quelques années ?

Il enfouit son visage dans l'oreiller et laissa échapper un bruit. C'était un cri de colère et Hamza sentit qu'elle avait tressailli. Tant mieux, putain. L'espace d'une seconde il eut l'impression de redevenir un fauve. Il roula sur lui-même, et elle était là à le contempler avec ses grands yeux, les draps remontés sous les aisselles comme ces gonzesses qui cachent leurs nichons dans les films.

— Putain de MERDE. Ça m'affecte. Je ne sais pas de quelle manière et j'ai pas envie d'en parler, mais ça m'affecte. Ok ?

Il faisait trop chaud dans la salle de bains, le verrou tiré. Il grimpa dans la baignoire vide et passa la main derrière les plantes suspendues pour ouvrir la fenêtre et laisser pénétrer le matin londonien, les klaxons et les voix. Ensuite il resta assis là, dans la baignoire, un orteil sous le robinet pour attraper les gouttes, le regard dans le vide.

Gemma était habillée quand il sortit, les cheveux tirés et le visage dur, en train d'appliquer farouchement du mascara sur ses yeux rougis. Il s'approcha par-derrière, passa ses bras autour de sa taille, et elle se raidit.

— Allez viens là, bébé. Désolé d'avoir crié. C'est… C'est vraiment super dur pour moi. Je sais pas encore vraiment ce que j'en pense, mais je te promets que si j'ai besoin d'en parler, je viendrai te voir. Ok ?

Elle se détendit un peu.

— Et je veux que tu saches que ça n'a rien à voir avec toi, d'ac ? Clio était malheureuse. Elle avait des problèmes bien avant qu'on se rencontre. Toi et moi, ça fait un bail qu'on est ensemble, maintenant. Y avait des tas d'autres trucs qui n'allaient pas chez Clio. Ok ?

— Ok.

Elle allait dire autre chose. Il la voyait venir.

— Écoute, mon cœur. Je me demandais si tu devrais pas rendre ça public. Genre, tout le monde lui rend hommage. Tu devrais peut-être faire, je sais pas, une story Insta ou un truc dans ce goût-là. Tout révéler – juste dire que ta maison de disques voulait pas qu'on sache que t'avais une copine beaucoup plus vieille, un truc comme ça. Ça peut pas te nuire – on dirait que tout le monde est en train de la découvrir pour la première fois, ses idées politiques et tout. La pauvre vieille. D'un coup elle est super cool, mais il a fallu qu'elle meure pour y arriver.

— Nan, j'sais pas trop, bébé. C'est pas mon genre. J'ai même pas envie que les gens sachent pour *nous* ; pourquoi j'irais balancer comme ça un truc aussi personnel ?

— Ben tu vois, je me disais aussi que ça pourrait t'aider à traverser tout ça. Essayer de mettre des mots dessus, partager ça avec les gens. Ça donnera peut-être même un nouveau morceau, si ça se trouve ?

Elle était douée, Gemma, il devait lui reconnaître ça. Pendant qu'il était out dans sa baignoire vide, elle avait imaginé toute une stratégie pour l'obliger à affronter ses sentiments, soigner son image et peut-être l'extirper du blocage créatif dans lequel il s'était enlisé. Il se demanda une fois de plus s'il aurait seulement réussi à percer, s'ils ne s'étaient pas rencontrés. Pas comme ça en tout cas.

— J'ai pas… bordel elle s'est suicidée, Gem. J'ai pas envie, genre, de profiter de ça.

— C'est pas du tout ce que je dis. C'est ce que tu penses de moi ? Mon Dieu. Je parle de rendre hommage à quelqu'un que t'as aimé. Tu l'as aimée, Za. Tu l'as connue comme personne d'autre ne la connaissait, peut-être mieux que n'importe qui d'autre. Tu devrais le faire. Bon, j'y vais. Fais-moi un bisou. Tu m'appelles si t'as besoin, ok ?

Hamza se recoucha sur le lit, zappant sur son téléphone. Sur Insta : quelques messages privés de cette petite meuf du concert de Bristol, le mois dernier, à effacer. Il tapa son nom sous forme de hashtag : #cliocampbell. Le moteur de recherche suggéra #cliocampbellrip.

La voilà. Son visage dans des carrés minuscules, beaucoup plus jeune sur la plupart des photos qu'il ne l'avait jamais connue. Sa guitare à la main. Sur scène lors d'un meeting, le poing levé. Des vidéos de ce qu'il savait être son rictus défoncé au moment où elle exhibe son tee-shirt dans *Top of the Pops*, ces cinq secondes avant que la caméra ne coupe, en boucle pour l'éternité. Une photo volée d'elle bourrée, postée par un connard indiscret,

la mâchoire de travers, les cheveux flous et une cigarette qui lui échappe de la main. Il y avait une photo qui revenait souvent – Clio au micro, un plan serré, en noir et blanc. Elle avait les yeux fermés, soulignés de noir, la bouche ouverte, sombre. Elle chantait, complètement absorbée. Impossible de lui donner un âge, ni de savoir si c'était avant ou après lui. Ou pendant. Parfois ces anonymes sur Instagram mettaient des filtres ou des effets, ou dessinaient leurs propres commentaires sur les photos : #peoplegottariseup, à n'en plus finir.

Il se mit à explorer le cloud, commença à faire défiler en accéléré les années de photos qui y étaient emmagasinées – Gemma et lui à Ibiza, Gemma et lui le jour où ils avaient eu Snoop, prenant des selfies avec le chiot. Il n'était même pas certain d'avoir transféré toutes les photos de son ancien ordinateur portable. Même les plus anciennes étaient toutes de Gemma, à partir de 2013.

Avait-il connu Clio mieux que quiconque ? À une époque, peut-être. Mais c'était une sacrée responsabilité d'être cette personne, et lui, il avait foutu ça en l'air. Sympa les adieux, putain, songea-t-il, quand le mec le plus proche de toi au monde pendant toute une période est infoutu de se souvenir correctement de toi.

Il traîna un petit moment dans le jardin avec un joint, et commença à se demander, à moitié parano, s'il ne s'agissait pas d'une sorte de complot, puisque même l'ordinateur était dans le coup. Pour quel genre de mec tu te prends, de toute façon, s'interrogea-t-il à voix haute, si t'as besoin de photos, de vidéos et du putain de cloud pour conserver tes souvenirs à ta place ? D'une histoire qui s'est terminée il y a moins de dix ans ? Ces saloperies de machines sont en train de gagner, marmonna-t-il à l'adresse de la chaise de jardin à trois cents balles de Gemma. Ces saloperies de machines vont nous faire la peau.

Flash. Clio dans la baignoire de la salle de bains partagée de son petit studio, les genoux remontés devant sa poitrine : elle lui sourit, tend une main mouillée pour étreindre le cou d'Hamza. Il n'y avait jamais de paroles, par contre. Ses lèvres bougeaient mais il ne parvenait pas à entendre sa voix.

Il n’avait pas pris la peine d’ouvrir les volets du bureau, et avec du recul, il devait bien reconnaître que ça faisait un peu serial killer. Le sol était jonché de cartons renversés et vidés de leur contenu, les tiroirs du bureau étaient restés ouverts, les étagères étaient nues, sens dessus dessous. C’était comme si elle avait été effacée de sa vie. Ni lettres ni souvenirs, rien. Était-ce son œuvre ? Celle de Gemma ?

Il avait fini par retrouver son vieil ordinateur, au fond d’un placard. Il était cabossé et couvert d’autocollants, et il n’en revenait pas du poids de ce machin. L’ordinateur ronronna et siffla et mit dix bonnes minutes à démarrer, le temps pour Hamza de se rouler un autre joint et de l’allumer. T’es en deuil, il paraît, se dit-il. Y a pas de mal à tirer une petite latte en journée quand on est en deuil. Et s’il y avait bien un moment où Gemma le laisserait fumer dans la baraque en paix, c’était maintenant. Il rit dans sa barbe.

Des photos. Enfin. Quelques-unes seulement, de l’époque où les téléphones portables ne faisaient pas encore de photos correctes, mais ça suffisait. Il s’assit en tailleur à même le sol, courbé sur l’écran, cliquant d’un doigt. Leurs vacances à Berlin. Ce week-end à Brighton, où leur bed & breakfast était tenu par un couple de gros racistes, et Clio les avait incendiés, elle avait balancé le petit-déj par terre. Une photo de lui, mais prise par elle, il s’en souvenait – il levait un pouce un peu tremblant juste avant de monter sur scène pour la première fois, en première partie de Tinie. Le Noël où ils étaient allés manger chinois et avaient pris la table près de la fenêtre pour faire des doigts d’honneur à tous les passants. Une soirée dans un club, leurs yeux rouges à cause du flash, à peine visibles sous la masse de ses cheveux alors qu’elle se blottit contre son épaule. Un cliché granuleux qui les montrait au lit, pris avec son tout premier téléphone muni d’un appareil : les épaules nues, ils affichaient des mines faussement surprises. Il y avait aussi quelques photos à poil, d’après ce qu’il voyait, mais il n’avait pas envie d’aller voir de plus près. Ça n’aurait pas été correct. Pas maintenant. Il continua à cliquer, à attendre, et bim, la voilà : sa première fois en studio, le jour où il l’avait accompagnée pour enregistrer un morceau sur son album à elle.

Flash. La peau sèche et chaude de ses mains sur ses paupières et la pression légère qu’elle exerçait contre son dos, l’encourageant à avancer. L’odeur qu’elle avait toujours – shampoing et poudre pour le visage. Elle se

tenait sur la pointe des pieds pour garder ses bras autour du visage d'Hamza, et n'arrêtait pas de trébucher. Ils avaient bifurqué et il l'avait entendue se bagarrer pour essayer d'ouvrir une porte, puis elle l'avait poussé doucement dans une pièce, la lumière affluant au moment où elle retirait ses mains. C'était un endroit minuscule, un peu miteux, qui ne correspondait pas vraiment à l'image qu'il se faisait d'un studio, mais il y avait un micro dans un coin, un casque pendu à un crochet derrière et un énorme nœud-nœud en plastique jaune accroché autour du support. "Ta-dam !" avait-elle fait, en riant, bondissant pour l'embrasser sur la mâchoire tandis qu'il la serrait fort, rien que parce qu'elle était tellement heureuse.

Le petit sablier se figea alors que les photos étaient en train de charger sur son disque dur externe, et une fenêtre surgit pour lui dire qu'il ne restait plus que dix pour cent de batterie. Merde. Merde. En retournant le bureau, il n'avait exhumé aucun chargeur, et maintenant qu'il y réfléchissait, il était probablement dans ce tas de câbles qu'ils avaient bazardé un an ou deux auparavant. Il savait ce qu'il devait y avoir d'autre là-dedans – les fichiers bruts de cette session studio. Il voulait entendre leurs voix chanter à l'unisson. Il voulait l'entendre parler, interrompre les prises, lui donner des instructions qui à l'époque l'avaient fait chier, il s'en souvient. Après s'être assuré que les photos étaient en sécurité, il fourra l'ordi dans un sac et se dirigea vers la porte en enfilant vite fait un sweat à capuche sur son bas de pyjama.

Flash. Frotter pour ôter le rouge à lèvres des tasses à café chaque fois que c'était son tour de vaisselle. Tu peux pas attendre la fin du petit-déj pour te tartiner de ce truc, il avait demandé. Faut jamais se fourrer entre une femme et son rouge, chéri, avait-elle répondu en lui faisant le coup de l'accent écossais, avant de quitter la pièce. Le seul moment où il la voyait sans maquillage, c'était au coucher, pendant son minutieux rituel de nettoyage et d'hydratation, vu qu'elle était toujours levée avant lui. C'est comme ça qu'il avait su que ça allait de nouveau mal, vers la fin, son visage blême, éteint, qui se fondait avec cette robe de chambre miteuse couleur cendre. Au bout d'un moment, il avait cessé de toucher aux taches roses laissées par les tanins, se contentant de boire à côté. Ils n'avaient jamais tellement de visiteurs, de toute façon.

Le Uber l’avait déposé devant une boutique d’allure carrément miteuse, avec un écriteau en carton fluo délavé dans la vitrine cradingue : REPARATION ORDINATER.

Et pourtant, ça devait être là. Calvin ne jurait que par ce type, et Calvin était assez nerd pour s’y connaître. Le petit gros derrière le comptoir siffla entre ses dents et Hamza tressaillit.

— Ouais, je peux le faire. Ça va vous coûter un max, par contre.

— Vous avez le chargeur qu’il faut ?

— Ouais. Enfin je peux en trouver un.

— Et vous pouvez tout me mettre sur un disque dur ? L’ensemble ?

— Ouais. Ça va prendre un peu de temps, par contre.

— Côté prix, ça irait chercher dans les combien ?

— Ouais alors, le truc avec les modèles anciens c’est que c’est toujours dur à savoir. Quatre cents livres minimum, voire plus si je dois racheter des composants. Ça pourrait monter jusqu’à sept cents.

Hamza réfléchit un instant. Il y avait de fortes chances que ce soit une énorme arnaque, mais il se rendit compte qu’il s’en fichait. Il ne payait pas ce mec pour son travail. Il payait pour reprendre le contrôle de ses émotions. S’il avait tout ce qui concernait Clio sur un même disque dur, s’il savait où c’était, il pourrait y avoir accès à chaque fois qu’il en aurait besoin au lieu d’avoir l’impression de semer des miettes de son cerveau. Et il était à peu près sûr que ce type, au moins, ne savait pas du tout qui il était.

— Fais ce que t’as à faire, mon pote. J’ai de quoi payer.

Sept cents livres, ça faisait deux mois de loyer du meublé de Clio à Homerton. Ils marchaient plus d’une heure pour rentrer des soirées au Bar ou à l’Eski, où elle complexait parce qu’elle était la plus vieille tandis que lui se la pétait à mort d’être vu à son bras. Partout où elle débarquait, elle faisait un malheur, franchement, et cette allure, ce visage – toutes ces gamines au cul plat la fusillaient du regard parce que Clio était tellement plus que tout ce qu’elles ne seraient jamais. Sur le chemin du retour, il la plaquait contre un mur dans une rue déserte ou l’entraînait dans les ruelles, et ils riaient tous les deux comme des gosses. Elle écartait son collant et sa culotte, remontait sa jupe, et il jouissait en elle, rugissant tandis qu’elle chantait de longues notes haut perchées au creux de son oreille, les mains agrippées aux briques sales. Ces orgasmes de quatre heures du matin, le froid nocturne sur sa peau.

En sortant dans la rue, soulagé par l’air frais après cette étouffante tanière de geek qui puait la transpi, Hamza sentit le soleil sur son visage pour la première fois depuis des jours. Il repoussa sa capuche, savoura la chaleur sur son crâne rasé. Son téléphone était dans sa main et sans y penser il avait déjà ouvert l’appli Uber, mais il laissa l’appareil retomber dans sa poche. Il n’était pas tout à fait sûr de savoir où il était, mais une espèce de force qui dépassait sa propre volonté lui disait qu’il avait besoin de marcher, et il mettait toujours un point d’honneur à écouter l’univers quand celui-ci lui envoyait ce type de signes.

Ce n’était pas juste le sexe, hein, cela dit. Elle était toujours en ébullition sur tel ou tel sujet, toujours en train de parler. Une nouvelle raison de se mettre en colère. Un nouveau truc qu’ils pourraient faire. Un nouvel endroit à tester. Clio était toujours en mouvement, en tout cas les premières années, et quand ils se disputaient, ils se volaient vraiment dans les plumes, mais il était jeune à l’époque, et il kiffait grave.

Quatre pâtés de maisons plus loin, il commença à reconnaître les rues. Il se mit à courir, tandis que les gens s’écartaient précipitamment sur son passage, alarmés. Ça devait se passer comme ça, ce jour-là.

*Homerton, Londres, 2005*

Il ne se rappelait pas la première fois qu’il l’avait vue, puisque ça devait faire deux ans qu’elle venait chaque mois au restaurant de son oncle, le jour des allocs, peut-être même avant qu’il n’y travaille. Elle faisait fantasmer la plupart des serveurs, car c’était de loin la plus jolie des habitués (et la clientèle du Shish était exclusivement composée d’habitués), et ils se battaient régulièrement pour servir sa table. Les soirs où elle venait, c’était l’événement. Le boulot était merdique, la bouffe était pourrie et son oncle était capable d’être un vrai connard, surtout avec Hamza, sur qui il reportait toutes ses bisbilles avec le père du jeune homme, tout en prétextant que c’était juste pour qu’on ne puisse pas l’accuser de favoritisme envers son neveu. Le week-end, Hamza travaillait huit heures d’affilée sans pause, puis il se tirait de là en vitesse pour choper le bus de nuit direction Bow et ses scènes ouvertes freestyle. Il se mettait à l’étage pour troquer sa chemise blanche et son pantalon repassé contre un sweat à capuche et un jean, engloutissait une canette de Red Bull en chemin et une autre juste avant de

passer, trépignant dans la foule, une légère pulsation au creux de l'oreille, tic-tac-tic-tac, tandis qu'il jaugeait les prestations des autres. Il s'effondrait dans son lit à quatre ou cinq heures du mat' puis dormait jusqu'à midi, faisait mumuse avec des samples et des beats dans sa chambre pendant une heure ou deux, prenait une douche, et il était de retour à temps pour faire l'ouverture, à quinze heures. Cette énergie qu'on a seulement quand on a vingt-deux ans.

Les jeudis, par contre, il ne courait nulle part. Et le premier jeudi du mois, c'était le jour de Clio, même si aucun d'entre eux ne connaissait son nom puisqu'elle ne payait jamais par carte. Elle était généralement seule avec un bouquin, et commandait toujours la même chose – un poulet *jalfrezi* et un verre de vin rouge, un *saag aloo* en accompagnement, le tout demandé avec la douceur de son accent écossais qui lui donnait des papillons dans le ventre. Un petit plaisir qu'elle s'offrait, aimait-il à penser. Quand son abruti d'oncle était présent, il déboulait dans la salle, faisait le tour des tables en saluant la clientèle, tournait autour de Clio comme une mouche pendant qu'Hamza essayait de prendre sa commande, et finissait par s'en mêler ("et avec ceci ?" sur un ton mielleux) alors que le garçon en était encore à noter le plat principal.

Hamza avait déjà essayé d'entamer la conversation avec elle, mais c'était toujours compliqué quand on le surveillait. Et puis il se sentait toujours un peu con. C'est quoi comme bouquin ? demandait-il, et elle lui montrait le titre sans dire un mot. Et c'est bien ? poursuivait-il, et elle hochait la tête, souriait, sans aller plus loin.

Elle venait parfois accompagnée, même si ce n'était quasiment jamais la même personne. Des bonnes femmes sérieuses avec des chaussures moches, pas maquillées, un gros con arrogant qui passait son temps à claquer des doigts, des hippies qui commandaient toujours le seul plat végétarien, et une fois une autre Écossaise absolument sublime qui devait être une pop-star, Aftan en était persuadé, et qui serait présentée des années plus tard à Hamza comme une amie très proche de Clio, Shiv-tu-sais-Shiv-*West* (il n'était pas très branché rock, et il lui fallut un moment pour piger qu'elle était vraiment célèbre). Ils étaient souvent écossais, ses amis, alors il s'était dit qu'elle ramenait sûrement tous ses visiteurs au Shish. Pourquoi avoir choisi ce resto alors qu'elle avait tout Londres à portée de main, quand bien même elle était du quartier, voilà qui le laissait toujours perplexe, à l'époque – plus tard, Hamza comprendrait à quel point elle avait besoin de ça, voire

s’accrochait à ses endroits préférés et à ses habitudes, un soupçon d’ordre dans le chaos qu’elle créait autour d’elle en étant toujours sur la route. Comme ce boui-boui où elle insistait toujours pour aller petit-déjeuner le dimanche, même après l’ouverture d’un mignon petit café juste en face de chez elle.

Le soir où c’était arrivé, elle était avec ce type blanc, début de calvitie, visage maigre. Il avait l’air un peu snob et coincé, un drôle de choix pour elle, et il était clairement mal à l’aise. Il était arrivé avant elle et s’était assis tout au fond comme s’il ne voulait pas qu’on le voie, alors que tous les serveurs avaient repéré cette nouvelle tête. Hamza était dans la cuisine quand elle était entrée, il avait joué des coudes pour passer devant Aftan et prendre sa commande dès qu’il l’avait aperçue.

— Dans tes rêves, mon pote. Elle est trop classe pour les gens comme toi, avait sifflé Aftan en passant alors qu’Hamza se tenait devant la table, son carnet sorti. Eh ben faut croire qu’il avait tort sur ces deux points.

— Tu sais quoi, Hamza, ce soir je vais me fier aux suggestions du chef, dit-elle, tournant vers lui ces yeux immenses accompagnés d’un grand et beau sourire. Elle revint à l’homme qui lui faisait face. – Je te jure. Le meilleur curry de ce côté de Brick Lane, et sans les prix à touristes. Le vrai truc authentique.

Encore étourdi qu’elle connaisse son nom, Hamza n’avait pas vraiment fait gaffe au reste. Il se concentra sur elle. Il n’y avait pas de chef à proprement parler, juste un planning tournant entre trois mecs dont le boulot était de griller les viandes et réchauffer les six casseroles de sauce, et d’en refaire en suivant les fiches plastifiées que son oncle avait placardées partout dans la cuisine, quand ils étaient à court. Mais il sentait que ce soir elle essayait d’impressionner son monde, et qu’elle avait besoin de son soutien.

— C’est comme si c’était fait, madame.

La phrase sortit sur un ton qui donnait l’impression qu’il se prenait pour le prince Charles, genre. Il ne savait pas trop d’où sortait le “madame”, non plus. Il inscrivit “Plt jalf, S/A”, et prit leur commande de vin.

Son oncle n’était pas là ce soir-là, donc la voie était libre et il pouvait arpenter la salle en décrivant de larges cercles pour capter des bribes de leur conversation, sans que personne d’autre ne l’embête. L’ambiance était chelou, clairement – l’homme eut l’air mal à l’aise toute la soirée, et à

chaque fois qu'Hamza s'approchait, elle lui adressait à nouveau cet immense sourire, posait le menton sur sa main et l'observait, comme si lui demander si tout se passait bien avec les entrées (il lui avait apporté des pakoras offerts par la maison) était une sorte de magnifique compliment, comme si elle et lui étaient de mèche.

Il décida que leur carafe d'eau avait besoin d'être remplie.

— Robert Burns ? disait le type, en faisant la grimace.

— Mais des versions contemporaines. Peut-être en collaboration avec des artistes pop ou techno. Hip-hop. Sous l'angle poétique. Un truc dans le style Martyn Bennett. C'est un coup de génie, non ? C'est pour ça que j'ai besoin d'avoir quelqu'un de chez nous dans l'équipe. Je peux activer les réseaux ici, mais c'est le genre de truc qui a d'abord besoin d'un solide ancrage sur le marché écossais, pour ensuite j'espère circuler largement au-delà. Tu vois, ça va faire mouche auprès des nostalgiques, des amateurs de kilts, les journaux en parleront parce que c'est un peu polémique, c'est peut-être le genre de matériau dont les écoles pourront s'emparer. Ça va se vendre comme des petits pains, Danny.

— Te vexe pas, Clio, mais ça fait un bail que t'es plus dans le coup sur le marché écossais, tu sais…

Hamza rôda près de la porte de la cuisine un petit moment, incapable d'entendre la conversation, mais détectant les signes d'une dispute naissante. Les poings serrés de Clio sur sa serviette, son visage déformé… et Aftan lui fila sous le nez, chargé de leurs plats principaux. Les deux convives s'interrompirent, baissèrent la tête, levèrent leur fourchette en silence. Aftan s'éclipsa et revint lui murmurer à l'oreille :

— Mec, tu sers à rien aujourd'hui. Reprends-toi, merde.

Dix minutes, ça semblait un délai raisonnable pour retrouver une contenance. Il se dirigea à nouveau vers eux, vérifiant au passage la position des fourchettes sur les tables vides. Il entendit son rire, bruyant et forcé.

— La campagne Make Poverty History ? Tu parles que t'as éradiqué la pauvreté, putain. Y a tes empreintes partout sur ce projet, hein ? Tous ces petits cons de propriétaires égocentriques qui occupent les sommets de l'échelle sociale, et qui changent la vie d'exactement zéro personne en portant un bracelet en caoutchouc blanc et en faisant "Whouu" devant un pauvre groupe de rock commercial tout bouffi dans un parc. Un message vaguement feel good, pas besoin de réfléchir ou de comprendre davantage,

et puis chacun réintègre gentiment son bureau et continue à entretenir les mêmes systèmes d'inégalités structurelles, exactement comme avant, avec l'impression d'avoir Fait Quelque Chose. Ça n'avait rien de politique. C'était le contraire de politique. C'était une manière de détourner l'attention. En gros, vous avez tous bu une coupette de mousseux à Downing Street avec cet enfoiré de Tony Blair, et vous vous êtes dit : "Hé, tous ces gens qui ont défilé contre la guerre en Irak… ce serait pas mal qu'ils se détendent un peu non ? Et puis qu'on puisse pénétrer leur marché, tant qu'à faire ?" Et ta pauvreté à toi, tu l'as éradiquée, Danny ? Je me disais que ça avait dû te rapporter un petit paquet, ce truc.

Plus tard, Hamza lui dirait que c'était à cet instant précis qu'il avait compris qu'il était amoureux. Sur le moment, il avait dû réprimer un rire, tandis que ce bouffon de Danny se tournait vers lui pour demander l'addition.

— Faut toujours que ça se termine comme ça, hein, Clio. T'es même pas fichue de rester courtoise une demi-heure en mangeant un curry de merde. Je te fais le moindre petit retour qui te déplaît, et direct les attaques personnelles. Eh bien, je dois y aller. C'est moi qui paie. T'as probablement pas les moyens.

Hamza le raccompagna vers la caisse, près de la porte, et prit sa carte de crédit sans un mot. Le type ne laissa pas de pourboire, ne croisa pas son regard, fit un salut du menton en regardant ses pieds, et s'en alla.

Elle était avachie contre le dossier de sa chaise, les yeux dans le vide. Hamza s'accroupit à ses côtés.

— Hé. Ça va ? Besoin d'un verre de vin ? C'est offert par la maison.

— Ouais. Ouais, merci. C'est pas de refus.

Quand il revint, elle était en train de chercher quelque chose dans son sac. Il posa le verre et essaya d'attirer son attention.

— Eh ben. C'était un peu un gros con, hein ?

Elle éclata de rire.

— Donc c'était, genre, un pote ou quoi ? Un ancien petit copain ?

— Figure-toi que c'était mon ex-mari. Je sais pas si ça s'est vu, mais ce n'était pas un divorce… Comment on dit déjà… à l'amiable.

— Vous vous êtes mariée enfant ou quoi ? Il a l'air carrément trop vieux pour vous.

— Ha ha ha ! Continue, mon gars. T'es un amour.

Elle toucha son bras et le regarda, et il se dit, oh, hello.

En partant, elle se hissa sur la pointe des pieds pour lui murmurer à l'oreille qu'elle serait au pub du bout de la rue jusqu'à la fermeture. Il traversa l'heure suivante au pas de course, escamotant les assiettes à la seconde où la dernière bouchée était avalée, et échangea la corvée de caisse avec Aftan contre deux soirées de poubelles. Elle était assise au comptoir, face à la porte, elle jouait avec une paille dans son verre, les jambes croisées vers lui, une invitation. Entre le pub et sa piaule au coin de la rue, ce ne furent que bouches et mains et le bruit de son souffle à l'oreille d'Hamza, et le sang qui lui montait à la tête de savoir que c'était en train d'arriver, tellement vite.

De longues nuits torrides, couchés sur ce matelas en mousse bon marché, collants et ivres de sexe, refusant de dormir tant que l'autre était encore là. Ses doigts dansant en cercles lents autour de sa queue flasque tandis qu'elle lui parlait de Robert Burns, le poète écossais, le révolutionnaire, se levait d'un bond pour lui faire écouter des bribes de chansons folk, et ils riaient ensemble de ces femmes, avec leurs drôles de voix flûtées tellement sérieuses. Il lui prêta son iPod, mit les écouteurs dans ses oreilles, lui fit écouter Dizzee et Wiley et essaya de lui faire comprendre ce qu'il voulait faire de sa vie.

Il avait fallu un moment à Clio pour le prendre au sérieux, il le savait. La deuxième fois où ils avaient couché ensemble, quand il lui avait dit son âge, elle avait lâché un rire strident, une note haut perchée, et s'était mordu le poing.

— Chéri. J'ai quinze ans de plus que toi. Quinze. Si quelqu'un m'avait mise en cloque au collège, je pourrais être ta maman. En fait, j'avais une copine de classe qui a un gosse de ton âge. Bon Dieu.

— Ouais, mais y a pas un truc sur la maturité sexuelle ? Genre, j'ai lu quelque part que l'âge idéal pour baiser, c'est vingt-deux ans pour les hommes et trente-sept pour les femmes. C'est le meilleur âge. C'est là qu'ils sont au top de leurs capacités, sexuellement.

— Ah oui, vraiment. Alors comme ça t'as lu ça. Précisément ces âges-là ?

— Ouais. Enfin bon je me souviens pas des détails exacts. Mais les preuves n'arrêtent pas de s'accumuler, on dirait, tu vois ce que je veux dire ?

Et il la fit rouler sur elle-même et ils se perdirent à nouveau dans la peau et la sueur. Tout ce qu'Hamza eut à faire fut de revenir régulièrement, de se pointer à sa porte à la fin de son service, de rester dormir et lui préparer son petit-déjeuner, et elle finit par se faire à sa présence. Pendant cette première année, il la surprenait parfois en petite forme ; ils se préparaient à sortir, et il la voyait se tordre les doigts avec des gestes de plus en plus saccadés, tout en faisant les cent pas devant le miroir.

— Oh là là, mais qu'est-ce qu'on fabrique. Qu'est-ce que je fabrique. C'est n'importe quoi. Hamza, tu ne préférerais pas être avec quelqu'un de ton âge ? Avec un front lisse et des nichons bien fermes, par exemple ? Une petite nana toute fine ?

Non, répondait-il, en la prenant dans ses bras, en l'embrassant, non, pas du tout. Et à l'époque, c'était la vérité.

La première fois qu'elle vint le voir dans son univers fut le jour de leur première dispute. Il était trop content de l'apercevoir dans l'assistance quand la lumière avait accroché sa chevelure, même si elle lui avait promis qu'elle viendrait. Et tout s'était illuminé. Il avait posé chaque beat à la perfection, la piste n'avait pas sauté et le DJ n'avait pas noyé les dernières notes, il les avait laissées s'envoler. Et son flow était magnifique. Chaque mot était limpide, aucun loupé, la moindre respiration parfaitement synchro. Le public était à fond avec lui, ça sautait, ça criait à chaque nouveau sample, y compris le petit clin d'œil adressé à Clio (même s'il était à peu près sûr que personne ici ne la connaissait). Il descendit de scène avec l'impression d'avoir réussi, le petit prince, prêt à revendiquer son trophée et à l'entendre reconnaître son talent.

Elle était silencieuse, et seule sa bouche souriait tandis qu'ils étaient au bar et que les autres mecs se bousculaient pour le bourrer de coups de poing ou l'attraper par le cou : t'étais on fire mec, putain, on fire. Il y avait quelque chose qui l'ennuyait dans la réaction de Clio, mais il était trop occupé pour y réfléchir. D'instinct, quelque chose lui dit qu'il ne fallait pas insister tout de suite. Il attendit qu'ils soient partis, le moment où ils partageaient un joint à l'arrêt de bus, tandis qu'un drôle de silence régnait entre eux.

— Alors. Qu'est-ce t'as… Tu sais. Qu'est-ce t'en as pensé ?

Elle soupira, se détourna, croisa les bras ; des signes qu'il apprendrait à connaître par cœur. Un truc marrant avec Clio, finirait-il par remarquer au

fil des années, c'était qu'elle avait beau être elle-même hypersensible aux critiques, elle ne retenait jamais ses coups quand il s'agissait de vous descendre.

— C'est juste que… c'était bien. C'était très bien. Techniquement parfait, évidemment. C'est juste…

— Quoi.

— C'est juste que je pense… *Ach*, t'es un mec intelligent, Hamza. Tu pourrais faire quelque chose de tellement plus intéressant.

Ça lui fit l'effet d'un coup de poing à l'estomac.

— Enfin bon, de quoi ça parlait, en vrai ? De sortir en boîte, et le videur te laissait pas rentrer mais maintenant il te laisse rentrer à cause de toutes les fringues de marque que tu portes, et puis tu fais péter le champagne, et puis tu te contentes d'énumérer toutes les drogues que t'as prises ? Ça intéresse qui ? T'es pas un boss du rap US. T'es un jeune Pakistanais qui fait le service dans le resto de son oncle à Homerton. Tu devrais faire de la musique sur l'endroit d'où tu viens. Sur ce qui t'arrive là, maintenant.

Putain, mais quel beau ramassis de conneries. Alors qu'il y avait mis un bout de sa chanson à la con, en plus, pour elle.

— Wow. Ok. Bon, c'est ton point de vue. Peut-être que t'as juste pas capté ce que je faisais. Peut-être que tu piges juste pas la musique.

— Peut-être. Mais je trouve que tu brades tes talents. Merde, putain, Hamza. Quand on se balade dans la rue, les gens gueulent que t'es un terroriste, ils te disent de retourner chez les talibans. Ces temps-ci, tu vois la peur dans les yeux des Blancs rien qu'en prenant le métro, putain. Voilà le genre de truc dont tu devrais parler quand tu montes sur scène. C'est ça que les gens devraient entendre. Il y avait des tas d'autres gars là-dedans qui produisent des trucs plus incisifs – cette gamine avec les tresses, aussi. Tu devrais leur faire entendre ta voix.

— Nan. Nan nan, ma belle. Fais pas style que tu sais ce que c'est d'être paki. Tu sais pas. Tu crois avoir tout compris, toi la gentille petite Blanche, bien sûr. Tu sais qui a envie d'entendre un jeune Pakistanais en colère, là maintenant ? Personne, meuf. Personne n'a envie d'entendre ça. T'as peut-être remarqué que j'étais le seul basané là-dedans ? C'est de la musique de Blacks. Faut s'intégrer, et faire ce que tout le monde connaît. C'est comme ça qu'on chope un putain de contrat, voilà. Tu sais comment donner envie aux gens de te traiter de "taliban" ? Suffit d'être un jeune musulman avec une grande gueule. Ok ? Donc nan, t'as rien pigé. T'as rien pigé du tout.

— C’est exactement ça que tu devrais faire. Exactement. Sers-toi de ça. La colère est une énergie. Les Sex Pistols ont dit ça, je crois.

— Bien sûr. Ouais ouais. C’étaient des skinheads, c’est ça ? Encore des Blancs qui risquent pas de déclencher une alerte à la bombe rien qu’en prenant les transports publics. C’est exactement les gens qu’il faut que j’écoute, ouais. Ça m’aide grave. Écoute, t’es bien gentille, comme tous ces profs que j’ai eus, ils étaient bien gentils, mais t’es grave à côté de la plaque, putain, Clio. T’es peut-être trop vieille ou je sais pas. Et quand tu sais pas de quoi tu causes, tu devrais pas t’en mêler. T’as rien dit pour la chanson que j’ai samplée pour toi, en plus. “People gotta rise up”, bordel de merde. J’ai piqué ça sur LimeWire et tout pour te faire une surprise. Nan, tu déconnes, meuf. Tu déconnes.

— Si c’est ce que tu penses, tu ferais sûrement mieux de retourner chez ta mère, alors. Au passage, cette chanson ne parle pas d’une bande de gamins qui se tapent un trip en boîte. Elle parle de la vraie colère. De la vraie colère qui rassemble les gens pour faire changer les choses, pas juste pour pleurnicher sur les règles d’entrée du club du coin. Vas-y. Dégage. Fous-moi le camp. Je peux rentrer toute seule.

Il donna un coup de pied dans le flanc de l’abribus en partant, le sentit trembler sous l’impact.

— Waouh. Tellement mature, lança-t-elle dans son dos.

— Va te faire foutre aussi, hurla-t-il au ciel.

Ils ne s’adressèrent pas la parole pendant deux semaines. Puis il se pointa à son appartement tôt un dimanche matin, après avoir passé une nuit blanche à créer un nouveau morceau. Elle ouvrit la porte enveloppée d’une serviette, sa chevelure lui dégringolant dans le dos. Il dénoua la serviette et la poussa sur le lit sans dire un mot. Ensuite, il ressortit son iPod.

— Je dis pas que t’avais raison, ok ? Ouvrir sa gueule, ça reste un putain de risque quand t’as la tête que j’ai. Mais j’ai cogité à ce que t’as dit, et j’ai essayé de faire un truc qui t’aidera peut-être à croire un peu plus en moi. Et puis, aussi, de rendre ça marrant. Tu vois ce que je veux dire ?

Le morceau qu’il lui fit écouter était la version brute de “Hearing Me (Rising Up)”, qui fut le premier single qu’il parvint à caser sur Rinse FM.

OceanofPDF.com

# XANTHE

*Santorin, 2012*

Les doigts de Xanthe tripotaient la pierre pour la desceller. Une rafale de vent fit voler ses jupes et projeta dans sa bouche des cheveux emmêlés. Ils avaient un goût rance et pas très net : elle aurait bientôt besoin d'un bon shampoing. Quelque chose de tranchant à la surface du caillou lui entailla l'index, et elle laissa une bourrasque emporter ses jurons.

Tout ça pour une cigarette.

Ça faisait deux ans qu'elle conservait toujours un paquet caché dans cette anfractuosité, à mi-parcours des escaliers taillés à flanc de falaise qui reliaient la plage au studio. De vraies cigarettes, dans un paquet enveloppé de plastique, avec une jolie feuille protectrice en alu pliée à la machine, et ces affreuses mises en garde du ministère de la Santé en caractères grecs. Ce plaisir de les voir bien rangées dans le paquet, uniformes ; une fois allumées, la douceur chimique de la première bouffée. Cette somptueuse toxicité. Elle aspira, entendit le grésillement du tabac qui brûlait, regarda le bout rougeoyer, puis expira dans l'immensité bleue de la mer Égée qui s'étalait devant elle.

Elle mettait généralement un an pour venir à bout d'un paquet, parce qu'il fallait que les conditions soient réunies. Nikolas devait être à bonne distance, parti pour au moins deux heures. Il ne pouvait pas y avoir de clients dans les appartements, au cas où ils s'aventureraient sur la plage, la verraient et y feraient allusion devant Nikolas ; en lui demandant du feu l'air de rien, par exemple. Enfin, il fallait qu'elle soit assez en colère contre Nikolas pour avoir envie de rejeter totalement sa philosophie et la vie qu'ils avaient bâtie ensemble, juste le temps nécessaire pour fumer une cigarette.

Le vent était trop vif pour s'asseoir sur les marches, aujourd'hui. D'une main, elle remballa les clopes dans leur sac en plastique, les remit tout au fond de la cavité, et enfonça la pierre à l'intérieur, bien coincée pour qu'aucun hippie ne puisse la déloger avec ses doigts de pied griffus, même

en courant. Puis elle descendit jusqu'à la plage, tenant solennellement sa cigarette allumée. Les vagues déferlaient avec une férocité qui lui plaisait, frappant les rochers. Plaf. Plaf. Elle ôta ses sandales et resta debout sur le sable noir brûlé par le soleil aussi longtemps que sa peau put le supporter. Elle inhala encore une fois, imagina le désherbant et l'amiante qui remplissaient ses poumons. Plus haut, sur la falaise, le soleil se reflétait sur la paroi vitrée du studio de yoga, dessinant des motifs incandescents sur sa rétine.

Nikolas et le van devaient être à mi-chemin de l'aéroport, maintenant, devinait-elle, en train de cahoter vers le sommet de la colline, un silence gêné régnait dans l'atmosphère écœurante de patchouli, puisque aucune vitre ne fonctionnait. Elle n'était pas sortie leur dire au revoir, pour la toute première fois, mais elle avait vérifié par la fenêtre que Clio était vraiment à bord, partie, et elle était bien là, tassée sur la banquette arrière, regardant ostensiblement dans la direction opposée. Allez hop, au port, la Clio. Va donc t'asseoir sur un siège en plastique dur, avec une centaine de backpackers puants, jusqu'à ce que t'aies les fesses en sang, va respirer les odeurs atroces de la cantine bas de gamme. Va te taper le mal de mer. Vomis tout par-dessus bord. Allez va. Ça te fera les pieds.

Ce n'était pas tant que Nikolas avait un problème avec le fait de fumer en soi. Ils ne le faisaient plus aussi souvent, mais il y avait généralement un sachet d'herbe qui traînait dans leur espace de vie, un paquet de tabac à rouler. C'étaient les produits chimiques et les multinationales qui le mettaient en rogne : une pub de cigarettes sur un panneau d'affichage suffisait parfois à déclencher une colère noire, aux antipodes de son caractère. Les cigarettes étaient l'un des rares sujets qui accéléraient son débit de parole, tandis qu'il énumérait les mille poisons qui se cachaient là-dedans, dénonçait l'inhumanité des multinationales toujours prêtes à alimenter ces addictions meurtrières. Le désherbant, l'amiante.

Ah, la politique et les clopes. Depuis le début de sa vie militante, les plus gros fumeurs qu'avait connus Xanthe étaient des gauchistes, tous tellement certains que leurs roulées, leurs blagues à tabac et leurs feuilles étaient une façon de plus de niquer le capitalisme. Le vieux principe de l'aveuglement, comme s'il n'y avait pas autant d'ouvriers exploités sur les plantations de

tabac, et que les poumons ne risquaient pas de développer des tumeurs quand on roulait ses clopes. Ces cigarettes-là, ces objets minces avec leur bague sophistiquée en plaqué or, représentaient une tout autre vie pour Xanthe. Elles évoquaient les pensionnats, trois petits culs serrés les uns contre les autres et montrés par la fenêtre ; les clubs privés de Londres et le bois sombre, les cocktails, l'ébriété, les rires éclatants et la rubrique mondaine. Elles évoquaient tout ce qu'elle avait rejeté à l'âge de vingt ans, tout ce qu'elle avait voulu fuir en ne ménageant pas ses efforts pour devenir quelqu'un d'autre, et pourtant aujourd'hui elle les planquait dans une anfractuosité de la falaise, en cas d'urgence.

Une fois la cigarette fumée jusqu'au filtre (jusqu'au toncar, comme ils disaient au squat en se faisant passer des mégots de joint tout détrempés), elle l'écrasait sur une pierre qu'elle jetait ensuite à la mer, pour rincer le stigmate de suie noire. Puis, la tenant serrée au creux de sa main, elle l'emportait et longeait la plage, en quête d'un bon endroit où l'enterrer. La dernière partie du rituel consistait à se mettre en bikini, rouler ensemble ses différentes couches de vêtements et les lester avec des pierres trouvées sur la plage, avant d'entrer doucement dans la mer. Difficile de garder l'équilibre, au début, avec la violence des vagues et les galets déchaînés qui venaient la frapper, mais une fois immergée jusqu'à la poitrine, elle se jetait à l'eau, décrivait un cercle et s'allongeait sur le dos, relâchait peu à peu sa nuque, se détendait. Elle imaginait l'eau froide et salée lécher l'odeur de la fumée, les résidus chimiques sur sa peau. Elle se laissait aller en arrière, bras et jambes étendus en croix, abandonnait ses cheveux aux vagues. Elle regardait vers le ciel, les yeux plissés. C'était le moment où elle lâchait prise, laissait progressivement la réalité de sa vie lui revenir, comme un ressac. Tous les choix qu'elle avait faits – de bons choix, positifs – pour en arriver là, à cet endroit, à remplir son quotidien simple et paisible de vie saine, de soleil, d'amour et de paix…

… et là, le visage de Clio, avec ce petit sourire en coin tordu qui tendait sa mâchoire, lui revint en tête et s'interposa devant le soleil.

"T'as la belle vie ici, hein ? Remarque, t'as jamais vraiment connu les difficultés."

Elles avaient repris contact sur Facebook, que Xanthe abordait de toute façon avec des sentiments ambivalents, mais continuait à utiliser parce que

c’était son principal canal de communication avec Dido. Elle était surprise, surtout parce que ses anciens potes du squat se méfiaient généralement trop de la surveillance en ligne pour traîner sur les réseaux sociaux, et que Clio en particulier avait toujours eu une tendance paranoïaque, même comparée à eux tous. Le clic était arrivé juste au moment où tout le raffut autour de l’affaire Carrington s’était calmé – une petite notification rouge venue du passé. S’attendant à une nouvelle salve d’hostilité, elle s’était préparée au choc. Mais rien, pendant trois ans.

Xanthe s’était tenue à distance de l’affaire, mais elle faisait quand même venir les journaux en anglais de la ville touristique la plus proche, et suivait les articles sur Internet. CLIO BALANCE LES FRASQUES SEXUELLES D’UN PONTE DE LA POLICE, EX-FLIC INFILTRÉ.

Bien sûr, les gros titres tournaient ça en ridicule. Ils avaient voulu la faire témoigner, mais ils en avaient discuté, avec Nikolas. Ce n’était pas qu’elle reniait son passé, c’était plutôt qu’elle avait fait la paix avec ce passé, et avec tout ce que les gens de l’époque avaient pu faire.

“T’es vraiment qu’une sale bourge, hein, lui avait craché Gaz via Skype. T’as toujours pensé qu’à ta gueule.” Une longue séance de nage en mer, le corps suspendu dans l’eau, minuscule objet flottant dans la masse de bleu, avait suffi à en venir à bout.

Xanthe s’était construit une armure de colère à la vingtaine, comblant la moindre faille avec les idéologies des autres. Le squat, l’Utopie qu’ils avaient naïvement cru y bâtir, les manifestations et le développement du mouvement, tous ces espoirs stupides : parmi la longue série de solutions qu’elle croirait avoir trouvées, celle-ci avait été la première à tourner au vinaigre. Avec une petite fille à protéger, elle avait fui, encore et encore, les éléments négatifs de sa vie : ses anciens amis et amants, même le père de Dido. Surtout lui. Elle s’était mise à écouter ce que les autres femmes avaient à dire ; brûlant peu à peu d’une colère âpre et dévorante qu’elle n’aurait jamais crue possible. Elle avait travaillé dans des refuges pour femmes, s’était rasé la tête, avait essayé sans conviction d’être lesbienne, imposé la salopette et la coupe au bol à Dido jusqu’à ce que celle-ci se plaigne en pleurant que les autres gosses la harcelaient, et n’avait pas trouvé la paix pour autant.

Huit ans auparavant, toujours en quête de quelque chose, elle avait emmené Dido en pèlerinage. Elles avaient pris l’avion pour Athènes, leurs

vêtements fourrés en vrac dans un grand sac à dos, Xanthe serrant contre elle les membres pâles et grêles de Dido dans la file de jeunes grands et bronzés qui faisaient la queue au port des ferries. Dido, qui n'avait jamais quitté Londres, parut d'abord se ratatiner devant tant d'inconnus, se retranchant contre les hanches de Xanthe comme elle ne l'avait plus fait depuis qu'elle était toute petite. Xanthe s'était revue au même âge, gosse de riches du pensionnat, tout en jambes, déjà parfaitement habituée à prendre l'avion toute seule et dotée d'un sens inné de sa place dans le monde, qui claquait des doigts en business pour faire venir les hôtesses. Il valait clairement mieux être cette petite souris craintive, agrippée à la main de sa mère.

S'il s'était agi d'un véritable pèlerinage, Xanthe se serait contentée de faire faire à Dido le tour des rutilants immeubles résidentiels athéniens entre lesquels ils avaient transité, enfants. Mais elle n'avait aucune envie de renouer le lien avec ses parents ou la vie qu'ils lui avaient offerte. Il s'agissait de la Grèce elle-même, de ce qu'elle représentait. La peau de Dido se hâla progressivement, au fil des journées passées alanguies dans les criques rocheuses ou sur le pont des ferries, à chasser de minuscules lézards sur les pierres ; Xanthe acheta un crayon khôl chez un pharmacien de Kos, de longues et lourdes boucles d'oreilles, et une robe blanche toute fluide dans une boutique pour backpackers hippies. Elle souligna son regard et redressa la tête. Elles se lovaient toutes les deux sous les draps blancs de chambres économiques avec toilettes communes, l'odeur doucereuse des égouts montant dans la chaleur nocturne. Elles décidèrent d'un commun accord de renoncer au végétarisme, juste le temps de leur séjour, et mangèrent des calamars, des poulpes et de l'agneau dans les tavernes, se délectant ensemble de leurs riches saveurs. Dido acquit des rudiments de grec : oui et non, s'il vous plaît et merci, assez pour tirer des sourires rayonnants, la main sur le cœur, aux serveurs les plus âgés.

À Santorin, dans un village blanc taillé à flanc de falaise, elles pénétrèrent dans la fraîcheur d'une librairie en sous-sol, à l'atmosphère chargée d'encens, pour échapper à la foule de touristes qui convergeaient péniblement vers le point le plus à l'ouest, pour le légendaire coucher de soleil. Il y avait des livres en anglais, et Dido gravita dans cette direction ; plus précisément vers le mot "sexy" peint sur le flanc d'un rayonnage. Xanthe se mit à feuilleter de la poésie contemporaine grecque, peinant encore à traduire dans sa tête, tant elle manquait de pratique. Elle n'avait

jamais eu beaucoup de temps à consacrer à la poésie : elle avait toujours été trop dure pour ça, d'une façon ou d'une autre. Mais ce jour-là, à cet endroit, elle sentit quelque chose s'ouvrir en elle. Cela avait sans doute quelque chose à voir avec la luminosité particulière du soleil, ou bien les vastes étendues de ciel et de mer qu'elles contemplaient tous les jours. C'était lié au fait de ne pas être en ville, et de se remettre à parler grec. Il s'agissait d'une poétesse, Katerina Elogiat, aux yeux noisette et limpides sur la photo en couverture. Elle écrivait de minuscules fragments, quelques mots à peine, à propos de la lumière sur la mer, du besoin de faire une pause, de prendre le temps de respirer. Les yeux encore pleins de larmes, Xanthe se dirigea vers la caisse avec le livre, malgré leur budget serré pour la fin du voyage. L'homme derrière le comptoir avait un beau visage serein : il faisait plus que son âge à cause de ses longs cheveux blancs sous son foulard, mais sa peau hâlée était très peu ridée, et sa barbe était noire.

C'était Nikolas, et il lui prit le livre et sourit, sans jamais lui demander pourquoi elle pleurait. Deux soirs plus tard, ils mangeaient des fèves sur une vieille table en bois installée sous une vigne, devant sa minuscule maison. Les fèves, leur expliqua Nikolas de sa voix lente et douce, devaient être cuisinées avec amour, parce qu'il fallait les touiller pendant des heures pour qu'elles atteignent la bonne consistance. Ce soir-là, il apprit à Dido à jouer quelques airs grecs que Xanthe n'avait jamais entendus sur une petite flûte en bois, et à la nuit tombée, ils dessinèrent des mandalas dans le sable de la plage près de sa maison. Elles demeurèrent sur l'île jusqu'à la fin de leurs vacances, Dido et Xanthe pelotonnées dans la chambre de Nikolas tandis que celui-ci dormait par terre sous un simple drap dans la pièce voisine, ou dehors sous les étoiles. Le dernier soir, Xanthe se faufila pour l'y rejoindre. Ils se tinrent les mains et se racontèrent leur vie : elle, la révolutionnaire et militante (elle ne mentionnait plus jamais ses origines), lui, l'ancien toxico. Il avait découvert la méditation, lui expliqua-t-il, et ça l'avait sauvé. Enfin, pleine d'espoir, Xanthe se dit qu'elle comprenait de quoi il parlait. Ce fut elle qui initia le sexe, plongea ses yeux au fond des siens dans l'obscurité.

Il les reconduisit au ferry le lendemain matin dans sa vieille guimbarde qui sentait le patchouli, et présenta solennellement la flûte à Dido. Rayonnante, la petite le serra dans ses bras, et Xanthe se rendit compte que Dido n'avait jamais eu d'homme dans sa vie.

— Je crois qu’il va falloir que je revienne, lui murmura-t-elle à l’oreille, en se hissant pour enlacer son corps puissant et noueux.

— Oui, il va falloir, répondit-il.

Dido et Xanthe, de retour à Londres, n’étaient que des coquilles vides. Xanthe allait au travail, et Dido allait à l’école, parce que c’était ce qu’elles étaient censées faire. Il pleuvait. Toutes deux parlaient très peu, à part entre elles. Xanthe n’envoya pas d’e-mail à Nikolas : à quoi bon. Elle se sentait plus calme ; elle n’était plus en colère, plus maintenant. Un dimanche humide, Dido vint dans le salon se rouler en boule aux pieds de Xanthe sur le canapé qui lui servait aussi de lit.

— Maman, on est malheureuses ici. On n’était pas malheureuses en Grèce. Pourquoi on n’y retournerait pas ?

— J’adorerais, boubou, mais il ne nous reste plus d’argent pour repartir en vacances. On ne va pas pouvoir se permettre ce genre de chose avant au moins trois ans. Et tu as les cours.

— Mais je pourrais aller à l’école en Grèce. Je pourrais aller à l’école sur l’île.

Peu à peu, il se fit jour que Dido détestait son nouveau collège, autant qu’elle avait détesté l’école primaire. Entre deux sanglots, elle avoua qu’elle ne s’était fait aucune amie, et que certains garçons plus âgés s’étaient mis à l’appeler “Dindon”. Xanthe maudit à nouveau la jeune fille stupide de vingt-trois ans qu’elle avait été, d’avoir trouvé ce prénom romantique.

L’entrevue avec son père fut brève. Une table à son nom au Café Royal ; il lui avait proposé de venir à son bureau, et elle avait dit non, mais tu peux m’inviter à déjeuner.

— Je veux ce qui m’est dû en tant que fille. Je ne t’ai rien demandé pendant quinze ans ; je ne te demanderai plus jamais rien. Je veux rentrer à la maison ; je veux bâtir une vie pour ta petite-fille là-bas, et laisser derrière nous ce pays misérable. Rien de bon ne nous est arrivé depuis que tu nous as amenés ici.

Le vieux salopard s’était montré étonnamment accommodant, agréable, même. Elle s’était attendue à devoir se battre davantage. Il fit signe au serveur de remplir leurs verres de vin, puis lui rédigea un chèque, avant de le brandir sous son nez.

— Une seule condition. Nous voulons rencontrer cette petite-fille.

Elle tressaillit mais, parce qu'elle avait anticipé quelque chose de ce genre, elle avait une réponse toute prête.

— Maman peut la rencontrer. Pas toi. Tu sais pourquoi.

Il ne la regarda pas dans les yeux en lui tendant le chèque.

— Très bien, répondit-il. De tout ce qu'il avait pu dire, c'était ce qui se rapprochait le plus d'un aveu.

Elles partirent juste avant Noël, firent tout le trajet en avion, cette fois, se débarrassant progressivement de leurs couches d'épais vêtements d'hiver dans les toilettes des aéroports. Xanthe lut Katerina Elogiat pendant le vol, respira l'encens à chaque page. Elle retourna à la librairie et il ne leva pas les yeux ; elle se colla contre un rayonnage, fit mine de chercher quelque chose. Quand elle se retourna, il lui souriait. Il posa un doigt sur son front, sur ce qu'elle apprendrait à appeler son troisième œil.

— Je savais, dit-il.

L'argent servit à payer le loyer d'un appartement, une vieille voiture, et un professeur particulier pour aider Dido à améliorer son grec. Plus tard, il paya aussi les arrhes du studio perché sur la falaise, et un ouvrier du coin pour les aider à abattre le mur principal côté mer et le remplacer par des fenêtres ; l'argent leur permit d'acquérir la ruine taillée à même la roche, de la rénover pour en faire six petits appartements, et d'engager une agence professionnelle d'Athènes pour créer leur site web. Ils vécurent avec ce qui restait jusqu'à la fin de la première saison. À ce stade, le bouche à oreille avait fonctionné et ils animaient huit retraites de yoga par an.

Le nom l'avait interpellée, quand l'e-mail était arrivé avec sa réservation, raflant la dernière place à la dernière minute pour la semaine réservée aux débutants. En fait, il lui fallut une seconde pour la resituer. Ça ne pouvait pas être une coïncidence, n'est-ce pas ? Non, bien sûr, Clio devait savoir qu'elle gérait cet endroit. Ils avaient utilisé une photo d'elle et Nikolas, souriants, sur la page d'accueil du site web. Mais pourquoi se contenter de réserver ? Pourquoi pas de petit message amical sur Facebook, pas d'e-mail personnel ? Bon, eh bien ce n'était pas Xanthe qui allait prendre l'initiative. Elle vécut le compte à rebours des quatre semaines jusqu'à l'arrivée de Clio avec une angoisse croissante.

La chevelure rousse. Xanthe l'aperçut par la fenêtre du van au moment où celui-ci se garait dans l'allée. Avait-elle foncé ? Du henné pour recouvrir

le gris, maintenant ? Toujours ce rouge à lèvres, aussi. Alors que leurs hôtes dépliaient leurs membres pour quitter la banquette arrière, elle remarqua avec amusement que Clio se fondait parfaitement dans la masse. Une quarantenaire comme les autres, un peu perdue, cheveux en désordre et foulard emporté par le vent. Xanthe se redressa et se grandit, puis s'avança à leur rencontre, lança un bienvenue à la cantonade avant de se tourner vers Clio, ouvrant les bras sans décoller les coudes de ses flancs.

— Et bienvenue à toi, ma vieille amie.

Clio s'était épaissie, empâtée au niveau des hanches. D'abord, Xanthe se demanda si elle s'était laissé rattraper par les premiers signes de la maturité, mais en observant prudemment Clio de loin lors du premier repas partagé, elle se rendit compte que l'électricité d'autrefois était toujours là, qu'elle cherchait à s'affirmer. Leur clientèle, composée presque exclusivement de femmes aisées dont les enfants avaient grandi, parlait la langue commune des vacances en Espagne et des escapades dans les vignobles, des marques haut de gamme et des filles en année sabbatique. Elle s'était imaginé que tout cela exclurait Clio, mais au moins deux d'entre elles paraissaient l'avoir reconnue de son passé de pop-star, et sous leur regard elle prenait de l'envergure, s'illuminait.

— Elle va te donner du fil à retordre pendant les cours, mon amour. Élève difficile.

— Tu te méfies tellement d'elle, fit Nikolas, en l'attrapant par la taille. Tu as peut-être raison, mais c'est d'autant plus important de lui laisser de l'air pour qu'elle puisse apprendre, retirer ce qu'elle peut de notre petit sanctuaire.

— Tu verras que j'ai raison. Mais d'accord.

Clio finit par l'attraper après la séance de yoga dynamique du premier soir, à laquelle Xanthe assistait généralement pour servir d'interprète, si jamais quelqu'un avait du mal à comprendre l'accent de Nikolas, au début. Une main sur son bras, toutes deux transpirant légèrement. Chaleur et soleil partout.

— Toi. Tu as une mine fantastique. Mais tu le sais. C'est clair que ça te fait du bien d'être ici. Et quel endroit. Quelle vue ! *Ach*, j'espère que ça ne te dérange pas que je sois là, Xanth. C'est juste que la coïncidence était trop parfaite, cette place qui vous restait. Ça fait un an ou deux que j'avais envie de me mettre au yoga – je crois que ça pourrait vraiment me faire du bien,

tu vois ? Et j'étais là-bas – elle tendit le bras avec désinvolture, désignant vraisemblablement la Grèce entière – à travailler avec les militants anti-austérité à Athènes, à aider les producteurs de pomme de terre – il se passe des trucs vraiment incroyables là-bas, mais évidemment tu sais déjà tout ça. Ces deux dernières années ont été rudes, et je me suis dit, et si je prenais un peu soin de moi.

Xanthe s'était mise à douter, sous le flot de mots et de sourires qui l'inondaient comme les UV d'une lampe à bronzer – pourquoi croyait-elle toujours que les gens ressurgis de son passé en avaient après elle ?

— J'avais besoin de partir. Une sale rupture, des problèmes de santé, et le stress de ce procès. Pfiou. J'avais besoin d'être ici et de parler à quelqu'un qui sait vraiment. Qui a vécu ça aussi. Toute l'histoire avec Mark.

Et voilà, songea Xanthe.

Clio la regardait, rayonnante.

— Ça tombait parfaitement, répéta-t-elle.

— Bon, tous les gens qui viennent ici cherchent à guérir quelque chose.

Nikolas se montrait à nouveau agaçamment raisonnable.

— C'est juste que… j'ai fait la paix avec ça, chéri. Je n'ai pas envie de m'appesantir éternellement là-dessus. Ce qui s'est passé… c'est même pas le pire truc que j'ai vécu…

— Mais ton amie, elle n'a pas réussi à trouver cette paix. Elle vient te voir pour que tu l'y aides. Et c'est ce qu'on fait ici, non ? On aide les gens à trouver la paix. Comme nous avons trouvé la nôtre.

— On est une retraite de yoga, pas un cabinet psy. Elle va devoir faire une partie du boulot toute seule.

— Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue aussi tendue, dit-il, et il enroula ses bras et ses jambes autour de son corps, frottant son nez contre ses épaules en les massant. Peut-être que ça va te faire du bien à toi aussi, de t'ouvrir à nouveau à quelqu'un de ton passé, quelqu'un qui connaît cette part de toi ? D'un seul coup, ça donne l'impression que tu as gardé trop de choses en toi pour être vraiment en paix… Ça doit être enfoui là quelque part, non ?

Elle s'écarta brusquement de lui.

— Non mais arrête ton paternalisme, là, Niko. Ça te plairait, toi, si un de tes copains junkies se pointait ici, qu'il s'attendait à ce que tu sois la même

personne qu’autrefois, qu’il exigeait toujours plus de toi ? Qu’il essayait de te ramener encore une fois à tout ça ?

Il quitta le lit, sortit de la pièce.

— La plupart de mes copains “junkies” sont morts, lâcha-t-il par-dessus son épaule.

Un coup bas. Ça ne lui ressemblait pas ; ça ne leur ressemblait pas. Et Xanthe savait à qui elle en tenait rigueur.

Le lendemain, après les asanas du soir et la fermeture du cercle, Clio passa la tête par la porte. “Toc toc”, dit-elle, sur ce ton penaud et mielleux que prenaient toujours les Anglaises, et qui paraissait chaque jour plus étranger à Xanthe. Elle tenait une bouteille de vin qu’elle avait dû apporter avec elle, et deux gobelets en carton de la fontaine à eau du studio.

— Je me suis dit qu’on pourrait se prendre un petit moment pour se retrouver… ? dit-elle.

Nikolas était planté au bout du couloir, il hochait la tête en souriant – manifestement ils avaient fomenté ça ensemble. Les petits cons.

— Je n’aime pas qu’on se ligue contre moi. Je te l’ai déjà dit, marmonna Xanthe à Nikolas en allant ramasser son châle, se fichant pas mal que Clio l’entende. Il eut ce petit geste fuyant qu’il faisait toujours pour esquiver une dispute, ses épaules s’affaissant légèrement, ses bras soudain filiformes. Une mauvaise herbe, songea-t-elle, comme à chaque fois qu’il reculait devant elle, une mauvaise herbe qui avait pris vie. Ça passerait. Ça passait toujours.

Alors qu’elles s’engageaient sur le chemin qui descendait vers la mer, Clio chercha son bras, et Xanthe la laissa tâtonner une seconde, maladroitement, avant qu’elles ne s’attrapent vaguement par le coude. Elle s’était déjà promenée bras dessus bras dessous avec des amies, quand elle était collégienne, et se souvenait qu’il y avait une bonne et une mauvaise manière de s’y prendre. Quand on faisait ça bien, les corps s’emboîtaient comme si vous ne formiez qu’un seul et même être ; sinon, ça n’était que des coudes endoloris qui n’arrêtaient pas de se cogner.

Clio se mit à parler.

— Je suis contente qu’on ait l’occasion de faire ça. Je me disais juste que ce serait un petit peu dommage que je fasse tout ce chemin sans qu’on ait l’occasion de passer un moment toutes les deux. Tu dois être tellement occupée, en même temps. Enfin je veux dire, une affaire pareille, ça tourne pas tout seul, hein ? Nikolas a peut-être l’air super détendu, en tant que

visage public de l'entreprise. N'empêche que tout le monde sait le boulot que tu fais, au passage. – Et à cet instant elle s'empara de l'autre main de Xanthe, la tapota.

Non mais elle veut mes deux mains, celle-là, maintenant ? songea Xanthe. Lâche-moi. Lâche-moi tout de suite.

— Toute la cuisine, l'administratif ; c'est toi qui prends toutes les réservations, qui fais le site et tout, pas vrai ? Derrière n'importe quel grand homme il y a une femme qui lève les yeux au ciel, hein ?

— Ce n'est pas tout à fait comme ça que ça marche, entre Nikolas et moi, répondit Xanthe.

— Ça t'arrive de te sentir seule ? demanda Clio, apparemment de but en blanc, comme si l'intrusion précédente n'était qu'un préambule à la conversation, avant de rentrer dans le vif du sujet. Maintenant que vous êtes juste tous les deux, Dido partie. Enfin bien sûr, il y a vos clients…

— Nous ne considérons jamais nos hôtes comme des clients, Clio.

— Non, mais n'empêche qu'ils sont là et qu'ils te paient pour un service. Alors, tu t'occupes de ces hôtes pendant la moitié de l'année, mais ensuite le reste du temps, tu restes là les bras croisés ? À l'écart du monde ?

Elle désigna une place sur le sable, aplanit ce dernier d'une main.

Xanthe, qui s'était retrouvée on ne sait comment à porter la bouteille et les verres, s'assit et entreprit de verser le vin.

— Il y a toujours des choses à faire. On prend les réservations, on approfondit notre propre pratique, on trouve de nouvelles manières d'être au monde, tout simplement. Parfois, se contenter d'exister suffit. C'était une sacrée découverte, ça. Ici. Santé.

— *Slàinte*. J'imagine que je peux pas vraiment comprendre. C'est pas comme ça que je fonctionne. Tu me fascines, je dois dire. Enfin regarde-nous, on a le même âge…

Ce ne serait pas très féministe, se dit Xanthe, de lui rappeler que je suis beaucoup plus jeune qu'elle.

— … et on est parties du même endroit, du même genre de lieu – enfin pas à l'origine, évidemment, mais du même type de militantisme, du même engagement par rapport à la façon dont le monde tourne. On a vécu dans le même squat, on a baisé le même flic infiltré…

Et c'est parti, pensa Xanthe.

— Comment tu peux laisser passer un truc pareil ? Comment tu peux te réveiller, regarder le monde, tel qu'il est, et ne pas être en colère ?

— Est-ce que t’es venue ici pour m’accuser, Clio ? Est-ce que tu m’as acheté une bouteille de vin et obligée à changer mes plans pour la soirée, juste pour me balancer mes fautes ? Est-ce que t’as pris un ferry, est-ce que t’as payé quatre jours de stage d’une discipline qui ne t’intéresse pas tellement, juste pour pouvoir me dire mes quatre vérités ?

— Je suis désolée. Je suis désolée. C’était pas ce que je voulais dire. Tu sais quoi ? Je suis peut-être jalouse, ma vieille. Je te vois ici, dans cet endroit où t’étais destinée à vivre, c’est tellement évident. Je vois la paix en toi. Moi, j’ai jamais eu ça. Pas une fois dans ma vie j’ai eu l’impression d’être à ma place quelque part, comme tu sembles l’être, rien qu’à te voir dans ce paysage, là.

Et pendant un moment, leur conversation tourna autour de l’île – autour du rythme quotidien de la vie de Xanthe, des études de Dido à Athènes, des espoirs et des craintes que Xanthe nourrissait pour elle ; et puis autour du chagrin d’amour tout récent de Clio, un homme plus jeune qui l’avait quittée pour devenir une pop-star, en tout cas à ce qu’il semblait. Les tours habituels que pouvait prendre une conversation entre vieilles connaissances. Mais l’odeur du secret ne cessait de remonter à la surface. Clio avait envie de parler du procès. Bien sûr qu’elle en avait envie.

— Enfin bon, on a toutes couché avec lui, pas vrai. Toi. Je sais que Fran aussi même si elle aime les filles. Tu vois, c’est pour ça… Je comprends complètement que le crime commis contre Sammi était le plus grave, mais j’ai quand même vraiment vécu ça comme une violation, c’est pour ça que je me suis dit que j’allais pousser ce truc jusqu’au bout. Tu sais, je pouvais faire plus, avec ma notoriété. Je pouvais protéger un peu Sammi. Prendre quelques scuds à sa place, si tout le monde était focalisé sur moi. C’est ce que j’ai pensé. Mais quand même, nous toutes, faut qu’on surmonte cette histoire, non ? Attention, les mecs aussi ont été trahis, hein, je ne dis pas, mais il se servait d’eux que sur un seul plan, tu vois ce que je veux dire. C’est du viol. On a toutes été violées, parce qu’aucune de nous n’a consenti à avoir des rapports sexuels avec cet homme-là, et je regrette qu’on ait pas été plus malignes là-dessus, tu sais – je regrette qu’on ait pas pu mettre un peu plus de chances de notre côté. Tu sais, un de ces grands avocats surpuissants. Ceux qui coûtent cher. On aurait pu l’avoir comme ça. C’est vraiment dommage – on n’avait personne avec de vraies ressources financières de notre côté.

Oh, on se demande bien où tu veux en venir, se dit Xanthe.

— J’aurais cru qu’au moins un journal nous suivrait mais non, ils aimaient bien le côté scandale sexuel, mais au bout du compte personne n’était prêt à prendre parti contre l’establishment. Mieux vaut un seul flic pourri que de faire tomber tout le putain de système, hein. Et ça reste toujours en toi, pas vrai ? Cette violation ? Enfin, je peux que respecter la manière dont tu as choisi d’y faire face. Je crois pas que toutes les femmes devraient être forcées d’affronter leur violeur et de revivre tout ça encore une fois. Mais pour moi, c’était la seule façon, ça c’est sûr.

Au tout début de la vingtaine, quand Xanthe avait fugué pour la première fois, un cortège de jeunes mâles immatures à dreadlocks avaient fait la queue pour venir lui balancer les fautes inhérentes à ses origines, elle qui était programmée pour la bourgeoisie, les privilèges ; ils avaient essayé de détruire ça en la détruisant, elle. Le traitement que tous recommandaient, curieusement, était une bonne grosse dose de bite de prolo. Xanthe avait couché avec eux en pensant que c’était de sa faute, la faute de cette garce pleine de fric qu’elle avait été, à chaque fois que le sexe devenait trop brutal, les mots accusateurs. Elle s’était mise à atténuer son accent, cette espèce de clairon tonitruant, avec un coup de glotte, lâchant seulement que ses parents étaient des “immigrés grecs” quand on lui posait la question. Mark Carr, Michael Carrington, peu importe comment il s’appelait, était différent. Plus elle en avait appris à son sujet, quand la frénésie médiatique battait son plein autour de l’affaire, plus elle s’était rendu compte qu’en fait cette différence les rapprochaient, car c’était quelque chose qu’ils s’efforçaient tous les deux de dissimuler dans le squat. Il n’avait aucune revanche à prendre sur son corps ; il la reconnaissait, parce qu’ils faisaient partie du même monde. Il ne se montrait pas particulièrement tendre au lit, mais d’un merveilleux détachement, comme si tout ça n’était qu’un devoir scolaire. Elle supposait qu’en fait, c’était bien le cas.

S’adressant à présent à Clio, elle se contenta de répondre :

— Je vois les choses différemment, mais je garde ça pour moi. Ce n’est pas un sujet dont j’ai envie de parler. J’ai digéré tout ça il y a longtemps, c’est terminé.

— Terminé. C’est ça. C’est pour ça que je suis là. Apprends-moi comment tu fais, Xanthe. Apprends-moi à ne plus rien ressentir. Je me réveille tous les jours avec cette trahison, avec l’idée que l’État a cautionné le viol que j’ai subi, qu’il a profané tout ce que je croyais connaître.

Un viol, un viol, songea Xanthe. Vous avez baisé quelques fois, parce que c'était le plus beau mec du squat et que t'avais envie de lui, et ensuite tu t'es sentie affreusement coupable à cause de la petite amie dont t'étais censée être tellement proche. Mais peut-être que Mark avait été différent avec Clio et avec Fran – peut-être qu'il n'y avait pas eu cette reconnaissance, peut-être que ce n'était que du mépris. Elle se sermonna : ce n'était pas féministe de se moquer du vécu exprimé par une autre femme.

Elle avait vraiment envie d'une cigarette.

— Je ne suis plus en colère, Clio, c'est tout. J'ai coupé les ponts, je suis partie. Je sais, je sais, j'ai le luxe de pouvoir le faire, d'avoir trouvé un endroit où cette attitude prend tout son sens, et un compagnon qui m'aide à y arriver. Honnêtement, je me sens vraiment loin de cette époque de ma vie, je te jure. Tout le temps que j'ai passé à Londres était atroce. Les choses n'ont retrouvé du sens qu'à partir du jour où on a atterri ici, Dido et moi. Tout ça – le squat, tout ce militantisme, tout ce truc de vivre en communauté. Et puis après – les groupes de femmes, la politique locale, la colère. Toute cette colère, tout le temps, Clio. Je n'étais pas faite pour vivre là-bas, dans ce petit pays misérable et enragé. Ma fille non plus. C'est plus facile d'être en paix ici.

— En paix ! Ton pays est au bord de la révolution socialiste. Non mais tu peux pas imaginer les gens avec qui je bosse à Athènes. Un mouvement d'ampleur nationale. Ils sont en train de renverser le capitalisme de fond en comble. C'est du lourd, ici – comme à Gênes en 2001, tu vois. C'est inspirant comme pays, non ? Comment tu peux vivre ici et ne pas avoir envie de participer à ça ?

— Ça ne nous atteint pas vraiment. Enfin merde, quoi, on vit au bord d'une falaise. Le but même de cet endroit, c'est d'offrir aux gens une alternative à tout ça.

— À tout ça… À la politique ? La vie du monde ? C'est une échappatoire, alors. Pour les gens qui peuvent se permettre de regarder ailleurs ? En prenant le fric des touristes.

— C'est généralement ce qu'implique le mot retraite, oui.

— Je ne vois tout simplement pas comment c'est possible. Quand on a vécu ce que j'ai vécu… Ce que tu as vécu. Quand est-ce que t'as cessé d'être en colère ?

— Peut-être que t'as besoin de rentrer chez toi. C'est ce que j'ai fait. L'endroit peut aider, le bon environnement. Te trouver.

— Je ne sais pas vraiment où c'est chez moi, Xanthe, je suis pas comme toi. J'ai pas ce genre d'identité.

— T'es écossaise, non ? Alors va là-bas. Paraît qu'il y a de beaux paysages. Va t'asseoir dans une vallée brumeuse, prendre de la hauteur dans les Highlands, ou un truc dans ce goût-là. Va te trouver un grand bûcheron taiseux en kilt – quelqu'un de ton âge, quelqu'un qui a déjà donné aussi, pour réchauffer ton lit. Ce n'est pas forcé d'être l'endroit où t'as grandi. Parce que bon, c'est pas dans les putains de quartiers sécurisés pour millionnaires athéniens que je risquais de trouver beaucoup de paix intérieure !

Erreur, se rendit-elle compte dès qu'elle eut prononcé ces mots. Erreur de rappeler à une camarade, n'importe laquelle, d'où vous veniez. Clio avait bien enregistré, elle le voyait.

— Ouais, je pourrais faire ça. Je pourrais aller dans les Highlands ou un truc comme ça, obtenir un logement social dans un coin de campagne. Évidemment je n'ai pas la sécurité financière qui me permettrait de faire comme toi ici. Acheter un studio de yoga à mon amant. Mon bûcheron.

Le vin commençait à circuler dans le corps de Xanthe – ils ne buvaient pas beaucoup, Nikolas et elle, et certainement pas pendant la saison des hôtes.

— Voilà, c'est de ça que je parle. Toute cette rancœur que t'as après moi parce que j'ai eu une enfance plus privilégiée. Oh, je m'en rends bien compte, tu sais. Y a pas un seul vieux "camarade" qui me laisserait l'oublier, chérie, et toi non plus tu ne me le permettras jamais, je me trompe ? Tu n'es même pas capable de voir au-delà de ça, la personne que je suis, tu me considères toujours comme un symbole. T'arrêteras jamais d'en vouloir à la terre entière, même si on est pas censées en parler, hein ? Tu sais quoi ? Je sais que vous avez tous eu la vie beaucoup plus dure que moi. Je le sais. Mais ça veut pas dire que je suis pas capable de ressentir la peine ou la souffrance, ou le besoin de m'en éloigner pour préserver ma propre santé mentale, celle de ma fille…

Clio avait désormais un regard chafouin, sournois, le coin des yeux brillants. Elle était très saoule, s'aperçut Xanthe, elle avait dû boire dans sa chambre avant de passer la voir.

— D'accord. Ça t'empêche pas d'être capable de ressentir ta propre souffrance. Mais les autres gens, tu préférerais juste ne plus avoir à penser à leur souffrance ? C'est bien ça ?

— J’ai mené mes combats. J’ai donné. C’est juste que… c’est épuisant, Clio. Ce que tu décris, se réveiller tous les matins en colère contre l’état du monde, avoir envie de se battre… Personne ne peut continuer à faire ça indéfiniment. Tu ne te lasses jamais ? Tu te dis jamais, ok, c’est bon, ça suffit, j’arrête là ?

— Non. Parce que si tout le monde faisait ça, ça servirait à rien de continuer. Le monde s’endurcirait. Les salopards auraient gagné.

Clio se leva – elle était clairement déterminée à être celle qui couperait court à la conversation. Laisse-la faire, laisse-la faire, pensa Xanthe.

— Je vois comment t’as fait, Xanthe. Merci. Tu m’as montré ta façon de gérer, et j’en veux pas – je pourrais pas me le permettre, même si je voulais. Nous autres qui sommes nés dans la lutte, on ne pourra jamais se contenter de fermer les yeux, tu sais. Continue comme ça, ma jolie. Reste bien tranquille. Reste déconnectée. C’est pas pour les gens comme moi.

Xanthe la regarda partir et traverser le sable avec difficulté, puis elle se releva et alla se mettre au lit, ignorant Nikolas. À trois heures du matin, un rugissement annonça l’arrivée d’un quad de la ville, qui s’arrêta en grondant devant les appartements, et quelqu’un monta bruyamment l’escalier et claqua la porte en veillant à ce que tout le monde soit au courant.

À cinq heures, Nikolas se leva pour commencer les préparatifs de la salutation au soleil. Xanthe l’engueula depuis le lit.

— Ne me refais plus jamais ça, Niko. C’est pas à toi de décider si je dois discuter avec quelqu’un, si je dois être amie avec. Demande-moi. Tu n’as pas le droit de prendre des décisions pour moi. Si j’ai pas envie de parler à quelqu’un de mon passé, tu respectes ça et tu me laisses tranquille, ok ?

Ce haussement d’épaules de poltron. Elle ramassa une sandale pour la lancer à travers la chambre, et elle heurta la porte au moment où il la refermait.

Elle remarqua que Clio n’était pas venue aux asanas du matin. Les autres hôtes poireautaient dans l’allée, assis sur le mur qui dominait la mer, les pieds ballants, profitant d’une dernière petite dose de soleil avant la route jusqu’au ferry, et le ton devenait de plus en plus fébrile et angoissé, à mesure que le temps filait. Nikolas alla tambouriner à la porte de Clio, et celle-ci dégringola l’escalier dix minutes plus tard, évitant de croiser les regards. Cette cigarette, se dit Xanthe, alors que le gros derrière s’engouffrait dans le van. Cette cigarette n’allait plus tarder.

OceanofPDF.com

# DONALD

*1974-1984*

Donald avait fourré dans le van la carcasse de son ami en pleine gueule de bois et avait pris le volant direction l'Ayrshire, tandis que Malcolm ronflait sur le siège passager. Le village d'Eileen, avec ses briques grises battues par les vents et pas la moindre touche de couleur, ne leur déroula pas le tapis rouge. L'école primaire était en béton coulé, tout en murs abrupts et en angles pointus où devaient s'égratigner les petits corps tendres. Ils étaient assis devant, juchés sur le capot du van, aussi suspects que mal à l'aise – mais c'étaient les instructions d'Eileen, communiquées par téléphone à Donald : "Faudra que vous alliez la chercher à l'école, et vous la déposerez à la maison ensuite. Je veux pas le voir."

— Elle veut tout de même pas qu'on se fasse arrêter ? marmonna Donald tandis qu'un flot de parents se déversaient devant eux et dévisageaient les deux inconnus et leur van. Malcolm se contenta de rire de nouveau, derrière une paire de lunettes noires. Au bout de vingt minutes sans voir la petite, Donald le poussa dans l'enceinte de l'établissement. Une femme aux airs de faucon vint à leur rencontre au milieu de la cour, du genre que Donald imaginait bien massacrer des cantiques au piano ; clairement, ils avaient été observés.

— Puis-je vous aider.

Sans point d'interrogation.

— Malcolm, marmonna Donald.

Malcolm se réveilla, remit la machine en route.

— Bonjour, madame… ? McGrouther ? Madame McGrouther. Je suis venu chercher ma fille, Cliodhna. Elle est en CP… – Il s'arrêta et vérifia auprès de Donald, qui leva les yeux au ciel. – … en CE1. Sa mère nous a dit de venir la chercher. Une surprise pour son anniversaire, voyez.

La femme était trop proche, elle pouvait sans doute sentir le whisky de la veille qui suintait de ses pores.

— Nous n’avons aucune élève de ce nom. Je vous suggère de quitter l’établissement immédiatement.

— Pardon ? Écoutez, ma petite dame, mon ex-femme m’a dit qu’elle serait là. C’est prévu comme ça. Je suis là pour récupérer ma fille et l’emmener fêter son anniversaire. J’ai fait toute la route depuis Skye et je vais pas vous laisser m’en empêcher, espèce de…

— Madame McGrouther, intervint Donald. C’est Cliodhna Campbell que nous venons chercher. Son deuxième prénom, c’est Jean. Est-ce que vous auriez une Jean Campbell que personne n’est encore venu chercher ? Peut-être inscrite sous le nom de jeune fille de sa mère, Johnstone ? Sa mère, c’est Eileen Campbell – enfin, Eileen Johnstone. Son père et son oncle Donald sont là. Elle nous connaît, ne vous en faites pas.

Donald n’avait pas l’habitude d’être celui qui faisait son numéro de charme pour leur ouvrir des portes. On conduisit la petite Jean Johnstone à l’entrée, et on lui demanda si elle reconnaissait ces hommes, mais elle était déjà en train de se jeter joyeusement dans les jambes de son père. Leurs retrouvailles donnèrent le ton des trois anniversaires suivants : une virée dans le van jusqu’à Girvan, le petit corps frétillant serré entre eux à l’avant qui parlait en continu de l’école, débitait les noms des autres enfants, leur offrait des imitations haut perchées de tous les affreux cantiques presbytériens que Mme McGrouther semblait bel et bien massacrer. Le plus souvent, c’était Donald qui la poursuivait jusqu’à la plage, qui rugissait et faisait semblant d’être un monstre tandis qu’elle poussait des petits cris ravis ; certes, Malcolm tanguait et titubait en marchant sur le sable avec eux, et il avait parfois une drôle d’haleine ; mais sa fille ne semblait pas s’en apercevoir. Elle le regardait avec admiration quand il faisait glousser et rougir la vendeuse du stand de glaces. Chaque fois, elle courait tout droit se jeter dans les pattes de Malcolm, les cheveux invariablement dressés dans un halo de frisottis orange, au grand dam d’Eileen qui s’évertuait à les couper court, et hurlait, “Mon papa ! Mon papa !”.

Cette fois-là, la première, quand ils eurent englouti leur fish & chips et avalé une deuxième fournée de glace achetée alors qu’ils avaient tous la panse bien remplie, tandis que le soleil commençait à descendre et que Donald les poussait doucement vers le van, Malcolm laissa soudain éclater quelque chose qui bouillonnait en lui depuis un moment.

— Cliodhna. Pourquoi ta mère leur a demandé de t'appeler Jean à l'école ?

Elle le regarda un moment, essayant de se souvenir.

— Ben, maman, elle a dit que… que personne serait capable de le prononcer comme il faut. Elle a dit que c'était trop bizarre pour l'école et pour ici. Des fois, c'est dur de se rappeler que c'est moi quand ils disent Jean.

— Mais tu t'appelles Cliodhna. Pas Jean.

— Jean, c'est mon deuxième prénom. Cliodhna Jean. Jean, c'est pour quand je suis avec maman et Cliodhna quand je suis avec pa… avec toi. C'est mon nom secret. Personne d'autre n'a de nom secret.

Ils se garèrent devant la rangée de maisons en crépi qu'Eileen leur avait indiquée, une adresse différente de la dernière fois, quelques mois plus tôt. Ils vérifièrent rapidement que Cliodhna avait toutes ses affaires – son cartable, son pull, le xylophone en bois qu'elle avait extorqué à son père lors d'un arrêt à Ayr sur le chemin du retour – et ce furent les embrassades. Donald la souleva haut dans les airs et la fit redescendre avec force gloussements, tandis que son père s'agenouillait pour la serrer fort contre lui. Quand Malcolm la lâcha, Donald vit qu'il avait les yeux humides.

— Cliodhna, j'aimerais que tu demandes à ta mère de venir ici, s'il te plaît.

— Arrête, Malcolm, dit Donald. Tu connais les termes du contrat. Elle ne veut p…

— Ta mère, Cliodhna. Fais de beaux rêves, *m'ghaol*. Et n'oublie jamais que tu as un papa qui t'aime.

Cliodhna sautilla dans l'allée et entra dans la maison. Comme il commençait à faire frisquet, ils s'installèrent dans le van pour attendre. Malcolm fulminait en silence, et Donald savait qu'il valait mieux ne pas s'y frotter.

Au bout d'une dizaine de minutes, Malcolm tendit le bras par-dessus Donald et maintint son poing sur le klaxon.

— Malcolm.

— Je vais parler à ma femme, Donald Bain. Merci de rester en dehors de ça.

Rien. Il enfonça de nouveau le klaxon, cette fois deux, trois, quatre coups. Quelques lumières s'allumèrent dans les maisons voisines – c'était une petite rue en impasse. Un homme apparut dans l'encadrement de la

porte où Cliodhna avait disparu. Malcolm fut hors du van en un instant, Donald sur ses talons.

— J'aurais dû m'en douter. J'aurais. Dû. M'en. Douter.

— Vous voulez quoi ?

Il était costaud, celui-là, dix ou quinze ans de plus que Donald et Malcolm, le cuir tanné par une vie de dur labeur.

— Je peux savoir qui t'es, toi ?

— Je pourrais te poser la même question, mon coco. Qu'est-ce que t'as à faire du raffut devant ma maison ?

— Oh, tu sais qui je suis. Ta maison. Ah, elle est forte. Pas vrai qu'elle est forte, Donald ? Bon, bref, j'aimerais beaucoup parler à ma femme, merci. Eileen Campbell, comme elle s'appelle encore et s'appellera toujours.

— Elle est pas intéressée, mon pote. Elle sortira pas.

— J'ai une question importante à discuter avec elle au sujet de l'éducation de ma fille, Cliodhna Jean Campbell, comme c'est marqué sur son acte de naissance. Je vois pas en quoi ça te regarde.

L'homme se hérissa comme un de ces gros molosses prêts pour la bagarre. Donald n'était pas certain de leurs chances, même à deux contre un.

— Je vais te faire voir si ça me regarde.

Mais alors qu'il commençait à marcher sur eux, la porte s'ouvrit à la volée et Eileen s'avança, plus maigre que jamais, impeccablement maquillée comme à son habitude.

— Laisse, Alec. Je m'en occupe.

Elle faufila son corps svelte entre eux, attrapa son homme par le visage, lui caressa la joue. Il se figea, souffla par les naseaux. Puis il se tourna vers Donald.

— Très bien. Dis à ce bon à rien d'alcoolo que si je le revois traîner autour de ma maison, je le tue direct et je me fous des conséquences. Et tu lui fais signer les papiers du divorce. C'est compris, mon gars ?

La porte d'entrée claqua. Malcolm et Eileen se défiaient du regard, davantage unis par leur haine mutuelle qu'ils ne l'avaient jamais été au temps où ils vivaient ensemble.

— Pourquoi tu lui as changé son nom, bordel ?

Elle siffla bruyamment pour le réduire au silence.

— Tout doux, Malcolm Campbell, ou je fais rappliquer Alec, et cette fois je ne me mettrai plus en travers de son chemin. Peut-être même que je laisserai la petite regarder.

Il gronda et montra les dents, mais baissa le ton jusqu'à un murmure exagéré.

— Notre fille a un prénom, Eileen. Elle a un prénom, et ce prénom est la seule chose qui la relie à l'histoire de ma famille, à sa langue et ses traditions. Je te remercie d'informer l'école que c'est ainsi qu'on doit l'appeler.

— Tes traditions. C'est un prénom irlandais, pas un prénom des îles. Je ne peux pas la laisser à l'école avec un prénom irlandais. Tu sais comment sont les gens, par ici ? Tu sais à quel point c'est profondément ancré ? Ne sois pas bête. Et puis, personne est foutu de l'écrire correctement.

— Et le Johnstone ? Tu es toujours une femme mariée, non ? Et ça dit clairement sur son acte de naissance : Campbell. Campbell !

— Johnstone, c'est le même nom que ses cousins. Ça la rattache à sa famille. Comme ça, l'école sait qui elle est et d'où elle vient.

— Je vais appeler l'école. Je vais leur écrire pour exiger que le nom soit changé sur tous les documents officiels. Tu veux que je signe les papiers du divorce, voici mes conditions. Quant à toi. Je veux que tu l'appelles par son vrai prénom.

— T'es personne pour me dire comment je dois appeler ma fille. T'es personne. Tu comprends ça ?

Malcolm se mit à bouillonner, il se plia en deux, gesticula, un bras tendu en avant. L'espace d'une seconde, Donald crut qu'il faisait une attaque.

— T'essaies de m'effacer, Eileen ! T'essaies de me sortir de la vie de mon… de notre enfant !

Eileen recula jusqu'au seuil de sa porte, s'enveloppa dans son cardigan.

— *Och* non, Malcolm. Je pense que tu t'en chargeras très bien tout seul.

Donald ne sut jamais ce qu'ils avaient pu se dire dans les semaines qui avaient suivi, mais allez savoir comment, Malcolm avait miraculeusement été autorisé à poursuivre ses visites après son numéro devant la maison. Donald le conduisait pour être sûr qu'il y aille, deux ou trois fois par an, les yeux rouges et l'humeur silencieuse la plupart du temps, il le regardait s'agenouiller poliment sur la moquette tandis qu'elle déballait son cadeau le lendemain de Noël, sans croiser le regard d'Eileen ou Alec, tout raides sur

le canapé avec leur brandy. Il lui achetait toujours des cadeaux en lien avec la musique – des livres de partitions, un chanter de cornemuse, un flûtiau ; pour son neuvième anniversaire, un minuscule violon qu'il avait fabriqué pour elle – mais les cadeaux restaient des gestes isolés. Il ne demandait jamais ce qu'elle en faisait, ne contactait jamais Eileen au sujet des talents musicaux de sa fille, ne proposait jamais de payer les cours dont elle aurait eu besoin. Et Cliodhna prenait les instruments et souriait, et elle les posait gentiment de côté.

Sur la route du bord de mer, ils chantaient, les airs préférés de leur jeunesse et Burns, toujours Burns. Malcolm créait des harmonies vocales simples pour le soprano délicat de Cliodhna afin de faire pendant aux chansons les plus prosaïques du Barde qu'elle avait apprises par cœur à l'école. Ils lui apprenaient des berceuses en gaélique, lui rappelaient les chansons qu'ils chantaient quand elle était bébé. C'était un travail important, Donald le sentait ; il entretenait la part d'île en elle.

Lors de leur dernière visite, elle ne faisait qu'articuler les mots en silence, sa voix effleurant à peine la mélodie.

— Tu dois chanter plus fort, Cliodhna, dit Donald, lançant un regard à Malcolm par-dessus la tête de la petite. Son père rebondit là-dessus.

— Je veux t'entendre chanter, *m'eun bhig*, mon petit oiseau. Je me languis de ta jolie voix quand je ne suis pas avec toi.

— Ben personne d'autre veut l'entendre, marmonna la petite fille, se détournant pour regarder la vitre.

— Qui n'a pas envie de t'entendre ? Tout le monde a envie de t'écouter.

— Mme McGrouther a dit que je chantais trop fort et que j'intimidais les autres élèves. Et maman m'a dit d'arrêter. Elle dit que je lui donne mal à la tête.

Trois ans plus tôt, ce genre de phrase aurait fait vriller Malcolm. Là, il se contenta de s'affaisser en silence. Donald rangea le van sur le côté de la route.

— Hé, Cliodhna. Là, regarde-moi.

Elle se tourna, boudeuse. Entre eux deux, son père regardait droit devant lui, hébété.

— Tu as la plus belle des voix et tu ne dois jamais t'arrêter de chanter, quoi qu'en disent les gens. Tu te souviens de quand tu vivais avec ton papa et moi, et qu'on était dans un groupe ? Tu te souviens de l'île où on vivait, l'île de Skye ?

Elle eut une moue évasive. Peut-être qu'elle ne s'en souvenait pas, pensa-t-il. Les enfants pouvaient-ils oublier leur vie de cinq ans plus tôt ?

— Eh bien. On trouvait que tu chantais tellement bien qu'il nous arrivait de t'emmener sur scène à l'hôtel où on jouait. Et ton papa disait dans le micro, "je vous présente notre invitée spéciale du soir", et tu tenais ce micro gigantesque, avec de longs rubans dans tes cheveux, et tu leur chantais "Auld Lang Syne" juste comme on faisait tout à l'heure. Et le public devenait dingue, je te jure. Tout le monde criait et se levait et applaudissait à s'en faire mal aux mains, parce que t'étais sacrément douée. Et je me souviens d'avoir pensé à ce moment-là, même si t'avais que quatre ans : cette petite a un truc. Voilà pourquoi c'est important que tu chantes. J'ai pris une photo et je l'ai toujours quelque part, de toi sur cette scène. Je te l'enverrai dès qu'on sera rentrés chez nous, promis.

Il passa quatre heures à essayer de trouver cette photo à leur retour, puis il la glissa dans une enveloppe et fila tout droit à la poste, tambourina à la porte jusqu'à ce que la vieille Jacksie vienne ouvrir en râlant. C'était urgent, lui dit-il. Ça devait partir avec la première levée. Il ne savait pas exactement pourquoi, mais ça lui paraissait de la plus haute importance.

Quand la petite avait onze ans, Malcolm embarqua pour l'Amérique. Il était tombé amoureux d'une chanteuse de bluegrass rencontrée au festival folk de Kenmore : Anouli avait quarante ans et une voix rauque fantastique ; elle semblait aussi portée sur la boisson que Malcolm. Donald les regarda imbriquer leurs détresses au fil des soirées, leurs voix éraillées frisant l'obscénité quand ils chantaient à l'unisson à la fin d'une jam-session. Malcolm semblait de nouveau en vie, en privé comme sur scène, la flamme dans ses yeux s'était rallumée, alors Donald approuva et les laissa faire, imaginant que ça leur passerait quand elle rentrerait chez elle à la fin de la semaine.

Deux mois plus tard, il exhibait son billet d'avion.

— Bon Dieu, mon gars, on croirait que t'es ma femme et que c'est toi que je quitte.

— Eh ben, c'est un peu ça. Tu me quittes moi, Fraser et le groupe. Mais ce n'est pas là que je veux en venir et tu le sais. Je parle de tes responsabilités, Malcolm. Envers la petite.

— *Ach*, la petite s'en sortira très bien. Elle va bien. Elle est la fille de quelqu'un d'autre maintenant, tu le sais. Le fier-à-bras avec son gros tas de muscles. Et elle va continuer d'aller à son école de fiers-à-bras, et sa mère

lui trouvera un bon boulot, et puis elle se retrouvera maquée avec un mineur tout aussi fier-à-bras. Le voilà, l'avenir de la petite Jeanie Johnstone, Donald. Et peut-être que ça vaut mieux pour tout le monde que je ne sois pas là pour voir ça, parce que j'ai fait que dalle pour l'empêcher.

— N'importe quoi. De la lâcheté, voilà ce que c'est. Tu es lâche et paresseux, Malcolm Campbell, trop paresseux pour faire l'effort, pour assurer un minimum de présence dans la vie de cette petite. Trop lâche pour être là pour elle. Voilà ce que tu es.

Malcolm se redressa. Les autres hommes dans le bar s'efforçaient de ne pas les regarder.

— J'ai divorcé de la dernière personne qui m'a parlé comme ça. Peut-être que je devrais divorcer de toi aussi, Donald. On dirait que l'heure est venue.

Et il se leva et s'en alla.

C'est vrai qu'il avait parlé comme Eileen, s'aperçut Donald. Bah, peut-être qu'Eileen avait su depuis le début à quoi s'en tenir sur Malcolm.

Il regarda Malcolm partir depuis le sommet de la colline qui dominait le ferry, récupérer ses multiples valises, seul passager à pied ce jour-là. Et la première chose qui lui vint en tête fut d'écrire à la petite pour la prévenir.

Malcolm parti, Eileen ne répondit plus aussi souvent à ses lettres. L'anniversaire de Cliodhna approchait, et il proposa d'organiser la virée habituelle en bord de mer ; aucune réponse ne lui parvint avant que la date soit passée de six semaines ; elle était désolée, elle avait été bien occupée cette année. Il revit encore une fois la petite, quand elle avait douze ans et qu'Eileen accepta qu'il leur rende visite – pas pour l'emmener en virée, ça n'aurait pas été convenable – mais juste pour passer lui remettre un cadeau d'anniversaire, mal à l'aise dans le salon jusqu'à ce qu'Eileen déclare doucement qu'ils allaient chez la mère d'Alec pour le thé et qu'il ferait sûrement mieux de reprendre la route, pas vrai ? Cliodhna l'avait serré fort avant qu'il parte, mais ils avaient tous deux conscience de l'absence qu'il amenait avec lui, et il jugea qu'elle serait probablement plus heureuse quand il ne serait plus là.

Il continua à lui écrire, cependant, à lui donner des nouvelles, au moins quatre fois par an. Il voulait s'assurer qu'il y avait quelque chose de solide et de régulier dans sa vie, et il jugea qu'en tant que parrain c'était sans doute désormais son rôle. Une photo de son nouveau bothy, sur le continent.

Le programme d’un festival de musique où il jouait, une carte postale des Orcades, de Londres, de tous les coins où le menait sa nouvelle vie de musicien de studio. “Je joue avec les groupes des autres, écrivait-il pour essayer de lui expliquer. C’est une vie de liberté, une bonne vie. Il y a toujours de la musique autour de moi.”

Elle répondait jamais à ses lettres, mais il ne lui en tenait pas rigueur. Aucun courrier ne lui avait été renvoyé, destinataire inconnu, donc elles devaient bien lui parvenir. En un sens c’était libérateur, d’écrire des choses qu’il n’aurait jamais dites à quelqu’un en face.

*Je pensais que je ne m’en sortirais jamais, sans ton père. Il a toujours eu ce talent pour nous dégoter du travail, en tant que groupe. Mais on dirait bien que je m’en sors. Il y a toujours quelqu’un qui cherche un violoniste.*

Ceci sur une carte postale de Paris, avec de jolies danseuses dessus. Il l’avait glissée dans une enveloppe avec un petit porte-clé tour Eiffel. Juste au cas où.

Et le temps passait, et la vie était douce, et il eut quarante ans. Il avait quarante ans, il était en train de faire la vaisselle, et il était vingt heures trente. Il entendit le bus du soir descendre la colline comme à son habitude, fut surpris quand le véhicule actionna ses freins. Les phares filtrèrent à travers les fenêtres du cottage et il sortit voir si Roddy le chauffeur avait besoin d’un coup de main. Roddy aidait une femme à descendre le marchepied, une femme avec des talons hauts et une sacrée crinière. Il portait un gros sac pour elle, et tous deux prenaient le chemin du bothy de Donald.

— Qu’est-ce qui se passe, Roddy ? lança-t-il au même moment où Roddy disait :

— Et voilà, Donald. Je te l’amène en un seul morceau.

Et il s’aperçut alors que ce n’était pas vraiment une femme, c’était une jeune fille, avec les grands yeux doux de Malcolm sous sa tartine de maquillage, et elle disait :

— Bonjour, oncle Donald.

Il lui prépara du thé et lui proposa une couverture, parce que ses vêtements étaient trop légers et que le feu n’avait pas encore totalement chassé le froid. Tout ce qu’elle avait dit jusque-là était qu’elle avait voulu

lui faire la surprise ; il attendit qu'elle soit réchauffée et calmée avant de rentrer dans le vif du sujet.

— Bon, alors. Qu'est-ce qui t'amène ? Je suis heureux de te voir, évidemment, mais ça fait cinq ans, ma puce. Les gens ne se pointent pas sur un coup de tête au bout de cinq ans, Cliodhna. Pardon… C'est Jean, maintenant ? Qu'est-ce qui t'amène vraiment ?

— C'est Cliodhna, dit-elle. Ça a toujours été Cliodhna. Clio, à l'école. Elle n'a pas réussi à me faire changer mon propre prénom.

— Elle, c'est-à-dire ta mère.

— Oui, elle.

— Vous vous êtes disputées toutes les deux, c'est ça ?

— *Aye*, on peut dire ça comme ça. Je n'ai pas envie d'en parler, oncle Donald. Je peux pas y retourner, et j'avais nulle part ailleurs où aller.

Ses yeux s'embuèrent, et il s'inquiéta. Il n'avait jamais bien su quoi faire avec les femmes quand elles pleuraient, et si c'était la même gamine qu'il avait ramassée dans des flaques de boue et serrée dans ses bras quand elle avait fait tomber sa glace, elle avait maintenant les complications d'un corps de femme, un corps qu'il avait remarqué et relégué immédiatement, coupable, au fond de son esprit. Il opta pour quelques tapes sur l'épaule.

— Allons, allons, ma puce. Allons. Tout va bien se passer.

— Je peux rester dormir ici ?

Il regarda autour de lui. Il avait les deux fauteuils, un lit dans l'autre pièce. Il y avait un lavabo où il faisait sa toilette, torse nu, le matin ; les toilettes chimiques qu'il avait installées l'année précédente.

— Franchement, je n'ai pas la place, Cliodhna. Regarde. C'est juste assez grand pour une personne.

Les pleurs redoublèrent. Il repensa à sa dernière dispute avec Malcolm, quand il lui en voulait tant d'être aussi lâche et démissionnaire. Est-ce qu'il était pareil, une fois qu'on grattait sous la surface ?

— D'accord, d'accord. Là, ma puce. Je peux dormir dans le fauteuil quelques jours, et on trouvera une solution. T'en fais pas. *Fash na*. Tout va bien se passer.

Si elle avait encore été l'enfant qu'il avait vue la dernière fois, il l'aurait attirée dans ses bras, aurait serré sa tête contre lui, enroulé ces boucles autour de ses doigts.

Il la borda dans le lit, parcourut les huit cents mètres sur la colline jusqu'à la cabine téléphonique. Eileen répondit à la première sonnerie, comme si elle attendait devant le combiné.

— C'est Donald, Eileen. Elle est ici. Elle est avec moi.

Eileen laissa échapper un petit gémissement.

— Je me demandais. Oui, je me demandais.

— Je peux la garder au moins une nuit ou deux…

— Elle peut pas revenir, Donald. Elle peut pas revenir ici.

Elle déclara ça exactement sur le même ton que sa fille.

— Eileen, elle a dix-sept ans. Elle a encore besoin de sa maman. Elle était terrifiée.

— Désolée, mais elle peut pas. Pas moyen.

Eileen semblait avoir pleuré et être sur le point de recommencer.

Et ce fut tout. Aucune des deux ne lui expliqua ce qui s'était passé, seulement que c'était irréparable. Il découvrit le lendemain matin que Cliodhna était au milieu de ses examens, et voulut immédiatement prendre des dispositions pour l'inscrire au lycée le plus proche. Mais elle se montra intraitable.

— C'est fini pour moi, l'école. Ça fait partie de mon ancienne vie. Faut que je grandisse, maintenant.

Il leur prépara des œufs pour le petit-déjeuner, puis ils sortirent faire le tour de la baie où se trouvait le bothy, donnant sur les îles Summer et la mer au-delà.

— C'est tellement beau, ici, dit-elle. Je crois pas avoir déjà été quelque part d'aussi beau. Ça m'a l'air d'un bon endroit où vivre.

— *Aye*, ça me va plutôt bien, dit-il, cherchant à esquiver les sous-entendus qu'il pensait détecter. Mais quand même, tu ne te souviens pas de l'île de Skye, Cliodhna ? Tous les étés qu'on passait là-bas ? Non, t'étais encore bébé, en fait.

— Je me souviens d'être sur une plage comme celle-ci, avec toi et mon père. Je me souviens que la mer était immense. Mais ça pourrait être Girvan, non ? Quand j'étais petite ?

— Ça pourrait. Mais tu ne vois pas autant la mer à Girvan. Pas comme ça. Tu ne te rappelles aucune des chansons qu'on te chantait avant ?

Il se lança, un peu hésitant.

*There’s nought but care on every hand*
*In every hour that passes, o –*

Partout il n’y a que des soucis
Chaque heure qui passe, eh oui…

— Celle-ci, par exemple ?

*What signifies the worth o’ man*
*And ‘twas na for the lasses, o’.*

Et que vaut donc la vie d’un homme
N’étaient les filles, eh oui.

Donald n’avait jamais été celui qui chantait, pour tout dire. Il savait bien que sa voix n’était pas des plus puissantes, qu’il ne tenait pas les notes longues, qu’il se souciait trop de ses respirations. Il détourna son visage de Cliodhna, plongea ses yeux dans l’horizon, se laissa aller complètement dans la mélodie.

La voix de Cliodhna était voilée, comme si elle ne l’avait pas utilisée depuis un moment, mais elle se joignit à lui au quatrième vers, parfaitement dans le ton, tous deux montant progressivement en volume.

*OceanofPDF.com*

***Q Magazine*, septembre 2007**

# The Northern Lass

*Clio Campbell*
*VEY RECORDS*
★★☆☆☆

Voilà bien un truc qui ne manquait à personne : un album d'obscures chansons folk écossaises par une pop-star des Nineties has been, avec en guests un tas de pauvres types et de parasites ramassés dans les recoins de la scène grime. Bizarrement discordante autant que foncièrement ringarde, cette expérience à la croisée des genres proposée par Clio Campbell, la starlette éphémère de "Rise up" partie en quête de ses racines écossaises, est un lamentable fiasco.

C'est dommage car, contrairement à d'autres chanteuses du passé qui ont tendance à baisser de quelques octaves après la quarantaine, la voix de Clio Campbell possède toujours cette beauté cristalline et majestueuse qui enthousiasmait tant ceux d'entre nous qui ont apprécié ses apparitions sur les titres de groupes comme Primal Scream ou Belle and Sebastian, il y a déjà un moment. La force minimaliste d'"Ae Fond Kiss", le poème d'amour de ce chaud lapin de barde écossais, interprété pratiquement a cappella, devient dans la gorge de Clio Campbell une chanson d'amour lesbien mélancolique, sexy et puissante, chaque nuance magnifique exprimant le désir et le regret. Sa maison de disques aurait peut-être mieux fait de l'orienter vers un album folk pur jus – au moins, le critique rock que je suis n'aurait pas eu à se coltiner tous les couinements kitsch de ces crincrins écossais.

PETE MOSS

OceanofPDF.com

# RUTH

*Glasgow, 23 janvier 2018*

C’était comme sécher les cours, faire l’école buissonnière. Une journée entière volée au temps.

À la seconde où elle eut cette pensée, Ruth se sentit idiote. Tu préfères quoi, un jour de congé, ou que ton amie soit en vie ?

Ne réponds pas.

Alison avait été super, vraiment. Ruth l’avait mal jugée. Elle avait débarqué là-bas, dans les bois, avait ramené Ruth à l’intérieur avec délicatesse et enroulé une serviette autour de ses cheveux mouillés. Elle avait dit que le chat rentrerait quand il aurait faim. Elle avait refusé de laisser Ruth dormir toute seule chez elle cette nuit-là, elle avait préparé sa valise à sa place et l’avait installée doucement sur le siège passager de sa voiture. Le lendemain matin, Ruth se réveilla en entendant Alison au téléphone, avec une virulence qu’elle ne lui connaissait pas.

— Oui, eh bien sa meilleure amie vient de se suicider. Dans sa maison. Non, la maison de Ruth. C’est elle qui a trouvé le corps. Tu vas lui donner sa semaine, Greg.

Avant de partir au travail, presque à son corps défendant, Alison avait suggéré, avec ce nouveau ton lénifiant qu’elle affectait, que Ruth allait devoir prévenir les gens.

— Sa famille. Ses amis. Tout ça. Les gens doivent savoir. Et elle était assez célèbre, non ? Qu’est-ce qui se passe quand les gens célèbres meurent ? Enfin bon, quand tu te sentiras, évidemment.

La course en taxi de chez Alison à l’appartement de Clio à Glasgow coûtait vingt-six livres, et Ruth la paya en pouffant de rire, parce que soudain les chiffres n’avaient plus aucun sens. La cage d’escalier sentait le désinfectant bon marché, qui recouvrait mal une odeur âcre et toxique, comme de la pisse de mec. Les vieilles dames de l’immeuble faisaient le

ménage à tour de rôle ; la serpillière et le seau étaient laissés bien en évidence devant la porte de Clio une fois par mois.

Allez, il faut y aller maintenant, se dit Ruth. Il fallait bien qu'elle ouvre la porte de Clio, repeinte à la va-comme-je-te-pousse dans un turquoise criard, avec encore des coulures et des taches sur les boiseries et le mur. Lorsque Alison lui avait conseillé de prendre sa journée pour contacter les amis et la famille de Clio, elle s'était sans doute imaginé qu'elle ferait ça dans son lit garni de draps tout propres. Mais Ruth avait fait défiler son répertoire et avait trouvé très peu de gens qui connaissaient Clio. Aucun d'entre eux ne lui paraissait la bonne personne pour apprendre la mort de Clio en premier. Il valait mieux passer par la famille, si possible.

Alison n'avait pas réussi à trouver le téléphone de Clio la veille. C'était presque comme si elle ne voulait pas qu'on le trouve, avait-elle dit, refusant de laisser Ruth rentrer chez elle pour jeter un œil. Le plan le plus cohérent aurait été de retourner le chercher elle-même, au lieu de quoi Ruth était venue là, en ville. J'ai l'impression d'être bourrée, pensa-t-elle avec un grand sourire dément. Je prends mes décisions comme si j'étais bourrée. À vrai dire, elle se sentait un peu éméchée. Ses sens étaient légèrement émoussés. "Un peu en vrac", dit-elle tout haut, le lança dans la cage d'escalier au voisin de Clio. "Ha !"

La porte, la porte. Elle farfouilla pour trouver la clé (songeant l'espace d'un instant que ce serait *tordant* d'avoir fait tout ce chemin, dépensé tout cet argent, et d'avoir oublié la clé) et l'ouvrit. Elle la poussa avec la paume de sa main, la laissa se refermer deux fois sur elle avant de s'avancer dans le couloir sombre.

Son nez s'habitua avant ses yeux – il y avait quelque chose de doucereux et pourri là-dedans. Sûrement des fruits, achetés avant son départ chez Ruth, ou un fond de moisi dans une tasse quelque part. Ruth s'aperçut que c'était sans doute à elle de nettoyer tout ça, maintenant.

Elle n'avait jamais très bien su où était l'interrupteur. Le couloir exigu était sombre et semé d'embûches ; des étagères surchargées de livres, de mystérieux objets empilés, quelque chose qui ressemblait à un bout de moquette roulée. Il y avait une vieille lampe à gaz, imitation art déco, juchée sur une sorte de commode, et elle suivit le fil à tâtons pour trouver un interrupteur. Cuisine, salle de bains, chambre et salon se révélèrent à sa vue à travers leurs portes respectives. De petits bibelots se balançaient en équilibre précaire sur chaque encadrement de porte, contre les vitres sales

au-dessus ; de petites bouteilles colorées disposées en arcs-en-ciel, de petites figurines sculptées. L'odeur semblait provenir de toutes les pièces.

Que faire de tous ces trucs ? De toutes les bricoles qu'une personne avait traînées avec elle pendant des années ? Des choses qui n'auraient aucune signification pour quelqu'un d'autre. Ruth n'en voulait pas dans sa maison, ça au moins elle le savait. Peut-être qu'il y avait des gens qu'on pouvait payer, qui viendraient tout enlever, et même faire le ménage ? Ce serait de l'argent bien dépensé. Elle trébucha sur un tas de ce qui s'avéra être des partitions, qui s'éparpillèrent sur le tapis. Elle emplit l'air fétide d'un juron sonore.

Les gens voudraient venir ici, bien sûr. Tous les gens qui avaient aimé Clio voudraient venir récupérer un petit quelque chose, une de ces bouteilles miniatures, une lampe, un coussin vieillot. Elle ne pouvait pas juste les refourguer à la première boutique solidaire qu'elle trouverait dans l'annuaire.

Cela dit, s'il y avait des gens qui aimaient Clio, pourquoi n'étaient-ils pas ici maintenant, à faire ça, à sa place ?

Elle s'aperçut que tous les rideaux étaient tirés, ce qui était un peu étrange – Clio avait dû quitter les lieux autour de midi, près de trois semaines plus tôt. Elle avait commencé par le salon, en partant du principe que tout ce qui était important serait sur le bureau de Clio. Elle n'avait jamais vu l'appartement dans un tel état. Il avait toujours été en désordre, d'accord, mais quand Clio recevait – tous ces dîners pénibles et mal cuisinés où Ruth était assise à côté d'un invité campé dans ses certitudes politiques et totalement dénué d'humour, où Clio riait trop fort et s'enfilait la dernière bouteille toute seule –, il y avait un côté chic dans ce bric-à-brac que Ruth avait envié. À présent, l'appartement paraissait poussiéreux et bordélique, à l'image de sa propriétaire, et Ruth eut soudain envie d'être loin de tout ça. Un plaid écossais élimé dans le fauteuil avachi avait gardé la forme de la personne qui l'avait enroulé autour d'elle pour la dernière fois. Peut-être qu'elle était assise là quand elle l'avait appelée.

— Est-ce que je peux venir squatter chez toi quelque temps, Ruth ? J'en ai besoin. Y a que des corbeaux ici. J'en vois dix-sept en ce moment, sur l'antenne et la cheminée de l'autre côté de la rue. J'ai besoin que tu me remettes les pieds sur terre, Ruth. Chaque fois qu'il y a un coup de vent, ils

tournent la tête, ils me regardent et ils croassent. Oh, ils s'envolent, là. Comme un putain d'essaim de… mouches ! Je sais que c'est pas rationnel. Je sais que j'ai l'air folle. J'ai encore besoin d'aide, Ruth. Je peux pas rester ici.

À présent, dans la pénombre du salon, les murs peints d'une sale couleur vieux sang, Ruth plia le plaid sur le fauteuil, puis elle ouvrit les lourds rideaux et releva le châssis de la fenêtre. La pièce avait sacrément besoin d'être aérée. Il n'y avait aucun oiseau en vue dehors.

Le bureau de Clio était un vieux secrétaire. Ruth était avec elle quand elle l'avait acheté dans une ressourcerie quatre ans plus tôt, elles l'avaient porté ensemble sur les trois étages. Il était béant, des papiers se déversaient par tous les tiroirs. Il y avait deux des tasses à champignons auxquelles elle s'attendait ; Ruth les déplaça avec précaution à l'autre bout de la pièce – elle n'était pas encore en état de s'attaquer à ce qui l'attendait potentiellement dans la cuisine. Elle cala tant bien que mal son corps massif sur la chaise du bureau, essayant de ne rien renverser. L'ordinateur de Clio n'était pas là, mais les papiers, malgré leur aspect décourageant, lui apportèrent un semblant de calme. Il s'agissait pour l'essentiel de factures ou de reçus, envoyés par certaines des organisations avec lesquelles Clio travaillait. Des papiers à en-têtes officiels, avec des numéros de téléphone et des noms de contacts – des sortes de collègues, des gens qui auraient pu connaître Clio, pas de manière intime, mais assez pour la regretter. Des gens qui pourraient fournir une base solide à partir de laquelle la nouvelle se diffuserait ; des gens qui pourraient faire une partie du travail pour Ruth. Il n'y avait rien qui ressemblait à un carnet d'adresses. Évidemment. L'idée que Clio tienne un carnet d'adresses était absurde.

Qui était censé faire tout ça, Clio ? Les mots trottèrent dans sa tête quelques secondes, et Ruth se rendit compte qu'elle les avait prononcés à voix haute, adressés à la pièce, à son désordre, à ce passé abandonné comme une mue de serpent. Elle ne s'arrêta pas là.

Qui allait venir faire le ménage derrière toi ? Qui était censé faire ça ? Non, pensa-t-elle, il n'y avait rien d'insensé dans le fait de parler à haute voix à quelqu'un qui était mort. Pas maintenant. Pas quand on souffrait clairement du genre de choc qui donne l'impression d'être ivre et que certaines choses devaient être dites. Elle se retourna et s'adressa au fauteuil, au plaid plié.

— Tu sais quoi ? J’ai pas encore pleuré. Ça fait plus de douze heures que je t’ai trouvée et j’ai pas encore pleuré. Oh, je suis sûre que ça va finir par arriver. Je vais pleurer, parce que tu es mon amie et que tu es morte ; parce qu’à un certain moment je vais me le prendre dans la gueule, ce gros gâchis. Mais là je peux pas pleurer, parce que j’ai tellement, tellement les boules contre toi. Pourquoi tu me mets tout ça sur le dos ? Pourquoi tu me laisses ici, dans cette pièce, avec tes putains de tasses pleines de moisi ? Et même si rien de tout ça ne t’a traversé l’esprit, t’as quand même choisi de te tuer chez moi, hein ? Tu savais que ce serait forcément moi qui allais te trouver.

Le visage cireux, le cri silencieux.

— T’es encore là ? T’es là, espèce de… de connasse ?

Elle se sentit bête dans cette pièce vide, elle aurait voulu pouvoir retirer ces dernières paroles, même si personne ne les avait entendues.

Le premier numéro qu’elle composa figurait sous un logo triangulaire, tamponné à l’encre bon marché sur un bout de papier fin. Le Réseau de soutien aux réfugiés de Glasgow. Il y avait de la musique en fond lorsqu’une femme répondit, riant à une blague que Ruth n’avait pas entendue.

— Bonjour. Je cherche à joindre Nancy Okonkwo.

— C’est moi. Qu’est-ce que je peux faire pour vous ? – Des voyelles écossaises toutes neuves s’étiraient sur un timbre africain, les débuts d’un tout nouvel accent se formaient dans cette voix.

— J’appelle au sujet de Clio Campbell. Je crois que vous…

Vous quoi ? Elle ne pouvait quand même pas dire “la connaissiez”, elle ne pouvait pas vendre la mèche tout de suite en employant le passé, si ?

Recommence.

— Je suis une amie. Clio a séjourné quelque temps chez moi. Il y a un…

Elle ne voyait pas du tout comment continuer ; elle ne s’était vraiment pas attendue à ce que ce soit aussi dur. Devant son silence, la femme commença à paniquer.

— Qu’est-ce que… Qu’est-ce qui lui est arrivé ? Tout va bien ? Qu’est-ce qui se passe ?

— Elle est morte. Je suis désolée… je suis désolée que vous l’appreniez par moi. Je l’ai trouvée hier soir. Morte.

Et soudain, ça n’avait plus d’importance que Ruth ne puisse pas pleurer, parce que cette femme-là pleurait. Cette femme-là avait assez de chagrin en

elle pour toutes les deux.

— Non non non non. Non non, c'est pas vrai. C'est pas possible. Non non. Oh Clio, oh me fais pas ça.

Il y eut du mouvement, et quelqu'un d'autre, une autre femme, fut au bout du fil.

— Allô, vous pouvez me dire ce qui se passe ?

Dans le fond, Nancy gémissait :

— Non non non, Clio. Ma Clio, mon amie. Non non non.

— J'appelle au sujet de Clio Campbell. Je crois qu'elle a travaillé pour vous. Elle est morte hier. Je suis son amie. J'essaie de prévenir les gens.

— Je suis désolée de l'apprendre.

Cette femme-là avait un ton formel, terre à terre. Beaucoup plus facile à gérer.

— Je peux me permettre de vous demander ce qui s'est passé ?

— Elle s'est suicidée, dit Ruth. Puis elle explosa : Avec des cachets. Chez moi… elle était dans ma maison.

— Mon amie, mon amie, gémissait Nancy, ses sanglots couvrant la voix de l'autre femme, si bien que Ruth supposa que toutes les deux étaient toujours assises devant le téléphone.

— Je voulais prévenir les gens… Est-ce que vous pourriez m'indiquer de qui d'autre elle était proche ? Je suis désolée que vous l'appreniez comme ça.

— C'est moi qui suis désolée. Toutes mes condoléances, dit l'autre femme. Quelqu'un d'autre consolait Nancy à présent ; Ruth entendait encore une autre voix.

— Par contre, s'il vous plaît… Ne le répétez pas autour de vous. Comment elle est morte. Je n'aurais rien dû dire. Je ne crois pas que nous ayons l'intention de divulguer cette information. Pas tout de suite. Vous comprenez ?

D'où c'était sorti, ça ? Elle ne savait pas très bien. Ça semblait être le genre de choses que les gens disaient. Mais en vrai, qui ça pourrait bien déranger que les conditions de sa mort soient dévoilées ?

Quelle erreur idiote de commencer par celle-là. Ruth avait rencontré une Nancy, maintenant qu'elle y pensait, à un dîner dans cette même pièce environ deux ans plus tôt. Elle se souvenait d'une femme robuste avec des extensions au lustre hypnotique, qui devait avoir dans les vingt-cinq ans ;

Nancy, qui n'en pouvait plus de rire aux blagues de Clio, la suivait partout dans la pièce, en pâmoison, l'aidait à mettre le couvert, à débarrasser la table ; Nancy, qui avait ensuite murmuré à Ruth que Clio avait proposé d'accueillir sa tante, de l'assister dans sa demande d'asile. Clio n'avait jamais abordé le sujet elle-même. Trop modeste, avait dit Nancy. Elle veut pas que les gens sachent toutes les bonnes actions qu'elle fait.

Trop modeste. Ruth avait couvert un ricanement en toussant quand elle s'était aperçue que Nancy ne plaisantait pas. Elle n'avait jamais prêté beaucoup d'attention à ce que Clio faisait pour les réfugiés – mes petites Nigérianes, comme elle les appelait si le sujet venait sur le tapis –, mais elle savait qu'elle avait monté un groupe de musique pour les femmes et les enfants qui vivaient dans des lotissements des quartiers nord de Glasgow voués à la démolition en attendant que leur demande d'asile soit examinée, et qu'à l'occasion elle les accompagnait au tribunal. Mais Clio ne parlait pas vraiment de ces choses-là avec elle. Ce n'était plus à ça que servait Ruth.

Elle sortit tous les papiers, essaya d'y mettre un semblant d'ordre – les factures d'un côté, les assignations de son bailleur de l'autre. Elle ne voulait pas se hasarder à contacter des en-têtes aux airs faussement inoffensifs, se coltiner de nouveaux épanchements inattendus. Elle se demanda comment on pouvait être fonctionnel dans le monde avec si peu de famille. Est-ce que tout le monde n'avait pas une flopée de parents prêts à accourir en sachant naturellement quoi faire, comment s'y prendre avec tout ça ? Elle imagina sa propre sœur s'occuper de son décès, la paperasse expédiée, sa mère consolée, toutes les personnes importantes sur Facebook notifiées dans les règles de l'art en moins d'une heure. Clio, elle, semblait s'être défaite de ses liens à mesure qu'elle vieillissait. Il y avait des amis qui l'*adoraient* et qui étaient toujours là, dont elle parlait à tout bout de champ, et puis paf, on n'avait plus jamais de leurs nouvelles. À côté de la cheminée, deux albums photos avaient été empilés, et Ruth se rua dessus, avant de s'asseoir en tailleur par terre. Seules les premières pages avaient été collées, évidemment, le reste débordait de photos en vrac qui s'échappèrent quand elle pencha l'album vers elle. Une Clio bien plus jeune que celle qu'elle avait pu connaître, entourée de visages qu'elle n'avait jamais vus auparavant, des clichés granuleux, des demi-souvenirs. Il n'y avait aucun moyen de remonter jusqu'à ces gens, et pourquoi est-ce que ça les toucherait ? Parce qu'ils s'étaient un jour trouvés dans un bar le bras autour

du cou de cette femme tandis que quelqu'un déclenchait un flash ? Putain, mais note au moins des numéros de téléphone, Clio, cria Ruth dans le vide, avant de s'apercevoir qu'elle tenait une photo de mariage.

*Glasgow, 2007*

C'était un de ces moments où Ruth se sentait vieille, même à vingt-huit ans. Le nom avait été lancé à la réunion du lundi de Ben et il y avait eu une ligne de démarcation très nette dans l'open space : d'un côté, les gens de son âge ou plus qui avaient acquiescé d'un air entendu, voire avec une certaine euphorie, et les deux ou trois plus jeunes qui étaient restés de marbre.

— C'est qui, du coup ? lança Keeley par-dessus son bureau, avec une grimace.

— Une pop-star écossaise du début des années 90, dit Ruth, et Keeley hocha la tête, retourna à son écran, laissant l'impression à Ruth qu'elle aurait dû mieux lui expliquer.

Ben continua son speech, toujours à fond comme chaque fois qu'ils signaient un nouvel album.

— C'est un truc vraiment original et novateur qui va nous ouvrir plein de marchés différents : la dimension folk, déjà, les gens seront attirés par son nom, et puis aussi, espérons-le, un public beaucoup plus jeune – vous imaginez, elle parle quand même de ramener des artistes grime sur l'album ! Ça va faire un carton chez les jeunes. On pourrait promouvoir ça auprès des écoles comme matériel pédagogique. Ça m'a tout l'air d'une super idée.

Ruth avait toujours adoré ça chez lui, cette excitation sincère pour chaque nouveau projet, sa propension à s'engager les yeux fermés pour un artiste qui mettait ses tripes sur la table là où bien d'autres labels auraient déjà décliné. Ça impliquait généralement un sac de nœuds cauchemardesque d'e-mails imprimés qu'il fallait démêler pour transformer le projet en réalité, mais c'était son boulot, et elle était douée pour le faire. Elle avait toujours aimé mettre de l'ordre dans le chaos, et le label foutraque de folk de Ben Vey était un bourbier innommable quand elle avait récupéré le volet administratif quelques années plus tôt. Il l'attendait à son bureau après la réunion, des feuilles éparses fourrées au petit bonheur la chance dans les

classeurs qu'elle lui avait patiemment appris à utiliser, s'il voulait garder une trace écrite de tout ce qui se faisait.

— Alors ? Clio Campbell, hein ? demanda-t-elle en se juchant sur son bureau, essayant d'affecter un air détaché. Elle avait éprouvé un petit pincement d'excitation lorsqu'elle avait vu le nom sur son agenda, mais elle avait préféré rester discrète. Elle aimait laisser Ben faire son truc de son côté. C'était pour ça qu'ils bossaient bien ensemble.

— Tu avais déjà entendu parler d'elle ? Tu devais être gamine, non ? Ado ? Désolé. Je sais jamais trop quelle empreinte les gens ont pu avoir sur la nouvelle génération.

— J'avais douze ans, quand elle était célèbre. Et ouais, j'étais assez fan.

Entendu parler d'elle. Sept ans plus tôt, quand elle avait fait son coming out auprès de Becca, une de ses plus vieilles amies d'école, Becca avait rigolé devant sa pinte et avait dit, "Ben ouais. Y avait eu ce truc avec Clio Campbell, déjà. T'étais carrément obsédée. Je crois que c'est à ce moment que j'ai su, en fait".

Le single était partout pile au moment où Ruth commençait à s'intéresser à la musique, et voir Clio, si jeune, si rousse, si brillamment désobéissante dans *Top of the Pops* – Ruth n'aurait même jamais imaginé qu'on pouvait faire un truc pareil – avait vraiment enfoncé le clou. Elle marquait à l'intérieur de ses cahiers PEOPLE GOTTA RISE UP !, l'écrivait au Blanco sur son cartable là où d'autres filles dessinaient le logo des Bros. Parmi les affaires que sa mère lui avait rendues lorsqu'ils avaient déménagé de l'ancienne maison, il y avait une boîte contenant l'intégralité des interviews de magazine que Clio avait faites, de *Smash Hits* à *Q*, méticuleusement découpées avec des ciseaux de cuisine, qui était restée prendre la poussière sous son lit pendant une bonne dizaine d'années. Chaque interview lui avait paru incroyablement familière ; la mise en page, la disposition des photos sur les pages déclenchaient de petites décharges dans son cerveau. Elle s'était aperçue qu'elle en connaissait encore certaines par cœur ; elle avait recopié des citations où Clio affirmait vouloir devenir astronaute sur un petit carnet qu'elle retrouva au fond de la boîte, elle se revoyait arpenter sa chambre avec son tee-shirt attaché au-dessus du nombril en la déclamant, faire de grands gestes de la main en essayant d'imaginer l'attitude de Clio quand elle avait déclaré ça.

En allant à cette première réunion avec Ben et Linda, Ruth s'était demandé comment elle allait réagir. Le fait de rencontrer la personne qui

avait provoqué ses premiers émois, autour de qui elle avait gravité avant même de découvrir qu'elle aimait les filles, allait-il débloquer quelque chose en elle, comme cette boîte de coupures de magazine avait pu le faire en son temps ? Est-ce qu'elle aurait la tremblote ? Est-ce qu'elle rougirait ? Serait-elle incapable de freiner l'attirance qui revenait au galop ? Elle frémissait d'excitation quand elle s'arrêta devant la porte de la salle de réunion, sachant qui était là-dedans, mais ce n'était qu'une femme. Une femme avec un visage très familier, mais juste une femme. Comme pour tous les autres artistes à qui elle avait affaire, elle adoptait souvent un ton maternel et posé, au téléphone, et le frisson d'avoir cette voix-là à l'autre bout du fil, qui faisait "Ruth ! Ruth, c'est Clio. Y a une couille quelque part…" s'était estompé au bout de trois ou quatre fois.

Ruth était descendue à Londres pour s'assurer du bon déroulement des sessions d'enregistrement de *The Northern Lass* ; elle avait fait tous les calculs, et les coûts de transport et d'hébergement pour Clio et la bande de musiciens basés à Londres qu'elle voulait emmener à Glasgow pour faire l'album dépassaient de loin la location du studio le plus cher. Donald Bain, que Clio avait présenté comme "oncle Donald même si ce n'est pas vraiment mon oncle", avait la chambre en face de la sienne dans l'hôtel miteux qu'elle leur avait choisi par erreur à Clapham Common. Ils avaient déjà travaillé ensemble dans le passé – il était souvent demandé comme musicien de studio sur d'autres albums chez Vey Records –, mais leurs interactions s'étaient limitées au téléphone. Elle apprécia sa compagnie généralement silencieuse, mais toujours agréable, au petit-déjeuner, où ils apprirent très vite à ne pas commander les œufs brouillés, une bouillie aqueuse et insipide. Ils étaient également très similaires dans leur manière de gérer Clio, ses menaces et ses coups de gueule, ses émotions à haute intensité. Ruth remarqua très vite que Clio cherchait avidement la reconnaissance de l'un ou de l'autre au moindre petit accroc dans le processus, un peu comme une enfant qui oscille entre deux parents. Si quelque chose n'allait pas avec la musique, tel ou tel aspect du son, Clio venait rouspéter auprès de Donald qui lui parlait d'un ton rassurant, lui frottait l'épaule, allait intervenir pour elle auprès du producteur de l'album ; pour tout le reste dans sa vie, il y avait Ruth. C'était un comportement très surprenant de la part d'une femme de près de quarante ans, surtout quand cette femme racontait à tout bout de champ qu'elle était une solitaire qui ne pouvait compter que sur elle-même.

Par contre, ce côté tourmenté et fébrile de Clio disparaissait complètement lorsque les musiciens invités entraient dans le studio ; ses épaules se redressaient, la fossette de sa joue gauche pétillait, et elle était tactile, adulte, parfaitement en contrôle, son personnage emplissait la pièce et charmait les nouveaux arrivants. C'étaient généralement des hommes jeunes, cockneys, bruyants et agités, qui ne savaient pas très bien comment se comporter, et Ruth et Donald regardaient leur protégée les mettre à l'aise avec les même tapes et caresses sur le bras qu'eux-mêmes avaient employées avec elle une demi-heure plus tôt.

Pendant la durée de leur séjour, le studio était décoré par un énorme poster format A1, le visage de Robert Burns reproduit en mosaïque dans des couleurs pop art fluo dégoulinantes, parfois affublé d'une paire de Ray-Ban. Ruth avait repéré l'image sur une couverture de livre et elle avait tendu le tube cartonné à Clio le premier jour de l'enregistrement.

"Un petit cadeau de la part de toute l'équipe de Vey", avait-elle dit (alors que ce n'était en réalité qu'un petit cadeau de sa part à elle). Elle avait observé la joie sur le visage de Clio, son insistance candide pour l'afficher au mur, et elle s'était sentie pleinement comblée. Elle avait remarqué que Donald l'observait avec ce qu'elle pensa être un petit sourire approbateur, ou quelque chose d'approchant, sur le visage.

Les critiques, quand elles étaient arrivées, avaient été plus ou moins brutales. Ben avait convoqué Ruth en salle de réunion à la deuxième.

— Tout ça paraît un poil extrême, non ? Honnêtement, je crois pas que ce soit un si mauvais album que ça. Oui, d'accord, y a des moments où l'expérience est un peu… bancale, mais ça (il tendit un exemplaire du *Scotsman*), c'est du pur vitriol.

C'est parce que c'est une femme, avait envie d'expliquer Ruth à ce grand visage ahuri et plein de bonnes intentions. Clio l'appelait à chaque nouveau débinage, et il fallait que Ruth lui répète la même chose en boucle.

— Ils peuvent pas accepter qu'on s'écarte autant de la norme, Clio. C'est tout. Les Écossais prennent ça comme un affront personnel parce qu'ils croient que leur précieux Burns est sacré, les Anglais ricanent parce que de nos jours, tout ce qui touche à la culture écossaise les fait marrer. Ça va pas plus loin. Là, tu te retrouves prise en étau, mais je suis convaincue que dès qu'on t'aura mise sur les bons rails, que les gens t'auront vraiment écoutée,

ça va décoller. L'auditeur lambda a pas le temps pour ces querelles de clocher. Il veut juste écouter de la bonne musique et…

À force, Ruth connaissait le discours par cœur.

— Tu devrais arrêter de répondre. Elle va apprendre à encaisser, disait Linda.

Ruth ne le sentait pas. C'est vrai que c'était assez injuste. D'accord, l'album était mal dégrossi par endroits, mais toute cette meute, ça ressemblait vraiment à de l'acharnement gratuit. La tournée s'avérait plus difficile à organiser que prévu ; ce n'était déjà pas évident de trouver des créneaux où tous les guests de l'album seraient disponibles, mais elle galérait même à réserver des dates et trouver des salles. Clio sauta dans le bus de nuit depuis Londres pour les interviews et s'apprêtait à dormir sur le canapé de Ruth – Linda ayant suggéré que les fonds initialement destinés au marketing soient redirigés vers les frais en tout genre des invités. Ruth passait en revue les différents refus qu'elle avait essuyés tandis qu'elles finissaient un plat à emporter et une deuxième bouteille de vin.

— Le festival Big Rock… Ça, je m'y attendais pas ; et toutes les salles de Mansfield Music aussi.

Clio eut un rire amer, volontairement exagéré.

— C'est pas une surprise du tout, chérie. Ha. Tu sais qui gère le festival Big Rock ? M. Mansfield Music en personne. Mon ex-mari. Ouais. Il est trop rancunier pour lâcher l'affaire, ce connard. Certains hommes sont incapables d'accepter de se faire larguer, hein ? Même pas au bout de… putain, ça fait combien ? Quinze ans.

— Oh le con ! s'exclama Ruth en remplissant le verre de Clio avec empathie. Quel trouduc. Je me disais bien que c'était un peu bizarre – en général on arrive au moins à placer la plupart de nos artistes sur la scène folk à Big Rock.

Clio affecta un accent américain, une Lauren Becall provocante et abîmée.

— C'est ça les hommes, poupée.

Et elle but une longue gorgée, fit claquer ses lèvres.

*Glasgow, 23 janvier 2018*

Donald Bain. Bien sûr qu'il fallait le prévenir. Ruth remonta dans ses e-mails, trouva un message qui datait de 2009, avec un numéro de fixe, un

indicatif à rallonge des Highlands. Elle s'assit et le regarda un long moment. Puis elle décida d'ouvrir toutes les fenêtres – le salon, la minuscule salle de bains crasseuse, la chambre pleine à craquer avec ses vagues relents de draps sales et de transpiration féminine ; le fruit pourri dans la cuisine où elle avait remarqué les assiettes et les couverts empilés sur l'égouttoir à côté d'un évier, qui, par chance, était vide, puis elle s'arrêta une seconde. Tu t'estimes chanceuse, pensa-t-elle, parce que dans tout ce bordel que cette femme t'a laissé, tu n'as pas à faire sa vaisselle ? Espèce de gros paillasson amorphe.

Elle avait envie de partir, de reprendre un taxi hors de prix pour rentrer chez Alison et de dormir pendant longtemps, mais elle était taraudée par cette impression qu'il fallait qu'elle fasse quelque chose de plus. Elle se laissa retomber dans le fauteuil, soudain épuisée, et remarqua la photo de mariage qui gisait par terre. Clio était pâle, jeune et ravissante, minuscule devant cette grande cathédrale à Édimbourg ; le mari paraissait bien plus grand, plus présent, avec un bouc très années 90 et un costume large comme on les faisait à l'époque. Mais voilà, bien sûr.

— Bonjour, Mansfield Music, Francesca à l'appareil.

— Bonjour, je m'appelle Ruth Jones. Je dois parler à M. Mansfield d'une affaire personnelle très urgente. Ça concerne son ex-femme, Clio Campbell. J'ai de mauvaises nouvelles. Je sais que c'est inhabituel, mais est-ce que vous pourriez me mettre directement en relation ?

Elle ne s'était pas attendue à ce que ça marche ; elle avait imaginé qu'il y avait un protocole bien huilé pour empêcher l'accès au Grand Chef. Mais c'était bien lui au bout du fil, irrité, impatient et peut-être bien vaguement effrayé.

— Ici Dan Mansfield.

— Monsieur Mansfield, vous ne vous souvenez sans doute pas de moi. Je suis une amie de Clio, j'ai travaillé pour Vey Records, mais je ne suis pas sûre qu'on se soit déjà… Non, juste par mail, sûrement. Désolée.

Ressaisis-toi, Ruth.

— Hum hum. Dites-moi.

— Eh bien, Clio… Clio est morte. Elle s'est suicidée. Hier, pendant que j'étais au travail. Elle séjournait chez moi. Elle n'a pas laissé de carnet d'adresses ni rien et je ne savais pas trop si… enfin, je sais que vous n'étiez pas dans les meilleurs termes tous les deux, mais il me semblait que… Je

me suis juste dit qu'il fallait que vous le sachiez. Désolée. Désolée que vous ayez à l'apprendre comme ça.

Il respirait à l'autre bout du fil, inspirait, expirait, tout en contrôle.

— Bien. Bien. Ok. Merci… Merci de m'avoir prévenu. Est-ce que quelqu'un d'autre est déjà au courant… La presse, je veux dire ?

— Hum. Je ne pense pas. Je ne vois pas comment… Il n'y a que moi et la police pour l'instant.

Un petit rire sec.

— Donc les médias ne vont pas tarder à nous tomber dessus. Je vais veiller à ce que les filles du bureau se tiennent prêtes. Désolé. Et vous… C'est vous qui l'avez trouvé ? Le corps.

Elle respira un peu à son tour, ravala de nouveau la sidération.

— Oui.

— Ça a dû être vraiment dur pour vous. Je suis désolé. Dites, quelqu'un va devoir prévenir sa mère.

— Sa mère ?

Ruth était prise de court. Elle n'avait jamais posé la question directement, mais elle avait entendu Clio se définir comme une orpheline à plusieurs occasions différentes. Parfois avec un rire moqueur dans la lumière crue d'un pub, parfois en fin de soirée quand elle avait l'alcool triste. Sachant que le père était mort, l'influence que ça avait eu sur *The Northern Lass* et le focus là-dessus d'une partie de la presse, elle avait tiré des conclusions hâtives.

— Je… Je croyais que…

— En fait, elles étaient brouillées. Elles ne se parlent plus trop. Parlaient. Avant… On a diagnostiqué à Eileen une démence vasculaire, il y a quatre ou cinq ans. C'était un choc, parce qu'elle n'est pas si vieille que ça. Mais il n'y a pas d'autre famille, et Clio est déjà incapable de subvenir à ses propres besoins, alors elle est venue me trouver. Eileen est dans une maison de retraite à Ayr – un endroit modeste, mais je n'allais pas la laisser moisir toute seule. J'ai toujours apprécié Eileen. Elle permet de mieux cerner qui est Clio. Qui elle était. Mon Dieu.

Ruth était dépassée par cette information, par les choses presque trop personnelles que cet homme, qu'elle n'avait rencontré que comme un symbole, une sommité dans son milieu, lui racontait.

— Bref. Je vous transmettrai les coordonnées. Je ne vais pas… Je ne vais pas y aller moi. Je crois que ce serait trop perturbant pour Eileen. J'y suis

allé une fois ; elle a perdu la notion du temps, elle cafouille. Il vaudrait mieux qu'elle l'apprenne d'une inconnue, je crois.

*OceanofPDF.com*

# DANNY

*Cumbria, 1993*

Il n’en revenait pas de se sentir aussi proche d’elle. Comme s’ils avaient retrouvé le feu de la passion du début, au temps des tournées, l’attraction magnétique, les contacts furtifs à la moindre occasion, savoir où elle se trouvait dans la salle, même sans la voir. Cette fois, ce n’était pas sexuel, mais il était animé d’une force tout aussi primitive. Il se surprit à scruter la rue où ils marchaient pour déceler d’éventuels dangers.

— Ça va ? Tu veux mon manteau ? demanda-t-il à nouveau, le visage giflé par le vent, et il chercha à se placer devant elle, comme un bouclier. Il fait trop froid dehors. On va rentrer te mettre au chaud, d’accord ?

Elle eut un petit hochement de tête tandis qu’il la conduisait dans le pub qu’ils avaient repéré depuis la voiture. Il s’aperçut qu’elle avait gardé le silence pendant toute la promenade ; elle l’avait écouté raconter ses soucis avec ce connard d’Adam et la programmation de la tournée d’Edwyn, jusqu’à ce qu’elle lui demande de faire demi-tour, et il s’était aussitôt senti coupable de l’avoir poussée à sortir, de l’épuiser alors qu’elle aurait dû se reposer. Et puis, ils étaient mal équipés pour marcher, tous les deux en Converse, ils frissonnaient et s’efforçaient de contourner les flaques. Il avait cru que ce serait vivifiant : rouler jusqu’au Lake District, voir un peu de campagne, passer du temps ensemble pour de vrai. Faire des plans, rêver à l’avenir, loin de la ville.

Chez eux, les gens savaient qui ils étaient, entre les crétins qui reconnaissaient Clio, “Hé, c’est pas toi que j’ai vue à la télé ?”, et les jeunes qui gravitaient dans le milieu et qui rêvaient de faire booker leur groupe par Danny. En ville, ils étaient trop visibles. Il avait toujours aimé ça, tous les yeux qui se tournaient vers eux quand ils entraient dans un bar, les filles timides avec des tee-shirts de groupes de rock ou les garçons coiffés comme les Beatles qui abordaient Clio d’un air implorant, tandis que Danny se

tenait juste derrière elle, lui adressait des messages secrets en lui caressant le creux des reins. Sa femme n'était pas quelqu'un d'ordinaire.

Elle gardait ses cheveux volumineux et bouclés alors que la mode était aux coupes à la garçonne, portait du Lurex et des fourrures chinées en friperie quand toutes les autres filles s'engonçaient dans des vestes Adidas miteuses. Elle arborait du fard à paupières et du vernis argenté, des poudres scintillantes qui recouvraient la moquette de la chambre, la salle de bains, les murs, ne partaient jamais vraiment. Elle arrivait à capter l'attention rien qu'en étant dans la fosse au concert de quelqu'un d'autre ; dans la pénombre d'un club, il y avait toujours un projecteur pour la repérer, pour souligner l'insolence de cette touche d'écarlate dans un monde de plus en plus marron. Mais depuis qu'ils avaient appris la nouvelle, il se surprenait à s'agacer de l'insistance des autres à vouloir partager Clio.

"Notre toute première journée en famille", avait-il dit au moment du départ. Il lui avait embrassé la main. Elle avait fait un petit bruit et s'était blottie sur son siège, avait dormi pendant presque tout le trajet. À un moment, il avait arrêté la voiture, très délicatement, et avait glissé son écharpe entre son ventre et la ceinture de sécurité, juste par précaution.

Sans surprise, tous les yeux se tournèrent vers eux tandis qu'il la guidait devant un arbre de Noël tristounet jusqu'à une table près du feu – forcément, ils détonnaient dans un endroit pareil, un pub rempli de solide matériel de randonnée avec un présentoir à journaux bourré d'exemplaires du *Daily Mail*.

— Là, dit-il. Est-ce que… Attends, tu ne vas pas avoir trop chaud, juste à côté du feu ? Voilà ce qu'on va faire : tu te réchauffes et dès que c'est trop, on échange de place. Tu me dis, hein ? Ok ? Bon. Je vais nous trouver des menus. Je parie que tu meurs de faim. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Des lasagnes ? Un burger ? Il te faut du fer. Il n'y a pas des masses de choix ici, mais tu sais ce qu'on dit : la bouffe de pub, y a que ça de vrai.

— Je vais juste prendre des frites.

— Juste des frites ? Il te faut plus que ça. Fais-toi plaisir. C'est moi qui régale.

— C'est toujours toi qui régales, non ?

Oh bon sang, encore la même rengaine ? Depuis que les royalties de sa chanson s'étaient taries, plus ou moins au même moment que les dates de concert, Clio était à fleur de peau au sujet de l'argent. Elle ne l'écoutait

jamais vraiment lorsqu'il lui expliquait qu'ils étaient mariés désormais, qu'ils étaient un ménage, qu'il était heureux de dépenser son argent pour sa femme ; et puis, ce n'était pas comme si elle faisait grand-chose pour que ça change. Elle n'avait même pas touché une guitare depuis le mariage. Il avait fait des pieds et des mains pour lui dégoter du travail en studio, avait insisté auprès des groupes qui lui étaient redevables pour qu'ils l'engagent comme choriste, mais ça n'avait fait qu'accroître son mal-être. Et il la comprenait. C'était une réaction d'artiste – elle n'aimait pas être reléguée au second plan. Il ne connaissait que trop bien ce sentiment. Si ce n'était pas la musique, il était malgré tout convaincu qu'elle avait besoin d'autre chose dans sa vie. Il avait été ébahi quand elle avait accepté, encore plus ébahi que ça arrive aussi vite, qu'ils passent en un mois d'une idée à un trait bleu sur un bout de plastique. Alors il ravala ses arguments et leur éternelle dispute, contourna la table pour s'asseoir à côté d'elle sur la banquette, l'attira contre lui et l'embrassa sur le front.

— Considère ça comme ma manière de te remercier. Pour tout le travail que tu fais. Je tiens à ce que tu te sentes toujours appréciée à ta juste valeur.

Il prononça ces mots dans ses cheveux et inspira les puissantes notes florales de son shampoing.

Elle s'affala sur lui, et il la laissa faire, la tint contre lui en silence un moment. En l'enveloppant ainsi de son corps, il se sentait immense, viril et musclé. Sa bite palpitait. Il assumait son rôle. Il était dans le vrai.

La serveuse s'approcha d'un pas tranquille. Elle leur sourit, la main sur le cœur.

— Oh, que vous êtes mignons ! Alors, qu'est-ce que je vous sers ?

— Je crois que je vais me laisser tenter par la cottage pie. T'as choisi, bébé ? Qu'est-ce que tu prends ?

Il apprécia le sourire de la fille quand elle entendit son accent.

Clio marmonna "Des frites", toujours planquée contre son épaule, sans lever la tête.

— Elle ne se sent pas très bien, articula-t-il silencieusement pour la dédouaner. Peut-être un burger-frites ? Un cheeseburger ? Faites attention qu'il soit bien cuit, par contre – dites au chef que mon adorable épouse est enceinte, donc qu'il prenne toutes les précautions possibles. Et rien avec des œufs, genre mayonnaise, tout ça.

Le corps de Clio se tendit.

— Oh, félicitations ! Ça va faire un très joli bébé, si je peux me permettre.

— Mais permettez-vous, je vous en prie ! Donc, cottage pie et cheeseburger.

Clio se dégagea de son bras, pivota pour lui faire face, ignorant toujours la serveuse.

— J'ai dit que je voulais juste des frites.

— Tu vas changer d'avis, tu vas voir. Quand tu verras mon plat. Tu sais quoi ? Je mangerai le burger si tu ne te sens pas, ok ? – Il adressa un clin d'œil à la serveuse. – Une chance qu'elle ait pris son estomac de secours, hein ?

La serveuse se retira.

— Allez, bébé. Je sais que tu n'as pas la grande forme aujourd'hui. Mais on va pas gâcher ce moment, hein ? C'était un poil… Enfin, quoi, cette fille essayait juste d'être sympa.

Elle resta assise quelques secondes, tourna ses mains dans tous les sens, s'attarda sur un ongle.

— Je sais. Désolée. Je suis désolée.

— Aucun problème, chérie. Tu dois être épuisée. Et affamée. Viens là.

Cette fois le câlin ne dura que quelques secondes, avant qu'elle ne s'écarte.

— Pourquoi tu lui as dit ?

Il sentit un sourire étirer ses joues.

— Bah. C'est sympa de pouvoir le dire à quelqu'un. Elle nous connaît pas. J'ai envie de le dire autour de moi ! Je veux que les gens sachent.

Elle baissa la tête.

— Faut que j'aille pisser. Je reviens dans une seconde.

Prise d'une impulsion soudaine, elle fit volte-face, lui prit la main et y déposa un baiser.

Constatant qu'elle avait pris son sac avec elle, il se prépara à une longue attente, prit un tabloïd sur le comptoir. Il y avait du progrès, pensa-t-il : il avait pu lui faire cette remarque sans que ça dégénère aussitôt en prise de bec. Ils s'apprivoisaient peu à peu, apprenaient à vivre ensemble. Après tout, personne n'avait dit que la vie maritale était une partie de plaisir, et peut-être avaient-ils été naïfs quand ils s'étaient mis ensemble, convaincus que la fusion de leurs deux existences viendrait aussi facilement que la baise. Mais peut-être aussi que la grossesse commençait à faire son effet sur

elle, comme elle l'avait fait sur lui. Peut-être que ses hormones allaient naturellement la pousser à l'écouter, voire à être d'accord avec lui, à garder son protecteur près d'elle. La biologie, tout ça.

Elle resta enfermée dix bonnes minutes. Il plongea le nez dans son journal pour esquiver les regards gênés des autres clients, s'absorba dans les chansons pop de Noël débitées par les enceintes. Au bout d'un moment, la serveuse se pencha vers lui et demanda :

— Tout va bien ? Vous voulez que j'aille jeter un œil ?

Danny réprima un sourire en imaginant la réaction de Clio devant une telle intrusion.

— Non, non, ça va aller, ne vous en faites pas. Ça arrive beaucoup en ce moment. Elle a juste besoin d'un peu d'air, de temps en temps. Elle doit être en train de se refaire une beauté. Merci, vous êtes adorable.

Et soudain, Clio fut assise devant lui, une nouvelle couche de maquillage durcissant ses traits, la tête haute. Ses mains nerveuses s'agitaient au-dessus de la table.

— Tu te sens bien, mon cœur ? Tu veux une gorgée de ma bière ? Une petite exception ?

Elle inspira profondément par le nez et ferma les yeux une seconde.

— Ok. Ok. Écoute. Il y a deux versions possibles de cette histoire, chéri. Danny, mon amour. Donc voilà ce que je te propose : tu me laisses te raconter les deux, sans m'interrompre, et si tu n'es pas d'accord avec moi, tu me donneras ta version à toi. Alors voilà. Disons que j'ai le bébé. Je vais sans doute cesser de te plaire à la seconde où je prendrai des kilos, mais bon, je suis jeune. Plus ou moins. Je finirai bien par les perdre, pas vrai ?

Ses doigts se crispaient, crispaient, crispaient.

— Donc je suis grosse, et j'ai pas envie de baiser après l'accouchement parce que je suis toute charcutée. C'est comme ça que ça se passe, tu sais. Mais ça va, parce que t'as ton bébé. Ce sera sans doute un garçon, c'est ton fils, et tu trouves qu'il te ressemble comme deux gouttes d'eau, à part quand il me ressemble à moi. Et pendant un moment, on est contents comme ça. Même s'il crie tout le temps et qu'on ne dort jamais et que la maison – oui, au fait, ta mère nous a aidés à acheter une maison, parce que même si elle m'aime toujours pas – non, chhhhut – elle ne va pas laisser la chair de sa chair, son petit-*fils*, l'héritier, grandir dans un taudis humide juste parce que tu veux jouer les bohèmes avec ta pauvre chanteuse rouquine sortie tout droit du caniveau. C'est une jolie maison de la banlieue chic d'Édimbourg,

pas loin de chez elle ; elle est pas regardante sur la dépense, ta mère. Il y a un jardin derrière, avec de la pelouse, des fleurs et tout le délire. Mais ça reste un dépotoir parce que je fais pas le ménage, je passe mes journées à m'occuper du bébé et à pleurer. Mais quand tu reviens de tournée, que tu roules un joint et que tu le fumes dans le jardin avant de rentrer t'asseoir sur les marches – parce que c'est pas un appart merdique en sous-sol, y a un étage –, quand tu es assis sur les marches et que tu m'écoutes chanter pour ton enfant, une berceuse en gaélique, tu te dis que c'est magnifique et qu'on va s'en sortir. Tu penses ça parce que t'es un optimiste, mais chaque jour que tu passes dans ce charmant dépotoir, avec ses plafonds hauts, ses grandes fenêtres qui laissent entrer tellement de lumière que tu vois la poussière qui s'accumule sur la cheminée, tu commences à te sentir pris au piège. Peut-être qu'il y a une tache sur le canapé, là où je me suis pissée dessus, parce qu'accoucher de ton fils m'a déchiré la chatte et que je ne sens plus mes muscles, et tu la remarques chaque fois que tu rentres dans le salon, tu te souviens de la fois où mon legging dégoulinait pendant que j'allaitais, où j'ai fondu en larmes (encore) et où je t'ai insulté quand tu me l'as signalé, où tu as dû nettoyer la pisse de ta propre femme sur ce joli canapé que ta mère nous a acheté. Oui, ça arrive. Plusieurs personnes me l'ont raconté. Non. Arrête. C'est moi qui parle. C'est moi qui parle. Bref, tu penses à cette tache de pisse chaque fois que tu arrives au boulot et que tu vois Sadie ou Francesca assise à son bureau ; bon, c'est pas ta secrétaire, t'es capable de plus original, je te l'accorde, mais elle bosse à l'administratif ou un truc du genre. Soyons honnêtes, tu ne vas pas refaire la connerie de te taper une de tes artistes. Peut-être qu'elle venait d'entrer au lycée quand t'étais en terminale. Elle se rappelle que tu jouais de la guitare à la fête de fin d'année et elle est déçue que tu ne fasses plus de musique, mais elle comprend complètement que tu te consacres à ce qui rapporte, et je te jure, Danny, elle t'admire pour ça. Ou peut-être que c'est une jeune fille de bonne famille, fraîchement sortie de l'université et parfois tu peux pas t'empêcher de penser qu'*elle* n'enverrait pas chier ta mère, qu'*elle* ne refuserait pas de venir aux fêtes de famille, et on sait tous les deux qu'à ce stade, j'en serais réduite à ça, pas vrai ? Les rares fois où tu es à la maison – parce que les soirs de concert s'éternisent de plus en plus –, quand tu finis par rentrer, et que t'essaies de donner un coup de main, tu te rends pas compte que je t'insulte dans ton dos. Sérieusement, tu descends dans ta putain de cuisine design bien dégueulasse et tu crois te rendre utile, t'es

même en train de te dire, je suis vraiment un mec bien, mais si tu te retournais une seule seconde, tu serais terrifié. Tu verrais la femme qui tient ton bébé, ton fils, l'héritier de la fortune Mansfield, et tu verrais son visage figé dans un affreux rictus de mépris et de haine. Tu verrais les mots qu'elle articule silencieusement : sale merde, gros connard, pauvre mec. Ça te ferait flipper à mort. Tu serais glacé jusqu'à l'os, mec, surtout quand tu verrais ton bébé lui tapoter le visage et rire devant ses drôles de grimaces quand elle sort tous ces mots horribles. Mais il finirait par les apprendre. Ton bébé apprendrait tous ces mots comme s'ils étaient normaux, comme si c'était un mode de communication normal pour les humains. Il imiterait ces grimaces au fur et à mesure de sa vie, avec les garçons et les filles de sa classe, avec sa copine adolescente, avec la pauvre malheureuse qu'il arrivera à convaincre de l'épouser. Sale connasse. Grosse merde inutile.

Évidemment, ce fut le moment que choisit la serveuse pour leur apporter leurs plats, comprenant trop tard dans quoi elle mettait les pieds.

— La, euh, cottage pie ?

— C'est pour moi. Merci. Merci beaucoup. Vous êtes un amour. – Il sentait qu'il fallait en rajouter une couche pour compenser.

— Et le cheeseburger. Bien cuit. Sans mayo. Avec des frites.

Clio grogna. La serveuse regarda par terre.

— Il vous fallait autre chose ?

— Non, c'est parfait. Merci, vous êtes un ange.

Il plaqua un sourire sur son visage jusqu'à ce qu'elle sorte de leur champ de vision, puis il se pencha par-dessus son assiette et prit la main de sa femme.

— Écoute, bébé. Je sais que tu as peur. Moi aussi, j'ai peur. Je sais que ça ne va pas être une partie de plaisir. Mais tu vas faire une mère formidable, et on va surmonter les épreuves. On est une équipe, d'accord ? Toi et moi, ensemble.

Elle dégagea sa main, l'agita de nouveau en l'air.

— Tu n'écoutes pas un mot de ce que je dis, hein ? C'est pas… Bon Dieu, Danny. Juste, juste ferme-la cinq minutes, d'accord ?

Elle repoussa l'assiette avec le burger au milieu de la table, loin d'elle.

— Voilà ce que j'essaie de te dire. Tu te souviens de cette conversation qu'on a eue, mon amour, mon Danny ? Quand on a décidé d'avoir un enfant ? Bon, j'ai pas envie de dire que tu m'as eue dans un moment de faiblesse, mais on sait tous les deux que c'est ça qui s'est passé. Tu m'as

rappelé que j'avais vingt-six ans et que l'horloge tournait, et que c'était pas la fin de ma carrière, juste le bon moment pour prendre du recul. C'est pas un échec, tu m'as dit, c'est peut-être simplement le monde qui te dit que tu dois changer quelque chose. Faire les choses différemment pendant un temps. Et ma mère me l'a toujours dit : ne dépends jamais de l'argent d'un homme, ou tu l'auras dans l'os. Je l'écoutais pas, parce que j'ai jamais écouté ma mère, mais elle avait raison, et je l'ai dans l'os. Tout ça, je peux pas le nier. Mais là n'est pas la question. Imagine un peu ma situation, d'accord ? J'emmène le gosse dans un groupe de jeunes mamans ou un machin du genre, et j'essaie de me faire des copines, mais les autres mamans me prennent de haut d'entrée, parce qu'on vit dans un quartier bourge et que je file des chips au bébé, ou parce que je fais quelque chose de travers alors que c'est parfaitement normal là d'où je viens, genre, je sais pas, foutre du whisky sur sa tétine pour le faire dormir, ce genre de connerie. Et je suis seule avec le gosse toute la journée, et je l'aime, bien sûr, parce que c'est mon gosse et que ça marche comme ça, mais peut-être que je le déteste aussi, parce que je me dis, et moi dans tout ça, blablabla. Ça t'arrive d'entendre ça, non ? Des femmes qui tueraient pour un brin de conversation adulte. Sans doute que non, en fait. Où t'aurais entendu ça ? Tu parles pas à des femmes qui sont pas ton épouse, ou de charmantes jeunes musiciennes, ou Francesca du bureau avec ses petits seins fermes.

— Clio. Bébé. Il n'y a personne au bureau qui s'appelle Francesca…

— Oh, ça viendra. Et donc, la huit millionième fois où j'ai du caca sous les ongles et que j'ai pas mis de rouge à lèvres depuis des semaines, les questions commencent à me ronger. *T'étais quelqu'un, avant, non ? C'est pas toi qui as foutu le bordel à* Top of the Pops *? Toi que les magazines se battaient pour interviewer, avec tous ces geeks en tee-shirt de groupe de rock qui codaient en morse des "JE T'AIME" sur leur bloc-note ? Toi qui t'intéressais à autre chose que les associations de parents d'élèves, la taille des chaussettes pour bébé ou toute cette foutue panoplie de merde d'une putain de vie de maman ? Quelqu'un qui lutte, qui prend la défense des gens, qui fait bouger les choses, qui essaie de changer le monde ?* Parce que le truc, c'est que j'ai personne d'autre avec qui réfléchir à tout ça. Je suis toute seule à la maison, tous les jours, toutes les nuits. Voilà le scénario que je me passe en boucle et NON. CHHHHHH… Chut. Laisse-moi parler. S'il te plaît. Pendant que l'étau se resserre autour de moi, ton monde à toi devient de plus en plus vaste. Parce qu'on sait tous les deux que tu iras loin,

mon chéri. Danny Mansfield casse la baraque. Tous les gens connus que tu vas rencontrer. Les soirées où tu vas aller. Parfois ces soirées seront organisées à la maison, parce qu'elle est plus belle que les autres, et ton petit garçon sera là en haut des escaliers à écouter les caissons de basses et les rires dans la maison. Tu le prends dans tes bras, tu le récupères en pyjama et tu le ramènes au lit, et tu te dis que c'est génial. Qu'il a une chance pas possible de vivre des expériences pareilles. Tu te dis ça en lui faisant un câlin avant qu'il aille se coucher ou en lui tapotant la tête quand tu pars le matin. Et quand il s'accroche à tes jambes dès que tu passes la porte le soir, tu ne comprends pas qu'il essaie de te dire : ne me laisse pas, papa, ne me laisse pas avec cette femme, cette sorcière aigrie qui passe la journée à me fixer.

Il décida de couper court à l'avalanche de mots.

— Bébé, bébé. C'est idiot. C'est tellement toi, ça. On fait un pas en avant, n'importe quel pas en avant vers quelque chose de nouveau, et tu te braques, tu paniques, tu t'inventes un million de raisons pour que ça fonctionne pas immédiatement.

Elle renifla. Un gros reniflement délibéré. Le genre de reniflement qu'il connaissait trop bien.

— Attends, c'était quoi, ça ? C'était la coke qui parlait, c'est ça ? Est-ce que t'as pris un truc ? Est-ce que t'es sérieusement enceinte de mon enfant et défoncée ?

Elle se pencha en arrière.

— Non et oui.

— Quoi ? C'est censé vouloir dire quoi, putain ?

Il se foutait qu'on puisse les entendre à présent dans ce pub merdique en pleine cambrousse. Avec un drôle de sourire en coin, elle le regarda droit dans les yeux et défit sa ceinture, fourra une main dans son pantalon. Mais qu'est-ce qu'elle foutait, bordel ? Qu'est-ce qu'elle foutait ?

Elle retira sa main, brandit un doigt ensanglanté, le montra au reste du pub.

— Non, apparemment, je suis pas enceinte de ton enfant. Et oui, j'ai pris un peu de speed. Je l'avais dans mon sac en cas d'urgence, et ça ressemble clairement à une urgence, toute cette… situation.

Elle agitait sa main ensanglantée à la manière d'un membre de la famille royale qui salue la foule, hilare.

Elle est folle, pensa-t-il. Elle est folle à lier, et je l'ai épousée. Et elle a pris du speed. Du speed. Une note électrique suraiguë lui vrilla le cerveau. Le sang était vraiment vraiment très rouge. Et puis, soudain, sa signification le frappa lourdement.

— Qu'est-ce que… Qu'est-ce que c'est ? Tu fais une fausse couche ?

— Je sais pas. C'est peut-être mes règles. Je les ai senties arriver toute la journée.

— Mais… Tu étais enceinte. Le test.

— Ben, plus maintenant. Et je… je ne peux pas… je ne veux pas l'être.

Il se renfonça dans la banquette, fixa son assiette, toujours pleine, tandis que la pièce se vidait de son oxygène. Fini. C'était fini.

Elle contourna la table pour le rejoindre, glissa ses fesses sur la banquette, tendit la main, lui caressa l'épaule.

— Je suis désolée, mon amour. Mon homme. Je suis désolée. Ça n'allait pas, depuis le début. Je me sentais disparaître. J'ai passé la semaine en apnée. Et puis je suis allée aux toilettes, et voilà, et le monde a recommencé à avoir du sens. C'est pas pour moi. C'est pas ce que je suis censée être. Et c'est clairement ce que toi, t'es censé être, je me trompe ? Je veux dire, c'est toi… Celui qui rayonnait, c'était toi, merde, Danny.

Elle avait passé ses bras autour de lui, et elle fouillait dans sa veste pour trouver son portefeuille. Elle en tira deux billets et les posa sur la table entre le burger et la cottage pie, puis elle l'aida à se relever, lui enroula son écharpe autour du cou, le surprit par sa tendresse.

— Est-ce que t'as fait quelque chose ? s'entendit-il dire. Est-ce que t'as fait quelque chose au bébé ? – Il n'avait même pas conscience d'avoir fait le lien avant de prononcer ces mots.

Elle rit de nouveau, ce petit rire dur qu'il ne reconnaissait pas.

— Non, à moins qu'il soit possible de le faire partir par la pensée. Peut-être qu'il a compris que j'allais être une mère pourrie et qu'il a décidé de foutre le camp.

— Tu es sûre à 100 % ? Ça pourrait juste être un peu de sang.

L'air froid lui fouetta le visage et il s'aperçut qu'elle l'avait fait sortir du pub, qu'ils étaient dans la rue.

— Je le sais, c'est tout. Je connais mon corps. C'était comme un interrupteur ce matin – quelque chose qui s'éteignait –, mais j'ai pas compris pourquoi.

Ils étaient adossés au mur du pub. Il effritait la pierre calcaire entre ses doigts. Elle plongea de nouveau ses mains dans sa veste, cette fois pour lui prendre ses cigarettes, en alluma deux et lui en mit une dans la bouche. Le genre de geste qu'aurait fait une nana dans un film.

— Tu crois que tu peux conduire, Danny ? Ça va aller ?

Oh, comment savoir. Comment savoir. Il acquiesça d'un geste très léger, mais sa tête était tellement lourde qu'elle semblait sur le point de tomber de son corps.

— Retournons à la voiture, ok ?

Elle le prit par le bras et l'emmena dans la rue.

— Dans tous les cas, moi je peux pas conduire. Déjà parce que j'ai pas le permis, mais surtout je crois que les flics auraient pas trop de mal à piger que la colombe a pris trop de blanche, hein ?

Elle essayait de plaisanter, et il lui accorda un minuscule et bref sourire.

Ils s'installèrent dans la voiture, et Clio se pencha pour tourner la clé dans le contact, alluma le chauffage. Il commençait déjà à faire noir. Il ne voulait pas être assis dans cette boîte avec cette femme pendant les deux heures à venir. Il ne voulait pas rentrer dans leur appartement et se lancer dans la séparation de leurs affaires, la regarder emballer ses vêtements et ses livres. Il ne voyait pas ce qu'ils pouvaient faire d'autre.

— C'était quoi, l'autre histoire ?

— Pardon ?

— Tu as dit qu'il y avait deux histoires. Le tourbillon de conneries que tu viens de débiter, c'était la première. C'était quoi, la deuxième ?

— Je ne sais pas. J'espérais que ce serait toi qui me la raconterais. Je crois qu'il n'y en a sans doute pas d'autre.

Elle lui caressa le visage. Il repoussa sa main, vigoureusement.

*OceanofPDF.com*

# SAMMI

*Brixton, 2009*

Ça commencera par une demande d'amis tout en haut à droite de l'écran. Sam cliquera dessus, et il lui faudra une seconde pour faire le lien entre le nom et la minuscule photo de profil, les cheveux roux, le rouge à lèvres rouge. Il y aura… quelque chose. Une sensation vague et désagréable, au niveau de la tempe. Elle réfléchira là-dessus. Rien n'a jamais été prouvé, se dira-t-elle. Tout n'avait jamais été que spéculation, insinuation. Quand un groupe s'enflamme pour rien, une personne peut devenir bouc émissaire.

Accepter. Pourquoi pas.

Trente secondes plus tard, il y aura un tintement discret ; l'icône rouge indiquant un message. Pas de bonjour. Rien sur les années qui se sont écoulées, sur les affaires de cœur et de rancœur.

SAMMI MON POTE A PRIS CA AVEC SON TELEPOHNE EST-CE QUE C'EST MARK CARR ???? !!!!

La photo d'un homme d'une cinquantaine d'années, granuleuse, à contre-jour. Une moustache, un smoking, une flûte de champagne.

*Brixton, 1996*

Sammi s'accroupit sur le trottoir et glissa son épaule sous le store. Il résista là où il résistait toujours, l'effort pour le remonter lui arracha un cri, un "han !" qui résonna dans la rue déserte. Elle se faufila à l'intérieur, tâtonna dans le noir pour trouver une des lampes torches qu'ils gardaient sur un rebord de fenêtre, puis elle rabaissa le store derrière elle.

— Ça te fait pas bizarre, avait demandé Mark, un jour où ils se livraient à ce rituel à quatre heures du matin après être rentrés à pied d'une soirée à Camden, en se chauffant tout le long du trajet, ça te fait pas bizarre qu'un groupe de squatteurs convaincus que la propriété c'est le vol se sente obligé de prendre des mesures de sécurité pour tenir le reste du monde à l'écart de son lieu de vie ?

— Bah, c’est pas non plus verrouillé à double tour, si ?

— Alors pourquoi fermer ? Pourquoi vous… Pourquoi on remonte pas les stores pour inviter le monde à nous rejoindre ? Ça serait pas l’aboutissement de notre philosophie ?

Sammi s’était tournée vers lui, dans l’espace exigu du porche, vers son visage à moitié visible dans le faisceau de la lampe. Il l’avait regardée droit dans les yeux, la bouche agitée d’un tressaillement amusé, comme un prof qui improvise un problème de math.

— Mec, tu veux laisser le rideau ouvert ? Tu veux te réveiller dans les bras d’un des junkies qui traînent dans le coin ? Un beau blondinet comme toi ? Vas-y, fonce. Je suis sûre qu’ils vont t’adorer.

Comme d’habitude, elle voyait où il voulait en venir. Mais il lui refaisait ce coup où il les prenait de haut avec ses grandes idées, pointait les failles et les incohérences, leur transmettait des solutions comme si lui-même n’était pas concerné. Le store était le compromis idéal – pour l’ouvrir, il fallait connaître le truc et être assez fort pour pousser précisément au bon endroit (Spider avait souvent du mal dans ses mauvaises semaines ; c’est comme ça qu’ils s’en apercevaient), et pour trouver l’escalier qui menait à la pièce à vivre, il fallait savoir où se trouvaient les lampes. Il fallait être vraiment déterminé. C’était un système qu’ils avaient mis au point ensemble, sans jamais en discuter.

Le couloir puait le moisi et l’humidité. Fran avait essayé de brûler des huiles parfumées dans la pièce pendant quelque temps, mais Gaz avait été surpris en train d’utiliser le brûleur comme cendrier, et ça avait causé une nouvelle dispute. Malgré ça, Sammi s’assit sur la marche du bas et inspira profondément, s’imprégna de ces relents fétides. Elle s’imagina emmener sa mère ici. Le store rouillé confirmerait toutes ses craintes ; l’odeur l’achèverait.

Ce soir-là, le dîner du mardi chez sa mère avait été mouvementé. Au départ, quand elle avait quitté le nid, sa mère avait essayé de la convaincre de revenir tous les dimanches, pour la messe et le déjeuner. Le refus de Sammi avait été poli, mais catégorique.

— Je vais pas faire semblant, maman. Même pas pour toi. En plus j’ai besoin de mes dimanches, tu vois ? J’ai des trucs sur le feu. Des trucs à faire.

Le dîner du mardi était devenu leur compromis, et Sammi s’y tenait. La plupart des autres ne comprenaient pas, mais il faut dire qu’aucun d’entre

eux ne squattait à vingt minutes de la rue où ils avaient grandi. Ce soir-là, Avril avait tapé fort. Toutes les tantes étaient là, le frère de Sammi et sa fiancée, et elle avait même demandé au pasteur de venir montrer sa tronche. D'habitude, Sammi ne parlait pas beaucoup au dîner du mardi. Elle s'efforçait de garder la tête baissée, d'entretenir une conversation agréable, de ne pas offrir à sa mère l'occasion de la critiquer. Mais devant un tel public, Avril n'avait pas pu se retenir, elle avait daubé, daubé, daubé sur les manières de Sammi et ses vêtements, avec une moue dégoûtée chaque fois que sa fille parlait. Sammi était partie plus tôt qu'à l'accoutumée, au moment où Avril se défoulait sur les assiettes dans la cuisine après que le pasteur, sentant monter la tension, avait pris congé.

Le squat était calme quand elle y remonta, sans une seule lumière allumée (ce qui ne signifiait pas toujours qu'il n'y avait personne). Sammi plissa les yeux et distingua Xanthe, recroquevillée sur son matelas dans l'espace dortoir avec la petite tête ébouriffée de Dido nichée dans son cou – ses yeux brillaient dans la lumière blafarde des réverbères qui filtrait par la fenêtre, et elle sourit et porta un doigt à ses lèvres. Sammi hocha la tête, lui souffla un baiser et ressortit. Il n'y avait personne dans la pièce à vivre, alors elle brancha une petite lampe et se cala dans le gros fauteuil.

Mark avait cherché à les lancer dans de grandes manœuvres récemment, il essayait de rallier tout le monde au groupe de défense de la cause animale dont il s'occupait avec Fran. Sammi avait participé à deux ou trois missions de reconnaissance dans un labo où Fran savait de source sûre qu'on pratiquait des tests sur les animaux. Elle s'était tassée dans le vieux van branlant, la main gantée de Mark dans la sienne, respirant les relents de dope et de sueur de Spider. Ils s'étaient garés un peu plus loin, s'étaient approchés à distance raisonnable du labo et l'avaient inspecté ensemble. Mark avait un appareil photo étonnamment sophistiqué et il avait réussi à prendre des clichés assez nets des détails qu'il avait repérés – un trou dans une clôture, une caméra de sécurité cassée –, quand il ne se prenait pas pour un foutu James Bond, à faire des roulades sur le béton en mode commando. Sammi avait repensé au fils des voisins de sa mère quand elle était petite, qui jouait aux espions tout seul dans la ruelle de derrière, s'aplatissait contre le mur avec ses doigts imitant un pistolet, et marmonnait dans sa barbe.

Sammi avait pris part aux expéditions dans le van pour soutenir Mark, mais en vrai ça ne la touchait pas vraiment. Ils n'avaient jamais eu d'animaux quand elle était petite – sa mère détestait les poils, et Sammi

avait appris à se tenir à l'écart des chats ou des chiens trop affectueux dans la rue, pour ne pas salir ses vêtements – peut-être que c'était ça. Peut-être qu'en authentique citadine, elle ne pouvait simplement pas comprendre. Elle avait remarqué que Mark avait récemment convaincu leurs copains du groupe de libération animale de se réunir le mardi soir, quand il savait qu'elle n'était pas là, et elle en avait conclu qu'elle l'avait déçu.

Xanthe invoquait Dido pour rester en retrait, comme toujours, mais en dehors de la petite, elle consacrait toute son énergie au féminisme ces derniers temps. Quand elle ne traînait pas au squat, elle était à la bibliothèque, commandait des livres, les rapportait à la maison pour lire sur le toit ou à la lumière d'une lampe à côté de l'enfant endormie. "En vrai, l'engagement de Xanthe, ça se passe surtout dans sa tête", avait dit Clio, et Sammi ne pouvait pas lui donner tort. Clio elle-même, les jours où elle restait dormir, n'était pas seulement critique, mais carrément hostile, envers la cause animale.

— Écoute, Fran. Je comprends. Vraiment. Je vois que ça compte beaucoup pour toi, et je comprends ton cheminement. C'est une injustice, carrément, et bravo de pas rester les bras croisés. Mais moi, ce qui me fait me lever et me battre, c'est l'oppression. L'oppression des gens, précisa-t-elle à la hâte alors que Fran ouvrait la bouche pour répondre. J'ai juste pas d'énergie à consacrer aux petits lapins tant qu'on a pas amélioré le sort des nôtres. Il y a des gens maintenus dans des conditions similaires à celles de ces animaux sur ordre de ce putain de gouvernement, je te le garantis. C'est la machine capitaliste mondialisée, ma cocotte. Une fois qu'on aura mis ça à plat, la situation va s'améliorer pour tout le monde. Y compris pour tes hamsters. En attendant, y a des tas de gens qui se font baiser par ce système, et c'est eux que j'ai envie d'aider en premier. Mais continue à faire ton truc. Je vois que ça compte beaucoup pour toi.

Personne ne pouvait nier que la vie était un poil plus excitante les semaines où Clio partageait leur lieu de vie – elle mettait de l'électricité dans l'air, elle était toujours en mouvement, toujours au four et au moulin, pleine d'idées. Mais elle et cette pauvre godiche de Fran, une fille de pasteur rebelle des banlieues chics, étaient les deux pôles opposés du groupe. Le strass-paillettes de Clio tranchait sur le sérieux et la détermination de Fran. Fran n'avait aucun second degré, et Clio plaisantait trop (quoique jamais à ses propres dépens). Et Clio leur permettait aussi de se sentir un peu plus rattachés aux alentours immédiats du squat. À

l’exception de Sammi et de Spider, qui s’était installé à Brixton avec sa mère à l’âge de onze ans, la plupart des autres filaient tête baissée vers le centre-ville, le Roxy ou la station de métro chaque fois qu’ils devaient s’aventurer à l’extérieur. Clio n’était avec eux que depuis quelques mois lorsqu’elles avaient parcouru Electric Avenue ensemble, et Clio avait souri, parlé et fait signe à six personnes en autant de minutes.

— Putain, meuf, tu connais déjà plus de gens que moi, on dirait ! avait dit Sammi. Alors que j’ai grandi ici.

— *Ach*, c’est juste que je parle aux gens. J’ai grandi dans des tout petits bleds, des villages, où t’as pas la possibilité d’ignorer les gens dans la rue ; ils risquent de murmurer dans ton dos que tu te mouches pas avec une brique.

— Que tu quoi ?

— Que tu crois que ta merde sent la rose.

— Pigé.

— C’est un des trucs qui m’ont fait flipper quand je suis arrivée à Londres. Toutes ces têtes qui regardent droit devant. Ici, j’aime bien, par contre. Les gens parlent, quoi !

— Ha ! C’est des putains de pipelettes, meuf. Moira, au stand de légumes, là, elle s’arrête jamais. Elle vivait juste à côté de chez ma mamie avant et elle me dit tout le temps qu’il faut que j’appelle ma mère. Des fois, des trouducs qui regardent droit devant, perso, ça m’irait bien.

— Oh, j’adore Moira. Moira ! Coucou, Moira ! Bon sinon, c’est vrai qu’il faut que t’appelles ta maman ?

— J’ai bouffé chez elle hier soir, quand même.

— Ben là-dessus tu fais clairement mieux que moi. Change rien, chérie. T’es la meilleure.

Elle glissa un bras sous celui de Sammi, l’attira contre elle jusqu’à ce que leurs têtes se touchent, et elles continuèrent comme ça, sautillant dans la rue en se fichant bien du regard des autres.

Les garçons, murmuraient souvent Sammi et Xanthe, étaient tous secrètement amoureux de Clio (Gaz, remarquait Sammi, était aussi à fond sur Xanthe). Dans l’asymétrie non dite de l’arrangement entre Sammi et Mark, elle était à peu près sûre qu’il s’était tapé la plupart des filles du squat, tandis qu’aucun des garçons n’osait l’approcher. Elle se souvenait d’un documentaire de David Attenborough qu’elle avait regardé au dîner du

mardi avec son frère récemment, une histoire de cerf qui se battait avec tous les autres cerfs pour se proclamer mâle alpha du troupeau, et aucun d'entre eux n'osait approcher sa biche, et elle s'était dit, ouais, c'est à peu près ça. Avril était entrée en furie dans la pièce, scandalisée de voir des animaux en rut sur son écran de télévision, elle avait donné une tape sur la tête à Joseph qui tenait la télécommande, et l'avait traité de pervers.

— Tu nous as eus par immaculée conception, c'est ça ? avait demandé Sammi, dans un rare élan de culot, et sa mère lui avait sauté à la gorge.

— Et toi ! Samantha Geraldine Smith ! À vivre dans ce taudis avec ces bons à rien qui se lavent jamais ! C'est qui, cet homme blond avec qui on t'a vue, ma fille ? Oh oui, tout le monde vient me parler de toi. Tout le monde parle ! Tu fais tellement honte à ta pauvre mère ! T'exhiber devant tout le quartier comme si t'étais la grande prostituée de Babylone !

Là-dessus, Sammi s'était levée pour partir, mais elle était revenue dîner le mardi suivant.

Xanthe entra dans la pièce d'un pas traînant et s'affala dans l'autre fauteuil, donnant au passage un coup de pied dans une paire de bottines que Sammi reconnut comme celles de Clio.

— Pfiou. Elle est toute chamboulée, aujourd'hui.

— Qui ça, meuf ?

— Dido. Dido. De qui d'autre veux-tu… Laisse tomber. Elle voulait pas dormir. Et tu sais quoi ? Je suis pas surprise. Y a jamais deux jours pareils qui se suivent ! Elle sait pas qui va être là quand elle se réveillera le matin. Bon Dieu, Sammi. Qu'est-ce que je fous ici ? Quel genre de mère pourrie je fais, à élever une toute petite fille dans une maison pleine de câbles apparents et d'une bande de punks défoncés au speed ?

Sammi, qui s'était fait la réflexion de nombreuses fois, décida de garder le silence.

— Merde, quoi, je suis venue ici pour inventer une nouvelle façon de vivre et je passe ma vie à faire la vaisselle pour un défilé de gros porcs ingrats – surtout des mecs, l'ironie ne m'a pas échappé – dont la compréhension de la "vie en communauté" est carrément capitaliste, si tu veux mon avis… bah, laisse tomber. Laisse tomber.

Sammi était trop fatiguée pour repartir là-dedans. Elle désigna les bottines d'un signe de tête.

— Clio est rentrée ? Elle est où ?

Le visage de Xanthe se voila légèrement.

— Sur le toit, je pense. À ta place, je la laisserais tranquille, mon chou.

— Elle va bien ? Je l'ai pas vue depuis un bail. Je vais faire un tour là-haut, tiens.

Xanthe tendit la main sous le canapé pour en extraire l'antique jeu de Scrabble que quelqu'un avait dégoté en seconde main.

— Reste ici. Fais une partie avec moi, plutôt. Elle devrait pas tarder à descendre.

Clio arriva une demi-heure plus tard, les joues et le nez un peu rouges, apportant avec elle une odeur d'air frais et de quelque chose d'autre. Mark entra dans la pièce cinq minutes plus tard, même odeur, même expression. Sammi décocha un regard à Xanthe, comme pour dire, meuf, pas la peine de me materner, ça me pose zéro problème, et s'extirpa du fauteuil pour embrasser Mark sur la joue. Clio, silencieuse dans un coin, alla se coucher tôt. Sammi n'avait pas de problème avec ça, bien sûr que non, mais par la suite elle évita de monter sur le toit.

Même s'ils essayaient de ne pas faire ça sous son nez, Sammi s'aperçut bientôt que Clio et Mark semblaient baiser plus que n'importe qui d'autre. Et ça la déconcertait, parce que dans toutes leurs autres interactions, leur ton glacial confinait à l'animosité. Leur besoin mutuel de contrôler chaque situation tendait à s'immiscer dans les conversations les plus basiques. Sammi les regardait se tourner furieusement autour, et elle repensait aux bruits que faisaient les cerfs quand leurs bois se heurtaient. C'étaient les moments où elle se sentait vraiment plus jeune que tous les autres, comme s'ils communiquaient au moyen d'un code qu'on ne lui avait pas encore enseigné.

Le seul endroit où Clio, Fran et Mark trouvaient un terrain d'entente était l'opposition au nouveau McDo sur la rue principale.

Le café était en pleine bourre. Sammi avait une chanson qui lui trottait dans la tête (pas le temps de chercher laquelle) et elle évoluait à son rythme en servant des bols de dahl et en débarrassant des tasses. Tap tap tap, badoum badoum bap. Redis-moi ça ? Ouais, pas de souci, ça arrive tout de suite. Allô, Jimmy, deux assiettes de falafels pour la 3. Badoum badoum wou !

Il lui arrivait de râler, et il fallait dire que le boulot payait mal (Antoine affirmait qu'il n'était pas à l'aise avec son statut d'employeur et qu'il n'aimait pas le concept de "salaires") et en dehors des bonnes suées dans les périodes de rush, il faisait un froid de canard, même les jours de soleil, mais découvrir le Centre avait égayé son existence. Elle avait entendu des conversations et redéfini ses convictions politiques, elle avait dansé jusqu'à l'aube dans des soirées sound-system, et c'est là qu'elle avait rencontré Fran, Xanthe, et Mark. Aujourd'hui, Giancarlo et Utti étaient blottis dans un coin sous la fresque du flic en gros porc, les bras et jambes enlacés mais la tête tournée, l'un lisant un livre de poche dont il avait replié la couverture, l'autre un fanzine. Les Italiens avaient rencontré Spider à une soirée un mois plus tôt, ils étaient ses dernières brebis égarées en date. Spider et son grand cœur ramenaient sans cesse au squat des gens qui n'avaient nulle part où aller ; ils étaient généralement présentés comme des "camarades" ou des "compagnons de route" et finissaient la plupart du temps par faucher des vêtements ou des chaussures.

Les Italiens étaient très sérieux. Ils ne voulaient causer qu'anarchisme et révolution, se désintéressaient totalement du quotidien du squat (laissant Xanthe murmurer dans leur dos qu'une fois de plus elle se retrouvait à faire le ménage bénévolement). Mais ils se levèrent tous les deux avec de grands sourires et accueillirent Clio avec des effusions baveuses quand elle vint prendre un tabouret à leur table, un grand éclat de roux qui contrastait avec leurs tenues d'enterrement. Ils furent rejoints quelques minutes plus tard par un groupe composé entre autres de Fran et Spider, puis Mark débarqua nonchalamment à leur suite, et, alors qu'on rajoutait des chaises et que Sammi prenait les commandes, elle se demanda qui avait décidé de cette réunion, de l'heure et du lieu, et pourquoi aucune de ces six personnes, qu'elle avait toutes vues au squat au cours des vingt-quatre dernières heures, n'avait jugé bon de lui en parler.

Le café était trop bondé pour qu'elle accorde toute son attention au groupe, mais ça avait l'air très officiel, c'était plus qu'une simple réunion entre amis. Clio, Mark et Fran prirent la parole à tour de rôle, et quand elle s'approchait pour servir des assiettes, elle captait au vol des phrases comme "créer une démonstration de force publique et visible" et "action directe". Au milieu de la conversation, Mark interrompit Fran d'un air moqueur : "Je pense qu'il faut voir plus grand qu'une campagne de courriers" ; et toute la tablée éclata de rire. Clio parlait avec passion depuis un moment – Sammi

avait entendu “poll tax” et “faire passer notre message de manière publique en impliquant pleinement la population”, et Utti s’était levée pour applaudir à ses paroles tandis que les autres se renfrognaient, en bons Anglais qu’ils étaient, les yeux rivés au sol. Mais quand la ruée du déjeuner eut reflué et que Sammi put prendre sa pause, la réunion, officielle ou pas, semblait finie. Mark était toujours assis là et lui souriait. Elle s’affala à côté de lui.

— Ça m’avait l’air bien intense.

— Ouais, ouais. On fait des projets. De grands projets.

— Des grands projets dont t’as pas jugé bon de me parler ?

— Tout doux, ma belle. C’est pas ça. J’ai juste pensé que ce serait pas ton truc.

— T’aurais pu essayer au moins, mec. C’était quoi… Pas les droits des animaux, encore ? Je sais que Clio – elle essaya de garder une voix neutre pour prononcer son prénom – se fout pas mal de tout ça.

— Quelque chose de plus grand, j’espère. Qui pourrait nous permettre d’être vraiment dans l’action.

— Bon, j’ai cinq minutes devant moi et pas la patience pour tes cachotteries. Sérieux, c’est quoi le plan ? T’essaies volontairement de me tenir à l’écart de vos projets ?

— Oh, chérie. Non, non, non. C’est juste qu’on a pensé… Que j’ai pensé… Bref, ça pourrait être risqué, ce coup-là. Je veux pas qu’il t’arrive du mal. Ou que tu aies des ennuis avec la police.

Ce “on” – la prise de conscience que tout ça avait sans doute été planifié post-coïtalement après un petit coup sur le toit – lui fit l’effet d’un jet d’eau glacée dans le cou.

— Ok. Vu d’ici, ça sent surtout le manque de respect, si tu veux mon avis. Si je suis assez vieille pour que tu me baises, je suis assez vieille pour être dans le coup. Accouche. Maintenant.

Le plan était de cibler le chantier sur la rue principale, déjà orné du logo McDonald’s en vinyle, en collant une série d’affiches, pour finir sur une action directe qui, si tout fonctionnait, permettrait de rallier la communauté. Sammi avait des doutes là-dessus.

— Beaucoup de jeunes d’ici kiffent leur DoMac, mec. Je sais pas trop si tu vas avoir beaucoup de soutien dans le quartier.

Elle se souvint des émeutes de l’année précédente, le vent de panique à l’intérieur du squat alors même qu’ils avaient d’abord soutenu les émeutiers contre la police. Le trop-plein de blanchitude et de bourgitude qui la coupait

du reste d'entre eux tandis que le bruit et la violence dans les rues redoublaient d'intensité. Elle était cynique quant à leur capacité à impliquer "la communauté", même Spider. Mark, qui ne montrait absolument aucun intérêt pour le monde de Brixton, avait simplement haussé les épaules quand elle avait soulevé cette question.

Une fois qu'elle fut autorisée à participer à la prochaine réunion, Sammi comprit pourquoi Mark avait assemblé cette équipe-là : Fran et ses amis s'opposaient clairement à la multinationale au nom des droits des animaux ; Utti était contre toutes les grosses corporations et Giancarlo, soupçonnait-elle, aimait juste en découdre ; Spider et Clio étaient échauffés par la fermeture de trois commerces locaux pour faire place au nouveau projet, par l'âme de Brixton qui disparaissait, par les échos qu'ils avaient entendus de personnel sous-payé. Pour Mark, par contre, elle ne voyait pas trop. De même qu'elle n'avait jamais vraiment compris ce qui le motivait pour se lancer dans ce truc de droits des animaux. Pourtant, il avait l'air chaud bouillant, ses yeux brillaient comme jamais, ses mains la traînaient en permanence vers le dortoir, ses coups de reins se faisaient plus rapides et plus urgents. À l'instar de Giancarlo, il semblait puiser son énergie dans la lutte, mais elle était convaincue qu'il y avait autre chose, quelque chose sur lequel elle n'arrivait pas à mettre le doigt.

— Alors, c'était quoi le plan pour les affiches ? Va vous falloir quelqu'un qui touche un peu, nan ?

Clio avait la mine penaude, Sammi fut ravie de le constater. Elle n'était pas d'humeur à les laisser s'en sortir à si bon compte.

— Fallait me demander plus tôt, c'est tout ce que je dis.

— Bien sûr ! On a une vraie artiste ici, les gars ! Et dire que vous vouliez faire ça au marqueur, à l'arrache. Sammi, t'as du temps pour t'embarquer là-dedans ? Pour nous faire un super truc ?

Sur le coup, elle remercia Spider intérieurement, elle aurait pu embrasser ses dreads dégueus, et elle lança à la pièce un grand sourire effronté.

— Bah, je suis un peu charrette avec tous mes grands projets artistiques, mais je vais parler avec mon équipe, on va voir ce qu'on peut faire.

Ils étaient en train de préparer le dîner – Gaz et Xanthe découpaient et remuaient ce qui, à l'odeur, devait être un curry, pendant que tous les autres étaient assis, donnaient un coup de main quand on leur demandait, et que Sammi faisait rouler une balle vers la petite Dido assise par terre. Ils étaient

exceptionnellement au complet ce soir-là, ce qu'elle appréciait toujours – c'était plus facile d'avoir ce sentiment de communauté qu'elle avait toujours cru au centre de leur projet. Clio, à genoux, appliquait méticuleusement son maquillage pour une soirée avec tels ou tels potes musiciens, sa petite trousse verte déversant des produits sur le grand fauteuil devant elle. Fran se pencha pour regarder dans la trousse, plissa les yeux.

— Clio, tu sais que la plupart de ces produits sont testés sur des animaux, pas vrai ?

Clio leva ostensiblement les yeux au ciel avant de la regarder.

— Ouais, et c'est principalement des articles défectueux, de la seconde main ou des échantillons, ma belle. Je peux pas me permettre de les acheter neufs, donc personne ne se fait de profit dessus, ok ?

— N'empêche, j'arriverais quand même pas à m'étaler ces trucs sur le visage, sachant dans quelles conditions ils ont été produits. Ce machin, là, par exemple – Fran agita un petit tube de quelque chose de rose et brillant –, ils foutent ça dans les orbites des lapins pour vérifier que ça risque pas de faire mal aux humains.

— Moi, je mettrais rien du tout sur mon visage, lança Xanthe par-dessus son épaule depuis la cuisine. T'en as pas besoin, Clio. T'es assez belle comme ça. Je te l'ai déjà dit. Tu modifies ton visage pour plaire aux maîtres ; tu te conformes aux standards de beauté du patriarcat, poussée par un sentiment d'insécurité implanté en nous par le capitalisme.

Clio semblait remontée. Xanthe l'avait souvent interpellée sur son maquillage, c'était vrai – l'apparence des autres femmes était sa marotte du moment, et elle harcelait aussi Sammi pour qu'elle arrête les tresses et libère son afro –, mais jamais devant une audience aussi nombreuse, avec sept autres personnes dans la pièce. Clio se leva, se plaça sous les feux des projecteurs, prit une inspiration, s'adressa à son public.

— Écoute, je vais te dire un truc. Dans la petite ville où j'ai grandi, les femmes ne rigolaient pas avec le glamour. Je regardais ma mère se faire belle pour sortir au club du parti travailliste, le même endroit où elle allait tous les samedis soir, assise à la même place, où elle buvait le même gin dans le même verre, probablement. Et elle traitait ça comme, je sais pas, les Oscars ou quoi, tu vois. Je la regardais se tartiner une couche de fard bleu jusqu'aux sourcils, elle se faisait un look à la Liz Taylor avec le crayon tout autour. Elle gardait ses bigoudis quatre heures avant de sortir, elle nettoyait

les taches de son plus beau tailleur ou de sa vieille robe et elle les suspendait dans la cuisine à côté de la bouilloire. Elle se maquillait comme si c'était un art, et mon beau-père, il mettait son costume, une cravate propre, il lui donnait le bras, et ils sortaient dans la rue avec tous les voisins qu'ils voyaient tous les jours au travail ou dans les magasins, tous tirés à quatre épingles. Tout le monde sortait le grand jeu pour le samedi soir, comme si c'était un déshonneur de pas être pimpant, comme s'ils allaient à l'église ou quoi. Et le club du parti travailliste, ce bon vieux bâtiment avec ses murs fatigués et son gros nuage de clopes, ça devenait quelque chose d'autre, juste avec le petit rideau de guirlande au-dessus de la scène, le nœud pap brillant du vieux qui chantait du Sinatra, du haut de ses soixante-dix ans bien tassés.

"On m'autorisait à venir et à veiller tard, avec un paquet de chips et une bouteille de soda, on était une petite troupe à ramper sous les tables avec les autres marmots. Je restais là, je regardais le visage des femmes, leurs rires, les arcs-en-ciel brillants autour de leurs yeux, les mystérieuses traînées sombres sur leurs joues bien rondes, et je comprenais que c'étaient des ensorceleuses. Toutes, par le pouvoir de ces potions, par accord mutuel, elles transformaient cet endroit, où des gens travaillaient dur pour trop peu d'argent, où chaque choix était difficile, où tout était fonctionnel et moche, en Hollywood, ou Las Vegas, en une projection de ce qu'elles avaient vu dans les films. Où la même femme à côté de qui tu te réveillais chaque matin devenait soudain Lee Majors ou Farrah Fawcett, où on vivait en voisins de Burton et Taylor, où le vieux Archie, du champ d'à côté, avait tout à coup l'air d'appartenir au Rat Pack ; où l'argent n'avait plus d'importance, l'espace d'une soirée. Et ça fonctionnait que si tout le monde y croyait en même temps. Et je vous parle même pas des jours de mariage ! Doreen la coiffeuse était prise dès six heures du mat', et il y avait toujours les précieuses qui prenaient le train jusqu'à Ayr pour se faire couper les cheveux, et qui revenaient avec des choucroutes et des coiffures sculptées qui dépassaient du haut de leur manteau."

Ils la regardèrent tous s'arrêter reprendre son souffle, personne n'osait dire un mot. Clio ne parlait jamais de sa famille, et ce flot de paroles, le limon de son accent écossais qu'elle adoucissait généralement quand elle était avec eux, tout ça était nouveau pour eux.

— Ce que ma mère m'a appris, c'est qu'il faut toujours se présenter sous son meilleur jour. Pour elle, c'était une question d'honneur – si on se

laissait aller, autant crier au monde que tout allait à vau-l'eau, qu'on arrivait pas à s'en sortir ; c'était comme abandonner le reste de l'équipe, qui se coltinait une situation tout aussi difficile, voire pire. Elle ne laissait jamais personne d'autre que moi ou mon beau-père la voir en robe de chambre ; je l'ai quasiment jamais vue sans maquillage pendant tout le temps où j'ai grandi avec elle.

"C'est un truc de la classe ouvrière. Vous autres, vous avez pas le droit de dire à une femme de la classe ouvrière que son rouge à lèvres est pas féministe, parce que c'est un signal de solidarité. C'est une grande tartine de solidarité que je porte sur ma figure, là. Et tu peux laisser Sammi tranquille avec ses cheveux, aussi. Je parie que ta mère était un peu comme ça aussi, pas vrai, beauté ?"

Sammi eut un sourire timide, gênée d'être au centre de l'attention, un poil hésitante à prendre le parti de Clio vu le contexte.

— Ouais, ma mère nous laissait jamais quitter la maison si on était pas impeccables. On t'inculque ça quand t'es jeune. Du coup, tu finis par juger les femmes qu'ont pas fait assez d'efforts, tu vois…

— Justement, c'est ce que je dis, reprit Xanthe. Encore un exemple de conditionnement, de diviser pour mieux régner. Encore un outil du patriarcat pour qu'on se déchire entre nous, un code qu'on nous impose pour qu'on se bride mutuellement.

— Nan, t'écoutes pas ce que je te dis, rétorqua Clio, envoyant balader la voix patiente qu'ils étaient censés employer en cas de conflit, comme le suggérait le livre de Fran. Tu demandes à une femme de la classe ouvrière qui a été éduquée d'une certaine manière à une certaine époque de renoncer à son maquillage pour éveiller sa conscience, tu lui demandes de briser un lien qu'elle a tissé avec ses sœurs de la classe ouvrière. Ne le prends pas pour toi, chérie, mais sortir sans maquillage, c'est un luxe de bourges, parce qu'elles peuvent toujours se permettre d'en racheter plus tard ; ça peut être un délire temporaire, un jeu où elles s'encanaillent quand ça leur chante. Toi, t'as pas besoin de ça pour convaincre le monde que tu vaux mieux que ce qu'il croit. Tu leur demandes d'enlever la seule petite touche de paillettes, de glamour, dans ce qui reste, permets-moi te le dire, des putains de vie de merde. Les femmes noires, les Blanches pauvres, on a besoin d'assurer niveau look quand on affronte le monde, parce que la vie nous fait tellement pas de cadeau que les gens ont déjà des préjugés sur nous au premier regard.

— Oui, c’est pour ça qu’il faut détruire ce système, tout remettre à plat…

— *Aye*, *aye*, bien sûr. Mais tu vas pas faire ça en retournant ton jugement contre les femmes qui sont déjà engluées là-dedans – et c’est ce que tu fais, chaque fois que tu conseilles à Sammi de laisser son afro au naturel, ou que tu me dis que je serais mieux sans maquillage. C’est encore un de tes fausses dicoto-machin-truc, ma cocotte.

Sammi regarda autour d’elle. Du côté du coin cuisine, Gaz émiettait quelque chose dans une poêle de légumes et de lentilles, embaumant l’air d’épices. L’ambiance était cosy, même s’ils portaient tous une couche supplémentaire, les guirlandes lumineuses tenaient le froid de la nuit à distance malgré l’absence de rideaux. Spider farfouillait dans un tas de cassettes à côté du magnétophone, il chatouilla Dido sous le menton quand elle s’aventura vers lui. Xanthe et Clio flamboyaient de colère, tout en couleurs chaudes, elles avaient peut-être des désaccords, mais c’étaient des désaccords sur la manière de changer le monde. C’était important, ce qu’ils faisaient, pensa-t-elle, dans leur petit espace à eux, et elle éprouva de nouveau la certitude d’être au bon endroit, une certitude réconfortante. Ce fut peut-être la dernière fois qu’elle vit ce lien qui les unissait tous sous un jour positif.

Ses affiches, que Spider et Mark allaient discrètement placarder sur le chantier la nuit tombée, étaient méthodiquement déchirées chaque matin, de sorte que seuls les oiseaux de nuit qui traînaient devant le Ritzy les voyaient. Sammi se mit à utiliser la salle où ils n’avaient jamais vraiment réussi à lancer leur magazine pour pondre des versions miniatures, puis des tracts, dont le texte était dicté par Fran et Mark, penchés par-dessus son épaule tandis qu’elle dessinait au pochoir. Le nouveau plan était de se poster devant le chantier pendant la journée et d’aborder directement les gens. Sammi alla y faire un tour le troisième jour, après le boulot, elle se campa de l’autre côté de la rue et vit Fran et son amie qui se prenaient des vents et des remarques en dépit de toute leur bonne volonté.

— Fran, va falloir que tu me laisses faire, lança-t-elle d’un ton désinvolte pendant la corvée du dîner le soir. T’es pas d’ici, t’arriveras pas à toucher les gens. C’est juste une question de savoir leur parler, tu vois ? Laisse-moi distribuer les tracts demain.

— On s’en sortait très bien, merci, dit Fran, en se renfermant comme à son habitude. On a eu plein de super conversations avec les gens, si tu veux

tout savoir.

— Qu'est-ce qui se passe ? – Mark avait tendu l'oreille à l'autre bout de la pièce.

— Je disais juste que je devrais peut-être participer un peu plus à la campagne dans la rue. Il y a plus de chances que les gens écoutent si ça vient de quelqu'un du coin.

— Hum, je suis pas sûr que ce soit une bonne idée, ma belle. T'en fais déjà tellement avec les tracts… J'ai pas envie de te rajouter du poids en plus.

— Quoi ? Arrête. J'ai envie de m'impliquer. Donne-moi des trucs à faire.

— Je vais m'en occuper avec Sammi, dit Clio. On parle la même langue, avec ces gens, le contact passera peut-être mieux ?

Fran se hérissa devant l'évier, se mura dans le silence. Les yeux de Sammi se portèrent sur Mark, accroupi en face d'elles, qui buvait leurs paroles.

Clio et Sammi se débrouillèrent beaucoup mieux devant le chantier – au moins, les gens prenaient leurs tracts, et elles arrivèrent toutes les deux à avoir quelques conversations, même si Clio, enhardie, avait essayé de capter l'attention d'un groupe de jeunes qui devaient avoir l'âge de Sammi et que l'un d'entre eux lui avait crié d'aller se faire foutre et de laisser DoMac tranquille. Sammi faisait tout son possible pour s'occuper afin de ne pas avoir à parler à Clio – elle voyait que Clio voulait vraiment partir dans une conversation sérieuse, elle voyait du coin de l'œil sa tête orange tournée vers elle quand il n'y avait personne, elle restait fixée sur la rue à l'affût du prochain passant.

Au bout de deux heures, Clio décréta que ça suffisait pour le moment et proposa qu'elles aillent déjeuner. Sammi n'eut pas le temps d'improviser une excuse, et elles finirent donc face à face sur des chaises dures, à défaire le plastique de sandwichs aux œufs, les yeux rivés sur la table. Clio touilla trois sucres dans un gobelet en carton et toussa, et toussa encore, et Sammi en eut sa claque.

— Tu as quelque chose à me dire, Clio ?

Elle sursauta, renversa du café.

— Oui… Non. Bon. C'est juste… ça me fait drôle. Et je suppose qu'il faut qu'on en parle.

— Tu veux parler du fait que vous baisez comme des lapins avec mon mec. C'est ça ?

— C’est ça.

— Ben moi, j’ai pas spécialement envie d’en parler avec toi, alors comment on fait ?

— Je sais pas trop quoi dire, de toute façon.

— Bon, je vais pas te raconter que ça me fait plaisir. Mais c’est pas comme si j’avais mon mot à dire. Peut-être que je croyais qu’on était suffisamment amies pour que tu fasses pas… ça… et aussi souvent. Peut-être que j’aimerais que t’arrêtes. Mais je peux pas demander ça. Tu vois ?

— Je vois. Je vais arrêter, Sammi. Je vais arrêter.

— Ça, c’est ton problème. Moi j’ai des tracts à distribuer. On y retourne ?

— Je suis sérieuse.

— Bien sûr.

Un nouveau dîner du mardi, le premier depuis trois semaines. Celui-là n’était pas si mal. Juste elle et Avril, seules pour la première fois depuis plus d’un an, et son frère avait clairement touché un mot à leur mère. Il n’y eut pas vraiment de conversation, mais pas non plus de confrontation, juste un agréable silence amical. Ce n’était ni le style de Sammi ni celui d’Avril de remuer le couteau dans la plaie sans raison. Elles regardèrent la télé bien plus longtemps qu’à l’ordinaire, et Sammi fit la vaisselle, et elles ne mentionnèrent pas leur dispute. Dans la salle de bains, juste avant d’aller mettre sa veste, Sammi s’arrêta pour un petit rituel qu’elle avait toujours apprécié depuis son départ de la maison – elle s’assit en tailleur par terre face au placard soigneusement organisé d’Avril, ses rangées de petits savons sous plastique en forme de rose, ses réserves de dentifrice, de crème hydratante et de serviettes hygiéniques. Avril aimait être prévoyante, ne jamais être à court de quoi que ce soit. Puis Sammi regarda de nouveau les serviettes hygiéniques et s’aperçut qu’elle n’avait pas eu ses règles depuis environ trois mois.

Elle n’eut même pas vraiment conscience de rentrer au squat, tant elle été préoccupée. Dès qu’elle s’autorisa à réfléchir à cette possibilité, elle sut que c’était vrai. Oui, semblait dire son corps. C’est ça. C’est bon, t’as fini par percuter ?

Elle se demanda ce qu’allait dire Mark, si ça servait à quelque chose de le lui annoncer sans un test pour le confirmer. Elle avait besoin de partager ce poids, ça c’était sûr. Mais le squat semblait vide quand elle arriva – pas de lumière, aucune trace de Xanthe ou de Dido dans le dortoir. Elle se força à

trouver le courage de monter sur le toit, trouva Gaz assis tout seul dans un nuage de fumée, les yeux rouges.

— Ça va ? C'est une vraie ville fantôme ici, ce soir.

— Ça va, Sammi. Ils sont tous allés au chantier du McDo, en fait. Une idée de Giancarlo et Mark. Ils veulent forcer la porte – Giancarlo est tout excité à l'idée de péter des trucs. Je leur ai juste dit que j'étais pas chaud, et lui et Mark m'en ont mis plein la gueule, ces gros connards.

— Putain. Pourquoi ils font toujours ça le mardi ? Je sais pas, c'est comme s'ils faisaient exprès de pas m'impliquer.

— Chais pas. Vois ça avec ton mec. Ça fait un bail qu'ils ont prévu le coup, pour ce que j'en sais.

— Et Xanthe et la gamine, elles sont où ? Ils ont quand même pas emmené Dido ?

— Nan, nan. Xanthe, elle est partie. Quand elle a entendu qu'ils prévoyaient ça, elle a dit que ça suffisait, qu'elle allait pas risquer d'être mouillée dans leur combine. Je crois qu'elle avait ça en tête depuis un moment, pour être honnête. Elle est allée à la cabine téléphonique, puis une femme est passée les chercher dans son van vers six heures. Elle a même pas dit au revoir.

Sammi était au courant que Gaz en pinçait pour Xanthe, mais elle ne se sentait pas vraiment en mesure de le réconforter, là tout de suite, alors elle lui tapota l'épaule deux ou trois fois et alla se coucher. Elle était blottie dans son sac de couchage depuis une heure ou deux, le cerveau bouillonnant d'inquiétude, le sang affluant autour de l'estomac et des cuisses, lorsqu'un lourd claquement métallique résonna dans la maison. Le bruit ne s'arrêtait pas, il lui fallut un moment pour comprendre que c'était le store.

Direction le rez-de-chaussée, pieds nus, lampe à la main, bim dans le couloir contre un Gaz aussi désorienté qu'elle et complètement stone, et tous les deux atteignirent l'entrée, grimaçant devant le bruit. Gaz lui donna un coup de coude, pour lui faire signe qu'il valait mieux que ce soit elle qui parle.

— C'est qui ? cria-t-elle par-dessus le vacarme.

— Spider. Et Utti. On n'arrive pas à ouvrir ce truc. Sammi, ma vieille, faut que tu nous ouvres.

Autour d'une tasse de thé, Utti et Spider parvinrent à reconstituer le déroulé de la soirée. Ils s'étaient introduits sur le chantier du McDonald's

avec l’intention d’occuper le terrain et d’empêcher les travaux le lendemain, mais Mark et Giancarlo s’étaient lancés dans un combat de coqs pour savoir qui irait le plus loin, qui oserait en faire encore plus. Clio avait cherché à les retenir, en leur rappelant qu’il y avait des appartements au-dessus du chantier, mais Giancarlo, mis au défi par Mark, avait foutu le feu quelque part. Là-dessus, Clio était partie, personne n’avait su quoi faire, et la police n’avait pas tardé à rappliquer.

— C’était comme s’ils nous attendaient, dit Spider, et Utti hocha la tête :

— *Si*, *si*, c’était pas une *coincidenza*.

Utti et Spider, restés en arrière, avaient réussi à s’enfuir sans être repérés, mais ils étaient certains que Fran, Giancarlo et Mark avaient tous été arrêtés, ils les avaient vus se faire embarquer dans des fourgons depuis le coin de la rue.

Sammi et Gaz les dévisageaient sans prononcer un mot, ni l’un ni l’autre en état de digérer aucune de ces informations.

Clio se pointa à onze heures passées le lendemain, tandis que Sammi se préparait à partir travailler, après peut-être une heure de mauvais sommeil, inquiète pour Mark. Odeur d’alcool, coulures de maquillage.

— Qu’est-ce qui t’est arrivé hier soir ?

— Suis allée dans un bar. J’ai rencontré un jeune type sympa. J’avais pas envie de rentrer.

Son sourire en coin était nonchalant, de la pure esbroufe.

— On dirait que t’es partie pile au bon moment, hein ?

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Ton petit numéro d’hier soir. Au chantier. Ils ont tous été arrêtés après ton départ.

— Quoi ?

Sammi allait se repasser l’expression de son visage en boucle les semaines qui suivirent. Elle n’était peut-être pas la plus grande fan de Clio, mais elle était à peu près sûre que la surprise était authentique. Mais bon, comme Fran et Mark le lui rappelèrent quand ils arrivèrent le lendemain, libérés sous caution, Sammi n’avait pas assisté à la scène.

— Écoute, Frances, entendit-elle Clio déclarer, leurs voix s’élevant de l’autre côté du mur, pourquoi j’irais appeler les flics contre vous, putain ? Contre qui que ce soit ? C’était autant mon projet que le vôtre, pourquoi je voudrais vous mettre dans la merde ?

— Parce que tu m’aimes pas ! explosa Fran. Tu trouves toujours des moyens de me rabaisser. Peut-être que tu voulais que je sois punie à cause de mes origines – parce que tu détestes secrètement tous les gens qui sont pas des purs produits de ta classe ouvrière de merde.

Le rire de Clio était plein de mépris.

— Ne pas apprécier quelqu’un, c’est pas une raison pour balancer un groupe d’amis en plein milieu d’un projet auquel on croit. Putain, mais écoute-toi un peu, cocotte. Ressaisis-toi, merde.

— Je pense que Fran te fait juste remarquer que c’est un peu gros, Clio, le coup de la police qui se pointe juste après ton départ du chantier. – Les mots venaient de Mark, parfaitement rationnel en apparence.

— Quoi ? En suivant cette logique, tu devrais t’en prendre à Xanthe, putain ! Elle a quitté le squat pour de bon, elle, ce jour-là !

— Xanthe est mon amie ! gémit Fran. Xanthe ne ferait jamais rien pour me blesser.

— On se calme, les gars. Je pense pas que Clio préviendrait les poulets. – C’était Spider qui parlait à présent. – Pour rien au monde, mais encore moins contre ses camarades. J’ai pas raison ? Si on redescendait un peu, tous ?

Sammi roula sur le côté, mit un coussin sur sa tête et l’appuya contre son oreille, se concentra sur les battements rapides de son pouls, et garda son secret pour une autre fois.

*OceanofPDF.com*

# NEIL

*Glasgow, 23 janvier 2018*

“Les hommages pleuvent pour saluer la mémoire de la musicienne Clio Campbell, décédée hier…”

Les hommages pleuvent toujours, songea Neil.

La Première ministre d’Écosse, tout en retenue et en tristesse, déclara que Clio était une artiste extrêmement talentueuse et représentait une perte immense pour le pays.

Shiv West, les cheveux attachés, pas maquillée, apparemment sur le pas de sa porte, déclara que Clio était une amie formidable, et qu’elle l’avait inspirée toute sa vie.

Jools Holland, l’air sous pression devant un bâtiment de la BBC, se déclara bouleversé, ajouta qu’elle était l’une des plus grandes voix de la musique folk et que tout le monde la regretterait dans son émission.

“Le célèbre producteur de concerts Danny Mansfield, fondateur du festival Big Rock, qui fut marié à Mme Campbell de 1993 à 1995, nous a fait parvenir un communiqué : ‘Je suis anéanti. Je perds une grande amie et le monde perd un grand talent.’ M. Mansfield demande par ailleurs aux médias de respecter le besoin d’intimité de sa famille dans ce moment difficile.”

Sa secrétaire avait envoyé la même chose à Neil par e-mail, et ils avaient mis la citation dans l’article. Il était surpris que d’autres que lui se souviennent de ce mariage. Il était surpris que Danny Mansfield s’en souvienne. Il soupçonnait la secrétaire d’avoir copié-collé le communiqué de décès de quelqu’un d’autre, l’hommage à quelqu’un d’autre.

La couverture médiatique paraissait vraiment démesurée pour quelqu’un qui n’avait produit qu’un tube et deux albums éreintés par la critique. L’avantage de vivre dans un petit pays, supposait-il.

Neil éteignit la télé, prit son téléphone et rafraîchit une nouvelle fois la page web du journal. C’était en ligne. Il copia le lien et tweeta : *Ma*

*nécrologie de Clio Campbell. Formidable amie, et plus formidable chanteuse encore.*

Puis il googla son nom. Allez savoir pourquoi, tout un tas de jeunes femmes semblaient parler d'elle et relayer des vidéos de "Rise up" sur YouTube. Personne d'autre n'avait encore publié de nécro, ils avaient donc au moins une longueur d'avance là-dessus.

Formidable.

Il se demanda comment se traduirait ce mot-là à chaque occurrence.

C'était une chanteuse dont je me rappelle vaguement avoir été fan dans les années 90, elle a chanté une fois à une cérémonie où j'étais invité.

Je l'ai rencontrée trois fois en dix ans et j'ai jamais eu grand-chose à lui dire.

Elle avait une voix magnifique et c'était une fieffée emmerdeuse.

C'était une force de la nature, exaspérante, impulsive, totalement dénuée d'humour, qui changeait d'avis toutes les cinq minutes, ne faisait jamais ce qu'elle avait dit, qui vous prenait et vous jetait si et quand elle avait besoin de vous. Et putain, qu'est-ce que je l'aimais.

Il avait crié cette dernière phrase, se rendit-il compte. Son appartement resta silencieux en réponse. Devant sa fenêtre, les voitures qui passaient klaxonnèrent leur approbation.

Et puis il se retrouva à quatre pattes, à fouiller dans la boîte de CD qu'il conservait dans son placard. Le voilà. *The Northern Lass*, dédicacé au marqueur noir autour de son visage, les lettres s'emmêlant dans ses cheveux.

**Pour Neil.**
**C x**

Il n'avait pas utilisé le lecteur CD de sa vieille chaîne depuis quelques années, et fut surpris qu'il avale encore docilement le disque. Allongé sur le canapé tandis que les violons l'entraînaient dans "Ae Fond Kiss", et que Clio envahissait la pièce de sa présence vaporeuse et chatoyante, il s'aperçut qu'il avait saisi son téléphone et pianoté dessus. Déjà vingt-six notifications. Il éteignit ce foutu machin, ferma les yeux, laissa ses oreilles lui offrir un moment de respiration.

*Had we never loved sae kindly,*

*Had we never loved sae blindly,*
*Never met – or never parted,*
*We would ne’er be broken-hearted.*

Si ne nous étions aimés si éperdument,
Si ne nous étions aimés si aveuglément,
Jamais rencontrés, jamais séparés,
Jamais nous n’aurions eu le cœur brisé.

Il faisait totalement noir quand il ouvrit les yeux, un torticolis lancinant se chargeant de le réveiller. La seule lumière dans la pièce était celle de l’écran LED vert de la stéréo. Il chercha son téléphone à tâtons et l’alluma, une réaction presque automatique, avant même de s’être relevé. Chaque élancement de son corps le réprimandait pour ces deux nuits d’affilée à mal dormir loin de son lit, pour rien. 4 h 18. Bon sang. C’était le début de la soirée quand il avait sombré. Le téléphone reprit vie en vibrant et en tressautant, à mesure que les messages et les notifications arrivaient – non, pleuvaient.

Sa nécrologie avait été retweetée plus de huit cents fois.

Il y avait un message vocal de Craig, car bien sûr Craig était le genre de personne qui laissait encore des messages vocaux.

“Neil. Mon vieux. Ce truc sur Clio Campbell… ça fait plus de vues que n’importe quoi d’autre cette semaine. Super boulot, super boulot. Ça fait vraiment le buzz. Je crois qu’on va partir sur un gros sujet dans le mag de samedi. Je veux que tu prennes les commandes. Tu peux me rappeler asap ?”

Asap. Quel tocard.

*Fare-thee-weel, ma first and fairest.*

Adieu, toi la première et la plus belle.

## *Édimbourg, 2003*

Ils tournèrent sur Princes Street, troupeau bien sage, phalange obéissante d’imperméables bleu marine et luxueux manteaux toutes saisons. Il n’y avait pas beaucoup de pancartes, et aucune banderole : on avait demandé à

quelques personnes de brandir des affiches du Parti Socialiste des Travailleurs, désormais détrempées et dont les slogans n'avaient aucun rapport avec le sujet du jour, mais pour la plupart, ils se contentaient d'avancer péniblement. C'était une manifestation très disciplinée, malgré tous les efforts des étudiants devant, qui essayaient de faire monter en puissance un slogan scandé sans enthousiasme.

— *Qui a lâché les bombes ?*

— *BUSH ! BUSH ET BLAIR !*

Ils aboyaient et hurlaient sous la bruine, puis chacun se renfermait à nouveau. À chaque éclat de bruit, Neil vérifiait son magnétophone, même s'il avait tiré la courte paille au bureau et se retrouvait avec un machin aussi gros qu'une boîte à chaussures, qui devait bien avoir quinze ans et ne permettait pas de mesurer les niveaux sonores. Les bobines tournaient encore, c'était déjà ça. Il se sentait bien con en le tenant devant la bouche du grand homme pendant qu'ils marchaient : pour couronner le tout, Neil était beaucoup plus court sur pattes, et son bras commençait à fatiguer. Il devait s'efforcer de garder le coude légèrement fléchi, pour ne pas avoir l'air de défiler en faisant le salut nazi. Il aurait bien aimé se contenter d'aller s'asseoir quelque part, dans un café, mais son rédacteur en chef voulait de la couleur, sentir l'énergie de la manif, les convictions en mouvement du grand homme, qu'il avait dit. Donc voilà. C'était vraiment débile. Neil était sûr qu'au moment de repasser la bande, il n'y aurait pratiquement rien d'utilisable.

Deux filles d'une vingtaine d'années, fausse fourrure et parapluie, ombre à paupières pailletée, avaient repéré l'écrivain – ce n'était pas vraiment une célébrité, mais elles l'avaient peut-être reconnu à cause des jaquettes des livres, de l'unique interview télé qu'il avait faite. Elles se poussaient du coude en gloussant.

— Reste cool. Surtout reste cool, dit la brune. L'auteur se tourna et leur adressa un sourire qui disait, oui, c'est moi.

— Ça vous arrive souvent ? demanda Neil, pointant du menton les filles de dos en tentant un sourire-genre-solidarité-masculine.

L'écrivain haussa les épaules.

— Faut avouer que c'est pas le pire aspect de ce boulot.

Il avait conservé une réserve frustrante pendant toute l'interview, veillant à ne rien dire de compromettant sur l'enregistrement, alors que Neil avait pourtant tout fait pour le rassurer, lui dire qu'il était un inconditionnel, que

son lectorat serait d'accord avec ses positions contre la guerre en Irak parce que en fait aujourd'hui, tout le monde l'était, et que ce serait une super promo pour son nouveau livre. D'après les premiers retours, c'est le grand roman écossais de l'après-11 septembre… Qu'est-ce que vous en pensez ? avait demandé Neil, et l'écrivain s'était penché sur le magnétophone pour articuler clairement.

— Oh, ça c'est aux autres d'en juger. Moi je me contente d'écrire.

— *George* BUSH *!*

*T'es* FOUTU *!*

*Le pétrole c'est pour ton cul !*

Près d'eux, deux vieilles dames en manteau de tweed s'arrêtèrent.

— Eh bien, je crois que j'en ai assez vu, Morag.

— Absolument. Très peu pour moi, tout ça. Allons prendre une tasse de thé.

Neil se demanda avec inquiétude s'il s'était planté quelque part. Le grand homme était connu pour être un rêve d'intervieweur, si chaleureux qu'on avait l'impression de le connaître depuis toujours. Peut-être que cette mise en scène maladroite (la manif, le magnéto) le gênait autant que Neil, tout simplement. Je n'aurais pas dû apporter ce machin, songea Neil. Peut-être que j'aurais dû me contenter de prendre des notes.

Il avait perdu le fil.

— … et je crois que ça se ressent dans la sociologie des gens présents aujourd'hui. Après une décennie d'apathie prospère, les classes moyennes se réveillent et prennent position sur des questions qui n'ont pas de conséquences directes sur leur vie.

— Ouais. Ouais. Exactement. Je vois ce que vous voulez dire, fit Neil, enregistrant frénétiquement.

La marche s'engagea silencieusement dans la pente humide qui menait vers Princes Street Gardens, pour le rassemblement autour de la scène couverte. Neil pensa aux images qu'il avait vues des manifs londoniennes, toute cette énergie, cette colère et cette jeunesse. Il se souvint d'avoir défilé sur George Square à Glasgow, d'avoir hurlé et craché, simple goutte d'eau dans cette vague de rage, profondément convaincu que ce qu'ils étaient en train de faire était juste. Peut-être que la différence, c'était la ville, peut-être que la différence c'était lui. Il avait eu trente-huit ans la semaine précédente, était allé au concert de The Fall avec des amis, noyé dans un océan d'hommes de son âge ou plus, tous en blouson de cuir, tous une pinte

à la main. Il avait regardé Mark E. Smith se contorsionner et éructer, émerveillé que quelqu'un puisse encore trouver l'énergie de ressentir autant de choses.

L'écrivain devait prendre la parole lors du rassemblement ; fait inhabituel pour une manifestation, il avait été annoncé à l'avance, avec un communiqué de presse.

— Non, ce n'est pas le genre de chose que je fais d'habitude, disait-il au magnétophone, alors qu'ils se pressaient derrière la scène, contents d'avoir un toit. Je n'avais jamais fait ce genre de chose. Mais nous vivons une époque exceptionnelle, pas vrai ? Où plus d'un million de personnes peuvent marcher sur la capitale pour exprimer ce qu'ils veulent, et le gouvernement se contente de les ignorer ? Où on fait la guerre à d'autres pays sur des prétextes complètement fallacieux, parce qu'on en veut à leur pétrole ? Si les gens aiment mes livres et qu'ils ont envie de m'écouter, et si je peux me servir de ça pour qu'ils soient de plus en plus nombreux à se rendre compte de ce qui se passe… Eh bien, ça devient un devoir, vous voyez ?

Neil acquiesça avec enthousiasme, et mit une seconde à remarquer qu'il tendait la main pour arrêter le magnéto.

— Écoutez, je crois… Enfin bon, vous pouvez venir en coulisse avec moi si vous voulez, mais vous feriez sans doute mieux d'éteindre cette machine. Personne ici n'a accepté de participer à l'interview ou d'être enregistré. Vous comprenez ?

Neil continua à opiner du chef – ça devait être un truc dans son expression. Il me prend pour un con, ce type, songea-t-il. Il croit que je suis un amateur fini, un petit pigiste qui a eu un coup de veine et se retrouve sur sa première grosse interview de star. C'est le magnéto. Ce putain de magnéto.

— C'est bien mon gars, c'est bien.

En coulisse, Neil s'efforça de ne pas traîner dans les pattes des gens. Il y avait quelques musiciens ici et là, qui accordaient leurs instruments, un député écossais socialiste qu'il reconnaissait pour l'avoir vu à la télé. Il y a quinze ans, se fit-il la réflexion, ça aurait été Gogsy Duke, parfaitement dans son élément : il aurait réseauté et fait du charme, mis tout le monde à l'aise, galvanisé l'assemblée et donné à tous le sentiment de faire partie d'un même projet. Mais le Très Honorable député de Possil à Glasgow s'en

tenait strictement à la ligne du parti, désormais, et refusait de s'associer même de loin à un événement conçu pour critiquer son patron. Gogsy avait voté pour envahir l'Irak. Neil avait entendu pouffer un des secrétaires de rédac à ce sujet, au bureau, quand ils avaient obtenu la liste des votes des députés, il avait dit un truc sur le héros tombé de son piédestal, quelque chose dans ce goût-là. Les gens trouvaient toujours ça drôle de voir des hommes de principe se trahir eux-mêmes. Neil s'était saoulé tout seul ce soir-là, à l'Albannach, évitant les regards de ses collègues, silencieux. Une beuverie solitaire.

Et soudain, tel un fantôme, comme si penser à Gogsy avait provoqué son apparition, Clio était là. Un contact léger sur son bras, une bouffée d'effluve féminin et fleuri. Bien sûr qu'elle était là. C'était parfaitement logique.

— Vous ici, très cher !

Elle était là, et elle causait comme une dame sortie d'un vieux film.

Ils s'embrassèrent et elle s'accrocha fort à son cou, le laissa poser ses bras sur sa taille, un, deux, trois.

— Tu fais une petite apparition pour ce truc, alors ?

— Eh oui. Totalement dernière minute. L'invitée spéciale, pas encore annoncée, c'est moi. Je joue mon tube.

— Mais tu vivais pas à Londres ?

— Si si. Parfois. J'ai passé un peu de temps en Europe. Et plus en Écosse, aussi. Je vais où le vent me porte. Mais aujourd'hui, je suis là.

— Visite éclair ?

— Je rentre en Megabus demain matin. T'as l'air en forme, Neil. Ça fait plaisir de te voir. Écoute, faut que j'aille me chauffer un peu, mais si on buvait un coup tout à l'heure ? T'as des projets ?

Il n'en avait pas. Elle se retira de nouveau dans l'obscurité et la foule se mit à applaudir, quelques sifflets, plus fort que tout le reste de la journée, alors que l'écrivain montait sur scène. Il était passionné, il parlait bien, il déclenchait des rires et attisait habilement l'indignation. Il leur donna une bonne image d'eux-mêmes et de leur engagement au service de cette cause, nourrit leur colère, les inspira pour leur donner envie d'en faire plus, ne serait-ce qu'à cet instant. Et Neil ne put rien enregistrer du tout, parce qu'il n'avait plus de bande. Il se rapprocha discrètement des coulisses, de plus en plus près, s'attirant quelques regards des organisateurs, et essaya au moins

de mémoriser les répliques qui faisaient le plus réagir, se les chuchotant tout bas, si bien qu'il manquait la phrase suivante, perdait le fil du propos.

L'écrivain quitta la scène du côté opposé, dans un tonnerre de tapements de pieds et de hourras, et Clio fut de nouveau près de lui, debout, sa guitare en bandoulière, le regard fixé droit devant elle. Il avait assez de jugeote pour ne pas la déranger avant son passage, ne serait-ce que pour lui adresser un signe d'encouragement. Le MC, l'animateur ou peu importe comment on appelait ça dans un meeting, parlait trop près du micro, et il y avait de l'écho dans tous les sens.

— Eh bien, c'était quelque chose, hein, les gars ! Je crois que ça montre bien la gravité du problème, qu'on arrive à sortir un orateur d'un tel calibre. Notre message est clair : monsieur Blair, vos amis américains va-t-en-guerre ne sont PAS LES BIENVENUS ici !

Nouveaux applaudissements.

— Et maintenant, gardons la flamme, mes amis ! J'ai le grand plaisir d'annoncer une invitée vraiment très spéciale, une surprise rajoutée au programme. On n'arrive pas à croire qu'on a réussi à l'avoir, alors musique ! "People got to rise up !" Faites du bruit pour Clio Campbell !

Elle n'aurait pas pu hériter d'un public plus réceptif. Clio se plaça au centre de la scène, silencieuse, avec un sourire en coin, tandis que le technicien branchait sa guitare à l'ampli. Elle portait des santiags en cuir dans les tons mauves et une robe trop légère pour le temps, et on voyait qu'elle frissonnait en tendant la main vers le pied du micro.

— Salut Édimbourg.

Quelques bonjours bien élevés.

— Ouais, c'est bien ce que je pensais. Laissez-moi vous dire un truc. J'étais là, quand on a défilé à Londres. Plus d'un million de personnes dans les rues. Rien à voir avec ça. Les gens étaient là parce qu'ils étaient en colère. Alors bon, je sais qu'aujourd'hui il pleut, mais j'étais dans la manif tout à l'heure, et j'ai pas senti tellement de colère chez vous.

Tiens-t'en aux chansons, pensait Neil, essayant de propulser ces mots jusqu'à elle à travers les airs. Contente-toi de chanter. Parler c'est vraiment pas ton point fort.

— Et vous savez quoi, Édimbourg ? Vous devriez être en colère. Pas juste parce qu'un baron du pétrole va-t-en-guerre, qui se trouve être l'homme le plus puissant au monde, boit le thé tranquille avec la Reine sur vos impôts, mais parce qu'on vous prend tous pour des cons. Tous les jours.

Et on dirait que vous n’en avez pas grand-chose à foutre, je me trompe ? Même ceux qui sont là aujourd’hui, vous y faites pas grand-chose. Vous faites pas tellement de bruit. Vous êtes capables de faire du bruit, Édimbourg ?

— Casse-toi ! gueula une jeune voix masculine.

Des rires.

— Non, pas question. Je me casserai pas. Je ne vous permets pas … Moi je fais vraiment quelque chose de mon temps pour changer les choses, je me contente pas d’une petite manif sur la pointe des pieds dans la grand-rue de mon bled. Je vous permets pas de me parler comme ça. Vous avez pas le droit…

Elle s’interrompit, recula un instant, remuant les lèvres sans que rien ne sorte.

— Enfin bref, voilà une chanson. Vous la connaissez sans doute. Ça s’appelle “Rise up”.

Quelques personnes applaudirent, un ou deux sifflets, mais elle les avait perdus. Le bruit de conversations se fit de plus en plus sonore, couvrant celui de la sono, et les gens du fond commencèrent à se disperser en remontant la colline. Sa voix était éraillée sur le premier couplet, elle ne parvint pas à atteindre la note la plus aiguë du refrain, et écourta la chanson. Des applaudissements faiblards, un merci marmonné, et elle détala de la scène, à l’opposé.

Le pub où ils atterrirent était censé vous filer la chair de poule. Des bestioles en plastique sous des cloches recouvertes de poussière en spray encombraient les recoins et les tables ; des squelettes pendaient au plafond et “Monster Mash” passait en boucle dans les toilettes, auxquelles on accédait par une porte recouverte de faux livres.

— Tu crois que c’est des vrais squelettes ? demanda Neil, en rapportant leurs verres à la table sur laquelle elle était courbée, sans même avoir ôté son manteau. Il fallait bien dire quelque chose. – Je veux dire, de vrais gens. Autrefois ce truc était une personne vivante. Peut-être.

Il poussa la pinte vers elle.

— Allez, avale ça, et raconte-moi ce que t’as fait depuis dix ans. Je nous ai commandé des frites, des onion rings et tout. Je sais pas pour toi, mais j’ai toujours une sacrée fringale après avoir manifesté toute la journée !

Il avait dit ça trop fort, et ils furent tous deux mal à l'aise dans le silence qui suivit. Peu à peu, cependant, elle commença à sortir de sa coquille. Elle se pencha vers lui, allongea ses santiags mauves sur la banquette en cuir où elle était assise, sa robe lui remontant sur les cuisses.

— J'aime bien tes santiags. Petit clin d'œil au président texan ?

Elle sourit de toutes ses dents.

— Ouais. Un peu téléphoné, tu crois pas ? Comme ma prestation d'ailleurs.

— T'étais très bien. T'étais super. Te fais pas de bile.

— J'ai pété les plombs, sur cette scène. Je… *Ach*, Neil, des fois je ne sais plus trop à quoi ça sert, tout ça. Tu sais, avant, quand on était dans l'action directe… Nos manifs avaient un impact. Tu vois ce que je veux dire ? On pouvait former un bouclier humain autour d'une maison. On pouvait se pointer à des centaines de milliers sur George Square ou prendre d'assaut les bus pour Londres, et on avait l'impression de changer les choses. On leur a fait abandonner la poll tax, putain ! Ce truc, aujourd'hui. C'est juste que j'ai pas senti la moindre énergie là-dedans. Et pourquoi y en aurait ? Tout le monde se foutait de ce qu'on faisait là. C'était juste un tas de gens rassemblés pour grommeler qu'ils sont pas contents. *Ach*. *Ach ach ach*. Depuis quand les manifs sont devenues un hobby pour riches ? T'as vu certains de ces enfoirés ? Franchement, on dirait que les rassemblements de masse ça fait vendre, de nos jours.

— Il y a toujours de la place pour la colère, répondit-il, doucement. Peut-être plus que jamais.

— Mais comment ? Comment est-ce qu'elle peut s'exprimer ? C'est peut-être à cause de mon âge, mais je suis posée ici avec ma guitare après un concert raté et une manif ratée, et je me demande bien ce que je fous de ma vie, bordel. Je peux pas continuer comme avant. Je peux pas. Ça marche pas, c'est tout. Ma musique n'intéresse personne et ma voix n'intéresse personne. C'est la première fois que j'ai l'impression de ne pas aider. Tu vois ce que je veux dire ?

Elle avala une grande gorgée de bière, baissa les yeux pour fixer ses jambes, et se remit à parler avant qu'il ait trouvé quoi dire.

— C'est un cadeau, ces santiags. On me les a données hier. Je suis pas tout à fait sûre de ce que j'en pense.

— J'aime bien.

— Je les aurais pas choisies. C'est juste pour voir. *Ach*, je suis désolée que t'aies assisté à ça, Neil. Je fais plus grand-chose dans la musique, en vrai. Ça fait longtemps que je suis pas montée sur scène, et j'ai oublié comment interagir avec le public.

— Eh ben c'est vraiment dommage. Tu devrais toujours être en train de chanter, Clio.

Elle le regarda droit dans les yeux et il sentit s'allumer cette petite lumière. Il leur faudrait encore quatre pintes et un bol intact d'onion rings, mais quand il se pencha sur la table pour l'embrasser, après l'avoir remise d'aplomb alors qu'elle avait manqué tomber de son siège, son geste était plein d'assurance, certain qu'elle lui rendrait tout de suite son baiser. Une bouche froide qui sentait la bière sur la sienne, ses mains ardentes, le choc du contact pour l'un comme pour l'autre. Il se recula et prit son visage empourpré au creux de sa main, lui essuya le menton du pouce pour ôter les traces de rouge à lèvres.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait de ça, hein ? Est-ce que tu… Est-ce qu'ils t'ont donné… proposé de te loger quelque part ?

Elle secoua la tête, et il pataugea mentalement pour se lancer dans des calculs.

Il faudrait du temps pour lui faire prendre le train jusqu'à Glasgow et son appartement, et il ne pensait pas pouvoir courir le risque de la voir dessaouler en chemin, sous la lumière cruelle du ScotRail, avec tous les supporters de foot et l'attente pour acheter un billet. Et puis merde. C'était le moment de jouer les grands princes.

— Ça te dit de pioncer chez moi ?

Un hochement de tête, comme si elle n'avait pas envie de mettre des mots dessus. Peut-être qu'elle avait besoin qu'il prenne les choses en main, rien qu'aujourd'hui. Il ramassa son manteau et l'aida à l'enfiler, un bras, deux, posa une main au creux de ses reins pour la guider et la faire sortir dans la rue. Le clac, clac de ses santiags sur le béton. Elle marmonnait quelque chose. Il l'attira contre lui pour mieux entendre.

— Trop de déceptions, Neil. Trop de déceptions ces deux derniers jours.

Il ne savait pas quoi répondre à ça. Par chance, il aperçut du coin de l'œil la lumière orange qui tombait à pic, et il lui fit signe, et elle s'arrêta.

— Merci, mon vieux. Voilà une belle course pour vous. Combien pour nous emmener à Glasgow, dans le West End ?

— Ho ho, ça va être salé, mon pote. Tarif fixe, c'est quatre-vingts livres.

— Pas de problème.

— Neil, tu… On va à Glasgow ? Quoi ?

— T’inquiète pas pour ça. C’est le journal qui paie, dit-il, et il plaqua sa bouche contre son cou.

Ils se roulèrent des pelles pendant tout le trajet en taxi, presque une heure. Il ne voulait pas la laisser reprendre son souffle, ne voulait pas lui laisser le temps de réfléchir, de se rappeler qui il était et qui il n’était pas, de changer d’avis. Ralentis. Ne va pas trop vite. Ses doigts trouvèrent le décolleté plongeant de sa robe, dansèrent doucement sur la peau tiède en dessous, augmentant la pression. Quand ils passèrent Falkirk, il avait toute sa main dans son soutien-gorge, caressait son téton entre le pouce et l’index. Elle irradiait de chaleur, entre ses jambes, il fallait qu’il y fourre son autre main. Il guida celle de Clio, plus bas, et fut pris de vertige quand, au bout de quelques secondes, elle se mit à tripoter avec obéissance sa boucle de ceinture, glissa ses doigts à l’intérieur, l’empoigna, sans le caresser mais en imprimant une pression faible mais régulière, avant de ralentir et de s’arrêter quand les doigts de Neil atteignirent sa culotte, et qu’elle inspira, inspira, encore, encore. Par la fenêtre, Glasgow était en vue, au moment précis où il se demandait s’il se pouvait qu’il soit en fait le genre de personne qui baisait dans un taxi sous le nez du chauffeur, derrière une vitre en plexiglas à moitié baissée. Il tapota délicatement le coton du bout des doigts, la chair tendre en dessous, se remit à pulser contre la main de Clio à la simple idée de passer sous l’élastique, se retira en sentant le taxi ralentir, et en entendant le chauffeur s’éclaircir la gorge.

— Ok mon vieux, merci beaucoup. Voilà pour vous, gardez la monnaie.

— Vous ne voulez pas de reçu ?

Elle était légèrement affalée vers l’avant, le regard fixé sur ses santiags.

— Non non, c’est tout bon. Bonne nuit, vieux. Bonne nuit.

Elle était en train de sortir, le visage giflé par l’air glacé de la nuit.

— *Aye*. Ben, bonne nuit à vous. Merci pour le spectacle.

— Qu’est-ce qu’il a dit ? demanda Clio, qui se réveillait, en pivotant sur le trottoir.

— C’est qu’un con. L’écoute pas.

Il la guida pour passer la grille, la poussa d’une main contre la porte et continua à l’embrasser pendant qu’il tâtait chaque poche de sa veste. Je les ai. Je les ai. La porte déverrouillée, il lui prit la main et la hissa

pratiquement dans les escaliers, trois volées de marches, et ses bras paraissaient si fluets, son corps tanguait dangereusement au-dessus de la cage d'escalier en béton.

— Merde dis donc, Neil, c'est du sport.

— Mmh mmh. Entre.

Il aurait pu lui proposer un verre, mais la laisser seule maintenant dans son petit couloir sinistre serait probablement contre-productif, alors il la conduisit directement au lit, marchant derrière elle, les mains sur sa hanche et son sein, son érection plaquée contre son cul.

— Vous me semblez un peu trop habillée, ma chère. Et si on vous débarrassait de tout ça ?

Une fois de plus, elle ne dit rien, et il fit passer sa robe par-dessus sa tête. Sans le regarder, elle dégrafa son soutien-gorge dans son dos, et il approcha son visage de ses seins, pour les apprécier de plus près. Ils avaient toujours été petits ; elle paraissait beaucoup plus jeune que son âge, là dans la pénombre, vêtue seulement de sa culotte et d'une paire de santiags.

— Bon Dieu, t'es belle, putain ce que t'es belle.

Pas de réponse, alors il la poussa à plat sur le matelas, se plaça au-dessus d'elle, lui écarta les jambes et repoussa sa culotte de côté. Des poils roux, chatoyants même dans l'obscurité. Il la huma, approcha son visage, sa bouche.

— Laisse-moi t'adorer ce soir, lui dit-il, juste pour essayer d'alléger la tristesse.

Ce soir, pensa-t-il, elle avait besoin de se sentir désirée. Et ça tombait bien, il était là. Quand il fut enfin en elle, il gémit, tout haut. Depuis combien de temps n'avait-il pas fait l'amour ? Sa dernière relation – si on pouvait qualifier de relation ces trois mois de malaise avec Louise – était terminée depuis une bonne année.

— Ça nous a pris quinze ans ! fit-il en lui souriant, penché sur elle.

— Chuuuuut, répondit-elle.

Après, il lui apporta du vin et des chips de la cuisine, et ils les consommèrent tous les deux sous les draps, dans un silence cordial. Il lui caressa le bras.

— Je sais pas toi, mais moi ça fait longtemps que j'en avais envie.

Elle sirotait son verre.

— C'était sympa.

— Ça te dirait de dormir dans mes bras cette nuit ?

— Ouais, ok.

Il garda son corps chaud tout contre lui, peau contre peau, en cuillère. Elle était maigre, anguleuse, même, et il était conscient de la bosse de sa bedaine de buveur de bière qui poussait dans son dos, s'efforça de la rentrer jusqu'à être certain qu'elle dormait.

Clio Campbell, dans son lit.

Il se réveilla le premier, passa un petit moment à la regarder, satisfait pour une fois que ses rideaux bas de gamme laissent passer trop de lumière. Les taches de rousseur sur ses pommettes, les veines bleues délicates sous cette fine peau laiteuse, les rides autour de ses yeux et celles, plus profondes, qui pinçaient ses lèvres et formaient une moue. Bon, elle était quand même plus jeune que lui, se rappela-t-il, et clairement mieux conservée. Elle ouvrit les yeux.

— Bonjour bonjour, belle endormie.

Il lui sourit.

— Salut Neil. Bonjour. Il est quelle heure ?

Il ne lui fallut même pas une seconde pour reprendre ses esprits ; il se demanda furtivement si elle n'était pas déjà réveillée depuis un moment.

— Presque huit heures. Rendors-toi si tu veux. Je peux te préparer un petit-déj ? Vu comme j'ai bossé tard hier, je peux prendre une récup ce matin.

— Non, faut que j'y aille. Faut que… Merde, on est à Glasgow, c'est ça ? Je vais devoir filer. Mon bus part d'Édimbourg. C'est où, la salle de bains ?

Il l'entendit courir dans le couloir, un bruit d'eau aspergée en hâte ; il enfila un boxer et un tee-shirt pour se couvrir. Les santiags attendaient au pied du lit, en évidence. Elle réapparut, boutonnant sa robe. Ses pieds, remarqua-t-il, étaient rouges et couverts de croûtes et de cloques.

— Je peux même pas te faire un toast et des œufs au plat ? En souvenir du bon vieux temps ?

— Hein ? Désolée, mais je peux pas me permettre de manquer ce bus. Faut que je sois à la maison aujourd'hui… Je dois pointer au chômage demain matin à la première heure. Désolée de m'enfuir comme ça. Désolée.

Il se leva, ramassa son peignoir par terre.

— Tu sais où tu es ? T'as besoin d'indications ?

— On est pas loin du métro, hein ? Écoute, Neil, je m'en veux de faire ça, mais je pourrais pas t'emprunter un billet de dix pour le train ? Je suis un peu fauchée en ce moment, et j'avais pas vraiment prévu de me réveiller à Glasgow, si tu vois ce que je veux dire.

Son blouson de cuir était accroché à la poignée de porte. Il chercha son portefeuille et se rendit compte qu'il avait donné cent livres au chauffeur la veille au soir.

— Merde. Je dois avoir sept balles en petite mitraille… Ça t'ira ? Désolé. Désolé pour ça.

Elle l'étreignit brièvement à la porte, parut lâcher prise à la dernière minute, et se laissa de nouveau aller contre son corps.

— C'était bon de te revoir. Merci, merci pour les verres et le plumard. Écoute, si… si je tombe sur un sujet, n'importe quoi qui pourrait t'intéresser, je peux te passer un coup de fil ? Je peux juste t'appeler au journal ? À ton bureau ?

— Bien sûr. Quand tu veux, répondit-il, essayant d'avoir l'air adulte, désintéressé. S'efforçant de faire taire le hurlement qu'il entendait dans sa tête.

La porte se ferma et elle n'était plus là. Il n'avait pas envie de retourner dans la chambre et de voir les draps, de sentir l'odeur de cette nuit. Il se prépara un café, touilla les granulés avec du lait pendant que la bouilloire chauffait. Quelques années plus tôt, il était sorti avec une femme qui détestait le voir boire du café instantané, l'avait emmené acheter une cafetière et avait essayé de lui faire prendre cette habitude, et quand ils avaient rompu il était revenu à son pot de Nescafé comme si c'était un acte de rébellion, une question de fierté de prolo. Ce matin-là, il se rendit compte qu'en effet, ça avait vraiment un goût de chiotte.

Il resta assis là devant son plan de travail, le regard dans le vide, à se flageller avec toutes les humiliations qu'il avait endurées depuis qu'il avait mis le pied dehors la veille au matin – l'enregistreur, le mépris de l'écrivain, le silence et la tristesse de Clio, son départ. Peu à peu, le mauvais café chaud entreprit de faire son œuvre, et il commença à se sentir réveillé, à avoir faim. Est-ce qu'elle n'avait fait ça que pour avoir un endroit où dormir ? Où est-ce qu'elle avait l'intention de passer la nuit, bordel, vu qu'elle n'avait clairement pas l'argent pour se payer un hôtel ? Bon. Il irait au bureau, taperait sa transcription, se lancerait dans le reportage,

grignoterait un bout en chemin. Au moins, il avait baisé. Au moins il l'avait baisée, *elle*.

C'est seulement une fois habillé, douché et prêt à partir qu'il se rendit compte que ce foutu magnéto de merde était tombé de son sac.

*OceanofPDF.com*

**BBC Radio Scotland, 24 janvier 2018**

Il est quatorze heures trente-cinq, ici Janice Forsyth, vous écoutez l'*Afternoon Show* sur BBC Radio Scotland. Alors, à la suite de la mort tragique et prématurée de la musicienne Clio Campbell à seulement cinquante et un ans, j'ai fouillé cette semaine dans les archives et retrouvé une session et une interview d'elle par notre cher Jim Arbuthnott, dans son émission folk en 2007, pour la sortie de son formidable album *The Northern Lass,* qui revisitait les chansons de Robert Burns. Voici Clio Campbell, et son style inimitable.

JA : Clio, bienvenue dans l'émission.

CC : Merci de me recevoir.

JA : Alors, ça fait un moment qu'on n'a pas eu de tes nouvelles dans le coin.

CC : Euh, oui. Ça fait un bail que je vis à Londres.

JA : Et c'est super de te voir remonter par chez nous ! Mais je voulais dire que ça fait un moment depuis le single pour lequel la plupart de nos auditeurs te connaissent – "Rise up" – qui s'est classé au hit-parade en quoi… 1991 ?

CC : Eh bien, j'ai fait des tas de choses depuis.

JA : Bien sûr, bien sûr. Mais seize ans entre deux sorties… Certains pourraient dire qu'il y a eu comme un blocage.

CC : Je ne vois pas ça comme un blocage, Jim. Les gens font différentes choses de leur vie. La musique, ce n'est pas la seule chose qui me définit.

JA : Bien sûr que non. Mais c'est une chose à laquelle tu es revenue récemment, est-ce qu'on peut dire ça comme ça ?

CC : Oui. J'ai eu cette idée il y a déjà quelques années, de revisiter radicalement, si tu veux, les chansons de Robert Burns. C'est un truc que j'avais fait en tournée pendant un moment, à l'époque : avec mon groupe, on jouait dans des petits bleds des Highlands et on essayait toujours de leur proposer un truc qu'ils connaissaient, mais avec une approche nouvelle, tu

vois ? Alors on faisait des reprises de “A Man’s a Man”, ce genre de trucs.

JA : Parce que tu as grandi avec ces chansons, pas vrai ?

CC : Oui. J’ai grandi dans l’Ayrshire, où Robert Burns est considéré comme un véritable dieu. Alors bien sûr on chantait ces chansons à l’école toute l’année, pas que pour la Burns Night. Ce genre de trucs, ça pouvait vous faire virer de la ville… Heu. Enfin, bon. Si vous connaissiez pas ces chansons. Dans l’Ayrshire. Ouais. Donc voilà. Et en plus, mon père était musicien folk…

JA : C’est vrai, Malcolm Campbell. Il nous a quittés il y a quelques années je crois ? Est-ce qu’il était avec toi par l’esprit pendant que tu faisais ce disque ?

CC : Pas vraiment.

JA : C’était peut-être ta manière de lui rendre hommage ?

CC : Non.

JA : Mais il a chanté ces chansons ?

CC : Oui, il a chanté ces chansons.

JA : D’accord. Enfin bref. Tu disais que tu en faisais des versions légèrement différentes en tournée… C’était dans les années 90 ?

CC : Oui, c’est ça. Et j’ai pensé à enregistrer simplement un album dans ce style, mais ensuite je me suis rendu compte que ce qui aurait plus d’impact, ce serait de trouver ce que Robert Burns avait à dire de notre époque. Parce que bon, c’était un artiste profondément politique…

JA : Oui, et…

CC : Et les messages qu’il prônait – l’égalitarisme, la justice sociale –, ce sont des messages qu’on a besoin d’entendre en ce moment. Mais lui aussi c’était un prolo, alors je me suis dit, ok, où sont les artistes d’aujourd’hui qui font la même chose ? Et j’ai eu l’idée d’aller voir ce que faisaient les jeunes rappeurs et les artistes de grime de South London, et d’en inviter certains sur quelques morceaux, pour rapper les vers de Burns et aussi exprimer leurs idées à eux.

JA : C’est ça, et donc c’est là où l’album peut être considéré comme controversé…

CC : Tu sais quoi, j’ai beaucoup entendu ça depuis que je suis revenue en Écosse, et je ne vois vraiment pas pourquoi.

JA : Eh bien, côté paroles, il y a beaucoup de violence – et de sujets peu ragoûtants, dirons-nous – dans ce que racontent ces jeunes gens, et tu peux comprendre que ça puisse choquer certains traditionalistes…

CC : Jim, si tu veux tout savoir, ce sont des inepties racistes à peine voilées. Si les gens d’ici sont choqués parce que des musiciens noirs et pakis proposent leur propre interprétation d’un poète mort depuis belle lurette, plutôt que de trouver positif le fait que son œuvre touche encore des gens, alors franchement c’est leur problème. Enfin quoi, tu connais un peu le travail de tous ces musiciens que j’ai invités en guests sur l’album ?

JA : Ha ha. Eh bien, tu as invité Donald Bain, que nos auditeurs de longue date connaissent sûrement, un super violoniste, en effet – il a contribué à un grand nombre d’excellents albums récemment, et sa présence en rassurera sûrement certains. Et je crois que c’est ton oncle, n’est-ce pas ?

CC : C’est mon parrain. Mais il faudrait rassurer les gens, Jim ? Tu crois quand même pas que les gens tiennent tellement à l’œuvre d’un type qui est mort il y a deux cents ans, au point de pas pouvoir laisser une femme et des hommes non blancs chanter ses chansons ?

JA : Ha ha. Bien sûr que non. Et sur ce, écoutons une des chansons de *A Northern Lass*… Clio Campbell chante “Ae Fond Kiss”, de Robert Burns.

OceanofPDF.com

# DONALD

*Édimbourg, 1993*

Donald avait horreur des costumes. C’était de plus en plus nécessaire, au moins le gilet et la chemise, ça semblait attendu à certains concerts, mais c’était une torture pour lui. Il avait l’impression d’être mal fagoté, engoncé. Un épouvantail grotesque.

Au départ, elle lui avait d’ailleurs dit, “ne t’embête pas à porter un costume ni rien. Viens comme tu veux. Un grand pull troué aux coudes, et ton violon. C’est comme ça que je me rappelle mon oncle Donald”. La petite savait comment s’y prendre avec lui, il fallait le reconnaître. Aucune nouvelle pendant des mois, et puis cet élan soudain d’affection au téléphone. Mais elle avait toujours fonctionné comme ça. Presque comme si elle l’avait redécouvert, qu’elle l’avait déterré de sa mémoire.

— Ben, évidemment que c’est toi qui me conduiras à l’autel. À qui d’autre je pourrais bien demander ? Et peut-être que tu pourrais jouer quelque chose pour nous, aussi ? Juste à la signature du registre ? Je crois que ce serait bien.

Le coup de fil suivant était venu de Mansfield lui-même, pour lui expliquer que ses parents risquaient d’attendre une certaine tenue.

— Attention, c’est pas un gros mariage, hein. Pas du tout. Juste la famille. Mais ils nous emmènent tous dîner dans un resto chic après. Et tu sais, les photos, tout ça. Donc voilà. On s’est compris, mon vieux ? Ouais ?

Une toux sèche. La fermeté du tour manager.

Donc va pour le costume. Il pesta contre ces saletés de boutons de col devant le minuscule miroir du bed & breakfast, remarqua qu’une coupure de rasage avait taché la pointe amidonnée, enleva cette foutue chemise et reprit depuis le début.

Juste la famille. On le conduisit à la plus petite salle de l’état civil, avec les noms Mansfield/Campbell imprimés sur une feuille punaisée à la porte. Il y avait huit personnes installées aux premiers rangs sur la droite, deux

enfants qui jouaient à cache-cache entre les chaises. Mansfield et un jeune homme qui ne pouvait être que son frère riaient devant une table sur l'estrade. Sur la gauche, une seule tête, à peine visible par-dessus le dossier de la chaise. Des cheveux noirs aux reflets bleutés dans le soleil d'après-midi, avec une excroissance de plumes roses qui lui recouvrait la moitié de la tête. Bon, ils étaient en minorité, mais au moins elle était là.

Mansfield s'aperçut de sa présence et accourut vers la porte, les mains tendues.

— Ah, Donald ! Content que tu aies pu venir. Clio ne va pas tarder, j'espère. – Il s'arrêta pour rire, fit une grimace, croisa les doigts, et Donald, qui n'avait jamais été un homme violent, eut envie de lui mettre une droite. – Donc si tu veux bien attendre dehors, elle te rejoindra là-bas.

Eileen avait tourné sa tête emplumée avec difficulté pour suivre son futur gendre. Ses yeux étaient fardés de la même couleur que l'espèce de coiffe sur sa tête, un choc visuel dans l'assortiment gris-beige de l'assistance. Elle lui adressa un mince sourire et leva la main. Elle avait l'air au bord des larmes. Il désigna la porte et articula silencieusement "à plus tard", laissa son violon deux rangs derrière et quitta la salle.

Il avait imaginé qu'elle les aurait tous fait poireauter, mais Cliodhna n'était pas en retard. Elle bondit dans l'escalier et se jeta dans ses bras avant qu'il ait eu le temps de dire ouf.

— Oh, merci d'être là. Merci, merci. Alors, on y va ?

— Une petite seconde, jeune femme ! Laisse-moi d'abord te regarder, hein ?

Donald n'y connaissait rien en vêtements féminins ; il nota qu'elle portait une tenue crème, du même ton que sa peau, qu'elle avait les épaules presque nues et une fleur dans les cheveux, mais elle était ravissante, et il le lui dit, parce que Malcolm aurait dû être là pour le faire.

— Tu es toute seule, ma Clio ? Tu n'as pas de, comment on dit déjà, de demoiselle d'honneur ou je sais pas quoi ?

On aurait dit qu'elle y pensait pour la première fois.

— Non. On dirait bien que non. – Elle rit. – Je pourrais me pointer là-dedans et emprunter une des nombreuses sœurs de Danny, j'imagine. *Ach*, allez, à nous deux. Mariageons-nous et qu'on en finisse.

— Cliodhna, tu sais que ta mère est là, n'est-ce pas ?

Le sourire se flétrit et elle se figea.

— Elle est venue ?

— *Aye*, elle est venue. Elle est toute seule.

— Ok. Ok. C'est bon à savoir. Je suis contente que tu m'aies prévenue avant que j'entre là-dedans. Elle a rien dit… On avait pas de nouvelles. Donc je croyais que…

Il la prit dans ses bras, juste un instant. Elle était trop délicate et il ne voulait pas l'écraser ; et il n'était que trop conscient d'avoir commencé à transpirer.

— Ça y est, c'est l'heure ?

— *Aye*. On y va.

Une fois qu'il l'eut escortée pour monter la dizaine de marches jusqu'à son imbécile de futur mari qui lançait des clins d'œil à tout va, il fit volte-face et alla s'asseoir à côté d'Eileen. C'était ce que semblait exiger le protocole. La mâchoire d'Eileen était crispée, ses mains tripotaient nerveusement le revers de sa veste rose.

— C'est bien que tu sois venue, murmura-t-il du coin des lèvres, tandis que l'officier d'état civil débitait d'un ton monocorde les formalités d'usage.

— C'est le mariage de ma fille, je te signale, Donald Bain. J'allais pas manquer ça.

Cliodhna ne tourna pas une seule fois la tête vers eux pendant la brève cérémonie, et il en fut soulagé, car Eileen avait la mine pincée, comme si elle sentait une odeur nauséabonde. Peut-être que c'était le cas et que c'était lui. Entre chaque discours, il l'entendait frotter le tissu synthétique entre ses doigts, scouich scouich.

Et l'affaire fut réglée, et ils s'embrassèrent, et tout le monde applaudit, même Eileen. Clio fit signe à Donald d'approcher alors que le couple s'asseyait pour les formalités. Il ne savait pas très bien où se mettre, et l'officier n'était pas d'une grande aide, avec son air de se désintéresser de la scène. Il finit par s'écarter sur le côté, se tourna à moitié pour ne pas voir le regard mauvais d'Eileen souligné au crayon noir, et entama la chanson que Clio lui avait demandée, tout en douceur. "The Northern Lass". Elle dura un peu plus longtemps qu'il ne leur en fallut pour signer les registres, et il était conscient qu'ils étaient tous assis là à attendre qu'il ait terminé, Mansfield affichait un sourire un peu bête, alors il s'arrêta après le deuxième couplet.

— Merci Donald, déclara le nouveau marié, ses voyelles plus lisses et plus affectées qu'avec les gars pendant la tournée. Et maintenant,

messieurs-dames, ma femme et moi… – Là encore, cette pause pour recevoir les honneurs ; une de ses sœurs lâcha un *wouhou* obligeant. – … nous vous invitons à nous rejoindre dehors pour les photos. Nous avons deux photographes : Ernie, qui suit le mariage pour nous, et un chasseur d'images des pages société du *Scotsman*. Donc on veut voir votre plus beau sourire, tout ça.

Donald s'émerveilla une nouvelle fois devant cet homme. Il s'adressait à un petit cercle familial, et sa voix avait le même ton suave et mielleux que s'il présentait une chanteuse dans un club. Le couple s'éloigna tout sourire, et la salle se vida rapidement. Il s'attarda, voyant Eileen plantée là, laissa la famille Mansfield sortir avant de venir la voir.

— Bien, Eileen. On descend ?

Il lui offrit son bras, sans trop savoir pourquoi, et elle le prit, même si elle lui arrivait à peine au coude. Elle s'agrippa fermement, et ils se tinrent très raides une seconde jusqu'à ce que l'officier de l'état civil tousse d'un air important derrière eux.

— Les pages société, murmura Eileen tout bas, tandis qu'ils descendaient les marches.

— *Aye*. Il est un peu comme ça, ton gendre.

Tandis qu'il regardait Mansfield diriger les opérations à la place des deux photographes passablement remontés, insister pour qu'on mette ses mains de telle ou telle façon, qu'on pose sur les marches ou bien devant l'entrée richement décorée, il capta une sorte de vibration émanant d'Eileen. Elle faisait encore la même drôle de tête, et il comprit qu'elle ressentait sans doute trop de choses à la fois. Elle était une note esseulée de rose dans cette cour en pierre, et même un béotien comme Donald se rendait compte que ses vêtements étaient trop voyants et trop moulants – la mère et les sœurs de Mansfield virevoltaient en veste élégante et en robe beige et vert clair, les autres hommes portaient tous du gris, et, à part ses cheveux flamboyants, Cliodhna était un pâle croissant de lune, presque translucide au soleil. Bien qu'au centre de toutes les photos, elle semblait se tenir à l'écart, souriant quand il fallait, mais absorbée dans ses pensées. Les deux femmes ne s'étaient pas encore adressé la parole.

— Et si on invitait les parents de la mariée à poser ici ? – Un des photographes se dirigeait vers eux à grands pas, manifestement décidé à reprendre le contrôle. – Maman et papa ! À vous !

Donald tenta une vague explication, tandis que le petit homme leur mettait la main dans le dos à tous les deux et les poussait vers l'escalier. Eileen resta silencieuse.

— Alors. Mesdames au milieu, bien sûr, et puis on va mettre le marié à côté de sa nouvelle belle-mère et le papa avec sa fille, qu'est-ce que vous en dites ?

Eileen et Cliodhna se plantèrent l'une à côté de l'autre, obéissant à un pouvoir supérieur.

— Est-ce que cette robe est une… une nuisette ? entendit-il Eileen murmurer.

— Moi aussi, je suis contente de te voir, maman.

— Ok, super, super. Mesdames, si vous voulez bien vous tourner l'une vers l'autre ?

Une petite boucle était retombée sur le front de Cliodhna. Eileen leva la main pour la replacer pendant que sa fille regardait l'appareil, puis elle se ravisa et arrêta son geste.

— Papa, papa, regardez par ici, s'il vous plaît ! Papa ?

Donald comprit subitement que c'était de lui qu'on parlait.

— C'est mon oncle, pas mon père, lança Cliodhna.

— C'est pas ton oncle, marmonna Eileen.

— Ok, ok, je crois qu'elle est dans la boîte, celle-là. Ouais ? Super. Je pense qu'on est bons là, messieurs ?

Pour une fois, Donald fut content de l'intervention de Mansfield. Il tira Eileen sur le côté tandis que le groupe se frayait un chemin à travers les hordes de touristes pour rejoindre le restaurant juste en bas de la côte.

— Eileen. Ça fait combien de temps que t'as pas vu la petite ? Dix ans ? C'est le jour de son mariage, et ça compte beaucoup pour elle que tu sois là. Je sais que ça doit être bizarre pour toi, je sais que tu dois ressentir… des tas de choses. Mais t'as pas traversé tout le pays juste pour faire du grabuge, je suppose ?

— Je cherche pas à faire du grabuge, Donald Bain. Si y a quelqu'un qui cherche…

— C'est le jour de son mariage, Eileen. Son papa n'est pas là. Elle a besoin de sa maman. S'il te plaît.

— Et tu es qui, toi, pour me dire ce que je dois faire avec ma propre fille ?

Il l’arrêta et lui serra le bras, un îlot de deux personnes au milieu d’un flot de corps en mouvement.

— Tu sais qui je suis. Tu sais ce que j’ai fait. Et je te dis qu’on va arrêter de jouer à ça pour aujourd’hui. Je dis ça en tant que ton vieil ami et en tant que parrain de Cliodhna. D’accord ?

Eileen fixa ses chaussures roses, toutes roses, comme une enfant grondée qui porte le maquillage de sa mère.

— Si madame daignait juste me regarder…

— Eileen.

— Et elle porte une foutue nuisette ! Sans soutien-gorge, de ce que je peux voir ! Elle n’a même pas l’air neuve ! Et cette femme, la mère, qui me regarde en se demandant comment on l’a éduquée pour qu’elle sache pas s’habiller correctement !

— Eileen.

— J’ai juste…

— C’est bon, tu as fini ?

Eileen inspira, les narines au garde-à-vous.

— J’ai juste besoin d’une clope, bordel. Mais j’ai pas envie qu’ils me méprisent encore plus.

Il fouilla dans ses poches pour trouver des cigarettes, et les épaules d’Eileen s’affaissèrent.

— Voilà. On les rejoint dans quelques minutes, d’accord ?

— Merci.

Une pause et ils soufflèrent tous deux leur fumée, chacun laissant un peu de place à l’autre.

— Ça fait plaisir de te voir, Donald Bain.

Il y eut un peu de remue-ménage lorsqu’ils finirent par rejoindre le restaurant – “On s’est un peu perdus !” avait marmonné Donald pour les dédouaner – parce que le personnel avait dû ajouter une chaise pour Eileen, serrée en bout de table.

— Toutes mes excuses, Eileen, disait la mère de Mansfield, debout pour les inviter à entrer. Je crains que le facteur n’ait égaré votre carton de réponse. Mea culpa, je n’ai pas changé la réservation à temps.

Donald comprit qu’elle se montrait magnanime, qu’elle cherchait à camoufler l’erreur ; il vit aussi qu’Eileen le prenait comme un affront.

— Mais la mère de la mariée ne doit pas se retrouver comme ça dans un coin ! Susie, Adam, décalez-vous un petit peu, voulez-vous ? Eileen, venez donc vous asseoir à côté de moi. Je suis ravie de faire enfin votre connaissance. J'ai tellement entendu parler de vous.

Donald agrippa la main d'Eileen une seconde, sentit ses ongles s'enfoncer dans sa peau, laisser leur empreinte même une fois qu'on l'eut embarquée. Assise là-bas avec sa coiffe ridicule encore vissée à la tête, acquiesçant à ce que racontait Mme Mansfield, les yeux rivés sur la table, elle avait l'air d'être en train de se noyer, trahie par son habituelle carapace de marbre. Lui-même se sentait dépassé quand il se serra sur la chaise rajoutée en bout de table. Le menu était en français avec la traduction anglaise en tout petit, et il avait beaucoup trop de couverts devant lui. Cliodhna semblait toujours dans son petit monde, elle plaisantait avec son mari et souriait poliment à son beau-père à sa droite, mais elle n'était pas vraiment avec eux. Non pas qu'elle semblait malheureuse d'être mariée, c'était plus comme si ça arrivait à quelqu'un d'autre et qu'elle observait la scène au cinéma, confortablement installée dans un siège. C'était une expression qu'il avait appris à reconnaître au fil des années, il l'avait vue même quand elle était enfant pendant ses moments calmes. L'insaisissable Miss Cliodhna Campbell. Bah, la petite était ce qu'elle était, et qui pouvait lui en vouloir de ne pas avoir envie de tout livrer d'elle ?

Il commanda une soupe et du bœuf quand le serveur arriva, sans avoir la moindre idée de ce qu'on lui apporterait. Une jeune femme posa un pain rond sur son assiette avec une pince, et il le prit et mordit dedans, avant d'aviser le frère de Mansfield qui le regardait à l'autre bout de la table avec un rictus qui devait être de famille. Il reposa le pain. La sœur à côté de lui se tourna dans sa direction.

— C'était vraiment joli, le morceau que vous avez joué à la cérémonie. C'était une de vos compositions ?

Il avait des miettes dans la barbe, il en était certain.

— Oh, euh. Non, non. C'est une chanson de Burns. Non, je serais pas capable d'écrire un truc pareil.

— Mais vous êtes musicien, n'est-ce pas ? Professionnel, j'entends.

— En effet. C'est ce que je suis. Ouaip.

— C'est de famille, alors ?

— Eh bien, oui. Le papa de Cliodhna est chanteur, lui aussi.

— Formidable. Et c’est un sacré accent que vous avez. C’est l’accent des Highlands ?

Elle lui parlait comme à un enfant, cette femme qui avait une trentaine d’années de moins que lui. Il essayait de rester affable, mais il n’était pas sûr d’avoir déjà été aussi mal à l’aise.

— Les Hébrides extérieures, oui, oui, tout à fait.

— Une très belle région.

Elle avait une voix très neutre. Il n’aurait pas su dire d’où elle venait. Il y eut une pause, et il comprit qu’il était censé poursuivre cette conversation, possiblement aussi longtemps que durerait le repas, et on n’en était même pas aux entrées.

— Donc vous êtes la sœur de Danny, c’est ça ?

— Une des sœurs, oui. Le bébé de la famille !

— Ah.

— Et vous, vous êtes l’oncle ? Côté maternel ou paternel ? Non, pardon, ne me dites rien – vous avez parlé de son père, tout à l’heure. Il n’est pas là ?

La fille scruta la table, cherchant peut-être un père qu’elle aurait simplement raté.

— Il n’est pas là. Il vit aux États-Unis maintenant.

— Ouh, ce n’est pas la porte à côté. Et puis, prévenu comme ça au pied levé, pas étonnant qu’il n’ait pas pu venir !

Son rire était affreux, un *arf arf arf* chuintant sans une once de gaîté.

— Oui, ils nous ont vraiment pris par surprise. Il faut savoir que la semaine dernière, il n’y avait que ma mère qui avait rencontré Clio. Je suppose que vous ne connaissez pas vraiment Danny non plus ?

— J’étais en tournée avec les deux l’année dernière. Ça remonte à quelques mois.

— Ah oui, le début du grand amûûûr.

Il comprit soudain que la fille était possiblement saoule ; son verre de vin était vide.

— Alors comme ça vous êtes dans son groupe ? C’est sympa. C’est sympa de faire ça en famille. La mère joue de la musique aussi ?

La mère. Il se leva en douceur.

— Vous m’excuserez juste une seconde…

La fille hocha la tête, soulagée. À l’autre bout de la table, Eileen essayait de lui ordonner de rester avec des yeux paniqués.

Il faisait frais et calme dans le couloir des toilettes, et il s'arrêta là un instant, s'autorisa à s'étirer de tout son long.

— Toi aussi tu t'es échappé ?

— Coucou, petite Cliodhna. Comment c'est, la vie de femme mariée ?

Elle avait l'air presque somnolente.

— Je crois que ça me va bien, pour l'instant.

— Tu as laissé ta mère toute seule là-bas ?

— T'en fais pas. Danny lui fait son petit numéro de charme. Il la baratine et elle adore ça. Mieux vaut lui que moi.

— Au moins elle est venue, ma puce.

— Au moins elle est venue.

— Elle est juste nerveuse. Tu sais comment elle peut être. C'est une situation étrange pour tout le monde.

— Trinquons à ça. – Elle leva le verre qu'elle avait pris avec elle.

Il décida de changer de sujet.

— Alors, les pages société, hein ?

— Je savais que ça te ferait tiquer. C'est une idée de Danny. Il a pensé que ce serait bien pour ma réputation, que je reste sous le feu des projecteurs, blablabla, jusqu'à ce que je sois prête à produire de nouvelles choses.

— *Aye*.

— *Ach*, où est le mal, oncle Donald ? Je suis jolie aujourd'hui. Autant le montrer aux gens.

— *Aye*.

— Bref, je te laisse y retourner ? Avec la charmante sœur de Danny ?

— Cliodhna. C'est une gamine. Écoute, petite. Ta mère. Tu vas lui parler avant qu'elle parte ?

— Pas si c'est pour qu'elle cherche la petite bête…

— Elle le fera pas. Je te le promets. Et elle a fait toute la route jusqu'ici.

— Bon, bon. Mais c'est bien pour toi, hein.

À la table, comme l'avait annoncé Clio, Eileen minaudait, gloussait même, sous les attentions empressées de Mansfield. Sa voisine de table était en pleine conversation avec quelqu'un à sa droite et, soulagé, il s'installa pour manger sa soupe. Clio resta un long moment hors de la salle, et l'espace d'un instant il crut être le seul à l'avoir remarqué. Le jeune marié finit par jeter un regard autour de lui, tapota gentiment le poignet de sa

belle-mère et s’excusa. La mère Mansfield reprit le fil de la conversation, dont Donald n’entendait pas grand-chose, mais le visage d’Eileen se referma aussitôt, sa bouche pincée et minuscule crachant des monosyllabes. Il se sentit soudain las de toutes leurs histoires. Les deux tourtereaux revinrent dans la salle, les doigts de Clio pianotant sur les épaules de Danny, qui avait la main sur sa taille et la conduisait vers sa chaise. Elle gloussait ; lui était neutre. Donald baissa les yeux et essaya de se concentrer sur son bœuf. Le menu avait beau être prétentieux, les plats n’étaient pas mal du tout, il fallait l’admettre.

Au tintement d’une cuillère sur un verre, tout le monde se tut et se tourna docilement vers le centre de la table, sauf Eileen, qui agitait la tête pour voir ce qui se passait. Mansfield se leva de sa chaise, sans veste, les manches retroussées et les joues empourprées par le vin.

— Bonjour. Vous me connaissez… Je ne fais pas de grands discours.

Personne n’eut l’air de prendre cette affirmation pour argent comptant. Le frère lâcha carrément un ricanement.

— Donc je vais faire court et efficace. Ma superbe épouse et moi-même sommes ravis de tous vous avoir avec nous aujourd’hui, que vous ayez fait une demi-heure de route ou que vous ayez dû prendre votre week-end. – À ces mots, il s’inclina brièvement vers Donald et Eileen. – C’est formidable d’être entouré de tant d’amour pour cette journée, ce jour tout particulier pour nous.

Tout ça avait été répété et mémorisé, même pour une performance devant la famille, s’aperçut Donald tandis que Danny s’étranglait légèrement sur ce “tout” un peu redondant. C’était un discours écrit pour une audience bien plus vaste.

— Je voudrais juste adresser également un immense merci à l’autre femme de ma vie, ma petite maman, qui a organisé ce mariage superbe et intime en un temps record.

Applaudissements polis.

— À ce sujet… J’ai bien conscience qu’une bonne partie d’entre vous étaient, euh, assez surpris de la rapidité avec laquelle tout ça s’est fait. C’est vrai, Clio et moi ne sommes pas en couple depuis très longtemps. Et je veux juste profiter de l’occasion pour vous rassurer : il n’y a pas de bébé en route… – Clio commença à lever son verre – … pour l’instant !

Les Mansfield autour de la table poussèrent des hourras tonitruants. Eileen regardait Clio, qui avait reposé son verre et recommencé à fixer son

mari d’un air vague.

— Mais quand c’est la bonne, c’est la bonne. On le sait, c’est tout. Et je le sais depuis la première fois que j’ai entendu cette femme chanter. J’ai pensé… Danny, mon vieux. Voilà la fille qu’il te faut. Tu dois te bouger pour la faire signer, celle-là. Et pas juste pour les tournées !

Il fit une pause, et ils applaudirent.

— Et maintenant, je crois que nous avons un gâteau à découper !

Mme Mansfield gesticulait furieusement à l’adresse de quelqu’un de l’autre côté de la porte ; deux serveuses empourprées apportèrent sur un chariot une énorme pièce montée blanche, avec une giclée de notes de musique noires qui remontaient depuis la base pour se poser sur une portée instable, fixée par deux barres au plus petit gâteau au sommet de la pyramide. Les Mansfield sifflèrent, la voisine de Donald cria :

— Ça c’est du gâteau, m’man !

Danny et Clio se levèrent maladroitement de leur chaise pour se planter devant la bête. Clio avait l’air d’une naine à côté – comme le discours, c’était un gâteau fait pour un bien plus gros mariage. Danny enroula ses bras autour d’elle tandis que la serveuse lui tendait un énorme couteau, et il referma leurs deux mains dessus. Ils essayèrent de sourire aux trois appareils compacts braqués sur eux en même temps tandis que le couteau s’enfonçait dans le gâteau et que la portée chancelait et dégringolait du sommet, et que la mère de Danny plongeait pour la sauver, et se retrouvait sur la photo.

Danny détendit l’atmosphère avec un petit rire professionnel.

— Tout était presque trop parfait, hein ? Bref, je vous invite tous à nous rejoindre pour un cocktail sur la charmante terrasse à l’étage, je crois qu’elle est réservée pour nous pour les deux prochaines heures, et je suis sûr que le gâteau sera là d’ici peu pour nous aider à digérer ce fabuleux repas.

Cliodhna se contentait de le regarder, silencieuse et vaguement amusée.

Sur la terrasse, Eileen resta collée à Donald, lui parla en marmonnant sans vraiment ouvrir la bouche.

— Je vais bientôt devoir reprendre le train. Tu crois que… Est-ce que ça va mal passer ? Qu’est-ce qu’ils vont penser de moi ?

— Je pense que tu dois parler à Cliodhna, voilà ce que je pense, Eileen.

— *Och*, on n’a plus le temps maintenant. Je lui enverrai une carte, et puis voilà.

Délicatement, mais avec autorité, il traîna Eileen jusqu'au coin du balcon où Cliodhna était appuyée en arrière, les coudes passés sous la rambarde, acquiesçant gentiment à ce que lui disait une des sœurs, les yeux mi-clos, savourant la douceur de la fin d'après-midi.

— Excuse-moi… Susie, c'est ça ? Je peux te demander de nous laisser un petit moment en famille ? Merci beaucoup.

Mère et fille se tinrent face à face, en silence. Donald avait envie de leur taper la tête l'une contre l'autre.

— Bon, c'est un peu idiot, vos histoires, là, dit-il, prenant soin de parler calmement et de garder un visage affable pour éviter d'attirer l'attention. Je n'ai aucune idée du pourquoi de votre dispute, mais ça fait presque dix ans. Le jour me semble bien choisi pour faire la paix. Cliodhna, ta mère va bientôt devoir aller prendre son train.

Cliodhna inspira et expira plusieurs fois, sans jamais quitter le visage d'Eileen du regard. Puis elle cligna des yeux et son corps se décrispa d'un coup.

— Tu as raison, oncle Donald. Je suis très touchée que tu sois venue, maman.

Eileen la défiait encore du regard, qui passait de sa robe à ses cheveux.

— Eileen ? dit Donald en lui posant une main sur le bras.

— C'était un très beau mariage. Magnifique. – Elle marmonna la dernière syllabe entre ses doigts comme si elle en avait trop dit.

Cliodhna rit.

— Oh, c'est Danny et sa mère qui ont tout organisé. Tout ce que j'ai fait, c'est me dégoter une robe dans une friperie et me pointer !

L'espace d'une seconde, Eileen sembla sur le point de défaillir ; elle se reprit.

— C'est une robe très inhabituelle. Très… personnelle.

Les bras de Cliodhna s'enroulèrent autour d'elle-même pour se couvrir.

— Tu es très… jolie. Oui. Et c'est un homme bien que tu t'es trouvé là.

— Oui. Danny est quelqu'un de bien.

— Il travaille dur, hein ? Ça se voit.

— C'est clair. Il a toujours plusieurs casseroles sur le feu.

— C'est bien. C'est ça qu'il faut. Un homme occupé, qui ramène une bonne paye, la boit pas tout entière. *Aye*, petite. Tu as bien choisi. Tu as mieux choisi que moi, en tout cas. La première fois.

Cliodhna sembla absorber l'affront avec tout son corps, juste une fraction de seconde. Puis elle se remit d'aplomb, balaya la remarque d'un mouvement de tête.

— Comment va Alec, d'ailleurs ? Transmets-lui mes meilleurs…

Eileen secoua vivement la tête. Cliodhna acheva sa phrase en toussant.

— Alec va très bien. Il fait beaucoup de bénévolat. Avec les groupes de jeunes au club du parti. Il s'occupe. Il s'occupe.

— C'est bien. Contente de l'entendre.

— Et tu es chanteuse maintenant. On t'a vue. À la télé.

— Ah bon ? Oui, oui. Ça remonte un peu, à force. J'espère quand même sortir un nouvel album. Je travaille sur des nouveaux morceaux. Tout ça.

— Faut jamais être un fardeau pour ton homme. Tu sais que j'ai toujours dit qu'une femme doit être capable de ramener un salaire aussi. Tu sais que j'ai toujours dit ça.

— Je sais. C'est vrai. Et ton anniversaire arrive bientôt, maman. Tu as des projets ?

— *Och*, comme d'habitude. Une petite soirée au club du parti avec Alec. Quelques copains. Un peu de vodka.

— Chouette. Chouette. Peut-être… Peut-être qu'on pourrait prendre la voiture avec Danny et faire un saut ?

Donald leva la tête au ton de Clio. Elle essayait de se rapprocher de sa mère. Il avait envie de l'envelopper dans son manteau, là tout de suite.

Eileen avait de nouveau revêtu son masque de guerre, taillé dans le granit.

— Non, non, c'est… Non. C'est… Ça fait trop loin pour vous. Non non. Fais pas ça. Ce serait pas une bonne idée.

Clio fléchit, ses épaules s'affaissèrent, comme si elle avait pris une gifle. Pour la deuxième fois ce jour-là, Eileen tendit la main vers elle avant de se raviser.

— Enfin, on pourrait peut-être se retrouver ailleurs. Juste toi, moi et Danny. Je pourrais sauter dans un train pour Ayr, par exemple. Glasgow, même. Vous rejoindre là-bas. Un petit aller-retour dans la journée.

Le visage de Cliodhna n'était que gratitude. Eileen se mit à farfouiller dans son sac à main.

— Là. Tiens. Je t'ai apporté un petit quelque chose. Une bricole. Je savais pas quoi vous prendre comme cadeau de mariage, tu vois.

Elle lui tendit une petite boîte.

— C’était à ma mère. J’ai toujours regretté qu’elle ait pas eu l’occasion de te connaître, quand t’étais petite. Bon, c’est pas grand-chose, mais j’ai trouvé que c’était une bonne idée que tu l’aies.

Cliodhna refoula ses larmes en soulevant la broche étincelante dans la lumière déclinante.

— Je m’étais dit que ça aurait pu être ton “quelque chos d’ancien” à porter le jour de ton mariage, mais, mais bon, c’est trop tard maintenant.

Eileen se détourna. La voix de sa fille était parfaitement maîtrisée quand elle répondit.

— Merci. J’en prendrai bien soin. Tu peux compter sur moi.

— Bah, ça vaut sans doute pas grand-chose. C’est du toc. Mais bon, tu vois. C’est chouette que tu l’aies.

À l’autre bout de la terrasse, Donald remarqua Mme Mansfield le bras passé autour d’une de ses filles, qui riait et écartait les cheveux de son visage. Enfin, Eileen tendit la main, tapota très légèrement le bras de Cliodhna.

— Bon, ben à plus tard, Cliodhna Jean.

— *Aye*, maman. *Aye*.

En descendant les marches, Donald et Eileen durent s’aplatir contre le mur au moment où la jeune serveuse essoufflée apporta une énorme assiette chargée de parts de pièce montée.

— Je te raccompagne à la gare ? demanda-t-il quand ils furent enfin dehors, en lui tendant une des deux cigarettes qu’il venait d’allumer.

— *Och*, non, Donald Bain. Retournes-y et profite de la fête. Faut bien qu’y ait quelqu’un qui soit là pour elle, hein.

— *Aye*. C’était bien ce que t’as fait là, Eileen. Ça comptait beaucoup pour elle, je l’ai vu. Un joli petit cadeau pour bien commencer sa vie maritale.

— Bah. On verra. On verra combien de temps ça dure, hein. Il est trop bien pour elle, faut pas s’y tromper.

— Allons. Cliodhna est une bonne petite.

— Oh, elle est assez jolie pour attirer un beau parti comme lui, je dis pas le contraire. Mais le garder… C’est une autre histoire. Elle est compliquée, cette gamine. Elle sait pas se gérer. Elle va faire un truc qui va tout faire foirer, tu peux me croire, Donald Bain.

— Je crois que tu es trop dure avec elle, Eileen, mais restons-en là, d'accord ?

Ils fumèrent en silence une seconde.

— Alors. Alec n'avait pas envie de venir aujourd'hui ?

— Alec sait pas que je suis ici. Il serait pas d'accord.

— Que tu ailles au mariage de ta propre fille ?

— *Aye*. Et il a ses raisons, et t'as pas à t'en mêler.

— C'est vrai, ça te regarde.

— J'ai failli pas venir moi-même.

— Mais tu es venue.

— Eh oui.

Il la regarda traîner sa frêle carcasse sur le Royal Mile le souffle court, une tache de rose vif au milieu des costumes gris, et il se demanda si c'était la dernière fois qu'il la voyait.

*OceanofPDF.com*

# MALCOLM

*Édimbourg, 2003*

Elle ne viendrait pas.

Huit minutes.

Douze minutes.

Elle ne viendrait pas.

Il avait passé tout le trajet à lire. Il avait acheté trois journaux sur une pile de supermarché à Inverness, mais il s'était rendu compte qu'il ne savait pas plier ces foutus machins, et un d'entre eux était plein de femmes à poil. Mais il avait persévéré, inquiet des tours que pourrait lui jouer son cerveau pendant un long voyage en bus – ce long voyage en particulier – avec le paysage comme seule compagnie. Les lettres minuscules lui donnaient un peu la nausée, alors il avait fini par éplucher le guide télé en gros caractères agrafé à un des journaux, il avait lu chaque programme dans le détail, remuant silencieusement les lèvres, en se mettant au défi de les apprendre par cœur.

À présent, attablé au restaurant après avoir jeté un tas de papiers dans la poubelle de la gare routière, il avait beaucoup plus de mal à endiguer le flot de ses pensées.

Le serveur vint encore lui remplir son verre d'eau – exprès, pensa-t-il, pour le mettre mal à l'aise – et il se gratta la barbe sous le col de la seule bonne chemise de Donald, que Morna lui avait fait enfiler d'autorité. La musique était trop forte, tapageuse, des accents cockneys nasillards qui braillaient du rien. Il avait voulu l'emmener dans un pub qu'il avait un peu fréquenté et où des gens auraient pu le connaître, où des musiciens se retrouvaient, il avait même eu ce rêve idiot qu'ils jouent ensemble tous les deux. Donald l'avait convaincu d'y renoncer, il avait suggéré un endroit neutre pour commencer, quelque part où ils ne risqueraient pas d'être interrompus.

Alors il était là, dans ce bar à l'étage de la gare routière, le plus proche que Morna avait dégoté dans son guide. Il avait déjà pris possession de la chambre qu'elle lui avait réservée, dans un hôtel à côté. Tu parles d'une virée à Édimbourg, où tout ce qu'il allait voir, c'était trois immeubles de la même rue.

— N'oublie pas de te reposer un peu, avait-elle dit. Juste une heure, après le voyage. Tu auras le temps.

— Je me dis que je devrais venir avec toi, Malcolm. Je suis toujours pas sûr, avait ajouté Donald.

— Arrête de t'en faire pour moi, vieux ! Je peux prendre le bus tout seul. C'est sympa, le bus. Tu t'assieds bien au chaud, tu roupilles quelques heures et t'es arrivé. J'ai bien pratiqué les Greyhounds, à l'époque.

Donald en avait assez fait.

Donald voyait ça comme un retour au bon vieux temps, cet enfoiré de sentimental, quand Malcolm l'embarquait avec lui pour aller rendre visite à Cliodhna dans l'Ayrshire, histoire d'avoir un peu de soutien. Pour l'aider à garder les idées claires. Eh ben, c'était pas son moment, à oncle Donnie. Malcolm ne voulait pas l'avoir dans les pattes. Pas aujourd'hui.

Serais-tu prêt à l'admettre, Malcolm Campbell ? Serais-tu prêt à admettre que tu es jaloux de… Non. Non, il n'était pas prêt.

Oh, pourquoi il se prenait la tête. C'était une idée à la con. À la con.

Dix-huit minutes.

Combien de temps fallait-il attendre ? Ça doit ressembler à ça, un rencard, songea-t-il. Quand on se fait poser un lapin. Il se sentait vaseux, entendait le sang battre à ses tempes. Il termina son verre d'eau, se resservit à la carafe.

Vingt-deux minutes et la voilà. Rousse et resplendissante dans la lumière de l'après-midi qui entrait par la fenêtre. Elle lui ressemblait ; bien plus que sur les photos qu'il avait vues. Elle avait ses traits, en plus fins et plus féminins, mais c'était clairement les siens. Les mêmes cils, la courbe de ses joues, pas la moindre trace de sa mère, rien du tout.

Il repoussa sa chaise et se leva, agrippa la table pour se soutenir et cacher le tremblement de ses genoux et de son poignet. Il fut gêné de sentir ses yeux s'embuer.

— Cliodhna.

— Malcolm.

Il s’avança pour la prendre dans ses bras, mais il avait oublié la table, et il renversa son verre d’eau.

— Oh merde. Merde.

Elle réagit très rapidement tandis qu’il cherchait encore à comprendre ce qui se passait, se précipita pour attraper des serviettes et nettoyer. Il se sentait ridicule, planté là à contempler le sommet de son crâne, les gestes énergiques de sa main sur la table.

— Là, c’est bon, dit-elle.

— Super. Alors. Est-ce que tu… Je peux te prendre dans mes bras, maintenant ?

Il eut à peine le temps de la sentir contre lui qu’elle se détachait déjà et s’asseyait, alors il l’imita et elle le regarda. Droit dans les yeux et sûre d’elle. Il n’arrivait pas à déchiffrer son visage.

— T’as fait un bout de chemin, si tu habites chez oncle Donald.

— Tu peux le dire. *Aye*. Toi aussi. Londres, c’est ça ?

— Ça fait quelques années. J’ai pas mal roulé ma bosse. Mais Londres, c’est mon QG.

Il acquiesça. Il n’était jamais allé à Londres ; il n’avait rien à dire sur le sujet.

— C’est un peu la folie, là-bas, hein ?

— Oui. Mais là où j’habite, pas tant que ça.

Il entendait l’accent anglais dans sa voix à présent – une manière d’étirer ses voyelles. Il avait pris conscience de son propre accent depuis qu’il était rentré, après des années passées avec Anouli. Marrant, les voix. Cette façon qu’elles avaient de s’ajuster à notre entourage sans qu’on s’en rende compte.

— Jamais été mon truc, les villes. Je préfère la route. Les grands espaces.

— Ouais.

Cliodhna regardait ses doigts. Il avait espéré qu’elle serait plus bavarde, le genre de femme qui savait meubler une conversation, mais elle semblait attendre de lui qu’il fasse tout le boulot. Son pied eut un spasme soudain et heurta la boîte qu’il gardait sous la table.

— Oh ! Attends ! Tiens ! J’ai un cadeau pour toi. Très spécial. Tiens.

Il se courba pour sortir la boîte, sentit un picotement soudain dans sa tête, et dut s’interrompre, plié en deux comme un crétin. La boîte était tellement grande qu’il dut se relever de sa chaise pour la lui donner.

— Alors alors. Je les ai achetées pour toi y a des années de ça. C'était censé être un cadeau pour tes vingt et un ans – bah, mieux vaut tard que jamais, hein ! Mais je les ai gardées avec moi pendant toutes ces années. Enfin, elles ont passé un peu de temps dans la maison de ta belle-mère, mais j'ai insisté pour qu'elle me les rende quand je suis parti. Qu'est-ce que t'en penses ?

Elle en avait sorti une, la tenait devant ses yeux.

— Des bottes de cow-boy ?

— *Aye*. Enfin, pour femme. Des bottes de cow-girl, peut-être ? Mais c'est du bon matos. Fabriquées à la main – y a plein de coutures hyper complexes. Je les ai fait faire sur mesure pour toi. Un des meilleurs fabricants d'Austin. Au Texas. On jouait dans un festival là-bas. Et je me suis dit que le mauve, ça changeait un peu. Bon, je connaissais pas ta pointure, alors je leur ai dit de te faire une sorte de médium pour femme. Si elles te vont pas… ben je peux pas vraiment les ramener, quoi.

Elle sourit.

— Elle sont sympas. Merci.

— Tu les essaies pas ? Pour voir si elles te vont.

— Ici ?

— Ben oui ! Pourquoi pas ? Personne regarde.

Elle se pencha, défit les lacets de ses chaussures. Le serveur arriva et Malcolm voulut lui faire signe de revenir plus tard, mais Cliodhna sembla sauter sur l'occasion, en ramenant ses pieds sous la table.

— Je vais juste prendre des frites, s'il vous plaît.

— Non, non, commande autre chose. Tu dois manger plus. Pourquoi pas un steak ? Hein ? Ça m'a l'air pas mal, ça. Deux steaks.

— Je suis végétarienne, Malcolm. Juste des frites, s'il vous plaît.

— Bon, alors laisse-moi t'offrir à boire. Tu sais quoi ? Faut marquer le coup. Fêter nos retrouvailles. On va prendre une bouteille de champagne !

— Non. Arrête.

— Tatata, tatata. Une bouteille de champagne, chef.

— Et le steak, monsieur ?

— Ben… non. Non. Je vais juste… *Aye*, je vais prendre des frites, aussi. Frites champagne ! Voilà un titre de chanson pour toi !

— Et de l'eau s'il vous plaît. Du robinet. Juste une carafe normale.

Le serveur s'éloigna.

— Malcolm. T’as pas besoin de faire ça. C’est pas la peine de te sentir obligé de dépenser plein de sous. Si tu les as pas.

Il lui fit signe de ne pas s’en faire, mal à l’aise, il voulait qu’elle arrête.

— Ça va. T’inquiète. J’ai ce qu’il faut. – Il fit un clin d’œil, essaya de lui jouer son numéro de charme. – Allez, beauté. Fais-moi voir un peu comment elles te vont, ces bottes.

La phrase sonnait mieux dans sa tête, et ils grimacèrent tous les deux, mais elle enfila les bottes sous la table, glissa une jambe sous la nappe pour lui montrer.

— Comment tu te sens dedans ?

— Elles sont un peu grandes, mais ça va. Je les porterai avec de grosses chaussettes.

— Tu les porteras ?

— Oui.

— Parce que c’était pas de la tarte, de les apporter ici, je peux te le dire. Je serais triste de penser qu’elles vont rester là à prendre la poussière.

— Je vais les porter. Je les porterai sur scène demain.

— Demain ?

— *Aye*. Je joue une ou deux chansons au Princes Street Gardens. Sur la grande scène.

— Sérieux ! Oh, faut que je voie ça. Je peux peut-être changer mon ticket de bus, rester un peu.

— C’est en fin d’aprèm. Vers cinq heures, par là. Ça fera trop tard pour que tu fasses toute la route dans la foulée. T’inquiète pas. C’est pas grand-chose.

— Princes Street Gardens, quand même. Moi ça m’a l’air sérieux. J’aimerais être là, Cliodhna. Je suis quand même ton pa… ton père. Je t’ai vue chanter que sur Internet.

— Vraiment. Je veux pas te faire rester dans le coin deux nuits de plus. Pas à l’hôtel. Pas pour cinq minutes. C’est juste deux pauvres chansons. Non, non.

— Ben, tu pourrais me faire une petite visite guidée ? Donald m’a dit que t’as vécu ici, c’est ça ?

— Pas longtemps. À l’époque où j’étais mariée. Ça fait un bail. Mais je dors chez des copains, Malcolm. J’ai pas mal de trucs à faire avant le concert demain… Je voudrais pas que tu te sentes mal à l’aise. On n’a qu’à… Là, maintenant, c’est notre moment à nous.

Bon, il était homme à savoir entendre un non. Il avait toujours été fier de ça. De ne pas être du genre à s'obstiner comme un crétin, se couvrir de ridicule. La petite ne voulait pas qu'il vienne, c'était clair. Pas la peine d'insister. Le champagne arriva, fut débouché sans tambour ni trompette sous un torchon. Malcolm lança quand même un "youhou", se sentit immédiatement bête. On installa la bouteille entre eux deux, sur sa petite chaise haute argentée personnelle, les glaçons s'entrechoquant chaque fois que l'un d'eux bougeait.

Leurs verres remplis, il pencha la tête vers sa fille.

— Bon. *Slàinte mhath*, ma chérie. À ta santé.

— À la tienne, dit-elle, avant de baisser les yeux.

Elle sait, pensa-t-il soudain. Elle n'est ici que parce qu'elle sait. Et elle ne sait que parce que Donald lui a dit. Il l'avait fait culpabiliser, style va voir ton vieux avant qu'il casse sa pipe. Donald. Son "oncle" Donald. Toujours à se mêler de tout comme une foutue bonne femme. Toujours là quand on voulait pas de lui.

Il se redressa pour se grandir, but une longue gorgée. Du vinaigre parfumé. Insipide. Ces bulles à la con. Il n'avait jamais vraiment aimé le champagne ni aucune sorte de vin, mais il n'allait pas le montrer maintenant, dans cet endroit sophistiqué, avec cette femme sophistiquée qui le prenait déjà vaguement en pitié.

— Aaaah. Ça fait du bien par où ça passe. Et c'est du bon, hein. Alors, ce concert. Demain. Pourquoi tu fais que deux chansons ?

— Ben, c'est un rassemblement. Après une marche. Il va y avoir une grande manifestation demain, contre la guerre. Ensuite ils ont invité des tas d'intervenants et de musiciens.

— La guerre ?

— En Irak. George Bush vient en visite à Londres, donc voilà.

— Oh.

— C'est important. De crier haut et fort son opposition. Bref, j'ai vu que c'était au moment où j'avais déjà prévu d'être là pour te voir ; je connais les organisateurs depuis un bout de temps – on a défilé ensemble contre la poll tax, à l'époque où j'habitais ici.

— *Aye*. Donald m'a dit que t'avais fait ce genre de trucs, mais je croyais que ça t'était passé.

— Que quoi m'était passé ?

— Tout ça… Les manifs. Les manifs. Quelle connerie. Tu tiens ça de ta mère, faut croire. Ça va servir à quoi, dis-moi ? C'est pas comme si machin, là, Tony Blair ou je sais pas qui, allait être là, hein ? Il est pas à Édimbourg. Tu peux pas empêcher ces connards de faire ce qui leur chante en se foutant bien de ce que pensent les gens. Ça changera jamais, ma grande, tu peux croire ton vieux père. Tu le sais. T'es plus une gamine, hein ? Les gens comme toi et moi, tout ce qu'on peut espérer, c'est de leur redonner du baume au cœur avec quelques chansons. C'est pour ça qu'on nous a mis sur cette terre. C'est notre raison d'être, à toi et moi. Ces cordes vocales, c'est un don de Dieu, ma belle – utilise ça plutôt que de battre le pavé. Chante pour les gens et au moins tu leur donneras un peu d'espoir.

Elle but une gorgée, une belle rasade généreuse. Brave petite, pensa-t-il.

— Mais c'est pas pire, du coup ? De leur donner de l'espoir ? Si pour toi rien ne va changer ?

Il rit.

— On va tous mourir un jour, ma belle. Je sais pas toi, mais moi je préfère aller à la potence le sourire aux lèvres que passer mon temps à m'inquiéter que la corde me brûle le cou.

Elle garda le silence, prit le temps de digérer. Il sentit une bouffée de chaleur l'envahir. La petite était déboussolée, elle avait besoin d'être canalisée, il lui fallait un vrai conseil de père, et il avait peut-être perdu quelques années, mais il avait su être là quand ça comptait. Ils avaient ça en commun, ce don, la vie qu'ils avaient choisie, et il se rendait compte qu'il pouvait l'aider à faire son bout de chemin.

— Attention, hein, c'est dur, cette vie qu'on a choisie. La musique. C'est une maîtresse cruelle, hein ? Y a des jours où tu sais pas comment tu vas remplir ta gamelle et des semaines entières où t'arrives pas à jouer la moindre note. J'en ai eu ma claque, au point de vouloir tout plaquer. Plein de fois. Mais la joie, *m'ghaol*. Tu le sais aussi bien que moi. Cette sensation de faire danser toute une salle, d'embarquer le public avec toi, de les faire crier et applaudir, se sentir vivants. C'est une sensation incomparable. Y a rien au monde qui vaut ça. Et une fois que t'y as goûté, une fois que t'as connu ça, y a pas moyen que tu puisses te mettre à autre chose, tu vois ? Moi par exemple, qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ?

— Donc tu jouais régulièrement aux États-Unis ?

— *Och*, tous les soirs, ma grande. Je le ferais encore si je pouvais. Moi et ta belle-mère, on partait sur les routes – c'était une grande star à l'époque,

Anouli, elle attirait encore les foules –, on fourrait les instruments et un sac de fringues dans notre van et on voyageait pendant des mois, on jouait de la musique tous les soirs. Dans des rades de campagne, des trous perdus, certains avec des scènes qui faisaient la taille de cette table, d'autres gigantesques, avec des centaines de personnes ; une bouteille de bourbon et nos guitares sous les étoiles les soirs où on dormait dans le van. Ton vieux a joué dans chacun des quarante-huit États, oui madame. T'imagines ? Je vais te dire, ma belle, je pourrai te mettre en contact avec les bonnes personnes si tu veux faire une tournée aux States un jour. Je connais tout le monde dans le circuit, et ils vont te manger dans la main, avec tes cheveux et ton accent. Ta dégaine. Suffit de demander, et tu es là-bas.

— Je crois pas que ce soit aussi simple que ça. Déjà, j'aurais sans doute du mal à obtenir un visa.

Il ne voyait pas bien pourquoi elle disait ça, mais il sentait qu'il fallait garder la dynamique de la conversation.

— *Aye*, *aye*, pas facile les visas, ouais. Mais suffit de demander. Suffit de demander.

— J'en suis pas vraiment là, pour l'instant, tu sais. Ça fait des années que j'ai pas écrit de nouvelle chanson.

— Écrire ? T'as pas besoin d'écrire des chansons. Y en a déjà bien assez dans le monde. Si j'ai appris une chose, c'est que les gens veulent juste entendre des chansons qu'ils connaissent déjà. Attention, me fais pas dire ce que j'ai pas dit, c'était bien foutu, ton petit tube, là. Mais les spectateurs, ils vont au concert pour une seule raison.

— La joie ? Ou l'espoir ?

Il n'arriva pas bien à lire l'expression de son visage. Il la soupçonnait de se foutre de lui.

— *Aye*, bon, ça aussi, ça aussi. Mais la raison pour laquelle les gens y vont, c'est pour entendre des chansons avec lesquelles ils ont un vécu, pour rajouter une couche là-dessus. Des chansons que leur chantait leur maman, des choses qu'ils écoutaient en soirée quand ils étaient jeunes, des choses qu'ils ont entendues à des enterrements, le morceau préféré de leur père qui les a quittés – ils veulent revivre ce sentiment, ils veulent le toucher du doigt et lui donner un sens nouveau. *Och*, c'est quoi le mot – de la nostalgie. C'est pour ça que les gens veulent entendre de la musique. Bon, j'ai acheté ton album. Ouais. Je l'ai commandé exprès aux States et tout. J'étais… C'était très bon. J'étais fier. C'est une sacrée voix que t'as, tu

sais ? Mais la meilleure chanson dessus, c'était cette version de "Green Grow the Rashes" à la fin. Magnifique. Magnifique. Je l'ai fait écouter à ta belle-mère, et elle a pleuré. Ta voix. T'es une chanteuse, ma belle, et c'est une bonne chose. Tu es un instrument. T'as pas besoin d'écrire des textes, tu vois ? T'as déjà un talent magnifique pour illuminer la vie des gens.

Les frites étaient arrivées, fumantes, attirant leur regard et leur attention. Deux bols minuscules, de grosses patates épluchées et coupées en deux ou trois. Pas croustillantes. Elle redevint silencieuse, en trempa une dans une sauce blanche servie dans un pot métallique. Il regarda la façon dont elle mangeait, délicate, du bout des doigts. Comme quelqu'un qui n'avait pas faim.

— Eh ben, ça c'est de la frite, hein ! Des potatoes, j'appelle ça, plutôt. J'en ai pas vu des comme ça depuis que j'ai quitté ce bon vieux pays. Aux States, on dit *fries* et pas *chips*. Et elles sont toutes fines.

Elle leva les yeux, hocha la tête, de nouveau le demi-sourire, baissa les yeux. Bon Dieu, c'était pas facile.

— Bon, sinon. Cliodhna. Divorcée, hein ? Bienvenue au club !

— Bah, ça doit faire dix ans maintenant. – Elle serra quand même la main qu'il lui tendait.

— À voir si tu peux récidiver, comme ton vieux. T'as un mari numéro deux sous le coude ?

Pourquoi elle ne souriait pas pour de bon ? Juste ces petites moues pincées. Il était drôle. Il l'avait toujours su. Tout le monde disait que c'était un mec marrant. Hé, l'Écossais, disaient les gros roadies baraqués après les concerts, à Austin et à Nashville, t'es un marrant.

— Non, personne d'autre pour le moment. Je suis dans une phase de ma vie où je suis bien toute seule.

— Tant mieux pour toi. Tant mieux. Ta belle-mère était comme ça. Jusqu'à ce qu'elle me rencontre, bien sûr ! Y a pas de mal à ça pour une nana. Pas la peine d'en faire tout un plat sur ces histoires de bébé et compagnie quand on a une voix pareille. C'est ça, le cadeau que tu fais au monde, hein ?

Toujours ces lèvres pincées.

— Alors. Qu'est-ce que tu comptes faire, papa ? Maintenant que t'es rentré.

Ça lui avait échappé sans qu'elle s'en aperçoive, et il ne voulut pas gâcher le moment en le lui signalant, mais il sentit son sang s'accélérer un

peu. Il s’occupa de remplir leurs verres, essayant de cacher son sourire, éprouvant le besoin de fêter ça. Elle pouvait lui donner du “Malcolm” tant qu’elle voulait, mais quelque part derrière ce sourire pâlot, il était toujours son père, et il le serait toujours.

— Oh, tu sais. Je vais me remettre dans le circuit. Refaire des concerts. D’ailleurs, tant qu’on en parle… Il y a un super pub de musique folk que tu connais peut-être ? Le Sandy Bell’s ? Ton onc… Donald dit que ça tournait toujours pas mal. Bref, je me disais que j’allais y faire un saut ce soir ; j’ai apporté le bodhrán exprès, pour voir si y a un petit bœuf de prévu. Me remettre dans le réseau, voir si je dégote quelque chose. Quelqu’un qui aurait besoin d’un musicien de studio, par exemple. Bah, tu sais comment ça marche. Tiens d’ailleurs… (Il veilla à donner l’impression que ça venait juste de lui traverser l’esprit.) … si on finissait cette bouteille et qu’on y allait ensemble ? Je parie que tu ferais un malheur – tout le monde saura qui tu es, et on pourrait faire un petit duo père-fille ! Je parie qu’y a des gens qui savent même pas qu’on est de la même famille. “Auld Lang Syne”, on chantait quand t’étais petite, toi et moi à la fin d’un concert. Tous les touristes étaient en larmes. Les pourboires étaient incroyables ces soirs-là.

Quelque chose dans son visage se ferma encore plus. Il ne comprenait pas bien ce qui avait pu se passer.

— Je suis pas vraiment une chanteuse folk. C’est pas trop ma scène.

— *Ach*, arrête. Tu connais les chansons. Ils vont t’adorer.

— Ben j’ai laissé ma guitare et mes bagages dans une consigne à la gare. J’ai pu payer que pour trois heures, je peux pas me permettre plus.

— Prends la guitare ! Encore mieux !

— Mais y a les sacs aussi. Et j’ai mes copains qui m’attendent.

— Ils peuvent venir aussi. Ça serait sympa pour eux, non ? Ça serait comme un avant-goût de ton grand concert au Princes Street Gardens.

— C’est pas… Non, Malcolm. Pas cette fois. Ça va pas être possible.

— Peut-être un autre jour, alors ?

— Peut-être.

— Tu sais quoi, je vais y aller aujourd’hui pour tâter un peu le terrain. Faire passer le mot, voir si on peut monter un ou deux concerts, tu vois ? Mentionner ton nom. Donne-moi – t’as un de ces machins portables ? J’ai perdu le mien à la frontière, mais si je prends ton numéro, je pourrai t’appeler d’une cabine.

Il attrapa une serviette, la poussa vers elle, fouilla dans sa veste pour trouver un stylo. Un serveur passait et il claqua des doigts.

— S'il vous plaît ! Hé ho ! Bonjour. Je pourrais vous emprunter votre stylo ? Juste une seconde. Juste le temps que la petite note son numéro pour son vieux père. Hein ? Merci.

Elle se courba au-dessus de la serviette, et il rougit, ragaillardi par ce succès. Ça se passait plutôt pas mal, finalement.

*OceanofPDF.com*

# SAMMI

*Brixton, 2009*

La photo d’un homme d’une cinquantaine d’années, granuleuse, à contre-jour. Une moustache, un smoking, une flûte de champagne.

SAMMI MON POTE A PRIS CA AVEC SON TELEPOHNE EST-CE QUE C'EST MARK CARR ???? !!!!

Elle avait attendu un peu avant de répondre. Le temps d’y réfléchir.

*Brixton, 1996*

Mark l’avait réveillée et tirée du lit au milieu de la nuit, il l’avait emmenée sur le toit malgré ses protestations – elle ne voulait pas grimper à l’échelle ; son cerveau de femme enceinte la rendait excessivement prudente et parano. Il l’enveloppa dans une couverture et la serra contre lui dans la lumière des réverbères. Il avait l’haleine âpre et les larmes aux yeux.

— C’est… Je peux pas… C’est pas…

— Qu’est-ce qui se passe, mon cœur ? Qu’est-ce qu’il y a ?

Elle lui caressa le bras, encore à moitié endormie.

— C’est pas ça que je veux, Sammi. Je voulais pas que ça se passe comme ça.

— Ça quoi ?

— Je dois dégager, princesse. Je dois partir tout de suite. Je pars en cavale. Ce soir.

— Quoi ?

— Je pars en cavale. Un vieux… Un vieux camarade de l’époque m’a rencardé. Je me suis fait griller. Pour un truc que j’ai fait il y a un bail. Longtemps avant toi, ma chérie. Donc ne t’en fais pas. Toi, t’as rien à voir là-dedans. Mais ils sont après moi, et faut que je mette les voiles. Je vais sans doute devoir quitter le pays.

Elle se demanda vaguement si elle rêvait encore.

— Ok. On fait les valises tout de suite, ou ça peut attendre demain matin ?

— Non non non, princesse. Pas toi. Toi, tu dois rester ici t'occuper du bébé. C'est juste moi. Je veux pas risquer qu'il t'arrive quoi que ce soit, ou que t'aies le moindre souci à cause de moi.

— Tu… t'en vas ?

Elle se sentit impuissante, stupide, et femme, en prononçant ces mots.

— Juste quelques temps. C'est temporaire, ok ? Je vais me trouver une planque et faire profil bas. Non, non, tiens, je vais me trouver un petit boulot quelque part – cueillir des fruits, je pourrais cueillir des fruits, voilà – et t'envoyer des sous.

D'ordinaire, il n'était jamais aussi dispersé, aussi nerveux. Il ne s'exprimait jamais sans avoir bien réfléchi avant.

— Mark, je crois que t'es bourré. Ça m'a l'air très chelou, ton histoire. Peut-être que t'as besoin de dormir ?

— J'ai plus le temps, ma belle. Pas le temps de dormir, là. J'aurais même pas dû revenir ce soir, mais je pouvais pas m'en aller sans te prévenir.

— Mais… le bébé. On va avoir un enfant ensemble. Dans, genre, quatre mois. Tu vas être rentré à temps ?

Il tenta un long baiser, maintint sa mâchoire dans sa main et plaqua sa bouche humide sur la sienne, puis il opta pour une salve de petits bisous tandis qu'elle essayait de se dégager.

— Réponds-moi, Mark, putain. Tu vas être là pour la naissance ?

— Princesse. Je vais faire – bisou – tout ce qui est en mon pouvoir – bisou – pour être avec toi avant que – bisou – ce bébé arrive – bisou –. À tes côtés. C'est là qu'est la place de Mark Carr. Et je t'écrirai. Ce sera des lettres anonymes, mais je trouverai un moyen pour que tu saches que c'est moi. Je te dirai comment me contacter au fur et à mesure. Dès que ça se tasse, et ça va forcément se tasser, ton homme, le père de cet enfant, sera près de toi.

Il y avait des larmes sur son visage, qui se reflétaient dans la lumière des réverbères.

— J'ai pas le choix. Tu dois comprendre ça. Faut que je file, tout de suite, sinon je suis mort. Tu le sais, ça, Sammi, pas vrai ? Tu le sais.

Elle n'avait pas su quoi faire. Elle s'était cramponnée à lui, elle avait pleuré, crié, insisté pour venir avec lui, tout en sentant qu'il s'arrachait à elle, qu'il voulait filer le plus vite possible. Elle avait suggéré qu'ils

redescendent en parler tranquillement – grave erreur : ça lui avait permis de se détacher physiquement. Il l'avait installée dans un fauteuil, inconsolable, avant d'aller récupérer des affaires dans le dortoir. Il l'avait encore serrée dans ses bras, il avait remonté son haut et embrassé son gros ventre, et il était parti.

Et ce fut tout. Elle avait passé ses journées à arpenter les murs rances du squat, terrifiée à l'idée de s'éloigner pour ne pas louper un éventuel messager, elle adressait à peine la parole aux autres, faisait du surplace au rythme des crampes et des coups de pied. Elle découvrait que sa relation avec Mark avait fait tampon entre elle et eux ; maintenant que Xanthe était partie et que Clio n'était jamais là, elle n'avait quasiment rien à leur dire. Elle n'avait même pas pris la peine de faire connaissance avec les nouveaux potes animalistes de Fran qui squattaient dans la salle du journal. Ce fut Spider, ce bon vieux nounours crasseux de Spider, qui l'entendit pleurer un jour dans son lit et qui vint s'asseoir à côté du matelas.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma grande ?

— Rien, ça va. J'ai juste besoin de sommeil.

— T'es sûre, vraiment ? Moi je crois que tu vas pas si bien que ça, Sam.

— Ça pourrait aller mieux. Ça irait mieux si je pouvais dormir dans un putain de vrai lit avec un sommier et des draps propres ! Des draps propres. Juste une fois.

— Écoute-moi, ma grande. Je crois que c'est pas un endroit pour toi ici. Ça fait un moment que je compte te le dire. Faut que tu rentres chez ta mère. Nous, on va pas pouvoir t'apporter l'aide dont t'as besoin.

— Je dois rester, Spider. Il m'a dit de rester, pour avoir ses lettres. Pour savoir comment le joindre.

— Mark, hein ? Il a dit que tu devais rester ici, dans ce squat ? Dans ce putain de trou à rats ? Alors que t'es enceinte de, quoi, six mois ? De son enfant ?

Elle hocha la tête et s'effondra dans ses bras, laissa couler de la morve sur son épaule. Il lui frotta le dos.

— Là. Là. Ok, ma grande. Je vais te dire une chose que tu dois entendre. Ce que Mark t'a fait, c'est… Bah, ça craint, quoi. Il t'a laissée en plan sans soutien, dans un endroit qu'est pas fait pour un bébé. Je l'ai jamais dit à Xanthe, mais c'est pas un endroit pour un gosse. Là tout de suite, moi je dis que t'as besoin de ta mère.

— Je peux pas faire ça. Je peux pas retourner là-bas. Elle va… Elle va…

— Elle va sûrement t’en mettre plein la gueule, c’est clair. Et tu vas devoir encaisser, chérie. Mais elle va aussi te dorloter bien comme il faut et elle va l’aimer, ce bébé. Aucune mère peut repousser sa petite fille alors qu’elle a un polichinelle dans le tiroir.

— Mais Mark…

— Bon, alors, je sais pas ce qui se passe avec Mark. Mais je vais te dire un truc, ma grande. S’il revient, il va prendre mon poing dans la gueule pour avoir foutu le camp comme ça. C’est pas des façons de traiter sa nana, tu vois ? Ça va être dur à entendre, mais je crois que tu dois continuer ta vie comme s’il revenait pas. Même s’il revient. Là tout de suite, tu dois prendre soin de toi et du bébé. Et je serai là, moi, donc s’il se pointe, je lui dirai où t’es. Après lui en avoir collé une.

Dans un élan de générosité qui laissa Sam stupéfaite, Avril avait ouvert la porte tard dans la nuit à une fille prodigue enceinte et en larmes, et n’avait pas posé d’autres questions que la date du terme et la dernière fois qu’elle avait mangé. Tandis que Sammi pleurait et fulminait contre l’homme qui l’avait quittée, Avril lui prépara un repas et lui caressa la tête. Quand Sammi criait qu’elle ne s’en sentait pas la force, Avril lui prenait les poignets et lui disait d’arrêter ses bêtises, parce qu’elle allait le faire et qu’elle ne serait pas seule. Sa mère l’avait accueillie avec une prévenance et un amour si intenses qu’elle avait eu honte de la méchante caricature qu’elle avait faite d’Avril dans sa tête. Et puis Deborah avait déboulé dans ce monde, furieuse et émaciée, avec de hautes pommettes aristocratiques ; un bébé de plus avec un père absent et une mère qui n’avait pas envie d’en parler.

*Brixton, 2009*

Est-ce que c’était Mark, sur la photo envoyée par Clio ? Sam n’avait qu’une seule photo de lui, et il était à l’arrière-plan, les yeux plissés. Comme beaucoup de ses connaissances de l’époque, il avait la paranoïa des appareils photo ; elle l’avait vu aller jusqu’à déchirer un portrait que Fran avait pris à son insu et développé dans sa chambre noire de fortune aménagée dans les deuxièmes toilettes. Elle avait essayé de reconstituer son visage au fil des années, surtout en surprenant des expressions sur le visage de Debbie qui faisaient remonter un souvenir passager. Puis elle avait essayé de l’enfouir de nouveau.

— Ton papa ne pouvait pas être avec nous, mon bébé. Donc c'est pour ça que je dois t'aimer encore plus fort pour tous les deux. Tu comprends ?

À quoi pouvait-il ressembler, à une cinquantaine d'années ? Un double menton, une calvitie, un costume au lieu d'un sweat miteux ?

Salut Clio,
Contente d'avoir de tes nouvelles ! Ça fait un bail. J'espère que tout va bien pour toi.
Cette photo m'a fait un choc, c'est clair. Ça fait des années et je n'ai rien sous la main pour comparer, mais à vue de nez, ça pourrait bien être Mark, oui. Ou son frère jumeau.
Qu'est-ce que tu fais de ta vie, sinon ?
Samantha

La réponse fut presque instantanée, alors qu'elle avait écrit à une heure et demie du matin.

SAMMI C'EST UN POLICIER SUR LA PHOTO. L'INSPECTEUR MICHAEL CARRINGTON.
SI C'EST MARK CA VEUT DIRE QU'IL NOUS A TOUS ESPIONNéS !!!!!

Sam n'avait pas su quoi faire de cette information. Après avoir fixé l'écran pendant une demi-heure, elle était revenue dans le lit à côté du corps ronflant de Dale et avait contemplé les ombres au plafond. Parano, se répétait-elle en marmonnant. Ils étaient tous paranos au squat, et c'était un défaut qui empirait avec l'âge, elle en était sûre. Suffisait de voir le message de Clio. Les majuscules. Le flot de mots sans queue ni tête. Elle n'était même pas certaine que ce soit Mark.

Mais c'était Mark. Non ?

Elle repoussa les couvertures, enveloppa son gros ventre dans sa robe de chambre molletonnée et retourna à la cuisine. Elle téléchargea la photo et zooma au maximum.

C'était Mark.

Elle attendit deux jours avant de répondre à Clio. Elle resta dans la maison en silence, s'efforça de ne pas chercher dans le joli minois de Debbie une quelconque confirmation, la regarda partir à l'école de ce pas dégingandé qu'elle n'avait clairement pas hérité de la famille de Sam, et elle repensa avec nostalgie à sa petite fille, à l'époque où il n'y avait qu'elles au monde et personne d'autre.

SAMMI FAUT QU'ON PARLE T TJS A BRIXTON ???

Qu'est-ce que ça signifiait concrètement, que Mark ait été un policier ? Elle essaya de se projeter treize ans en arrière, quand ils étaient ensemble.

Elle se rappela la chaleur de son corps dans le lit et l'odeur du dortoir, sa voix qui tonnait dans une pièce bondée. Ça paraissait brumeux ; ça aurait pu aussi bien être un rêve ou un film vu à la télé il y a des années.

Elle se rappela ce que ça faisait de regarder un homme parler sans qu'il s'en rende compte, de retenir son souffle tellement il était beau. D'avoir une telle envie de le voir les jours, parfois les semaines, où il n'était pas là, quand il rendait visite à sa mère. Elle se rappela ce que c'était d'avoir dix-neuf puis vingt ans, la puissance d'un sentiment qui vous retournait les tripes. À l'époque, c'était une des émotions les plus fortes, les plus violentes qu'elle ait jamais connues. Mais la personne qui lui avait fait ressentir ça était… quoi ? Un acteur ? Une ombre ? Il n'avait pas vraiment été là ?

Elle était restée assise devant le même dossier ouvert, sans bouger, pendant très longtemps. Le téléphone sur son bureau sonna. C'était Bev à la réception.

— Sam, il y a une femme qui veut te voir. Elle veut pas donner son nom mais elle dit que vous êtes de vieilles copines. Une rousse.

Clio était au café d'en face où Sam lui avait dit de l'attendre, courbée au-dessus d'une tasse de thé. Elle leva les yeux et sourit.

— Salut, Sammi. Ça fait un bail, hein ?

Les mots qu'elle avait gardés en réserve pendant deux jours de silence jaillirent de la bouche de Sam.

— Clio. Tu peux pas te pointer comme ça au travail des gens. C'est pas possible. Comment tu m'as retrouvée, déjà ? J'ai… J'ai une grosse journée aujourd'hui. Ça se demande à l'avance, ces choses-là. Les gens *travaillent*. Les gens normaux travaillent.

— Tu as mis ton boulot sur Facebook. Tu dois faire gaffe à ce que tu mets là-dessus, chérie. Faut pas faire confiance à Internet, tu sais.

— Bon, t'as dix minutes avant que j'y retourne. Et je surveille ma montre.

— Ok. Voilà le topo. Comment on coince cet enfoiré ?

Sammi installa son corps de femme enceinte sur la chaise en face et étudia le visage de Clio qui s'animait.

Clio n'avait pas l'air d'avoir beaucoup changé, mais Sam n'était pas sûre de toujours la trouver belle. Elle n'avait plus ce côté délicat, enfantin ; elle paraissait plus dure, plus marquée. Exsangue. Le vernis de ses ongles était

écaillé. Mais elle n'avait rien perdu de sa superbe. Elle trônait comme une reine dans ce petit rade crados.

— Je vais pas le laisser s'en tirer, disait-elle. C'est du viol, ce qu'il t'a fait, Sammi. Ce qu'*ils* t'ont fait. Un viol cautionné par l'État. Merde, t'as porté son putain d'enfant, quoi ! C'est obscène. On est pas en Russie ou quoi, merde ! On est censés vivre en démocratie, et l'État envoie tranquillement ses agents violer des femmes parce qu'ils ont des doutes sur leurs convictions politiques ? Putain, je vais pas laisser passer ça, chérie.

Leur table, remarqua Sam, avait deux salières. Pas une salière et une poivrière. Elle contempla les deux "s" en pointillés. Mieux valait concentrer son attention là-dessus.

— Qu'est-ce que t'en dis ? Il faut canaliser cette colère, non ? Tout balancer à la presse. J'ai des contacts. On va faire un SCANDALE. Réclamer des indemnisations monstres, tout ça. Sammi. Ça va, chérie ?

Sammi pleurait. Elle le savait parce que ses joues étaient brûlantes et humides. La voix de Clio lui parvenait de très, très loin.

— Hé. Hé. Doucement. Désolée, ça fait un peu beaucoup de tout te balancer d'un coup. J'aurais pas dû venir. Désolée.

Des doigts chauds et rugueux de guitariste s'enroulèrent autour de son poing.

— Ok, s'entendit-elle dire. On va se le faire. On va tous se les faire.

Dale arriva en retard à la clinique, il entra en trombe alors qu'elle enlevait sa jupe et que l'échographiste réchauffait le gel.

— Désolé ! Désolé. Je suis là. C'est Carl, ce con, il…

Sam tendit la main vers lui, et il hocha la tête, s'assit à côté d'elle et la prit dans la sienne. Elle sentit la chaude pression de son pouce dans sa paume. La deuxième main calleuse à tenir la sienne aujourd'hui. L'échographiste appuyait fort et elle se retrouva essoufflée.

— Ah, voilà. Ça, c'est un petit pied. Juste là. Vous le voyez ?

Dale poussa un cri.

— Sam. Sam, oh mon Dieu.

— Bon, on va aller se promener un peu, on va le regarder sous toutes les coutures, le petit chouchou. D'accord ? Là, c'est le cœur, vous le voyez qui bat ?

Il y eut un minuscule tremblement à l'écran. Sam perçut un bruit perçant dans ses tympans, un afflux de sang.

— Et voici les poumons, là, et les vertèbres. Tout a l'air bien comme il faut. Oh ! Le bébé nous fait coucou !

— Coucou petit chou ! – La voix de Dale était un croassement, et ses yeux étaient embués.

— Quelle petite beauté. Tout a l'air parfait de ce côté-là. Bon, alors, est-ce que vous voulez connaître le sexe ?

Pourquoi aucun des deux n'était dérangé par ce bruit ? C'était un hurlement, un hurlement bizarre, mécanique, de plus en plus fort.

— Samantha ?

— Sam ? Sam, ça va, bébé ?

Et juste comme ça, le bruit cessa.

— Oh, ça s'est arrêté, dit-elle.

Ils la regardaient.

— Samantha, est-ce que vous souhaitez connaître le sexe du bébé ?

— Je peux avoir un verre d'eau, s'il vous plaît ?

— Ça va, bébé ? Qu'est-ce qui se passe ? Parle-moi. – Son grand visage rassurant, proche du sien. Il l'avait traitée comme de la porcelaine à la minute où le test avait été positif.

Elle n'avait rien eu de tout ça, la dernière fois. Avec Debbie, c'était Avril qui lui avait tenu la main, et Avril avait juste remercié Dieu que le bébé aille bien. La pauvre Debbie n'avait jamais eu personne d'autre que Sam pour s'émerveiller devant ses tout petits orteils dans l'utérus.

L'échographiste l'aida à se relever légèrement et lui tendit un gobelet en plastique ; l'image disparut de l'écran quand la sonde quitta son ventre.

— Vous allez exploser si vous buvez une goutte de plus ! dit l'échographiste, essayant de les faire sourire. Prêts à continuer, c'est bon ?

Sam se tortilla pour se rallonger et la sonde revint sur son ventre. La tête de Dale passait d'elle à l'écran à une vitesse presque comique, avec un regard très inquiet.

— Oui, nous aimerions connaître le sexe, s'il vous plaît, dit-elle.

— Je croyais que t'étais pas sûre ? fit Dale.

— Je suis sûre. J'ai besoin de savoir ça.

— Alors… c'est parti. Coucou. Ho ho ! Ah bah, là, pas de doute ! Le service trois pièces ! Vous allez avoir un charmant petit garçon.

— Putain, au moins ça, dit Sam.

Elle raconta tout à Dale, plus tard dans la soirée alors qu'ils rangeaient la cuisine et que Debbie faisait ses devoirs en écoutant Rinse FM à fond dans sa chambre.

— Bon. Voilà ce qui m'arrive. Tu te souviens que je suis tombée enceinte de Debbie alors que je vivais dans un squat ?

— Ouais, je sais, ma petite punk à chien… – Elle ne supportait pas ce sourire sur son visage. Elle avait presque envie de le lui enlever à coups de gifles, ce beau sourire joyeux, plein d'amour et de confiance, sachant ce que serait la suite.

— Eh ben voilà le truc, mon amour. C'est au sujet du père de Debbie.

Et elle lui déballa toute l'histoire, en quelques mots.

Dale avait de grandes mains, et elle les regarda casser en deux une cuillère en bois qu'il était en train d'essuyer, sans même qu'il s'en aperçoive. L'écharde perça le torchon et lui piqua l'index ; du sang commença à se répandre sur le motif écossais. Ils arrêtèrent tout pendant quelques minutes tandis qu'il suçait son doigt en poussant des jurons et qu'elle tapotait dessus, appliquait un pansement. Puis il l'attira à lui, tout contre sa poitrine, et pencha sa tête vers la sienne.

— Beurk, fit Debbie en entrant dans la cuisine pour fourrer sa tête dans le frigo.

Et voilà comment ils déboulèrent tous de nouveau dans sa vie. Fran, aussi indiscernable qu'une photo floutée, plus rachitique et évanescente que jamais. Gaz, devenu papa lui aussi, crâne rasé et à fond dans le VTT. Spider, ratatiné dans un sweat à capuche miteux. Xanthe n'avait répondu aux messages de personne, elle était sans doute encore en Grèce. Ils se retrouvèrent dans l'appartement de Clio à Homerton. Elle les avait tous encouragés à échelonner leur arrivée, mais Fran, Spider et Sam finirent par débarquer à la même heure. Un Pakistanais très jeune les invita à entrer d'un hochement de tête ; il était d'une beauté stupéfiante, à couper le souffle, et elle s'aperçut qu'elle fixait ses cils depuis trop longtemps, à deux doigts de l'indécence.

— Je vous présente Hamza, dit Clio, qui arriva derrière lui et lui enroula un bras autour du cou avec un geste de propriétaire. Il va nous laisser.

— À plus, messieurs-dames. – Il leur adressa un clin d'œil en partant.

Il n'y avait nulle part où s'asseoir correctement : deux poufs par terre ou un lit trop bas. Pas moyen que Sam puisse se relever de l'un ou de l'autre.

Elle fit le calcul dans sa tête et s'aperçut que Clio devait maintenant avoir quarante ans ; même au squat, ils avaient des fauteuils récupérés dans la rue. Elle s'adossa au mur tant bien que mal jusqu'à ce que Gaz la remarque et interrompe les bavardages pour l'installer sur un tabouret de bar pris dans la minuscule cuisine.

— Tu en es à combien de semaines ? murmura-t-il en lui frottant un peu le dos en l'aidant à s'asseoir. Une vingtaine, non ? T'as fait la moitié du chemin. Ma nana avait beaucoup pris aussi. Ça douille un peu, hein ? Ça va, t'es bien assise ?

Elle n'avait pas du tout pensé à Gaz depuis treize ans, mais si ça avait été le cas, il aurait été la dernière personne de ce groupe dont elle aurait attendu de la gentillesse. Surplombant le groupe, elle balança ses jambes et écouta la conversation sans vraiment y participer. Comme toujours.

Clio officiait, agitait un mug de café sans offrir à boire à personne d'autre. Elle battit le rappel, sa voix s'élevant impatiemment au-dessus du brouhaha général.

— Bon. Tout le monde sait pourquoi on est là, hein ? Pour évoquer la surveillance d'État illégale et hautement intrusive de nos vies pendant les années 1995 et 1996, par la personne que nous connaissions sous le nom de Mark Carr.

— Popopopop. Pas si vite, Clio. – Gaz levait la main. – On a encore aucune preuve. Tu nous as envoyé cette photo, et on est tous d'accord que ça lui ressemble un peu…

— C'est son putain de portrait craché, man. Arrête un peu, marmonna Spider.

— Mais on peut pas juste… C'est quoi le plan ? On débarque tous à son commissariat et on le montre du doigt ? On fait quoi si c'est juste une coïncidence ? Les bourges ont un peu tous la même gueule, non ? Après, c'est peut-être pas grave pour vous, mais moi et Sammi, on a des responsabilités, en fait. Faut qu'on pense à nos familles. On peut pas se permettre de se prendre un procès en diffamation dans la gueule ou quoi. Faut qu'on soit sûrs.

— Je vois pas en quoi votre capacité à vous reproduire entre en jeu là-dedans, dit Fran en se levant du pouf. Y a des risques pour tout le monde. Pour moi, et pour Spider peut-être encore plus. Mark nous a quand même vus en train de commettre des crimes.

— Et pourtant, est-ce que vous avez fait de la taule ? Non.

— Ben, Fran a été arrêtée, man, lança Spider d'une voix fluette et sifflante. Pour le coup du McDo. Et une bonne partie des gars du FLA de Londres se sont fait coffrer juste avant qu'il mette les voiles.

— Exactement, dit Clio. On n'était pas forcément ses cibles principales, mais il nous utilisait comme couverture. La couverture idéale. On vivait avec lui, on répondait de lui auprès des autres militants, on l'intégrait dans nos réseaux, on le rendait hyper crédible. Sans parler de sa relation avec notre Sammi.

Tous les yeux pivotèrent vers le tabouret de bar. Sam leur adressa un grand sourire et agita une main timide.

— Salut tout le monde.

Ayant illustré son propos, Clio poursuivit.

— Pour moi, c'est là-dessus qu'on va le coincer. C'était du viol. Il a violé cette femme quand elle avait dix-neuf ans, bordel, il m'a violée, moi, et Xanthe ; et toi aussi, je crois, Fran ? Est-ce qu'une seule d'entre nous a consenti à avoir une relation sexuelle avec un homme du nom de Michael Carrington ? Avec un officier de police ? Non. Il a foutu Sammi en cloque, et il s'est barré. Pour retourner où ? Dans une banlieue chic avec sa pute de luxe bien réac avec qui je l'ai vu à la fête de la Burns Night ? Voilà ce qui s'est passé. Il m'a reconnue quand j'étais sur scène. Je me disais bien que sa tête me disait un truc quand je suis entrée, mais il était assis à l'autre bout de la salle. J'ai demandé à mon pote de prendre une photo parce que je voulais pas qu'il me voie, juste au cas où y aurait un truc louche – sur le moment j'ai même pas capté qu'il était flic, en fait. J'ai juste pensé, tiens on dirait Mark, va savoir ce qu'il a pu devenir. Mais là, j'ai été annoncée et je suis montée sur scène et il a bondi sur sa putain de chaise, je vous promets. Il a évité mon regard pendant tout le set, il a gardé la tête baissée tout le long, et il a filé avec sa blonde pendant que je débranchais ma guitare. C'est là que je demande à l'organisateur : c'était qui, ce gars ? Inspecteur Michael Carrington, il me fait. De la police de Londres. Il achète une table tous les ans. Il a dû avoir un malaise, j'imagine. Un malaise, mon cul, ouais. Vous étiez pas là, vous. C'était lui. Sur le coup, j'étais pas sûre à 100 %, mais il me semble que son attitude confirme mes doutes. Un homme innocent aurait pas fait ça, non ? J'ai été appelée en remplacement à la dernière minute d'une copine qui s'est désistée. S'il avait su que j'étais au programme, il aurait pas acheté cette putain de table, je vous le dis.

Marrant, à quel point Sam se sentait loin de tout ça. Dans son ventre, le petit garçon donnait des coups de pied et se retournait, sûr de sa paternité, et sa mère se demandait si Mark était marié à l'époque où il la baisait et engendrait Debbie. Qu'est-ce qu'elle pensait de tout ça, la régulière ? Elle passait l'éponge au nom du boulot ? Genre c'était pas vraiment lui ? À quel moment il cessait d'être flic ? Quand il enfonçait sa queue ? De qui était le sperme qui avait engendré son enfant ? Est-ce que cette érection, ce besoin constant de lui enlever sa culotte, faisait partie de la performance ?

Ils recommençaient à parler d'elle comme si elle n'était pas là. Elle les regardait, tous, leurs mains qui gesticulaient vers elle – cette deuxième grossesse tombait à pic pour démontrer l'ampleur du crime. À l'époque, elle était tellement plus jeune que ces gens qu'elle les écoutait en silence déblatérer à n'en plus finir, impressionnée par leurs mots et leur passion. Elle les regardait aujourd'hui, entre deux âges, instables, à la ramasse, ces gens qui n'avaient jamais eu d'emploi fixe, qui n'avaient jamais élevé un enfant, qui avaient réussi à atteindre la quarantaine, voire la cinquantaine, en carburant à la niaque et à l'indignation, sans jamais s'encombrer de la moindre responsabilité. Mark, Michael, quel que soit son nom, avait su voir en eux les enfants turbulents qu'ils étaient à l'époque. C'est pour ça qu'il avait trouvé ça tellement facile. Évidemment qu'il était officier de police. Évidemment. Ça lui sautait aux yeux, à présent. Ils parlaient avec de grands gestes, leurs voix grimpaient dans les aigus, rien ne changeait, et elle se sentit très, très fatiguée. Et si elle allait simplement le voir pour lui coller une droite ? Est-ce que ça suffirait ? Est-ce qu'elle pourrait se pointer sur le pas de sa porte avec des photos de Debbie et les tendre à sa femme ? Ou peut-être une bombe, une grenade, un acte de violence quelconque contre son domicile ? Quelque chose qui exploserait au milieu de sa vie ? Qu'est-ce qui pourrait lui éviter de se sentir comme ça ?

Elle comprit qu'il fallait qu'elle le voie. Pour se sentir de nouveau normale, il fallait qu'elle voie son visage. Elle voulait qu'il réalise que sa vie était foutue, et que c'était elle qui l'avait démolie. Elle voulait tenir le visage de Mark dans ses mains quand ça arriverait, enfoncer ses ongles dans sa peau.

Elle les avait assez vus. Elle bougea son gros ventre du tabouret et resta plantée là une seconde, au milieu de leur cercle, et leva la main jusqu'à ce que le blabla se tarisse.

— Ok. Faut qu'on soit méthodiques. Vous allez tous redescendre un peu et on va décider d'un plan d'action. Le premier truc à faire : trouver des preuves. Nan, je veux rien entendre, Gaz.

Elle leva la main encore plus haut et il s'arrêta. C'était bon. Elle sentait qu'elle reprenait le contrôle.

— Repensez à Mark. Concentrez-vous bien. Vous savez qu'il était flic. Bien sûr que vous le savez. Donc on a juste besoin de preuves. Après ça, tu vas aller direct chez tes copains journalistes, Clio. Ils publieront rien sans vérifier avec leur département juridique, mais ils pourront amorcer le mouvement. Et il va nous falloir un avocat.

De nouveau, ils eurent tous l'air estomaqués.

— Une chance que je connaisse quelqu'un qui pourrait nous faire ça gratos, du coup. Un type bien ; j'ai déjà bossé avec. Je peux organiser une réunion, mais un d'entre vous va devoir s'y coller, parce que ma priorité à moi, c'est ce bébé, là, pas un projet de vengeance foireux. Mais attention : vous allez pas tout foutre en l'air, ok ? Je vais pas vous laisser me rajouter une dose de stress en plus. Je veux que vous vous rappeliez tous à qui il a fait le plus de mal, et à qui vous risquez de faire le plus de mal si vous déconnez. À moi et à ma fille. Sa fille. Debbie a treize ans et c'est elle qui a le plus à perdre, ici. Je ne veux pas que notre identité soit révélée. Je ne veux pas qu'un de vous l'ouvre un peu trop un soir de stonerie et qu'il lâche des infos. Je veux que chacun d'entre vous me promette de se comporter de manière adulte et responsable, compris ? À la moindre couille, je me casse et j'emporte le dossier avec moi. C'est une question de vie ou de mort. Prenez ça au sérieux comme jamais dans votre vie. Compris ? Ok.

Ils hochèrent la tête en silence, les yeux écarquillés, comme son groupe de jeunes à problèmes quand elle devait leur passer une soufflante. Clio essaya bien d'ouvrir la bouche, mais elle la referma aussitôt.

Ce soir-là, elle pleura dans son oreiller jusqu'à ce que Dale se réveille, roule de son côté et se colle à elle.

— Hé, Sam. Là, mon cœur.

— Putain, qu'est-ce que je suis en train de faire, bébé ? Est-ce que je fais passer mon besoin de punir ce salaud avant le bien-être de ma fille ? Parce

que bon, qu’est-ce que Debbie va retirer de tout ça ?

— Tu veux tout arrêter ? Parce qu’on peut tout arrêter, chérie. Tu te rétractes tout de suite et on n’en parle plus.

Elle réfléchit un instant.

— Je peux pas. Ça va pas s’arrêter comme ça. Ça va plus me lâcher, maintenant.

À partir de là, les jours imprimèrent leur marque sur elle. Elle les éprouvait physiquement, l’un après l’autre. Elle enflait à vue d’œil, traînait ses hanches et ses pieds en canard sur le trottoir, et tout devenait un poids presque insupportable dès qu’elle se mettait à y réfléchir.

Cette grossesse-là était différente. Son ventre avait gonflé très tôt et elle s’était surprise à opter pour des vêtements moulants aux couleurs vives alors que, enceinte à vingt ans, elle se cachait dans des chemises d’homme fauchées aux gars du squat ou achetées une livre les trois en friperie. Elle marchait le ventre en avant, ses mains protégeant en permanence son fils du monde pour que tous autour d’elle soient au courant, elle s’apercevait pour la première fois de l’instinct grégaire, forgé par des siècles d’isolationnisme londonien, qui poussait automatiquement ces inconnus à protéger son corps. Ce n’était pas ainsi qu’elle avait l’habitude d’être traitée au milieu de la foule. Dans le métro, les gens se levaient pour qu’elle puisse s’asseoir. Dans la rue, on lui faisait de la place, les femmes souriaient, même les Blanches ; des chauffeurs de bus bienveillants lui demandaient comment elle allait lorsqu’elle payait son ticket. Les gens lui parlaient, lui demandaient où elle en était, lui disaient qu’elle avait bonne mine. La société n’avait jamais eu envers elle ce genre de réaction et il lui avait fallu un moment pour s’y faire ; son corps et son espace envahis de l’intérieur et de l’extérieur.

— Bon, vous êtes déjà passée par là, disait la sage-femme pour essayer de la distraire du supplice de la prise de sang. Quel âge a votre aînée ?

Les deux grossesses s’amalgamaient, créaient un pont dans l’espace-temps entre deux personnes très différentes, rendaient toute l’expérience impossible à oublier. Treize ans, le même utérus. Elle se réveillait la nuit, les veines palpitantes, sans savoir si elle était Sam Burke ou la petite Sammi Smith effrayée, si elle portait un enfant désiré et planifié ou un bout de dommage collatéral.

Et elle avait surtout de la peine pour Debbie ; pour la honte rétroactive et l'humiliation qu'elle avait éprouvées au sujet de cette naissance. Alors qu'elle n'avait jamais eu de problème à témoigner de l'affection à sa fille, elle n'arrivait plus à l'approcher sans être taraudée par le doute. Leurs interactions étaient de plus en plus sèches, Debbie élevait de plus en plus la voix, et à l'approche du terme elle envoya son adorable fille chez Avril tous les week-ends, terrifiée à l'idée de prononcer la phrase de trop dans le feu d'une dispute. Elle passa les trois semaines de son congé avant la naissance d'Elliot à nourrir une haine pure et dure contre l'homme qu'elle ne savait pas comment nommer, avec toujours au coin de l'œil un rappel de sa blondeur, noble et tranquille, qui venait tout obscurcir. Elle avait la haine contre la mécanique de ce système qui avait décidé qu'il était en droit de se servir d'elle, contre Clio qui était allée déterrer cette histoire, et contre elle-même. Au comble des affres du travail, elle enfonça ses ongles dans la peau de Dale et scanda le nom de Debbie en boucle, dans un crescendo frénétique.

*OceanofPDF.com*

***Loaded*, février 1996**

# Hot Scots : ces bombes écossaises nous mettent le feu !

*Alors que Trainspotting est en train de devenir le plus gros succès du cinéma british depuis des luuuuustres,* ***Pete Moss*** *tourne son regard (et son, hem, slibard) vers le Grand Nord pour désigner les* ***Six Bonnasses*** *de la semaine. Och aye, oh* OUI *!*

**1. Kelly Macdonald**

Vous en faites pas les mecs ! La copine écolière de Renton a complètement l'âge légal dans la vraie vie ! Et comme elle joue une prostituée mineure dans le nouveau film *De la part de Stella*, on espère découvrir encore *plus* ses, euh, talents.

**2. Shiv West**

La chanteuse adolescente format poche de Costello, le nouveau groupe dans le vent, a un look d'enfer dans sa combi moulante, et avec un disque de platine pour faire sonner le tiroir-caisse, voilà le genre de nana avec qui c'est *toi* qui vas passer du *Good Time*.

**3. Manda Rin**

Tu te crois capable de faire couiner la bombe de Bis encore plus fort ? Essaie peut-être de lui montrer ton *Kandy Pop*…

**4. Laura Fraser**

On fait la queue, siouplaît ! La talentueuse actrice adolescente brisait des cœurs dans le film de gangsters de Glasgow *Small Faces*, et avec ce joli petit… visage, elle a sûrement l'habitude que les mecs se battent pour elle.

**5. Clio Campbell**

Quelques années se sont écoulées depuis que cette rousse sexy encourageait les messieurs du monde entier à se dresser sur “Rise up”, mais si de nos jours elle préfère jouer les guest-stars sur les chansons des autres, il y en a parmi nous qui restent, hem, au garde-à-vous…

**6. Shirley Manson**

Encore une sublime rouquine (y a un élevage là-haut ou quoi… ?), cette *Stupid Girl* est *Only Happy When It Rains.* Sûr qu’il y a des lecteurs de *Loaded* qui seraient ravis de mouiller la chemise, pas vrai ?

*OceanofPDF.com*

# SHIV

*Glasgow, 4 février 2017*

Elle était relativement en avance, mais la salle (certes petite) était déjà pleine et, comme elle ne s'attendait pas à être l'une des plus vieilles aux cinquante ans de quelqu'un, elle se sentit instantanément fébrile. Clio portait un truc à paillettes, force centrifuge au cœur d'un tourbillon de jeunesse et d'énergie. Siobhan se redressa, se planta solidement sur ses talons, et commença à se détendre en voyant les têtes se tourner vers elle.

— Shiv ! Shiv ! SHIV ! s'écria Clio, ouvrant les bras pour écarter les corps dociles telle la mer Rouge et lui permettre de passer. Siobhan ouvrit les bras à son tour en approchant d'elle, dans un absurde effet miroir, consciente de tous les regards et des murmures sur son passage. Oui, oui, c'est moi. Ça faisait tellement longtemps qu'elle n'était pas sortie qu'elle avait presque oublié à quel point ça la reboostait toujours d'être devant son public, même quand elle ne jouait pas.

— Joyeux anniversaire ! cria-t-elle dans l'oreille de Clio comme elles s'enlaçaient. Regarde-nous, dis donc ! Deux vieilles peaux !

Elle se recula pour examiner Clio, la prit par le coude. Toute d'or et de paillettes, les cheveux au top de la boucle, elle faisait tourner l'énorme verre de vin serré dans son poing.

— Putain, t'as une mine superbe.

— Ooooh. Toi aussi, répondit Clio, même si Siobhan entendit le grincement mécanique de la réponse toute faite.

— Pfff. J'ai une mine de daronne. Toi, t'es une espèce de Botticelli mais genre boule à facettes, le temps glisse sur toi. Putain mais comment tu fais pour être aussi classe, j'hallucine !

Clio agita la main, les ongles peints en vert façon Sally Bowles.

— Je me suis dit que je me devais bien ça, ce soir. À mon âge, tu peux pas faire une grosse teuf pour ton anniversaire et après venir te traîner lamentablement devant les gens avec les nichons qui pendent sous le poids

de toute cette… *quinquattitude* ! Enfin, tu découvriras tout ça quand ce sera ton tour. Mais c'est clair que je risque de ne pas pouvoir me payer à bouffer jusqu'au printemps. Paul est pas là ?

— La baby-sitter nous a plantés. Mais je suis là : j'ai ma guitare, et je ferai la chanson solo si tu veux. Ou alors tu pourrais te joindre à moi ?

— Ha ! T'aurais pas dû me demander à l'avance. Maintenant je vais avoir le temps de me trouver une excuse.

Un silence, le temps qu'aucune des deux n'y croie.

— Oh, laisse-moi y réfléchir. Bon, il te faut un verre. Et… Ruth ? Ruth ? Shiv, voici ma très chère amie Ruth qui, bénies soient ses petites bottines à boutons, a accepté d'orchestrer tout ce bazar pour moi ce soir. Ruth, Shiv est… Ben, c'est Shiv, quoi… et elle joue, évidemment… tu peux lui prendre un verre sur ma note ?

Ruth était une femme robuste d'allure compétente, un visage rond aux joues rouges dont la sueur avait déjà effacé presque tout le maquillage. Elle avait l'air assez préoccupée, et Siobhan trouva un peu bizarre qu'une "très chère amie" endosse le rôle de serveuse. Sentant l'attention de Clio se détourner d'elle, elle se ménagea une porte de sortie.

— Non non, je peux aller me chercher un verre toute seule, quand même. À tout de suite. Ruth, est-ce que tu as besoin que je fasse la balance, ou bien c'est pas possible ?

Clio lui tourna le dos, tout d'or vêtu, et embrassa le prochain arrivant en hurlant son prénom.

Ruth, toujours professionnelle, était en train d'expliquer quelque chose à voix basse, comme quoi il faudrait régler les niveaux en direct.

— C'est-à-dire que… en fait on avait bien prévu de faire les balances avec tous ceux qui jouent à dix-sept heures. Avant le début de la soirée. Tu as dû recevoir l'e-mail ?

Siobhan sentit l'accusation et se raidit. Elle faisait ça gratos, putain, comme une faveur.

— Ouais… pas possible pour moi. Sortie d'école, faire à dîner aux gosses. Tu vois.

Ruth hocha la tête. Peut-être qu'elle ne voyait pas.

— Ça ira très bien si je peux bidouiller les niveaux quand je serai sur scène. C'est juste une petite fête d'anniversaire. On joue pas à l'Albert Hall, non plus.

Ruth hocha sèchement la tête.

— Finalement, je veux bien ce verre, si c’est ok ? Je prendrais bien du rouge. Un grand verre. Non, attends, plutôt un double gin-to’. Pas de la sous-marque, le gin, hein – distillerie artisanale, petite production, ce genre-là. Avec un tonic light. Super. Merci.

Siobhan s’adossa au mur tandis que la mine indéchiffrable de Ruth filait affronter la queue au bar. Les visages se précisaient autour d’elle : elle reconnaissait des gens. Tout irait bien. Elle avait un peu angoissé à l’idée de sortir sans Paul, ce qui était ridicule. Ils faisaient leurs apparitions professionnelles séparément depuis la naissance de Daisy, et n’avaient joué que trois fois en tant que groupe au cours des dix dernières années, donc c’était peut-être l’aspect social de la soirée qui l’inquiétait. Monter sur scène lors d’un événement comme ça, avec l’étreinte cruelle et permanente de l’élastique sous sa robe qui ne lui rappelait que trop ces nouveaux bourrelets qu’elle ne perdrait jamais, sans Paul pour lui donner la réplique sur leurs anecdotes bien rodées et la sauver de l’inévitable défilé d’anciens gothiques dénués d’humour qui l’avaient idolâtrée quand ils étaient ados – elle avait vraiment dû se forcer à sortir de chez elle.

*Camden, 1995*

Le bar où tout le monde allait était miteux et c’était fait exprès : l’endroit revendiquait sa décrépitude. On était en décembre et Shiv avait dix-neuf ans. Elle était de sortie avec deux critiques musicaux et un des mecs de sa maison de disques, qui essayaient tous de coucher avec elle, ce dont elle était agréablement consciente. On l’avait guidée à travers la foule qui peuplait le bar jusqu’à une banquette surélevée toute déchirée, près du billard auquel il manquait un pied, là où tout le monde pouvait la voir, à travers les nuages de fumée de cigarettes. Elle était déjà venue quelques fois à Londres et envisageait même de s’y installer, mais la capitale l’ensorcelait encore, à l’époque. Son charme résidait dans sa nouveauté, son gigantisme, sa différence avec sa ville natale. À ses yeux, ce pub minable étincelait, palpitait, c’était un royaume dont elle n’avait qu’à s’emparer. L’album venait juste de sortir et, bien que son visage ait figuré en couverture du dernier numéro du magazine *Select*, avec en gros titre LA FILLE DE L’ANNÉE (les mecs du groupe, eux, étaient relégués au fond, la mine renfrognée, en tout petit derrière l’épaule de Shiv), elle ne connaissait personne. Le mec de la maison de disques n’arrêtait pas de lui faire passer des parachutes de

coke avec des clins d'œil lourdingues et beaucoup trop de salamalecs. En traversant la foule de gosses de riches vêtus de tee-shirts sales dégotés dans les friperies, où tout le monde louchait sous sa frange sale dans l'espoir de repérer Damon ou Justine, Shiv ressentit pour la première fois ce que ça faisait d'être célèbre, d'entendre les gens chuchoter son nom sur son passage, et c'était mortel. Elle était dans la place. Ça se passait ici et maintenant, autour d'elle, pour elle, cet endroit la voulait. C'est peut-être pour ça qu'elle garderait toujours un souvenir limpide de cette soirée-là.

Il n'y avait qu'un seul box dans les toilettes des femmes, et tout juste assez de place à côté du minuscule lavabo plein de crasse pour qu'une personne fasse la queue. Shiv parvint à se faufiler contre l'autre corps qui occupait l'espace, enregistra le parfum de laque, la grappe de badges sur la veste, la masse de cheveux roux et ce visage absolument ravissant.

— Oh putain de merde ! T'es Clio Campbell !

Sa voix résonna sur le carrelage. Clio avait l'air gênée.

— Salut. Ouais. C'est moi.

— Putain mais je t'ADORE. Non mais, c'est plus ou moins grâce à toi que je suis devenue celle que je suis ! Tu te souviens sûrement pas de moi, évidemment, mais oh putain, t'as changé ma vie. Quand je t'ai vue dans *Top of the Pops*… C'est là que j'ai décidé de me lancer dans la musique. Merde, quoi, meuf ! Clio Campbell ! Et t'es là ! Je m'appelle Shiv – Siobhan – et je suis, mais, ta plus grande fan au monde, quoi !

Clio lui sourit.

— Je sais qui t'es, chérie.

— Non, non, mais on s'est déjà rencontrées ! On s'est déjà rencontrées avant ! Je suis venue te voir en tournée il y a un an ou deux quand t'as joué dans ma ville. À Ullapool. Non mais t'imagines, Ullapool. On a pu discuter avec toi pendant des plombes après et j'ai juste… oh putain. T'es la seule artiste digne de ce nom qui soit jamais venue à nous. Oh putain, c'était tellement énorme.

— Je m'en souviens. Bien sûr que je m'en souviens. La petite Siobhan. Et maintenant c'est toi Shiv West ? J'avais pas fait le lien. Regardez-moi ça !

Des grognements et des reniflements en provenance des toilettes.

— Mais déjà qu'est-ce que tu fais là, quoi ? Oh putain, faut trop que tu viennes à notre table ! T'es la seule personne que je connaisse ici. J'ai besoin d'entendre la voix de quelqu'un de chez nous. Viens, viens, on va

taper un peu… – Elle agita le parachute plié façon origami au nez de Clio, puis tambourina à la porte des toilettes. – Hé, meuf ! Tu peux sortir de là, steup ? Y a d'autres gens qu'ont besoin d'utiliser les sanitaires !

Clio ne devait pas avoir plus de vingt-huit ans à l'époque, mais à cet instant, même accroupie pour se faire un trait sur une lunette de toilette, ses boucles rejetées sur le côté, elle paraissait aux yeux de Siobhan une sorte de créature antique, une sentinelle, dont la seule présence dans ce bar était un signe des dieux anciens. Sa main, quand Siobhan l'attrapa pour la guider jusqu'à leur table, en se demandant pendant un instant si elle avait le droit de la toucher, était froide et douce.

— Les mecs les mecs les mecs vous allez pas le croire ! Voici Clio – c'est à cause d'elle qu'on a monté le groupe, quoi ! Elle a sorti cette chanson géniale, "Rise up", ça fait un bail, j'étais toute gamine, et c'était le premier single que j'ai acheté, quoi, et puis elle est venue faire un concert dans ma ville et faut que vous compreniez, c'était un tout petit bled. Enfin je veux dire, personne ne venait jamais chez nous. Personne à part les putains de folkeux à barbe, vous voyez ? Et je l'ai entendue jouer ce soir-là et c'est là que j'ai eu le déclic, et j'ai lancé le groupe la semaine d'après, quoi. Donc elle va passer la soirée avec nous. Poussez-vous ! Poussez-vous les mecs ! Faites de la place pour une véritable légende vivante, ok ?

Avec des gestes impatients, elle fit mine de pousser les trois hommes jusqu'à ce qu'ils se décalent. Clio avait jeté un regard à l'un des journalistes, qui gardait le nez dans sa pinte.

— Bonsoir, Pete. Ça fait une paye, hein ?

— Clio.

— Oh, waouh, vous vous connaissez ? Enfin, je parie que tout le monde se connaît ici, hein ? On dirait. Dans ce pub, en tout cas. C'est comme un petit village, sauf que vous vivez dans cette pure ville trop cool.

L'accent de Shiv s'épaississait dans son pharynx en présence d'une autre Écossaise. Clio s'éclaircit la voix.

— Hum. Pete m'a emmenée dans ce même bar, y a des années, quand mon single est sorti. Pour faire un article. La même table, je crois. Question de visibilité, t'as dit, hein, Pete ? "On va se mettre là pour que tout le monde puisse nous voir."

Pete toussa. Les autres mecs semblaient regarder ailleurs.

— Donc c'est le tour d'honneur de Shiv, c'est ça ? Parce que toi tu es Roger du *NME*, je me trompe pas ? – Elle désigna le deuxième journaliste de

l’autre côté de la table. – Et toi tu dois être de la maison de disques. Désolé chéri, mais on te repère à dix kilomètres. C’est chouette de voir que les traditions sont toujours respectées. Embarquer la nouvelle princesse de la pop pour l’introniser en public, s’assurer qu’elle soit bien gentille, bourrée et malléable, et hop, plus qu’à rédiger. Ouais, je crois que ce coup-ci je vais rester lui tenir la main, les mecs, si ça vous dérange pas. On se connaît depuis une éternité, cette jeune fille et moi, alors j’ai bien envie de garder un petit œil sur elle ce soir.

Shiv sentit son estomac se révulser. C’était comme si sa mère s’était pointée au portail de l’école pour essayer de lui laver la figure en crachant sur son mouchoir. Il fallait se montrer cool devant ces mecs, et ça, c’était pas cool du tout. Et puis merde, elle savait se gérer toute seule, merci bien. Mais quand même, c’était *Clio Campbell*.

— Nan nan, c’est bon, Clio. Tout baigne. C’est juste une petite soirée entre potes, pas vrai les gars ? Ce sont vraiment des super mecs. Ed, ici présent – elle agita la main en direction du type de la maison de disques, avec l’impression d’être aux manettes –, Ed va aller nous chercher deux pintes de snakebite, ok ? Et tu vas me raconter ce que tu fous ici, justement dans ce pub !

Les deux journalistes faisaient corps avec la paroi du box, les yeux toujours rivés sur la table.

— Je venais juste retrouver un mec – tu connais Norman, des Fannies, tu vois ? Un pote à lui, nouveau groupe, il cherche quelqu’un pour faire les chœurs. Mais il est en retard. Je viens pas trop ici… c’est devenu un peu trop branchouille à mon goût.

— Alors tu vis ici ? J’envisage de m’installer… Nous tous, le groupe. Je veux dire, y a rien chez nous, putain. On habite dans la zone à Glasgow à côté de la fac dont on s’est barrés, mais on est jamais là-bas. À quoi ça sert, hein ? Je veux un appart sur High Street à Camden, putain, au cœur de l’action.

— En fait j’habite à Brixton. Dans un squat, pas croyable, hein ? Avec un tas de gens géniaux. Je préfère carrément ce coin-là. Tu vis dans un vrai quartier, avec des vrais gens, de la mixité, pas juste des baltringues qui bossent dans la musique, tous blancs et dans la vingtaine. Sans vouloir vous vexer, messieurs – même si je pense que techniquement t’es même plus dans la trentaine, hein, Pete ?

Roger du *NME* pouffa de rire.

— Brixton ? Eh ben bonne chance, ma petite chérie. Tu me verras jamais traîner dans ce trou à rats sans un gilet pare-balles.

— Je sais, Roger. Ça fait partie des nombreux attraits de ce quartier.

Clio leva la pinte qu'on avait posée près de son coude dans sa direction. Shiv ne savait pas trop quoi faire. Son aînée dégageait une sorte de vibration diffuse, une drôle d'électricité effervescente, même si son sourire était tout ce qu'il y avait de plus aimable. Elle sentait que ça mettait les hommes mal à l'aise, sans parvenir à mettre le doigt sur ce que c'était.

— Les gens avec qui je vis sont dans la résistance, reprit Clio. Des militants. Des gens qui vivent vraiment en marge, loin du métro-boulot-dodo, qui ne se contentent pas de s'encanailler juste un an ou deux. Ils essaient de changer les choses. Tout ça paraît juste tellement plus important que… ça. Je sais pas si ça peut vraiment te parler là maintenant, Shiv, alors que tout – elle embrassa le bar du geste, ses murs miteux et sa peinture écaillée – est incroyable et nouveau. Je sais ce que tu ressens, vraiment. Mais je soupçonne qu'un de ces jours, tu comprendras le sens de mon combat…

— … contre les gens qui se sentent pas de vivre à Brixton, c'est ça ? – Pete avait l'air de s'adresser au plafond, mais tout le monde l'avait entendu.

Shiv se dit que le mieux était sans doute de changer de sujet. Elle n'avait aucune idée de ce qui se passait, mais ils commençaient tous à lui gâcher son moment, et elle était plutôt certaine d'avoir besoin que ces mecs soient de son côté. Elle avait un peu envie que Clio s'en aille, mais celle-ci sirotait très lentement son verre.

— Mais tu fais toujours de la musique ? Si tu fais des chœurs ? Oh putain, faut carrément qu'on travaille ensemble. Ed, Ed, tu peux nous organiser ça ? J'veux dire, t'imagines même pas comme Clio a une belle voix.

— Ouais, il peut sûrement pas se rappeler un truc qui remonte aussi loin, fit Pete.

— Enfin, si j'avais rien qu'un dixième de la voix de Clio, ce serait juste… Bon sang, ça nous aurait vraiment bien aidés, une voix comme la tienne en studio.

— Hé, sois pas si dure avec toi-même, ma belle, marmonna Roger du *NME*, en collant sa jambe à la sienne tout en lui caressant le dos. T'as un potentiel de star. Un vrai truc. Ne sous-estime pas ton talent ni la jalousie que ça peut inspirer à d'autres gens.

— Mais en toute sincérité, Clio, reprit Pete, j'ai vraiment apprécié les featurings que t'as fait. Ce truc avec Primal Scream. Toute la chanson reposait là-dessus. Tout l'EP, même. Ça emmenait le disque dans une tout autre direction. Tu te sers de tes talents avec parcimonie, mais toujours à bon escient, hein ?

— Merci.

Elle lâcha le mot du bout des lèvres, mais parut se radoucir. Shiv était reconnaissante envers Pete, et décida de renchérir.

— Ouais, quoi, t'es pas obligée de sortir des nouveaux trucs tout le temps, hein ? Ça serait carrément épuisant. Moi, j'ai envie de faire un bon gros break quand on aura fini cette tournée. Peut-être un an, tu vois. Peut-être plus.

Ed gloussa.

— Ouais bon. On verra ça plus tard, ok ? – Il lui proposa une autre cigarette. Elle avait oublié qu'il était toujours là.

Shiv commença à se désintéresser de la conversation tandis que chacun des hommes s'efforçait d'attirer son attention, dans un festival de name dropping. Ed disparut un moment, et revint avec le bassiste de Sleeper, qu'il voulait à tout prix présenter à Shiv ; pour ne pas être en reste, Roger l'embarqua rencontrer Donna, d'Elastica, qui essayait de jouer au billard et n'avait pas l'air d'en avoir grand-chose à faire de l'un ou de l'autre.

Quand ils revinrent à la table, Roger la manœuvrant doucement d'une main tandis qu'un de ses doigts jouait avec la ceinture de sa jupe, Ed s'était fondu quelque part dans le décor, et Pete et Clio étaient plongés dans une discussion. Ni l'un ni l'autre ne souriaient.

— Bon ben, tu sais où me trouver, ma belle, et tu sais ce que je pourrais faire pour toi, lâcha-t-il sèchement, en balançant une carte de visite sur la table, devant elle. Shiv, ce fut un plaisir, et je m'occupe d'organiser un nouveau rendez-vous la semaine prochaine pour l'article, y a pas de lézard. Mon cher Roger. – Il adressa un doigt d'honneur à son collègue en partant.

— Eh ben, les filles, on reste entre nous, alors ? fit Roger.

— Shiv aurait besoin d'un autre verre, Roger, dit doucement Clio, en lui adressant un magnifique sourire. Tu veux bien t'en charger ? Ça c'est un gentil garçon.

Elles restèrent assises là une seconde, tandis que la silhouette maigrichonne de Roger était avalée par une masse de corps. Puis Clio tendit la main à travers la table et lui attrapa le poignet. De près, Shiv voyait que

son maquillage avait coulé dans les ridules autour de ses yeux, et que sa langue était maculée de taches blanches et violettes.

— Écoute, ma poupée. Je suis clairement un boulet pour toi, donc je vais me casser. Si si. Je veux juste te dire un truc d'abord. Ne te contente pas d'en rire, d'accord… Considère ça comme un petit cadeau de ta marraine la fée, qui est déjà passée par là pour que tu n'aies pas à subir la même chose.

Shiv avait vraiment envie que tout ça s'arrête. Ed agitait la main pour attirer son attention depuis une autre table. Les ongles abîmés de Clio lui rentraient dans la paume de la main, ses yeux exorbités comme ceux d'une vieille sorcière qui s'acharnerait à lancer un sort foireux.

— Accorde-moi juste une minute, d'accord ? Ne couche pas avec eux. C'est tout. Ne couche avec aucun d'eux. Ni les mecs qui étaient à cette table ce soir, ni les autres comme eux. Ne le fais pas, sauf si t'en as envie et qu'ils te plaisent vraiment, et que tu maîtrises la situation. Là maintenant, ce soir, même s'ils essaient de te faire croire le contraire, c'est pas toi qui as le contrôle. Ici le seul moyen d'avoir du pouvoir c'est de ne pas desserrer les jambes. Alors ouais, ça fait carrément sexiste, mais ce monde-là, c'est une putain de fosse aux requins sexistes. Ils mettront ton beau visage dans leurs magazines, mais à la seconde où ils t'auront chopée, ils te balanceront à la poubelle. Et la discrétion, c'est pas non plus leur truc. Tu piges ? Peu importe comment tu finis la soirée, assure-toi que ce crétin de la maison de disques t'appelle un taxi en note de frais pour te ramener à ton hôtel. Seule. Promets-le-moi.

Shiv prit une grande inspiration. Bon, c'était décevant. Cette folle qui délirait complètement n'était pas la Clio Campbell qui lui avait serré la main à Ullapool et lui avait promis qu'elle pourrait devenir tout ce qu'elle voulait.

— Écoute, merci, mais je vais m'en sortir. Je suis une dure à cuire et je sais me défendre. Ok ? – Elle pointa du doigt la nouvelle table d'Ed. – Vaudrait mieux que j'y aille.

— Pigé. Bonne chance dans cette jungle, petite Siobhan. Prends soin de toi.

Shiv essaya de ne pas prêter attention à toute cette histoire, mais ça lui avait gâché sa soirée. Elle ne pouvait plus regarder Roger du *NME* sans rougir, ni voir à quel point il était moche, en vrai. Non, il ne lui plaisait pas, alors pourquoi est-ce qu'il aurait le droit de passer sa main sous sa jupe et

de faire courir ses doigts sur ses collants ? Elle ne cessait de se tortiller pour lui échapper, et finit par aller se planquer dans les toilettes où elle resta un moment à triturer un parachute plein. Il n'était plus là à son retour. À mesure que la musique devenait plus forte, elle regarda les visages défiler autour de la table, la plupart appartenant à des groupes qu'elle admirait ou dont elle avait au moins entendu parler dans les magazines avant d'arriver ici, et elle avait totalement la flemme d'essayer de comprendre ce qu'ils disaient. Ils lui semblaient tous avoir le même accent, et plus ils parlaient fort, plus celui-ci devenait snob. Elle tapota le bras d'Ed.

— Écoute, mec, je crois que j'ai un peu envie de rentrer maintenant. La semaine a été longue. Tu peux m'appeler un taxi ? Je sais pas vraiment où je vais, et j'ai pas envie de me perdre.

Toujours plus ou moins sur le pont, Ed fut immédiatement au garde-à-vous.

— Bien sûr. Bien sûr, ma belle. Laisse-moi juste aller chercher ma veste. Je reviens dans une seconde, les gars. On y va.

Sortir dans l'air glacial faisait du bien, après l'atmosphère du pub enfumé par les Marlboro, même si la veste en jean de Shiv n'était clairement pas assez chaude pour la météo. Ed remarqua qu'elle frissonnait et insista pour lui passer sa parka flambant neuve sur les épaules. Ils contournèrent le bar vers la rue principale. L'air était saturé de cris nocturnes, les mêmes chansons s'échappaient d'autres portes. Alors qu'ils arrivaient au niveau des poubelles à verre derrière le pub, dont s'échappait une odeur âcre, quelque chose d'humain, de pourri, Shiv entendit une sorte de gémissement rythmé. Ed gloussa nerveusement.

— Y en a un qui passe du bon temps, hein ? Ha ha. Enfin.

Derrière la plus grosse benne, grâce au lampadaire tout proche, Shiv distingua seulement le visage d'un homme, la bouche ouverte et les yeux clos. Il lui fallut une seconde pour se rendre compte qu'il s'agissait de Pete, et qu'il avait les doigts emmêlés dans une masse de boucles rousses, qui bougeaient de haut en bas au niveau de sa taille. Shiv détourna le visage, et se sentit vraiment très, très loin de chez elle.

*Glasgow, 2017*

Sur la petite scène, alors qu'elle branchait la guitare et lançait quelques notes, sous les cris des gens bourrés au premier rang, elle inventoria la salle

à travers sa frange. Il y avait moins de monde que ce qu'elle avait cru au début, en fait, et ce n'était pas ce qu'elle aurait qualifié de super public. Clio papillonnait entre les groupes, se posant à peine, et Siobhan se demanda avec combien de ces très chers amis elle était réellement à son aise.

— Salut tout le monde. Je m'appelle Siobhan.

— On sait ! hurla Clio, depuis le centre de la salle.

Siobhan tira la langue.

— Ok, donc Clio m'a demandé de jouer une chanson en particulier, et même si j'ai horreur de décevoir l'héroïne du jour, il y a autre chose qu'il faudrait que je chante ce soir, je crois. Cette chanson s'appelle "Seraphim"…

Comme elle s'y attendait, les spectateurs lancèrent des cris d'encouragement. Siobhan attendit que le bruit retombe légèrement et se pencha de nouveau sur le micro.

— Et j'ai jamais vraiment raconté ça en public, mais en fait j'ai écrit cette chanson quand j'avais à peu près vingt ans, il y a très, très longtemps maintenant, et que j'étais juste une gamine qui commençait à essayer de surnager dans le grand méchant monde de l'industrie musicale. Il y a eu quelqu'un, une musicienne, qui avait vécu tout ça quelques années avant moi et, elle ne s'en souvient peut-être pas, mais un soir elle est apparue dans un bar telle une bonne fée, et elle m'a donné deux ou trois très bons conseils qui m'ont permis d'affronter certains moments particulièrement difficiles. C'est une chanson qui parle de sororité, des femmes qui veillent les unes sur les autres, et ça me semble le bon moment de la chanter en hommage à celle qui l'a inspirée. Joyeux anniversaire, Clio.

D'habitude "Seraphim" était un morceau plus âpre, plus énergique, qui misait beaucoup sur une grosse ligne de basse et un beat brutal. Elle ne l'avait jamais vraiment jouée en version acoustique, et elle fit quelques faux pas en ralentissant le tempo. Ce n'était pas sa meilleure performance, et de loin, mais quand Clio fendit la foule pour venir la serrer dans ses bras, elle n'avait pas l'air de s'en soucier.

— C'est vrai ? C'est vrai ? Mais quelle petite garce. C'est vrai ?

Siobhan acquiesça, respira une bouffée de parfum et se sentit un peu malhonnête.

Elle n'avait pas repensé à l'origine de cette chanson depuis des années, jusqu'à ce soir. Elle avait ensuite eu sa propre vie, rien à voir avec Clio. Ça

lui rappela ce concert parfait à Glastonbury, au coucher du soleil, où elle sentait Daisy donner des coups de pied dans son ventre au rythme de la guitare, tandis que la foule hurlait ; elle regrettait presque de ne pas avoir gardé ça pour elle, à présent.

Clio ne tenait pas en place, et se fit embarquer ou distraire presque immédiatement. Alors que Shiv essayait de se frayer un passage pour rejoindre les gens qu'elle connaissait, un petit homme lui tapota l'épaule.

— Super set, Shiv. Vraiment.

— *Och*, c'était juste une chanson.

— Je suis sincère. Et puis c'était vraiment intéressant d'apprendre d'où elle est venue, aussi.

Il avait une voix douce et son crâne à moitié dégarni était moite dans cette chaleur, les cheveux rabattus par-dessus humides de sueur. Elle se demanda pourquoi il n'enlevait pas son blouson de cuir.

— Alors, tu as autre chose dans les tuyaux ?

— Pardon ? On se… ?

— Hum. Neil Munro ? Du *Standard* ? On s'est déjà rencontrés. Je t'ai interviewée pas mal de fois toutes ces années ?

Néant, mais elle laissa ses yeux mimer la reconnaissance progressive.

— Bien sûr ! Je suis vraiment désolée. En fait j'ai beaucoup de mal à remettre un visage, tu le savais peut-être ? Bon, maintenant tu le sais !

— Aucun souci, aucun souci. Écoute, je peux t'offrir un verre ?

Il avait déjà posé une main sur son dos et la guidait vers le bar, remarqua-t-elle.

— Oh non, non, voyons…

— Vas-y. – Il lui adressa un clin d'œil, carrément atroce. – Verre de vin ? Gin-tonic ? La première fois qu'on s'est rencontrés, tu buvais des pintes de blonde, mais je soupçonne que tes goûts ont changé.

En l'attendant, impuissante et se sentant obligée de rester près du bar, elle remarqua une jeune femme qui essayait de rassembler son courage pour l'approcher. D'habitude, Siobhan essayait d'éviter ce genre d'interactions car ses fans avaient tendance à être tellement sérieuses qu'elles en étaient pénibles, mais elle avait bien besoin de quelqu'un pour faire tampon à cet instant, alors elle sourit d'une manière qu'elle espérait encourageante. La jeune femme afficha un sourire affecté, rougit, et puis commença à s'avancer, pour la rejoindre pile au moment où Neil revenait du bar avec son verre.

— Je voulais juste vous dire que c’était génial, fit-elle.

Elle approchait probablement de la trentaine, grosse, avec des cheveux frisés, une coloration mauve ratée et un anneau dans le nez. Elle s’exprimait sur un ton quasi monocorde.

— Cette chanson représente tout pour moi. Tout. Je ne sais pas comment vous expliquer. Vous me croiriez pas. Et alors là, apprendre qu’une de mes chansons préférées parle en fait d’une de mes personnes préférées. C’est vrai quoi… vous avez pas idée. Je veux dire, je crois que vous venez littéralement de changer ma vie, ce soir.

Bon, tu ne peux t’en prendre qu’à toi-même, songea Siobhan, tandis que Neil s’immisçait dans la conversation.

— Gin-tonic. C’est du Harris. Jolie bouteille. Personnellement, j’y connais rien en gin.

Siobhan sourit pour le remercier, puis tapota le bras de la femme.

— Je suis tellement contente que tu m’aies raconté ça. Ça représente beaucoup pour moi aussi. Neil, voici… oh ! Je ne t’ai pas demandé comment tu t’appelles.

— Verity. Je suis une très grande fan de… En fait non, je ne crois pas que le mot fan convienne vraiment. J’ai pas envie que vous me preniez pour une de ces idiotes qui gueulent n’importe quoi dans les concerts. Je suis pas comme elles. Je suis plus… je veux dire, quand j’étais petite, vous étiez littéralement mon idole.

Neil l’avait regardée en haussant un sourcil mais Siobhan était passée direct en mode Lady Di, tout en sourires et amabilité, et se balançait d’un pied sur l’autre pour s’écarter de lui en douceur.

— J’avais bien compris la commande ? demanda-t-il en désignant le verre, comme si Verity n’était pas là.

— C’est toujours bon d’entendre que ce qu’on fait a touché quelqu’un, Verity. Merci. Parle-moi un peu de toi. Comment tu connais Clio ?

— J’ai commencé à la suivre sur Twitter après ses posts sur sa dépression, parce que moi aussi je souffre de dépression (“Sans blague”, marmonna Neil à l’oreille de Siobhan) et que je la trouvais très inspirante. Et elle a pris le temps de me répondre, et on a commencé à discuter, et depuis un an elle a pris une place très importante dans ma vie. Je ne l’avais jamais rencontrée avant ce soir, par contre, alors j’étais un peu stressée de venir. Je suis descendue de Manchester exprès pour la soirée, vous savez. Mais ça se passe super bien, y a des tas de gens avec qui j’ai parlé sur

Twitter ici, c’est un environnement très soutenant. Et je n’arrive pas à croire que je suis en train de vous parler pour de vrai !

— Ouais, c’est toujours génial de rencontrer ses héros, fit Neil, en la regardant pour la première fois. J’ai ressenti ça quand j’ai eu l’occase d’interviewer Bowie, vous voyez ce que je veux dire ?

— David Bowie était quelqu’un de vraiment problématique, lâcha Verity. Il y avait beaucoup de choses qui n’allaient pas dans ses rapports avec ses groupies adolescentes, sa façon de flirter avec l’iconographie fasciste et de s’approprier l’identité queer.

— David Bowie était un putain de génie. – Le visage de Neil devint plus rouge encore.

— Ça m’étonne pas que vous pensiez ça. Les vieux hommes blancs adorent les autres vieux hommes blancs.

Cette fille était si fabuleusement cash que Siobhan eut presque envie de l’embrasser. Au lieu de ça, elle attrapa la main de chacun pour les serrer brièvement tour à tour.

— Écoutez, les amis, je vais juste faite un petit tour aux toilettes, ok ? Je vous laisse régler ça entre vous. – Jamais elle n’avait marché aussi vite en talons.

Environ une heure plus tard, alors que la conversation à laquelle elle participait était en train de s’éteindre d’elle-même – difficile de trouver grand-chose à dire à des gens qu’on ne connaissait pas tant que ça, en vrai –, Siobhan commença à rassembler ses affaires. Son manteau enfilé, sa guitare récupérée derrière la minuscule régie son, elle chercha Clio dans la salle, et la trouva adossée au bar, la mine fatiguée.

— Me dis pas que tu t’en vas ? Non non non, tu t’en vas pas. On va PAPOTER. On se voit jamais. Viens, on va papoter.

Les mots mal articulés ; l’insistance de l’ivrogne prise de mélancolie. Siobhan se retrouva acculée dans un box, et toutes deux laissèrent tomber leurs carcasses fatiguées de porter des talons aiguilles sur une banquette en cuir toute collante.

— Alors, comment va la reine de la fête ?

— Je fais le bilan, Shiv. Je fais le bilan. Toi aussi tu le feras quand ce sera ton tour. Les grands méchants cinquante ans. Je suis toujours allée de l’avant, Shiv. Toute ma vie. J’ai vu d’autres gens tomber en chemin et j’ai continué à avancer, et c’est tout. Bon, je ne dis pas que ça m’a menée à un

succès comme le tien, mais je vois clair. Je vois une longue ligne claire à travers ma vie, toujours avancer avancer avancer, ne jamais s'arrêter. Comme… c'est quoi déjà ces trucs qu'on met aux chevaux pour qu'ils restent concentrés ?

— Des œillères.

— Des œillères. Bon, c'est sûr que j'ai pas eu une brillante carrière, et c'était pas toujours une ligne droite, hein ? Simplement, j'ai jamais perdu le cap. J'ai toujours refusé les compromis. Peut-être que j'aurais dû. Peut-être que j'aurais dû.

Siobhan regarda la pendule au-dessus du bar, se résigna à rater le dernier train pour rentrer.

— Mais tu l'as pas fait, et c'est ce qui fait de toi celle que tu es.

Clio était maintenant à plein régime, vomissant les mots presque avant d'avoir eu le temps de les former.

— J'sais pas, Shiv. J'ai un peu l'impression que toi et moi, on les a toujours ignorés quand ils essayaient de nous écraser. Tu vois des femmes qu'essaient de mener leur barque, et y a toujours une connerie ou une autre qui finit par les mettre hors course, p't-être qu'on les a élevées pour n'avoir aucune ambition, ou bien on leur en a fait passer le goût à coups de trique. Autocensure. Tu vois ce que je veux dire ? Et pourtant c'est pas comme si j'avais eu une enfance stable ou protégée, clairement pas putain, alors je ne sais pas d'où je tiens ça. Ce qui me frappe c'est que c'est un trait super masculin, ce truc qu'on a toi et moi. Je dis pas non plus que cette envie d'aller loin serait liée à je sais pas quel chromosome, hein. Je pense que c'est un truc qu'on a toutes en nous au départ, sauf que la plupart des petites filles, elles sont broyées direct. J'ai vu des femmes brillantes lâcher, parce que c'était trop insécurisant ou qu'y avait trop de misogynie en face, elles pouvaient pas grimper plus haut, ou bien parce qu'elles sont tombées enceintes, ou qu'elles s'angoissaient sur leur horloge biologique… Elles finissent toujours par renoncer, comme si c'était un truc inscrit en elles. Obsolescence programmée, pour laisser place à un modèle plus jeune. Mais pas nous, ma belle.

Siobhan avait eu de nombreuses conversations de ce genre avec Clio au fil des années. Bourrées, dans des bars, en fin de soirée. Elle essayait de se rappeler si elles avaient déjà discuté en étant sobres, mais avait fini par conclure que c'était probablement comme ça que Clio menait la plupart de ses discussions – après tout, Siobhan elle-même avait passé l'essentiel de sa

vie d’adulte à discuter sur ce mode, de longs monologues décousus face auxquels l’autre participant ne pouvait qu’opiner avec force ou crier pour endiguer le flot, essayer de changer sa direction. Elle se prépara à se jeter à l’eau.

— Je sais pas. Moi je le sens, ce truc. Je l’entends, cette petite voix qui essaie de m’accabler discrètement, tous les jours ou presque. Encore plus maintenant, depuis les enfants. J’ai dû lutter en permanence contre ça, dans tout ce que j’ai fait.

— Non, tu te trompes. T’es pas comme ça, toi…

— Et puis ouais, quand t’as dix-neuf ou vingt et un ans et que la terre entière te dit que t’es géniale, que t’es une bombe, bien sûr que t’y crois, et tu trouves ça normal. Mais tous ces gens, ils avaient une idée derrière la tête. Je veux dire, ce petit corps tout mince que j’avais à l’époque, ces petits seins fermes, c’était une monnaie d’échange pour d’autres. J’ai peut-être jamais baisé quelqu’un pour avoir du boulot, mais je suis passée de mains en mains beaucoup plus de fois que je n’ai envie de l’admettre, et quand y avait pas assez de drogues pour oblitérer tout ça, ça a laissé des traces. Enfin merde, ce fameux premier album, c’est avec une photo de mon entre-jambe qu’ils l’ont vendu, chérie. La jaquette de ton single, celle avec le tee-shirt moulant pour “Rise up” ? Et tu me dis que t’as jamais été confrontée à ça ? Arrête un peu, Clio. Toute ta carrière a été jalonnée de mecs qui braillaient pour te faire taire.

— Et je les ai jamais écoutés. C’est ça que je dis. Toi non plus d’ailleurs. C’est pour ça… j’essaie de partager un peu mon expérience, là, tu vois. Entre femmes artistes. Toi et moi, on a ce truc profond en nous, cet élan que les autres femmes ont perdu, je crois.

Une image lointaine s’insinuait peu à peu dans l’esprit de Siobhan. Des poubelles, un lampadaire.

— Clio. J’ai quarante-deux ans, dont plus de vingt à bosser dans la musique. Je suis pas tellement plus jeune que toi, et je suis plus une gamine. Ne me dis pas ce que je suis censée ressentir aujourd’hui. Je suis épuisée, putain, voilà ce que je ressens. Je me suis raconté ce genre de conneries pendant des années, moi aussi : comme quoi j’avais réussi à survivre à cette machine qui nous broie, parce que je devais être plus résistante ou plus maligne que les autres filles, d’une manière ou d’une autre. Et puis j’ai eu quarante ans, et l’intérêt a commencé à se tarir parce que y a moins de gens

qui ont envie de se taper une petite grosse incapable de se débarrasser de ses kilos de grossesse…

— C’est pas des *conneries*, était en train de dire Clio, d’une voix plus forte, au moment où deux mains vinrent se planter de chaque côté du box, les enfermant toutes deux dans cet espace minuscule.

— Mesdames. Qu’est-ce qu’on boit ?

Pas moyen de se débarrasser de ce type, hein ? Siobhan le fusilla du regard. Clio lui jeta un rapide coup d’œil.

— Gin et vin blanc, Neil. Merci.

— Pas les deux mélangés, j’espère ?

Personne ne rit, et il battit en retraite vers le bar désert, hochant la tête en se cherchant une contenance.

— Alors t’es en train de me dire, dit Siobhan, savourant les blancs entre chaque mot, tout en parlant assez vite pour que Clio ne puisse pas reprendre la parole, t’es en train de me dire que tu t’es jamais sentie dominée ni désavantagée parce que t’étais une femme ?

— Pas là-dedans, non. – Elle tapota sa coiffure fixée par des épingles. – Le monde extérieur peut dire ce qu’il veut ; je dors sur mes deux oreilles, parce que je sais que je suis restée fidèle à moi-même. J’ai jamais eu à me compromettre pour quelques miettes de gloire ni rien de ce genre. Ça m’a rendue plus forte, meilleure, et j’en suis super fière, c’est tout ce que je veux dire.

Siobhan se rappela le bruit qu’avait fait ce journaliste dans cette ruelle, des années auparavant. Ce gémissement typique des hommes. Son argumentation n’avait même rien de logique, à bien y repenser, mais manifestement Clio avait besoin de se raconter cette histoire, elle avait eu besoin de réécrire son passé pour parvenir jusqu’ici, à cet instant. Peut-être qu’elle ne se souvenait vraiment pas ? Peut-être que ça ne lui convenait pas de s’en souvenir. Qui sait, songea Siobhan, quelles parts de mon histoire m’échappent ? Laisse-lui donc ça. C’est le jour de son anniversaire. Laisse-la vivre.

Trois verres furent posés brutalement sur la table, histoire de claironner qu’on était là.

— Alors. Mesdames. On passe une bonne soirée ? lança-t-il.

OceanofPDF.com

# IDA

*Euston-Oxenholme, 2011*

Juste avant le départ du train vers le nord, une femme vint s’affaler sur le siège d’en face. Jambes et bras qui volaient dans tous les sens, grands gestes ostentatoires pour ôter sa veste et tasser son sac sous la table. Elle regarda autour d’elle avec mauvaise humeur, visage dur, maquillée comme une voiture volée, lèvres minces et crispées. Elle dégageait une lumière mauvaise, et l’odeur ferreuse du sang flottait entre elles dans le wagon surchauffé ; en voilà une qui a ses coquelicots et qui tient à ce que tout le monde le sache, se dit Ida, levant son magazine un peu plus haut, une piètre barrière entre elles. Elle l’avait acheté précisément pour ça. Jetant un coup d’œil par-dessus, Ida vit que la femme avait sorti un livre qu’elle ne lisait pas, un carnet dans lequel elle n’écrivait pas. Elle tripotait un téléphone et regardait fixement par la fenêtre, le moindre de ses gestes réclamant bruyamment l’attention.

Ida connaissait bien ce genre-là. Sa propre sœur, paix à son âme, était de ce genre-là. Le type de personne qui pompait toute la lumière, reléguait tous les autres au rôle de faire-valoir de leur petit drame personnel. May n’avait jamais rien donné, rien de rien, soixante-douze ans durant. À son enterrement, les gens murmuraient : quelle garce sans cœur, cette Ida, ou peut-être était-elle juste en état de choc, assise au premier rang sans verser la moindre larme. C’était du soulagement, voilà ce que c’était, et puis de toute façon ça ne les regardait pas.

Cette femme voulait Ida. Elle avait une longue histoire à raconter, gorgée d’indignation, pleine de gens qui lui avaient fait du tort, et elle avait besoin qu’Ida reste là, aux petits soins, qu’elle lui tapote l’épaule et convienne que tous ces affronts étaient terribles, terribles. Puis elles arriveraient à Oxenholme et Ida descendrait du train et la femme aurait oublié son visage avant même que les portes ne se soient refermées. Ida n’avait que faire de cette histoire. Elle n’avait absolument que faire de cette femme, et elle était

assez vieille et laide pour savoir qu'on pouvait résister à ces gens, quand ils vous réclamaient à cor et à cri, même en pleine détresse émotionnelle, et ne pas se sentir coupable après coup. Ida était munie de sa jolie valise toute neuve, coiffée de frais, et elle filait en week-end spa déniché en super promo au dos de l'*Express*. Elle allait descendre du train, et ne plus repenser à cette femme, même si ça impliquait de relire les mêmes histoires affreuses d'incestes, de divorces de stars et de kystes monstrueux gros comme des ballons de foot pendant l'intégralité des trois heures de trajet. Pas question de baisser ce magazine.

Cela fonctionna plutôt bien pendant la première demi-heure, grosso modo. La femme pestait bruyamment, essayait de gagner du terrain à coups d'interjections formulées avec un léger accent écossais étonnamment charmant. "Voilà le contrôleur." "Vous n'auriez pas la monnaie sur un billet de cinq, dites ?" Ida grognait tantôt par-dessus, tantôt par-dessous son bouclier. Tu m'as prise pour une gentille vieille dame, ma petite, mais tu te trompes, se dit-elle. T'aurais mieux fait de me croiser quand j'étais une gentille jeune fille.

Ils quittaient tout juste la gare de Crewe quand le téléphone de la femme sonna, faisant soudain résonner quelques notes de musique classique ou d'un autre morceau qu'Ida avait déjà entendu quelque part. Pas désagréable. Elle faillit se mettre à découvert pour signaler que c'était l'espace *tranquillité* ici, mais se reprit juste à temps.

"Oui c'est moi. Euh, vingt-deux-soixante-sept-vingt-cinq-quarante-quatre. Oui. D'accord. Ok. S'il vous plaît."

…

"Non."

…

"Donc il n'y a aucune chance que ça puisse…"

…

"Je suis là, je suis là. Je… je digère la nouvelle, c'est tout."

…

"Non, là je suis en route vers le nord. C'est l'anniversaire de ma mère. Est-ce que je dois…"

…

"C'est juste. Est-ce que vous pouvez… Y a pas… Y a pas… Y a vraiment pas moyen que ça change ou encore une mini mini mini chance

que ça continue ?”

…

“Ouais je peux ouais non d’accord je vais…”

…

“Oui. Merci. D’accord. Merci. Oui. Merci.”

La femme ne semblait pas bouger. Elle avait relevé son propre bouclier invisible, ne voulait plus d’Ida. N’avait plus conscience de la présence d’Ida.

Ida se risqua à baisser le magazine. La femme avait les yeux rivés sur la table. Sa main gauche y était posée, ouverte, paume vers le haut, pas de bague, mais elle ne la regardait pas vraiment. Tout en douceur et en rapidité, Ida parvint à s’extraire de son siège, veillant à ne pas frôler les jambes de la femme. Elle avait toujours adoré la sensation de traverser un wagon de train à contre-courant du sens de marche, la force qui s’exerçait sur son corps exposé au risque d’un faux pas. Les gens voyaient venir la gentille vieille dame qui s’accrochait aux poignées pour progresser de siège en siège, et s’écartaient de l’allée sans croiser son regard. Dans ce que le chef de train avait eu la coquetterie de nommer “le wagon-restaurant”, bien que “cafétéria crasseuse avec trois sandwichs et un frigo à bière” soit sans doute plus près de la vérité, un homme en uniforme au visage affaissé lui adressa un grognement, tout en aspergeant d’eau chaude des sachets de thé.

— Vous n’avez pas idée de la journée que je me tape, ma petite dame.

— Non, répondit-elle, en lui tendant le montant exact et en tournant vers lui un visage hermétique. Sans doute pas.

De retour à son siège, elle poussa doucement la deuxième tasse à travers la table, en direction de la femme, qui était toujours exactement dans la même position, et se prépara à une conversation qu’elle avait déjà eue deux fois auparavant, et connaîtrait encore une dernière fois dans sa vie.

— Il y a du sucre dedans, dit-elle. Pour le choc.

La femme hocha lentement la tête, et enroula ses mains autour de la protection en carton.

— J’ai perdu mon bébé, dit-elle.

— C’est ce que j’ai cru comprendre, répondit Ida.

Cela rompit la digue, et les larmes commencèrent à couler.

— Le thé, ça aide un peu, dit Ida. Enfin, rien ne peut vraiment aider. Pas maintenant. Et pas avant au moins plusieurs mois, mon chou, je vais être franche avec vous. Mais prenez une gorgée de thé. La chaleur et le sucre vont déjà vous permettre de reprendre vos esprits.

La femme hocha la tête.

— Combien de temps ? demanda Ida.

— Huit semaines, répondit-elle. Je ne l'ai appris que le mois dernier.

— Est-ce qu'il était prévu ?

— Non. Mon Dieu non. Je croyais avoir réussi à évi… Enfin bon. Je ne suis plus tout à fait de prime jeunesse, hein.

— Hum. La "jeunesse", c'est très relatif, fit Ida.

La femme faillit sourire.

— C'est votre premier ?

Elle acquiesça, puis quelque chose lui revint, et elle secoua la tête.

— Je saigne. Ça fait un moment que je saigne. C'est comme ça que j'ai su. J'ai fait des examens – mais ils pensaient que ça tenait. Les chiffres augmentaient, mais maintenant ils ont baissé. Trop. Ils ont trop baissé.

— Et ils vous disent… quoi ? D'attendre que ça passe ?

— De laisser ce truc mourir, c'est tout. Je dois simplement continuer à mener ma vie, et ça va continuer à mourir, et à la fin les chiffres me diront que c'est vraiment mort. J'aurais peut-être besoin d'antibiotiques aussi, pour le… Pour le combattre. Pour pousser mon corps à l'évacuer. Comme une infection. Je ne savais même pas si j'en voulais. J'envisageais de m'en débarrasser. Et puis je me suis dit, s'il est parvenu à s'imposer malgré mes vieux ovaires et une capote, il doit y avoir une force derrière, vous savez, genre peut-être que ça devait arriver. Mais non. Mais non. Petit… lâcheur… de merde, hein ? Désolée pour les gros mots.

Ida chassa le mot d'un geste de la main, puis ramena celle-ci sur la table et la posa tout près du poignet de son interlocutrice.

— Ma dernière, c'était à quarante-six ans. J'ai cru que c'était la ménopause. Un sale petit post-scriptum pour conclure vingt ans de ma vie.

— Votre dernière ?

— Il y en a eu cinq. – La femme déglutit. – Je vous raconte ça parce que dans les prochains mois vous allez vous rendre compte que personne n'abordera jamais le sujet avec vous. Jamais. Ça arrive à tellement de femmes, et elles se taisent toutes, elles gardent tout ça pour elle. Ah, je ne sais pas pourquoi. Peut-être qu'on a juste pas envie d'ennuyer les gens avec

ça. Parce qu'il s'agit de sang, de mort et, enfin vous voyez, de nos parties intimes, et personne n'a envie de penser à ces choses. Ce n'est pas sympa pour les gens. Enfin bref, vous allez voir que le silence qui entoure tout ça est très dur, mon chou. Vraiment très dur. Au moins comme ça vous êtes préparée.

— Je n'imagine même pas devoir en surmonter cinq. Je n'imagine même pas surmonter celle-là.

— Ça n'est pas devenu plus facile ; j'ai changé pour m'adapter. On a changé, mon mari et moi.

La femme tressaillit légèrement, et Ida se dit qu'elle ne poserait pas de questions.

Elle poursuivit.

— Il le voulait plus que moi, au début en tout cas. Il a cessé d'espérer à peu près au moment de la troisième, mais j'étais déterminée à prouver que j'en étais capable. J'avais besoin d'une victoire sur mon corps, ou sur Dieu, ou le destin ou je ne sais quoi. Une jeune idiote naïve, voilà ce que j'étais. J'aurais dû me contenter d'accepter, c'est ce que je me suis dit plus tard. Adopter, quelque chose comme ça. La dernière l'a brisé.

Elle laissa un blanc entre elles, un geste de politesse. La femme termina son thé et reposa sa tasse.

— Mon copain ne sait pas.

Un copain, donc.

— Il est… On a eu toutes ces discussions genre, dis donc, on a de la chance, hein, aucun de nous ne veut d'enfants, tout ce que ça ferait, en gros, c'est nous empêcher de mener notre vie comme on veut. Elle est pas super, notre vie ? Et c'est vrai. C'est vrai. Mais je pense… Je n'ai pas vraiment envie d'y penser, mais si je suis sincère, ça a toujours été là… Il a quatorze ans de moins que moi, vous voyez. Et on reste discrets, à cause de sa famille et de ses fans et tout ça, un ramassis de conneries. Mais je crois que, si ça arrivait, je crois qu'il n'y a rien qui le ferait fuir plus vite qu'un bébé qui l'enchaîne à cette loque que vous avez en face de vous. Peu importe le nombre de fois où il me répète le contraire, et je lui demande pas ça. Pas du tout. Je ne suis pas une de ces connasses en manque d'affection – désolée – toujours en train d'asticoter leur homme, dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que tu m'aimes. Et pourtant, c'est là.

Ida acquiesça, une rapide pression de la main, qu'elle remit ensuite sous la table. La femme se détourna et appuya son visage contre la fenêtre un

moment, agitée de sanglots intermittents.

— L'autre chose à laquelle il faut que vous soyez préparée, c'est la manière dont ça va revenir vous hanter, reprit Ida, après avoir marqué une pause. Dans quelques mois, peut-être même des années, vous pourrez vous dire que ça va. Vous aurez peut-être cessé d'y penser tous les jours, vous serez peut-être passée à autre chose. Et puis vous verrez un truc à la télé, ou ce sera peut-être quelque chose que votre corps fera, et tout ça vous reviendra en pleine figure. Souvent au pire moment. Quand vous êtes au boulot. Quand vous faites la queue à la poste. Chaque fois que votre cerveau est à court d'énergie et n'a rien d'autre pour se distraire. Mais ce truc-là, ça s'améliore avec les années. Typiquement une phrase de vieille folle, mais le temps guérit vraiment bien les choses, dans ce genre de cas. Ça aussi, je tiens à ce que vous le sachiez.

— Mais il faut que je m'en remette. J'en ai jamais voulu. Jamais. J'ai même divorcé parce que j'en ai jamais voulu… Ce qui m'a bien rendu service, c'est sûr. Mais quand même. La maternité, c'est pas mon truc. C'est pas moi, c'est tout. Ça n'a aucun sens.

— Aucune importance, tout ça. C'est un traumatisme physique. Ça se passe dans votre corps, il vous inonde d'hormones, et elles sont en train de déchaîner toutes ces émotions. Pour le moment, il n'y a qu'à attendre que ça passe. Trouvez-vous un refuge pour ce soir – je vous ai entendue dire que vous alliez rendre visite à votre mère ?

La femme renifla.

— C'est pas elle qui va m'aider. C'est sans doute la dernière personne à aller voir dans une telle situation. Ha ! Avec ce genre de brillant exemple de maternité rayonnante, putain – désolée –, pas étonnant que j'aie pas voulu de gosses, hein. C'est même pas son vrai anniversaire – c'était la semaine dernière. Elle refuse que je l'invite à dîner le vrai jour de son anniversaire parce qu'elle a toujours un truc prévu avec son mari et ses potes. Et on doit se retrouver dans une grande ville loin de l'endroit où elle vit réellement, parce qu'elle a honte de moi. C'est ce qu'elle me dit. Chaque fois. Ouais, ça va vraiment me mettre du baume au cœur.

Ida réfléchit un instant.

— Vous savez ce que je ferais ? Je décalerais le rendez-vous d'un soir. Parfois, j'aime bien me payer une nuit d'hôtel. Un très gros, ceux qui appartiennent à des grandes chaînes. Avec un spa, peut-être. Un endroit où personne ne vous connaît, et où il y a des gens à disposition pour vous

apporter ce que vous voulez et vous appeler Miss-peu-importe-votre-nom. Ils vous donnent une jolie chambre toute propre avec une porte que vous pouvez refermer derrière vous et un grand peignoir à enfiler. Et cette chambre est à vous pour la nuit, vous en faites ce que vous voulez. Vous allez devoir dépenser un peu d'argent, par contre.

La femme suivit le regard d'Ida qui glissait sur son jean déchiré, son sac à dos élimé et son vernis à ongles écaillé, et parvint à esquisser quelque chose qui ressemblait davantage à un sourire.

— Me suis jamais sentie trop à ma place dans ce genre d'endroit.

— Alors c'est parce que vous n'êtes jamais allée dans ce genre d'endroit. Vous décrochez le téléphone – ce sera sûrement un Polonais ou quelqu'un d'un pays comme ça, parce que apparemment il n'y a plus un seul Britannique qui travaille dans les hôtels, de nos jours – et vous lui dites que vous voulez un steak frites, par exemple, et un verre de sherry. Tout ce qui vous fera plaisir. Et ça arrive devant votre porte. Et vous pouvez manger ça dans un grand lit, ou dans un bain moussant. Tout l'intérêt de ces endroits, c'est qu'ils sont anonymes et que personne ne pose de questions. En fait ces gens sont payés pour vous servir – vous n'avez même pas besoin de les remercier.

Vous pourriez même sûrement les insulter si ça vous chante, vu comme ça semble vous venir naturellement, songea-t-elle, sans le dire.

— C'est ce que je m'apprête moi-même à faire. Week-end spa dans le Lake District. Je viens d'enterrer ma sœur – non, ne dites pas que vous êtes désolée. Vous ne l'êtes pas, je ne le suis pas, et ce n'est pas grave. Organiser un enterrement c'est beaucoup de boulot, alors je vais dans un joli coin reculé, payer une jeune personne étrangère pour m'enduire de boue des fonds marins, ou peu importe comment ils appellent ça, et m'apporter un verre de champagne. Vous avez déjà fait ce genre de trucs ? Non ? Eh bien vous ratez quelque chose. Il existe tout un univers conçu pour prendre votre argent et vous dorloter en retour. Ça ne réglera rien de toute cette histoire, mon chou, mais ça vous aidera à commencer à la dépasser. Si vous voulez l'avis d'une vieille folle.

Elles se perdirent dans le silence jusqu'à l'annonce – mesdames et messieurs, nous entrerons bientôt en gare d'Oxenholme. La femme leva les yeux, alors qu'Ida commençait à rassembler ses affaires. De grands yeux perdus. Ida enfila son manteau et se pencha.

— Pas ici – celui-ci, c’est le mien – mais vous n’avez qu’à descendre au prochain arrêt ! Penrith ou Carlisle, ce que vous voulez. Allez à la station de taxis, demandez au chauffeur de vous amener à l’hôtel le plus cher du coin.

La femme haussa légèrement les épaules.

— Oh, pour l’amour du ciel, fit Ida. Elle attrapa son porte-monnaie et sortit cinq billets de vingt, les poussa à travers la table. – Il vous faudra plus que ça, mais c’est un bon début.

— Je ne peux pas…

— Eh bien, je ne les reprendrai pas, alors c’est soit vous, soit un bon gros pourboire pour ce petit malappris de contrôleur. Allez-y.

— Pourquoi est-ce que vous… ?

— Parce que le silence, mon chou. Parce que je connais le silence.

La femme cligna des yeux.

— Merci. Merci beaucoup. Je ne trouve pas que vous soyez une vieille folle, au passage.

— Tant mieux, dit Ida. Elle tira la petite poignée de sa nouvelle valise toute chic et descendit du train. Elle pensa à cette femme en train de se faire couler un bon bain, à la sensation des muscles se relâchant dans l’eau chaude. C’était peut-être ça, la personne qu’elle serait désormais, après May, après Reg, pour les vingt prochaines années ou quel que soit le temps que Dieu voudrait bien lui accorder. Ce n’était pas désagréable.

*OceanofPDF.com*

# DONALD

*Glasgow et Achiltibuie, 2003-2004*

Concert au pub, avec Phil et Aly, à Glasgow. Morna était descendue avec lui ; ils profitaient de l'occasion pour s'offrir des vacances en se payant un bel hôtel. Ça leur tiendrait lieu de lune de miel jusqu'à ce qu'ils puissent s'offrir un séjour à l'étranger en bonne et due forme. Le lendemain, ils iraient visiter ce grand musée, ils s'accorderaient peut-être un dîner romantique, et Morna avait des vues sur quelques boutiques.

Il y avait une minuscule estrade, et une lumière plus vive que ce à quoi il était habitué ; seul le contour des têtes hochées à l'unisson lui indiquait que le pub était bondé. Un crétin tout devant n'arrêtait pas de brailler "Hooooooou" avec un accent américain surjoué.

Plus tard, quand la tête d'affiche s'empara de la scène, le crétin s'approcha. Les dents jaunes, un côté un peu négligé, les yeux délavés par un excès de soleil. Une forme de détresse camouflée par un sourire féroce, le haut du crâne presque entièrement chauve. Sans sa barbe aux éclats d'argent au milieu de l'auburn plus foncé mais toujours éblouissant, Donald ne l'aurait pas reconnu.

— Mon frère, dit-il en tendant les bras. – Un truc d'Américain. Ils ne s'étaient jamais appelés comme ça. – T'es rudement dur à trouver, Donald Bain. Rudement dur. Et pourtant on fait pas plus doux que toi.

Donald attira Malcolm contre lui, le serra plus fort que jamais, maintenant que c'était sans risque.

— Tu as aimé cet homme pendant longtemps, lui dirait Morna, la veille de l'enterrement. Bien avant que j'arrive dans ta vie. Reconnais-le. Ce n'est pas grave.

Malcolm sentait la sueur, la terre, la pisse et le whisky, une odeur qui se dégageait principalement de l'énorme pull marin crasseux dont il s'était accoutré.

— Ce vieux Malcolm. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Dans ce pub, ou en Écosse ? – Il rit trop fort de sa blague.

— En Écosse. Rien d'exceptionnel à voir Malcolm Campbell dans un bar. Allez, viens par ici. Tu vas tout me raconter. Et il faut que je te présente ma femme.

— Ta *femme* ? gloussa Malcolm, un son déplaisant. Ok, ok, mon frère.

Craignant vaguement une interjection des amis que Malcolm ne s'était clairement pas faits dans la foule, Donald l'emmena rapidement à l'autre bout du pub, vers la table où Morna s'était réfugiée, encore devant son premier gin-tonic.

— Morna. Ma chérie. Tu me croiras jamais – voici Malcolm. Malcolm Campbell.

— Ton Malcolm ?

— *Aye*. Il est là. Oui, bon, évidemment qu'il est là. Assieds-toi, Malcolm.

Sentant que Morna était loin d'être envoûtée, Malcolm concentra sur elle les restes encore impressionnants de son charme pendant la demi-heure qui suivit. C'était quelque chose qui avait toujours épaté Donald quand ils étaient jeunes, cette façon qu'avait Malcolm de savoir rallier à sa cause les esprits les plus réticents quand il s'y mettait. Aujourd'hui, il ne voyait plus que des gesticulations désespérées. Malcolm ne pouvait tout bonnement pas supporter de voir quelqu'un à proximité immédiate qui restait insensible à sa personne. Donald trouva ça triste, d'être toujours aussi paranoïaque, d'avoir un tel besoin d'approbation, à leur âge.

Peu à peu, verre après verre, l'histoire prit forme. Anouli avait fini par mettre Malcolm à la porte après quinze ans de tournées, de concerts, de disputes et de picole. Donald était impressionné : il n'aurait jamais parié que cette relation-là allait durer plus que les autres histoires de Malcolm. N'ayant pas réussi à se faire un nom en dehors de la légende d'Anouli, Malcolm avait roulé sa bosse dans le circuit bluegrass-folk du Kentucky pendant un moment, puis il avait sauté dans un bus Greyhound et, à lire entre les lignes, il avait mené une vie de vagabond. Il évoqua Hank Williams et Bob Dylan, les trains attrapés au vol, la camaraderie de la route et la noble tradition américaine de l'errance ; Donald et Morna entendirent dormir sur des pas de porte, manger dans la rue, aller à la soupe populaire. On avait fini par le conduire à l'hôpital après une crise cardiaque et, comme il était incapable de payer la facture, on avait découvert que son visa avait expiré depuis belle lurette.

— Expulsé de force, annonça-t-il avec une certaine fierté. Donc je suis revenu à Glasgow et j'ai décidé de vivre aux crochets de la sécu !

Morna lança un regard à Donald.

— Malcolm, où est-ce que tu loges, en ce moment ?

Il agita la main.

— Chez des gens bien.

— Ok, dit Morna. Bon, je vais me refaire une beauté.

— Tu ne peux pas avoir l'air plus ravissante, ma belle, crois-moi.

Venant de n'importe qui d'autre, la réplique serait tombée à plat, mais Donald fut stupéfait de voir sa stoïque Morna minauder légèrement en s'éloignant. Le clochard céleste reporta ses yeux pâles, soudain pleins de détermination, sur Donald.

— Un sacré bout de femme, que t'as dégoté là. J'espère que tu le prendras pas mal si je dis que je suis surpris de te voir, euh… casé. J'ai toujours cru que… *Ach*, peu importe, vieux. Peu importe. Alors, dis-moi. Elle est où, ma petite ? Ma fille, la grande célébrité ? Oh, *aye*, je sais tout sur elle. C'est pas qu'elle ait fait les gros titres aux States, mais ma sœur m'a écrit quand elle a sorti son tube, et je suis allé sur Internet à la bibliothèque il y a un moment. Incroyable, ces trucs qu'on fait aujourd'hui, hein. Mais personne a l'air de savoir où elle est maintenant. Sa mère, cette sale garce, a pas voulu m'aider, et si tu veux mon avis, je pense qu'elle en a pas la moindre idée.

— Cliodhna et Eileen se sont disputées quand elle devait avoir seize ans, c'est vrai, dit Donald lentement, sentant le pub se refermer sur lui, l'atmosphère devenir brûlante autour de son cou. Je sais pas si elles ont encore beaucoup de contacts.

— Je le savais !

Les yeux de Malcolm s'illuminèrent du triomphe de sa victoire, même après des dizaines d'années. Les affronts qu'Eileen lui avait fait subir n'étaient clairement pas pardonnés.

— J'en étais sûr. Et mon petit doigt me dit que tu dois être la seule personne à savoir comment la retrouver. Je suis tombé sur un article où elle parle d'une tournée avec son oncle Donnie. L'homme qui lui a appris tout ce qu'elle sait sur la musique. Tout ce qu'elle sait.

Donald inspira. Bien sûr. Malcolm avait une idée derrière la tête. Évidemment.

— Ça fait des années que j'ai pas vu Clio, Malcolm. Elle donne des nouvelles quand ça lui chante. Elle fait les choses à sa façon. Aux dernières nouvelles, elle habitait à Londres. Elle est active, cette fille. La politique, tout ça. Elle va toujours à des manifs et à tous ces trucs-là – j'ai dû aller payer sa caution plusieurs fois. Elle est pas près de se ranger. – Il leva son verre. – Comme son papa, tiens.

— Pfff. La politique. C'est les conneries de sa mère, ça. J'avais espéré… Je m'étais dit que t'aurais pu lui sortir ça de la tête.

Il y avait dans ses propos une note accusatrice que Donald se sentit incapable de tolérer.

— Ben, je l'ai recueillie à seize ans, je lui ai fait prendre des cours de musique, je l'ai aidée à rentrer à la fac, je lui ai dégoté ses premiers concerts. J'étais pas obligé de faire tout ça. Je suis même pas officiellement son parrain.

— Et je te remercie pour ça, Donald. Vraiment, je…

— On va pas encore avoir cette conversation, Malcolm. Pas vingt ans après. Je vais juste te dire que si t'avais voulu avoir la moindre influence sur la vie de ta fille, tu aurais dû être là. C'est une femme bien, Cliodhna. Elle est forte et honnête, et elle dit ce qu'elle pense, elle a une voix fabuleuse, et elle essaie de changer les choses dans le monde. N'importe quel père serait fier d'avoir une fille pareille, même si elle n'a pas un mode de vie, comment dire, conventionnel.

— Donald. Donald. Je veux juste la voir. Dis-moi comment. S'il te plaît.

Son visage s'était affaissé. Les grands airs, le charme, la façade : disparus. Malcolm était seul et perdu, en détresse, terriblement en détresse. Donald remarqua que sa peau était cireuse, ses yeux voilés par une pellicule grisâtre.

— Combien de temps il te reste, Malcolm ?

Ils restèrent immobiles une seconde.

— On m'a dit huit mois. Peut-être.

Morna était restée plantée derrière eux, elle ne voulait pas déranger. Sur ces mots, elle récupéra aussitôt sa place.

— Bon. Tu vas repartir pour le nord avec nous demain, Malcolm, à moins que tu aies autre chose de prévu ? On a quelques chambres, et on est hors saison. Tu pourras donner un coup de main à Donald pour bricoler, et vous pourriez faire une petite jam-session au pub de temps en temps ? Ça

plaît bien aux gens, ça. Tu dors où ce soir, dis-moi ? Donald, je crois qu'on pourrait prendre une chambre d'hôtel à Malcolm, non ? Peut-être pas au même que nous, mais dans le quartier. Tu vas te prendre un bon petit-déjeuner, et on vient te chercher vers dix heures. Alors, c'est oui ?

Donald regarda cette femme, ce miracle vivant, et voulut s'enfouir en elle, la soulever au-dessus des épaules de la foule, publier une annonce dans le journal en son honneur.

— Tu es sûre, ma chérie ? demanda-t-il plus tard dans la soirée, tandis qu'ils se blottissaient ensemble dans les grands draps propres du lit d'hôtel. Ça va pas être facile. S'occuper d'un malade, c'est jamais simple, et ça va pas être le plus patient des patients.

— Donald Bain. Est-ce que tu ne m'as pas toujours dit que cet homme était plus ta famille que ta famille ? Même après tout ce qu'il a fait, on prend soin de sa famille. C'est comme ça.

Donald fut surpris de trouver Malcolm assis là le lendemain matin, sur les marches du bed & breakfast qu'ils lui avaient déniché, un sac plastique froissé à ses pieds. Il avait pris une douche, et il avait enfilé le nouveau pull que Morna lui avait acheté (sa seule séance de shopping dans la grande ville, en définitive), docile comme un agneau. Pendant le trajet vers le nord, il passa le plus clair de son temps à dormir sur la banquette arrière, à part quand telle ou telle chanson à l'autoradio le tirait de sa léthargie et qu'il chantait dans sa barbe d'une voix qui n'avait pas perdu ses harmonies mélodieuses.

Il n'existe aucun enregistrement de Malcolm Cambpell en train de chanter. Donald avait pensé qu'Anouli aurait peut-être quelque chose, ne serait-ce qu'une live-session où il aurait fait les chœurs, mais elle finit par lui répondre, des semaines après qu'il l'eut contactée via son label, qu'il ne restait plus rien. Elle avait détruit des chansons sur lesquelles ils avaient travaillé ensemble après l'avoir jeté à la porte. Un accès de rage alcoolisée. Les furies de l'enfer, c'est rien à côté d'une femme humiliée, hein ? Oh mon Dieu, j'arrive pas à croire qu'il nous ait quittés, avait-elle dit.

Donald s'était réveillé avec un besoin puissant de sortir de la maison ce jour-là. Les murs sentaient la maladie, et ils ne pouvaient pas ouvrir les fenêtres à cause des courants d'air. Il entendait Morna en bas, la radio allumée tandis qu'elle s'affairait dans la cuisine. Il enfila le pantalon qu'il

portait la veille par-dessus son pyjama, passa discrètement devant la porte de Malcolm.

— Je sors, chérie.

— Tu sors ? Tu n'as rien de prévu aujourd'hui, si ?

— Non, non. J'ai juste besoin de prendre l'air.

— Bon, attends un peu et je te prépare un petit-déjeuner rapide, alors.

— Ça va aller. Je n'ai pas très faim.

— Prends au moins un bout de pain pour là-haut, d'accord ?

Il le prit pour la rassurer plus qu'autre chose, et elle n'ajouta rien, lui adressa un signe de la main à la fenêtre. Peut-être était-ce parce qu'ils s'étaient trouvés sur le tard, mais Morna et lui avaient toujours su se laisser un peu d'espace lorsque c'était nécessaire. Ses doigts se refermèrent sur le pain, enveloppé dans une serviette à l'intérieur de la poche de sa veste, et il commença à le rompre en morceaux sur le chemin.

La veille au soir, Malcolm était d'humeur silencieuse. Ils avaient veillé au coin du feu après que Morna fut allée se coucher, une couverture sur les genoux comme les vieux que leurs pères n'avaient jamais pu être. Donald se levait de temps à autre pour changer de disque – il passait de vieilles chansons de leurs contemporains – jusqu'à ce que Malcolm lui demande d'arrêter.

— Je ne veux pas utiliser mes oreilles ce soir, Donald Bain.

Et ils étaient donc restés comme ça. Donald avait un peu somnolé, mais Malcolm avait gardé les yeux ouverts. Enfin, Donald s'était levé de sa chaise et avait dit, doucement :

— Ça va être l'heure de dormir, Malcolm.

Malcolm avait hoché la tête, avait mis une éternité pour soulever sa maigre carcasse, et il avait passé la porte d'un pas traînant sans un regard en arrière.

— Bon, ben, bonne nuit, alors, avait lancé Donald dans son dos en allant éteindre les braises.

Le lendemain matin, son pain en poche, il passa des heures dehors, à remonter les contreforts de Stac Pollaidh. Ses pieds empruntaient des sentiers connus sans qu'il ait besoin de les diriger.

Alors qu'il revenait dans la vallée, il se mit à pleuvoir. Ce genre de bruine légère, qui vous trempe jusqu'à l'os avant que vous ne l'ayez vraiment remarquée. Oh, il méritait bien pire pour sa lâcheté. Tout seul au milieu de la lande, à se cacher. Pendant qu'il laissait la pauvre Morna se

coltiner tout ça. Bah, n'était-ce pas un travail de femme ? Soigner, essuyer, tout ce qui touchait au corps. Morna avait élevé trois enfants. Elle avait la patience et le cran pour ce métier. Elle n'était pas femme à quitter une maison en courant à cause d'un foutu pressentiment. Voilà le genre de personne qu'on voudrait avoir auprès de son lit de mort, non ? Solide. Dévouée. Peut-être qu'il se trompait. Peut-être qu'il allait rentrer à la maison et que Morna et Malcolm seraient assis à la table de la cuisine, devant une tasse de thé.

Il avait fait une chaleur torride, l'été de leurs douze ans, l'île était dorée et turquoise dans le souvenir de Donald. Ils tâchaient tous les deux d'avoir fini de travailler à quatorze heures, Malcolm à la ferme, Donald aux casiers de pêche, expédiant la liste des corvées du jour afin de se retrouver au calvaire, courir jusqu'aux rochers, se déshabiller et se jeter depuis le promontoire. Le truc était de calculer leur coup de manière à toucher l'eau au même moment, la force de leurs deux corps maigrelets créant par ricochet un bruit étourdissant autour de leur tête quand ils plongeaient sous la surface. Puis il y avait quelques secondes de panique, les battements de pieds et de mains frénétiques pour remonter en surface, la lutte contre le courant et contre cette part mystérieuse en vous qui voulait rester en bas et se laisser emporter. Puis la bouffée d'air, le cri étouffé, le retour à soi. Et Malcolm qui crachait, inspirait, riait. Les bras humides s'enroulaient autour des nuques, aux prises avec eux-mêmes et la marée, ils s'enfonçaient la tête sous l'eau, nageaient sur place jusqu'à ce qu'un des deux reparte vers la petite plage, et c'était alors la course, à la nage puis à pied, jusqu'au sommet du rocher. Toucher la mort de près pour le frisson, la résurrection. Comme une répétition générale.

Les premières fois, Donald avait eu peur de se lancer.

— Ma mère a vu un garçon mourir ici. Elle nous a fait promettre à tous de jamais s'approcher du bord. Faut jamais rompre une promesse faite à sa mère. Malcolm. Attends !

— C'est des superstitions de bonne femme, cria Malcolm, déjà nu, qui prenait de l'élan sur le rocher.

— Je suis sérieux, Malcolm. Tu vas te noyer.

— T'es qu'une mauviette, Donald Bain !

Et il disparut par-dessus le rebord, agitant ses bras maigrichons tel un oisillon aux abois. Malcolm était plus grand que lui à l'époque, mais à cet

instant précis Donald fut frappé de voir à quel point il paraissait petit. Donald courut jusqu'au bord du rocher, s'étendit prudemment à plat ventre, et pencha la tête par-dessus le vide. Le cercle concentrique formait une mire indiquant l'endroit où devait se trouver Malcolm, mais il se dissipa rapidement. Quelques bulles se formèrent en surface, puis plus rien. La panique frappa Donald à l'estomac, lui tordit les boyaux.

— Malcolm ? Malcolm ! cria-t-il tout en sachant que personne ne pouvait l'entendre. Sa respiration était saccadée. Il n'allait pas pleurer, juste au cas où. Non.

Il ne se passa sûrement pas plus de quelques secondes avant que les bulles reviennent, avant que la tête de Malcolm fende la surface, ses cheveux luisants plaqués sur son crâne semblables à du sable mouillé, le visage rougi, dans une quinte de toux. Il tendit le cou vers la paroi rocheuse et se mit à rire, sortit une main de l'eau et fit un doigt d'honneur à Donald.

— T'es un vrai salopard, Malcolm Campbell, lui cria Donald d'en haut.

— Et toi t'es une mauviette. Allez, viens. MAU-VIETTE ! MAU-VIETTE ! MAU-VIETTE !

Retour à la maison. Il posa sa main sur la poignée de la porte et s'interrompit, momentanément surpris par sa vieille peau flasque. À l'intérieur, la maison l'entoura de vide. Il y avait un mot sur la table de la cuisine. Il le prit, compta jusqu'à trois dans sa barbe avant de le tourner.

> *D,*
> *Ishbel est en train d'accoucher ! Je pars pour Inverness, je vais être grand-mère. Il y a de la soupe dans la marmite, je t'appelle dès que j'ai du nouveau.*
> *Bisous*
> *M*

Donald grimpa les marches à une vitesse qu'il n'avait pas atteinte depuis des années.

Au premier coup d'œil, il crut que la chambre était vide, jusqu'à remarquer les doigts sur le lit. Malcolm était affalé par terre de l'autre côté, une main tendue contre la commode, sûrement pour se relever. Il dégageait

une odeur puissante et étrange. Il était mort, et il était mort seul, en tombant du lit, en souffrance.

Donald recueillit le corps contre lui, le ramena vers sa poitrine, puis le déposa délicatement sur le lit, en position fœtale. Il ne voulait pas regarder le visage. Il voulait que Morna, ou quelqu'un d'autre, n'importe qui, soit là pour s'en occuper.

Bien fait pour toi, pensa-t-il. Tu mérites pas mieux, mauviette.

— C'est un peu comme s'il avait baissé les bras, déclara la médecin. J'ai déjà vu ça, chez des patients qui savent qu'ils sont en phase terminale. Le poids émotionnel peut être lourd à porter, et on peut avoir l'impression qu'ils accélèrent les choses, qu'ils embrassent leur destin. Même quand le corps pourrait tenir quelques mois de plus, si la volonté n'est plus là… Ça ressemble souvent à une délivrance.

Ça. Ça. Elle lui tapota le bras maladroitement, essayant de lui transmettre un peu de réconfort. Donald pensa à la main qui agrippait les draps pour se redresser. Si c'était vrai, Malcolm avait changé d'avis. Il ne dit rien. Le simple effort de passer l'appel pour faire venir la femme l'avait vidé de ses forces.

— Vous avez quelqu'un qui pourra être auprès de vous cette nuit ?

— Oui, oui. Ma femme sera rentrée ce soir, j'en suis sûr.

Elle signa les papiers et se laissa raccompagner à la porte.

Morna téléphona à vingt et une heures, éplorée et épuisée. Ishbel avait eu de sévères complications, et on avait dû l'ouvrir en urgence pour sortir le bébé, à moitié suffocant, en salle d'opération. Tous deux étaient gardés dans des services séparés.

— Elle peut même pas être avec son bébé. Elle a perdu beaucoup de sang et le petit doit rester en couveuse. Elle était trop faible même pour pleurer. Ils la laissent pas être avec son bébé.

Il ne pouvait pas en rajouter à cette charge. Il ne pouvait pas. Et pourtant, il entendit les mots sortir de sa bouche malgré tout.

— Sinon, Malcolm est mort aujourd'hui.

Comme s'il lui racontait un ragot du village.

— Quoi ? Quoi ? Oh, Donald. Quand ?

— Entre le moment où tu es partie et celui où je suis rentré. La toubib dit qu'il a tout simplement renoncé.

— Je ne… Oh, mon chéri. Mon Dieu, je ne peux pas rentrer ce soir. Je dois rester ici. Est-ce que tu vas… Tu peux aller prendre une chambre ailleurs ? Il ne faut pas que tu sois seul. Oh mon Dieu, oh mon Dieu.

Il aurait dû la boucler, vieil imbécile.

— Non, non. Ça va aller, ça va aller. Ne t'en fais pas pour moi. Concentre-toi sur le bébé.

— Est-ce que sa sœur va venir ? C'est une affaire de famille, maintenant. Ne fais pas ça tout seul, mon chéri.

La sœur de Malcolm, Elspeth, débarqua le lendemain. Elle apporta une liste avec elle, organisa la venue des pompes funèbres moins d'une demi-heure après son arrivée, emplit la maison de ses mouvements brusques ; manifestement, elle n'avait pas de temps à consacrer à ce malheureux incident. Elle n'eut pas la moindre considération pour leur enfance partagée, ne lui accorda pas plus d'importance qu'à une vague connaissance. Clairement, lui et Malcolm étaient désormais des moutons noirs sur l'île.

— Et sa fille ? La petite. Machine, là. Faut la prévenir. Tu l'as fait ? Tu veux que je m'en occupe ?

— Non, non. Je vais le faire. Je vais la prévenir. Laisse-moi faire.

L'apparition des téléphones portables n'avait pas rendu Clio plus facile à joindre. Ils continuaient comme ils l'avaient fait pendant des années : lui toujours au même endroit et elle qui lui envoyait des messages cryptiques par carte postale environ deux fois par an, sans lui indiquer d'adresse. Gênes. L'île d'Eigg. Berlin. Une carte ironique d'un mur de brique quelconque à Londres. Un joli renversement de la technique de Donald pour rester dans sa vie quand elle était petite, du moins le pensait-il jusqu'à avoir vraiment besoin de la contacter.

Elle avait bien un portable ; quelques années plus tôt, elle lui avait envoyé une carte d'anniversaire deux mois en retard avec son numéro dessus, mais, s'il laissait un message sur le répondeur de temps en temps, il n'avait jamais reçu d'appel de ce numéro et n'avait eu qu'une seule occasion de voir qu'il fonctionnait. Il n'y avait pas de réseau pour ces foutus gadgets dans le village, de sorte que Morna et lui n'en avaient jamais vu l'utilité. Il se méfiait de ces machins et avait toujours considéré

l’absence de réponse de Clio comme une preuve supplémentaire de leur inutilité, plutôt que comme une faute de sa part à elle.

Trois jours après leur retour vers le nord avec Malcolm qui dormait ou chantait sur la banquette arrière, une fois qu’ils l’eurent jeté sous la douche et installé dans sa chambre au rez-de-chaussée, Malcolm avait de nouveau tourné son visage ovin vers Donald, avec ses longues dents jaunes, et réclamé sa fille. Il se comportait comme si Donald était son ravisseur, comme s’il se mettait délibérément en travers de son chemin, l’empêchait de la voir, et Donald s’en était plaint à Morna.

— Il va mourir, chéri, avait-elle dit. Laisse-le tranquille. Aide-le.

Alors Donald avait serré les dents et sorti le petit carnet d’adresses où il avait scrupuleusement noté ce numéro ridiculement long, qui semblait ne comporter aucune coupure naturelle. Il se trompa deux fois, entendit d’abord un drôle de bonjour étranger, puis quelqu’un qui parlait plat, du cockney pur sucre, sur un répondeur. Quand il finit enfin par tomber sur le message qu’il avait toujours entendu – sa voix à elle, ce drôle de rire voilé –, il s’arrêta, soudain intimidé.

“Bonjour Cliodhna. Ici ton oncle Donald. Donald Bain. Je voulais juste te dire que… Bon. C’est ton père. Il est revenu, ma puce. Il est ici. Il loge chez Morna et moi. Il est rentré pour de bon – enfin, peut-être pas pour… Bref, il n’est pas très en forme, *m’ghaol*. Pas très en forme. Je pense que tu devrais le voir. On est ici, à la maison, tu sais où. On bouge pas. Rappelle-moi, hein ? C’est Donald. Donald Bain.”

— Tu l’as vraiment appelée, hein ? T’es pas en train de me la faire à l’envers, Donald ?

— Malcolm. Malcolm, vieux. Calme-toi. C’est toujours pareil, avec Cliodhna. Elle est comme ça, c’est tout. Elle donne des nouvelles quand elle en a envie…

— Ah, donc tu dis qu’elle en a pas envie.

— C’est pas ce que je dis. Cliodhna… C’est un esprit libre, Malcolm. Elle se laisse pas facilement attraper. T’as aucune nouvelle pendant des années, et puis elle est capable de se pointer du jour au lendemain. Je crois pas que tu sois en position de juger ce genre de comportement, je me trompe ?

— Bon. Rappelle. Ça fait presque une semaine.

“Ici Donald. Donald Bain au téléphone. Ton oncle Donald. Désolé. C’est juste… C’est encore au sujet de ton père. Il est… Il a vraiment envie de te voir, ma puce. Peut-être que tu pourrais lui passer un petit coup de fil ? J’espère que tout va bien. J’espère que tu n’as pas d’ennuis.”

L’attitude de Malcolm envers Donald changea encore. Ses yeux délavés le dévisageaient maintenant avec mépris, comme s’ils étaient revenus à l’école et que Donald avait été surpris en flagrant délit de mensonge pour se faire valoir.

Après le troisième message, une lettre était arrivée. Cliodhna expliquait qu’elle ne voulait pas téléphoner à la maison ; elle ne disait pas pourquoi, mais il savait bien que c’était juste pour éviter de parler à Malcolm. Laisse-moi un message, disait-elle, ou envoie-moi une lettre. L’adresse qu’elle donnait était à Londres, dans un endroit appelé Homerton. Il leur avait fallu encore un mois d’échanges, au cours duquel Malcolm fulminait et tapait ses petits poings sur la table (“Mais pourquoi elle veut pas me parler au téléphone ? Je suis son père, bon sang !”), pour convenir d’une date et d’un endroit – Édimbourg. Morna et Donald n’étaient pas certains que Malcolm soit en état de faire le déplacement, mais il avait insisté. Il était revenu le lendemain, d’excellente humeur, même si le voyage l’avait clairement épuisé et qu’il lui avait fallu deux jours de repos, imposés par Morna. Il n’arrêtait pas de parler du Sandy Bell’s, de la tournée de concerts qu’ils allaient faire avec Cliodhna, un duo père-fille. Connaissant les deux énergumènes, Donald avait gardé ses remarques pour lui.

— Elle va bientôt venir ici en visite, et je me disais que vous pourriez nous donner un coup de main – juste un petit concert local, pour nous mettre le pied à l’étrier ?

Cliodhna ne vint pas. Il n’y eut plus de lettre. Et lentement, la lumière dans les yeux de Malcolm s’était éteinte.

Il y avait de nombreuses raisons pour lesquelles Donald avait traîné pour la rappeler. Personne ne veut être porteur de mauvaises nouvelles. Personne ne veut les entendre. Pas sur un répondeur. Tandis qu’Elspeth s’occupait des pompes funèbres, que le corps quittait enfin la maison, il se faufila dehors muni d’une courte lettre, se planta au bord de la route et fit signe au fourgon de la poste.

Allez. Cette fois, c’est la bonne. Puis, au beau milieu de la nuit, incapable de dormir correctement dans la maison sans la présence réconfortante de Morna dans le lit, il fut saisi d’une panique incontrôlable. Pourquoi la petite devait-elle apprendre la disparition de son père par courrier ? Non, non, ça n’allait pas. Il compta les heures jusqu’à l’aube, puis jusqu’à huit heures, enchaîna les tasses de thé tandis qu’Elspeth soupirait et rassemblait ses affaires dans sa petite valise, puis il serra les dents et laissa un nouveau message sur ce foutu répondeur.

“Bonjour ma puce. Ici oncle Donald. Donald Bain. Ton oncle. J’ai de mauvaises nouvelles, *m’ghaol*. Tu peux me rappeler ? Passe-moi juste un coup de fil à la maison. Avant d’ouvrir ma lettre, en tout cas. N’importe quand. Je ne bouge pas d’ici.”

Rien, rien.

Elle est peut-être repartie à l’étranger, se dit-il, en s’apercevant qu’il n’avait aucune idée de la manière dont elle occupait son temps aujourd’hui. Il l’imaginait comme une version féminine de lui au même âge, voyageant d’un concert à l’autre, ne mangeant que lorsqu’elle pouvait se le permettre, prenant des amants de passage, ou des amantes, selon l’esprit du moment. Ça avait été une bonne vie ; il aimait à penser qu’elle se prolongeait. Ça doit être ça, se dit-il. Elle aura mon message en rentrant.

Elspeth lui communiqua par télégraphe les détails de l’enterrement : sur l’île, famille uniquement (elle précisait qu’il serait l’exception), pas de fleurs, pas de musique ; tout ce que Malcolm aurait détesté, mais bon, il n’était plus là pour se plaindre. Le télégraphe arriva deux jours après le retour de Morna, épuisée et lessivée, les nerfs à vif, qui guettait en permanence les nouvelles du bébé. Il attendit qu’elle fasse la sieste avant d’essayer une dernière fois cette saleté de portable.

Le lendemain matin, le voyant du répondeur clignotait lorsqu’il descendit préparer le petit-déjeuner. La voix se déversait d’un endroit lointain, très lointain.

“Ouais, je me disais bien que personne ne serait debout. J’ai pas… Mince, il est vraiment tard, hein ? Enfin bon, je viens de rentrer et j’ai pas réalisé. J’ai reçu la lettre. J’ai eu le message. Les messages.

Je suis désolée que Malcolm soit mort. Je suis sans doute sortie pour… Ha, ouais ouais, allez, on fait ma psychanalyse. Ouh, je me demande pourquoi je suis sortie boire un verre ce soir. Désolée. Désolée, ça craint vraiment. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? De te parler. Bon, mais c'est Malcolm. Je sais. Je sais que je devrais être là, aller à l'enterrement et chanter une chanson. Je chante des chansons à des tas d'enterrements, ces temps-ci.

Mais le truc, oncle Donald, c'est que je l'ai vu. Il était là, j'étais là. Et j'ai rien ressenti. Il ressemblait vaguement à un homme que j'avais connu autrefois, et c'était tout. J'ai même pas eu ce choc qu'on peut avoir en reconnaissant un visage. Pour tout te dire, j'ai ressenti plus de choses en croisant dans la rue des gens que j'avais vus à la télé qu'en voyant cet homme. J'étais assise là en face de lui, et j'ai compris qu'on avait pas assez de bagage commun pour que ça serve à quoi que ce soit. J'ai vu qu'il voyait pas les choses de la même façon. Il a pleuré. Ça voulait dire quelque chose pour lui. Et j'ai vu qu'il en avait plus pour longtemps, même s'il prétendait que tout allait bien, alors je l'ai laissé croire ce qu'il voulait. Mais il était pas ce que je cherchais. Tu sais ce que je pense ? Je pense que si quelque chose te manque pendant assez longtemps, t'apprends à vivre avec ce vide. Alors j'ai grandi avec un gros bout de moi qui était absent, et c'est ce que je suis devenue aujourd'hui. C'était trop tard pour qu'il essaie de revenir. Le vide a pris une forme différente. J'ai plus de place pour lui dans ma vie parce que j'ai appris à ne pas avoir besoin de lui. Je sais pas si c'est cohérent. Sûrement pas. J'ai bu quelques verres, oncle Donald ; je vais pas te mentir. Bref, j'étais assise là et j'étais fâchée contre lui, et il essayait de me donner tout un tas de conseils comme s'il croyait me connaître, ou comme s'il avait le droit de faire le moindre commentaire sur la façon dont je vis ma vie. La dernière fois que je l'ai vu, j'avais onze ans, putain, et vingt-six ans plus tard, il vient me dire de pas perdre mon temps sur des choses qui ont défini ma vie ? J'ai grandi avec un seul parent, et c'était Eileen, putain, Eileen, mais au moins elle était là jusqu'à ce qu'elle coupe les ponts. Et puis y avait toi. Y avait toi, oncle Donald. Et voilà qui est ma famille. Pas lui. Alors je vais pas aller à son enterrement et serrer la pince à des gens que j'ai jamais rencontrés et m'inventer une façade de chagrin pour vexer personne, parce que je ressentirai rien du tout. Si je vais là-bas en tant que sa fille, les gens qui l'ont aimé voudront le voir en moi ; ils voudront que je sois dévastée. Ça va faire toute une histoire si je le suis pas.

C’est ça, le truc. Tu peux pas aller à un enterrement sans être triste. Tu peux pas aller enterrer ton putain de père biologique et pas être triste. Donc je vais pas y aller. J’ai passé beaucoup de temps à me raccrocher à une idée de qui était mon père, et j’aimais cette idée, mais je l’ai enterrée le mois dernier. J’avais toute cette colère en moi qu’il comprenait pas. Il a passé tout ce temps, presque trente ans, à se dédouaner de toute responsabilité pour avoir quitté sa fille, pour avoir disparu de sa vie, parce qu’il détestait son ex-femme. Comme si chaque fois qu’il pensait à ça dans sa vie, il détournait les yeux et mettait ça sur le dos d’Eileen. Alors je lui demande, oncle Donald, je lui demande : t’étais où ? Comment ça se fait que j’ai jamais eu de nouvelles ? Où t’étais passé ? Et il regarde par-dessus ma tête et il me dit, ben, ce que tu dois comprendre, c’est que ta mère a fait ci et ça et encore ça. Je suis loin d’être fan de cette teigne d’Eileen, et j’ai commencé à avoir de la peine pour elle. Pour Eileen, bordel. Voilà le pouvoir du déni de cet homme. J’avais beau essayer de lui dire gentiment, ben t’aurais dû faire avec, parce que je suis ta fille. Il aurait pu le comprendre à un moment donné, mais il a construit un mur et il a peint le visage d’Eileen dessus, et maintenant il aura plus jamais à regarder derrière, parce qu’il est mort. Et personne lui a jamais reproché quoi que ce soit, il me semble ?

Putain, j’arrive pas à croire que je raconte tout ça à un répondeur. C’est con. Je pleure pas pour lui. Je veux que tu le saches. Je pleure pas pour lui.

Bref, il y avait quelqu’un qui était là pour moi et quelqu’un qui l’était pas. Et je vois pas pourquoi je devrais appeler la personne qui n’était pas là mon père alors que tu as fait le boulot bien mieux que lui. D’accord ? Tu me suis ? Voilà le message. Voilà ce que je suis en train de te dire. Donc, je ne vais pas à l’enterrement de mon père parce qu’il n’est pas mort. D’accord ? Voilà ce que je dis. Bon. Je vais y aller. Je n’ai plus envie de penser à ça. Voilà. À plus.”

— Donc, elle te considère comme son père mais elle ne vient pas te soutenir quand tu as besoin d’elle.

— Allons, ma chérie. C’est un détail par rapport à tout le reste.

— Ah vraiment ? On a pas dû écouter le même message, parce que moi j’ai entendu une femme adulte, de presque quarante ans, qui était ivre et qui s’inventait des excuses comme une gamine, sans la moindre considération pour la douleur ou la peine des autres. Dans un moment pareil, tu ravales

ces enfantillages et tu es présent pour les gens qui ont été là pour toi. Sinon ce n'est pas une relation. Elle se voit comme ta fille, mais elle n'a pas pu non plus venir à ton mariage, j'ai remarqué.

— Morna. S'il te plaît. Ne fais pas ça maintenant. Pas maintenant.

— Très bien. Très bien, Donald Bain. Mais c'est frustrant de te voir souffrir comme ça.

— Morna.

Elle ne déterrait cet épisode que pour le pousser à la dispute. *Ach*, ils étaient tous les deux à fleur de peau. Ishbel et le bébé venaient juste de sortir de l'hôpital après une semaine de complications et d'inquiétudes, et il avait vu Morna déchirée en deux, brinquebalée d'un côté à l'autre, passer de longues, longues nuits sur la route pour s'occuper en même temps du mari et de l'enfant. Ils avaient deux réservations pour le bed & breakfast cette semaine-là et elle avait dû les annuler, leur trouver une solution de dépannage avec les voisins, après qu'il avait failli mettre le feu à la cuisine dans un moment d'absence alors qu'il faisait griller du bacon. Arrête, chérie, avait-il eu envie de lui dire plus d'une fois, va voir ta fille, moi je me débrouillerai comme je pourrai, et pourtant il gardait le silence, il avait besoin du moindre instant qu'elle avait à lui offrir, se raccrochait désespérément à elle. À présent, il partait pour l'île où toute sa famille avait vécu, où tous étaient morts, pour enterrer les derniers vestiges d'une ancienne vie, et elle restait là, et ils mettaient encore plus de distance entre eux.

Elspeth avait veillé à ce que Malcolm ait une place dans le caveau familial. La cérémonie fut brève, suivie par une poignée de cousins consciencieux, sans mention d'un divorce ni de secondes noces. Ça aurait pu être n'importe qui. Donald salua quelques copains d'école à la porte, serra des mains, grimpa dans le dernier ferry, sans rien ressentir.

*OceanofPDF.com*

# HAMZA

*Londres, 24 janvier 2018*

Ouais, ses pieds savaient où ils allaient. Homerton avait peut-être une tout autre allure aujourd'hui, mais il avait la carte du quartier chevillée au corps. Le Shish avait été le premier à disparaître, après la crise cardiaque de son oncle, d'abord transformé en bar à tapas et désormais en "spécialiste du café et boulangerie-pâtisserie artisanale zéro gluten" répondant au nom de Loving, l'extérieur peint du même gris mat classieux que les autres boutiques de la rue. Un Blanc du même âge que lui était juché sur un tabouret haut dans la vitrine, la lumière verte de sa tablette se reflétant dans ses lunettes rondes à la con. Aucun de ses cousins n'avait voulu du resto ; il paraît qu'ils en avaient tiré un bon prix, cela dit. Les hauts murs du pub minable où il avait l'habitude de retrouver Clio après le boulot avaient été abattus, laissant place à un de ces café-brasserie-trucs, tout en baies vitrées, bourrés de MILF avec leurs poussettes. Il s'arrêta au bout de la rue, au croisement qui menait au meublé de Clio, et prit un selfie au milieu de la rue. Il ne savait pas trop pourquoi il avait fait ça. Simplement comme preuve qu'il était là, peut-être.

Il n'y avait pas d'endroit où s'asseoir devant chez Clio. Il songea à s'adosser à un mur ou un lampadaire un petit moment, juste pour faire une pause, mais le regard incisif que lui lança une passante mince et blonde derrière ses lunettes de soleil, agrippée à une poussette digne d'un tank, lui fit prendre conscience que son look n'était pas très répandu dans le coin, désormais. Putain, c'est pas non plus Hampstead, chérie, pas encore, t'emballe pas, avait-il envie de siffler entre ses dents.

Drôle de pèlerinage, franchement. La porte de Clio avait été repeinte en blanc, un nouvel interphone en cuivre rutilant installé à la place du vieux machin en plastique fendillé et rayé qu'un raveur retourné à l'état sauvage avait à moitié arraché un soir, à quatre heures du mat'. Il se demanda si on avait changé quoi que ce soit à l'intérieur. Probablement pas. Un petit coup

de peinture. Le strict minimum requis pour justifier de doubler le loyer, de dégager Clio, avec tous les junkies et les familles immigrées de sa cage d'escalier, chaque appart vendu genre trois fois le prix à un gentil petit couple désireux d'accéder à la propriété.

"Allez, emménage avec moi", se souvient-il de l'avoir pressée, quand c'était arrivé. Soucieux de trouver une solution pragmatique, il était néanmoins secrètement soulagé qu'elle ne cesse de remettre à plus tard, sans jamais vraiment déballer ses sacs entreposés dans le placard du couloir ni rapporter les deux cartons stockés chez des amis qu'elle mentionnait régulièrement. À ce stade, leur relation était déjà exsangue ; les souvenirs qu'il conservait de leur vie à deux dans ce trou à rats que lui avait dégoté le mec de son label, c'était les disputes, cette ambiance de cocotte-minute qui avait d'abord nourri l'énergie de *Halfboi*, mais avait fini par l'épuiser au moment d'enregistrer. Elle était en train de se noyer dans ce foutu procès avec le flic pervers, aboyant d'une voix heurtée à la moindre sollicitation domestique. Quand tout éclata dans les journaux, il accueillit avec soulagement sa suggestion de déménager chez une amie pour un temps, juste pour qu'il puisse rester dans l'ombre. Le label tenait à ce qu'il paraisse célibataire, ils parlaient de son potentiel grand public – pas question de se faire coincer par une bande de paparazzis ou autres, associé à un énorme scandale. Pas au moment précis où l'album allait sortir.

"Euh, ouais, je fréquente quelqu'un. Enfin rien de… vous voyez. C'est cool. On vit pas ensemble. Elle est un peu plus âgée, elle connaît le topo. On est à fond pour la discrétion."

Et l'attachée de presse avait hoché la tête, déclaré que c'était top, super top, tant que ça ne la dérange pas, parce que je crois qu'on peut vraiment faire quelque chose avec ça ; je suis sûre qu'elle comprendra. Son assistante, Gemma, lui avait souri, et il lui avait renvoyé son sourire direct, et quand il était sorti de la réunion, ça faisait un moment qu'il ne s'était pas senti aussi léger, et aussi lourd en même temps.

La porte de Clio s'ouvrit et une Noire en tenue de femme de ménage sortit, le regarda d'un drôle d'air. Il battit en retraite au coin de la rue, poussa la porte de la boulangerie-pâtisserie-anciennement-connue-sous-le-nom-de-Shish et se réjouit de constater que c'était toujours la même porte massive et un peu trop large pour son cadre, simplement rafraîchie d'une couche de peinture. Il fit la queue au comptoir qu'ils avaient installé à la place de l'ancienne entrée de la cuisine, essayant de retrouver ses repères.

Le souvenir de Clio assise à une table contre le mur opposé lui revint. Après avoir commandé un sandwich focaccia et un flat white et serré le poing au fond de sa poche en voyant le visage hostile de la serveuse se troubler un bref instant, parce qu'il était capable de prononcer correctement "focaccia", une fois qu'il eut souri béatement et récupéré le code wi-fi, il se glissa sur le banc le plus proche de l'endroit où se trouvait autrefois la table 5, et colla son épaule contre le plâtre. Comme s'il pouvait voyager dans le temps rien qu'en étant tout proche. Pauvre con. À quoi tu joues ? Ici, aujourd'hui.

Il brancha le disque dur contenant les photos de Clio à la prise la plus proche, vérifia la connexion avec son téléphone, et laissa ses données saturer le réseau wi-fi tandis qu'il transférait les images. Il regarda le bouffon avec les lunettes à la con dans la vitrine, le vit secouer sa tablette de frustration devant le ralentissement du signal, et sentit se dissiper son agacement devant la simple existence de cet endroit, car il savait qu'il était en train de faire chier le monde.

"Za n'est pas très fan de la gentrification ; il a le sentiment que la plupart des quartiers où il a grandi se sont fait voler leur âme", disait Gemma, souriant à ses amis (généralement blancs) pour excuser l'impolitesse ostensiblement affichée par son petit copain, qui se balançait sur sa chaise en manifestant bruyamment sa désapprobation, dans le énième spot à brunch post-industriel où ils déjeunaient ce jour-là. Les amis blancs de Gemma hochaient invariablement la tête, toujours conscients de leur privilège, de sa plus grande expérience et de sa célébrité, quand bien même ils se tortillaient, mal à l'aise, et auraient bien voulu qu'il arrête. Il le savait, et il en jouait.

Son téléphone se mit à biper à mesure que les photos se téléchargeaient, et il les passa en revue, soudain avide de retrouver sa jeunesse. Elle était là. Tout était là. Leur travail sur cet album avec Clio, son grand projet Robert Burns, lui qui essayait de trouver son flow parmi tous ces mots en scots ancien, elle et lui avec le producteur de Clio, pliés de rire au studio, une photo probablement prise par un de ces gars de Liverpool, ou par son vieil oncle. Une soirée en boîte, tous deux les yeux rougis par le flash, le maquillage pailleté de Clio projetant des faisceaux lumineux dans l'espace. Un cliché où elle prenait la pose près du fleuve, une pinte de cidre à la main.

Toutes les meilleures photos, tous les moments qu'ils avaient voulu saisir et immortaliser, tournaient autour des sessions d'enregistrement de l'album

de Clio. C'était vraiment excitant d'être dans sa tête, à cette période, de la regarder piloter tout ça, de travailler avec ses collaborateurs, même rien qu'en restant assis discrètement au fond, à l'observer tandis qu'elle trouvait soudain un groove étrange et magnifique avec l'un des musiciens, poussait plus loin, leur enthousiasme toujours plus vif. Ce n'était pas son style de musique, mais il avait su alors qu'il voulait faire son truc à lui de la même manière. Pour le plaisir, le vrai, bordel. À cette époque-là, le sexe était génial, aussi, ça le rendait dingue, ce cerveau qu'elle avait, ce qu'elle était capable de faire, et c'était probablement la même chose pour elle.

Et puis les photos à poil. Il s'autorisa à les regarder, cette fois. Elle, uniquement vêtue de la cravate qu'Hamza mettait pour ses entretiens, passée autour de son cou, sa chevelure rousse lui retombant sur le visage. Ses doigts enserrant un téton, une photo qu'elle avait prise dans le miroir d'un hôtel et lui avait envoyée par e-mail. Des trucs plutôt sages, en vrai. Des photos d'avant le Cloud, alors que personne n'imaginait encore pouvoir se faire pirater. Hamza se demanda distraitement si une femme de l'âge et du statut de Clio ferait ça, de nos jours. Gemma n'avait jamais posé nue pour lui ; les filles qu'il rencontrait en boîte, qui avaient dix ans de moins qu'elle et minimum trente de moins que Clio, passaient leur temps à lui envoyer des clichés de leur chatte béante.

Clio avait toujours été simplement elle-même. Elle ne ressemblait à personne.

Et puis merde, il allait le faire. Il allait écrire un post pour Clio, pour tout ce qu'elle avait été. Tout balancer et puis voilà. Il trouva un cliché sympa où ils étaient tous les deux enlacés et souriants, même si c'était le jour de l'enterrement de ce petit batteur de Liverpool, Liam. Il se souvint qu'elle avait tenu à prendre cette photo ; elle avait dit un truc comme quoi c'était important de se souvenir des mauvais jours aussi, lui avait répété à plusieurs reprises qu'elle était contente qu'il soit là.

Liam. Overdose. Ils n'avaient jamais pris d'héro ensemble, mais tous deux avaient levé le pied sur la came pendant quelque temps, après ça. Elle était belle sur cette photo, souriante mais triste, regardant la caméra bien en face tandis qu'il se blottissait dans son cou, de profil.

Pas besoin de filtre. Il s'interrompit une seconde pour réfléchir à ce qu'il allait écrire, et puis il comprit qu'il n'avait qu'à laisser venir.

Ces derniers jours ont été difficiles pour moi. Me suis demandé si je devais vous raconter tout ça ou pas. J'ai décidé de tout lâcher !! #toimemetusais La nana sur cette photo c'est

Clio Campbell. Elle et moi on a été ensemble pendant 6 ans. 6 années de folie. Cette femme m'a aidé à trouver ma vraie vocation. Elle a cru en moi avant tous les autres. Elle était là pour traverser toutes les merdes, toutes les galères. Elle m'a aidé à trouver ma voix et à comprendre qui je devais être. C'était une femme belle et talentueuse avec une âme d'une force incroyable qui avait toujours un truc à dire sur les injustices de ce monde et qui se battait pour le bien au nom des petites gens. J'ai jamais pu rendre ça public et révéler qu'on était ensemble parce qu'on m'a dit que ce serait mauvais pour ma carrière d'avoir une copine plus âgée et à l'époque j'ai écouté les connards qui pensaient ça. Alors je l'ai cachée comme si j'avais honte d'elle. Clio ma reine j'ai jamais eu honte de toi. R.I.P. ma super meuf. Ma Reine Guerrière. Il lui reste un message à passer et vous feriez tous bien de l'écouter #ripcliocampbell #tropdechancedetavoir #peoplegottariseup #reineguerriere #quandelleparleecoutela #viedeouf

Publier.

Alors il décida d'éteindre son téléphone, d'aller se balader. Revoir le tierquar.

Il pénétra dans la maison alors que la nuit tombait, après s'être arrêté chez Calvin pour fumer et se vider un peu la tête.

— Tu vois, le truc dont j'arrive pas à me remettre, mec, lui avait-il dit, au son du glouglou réconfortant du bang, c'est que si elle était pas morte, est-ce que j'en aurais eu quelque chose à foutre ? Ben nan. Est-ce que j'aurais pris le temps de me replonger dans tout ça, de forcer vraiment, quoi, pour aller repêcher tous les souvenirs que je garde d'elle en vrai ? Nan. Carrément pas. Ça craint, tu trouves pas ? Y t'arrive des tas de trucs super, et toi, genre, tu les coupes au montage, putain. Tu vois ce que je veux dire ?

Calvin voyait. C'était ça qui était bien avec Calvin, songea-t-il. Calvin voyait toujours.

Dans la maison, Gemma n'était pas du tout branchée sur la même fréquence, avec le chien qui jappait et se trémoussait autour de ses chevilles.

— Oh putain de bordel de merde. Mais t'étais où ? T'étais où, putain ? J'étais grave en panique. J'ai cru… La chambre d'amis, ton post sur Insta, et tu répondais pas… Merde, bébé, faut pas me faire des coups pareils.

Il avait l'impression d'être sur une autre planète que la sienne, de respirer une atmosphère différente, plus lente.

— Hey. Hey. Fallait juste que je me remette les idées au clair. J'avais besoin de respirer un peu, c'est tout. Tout va bien. Allez, viens là.

— Oh mon Dieu. Oh mon Dieu. Ça fait grave le buzz. Ça fait carrément le buzz. On a eu le *Mail* – le *Mail*, putain –, plus genre huit des principaux

blogs qui ont appelé, tout ça dans les deux heures qui ont suivi ton post. Faut que tu fasses une ou deux interviews vite fait, je pense ; t'inquiète pas, j'ai déjà envoyé bouler le gros de la vermine. Ensuite… Écoute, je vais aller nous chercher du thaï ou un truc comme ça en bas. À moins que t'aies mangé ? La nuit va être assez longue – le *Guardian* voudrait bien l'exclu, cela dit, et c'est pile ce qu'il te faut pour ton image. J'imagine que t'as d'autres photos que tu pourrais leur donner ?

Les mots déferlaient sur lui. Il se dirigea vers la cuisine d'un pas lourd, agitant le bras pour dissiper la chaleur qui y régnait, se hissa sur le tabouret de bar et l'attira par la taille.

— Gemma. Gemma. Écoute-moi, bébé. Je donnerai pas d'autres interviews. Pas moyen. J'ai dit ce que j'avais à dire, tout ce que j'ai besoin de dire sur Insta. Ils n'auront pas d'autres photos, je ne leur donnerai rien d'autre du tout ; ils vont me laisser faire mon deuil en paix. Ce post, c'était pas de la com'. J'ai rendu hommage à quelqu'un qui a beaucoup compté dans ma vie. C'est tout, ok ?

Elle se mordit la lèvre et il ressentit une puissante envie de l'empoigner, de la malmener un peu, de lui mettre les nichons à l'air, de traduire physiquement une partie de ce qu'il ressentait. Juste là, contre le bar de cuisine. Mais elle était déjà en mode reboot, en train d'envisager une nouvelle approche, avec son cerveau qui semblait huit fois plus rapide que le sien.

— Je comprends. Je comprends carrément ce que tu dis, bébé. Jamais j'essaierai de te faire faire un truc avec lequel t'es pas à l'aise. Tu le sais. Ok. Ok, on va tout revoir à la baisse direct. Mais avant de décider, jette un coup d'œil aux réactions, d'accord ? Je veux dire, avec ta réputation… Ce truc est énorme. On dirait que t'as fait découvrir sa musique à toute une nouvelle génération, en l'espace d'une journée. Tu veux bien faire ça pour moi, mon cœur ? Tu veux bien regarder ?

— D'accord. Je vais regarder.

Il attrapa le téléphone de Gemma, sachant qu'elle aurait l'info toute prête. Twitter était ouvert, la recherche pré-rentrée, en plein buzz.

> Guess what ! Clio Campbell se tapait @zaflow quand il avait CETTE GUEULE-LÀ. Clio Campbell vivait carrément notre meilleure vie LOL
>
> sortir avec une meuf plus âgée pour ses idées politiques ? grave woke ce petit BG de @zaflow

Je découvre l’ex de @zaflow Clio Campbell. Quelle nana géniale. Quelle chanson incroyable !

Toutes mes pensées vont à @zaflow en ce moment et merci pour m’avoir fait découvrir cette chanson #peoplegottariseup #ripcliocampbell

La voix de Gemma, douce, enjôleuse.

— Genre, c’est pas pour nous qu’on fait ça. Genre, on a ce cadeau qu’on peut lui faire, tu vois, faire en sorte qu’elle continue à vivre même après la mort, tu vois ? C’est l’occase pour nous de réparer les choses, Hamza.

Elle lui apporta son café au lit le lendemain matin, et les infos, sur une tablette, calée sur le plateau. Il lut ce qu’elle pointait du doigt.

**LA STAR DU GRIME ZA FLOW : MES SIX ANS DE LIAISON SECRÈTE AVEC CLIO LA COUGAR**

Alors que le monde de la musique pleure cette semaine la perte de la fougueuse pop-star des Nineies Clio Campbell, son décès a beaucoup affecté un musicien en particulier. Prenant la parole sur les réseaux sociaux deux jours après la confirmation du **tragique suicide** de la quinquagénaire, le rappeur star du grime Za Flow – qui avait fait déjà fait les gros titres en 2010 avec ses opinions controversées, alors que son album *Halfboi* était nominé pour le Mercury Music Prize – a révélé aujourd’hui qu’il avait entretenu une **liaison torride pendant six ans** avec cette beauté bien plus âgée que lui !

Sur son compte Instagram, où il poste une photo prise sur le vif de Clio Campbell et lui en train de se faire des mamours, le rappeur de 36 ans, de son véritable nom Hamza Hassan…

— Je peux pas, lâcha-t-il en grognant, repoussant tout ça pour se renfoncer dans les oreillers.

— Bon, qu’est-ce que tu dis de celui-là alors ? *The Times*. Le *Times*, le putain de *Times*, Hamza ! Tu n’as pas été dedans depuis toute cette histoire avec Theresa May… Tu les branches un peu plus, cette fois !

**FOLK & GRIME : IDYLLE MAUDITE**

*À première vue, la liaison récemment révélée entre feu la chanteuse de folk politique Clio Campbell et l'artiste grime Za Flow, bien plus jeune qu'elle, n'a peut-être pas beaucoup de sens. Pourtant, écrit notre correspondant musique* ***Pete Moss****, ces deux artistes étaient unis par une même conscience.*

Les indices étaient là depuis le début, si seulement on les avait cherchés. Le tout premier single de Za Flow, "Hearing Me (Rising Up)", sample le "Rise up" de Clio Campbell. Il rappe en guest-star sur trois titres de *The Northern Lass*, l'album expérimental injustement dénigré de la chanteuse, tentative de mariage entre les chansons traditionnelles du poète écossais du XVII^e^ siècle Robert Burns et des formes musicales contemporaines, parmi lesquelles le grime (sérieusement, dix ans plus tard, ça vaut tout à fait la peine d'être réécouté, et le critique que je suis est lui-même prêt à reconnaître qu'il avait tort sur toute la ligne).

Za Flow, un jeune bad boy de South London issu d'une famille pakistano-britannique aux mœurs rigoristes, a trouvé son échappatoire dans le crunk révolté de la scène grime ; Clio Campbell, qui a mis fin à ses jours en début de semaine, était une rouquine beaucoup plus âgée des Highlands écossaises, élevée dans la tradition folk de ses terres ancestrales, et dont la carrière de fougueuse starlette pop remontait à quelques années. Et pourtant, pendant six ans – alors que sa carrière à elle était sur le déclin, et que celle du jeune homme démarrait à peine – ces deux musiciens diamétralement opposés, séparés par une différence d'âge de seize ans, ont partagé leur vie et leur lit. Une sorte d'*Une étoile est née* multiracial et inversant les genres dans le Londres d'aujourd'hui, peut-être ?

Qu'est-ce qui a rapproché ce couple improbable ? La politique. Clio Campbell, dont le single remonté et entraînant "Rise up" a fait la renommée au plus fort des émeutes de la poll tax, jeune femme de vingt-deux ans aux yeux de biche et aux penchants révolutionnaires, n'a jamais vraiment été à sa place dans l'univers bubble-gum de la pop du début des Nineties, sans parler de l'ironie grossière de la période britpop blairiste et tonitruante qui a suivi. Paradoxalement, sa musique et son message auraient probablement trouvé une oreille plus attentive chez les millenials, qui ont massivement adoubé le premier album nominé au Mercury Prize de son toy-boy en 2010, *Halfboi*. Ce disque

dissimulait une colère noire, inspirée par la politique internationale et l'Angleterre soi-disant "post-raciale", sous une verve insolente et des hooks poignants, sublimes. Depuis, il continue de mettre à profit sa notoriété pour dénoncer les diverses injustices subies par sa communauté, des soupçons de profilage racial au sein de la police londonienne à la hausse des crimes de haine anti-musulmans à la suite du Brexit, en passant par les problèmes actuels, avec la tragédie de la tour Grenfell. Ce qui distingue Za Flow depuis toujours, c'est qu'il ne va jamais trop loin, il reste toujours juste, et toujours respectueux de l'opinion majoritaire (quoi qu'en disent ceux qui ont critiqué ses tweets récents sur le mandat de Theresa May en tant que ministre de l'Intérieur).

Sachant ce que nous savons maintenant, on voit facilement comment Clio Campbell, qui milita toute sa vie et s'exprima avec franchise sur toutes sortes de sujets, de la poll tax à l'indépendance de l'Écosse, et dont chacun se souvient qu'elle fut la cible d'une campagne d'espionnage par des flics infiltrés dans les années 90, a pu aider à modeler un jeune homme issu d'un milieu défavorisé et au talent musical brut, pour en faire la voix d'une nouvelle génération de laissés-pour-compte.

Dans un message publié sur les réseaux sociaux, Za Flow, de son vrai nom Hamza Hassan, appelle Clio Campbell sa "reine guerrière" et ajoute : "Elle m'a aidé à trouver ma voix et à comprendre qui je devais être. C'était une femme belle et talentueuse avec une âme d'une force incroyable, qui avait toujours un truc à dire sur les injustices de ce monde et qui se battait pour le bien au nom des petites gens."

— Bordel de merde. – Il avait envie de balancer la tablette de Gemma à travers la pièce. – C'est encore pire. C'est… Ils disent quoi, là ? Que j'avais aucune sensibilité politique avant de rencontrer une gentille dame blanche plus âgée, qui m'a montré comment m'y prendre ? Un milieu défavorisé ? Une éducation musulmane rigoriste ? Ma mère est pharmacienne, putain ! Et c'est quoi ces conneries sur mon "respect de l'opinion majoritaire" ? Ils me traitent d'enfoiré de… comment on dit déjà, d'Oncle Tom, c'est ça ? En gros ils sont en train de dire que je suis un Oncle Tom paki ?

Gemma avait la mine déconfite.

— Je pensais que ça te ferait plaisir. C'est un journal sérieux, qui prend tes idées au sérieux. "La voix d'une nouvelle génération de laissés-pour-compte", ils disent. Enfin quoi bébé, c'est de l'or ! Et puis bon, sur ce coup-là, tu lui as un peu servi ça sur un plateau.

— J'ai fait quoi ?

Elle eut un mouvement de recul. Elle recula même littéralement, dans le lit. Faut que je me tire d'ici, songea-t-il.

— Tu l'as dit toi-même. Clio t'a aidé à trouver ta voix.

— Mais merde. Je voulais pas dire ça.

— Relis l'article, chéri. Ils la prennent davantage au sérieux grâce à toi. Et pas le contraire. Et tous ces gens vont se mettre à écouter sa musique grâce à toi. Nous avons fait quelque chose de magnifique pour elle.

Nous, nous, nous.

— J'ai besoin d'air, Gem. Tout ça, c'est trop, là maintenant. Ne… Laisse-moi un peu de temps, ok ?

Une demi-heure plus tard, il était de retour chez Calvin, le canapé prêt à l'accueillir.

*Homerton, 2011*

Un temps de merde d'automne, comme d'hab. Clio était partie dans le Nord pour l'anniversaire de sa mère, lui avait envoyé un texto pour dire qu'elle restait deux jours de plus, ce qui était bizarre parce que en général, elle était super pressée de se tirer d'Écosse. Gemma et lui étaient sortis de boîte pour s'affaler directement dans le lit de la jeune femme, ce qui s'était produit assez régulièrement tout au long de l'année, mais l'absence de Clio et la pluie qui tambourinait aux vitres ne lui donnaient aucune motivation pour s'en aller. Ils avaient passé tout un week-end dans les bras l'un de l'autre, ne se levant que pour aller pisser ou ouvrir la porte au livreur de pizzas, tandis que les colocs de Gemma gloussaient ou lâchaient des murmures désapprobateurs parce qu'elles savaient qui il était, et il avait quitté l'appartement avec elle le lundi matin, l'avait embrassée avant de descendre les marches du métro comme n'importe quel couple dans la rue, s'était dirigé résolument vers Homerton, fort de sa promesse de tout dire à Clio et prendre un nouveau départ, et des visions douces et idylliques de la vie future qu'il pourrait avoir – méritait d'avoir – avec Gemma à ses côtés, jeune, belle et positive.

Il se dirigea vers le meublé de Clio plutôt que chez lui, poussa la porte, ne s'attendant pas à la trouver déjà de retour. L'atmosphère était viciée, une vague odeur de sang, une bouffée âcre et tiède, et il sentait une autre présence quelque part là-dedans.

— Y a quelqu'un ?

Elle ne répondit pas, mais il savait qu'elle était là. Sa petite valise à roulettes cabossée était ouverte dans le couloir, déversant son contenu comme si un cambrioleur l'avait retournée. Il la trouva au lit, ses yeux grand ouverts à peine visibles au-dessus des couvertures remontées sur son nez, en train de contempler fixement le plafond.

— Hey. Sympa ton week-end ?

— Salut.

Elle ne le regarda pas. Elle n'a pas pu savoir, songea-t-il. Impossible. Manifestement elle traversait encore une mauvaise passe, voilà tout. En fait elle allait beaucoup mieux pendant les quelques semaines avant son départ, elle se cramponnait parfois à lui avec une intensité qui le faisait flipper, tellement ça ne lui ressemblait pas, mais elle souriait la plupart du temps, elle chantait, même, préparait le petit-déjeuner et s'en remettait à lui comme une sorte de robot femme au foyer bizarroïde. Mais ces choses-là avaient toujours une fin, et il ne comptait plus les fois où il était resté, retenu par le devoir et ses obligations envers elle, plein de ressentiment à chaque tasse de thé qu'il fallait lui porter, tout ça parce que d'un seul coup elle avait le moral dans les chaussettes. Ne perds pas ton élan, mec, se dit-il. Vaut mieux arracher le pansement direct, la laisser passer à autre chose. Ce n'était pas une vie, ni pour l'un ni l'autre. Ça faisait des années que ça ne l'était plus. Et puis elle méritait quelqu'un qui lui ressemblait davantage, non, quelqu'un qui pourrait la rendre vraiment heureuse ? Clairement, lui n'y arrivait pas.

Il contourna le lit du côté de Clio, s'agenouilla devant elle.

— Cli, tu veux pas t'asseoir, genre ? Venir boire un petit thé ?

— Non, je suis bien ici. Merci.

— D'accord. D'accord. Alors, t'es allée où du coup ? Ce week-end ? Je croyais que tu détestais aller chez ta mère.

— En fait, je me suis pris un hôtel. Avec un spa. J'avais envie de me faire plaisir.

— Ah ok, super. Super. T'as besoin de ça. Tout le monde a besoin de ça, de temps en temps, hein ? C'est bien. C'est bien d'avoir fait ça. Et donc,

t’es détendue, hein.

— Jamais été aussi heureuse. – Sur un ton monocorde. Elle roula sur le flanc, tournant vers lui son dos nu. L’odeur de sang était plus forte avec le mouvement des couvertures ; elle avait sûrement ses règles ou quoi.

Fais-le. Vas-y, fais-le.

— Cli. Y a un truc qu’il faut que je te dise, je crois.

— Ah tu crois ?

— Ouais. Écoute. C’est pas facile. Je… je me disais qu’on devrait peut-être faire une pause. Toi et moi. J’ai l’impression qu’on va nulle part. Attention hein, ça a été fantastique, et ce que tu m’as donné… Enfin je veux dire, tu m’as tellement appris… Sans toi je ne serais clairement pas l’homme que je suis aujourd’hui, mais je pense… Je veux dire, si on regarde les choses en face, t’as vraiment cru qu’on avait un avenir à long terme, en vrai ? Je veux dire, toi et moi on est des gens super différents, nan ?

Clio resta silencieuse un long moment, et puis sa voix frissonnante monta des couvertures :

— Elle s’appelle comment, alors ?

— Allez, quoi, Clio. C’est pas de ça qu’il s’agit.

— Moi j’ai l’impression que c’est exactement de ça qu’il s’agit.

— Écoute, je vais pas te mentir, ok. Y a quelqu’un d’autre ; elle m’intéresse, j’ai envie de voir où ça mène, c’est clair. Mais on va pas faire comme si ça faisait pas des années qu’on a des problèmes. On est pas heureux, Clio. Ça fait un bail qu’on ne se rend plus heureux. Bien plus longtemps que ça. Je peux pas t’aider quand t’es comme ça. Tu mérites quelqu’un qui en est capable. Quelqu’un de plus mûr que moi.

Elle s’assit dans le lit avec difficulté, nue, les cheveux en bataille, les yeux rouges et minuscules. Elle suivit son regard, remonta la couverture sur ses nichons.

— Et alors quoi ? Qu’est-ce que t’attends de moi, là, mon gars ? Que je dise que “je comprends”, que je m’efface avec gratitude dans le lointain, heureuse d’avoir eu cette dernière dose de bite de petit jeune avant de finir six pieds sous terre ? Me la fais pas à l’envers : c’est toi qui m’as couru après. C’est toi qui n’arrêtais pas de revenir, d’entretenir la flamme, toi qui me disais que cette histoire d’âge n’avait pas d’importance. Enfin merde, regarde les années que j’ai gâchées avec toi… Ç’aurait pu être… Oh, laisse tomber.

Elle s’affala de nouveau sur le lit, comme si elle était physiquement à bout de forces.

— Casse-toi, Hamza. Casse-toi, retourne là d’où tu viens, pauvre petit gamin stupide.

Il se leva pour s’en aller, et elle hurla dans son dos.

— J’espère que quelqu’un va te faire mal. J’espère que quelqu’un va te foutre en l’air comme ça. J’espère que tu vas te reprendre tout ça en pleine gueule, en plus fort, plus brutal, amplifié. J’espère que je serai là pour voir ça.

— Putain de merde, Clio. C’est quoi, t’es en train de me jeter un sort ou quoi ?

Elle pointa sur lui un doigt taché de sang, émit un drôle de bruit de gorge qui ressemblait à moitié à un rire.

— Ha ! Ouais, pourquoi pas. Je te maudis. Je te jette un sort pour que tu connaisses toute cette souffrance. Puissance cinq. Maintenant fous-moi la paix, putain. Dégage chez ta femme-enfant ou je sais pas qui et tâche de vivre heureux. Quand tu seras foutu de grandir.

Ces derniers mots hurlés tandis qu’il courait, courait littéralement, trébuchait sur la valise dans le couloir et continuait à courir.

*OceanofPDF.com*

***Scotland on Sunday*, septembre 2013**

# Les choses telles qu'elles sont

*Votre semaine politique avec Brian McConn*

À chaque jour son nouveau people cent pour cent écossais qui remonte l'A1 à fond la caisse pour faire une entrée fracassante dans le débat sur l'indépendance.

Cette semaine, la dose de star power de seconde zone nous est offerte par Clio Campbell, dont vous vous souvenez peut-être pour son unique hit des années 90… Non ?

Et quid de cet album qu'elle nous a sorti il y a quelques années, un vrai massacre, dans lequel elle encourageait un tas de voyous d'East London à pisser – pardon, "rapper" – sur l'œuvre de notre illustre barde Robert Burns, tandis qu'elle livrait une interprétation lesbienne aussi vibrante que fausse de "Highland Mary" ? Ça aussi vous avez oublié ? Vous avez bien de la chance. Certains d'entre nous n'ont pas encore réussi à s'extirper du crâne.

Enfin bref, contrairement à ses petits cabotins de camarades de lutte (Alan Cumming et Brian Cox, pour n'en citer que deux), Miss Campbell a eu la décence de nous gratifier de sa présence réelle et (suppose-t-on) de ses impôts avant de commencer à délivrer son verdict sur notre question constitutionnelle.

"J'ai senti que quelque chose me poussait à rentrer chez moi, tout simplement, déclarait-elle, dédaigneuse, lors d'une interview accordée à un site web pro-nationaliste bien connu pour son mépris du correcteur orthographique. J'ai voyagé partout en Europe pour manifester contre l'injustice, et finalement je découvre un combat vraiment inspirant, juste devant ma porte. Je m'étais éloignée momentanément de Londres pour soutenir le travail formidable du mouvement de lutte contre l'austérité en Grèce, et en discutant avec les gens sur place, en voyant la passion qu'ils mettaient à changer

les choses dans leur propre pays, j'ai soudain su que c'était à Glasgow, pas à Londres, qu'il fallait que je sois."

Si on ne comprend toujours pas ce qu'il y a vraiment de si "inspirant" pour une combattante de la liberté autoproclamée dans le fait de soutenir le coup de force minable de Big Eck, au moins on peut compter sur cette femme politique chevronnée pour apporter une note de sérieux particulièrement bienvenue dans la campagne pour le Oui, pas vrai ?

Eh bien, pas tout à fait.

Miss Campbell a fait son entrée dans l'arène politique avec une apparition au programme du Grand Débat de la BBC Scotland, organisé à l'Université de Glasgow devant un public exclusivement étudiant. Pour l'accompagner autour de cette table ronde, quelques jeunes nationalistes aux dents longues, membres d'organisations du genre "Business for Scotland" ou "English Scots for Yes" (tous affichant un accent écossais et une absence de costard inspirant moyennement confiance, ce qui ne les empêchera certainement pas d'apparaître bientôt sur une liste électorale du SNP tout près de chez vous), face au très honorable député Gordon Duke, à l'éloquente, quoique discrète, libérale-démocrate Mary Jackson, et à l'économiste Jack Heughan, la voix de la raison. Mais peu importe les autres intervenants, en réalité, car la rencontre a dégénéré en foire d'empoigne entre Miss Campbell et M. Duke qui, d'après l'une de mes sources, auraient entretenu autrefois une relation amoureuse. On comprend aisément pourquoi c'est terminé. Avec force cris et hurlements dès l'instant où M. Duke a osé remettre en cause l'une de ses assertions sentimentales et grandiloquentes sur la nature fondamentalement de gauche de la psyché écossaise (en tant que député travailliste représentant les électeurs de Glasgow depuis vingt-cinq ans, on imagine qu'il connaît le sujet), tout ce que la voix de cette soi-disant chanteuse pouvait avoir de mélodieux s'est perdu dans des glapissements de harpie, évoquant le ton hystérique d'une vieille tante célibataire grondant les petits garçons qui courent trop vite dans la rue.

"Judas !" a-t-elle couiné, en se dressant pour pointer sur lui une griffe de sorcière, tandis que les étudiants dans la salle, qui n'ont apparemment jamais entendu parler de la carrière passée de pop-

star “cool” de Miss Campbell, des années avant leur naissance, ricanaient ouvertement.

À en juger par un récent communiqué de presse de la campagne pour le Oui, on peut s’attendre à de nouvelles interventions sur le sujet de la part de Miss Campbell. Ils ont l’air assez fiers de leur nouvelle recrue, et tant mieux pour eux. Voilà précisément ce qui manquait au débat : la voix d’une authentique poissonnière.

*OceanofPDF.com*

# SAMMI

*2009-2011*

Au bout du compte, le contact journaliste de Clio – un jeune aux dents longues à peine capable de se contenir devant l'ampleur du scoop qui lui tombait entre les mains – avait fait tout le boulot de détective à leur place. Ils étaient aidés par un lanceur d'alerte : un autre ancien espion de la police qui avait infiltré le mouvement antifasciste et qui s'était manifesté au moment où les premières accusations étaient sorties. Il avait été un collègue de Mark – Michael. À travers la déposition de cet homme, elle apprit que les flics infiltrés avaient un surnom pour tous ceux qu'ils surveillaient : "les flapis." Une sous-race de dreadeux naïfs, crasseux et bornés ; des personnes d'une classe inférieure. Voire pas des personnes du tout. Sam gambergera là-dessus la nuit, seule à côté du corps massif de Dale, de sa sueur et de ses pets, sans personne pour l'arracher à ses pensées. Peut-être qu'il ne la voyait pas comme une personne. Un corps, pas de doute là-dessus. Un corps sexy, et un passeport pour ce monde-là. Elle lui offrait une légitimité ; une petite amie noire et jeune avec un pedigree de rebelle impeccable. Son corps de dix-neuf ans était pour lui une couverture et une source de plaisir, et le reste n'avait pas d'importance, parce qu'elle n'était pas une personne. Pas comme les personnes qu'il connaissait.

Elle a des flashs récurrents de son visage, le visage de quelqu'un qui n'existait pas. Il n'avait été qu'une performance, un tour de passe-passe. Elle s'imaginera cet homme, cet inconnu, Michael Carrington, pur produit d'Oxford et des meilleures écoles privées, les évoquer avec mépris dans ses rapports mensuels, dauber sur les gens avec qui il mange, dort, construit des choses, les gens qu'il prétend aimer.

— "J'ai l'espoir que mon témoignage permettra de braquer les projecteurs sur cet abus de pouvoir flagrant de la police, affirme Clio Campbell. En étant honnête sur ce qu'on m'a fait ici, au Royaume-Uni, pas

dans un prétendu État policier… et soyons clairs, ce que j'ai vécu n'était rien d'autre qu'un viol cautionné par l'État…" Ça va, chérie ?

Dale reposa le journal, s'arrêta de lire à voix haute.

— Je veux plus entendre parler de ça, là tout de suite, ok ?

Sam monta le volume de la télé. Elle était stupéfaite – tout ça s'était fait l'air de rien, pendant qu'elle était plantée sur son canapé avec trois jours de vomi de bébé sur son pantalon de survêt, sans voir personne d'autre que du personnel médical. Elle avait été incapable de produire la moindre goutte de lait pour Elliot. Comme si le lait s'était solidifié à l'intérieur, la mastite l'avait frappée comme une grippe. La sage-femme du quartier avait posé ses mains froides sur ses seins durs comme du béton, avait essayé de la traire comme une vache, mais rien n'était sorti.

— Faut pas vous en faire. Il prend le biberon comme un petit champion, regardez. Bon. Si on enlevait ce pantalon pour voir où on en est côté périnée ?

Comme promis, Clio assumait l'essentiel de l'attention médiatique, en se présentant comme seule témoin à visage découvert et en utilisant les lambeaux de sa célébrité déclinante pour faire les gros titres. Les journaux la faisaient rayonner, l'élevaient au niveau d'une Madonna : Clio n'avait pas besoin de nom de famille pour être contextualisée. Sammi voyait Clio réincarnée sur le papier en l'une des "nombreuses amantes" du policier dans une "communauté d'amour libre" ; elle lut le récit d'une Fran sous pseudo ("Cecilia") qui expliquait comment "l'agent 1" l'avait poussée à explorer sa sexualité alors qu'elle lui répétait qu'elle était lesbienne.

La situation empira jusqu'au point où Sam n'arriva plus à dormir dans le même lit que Dale. Au moindre petit bruit qu'il produisait, elle tressaillait, sursautait, passait des heures à le fixer en mouillant les oreillers de larmes, essayait de voir si son visage endormi trahissait quoi que ce soit. Elle attendait le réveil du bébé et descendait lui donner le biberon, l'installait dans le panier à côté du canapé et contemplait le plafond du salon. Les bonnes nuits, elle arrivait à dormir trois heures. Les mauvaises, elle avait l'impression qu'on la tuait à petit feu.

Un jour elle rentra à la maison et trouva son frère et Dale dans le salon, une carte du Surrey dépliée sur la table basse.

— Vous faites quoi ? demanda-t-elle.

Ils ne dirent rien pendant un moment, et puis son frère marmonna :

— Tu sais ce qu'on fait, Sam.

— On va faire payer cet enculé, Sam. On va régler ça pour toi.

Ô Dale, son homme, toujours là pour elle, tremblant de colère.

— Tu vas pas faire ça, mon chéri, dit-elle. Comment tu comptes t'y prendre ? T'es pas un mec violent.

Sam elle-même ne témoigna que trois fois. La première, auprès de l'avocat que son ami Kevin leur avait dégoté quand elle lui avait demandé d'un air désinvolte : "J'ai des potes qu'ont besoin de conseils juridiques. Un truc potentiellement énorme, des ramifications dans tout l'appareil judiciaire, mais ils ont zéro fric." La deuxième fois, auprès du jeune journaliste excité de Clio, qui s'était pointé chez elle quand le bébé avait deux semaines et qui était resté des heures, pendant les siestes et les changes, refusant de comprendre le message. Il l'avait harcelée au téléphone pendant les mois qui avaient suivi, pour vérifier son récit, clarifier des propos et des tournures de phrase, jusqu'à ce que Dale lui dise d'arrêter de les emmerder et lui raccroche au nez.

La troisième fois, ce fut dans la petite salle où l'audience se tint. Clio et Spider, assis devant la porte, attendaient leur tour en buvant de l'eau dans des gobelets en plastique ; Avril faisait faire des tours de couloirs à Elliot, penchée au-dessus de lui, adoptant son rythme d'escargot jusqu'à ce que son dos lui crie d'arrêter. Clio lui prit la main en entrant. Sam ne lui rendit pas son étreinte.

Ce n'était pas comme ça qu'elle avait imaginé raconter son histoire. Elle avait espéré venir à la barre, poser sa main sur la Bible et jurer qu'elle dirait toute la vérité, rien que la vérité, repérer dans l'assemblée une jeune fille avec les hautes pommettes de Debbie et des boucles d'or, dix ans de moins qu'elle, mince et inquiète. Sammi aurait voulu regarder droit dans les yeux l'inspecteur Michael Carrington, pour qu'il la voie bien, et puis reporter son regard à l'autre bout de la salle afin qu'il sache que c'était à elle qu'elle racontait tout ça, à la fille aux boucles d'or, la fille légitime, reconnue.

Au lieu de quoi, elle était assise à une table, avec quatre autres personnes dans la pièce. Les murs étaient très rapprochés, comme s'ils avaient été construits autour de la table. Son avocat, Alex, lui versa de l'eau depuis une

carafe ; une pile de verres attendait les quatre prochaines personnes. Ça ressemblait à un entretien d'embauche. Les autres étaient tous en costard, tous en gris. Un d'entre eux lui annonça dans une langue formelle et officielle que leurs échanges seraient enregistrés. Il y avait des biscuits emballés, posés sur une assiette.

Elle savait que ça se passerait comme ça – Alex l'avait prévenue – mais elle s'était quand même vêtue avec soin, comme pour aller au tribunal. Comme si elle allait le revoir. Elle avait mis du rouge à lèvres, appliqué du fard sur ses joues trop rondes, choisi un foulard hors de prix offert par des collègues pour ses trente ans qu'elle n'avait jamais porté. Elle l'avait noué avec la broche de sa grand-mère. Elle voulait avoir l'air d'une femme professionnelle. Quelqu'un qui comptait. Quelqu'un qu'on ne mépriserait pas, dont on ne nierait pas l'existence.

Elle savait qu'il ne serait pas là. Mais une petite part d'elle avait pensé qu'il pourrait avoir envie de venir. Sachant ce qui se passait. Sachant qu'elle témoignerait ce jour-là. Est-ce qu'il ne voudrait pas au moins la raisonner, lui donner une sorte d'explication, n'importe laquelle ?

Non, apparemment pas. Mais il écouterait forcément son témoignage. Mark ou Michael, il voudrait savoir dans le détail ce qui allait se dire. Cette espèce de vanité, ce n'était pas le genre de chose qu'on pouvait simuler, enfiler et enlever à son gré pour jouer un personnage. Alors elle s'adressa au dictaphone et à tous les autres en imaginant cette fille blonde inquiète et resplendissante, la lumière à la fenêtre formant un halo autour de sa tête.

"Je me souviens que c'était la première fois qu'on organisait une soirée au squat. J'étais sur le toit. Il devait être six heures du matin. C'était la fin de la soirée – il y avait plein de gens qui dormaient affalés par terre, dans le salon, dans la baignoire. La fête continuait dans l'épicerie libre, mais il n'y avait plus d'électricité, donc plus de musique. J'ai entendu des bruits qui venaient du bureau, là où on faisait le magazine, donc je suis allée mener l'enquête. Mark – pardon, l'inspecteur Carrington – était là. Il était nu, et il y avait une fille penchée sur la table. Il était en train de l'enculer… Pardon. De la… sodomiser ? Cette expression sur son visage, je m'en souviendrai toujours. Un air de joie totale, comme s'il n'arrivait pas à croire la chance qu'il avait. Quelque chose de sauvage. Il était parfaitement heureux, comblé. Il avait les mains au creux des reins de la fille, il la poussait vers le bas, et il regardait sa bit… son *pénis* qui entrait et sortait."

À ce stade, elle avait imaginé que la fille de Mark frémirait, pousserait un cri, cacherait son visage derrière ses mains.

“Bam, bam. Bam, bam. Il y allait à fond. Je me souviens d’avoir pensé qu’elle devait avoir mal. Bref, il a fini par me voir, et il a tendu une main vers moi. Il m’a appelée sa princesse nubienne et il m’a proposé de me joindre à eux. J’ai fait quelques pas dans la pièce, et j’ai reconnu la fille. Elle faisait partie de ce groupe de lycéennes qui traînaient au squat. Elle était pas activiste ni rien, elle était pas liée à notre groupe. Baiser cette fille n’allait pas lui apporter la moindre crédibilité supplémentaire ou renforcer sa place parmi nous.

Je suis allée vers eux, et il a remonté la main sous mon haut et il m’a embrassée, il m’a poussée à côté de cette fille. Là, j’ai pu voir son visage – elle avait l’air complètement ailleurs, genre défoncée. Je sais pas ce qu’elle avait pris. Je lui ai parlé, je lui ai dit, hé, meuf ça va ? Parce que bon, moi j’avais que dix-neuf ans, quand on était ensemble avec Mark – pardon, l’inspecteur Carrington –, mais cette fille-là, elle devait être encore plus jeune. Seize ans, peut-être ? Moins ? J’étais inquiète pour elle. Mark, ça n’avait pas l’air de le déranger, il était occupé à remonter ma jupe. J’ai dit, Mark, faut que t’arrêtes, cette fille a besoin d’aller se coucher, mec. Et il m’a fait, non, non, elle va bien, pas vrai ? Et elle a fait, ouais ouais, ça va. Fous-nous la paix. Alors j’ai pensé, grand bien lui fasse, si elle est consentante. Mais je voulais rien avoir à faire avec ça, donc je les ai laissés faire leur truc. Lui, il s’est remis direct à la sauter. Quand je repense à ça maintenant, en sachant ce que je sais, je me dis qu’il était vraiment dévoué à son rôle, l’inspecteur Carrington, pour aller aussi loin dans son infiltration. J’imagine que c’était une véritable épreuve pour lui, de devoir sodomiser des adolescentes défoncées à une soirée alors qu’il aurait préféré être chez lui avec sa femme et ses enfants.”

Ça faisait des semaines qu’elle répétait son petit discours, allongée sur le canapé dans le noir tandis qu’Elliot murmurait dans son sommeil. Boucles d’or aurait été en larmes à ce stade, et le regard de Sam serait passé d’elle à l’inspecteur Michael Carrington, dont le visage aurait pris une teinte grisâtre. Elle l’aurait regardé droit dans les yeux. Un frisson aurait parcouru la salle d’audience tandis qu’elle marquait une pause théâtrale.

Au lieu de quoi, les questions s’enchaînaient sobrement, personne dans la salle ne semblait percevoir l’impact de ce qu’elle venait de raconter. Mais il

l’entendrait, quand même, non ? Il lirait les transcriptions. Il l’exigerait. Il entendrait ses actions lues par quelqu’un d’autre et il faudrait bien qu’il se rende à l’évidence – ne serait-ce que pour lui-même. C’était certain.

Quarante minutes plus tard, elle était dehors, la porte fermée derrière elle et l’odeur froide et humide du squat dans la bouche. Il y eut une déferlante de cheveux roux autour d’elle et une déflagration de parfum lorsque Clio l’attira dans ses bras.

— Bravo. Tu as été très, très courageuse. Comment tu te sens ? Tu t’en es super bien sortie. Franchement. C’était la bonne chose à faire.

— Ta mère a dû emmener le petit bonhomme dehors, Sammi, dit Spider, qui s’était levé et s’efforçait de s’associer au câlin sans toucher ni l’une ni l’autre. Il faisait un sacré boucan. Il a du poumon, le petit, hein ? Bah, t’as déjà dû entendre ça.

Bah non. Elle n’avait rien entendu du tout.

Ils étaient en train d’organiser l’anniversaire des deux ans d’Elliot lorsque l’offre leur était parvenue. Enfin, Dale était en train d’organiser l’anniversaire. Sam était au lit dans l’ancienne chambre de Debbie avec son téléphone dans la main et Dale était assis devant la porte et lui énonçait les options possibles.

— Un château gonflable, chérie. Je connais un mec qui peut nous en avoir un pour quarante livres, tout l’aprèm. Et on pourrait faire ça à l’église de ta mère, non ? Ça ferait plus de sous à dépenser pour le gamin, comme ça.

Dale, ce héros. C’est pas toi, ne cessait-il de lui répéter. C’est juste une phase que tu traverses. À cause des horreurs que tu as subies. Ça va passer, chérie. Pour le meilleur et pour le pire, hein ? Plus tard, il le répéterait encore, même quand elle ferait sa valise, même quand le taxi attendrait en bas.

Mais ce jour-là, elle était allongée sur le lit de Debbie taché de sueur, puisque Sam avait refusé de changer les draps depuis cinq mois que sa fille était partie vivre avec sa grand-mère. Le téléphone dans sa main sonna, très fort, et elle le regarda quelques secondes, surprise, avant de décrocher.

— Samantha, dit Alex l’avocat. Ils proposent un règlement à l’amiable.

— C’est quoi, l’idée en fait ? Un règlement ? C’est censé régler quoi ?

Clio se dispensa de toutes civilités, de tout préambule, et entra en trombe chez elle. Sam resta plantée sur le seuil, exposant au monde sa robe de chambre mouchetée de thé, et marmonna à l'adresse de la rue :

— Non, mais vas-y, entre, je t'en prie.

— Tu peux pas accepter ça, Sammi. Qu'est-ce que tu nous fais, là ?

Clio se tenait dans le salon, digne et incongrue entre la pile de Duplo et le panier de repassage plein à ras bord, les cheveux en feu dans la lumière découpée par les persiennes. L'ange de la mort, l'ange de quelque chose d'affreux, en tout cas, qui revenait sans cesse l'arracher au moindre petit éden foireux qu'elle avait réussi à se créer.

— Cuisine, s'il te plaît, trouva-t-elle la force de dire en désignant Elliot, dont les grands yeux ronds s'écarquillaient devant cette visiteuse d'une autre planète. En quittant la pièce, elle poussa à fond la touche volume de la télécommande.

Dans la cuisine, elle lança la bouilloire, un réflexe aussi naturel que de respirer, se surprit à apprécier les quelques secondes de répit que ça lui accordait.

— Je vais pas te demander comment t'as eu mon adresse. Mais je t'ai déjà dit très clairement que je n'apprécie pas ce genre de visite-surprise.

— Ben, si tu réponds pas à mes messages, je suis censée faire quoi ?

— J'ai pas à te répondre, Clio. T'es ni ma banque, ni l'école de mon gosse, ni les urgences, ni ma mère.

— Non. Je suis juste l'autre partie civile dans un procès que tu as décidé d'envoyer balader. Alors qu'on était d'accord que c'était une des actions politiques les plus importantes du moment, sans doute la chose la plus importante qu'on fera de notre vie.

— Je me rappelle pas avoir accepté ça. Viens pas mettre dans ma bouche des trucs que j'ai pas dits. Je commence à en avoir ma claque de tout ça.

— Tout ça quoi ?

— Les interviews. Toi qui parles à ma place dans les réunions, et avec les avocats. Toi toi toi, partout dans les journaux.

— On en a discuté. En groupe. J'avance à visage découvert pour attirer l'attention et pour te protéger. Prendre les coups à ta place.

— Me protéger ? – Sam se tourna furieusement vers elle, se retint au plan de travail pour s'empêcher de bondir à travers le lino, toutes griffes dehors. – Me protéger. Eh ben on peut dire que t'as fait du super boulot, Clio Campbell. T'auras droit à une putain de médaille. Non mais tu m'as vue ?

Regarde-moi. Regarde-moi bien, pour de vrai. Je peux pas travailler parce que je tape une putain de dépression dès que je passe la porte. Ça doit faire une bonne semaine que je me suis pas habillée. Ce petit bonhomme là-bas, il a deux ans et voilà la seule mère qu'il ait jamais connue, un putain de boulet qui chiale et qui tremble dans son coin, parce que cette putain d'histoire que t'as déterrée dure depuis avant sa naissance – et ma petite fille refuse carrément de m'adresser la parole, elle vit même plus ici, parce qu'elle comprend pas pourquoi sa mère est aux abonnés absents émotionnellement et qu'elle est même plus foutue de la regarder dans les yeux. J'ai des flash-back traumatiques tous les soirs, mon mariage part en vrille et c'est pas près de s'arranger, et tous les matins je dois me forcer à descendre, à me faire une tasse de thé et à pas m'ouvrir les veines dans une putain de baignoire. Donc oui. Super, ta protection.

La bouilloire gémit, ce petit sifflement électronique que Dale avait trouvé super classe, et elle fit volte-face pour s'en occuper.

— Sammi. Sammi. – Il y eut une main sur son dos, cet accent comme un miel écossais, épais et luisant. – Je savais pas du tout. C'est dégueulasse. C'est vraiment dégueulasse. Ce qu'il t'a fait. Ce qu'ils t'ont fait. Mais c'est exactement pour ça qu'on doit continuer à lutter. Ils ont détruit ta vie ; tu souffres clairement de stress post-traumatique et ils nous chient cet accord révoltant pour plus t'avoir dans les pattes – on peut leur sortir un bilan psychologique, leur faire bouffer…

— NON. – C'était le mot le plus vaste, le plus sonore qu'elle ait jamais prononcé. Il résonna dans la pièce. Elles gardèrent toutes les deux le silence, tandis qu'un nouvel épisode des *Teletubbies* s'enchaînait sur le lecteur DVD, tout en mignonneries et chants d'oiseau.

— Maman ? cria Elliot.

— Bouge pas d'ici, marmonna Sam, les poings serrés face à Clio en passant devant elle.

Elliot était debout devant la porte de la cuisine, minuscule et perdu. Elle le prit dans ses bras et le ramena devant la lueur rassurante de la télé, le serra contre elle une seconde dans le canapé, son petit visage chaud et humide blotti dans son cou.

— Maman elle pleure.

— Oui, mon trésor. Oui, mon petit amour. Maman pleure tout le temps, hein ? Elle est bête, maman. Tu veux regarder les *Teletubbies* ? Encore juste

un tout petit peu ? Tiens, voilà ton doudou, et ton nounours. Ça marche ? Maman revient bientôt, d'accord ?

Clio remuait une cuillère dans un mug. Même ce tintement donna envie à Sam de casser quelque chose.

— Tu vas t'en aller, maintenant. Trop c'est trop. Tu as été trop présente dans ma vie. On allait bien. On avait notre petit bonheur tranquille avant que tu débarques, que tu foutes tout en l'air et que tu me traînes dans ta putain de croisade à la con.

— Ma quoi ?

— T'as très bien compris.

— Ma croisade ? Sammi, c'est toi qu'as subi ça. C'est une injustice colossale, horrible. On s'est battus pour la réparer. Tu peux pas m'en vouloir pour les agissements scandaleux d'un État corrompu. On se bat pour toutes les femmes de ce pays – pour tous les citoyens de ce pays –, pour qu'on cesse de vivre dans la peur de cette culture de la surveillance…

C'est là qu'elle enchaîne sur "viol cautionné par l'État", pensa Sam.

— … et du viol cautionné par l'État. Écoute, petite sœur. – Son accent écossais se fit plus marqué. – Je prétends pas savoir ce que tu as vécu, malgré tous mes efforts. Mais je peux être là pour toi, non ? Je peux marcher à tes côtés. Je peux te tenir la main. On est ensemble, Sammi. Il faut qu'on se serre les coudes. Nous, les filles d'ouvriers, il faut qu'on se dresse face à cette obscénité que nous a fait subir ce membre de la classe supérieure, du patriarcat…

— Oh, arrête un peu. Arrête d'essayer de dire qu'on est pareilles. T'en as toujours fait des caisses là-dessus, et depuis le début je me dis en secret, meuf mais t'es sérieuse ? Parce qu'on on est clairement pas pareilles, ma belle. Juste parce qu'on a grandi dans la pauvreté, ça veut rien dire. Ça veut pas dire qu'on a eu la même expérience de vie. Ça veut pas dire que t'es pas capable de te fondre dans la masse, ou de changer de costume et te retrouver du côté du pouvoir. Je suis une femme noire dans un putain de quartier pauvre que j'ai quasiment jamais quitté. J'ai toujours dû travailler huit fois plus dur pour prouver que je mérite un boulot, que j'ai ne serait-ce qu'un demi-cerveau, que je connais et que je comprends la théorie ou que j'ai possiblement lu un ou deux bouquins. Toi ? Toi, putain, tu flottes au-dessus de tout ça, en vrai. Pauvre, pas de doute là-dessus. Mais belle, blanche, célèbre, toujours avec ta cause juste, à chanter tes jolies chansons partout dans le monde. Ça pour toi, c'est une campagne de pub. C'est un

putain de passe-temps. Ta dernière lubie. Parce que c'est comme ça que tu t'es fabriqué une vie à partir d'un tas de foulards qui flottent dans tous les sens. T'es complètement hors sol. Moi, c'est ma vie, Clio. Ma. Putain. De. Vie. Ma maison, mes bébés, mon mari, mon taf, la putain de réalité du quotidien au même endroit à essayer de nourrir les petits et à regarder la télé sur le même canapé tous les soirs. Toi, t'as pu choisir de pas faire ça. Et maintenant t'essaies de parler à ma place. Tu braques les projecteurs sur toi et tu les utilises pour mettre tes mots sur mon histoire, pour m'enlever encore plus que ce que ces enculés de flics ont déjà fait. Pourquoi ? Parce que tu t'ennuyais ? Parce que tu te sentais seule ? Je sais pas. Mais la semaine dernière, j'ai reçu un coup de fil, on m'a proposé du fric et un point final à cette histoire. Je prends. Je raccroche. Ça s'arrête maintenant. Et, toi, tu vas te barrer d'ici. Par-là (elle fit signe vers la porte de derrière, qui donnait sur l'allée en béton résonnant sous les pas pour rejoindre la rue). Je veux plus qu'il te voie. Je veux plus te voir.

— Sammi. Je… Ok. Ok, je m'en vais. Mais j'ai fait ça pour une question de principes. Je pouvais pas te laisser continuer à vivre sans savoir ça. Je pouvais pas. Il fallait que tu l'apprennes, et il fallait que ça s'arrête. Pour le monde.

Deux cent cinquante mille livres, putain. C'était pas si cher payé, pour une vie. Pas vraiment. Alex voulait pousser pour obtenir plus, et il lui avait confié que Clio et Fran étaient sur la même longueur d'onde, mais elle ne pouvait pas supporter tout ce cirque une seconde de plus. Mais ça ne s'était pas arrêté. Même le fait de savoir que l'argent allait arriver, même au bout de plusieurs mois, une fois son compte en banque gonflé de zéros, ça ne s'était pas arrêté. Dale lui avait pris des rendez-vous chez le psy et elle regardait l'horloge tourner jusqu'à l'heure des séances, incapable de quitter l'ancien lit de Debbie. Un jour, chacun de ses muscles palpitant d'une pure rage incandescente, elle s'était retrouvée à attraper un Elliot en pleine crise pour le projeter sur le canapé. Il avait un peu gloussé, l'avait regardée comme si le jeu allait se poursuivre, puis il s'était stoppé net, l'avait dévisagée. Elle s'était enfermée dans la salle de bains, loin de lui, et elle avait écrit à Avril de venir le chercher.

— Dis-moi au moins où tu vas. S'il te plaît, bébé. S'il te plaît, mon amour.

— T’as pas besoin de moi, là tout de suite, chéri.

— Bien sûr que si. On a tous besoin de toi. Ce garçon a besoin de sa maman, tu crois pas ?

— Ouais. Faut que je voie si j’arrive à la faire revenir.

Elle avait pris trois fois l’avion pour sortir du pays : deux fois enfant en tant que Sammi Smith, pour aller voir ses cousins en Jamaïque, quand elle se chamaillait dans l’avion avec son frère jusqu’à ce que leur mère les sépare ; une fois en tant que Samantha Burke, une femme mariée avec son nouvel époux et sa première fille, pour rejoindre un complexe touristique en Turquie, entassés dans un charter grouillant de racistes décomplexés. Elle n’avait jamais été aussi seule. *Prends le bus pour le terminal des ferries, ou un taxi si tu préfères (ça coûte beaucoup plus cher !)*, disaient les instructions. Cher ou pas, il lui fallait ce taxi, la clim et le repose-tête moelleux, les vitres teintées pour observer les tours d’habitation et les cordes à linge des balcons dans un pays étranger.

Samantha Burke n’était jamais montée sur un ferry. Ni sur aucun bateau, d’ailleurs. Pas même les canots à rame sur l’étang du parc, parce que Avril les avait toujours eu en horreur. Et là, elle regardait ses compagnons de voyage vomir par-dessus le bastingage, la violence et la force avec lesquelles les vagues giflaient les flancs du bateau tandis que le soleil cognait, et elle n’éprouvait absolument aucune sensation physique.

Xanthe était là, dans le petit port miteux, un grand pilier de bon sens dans une robe d’été jaune, deux mains fermes sur ses épaules.

— Tu n’es pas du tout obligée de me parler ce soir. Tu n’es même pas obligée de me parler dans la voiture. Je vais te conduire à ta chambre, te montrer comment marche la douche, et ensuite tu pourras te vautrer dans des draps frais aussi longtemps que tu voudras. D’accord, petite sœur ?

La voiture sentait le patchouli, les huiles que Fran faisait brûler pour tenter de chasser l’odeur de moisi au squat, tellement de choses qu’elle cherchait à laisser derrière elle que Sam, avachie sur la banquette arrière, enfonça ses ongles dans ses paumes et se demanda si elle était en train de commettre une énorme erreur.

Elle se réveilla avec la lumière du jour, le coton blanc, le plafond blanc de sa chambre troglodyte, le flottement des rideaux mauve clair laissant

entrevoir des feuilles vertes sur les bords, et une terreur croissante qui lui comprimait la poitrine. Xanthe la trouva recroquevillée par terre à côté de sa valise une heure plus tard, quand elle passa la tête par la porte pour l'informer que le repas était prêt.

— Je suis tellement désolée, Xanthe. J'ai rien à faire ici. J'aurais pas dû venir. Je peux pas gérer, je suis en roue libre, et au lieu de juste déclarer forfait, je t'ai mis toutes mes emmerdes sur les bras. Peut-être que… Je sais pas, je me dis que je pourrais aller à l'hôtel et te foutre la paix, si tu peux juste me dégoter un taxi ou quoi.

Xanthe ne dit rien, la prit dans ses bras.

Ce premier jour, elle ne put aller que jusqu'à la terrasse devant la maison, faire le tour des lieux, contempler la route en bas de la colline et les falaises et la mer juste derrière.

L'air était chaud et d'une incroyable clarté, la mer d'une couleur plus vraie que tout ce que connaissait Sam en Angleterre. Les murs étaient tous peints en blanc, le paysage kaki et broussailleux, entrecoupé d'extraordinaires éclats de fuchsia jaillissant de maisons au loin. Il n'y avait personne d'autre alentour, rien qui fasse du bruit. Personne d'autre qu'elle. Ceux qu'elle aimait n'avaient pas la moindre idée d'où elle se trouvait. Elle savait que c'était ce qu'elle avait voulu, mais à présent, face à son choix, elle avait l'impression de s'être plantée sur toute la ligne.

Elle était assise sous la treille, à l'ombre de ce qui devait être des feuilles de vigne, et ses pieds suivaient le contour d'une mosaïque dans la pierre. Le livre de poche qu'elle avait pris dans la minuscule bibliothèque de la maison était ouvert sur ses genoux. Un Agatha Christie, le seul bouquin qui n'avait pas "méditation" dans le titre. Elle regarda une grande silhouette bronzée, en short et lunettes de soleil, traverser la rue, un gros pot en terre cuite à la hanche. Alors qu'elle montait les marches, Sam s'aperçut que ce n'était pas Xanthe.

— Maman a pensé que ça pourrait te plaire. Des fèves. Elle m'a dit de te dire qu'il faut les préparer avec amour. Je t'ai pris du pain aussi, et un pot d'olives.

— J'y crois pas ! Dido, c'est toi ? Je t'ai pas vue depuis que t'étais bébé ! Genre, t'apprenais juste à marcher et tout. T'as fait tes premiers pas dans mes bras !

Elle entendit les mots se déverser d'elle comme la vieille tante gênante qu'elle avait toujours su qu'elle deviendrait, son accent faisant écho à la pointe de cockney de la fille, se renforçant à son contact.

Dido sourit, mal à l'aise, elle ne savait pas trop où regarder.

Sam la regarda redescendre, traverser la rue avec toute l'assurance de quelqu'un qui savait qu'aucune voiture n'allait jamais la percuter. Elle devait avoir pas loin de dix-huit ans, Dido, ses longues jambes témoignaient du temps écoulé. L'espace entier d'une adulte entre Sammi Smith et Samantha Burke.

Le soleil commença à descendre, un coucher de soleil comme elle n'en avait jamais vu à Londres. Toute la voûte céleste brillait d'un rose surnaturel, extraterrestre. Sur ce qui devait être un parking au sommet d'une falaise à côté de la maison de Xanthe, trois silhouettes déroulaient des tapis, saluaient la mer. Sam nota que Xanthe et sa fille faisaient la même taille – elle n'arrivait pas à les distinguer à cette distance. La troisième silhouette était plus petite, les cheveux longs, mais incontestablement masculine – ça devait être le petit ami.

Au squat, Fran faisait du yoga de temps en temps, elle avait essayé de convertir les autres. Sam se souvenait des contorsions de ses jambes (parfois de force, il fallait utiliser ses mains pour les placer là où elles refusaient d'aller), de la raideur du visage de Fran sous l'effort, d'un pet de Spider qui avait mis un terme à la séance dans un concert de gloussements. Là, c'était autre chose, quelque chose de très beau à voir, les trois silhouettes lancées dans une sorte de danse primitive, fluide, en harmonie avec le ciel et l'eau, rapprochant peu à peu leurs corps du sol, tandis que le soleil plongeait derrière la mer et que la lune brillait plus fort.

Y a d'autres façons d'être au monde, alors, pensa-t-elle. Avoir de l'espace, prendre le temps de rester immobile, se perdre dans la contemplation. Bien sûr, avoir les moyens d'acheter cet espace était un plus.

Elle observa les deux femmes avec plus d'attention, remarqua leur proximité intime, leurs mouvements en miroir. L'harmonie. Sur le chemin du retour, l'une des deux – Sam penchait pour Dido – enroula son bras autour du cou de l'autre. Debbie lui manquait.

— T'as envie d'en parler ?

Elles étaient assises sur une plage, à vingt minutes de marche de la maison, une belle suée sur l'asphalte baigné de soleil. Des falaises rouges

les séparaient de la route et des gens ; leur petite natte était étendue sur un sable d'un rouge écarlate, étonnamment doux. Du sang ancien, qui s'écoulait dans cette mer d'un turquoise révoltant. C'était trop d'un coup.

— Tu sais ce qui me troue, Xanth ? Les couleurs. Les couleurs ici, c'est genre, des couleurs avec l'intensité poussée au max. Pourquoi on a pas des couleurs aussi vives en ville ? On est doués pour les faux-semblants, hein ?

Xanthe hocha la tête, leur versa à chacune un verre de vin de la bouteille qu'elle avait dans sa sacoche, et remit le bouchon.

Sam but une gorgée.

— C'était pas un non, au fait. Je sais juste pas par où commencer. Je sais pas quoi dire.

— Ouais. Je suis pas sûre que je saurais non plus.

— Le truc, c'est qu'il faut que je commence à en parler, pas vrai ? Sinon ça va me bouffer. Je peux plus rester là comme un pantin dans la maison sans tirer un mot pendant que mon mari s'occupe du petit, et tout garder à l'intérieur pour gueuler sur Clio tous les deux ans. Ça va finir par me tuer, en fait.

— Clio ? T'as gueulé sur Clio ?

— Meuf. T'as pas idée.

Et les vannes s'ouvrirent, le ressentiment se déversa de sa gorge dans l'atmosphère autour d'elles. Des mots, des mots, des mots.

— Un rouleau compresseur, Xanthe. J'ai l'impression qu'elle m'est passée dessus au rouleau compresseur, déclara Sam en guise de conclusion. Elle a tout foutu en l'air : ma vie, tout ce que je croyais savoir sur moi-même, en particulier ma relation avec Debbie. Tout ça s'est envolé. Je suis juste là, assise sur une plage avec quelqu'un que j'ai pas vu depuis des années, à me demander si j'ai la moindre raison de rentrer. Avant, je me disais au moins que je faisais le bien autour de moi, tu vois ? Ma vie était pas un conte de fées – elle eut un geste détaché vers la mer, son obscénité de nuances – mais je faisais du mieux que je pouvais. J'étais une bonne mère pour Debbie. J'aidais des jeunes dans mon travail. Je pouvais garder un travail, déjà. J'étais amoureuse et je savais rendre l'amour qu'on me donnait. Et ça m'a brisée, cette affaire, découvrir ça. Je vis dans une maison avec un homme d'une patience infinie qui dit qu'il m'aime et qui me le montre chaque jour, et je me réveille terrifiée, parfois je me demande si je dois le tuer avant de découvrir un nouveau scandale. Je suis un poison dans cette maison, maintenant. Je suis un poison pour mes enfants. J'arrive pas à

dissocier ça d'elle, et du fait qu'elle n'ait pas réfléchi une seule seconde à ce que ça allait me faire de savoir tout *ça*.

Elle s'arrêta. Ça allait trop loin. Quelque chose dans le fait d'être en mesure de raconter ça à une figure du passé l'avait détendue au-delà du raisonnable. Ce visage ; celui de Xanthe, familier, mais plus vieux, maternel, calme et dépourvu du millier de petites frustrations que Sam s'était attendue à trouver. Elle s'aperçut qu'elle n'était pas certaine de pouvoir s'y fier. De fait, vu ce qu'elle avait déjà découvert sur ses anciens camarades, pourquoi celle qui se cachait en Grèce, qui avait refusé de témoigner ou de s'investir, mais qui avait répondu immédiatement lorsqu'une Sam post-règlement à l'amiable lui avait demandé si elle pouvait venir dans son centre de méditation, ne serait pas dans le coup ? Et si Xanthe avait acheté cette maison avec une indemnité de la police ? Et si c'était une expérience grandeur nature sur elle, pour voir comment elle réagissait psychologiquement ? Et s'ils l'observaient dans cette petite chambre ensoleillée ? Sam pensa à toutes ces choses en l'espace d'une fraction de seconde, les mit dans un coin de sa tête le temps qu'il fallut à Xanthe pour ouvrir la bouche, et elle se leva, enleva le sable de ses jambes, fit un geste en direction de la mer.

— Je peux y aller ? Je veux dire, y a pas des requins, ou quoi ?

— Pas de requins. Pas aussi près du rivage. Mais vas-y doucement, hein ? Tu viens de boire un grand verre de vin et il fait très chaud aujourd'hui. Ne t'éloigne pas trop. Fais gaffe à toujours avoir pied.

Sam grogna, comme si Xanthe était une prof casse-pieds qui lui donnait des ordres, elle défit son paréo et partit vers l'eau à grandes enjambées dans son maillot de bain de grossesse qui lui allait encore, près de trois ans plus tard. L'eau n'était pas froide. Elle s'était attendue à du froid. Le fond de la mer était fait de galets irréguliers ; aux yeux de Xanthe, elle devait avoir l'air d'un poulain qui fait ses premiers pas, une parfaite novice. Une petite fille de la ville dans la grande mer. Elle s'arrêta une seconde, poussa un juron sonore face à son immensité sans bornes, sa beauté crâneuse, son culot, poursuivit en tremblant. Une fois immergée jusqu'à la taille, elle s'accroupit, laissa l'eau l'envahir de tous les côtés – elle n'était pas froide, mais ça faisait quand même un choc sur son dos surchauffé. Elle tenta des mouvements de brasse, d'abord juste avec les bras, puis elle poussa avec ses pieds, ses genoux heurtant les galets. Rien à voir avec la piscine extérieure du Brockwell Lido. Elle sentait ce rappel constant que tout était

bien plus vaste et sauvage qu'elle, le fond inégal, la force des vagues et des courants. Il n'y avait rien et encore rien devant elle, et ce rien était bleu. Les vagues se brisaient, lui giflaient le visage, l'eau salée dans son nez la faisait tousser et perdre l'équilibre. Il n'y avait rien en dessous et elle paniqua, s'étrangla, se demanda si elle allait se noyer. Ça serait grave. Ça serait grave si elle se noyait.

En se tournant dans l'eau, elle s'aperçut qu'elle n'était pas du tout allée loin. Elle distinguait encore le visage de Xanthe, sa main qui s'agitait doucement à son intention. Elle nagea en petit chien pour revenir là où elle sentait les galets sous ses pieds et se trouva complètement conne.

Elle fut surprise de voir à quelle vitesse sa peau sécha. Xanthe l'accueillit avec le pique-nique dans un silence radieux. Il y avait des feuilles de vigne et des pitas sortis d'emballages brillants qui l'attendaient, et elle s'en empiffra avec reconnaissance.

— Écoute, meuf. Je suis allée trop loin. Tu dois te demander quel genre de psychopathe tu as hébergée chez toi. Honnêtement je suis pas… je suis pas dangereuse.

— J'ai jamais cru ça, Sam. Je serais plus inquiète si t'étais pas du tout affectée par cette histoire.

— Je sais juste pas quoi faire pour me reconstruire. Qu'est-ce qu'on fait dans ces cas-là ?

Xanthe soupira, fouilla dans son sac et alluma une cigarette.

— Il faut du temps, et il faut beaucoup de force. Tu dois juste être assez sûre de toi pour avoir quelque chose à quoi te raccrocher.

Sam n'avait pas fumé depuis qu'elle avait eu Debbie, mais quelque chose dans l'odeur, en plein soleil, la fit hésiter. Elle désigna le paquet et Xanthe hocha la tête, souffla la fumée, poursuivit.

— De mon expérience, j'ai trouvé que le plus important, c'était de pas laisser le truc t'engloutir. De garder une prise sur toi, sur la personne que tu es. Si t'as ça, tu peux te battre.

— Oh putain. Je sais même pas si j'ai encore ça.

— Ben regarde, t'es ici. T'as réussi ça. Je pense que tu l'as encore, Sammi. Franchement. T'as besoin d'une soupape. Il faut, il faut que tu relâches la pression. Il te faut un exutoire. Quelqu'un à qui parler, quelque chose sur quoi taper. Il te faut quelque chose. Tu te souviens comme j'étais en colère à vingt-cinq ans ? J'avais l'impression d'être montée sur ressort en permanence, le moindre faux contact et… boum. Pas de soupape.

Elles contemplèrent la mer une seconde puis Xanthe les emmena sur un autre terrain.

— Je dois avouer que je suis pas très surprise par ce que tu dis sur Clio. Elle a toujours été du genre à passer en force. Pas de quartier. Je suivais l'affaire dans la presse britannique et c'est vrai que je me demandais pourquoi toute l'attention était sur elle. D'accord, je comprends le truc, elle est un peu célèbre, et vous, vous étiez des anonymes, mais… Ben elle et Mark…

— Ha ! Ils s'aimaient pas. Ils se ressemblaient trop. Les autres, c'étaient juste des putains de dommages collatéraux. Pour tous les deux.

— Ouais. Clairement, elle aimait bien qu'on en ait que pour elle.

— Quand même, faut être motivé, quoi. Pour être aussi concentré sur un seul truc, ton idéal politique, ou ta putain de mission d'infiltré, ou n'importe quoi d'autre, au point de rouler sur d'autres êtres humains ? Tu vois ce que je veux dire ?

— Je l'ai pas vue depuis quinze ans, mais elle a toujours paru un peu, comment dire… Il se passait tout le temps plein de trucs, mais je sais pas si elle avait quelqu'un dont elle était vraiment proche. Si ? Elle allait et venait quand ça lui chantait, et j'étais envieuse de cette liberté à l'époque, mais je crois pas qu'elle retournait quelque part. J'ai plutôt l'impression que c'était chez nous qu'elle retournait. Et personne était super soudé non plus. Pas vraiment.

— Nan, elle est 100 % court terme, meuf. Et ça l'a déformée, je pense. Elle est, genre, physiquement incapable de comprendre que d'autres gens puissent avoir des liens plus profonds. Qu'ils puissent avoir besoin de s'enraciner. D'être liés à autre chose que la cause.

Sam quitta l'île quatre jours plus tard, par le même chemin qu'à l'aller. Elle n'était pas guérie, elle le savait. Mais elle sentait la mer rouler et onduler sous elle dans le bateau. Elle avait chanté un om au soleil avec Dido, Xanthe, et Niko, le gentil petit ami, et elle avait trouvé dans ce drôle de son rauque qui résonnait dans sa gorge, sa poitrine et tout son corps quelque chose qui l'avait aidée à se retrouver un peu, à retrouver l'harmonie de son corps et de son esprit. Pendant deux jours là-bas, elle était devenue le genre de personne dont elle se serait moquée à Londres. Le genre de personne dont elle espérait se moquer de nouveau un jour.

Connectée au wi-fi de l'aéroport, elle réserva une chambre d'hôtel non loin de chez Avril. Des rues qu'elle connaissait, mais pas sa maison. Juste au moment où l'équipage faisait son inspection, elle composa un message pour sa mère ; elle serait de retour le lendemain, elle ne dormirait pas à la maison, et elle souhaitait voir Debbie dès que possible.

— Tu sais quoi, Xanthe, avait-elle dit, assise à la table de la cuisine la veille au soir tandis que Xanthe découpait des fruits. Je crois pas que je sois vraiment jalouse de toi, en fait. Bon, ok, c'est sublime, ici, c'est calme et tout, mais je crois pas que je pourrais y passer ma vie. Moi j'ai besoin d'un peu d'agitation. J'ai besoin d'un peu de mocheté au quotidien. Cette mer finirait par me foutre la haine, si je devais la regarder tous les matins. Mais ce que t'as avec Dido, par contre. Ça. Je sais pas si je vais retrouver ça un jour, avec aucun de mes enfants. Surtout avec Debbie. Plus maintenant.

Xanthe se tourna et la serra dans ses bras par-derrière, ses longs bras ambrés enroulés autour de la chaise et de ses épaules. Ça faisait beaucoup de contact physique pour Sam, mais elle se laissa aller. Son amie sentait la crème solaire et l'huile.

— Il faut juste que tu lui rouvres ta porte, je crois. Est-ce qu'elle sait ? Pour tout le… truc ?

— Elle sait que j'ai été impliquée dans un procès. C'est tout.

— Elle a quel âge maintenant ? Seize ans ?

— Quinze. Bientôt seize.

— Ils comprennent plus que ce qu'on croit à cet âge. Tu crois qu'elle est capable d'encaisser ?

— Sans doute, ouais.

— Tu sais ce qui te reste à faire, alors.

Dans les années qui suivirent, Samantha Burke, puis Samantha Smith, se verrait gentiment suggérer, par des psychologues, lors de séances de conseil conjugal et dans divers groupes de soutien, qu'elle faisait une fixette sur Clio Campbell, qu'elle utilisait possiblement sa colère contre Clio comme diversion pour ne pas s'attaquer aux vrais problèmes et à la manière dont ils l'avaient affectée.

"Vous vous mettez à distance", avait dit une d'entre elles, une voix parmi les voix, et Sam avait eu envie de dire, non, vous vous trompez. C'est là que je suis le plus proche de moi-même. Mais elle avait hoché la tête, avalé la couleuvre et essayé de leur montrer qu'elle progressait vers la guérison.

C’était facile de l’éviter, d’éviter d’avoir de ses nouvelles. L’anonymat que Clio avait garanti à Sam dans ses rapports avec les journalistes et les avocats lui facilitait la tâche pour disparaître du paysage. Clio, de ce qu’elle comprenait de ses visites occasionnelles sur sa page Facebook, la nuit, à l’heure où les émotions étaient les plus violentes, était rentrée en Écosse, participait à une nouvelle campagne politique là-bas, postait des liens vers des articles, ses commentaires en majuscules de plus en plus hystériques.

Dale se réveilla une nuit, jeta un œil à l’écran lumineux et soupira.

— Chérie. Encore ? Encore cette femme. Il faut que t’arrêtes. Tout le monde le dit.

C’était une des dernières nuits qu’ils avaient passées ensemble, leur relation était déjà irrémédiablement brisée. Dale disait que non, et il s’entêtait à dire que non – pour le meilleur ou pour le pire, répétait-il, il pleurait, s’accrochait à sa main –, mais Sam ne supportait plus les nuits blanches à scruter le visage de son mari, l’impulsion secrète d’aller fouiller dans son téléphone en permanence, l’ambivalence quand elle le sentait en elle – sa raison lui disait qu’il était le plus loyal et le plus honnête des hommes, mais il y avait toujours une deuxième voix qui lui murmurait des secrets et des doutes chaque fois qu’il pénétrait dans son champ de vision.

— Je ne sais pas si je serai un jour capable d’être avec quelqu’un, chéri. Je crois que c’est plus pour moi. T’as besoin de quelqu’un qu’a pas le cerveau détraqué. Tu vaux mieux que ça.

Va-t’en, va-t’en, va-t’en. Elle avait dû finir par physiquement le pousser à la porte, tous les deux en larmes. Et elle s’était assise sur son canapé, elle n’était plus l’amour de quelqu’un, ni le corps de quelqu’un, juste une mère, une fille, une femme autonome. Debbie descendit les marches, à moitié endormie dans son tee-shirt trop grand.

— Il est parti, alors ?

— Il est parti, mon cœur.

— C’était quelqu’un de bien, maman. Un mec bien.

— C’est toujours un mec bien. Et un bon père pour ton petit frère, et un bon beau-père pour toi, si tu veux de lui. Mais je pouvais pas lui demander de rester. Pas avec ce vieux déchet qui te sert de mère. C’était pas juste. Tu vois ?

Debbie se lova à côté de sa mère. Elles ne se touchaient plus très souvent, et Debbie était devenue une grande girafe gracieuse, qui toisait Sam d’une bonne tête et demie. Sam s’émerveillait que sa fille la fasse paraître aussi

petite, que leurs instincts de tendresse leur permettent encore de s’imbriquer.

— T’es pas si vieille que ça, maman. Pas vraiment.

Elle sourit, et à cet instant son charmant visage n’appartenait qu’à elle, et à personne d’autre.

*OceanofPDF.com*

# ADELE

*Hôpital Royal Alexandra, Paisley, 2015*

Il y avait quelque chose dans le clignotement des lumières, quand on entrait dans le hall du bâtiment, qui semblait toujours actionner un interrupteur dans la tête d'Adele. Elle avait remarqué ça au fil des années, une autre façon d'être et de réagir aux choses quand elle était de service, comme si elle appréhendait les émotions à travers une épaisse combinaison de protection, une couche de lard, quelque chose comme ça. Et en effet, pour faire correctement ce boulot, il fallait s'efforcer de tenir à distance toutes les réactions humaines normales, instinctives. Il fallait les remplacer par du pragmatisme, de la logique, des procédures et des connaissances. Des années plus tôt, quand c'était encore nouveau pour elle, un garçon qui avait exactement la même date de naissance que son Jamie était arrivé. Dix-sept ans. En miettes. Accident de moto. Il n'avait jamais repris connaissance. Elle avait essayé d'ignorer les infirmières plus âgées qui marmonnaient qu'il ne s'en sortirait pas, mais n'était pas tout à fait parvenue à retenir ses larmes, et avait fini par gueuler sur Pat, l'infirmière en chef, dans la salle de pause. Pat lui avait demandé de s'asseoir et, avec calme et bienveillance, lui avait expliqué qu'elle ne pouvait pas se permettre de voir les choses ainsi.

— Prends dix minutes, ma grande. Je ne peux pas t'accorder davantage, malheureusement. Reviens-nous prête à donner à ce garçon les soins dont il a besoin jusqu'à ce qu'il rende son dernier souffle, ou décide que tu n'en es pas capable, et va chercher un autre boulot.

Adele avait frissonné tandis que le monde s'écroulait sur elle, et Pat s'était penchée pour la prendre par les épaules.

— Écoute. Absolument toutes les infirmières qui arrivent en soins intensifs vivent un moment comme celui-ci. Toutes. Toutes celles qui sont là, et quelques-unes qui ont décidé qu'elles n'en étaient pas capables. Je ne juge pas celles qui n'y arrivent pas, tu sais. Mieux vaut s'en rendre compte

le plus tôt possible. Tout le monde n’est pas fait pour ce boulot. Mais je pense que toi, tu as les épaules.

Au bout du compte, Adele était dans la chambre quand le spécialiste avait annoncé la nouvelle à la mère du garçon, elle avait serré, serré sa main tandis qu’ils le débranchaient. Elle avait tenu trois gardes de nuit d’affilée, le trajet jusqu’à la maison, radio allumée, dans la lumière vague du matin. Elle s’était versé un bol de céréales avant de se mettre au lit, calée contre la forme tiède de Dougie, un masque sur les yeux pour le soleil, des bouchons de cire dans les oreilles pour s’isoler du bruit que faisait son mari en préparant les garçons pour l’école. Elle s’était réveillée à quinze heures, s’était douchée, avait cuisiné des lasagnes pour tout le monde, avait mangé, s’était arrêtée cinq minutes pour faire un câlin au chat, dans le silence du salon. Et puis elle avait repris l’autoroute, elle avait traversé une fois de plus le hall, d’un pas vif, ce changement de lumière dans ses yeux. C’est seulement à l’issue de sa troisième garde, quand elle se réveilla dans un espace de liberté où personne ne comptait sur elle pendant deux jours entiers, qu’elle se laissa aller. Elle s’extirpa de la maison, se promena le long du canal, au-delà du tronçon apprécié par les joggeurs, et pleura, pour ce garçon, pour le sien, et pour leurs mères à tous les deux.

— Personne ne te demande d’être un robot, avait dit Pat. Il s’agit juste de compartimenter, tu vois ? Faut simplement digérer les choses plus tard. Je ne peux pas te dire que ça va devenir plus facile, juste que tu t’en sortiras de mieux en mieux.

Huit ans plus tard, elle dirait que oui, c’était sans doute devenu plus facile. Et qu’elle s’en sortait de mieux en mieux. Jusqu’à un certain point. Déjà trois heures de garde ce jour-là, quand elle fut informée d’une nouvelle arrivée via les urgences.

— Une femme, probablement dans les cinquante ans. Tentative de suicide. Pas encore identifiée mais ils y travaillent.

— Elle est pour toi, Adele, avait dit l’infirmière en chef.

*2013-2014*

Quand elle était rentrée, Dougie regardait son émission politique. Généralement elle lui demandait sèchement d’éteindre ; ses nerfs en pelote supportaient mal tous ces cris, surtout après une garde de douze heures.

Mais cette fois il y avait une voix, une voix qu'elle n'avait pas entendue depuis des décennies, et cette voix était dans son salon.

Cliodhna Johnstone avait toujours eu cette manière veloutée, soyeuse, ondoyante de s'exprimer, si bien que même quand elle levait simplement la main pour répondre en classe, tout le monde se taisait. Cela faisait d'elle une cible, tout autant que la grosse couronne de frisottis roux, les yeux dorés étranges, toujours sur le qui-vive, son chant qui dominait celui des autres quand ils se rassemblaient pour entonner d'une voix monocorde les hymnes et Robert Burnse. Tout autant que son drôle de nom – Jean, l'avaient appelée les professeurs, et elle avait refusé de répondre. Cliodhna, avait-elle lâché, devant leur insistance. *Cli-oh-na*, et ça sonnait comme de la musique. "Jean, c'est mon *deuxième* prénom."

Ce petit menton pointu, tourné vers le plafond pour dissimuler ses tremblements. Au début ça lui avait valu quelques corrections. Quelle drôle d'idée, songeait maintenant Adele, de frapper des petites paumes de cinq ans avec une règle, juste parce que leur propriétaire avait demandé qu'on l'appelle autrement. Ils s'y prenaient tôt pour vous apprendre la soumission, dans cet endroit. Ils vous faisaient passer à coups de trique tout ce qui ressemblait ne serait-ce qu'à un début d'insolence. Elle était donc devenue Jean, jusqu'au lycée ; jusqu'à ce qu'elle révèle qu'elle avait porté ce prénom sous ses vêtements tout ce temps-là, l'avait gardé précieusement contre elle. Et Adele, qui prenait le bus avec elle et les autres gamins du village jusqu'à la grande école de la ville, l'avait admirée pour ça, cachée derrière son magazine.

Dans le bus, Cliodhna s'était liée d'amitié avec ces deux filles bizarres, des grandes qui vivaient sur les hauteurs, et Adele les avaient entendues l'appeler Clio ; c'était comme si elle était arrivée à la grande école rebaptisée, devenue une personne à part entière, et s'était dépouillée en chemin de ses ex-camarades et anciens prénoms du primaire. Adele la voyait parfois dans les couloirs, même si elles n'avaient jamais eu de cours en commun, en train de rigoler, de bavarder et bousculer les gens, de se planquer pour fumer pendant la récréation avec une nouvelle bande qui traînait toujours sur le trottoir d'en face, des filles qui mettaient une tonne de maquillage.

Adele resta proche des enfants avec qui elle avait grandi ; ils se promenaient en groupe autour de l'école, étaient connus sous le nom de "noirauds du village", les enfants de mineurs. Ils veillaient les uns sur les

autres quand les gamins populaires faisaient mine de tousser dans leur dos, et ne se mélangeaient pas vraiment.

Elle se souvenait d'une fois où elle était en salle d'étude, près du bâtiment de musique, à épier la conversation qui se déroulait derrière elle. Ces filles étaient toutes dans sa classe, mais elles auraient aussi bien pu appartenir à une autre espèce.

— Je suis sérieuse, disait Clio. Robert Burns était carrément sexy ! Vous n'avez pas vu les portraits ? Y a qu'à regarder au dos du bouquin qu'ils nous ont filé ; juste rien à voir avec les passages qu'ils nous lisent en classe. Il passait son temps à mettre un tas de filles en cloque – il a eu pas loin de trente gosses – et à les laisser tomber, et tout le monde disait, oh, mon gars, *och* Rabbie, c'est pas grave parce que t'es tellement beau et talentueux. Typique des mecs.

— Les hommes, fit l'une des autres filles, d'un ton entendu.

— Et son amour alors, celle qui ressemble à une rose ?

— Une parmi tant d'autres, répondit doctement Clio. Il se tapait tout ce qui bougeait. Et je parie que c'est cochon. Je parie qu'il parle de ses nichons ou un truc comme ça.

Clio interpréta "A Red, Red Rose" au concert organisé par le collège pour la Burns Night, cette année-là. Elle s'avança sous les spots tremblotants, en apparence timide et peu sûre d'elle, joua trois notes chétives sur la guitare acoustique fournie par l'école, et s'éclaircit la voix avant de commencer à chanter. La salle commune fut silencieuse comme jamais.

La Clio Johnstone qui gagnait le prix de chant chaque année, celle qui était grande, belle et célèbre dans toute l'école, s'effaçait graduellement à mesure que ses épaules s'affaissaient, pendant le trajet d'une demi-heure de bus qui les ramenait au village tous les après-midi, tandis que les "noirauds", eux, reprenaient possession d'eux-mêmes en rentrant à la maison. Clio ne descendait pas au carrefour du village avec les autres, ne se pointait jamais chez personne pour faire la fête quand le nid était vide. Adele la voyait se balader dans la rue avec ses deux copines bizarres, ou juste toute seule, lui adressait parfois un petit sourire quand il n'y avait personne d'autre, en recevait parfois un en retour.

Comme c'était étrange, se disait-elle à présent, d'avoir grandi côte à côte avec quelqu'un, respiré le même air empuanti par les rejets industriels, chanté les mêmes chansons à l'école, et de ne rien avoir à lui dire. Mais à

quatorze, quinze ans, la plupart des gamins du village savaient où les mènerait leur vie – les garçons ne faisaient que passer le temps, comptant les heures avant de rejoindre leur père au fond des puits ; certains étaient déjà en couple avec les filles qu'ils épouseraient. Clio Johnstone les regardait, les trouvait médiocres, restait à l'écart. Et Adele lui en voulait autant qu'elle l'enviait pour ça. Et puis il y eut le scandale et Clio disparut, et on parla d'elle à voix basse un petit moment. Mais peu de temps après, l'échec de la grève et la fermeture de la mine avaient forcé Adele et la plupart de ses camarades de classe à partir de toute façon, à se disperser dans les grandes villes pour trouver un apprentissage, des cours de secrétariat, de quoi aider leurs parents qui se retrouvaient brutalement au chômage. Elle avait complètement oublié la disgrâce de Clio Johnstone en 1990, l'été où Jamie venait de naître, et on aurait dit que cette voix remontait du passé à chaque fois qu'elle allumait la radio. "Rise up. People got to rise up."

Et cette voix était maintenant à la télé, dans l'émission que regardait Dougie, et Adele ne lui aboya pas d'éteindre ses conneries. Cette voix… Elle disait que l'Écosse avait toujours voté autrement que l'Angleterre, qu'il y avait un déficit démocratique. Elle expliquait que c'était une nouvelle chance, un nouveau départ – l'occasion de bâtir le pays qu'ils voulaient. Ensuite, disait-elle, on pourrait sauver l'hôpital public. Adele se surprit à rester, à s'attarder à la porte, assimilant tout ça.

— J'étais à l'école avec elle. Elle est du village, dit-elle.

— *Aye* ? marmonna Dougie, les yeux sur le poste.

L'homme qui faisait face à Clio avait un petit rire suffisant particulièrement agaçant. Sa bouche faisait un bruit de pétarade à chaque fois qu'elle parlait, annonçant une interjection.

— Bon Dieu, siffla Adele malgré elle. Laisse-la au moins finir une phrase, enfin.

Dougie s'était mis à glousser de concert avec le type.

— *Aye*, en même temps il a raison. J'vais te dire, elle sort un paquet de conneries, ta copine d'école.

L'homme à la télévision passa sa paume dans son épaisse chevelure argentée, écarta largement les bras et les jambes dans son fauteuil, se pencha vers la caméra et se lança dans un monologue. Il rappelait à Adele

ce connard de consultant avec qui elle avait dû se bagarrer le mois dernier, comme il l'avait expédiée avec une petite tape condescendante sur l'épaule.

— C'est qui, ce type ? demanda-t-elle à Dougie.

— Nom d'un chien, Adele, tu reconnais jamais aucun homme politique, hein ? C'est Gordon Duke. Un député. Il était ministre du Logement ou je sais plus quoi. Nan… C'était la Santé ! Tu devrais savoir ça ! Un copain de Brown et Blair, toute cette clique. Il passe son temps à la télé.

Cliodhna essayait de parler, de relancer un dialogue, mais l'homme ne lui laissait aucune place, usant de ficelles savamment étudiées pour continuer à occuper le terrain. À chaque gros plan sur son visage, elle devenait de plus en plus agitée, et Adele la comprenait tout à fait. Le modérateur assis entre eux ne semblait avoir aucune envie de la laisser parler non plus. Soudain elle bondit, pivota pour sauter au visage du type, pointant sur lui un ongle vert impeccablement verni. Les caméras la suivirent promptement.

— Mais t'es un véritable Judas, Gordon Duke. Autrefois, tu te battais vraiment pour les gens. Tu te battais vraiment pour quelque chose. T'es quoi, maintenant ? Un costume vide ? T'empêches une femme de parler à coup de répliques toutes faites, juste parce que tes copains du Parlement t'ont appris que tu pouvais ? Tu représentes les intérêts de qui, ici, aujourd'hui, Gordon ? Les gens de ta circonscription ? Ou tes copains bourgeois là-bas à Westminster ?

Elle était grande, furieuse et impérieuse, redevenue cette fille sur l'estrade de la salle commune. L'homme resta assis. Le sourire narquois s'élargit.

— Voyons, voyons, ne nous emportons pas, Clio.

Il lui parlait comme si elle était une gamine, se dit Adele, et elle s'aperçut que son propre visage s'échauffait. Dougie se tortilla de plaisir, les fesses vissées dans les coussins du canapé.

Environ une semaine plus tard, en salle de pause, Ash s'était glissée près d'Adele, son téléphone à la main.

— Je me demandais… Ne le prends pas mal ou quoi, et envoie-moi bouler si tu veux mais… t'en es où par rapport à toute cette histoire d'indépendance écossaise ?

— Euh. J'y ai jamais vraiment réfléchi, pour être franche. C'est plutôt le truc de Dougie, la politique.

— Eh ben, je me demandais si ça te dirait de m'accompagner à une réunion à la mairie ce soir. Quand on aura terminé ici. Ça durera juste une heure ou deux. C'est réservé aux femmes, et on va parler de l'hôpital public, de l'éducation, de la garde des enfants. Ce genre de trucs. Comment on pourrait changer tout ça, avec l'indépendance. Il y a des gens bien qui viennent parler.

Adele était en train d'arrondir les lèvres pour former un non, quand Ash lui montra l'écran de son portable. Le visage de Cliodhna, sur une image où figuraient aussi trois autres femmes qu'Adele ne reconnaissait pas.

À la mairie, c'est Cliodhna qui avait été la plus applaudie, présentée comme "la femme qui nous a fait danser quand on était ados et qui nous a donné envie de l'applaudir la semaine dernière quand elle a tenu tête aux mansplainers à *Question Time*". Ash, assise à côté d'Adele, avait même fait "Wouhou !".

— J'étais à l'école avec elle, tu sais, avait dit Adele, en donnant un coup de coude à Ash.

Et Cliodhna avait pris la parole. Elle parlait de la façon dont les hommes au pouvoir avaient tenté de lui faire passer le goût de la politique, toute sa vie ; elle parlait des femmes qui pourraient faire de la politique différemment, en prenant le temps de se parler. Elle parlait des priorités futures d'un pays qui aurait à cœur les intérêts des femmes. Et puis elle commença à mentionner la petite ville où elle avait grandi, qui avait été détruite par Thatcher, par le mépris – et même pire, dit Cliodhna –, par un refus délibéré de reconnaître les travailleurs pauvres comme des êtres humains.

— J'ai vu des grèves échouer. J'ai vu des gouvernements fouler au pied la volonté du peuple, depuis les mineurs jusqu'aux manifestants contre la guerre en Irak. Et on aurait dit qu'on avait tous abandonné, pas vrai ? Jusqu'à récemment. Peut-être jusqu'à ce qui se passe aujourd'hui. Dans un pays plus petit, un pays qui ne vote jamais conservateur, qui élira toujours un gouvernement au minimum de centre gauche, poursuivit-elle, on pourrait regarder nos hommes politiques dans les yeux et leur demander des comptes. Les obliger à faire le boulot qu'ils nous ont promis de faire quand ils étaient en campagne.

Adele songea au scandale, à ce que certains hommes âgés, au village, penseraient en entendant "cette petite putain Johnstone" s'inviter dans leur

combat. Et puis elle pensa à toutes les erreurs qu'elle-même avait commises à seize ans, et à la personne bien différente qu'elle était à quarante-six.

La voix de Cliodhna avait le même timbre qu'à l'époque où elles étaient à l'école, mais elle contenait une infinité de notes nouvelles – parfois Adele avait l'impression qu'elle sortait tout droit d'*EastEnders* ; parfois son accent était traînant, étranger. Mais quand elle se mit à parler du village, Adele reconnut les intonations d'Eileen Johnstone dans la gorge de sa fille, se rappela Eileen qui les tyrannisait toutes à la salle paroissiale pour qu'elles continuent à faire des sandwichs, continuent à faire gicler la mayonnaise de ce gros tube industriel sur des tranches de pain, encore et encore. Eileen avait plus ou moins mené la grève, mais elle semblait incapable de forcer sa propre fille à mettre la main à la pâte.

— Non mais tu t'imagines, quand même ? marmonnait la propre mère d'Adele, juste après, quand son père n'était pas dans le coin. Tu t'imagines chasser ta propre fille ? Peu importe ce qu'elle a fait. Elle est quand même de ton sang. – La mère d'Adele n'avait jamais vraiment apprécié Eileen ; tout le monde le savait à la maison, on avait toujours évité le sujet.

À la mairie, les femmes assises autour d'Adele, une soixantaine peut-être et de toutes les générations, même si beaucoup semblaient être de simples mères de famille d'âge mûr, comme elle, applaudirent et acclamèrent Cliodhna à la fin de son discours. Certaines se levèrent. C'était un sentiment agréable, d'être parmi elles. Ensuite il y eut des boissons – des verres de vin et des biscuits au chocolat sur une table, servis par deux femmes qui avaient à peu près l'âge d'Adele.

— Vas-y, dit Ash, en poussant un verre dans la main d'Adele. Personne ne t'en voudra de t'en jeter un petit après une longue garde.

Les quatre intervenantes furent escortées hors de la scène et guidées vers le fond de la salle par la femme qui les avait présentées, où on leur tendit un verre à chacune tandis qu'une petite foule se massait autour d'elles. De Cliodhna en particulier.

— Tu vas aller lui dire bonjour ?

— *Och*, je ne crois pas que je vais oser. Pas après tout ce temps. Ça fait trente ans, et on ne se connaissait pas vraiment. C'est juste sympa… Sympa de la voir, voir qui elle est maintenant. Tu vois ?

C'était cette distance, se dit Adele. Cet espace soigneusement verrouillé que Clio avait toujours maintenu entre elle et son entourage. Ça lui allait bien, en réalité, de parler du village – c'était du vécu pour elle, elle y avait

grandi, mais elle avait aussi toujours mis un point d'honneur à refuser de lui appartenir. Peut-être que même cette toute petite fille de cinq ans sentait déjà que ce bled allait l'engloutir si elle ne lui résistait pas, qu'il allait laisser des traces de gros doigts noirs de suie partout sur son visage, faire d'elle une Jean Johnstone ordinaire, la marier.

Adele regardait Cliodhna évoluer dans la salle, une salle pleine de femmes qui avaient envie de lui parler, de lui sourire, de lui rendre hommage, parce qu'elle avait toujours su tenir tête, résister à la pression de la conformité. Le vin tiède et âpre coulait sur sa langue, et elle se dirigea vers la table où se tenait une femme avec un porte-bloc et des autocollants, sous une pancarte écrite à la main qui disait REJOIGNEZ-NOUS !, et elle inscrivit son nom, son numéro de téléphone et son adresse e-mail.

Plus tard, elle se demanderait où elle avait bien pu trouver tout ce supplément d'énergie. Les dix-huit mois qui suivirent sa venue à une réunion juste à cause du visage d'une vieille connaissance furent les plus chargés qu'elle ait connus depuis que les garçons étaient petits. Elle se retrouva à écouter toute une gamme d'intervenants dans les salles communales de la région, opinant du chef devant les évidences et le bon sens qu'ils énonçaient. Elle qui était pétrifiée de terreur à la simple idée d'attirer l'attention sur elle en public, se mit à décorer sa voiture avec des autocollants – DES BÉBÉS PAS DES BOMBES ; SAUVEZ NOS HÔPITAUX – jusqu'à ce que Dougie déclare qu'il refusait de monter dedans. Elle alla à des manifestations, porta les banderoles avec le groupe des Femmes de Paisley pour l'Indépendance qu'Ash avait contribué à monter. Avec Jamie et sa petite amie Sarah, elle prit le train jusqu'à Édimbourg et escalada une colline, avec des milliers d'autres, pour un grand rassemblement surplombant cette ville ancienne et ses sommets. Cliodhna chanta ce jour-là, parmi les trente artistes à l'affiche ; et la voix d'Adele se perdit dans la foule qui lui renvoyait le refrain. "People gotta rise up. People gotta rise up."

— Je t'ai déjà dit qu'on était à l'école ensemble ? cria-t-elle à l'oreille de Jamie, par-dessus les guitares bruyantes.

— Mais non ! Pas possible, maman ! Tu devrais carrément aller lui parler après. Peut-être que tu peux tous nous faire entrer backstage.

— *Och* non. Non, non. Je ne crois pas, mon chéri. Elle ne se souviendrait pas de moi.

Avec le recul, Adele se demanderait qui était cette personne, celle qui avait surmonté le stress et la timidité pour aller taper aux portes, distribuer des tracts à des inconnus et essayer d'entamer le dialogue avec eux. Celle qui s'était rendue dans sa ville natale pour animer un "petit-déjeuner d'écoute" auquel n'avaient assisté que sa mère avec trois de ses copines, s'efforçant vainement de calmer leurs craintes à propos de leurs retraites. Celle qui s'était plantée au coin des rues sous une banderole, pendant les semaines précédant le référendum. La personne qui avait réussi à caser tout ça en plus de son boulot, en plus de ses gardes, en plus de la mort de quatre patients de longue durée. Là où autrefois elle serait allée au canal pour pleurer en silence à la fin d'une garde, elle mobilisait désormais cette charge émotionnelle au service de son combat. Elle avait bien aimé dire, en frappant aux portes et en tendant ses tracts, que la politique n'avait jamais vraiment été son truc, mais que cette campagne l'avait fait changer d'avis. Les gens l'écoutaient ; ils l'écoutaient vraiment. Elle leur parlait d'une voix calme mais assurée, se servant de toutes ces années de conversations difficiles avec les patients et leurs familles pour faire passer ses messages avec douceur, mais efficacité. La première fois qu'elle fit basculer quelqu'un du Non au Oui en dix minutes d'échange sur un pas de porte, elle envoya un texto ravi à Ash, et toutes deux filèrent au pub pour fêter ça.

Dougie ne voulait rien entendre. Plus Adele était à fond, plus il restait sur ses positions, s'accrochait, clamait sa loyauté à son club de foot et à l'Union Jack. Jamie cessa complètement de parler à son père après une énorme et violente dispute un dimanche midi : Adele se contenta d'arrêter d'évoquer le sujet avec lui. Elle rentrait tard, lui tapotait l'épaule alors qu'il regardait la télévision, montait se connecter sur son ordinateur dans l'ancienne chambre des garçons, disait "bonne nuit, mon cœur" à son corps tiède, chacun tourné de son côté.

Elles étaient une belle troupe à s'être rendues à Glasgow le jour du référendum, après avoir voté. Ash et la Grande Meg avaient arpenté leur wagon de train en long et en large, pour peindre de minuscules croix de Saint-André bleu pailleté sur les joues des femmes, qui leur donnaient l'impression de faire partie d'une équipe ; elles chantaient des chansons, souriaient et faisaient signe à tous ceux qu'elles voyaient porter un badge Oui ; tous leur rendaient leur salut. Un vieil homme à la gare s'inclina, mit un genou à terre et embrassa la main d'Adele. L'ambiance sur George

Square – “Freedom Square ! Désormais nous rebaptisons cette place Freedom Square !” rugissait Ash – ne ressemblait à rien de ce qu’avait pu connaître Adele. Des banderoles agitées, plus de visages souriants qu’elle n’en avait jamais vu réunis en Écosse, quelques braves gars qui jouaient de la guitare sur scène, et une fille sublime, qui ne devait pas avoir plus de vingt ans, qui traversait la foule en distribuant des fleurs. Adele mit la sienne derrière son oreille, une grosse marguerite rose, et se sentit rajeunir.

Elles avaient des places pour un concert ce soir-là, où elles pourraient assister à l’annonce des résultats. *Clio Campbell and Friends*. Adele voulait tellement la revoir, ce jour-là plus que tout autre, sentir la boucle se boucler, qu’elle s’était démenée pour dégoter dix-sept tickets aux copines, récupérer les sous, s’assurer que chacune avait un moyen de transport. Sur scène, alors qu’elle présentait les autres musiciens et s’adressait à la foule, Cliodhna paraissait calme, sûre d’elle – comment voulez-vous qu’on ait un autre résultat ! lança-t-elle. Vous avez vu ce qui se passe, dans les rues. Glasgow dit Oui ! Adele hurla et applaudit avec les autres, une nouvelle fois émerveillée que cette femme posée et élégante ait pu grandir dans le même bled de noirauds qu’elle. Cela se pouvait-il, vraiment ? Adele essayait de superposer la jeune fille et l’adulte, et n’y parvenait que de temps en temps.

Il y avait un énorme écran derrière la scène, qui s’allumait brièvement de temps à autre pour montrer les reportages en live de la BBC et de la STV sur le référendum, quand Cliodhna faisait signe à un type qu’Adele supposa être son régisseur. Ces visages en studio, ceux qu’elle avait découverts tout récemment après des années passées à dire que ça lui tapait sur les nerfs, encore un truc de Dougie tout ça. La foule encourageait ses favoris, huait et sifflait les porte-paroles de la campagne Better Together, comme devant un spectacle de marionnettes. Le set de Cliodhna était truffé de blagues d’initiés dont la foule ivre et heureuse se délectait ; à un moment, elle monta sur scène avec un bol de céréales, une allusion à une pub de campagne notoirement sexiste, et toutes les femmes de l’assistance explosèrent de rire et se mirent à crier son prénom. “Allez vas-y Clio !”

Ash avait acheté deux petites bouteilles en plastique de prosecco au bar, pour l’annonce des premiers résultats. Adele accepta de boire un seul verre – elle était de garde le lendemain matin – et toutes deux firent sauter le bouchon, prêtes à trinquer. La première région à annoncer ses résultats était

le Clackmannanshire, une ancienne région minière du Fife. Des ouvriers. Exactement le genre d'endroit, tout le monde l'avait dit, où ils allaient voter massivement Oui. Adele s'était remémoré l'échec de ses petits-déjeuners, les visages renfrognés dans son propre village, et elle n'en était pas si certaine, mais toutes les autres lui avaient rétorqué, "mais non, voyons, les sondages savent ce qu'ils disent".

L'onde de choc frappa la salle de plein fouet, brutale. Adele se rendit compte qu'elle frissonnait, même. Sur scène, Cliodhna était figée à côté de l'écran avec sa propre bouteille de prosecco (beaucoup plus grande), un sourire un peu bête plaqué sur le visage. Le régisseur coupa le son de l'écran et la salle fut silencieuse, vidée de toute son énergie vitale ; tout le monde savait à cet instant précis, même s'il restait énormément d'autres résultats à annoncer. Un spot vacillant trouva Cliodhna ; elle avança dans la lumière, son corps comme aspiré en lui-même. La voilà, réalisa Adele. La voilà, la jeune fille, la jeune fille qu'on ramenait de force à ce petit village plein de suie où elle n'avait pas envie de vivre, dans un vieux bus qui faisait un bruit de ferraille, au milieu des relents de sandwichs à la mayonnaise.

*2015*

On poussa le lit à l'intérieur, le brancardier le fixa en place et l'anesthésiste leur présenta le dossier. Femme non identifiée. Tentative de suicide : entailles sur les deux poignets. Taux d'alcoolémie élevé. Trouvée dans la baignoire d'un hôtel quand l'eau avait débordé à travers le plancher, deux tentatives de RCP sur place par un témoin, et deux autres aux urgences, actuellement inconsciente mais stable. Perte de sang, mais hémorragie évitée. L'hôtel n'avait pas pu confirmer son identité, puisqu'elle s'était enregistrée sous le nom de "Jean Johnstone", alors que la réservation avait été faite par carte à un nom différent. Adele s'approcha du lit pour commencer à vérifier les constantes, et la voilà, c'était bien elle. Les poignets enveloppés de bandages, par-dessus les draps. De près, elle reconnaissait ce même visage qu'elle avait vu sur scène, celui qui était marqué par la défaite. De près, il y avait autant de rides que sur son visage à elle, le décompte des années qu'elles avaient partagées sur cette planète. De près, sur l'oreiller, il y avait des mèches grises qui parcouraient la masse de cheveux roux. Personne n'avait encore ôté le maquillage qui avait coulé sur

son visage, les traces de larmes grises et sales qui marquaient son nez et ses joues.

— Je peux identifier cette patiente, dit-elle à l'infirmière en chef. J'étais à l'école avec elle.

— Vous voulez dire que vous déclarez un lien personnel avec la patiente ?

— Non. Non, pas du tout. Je ne lui ai pas parlé depuis des dizaines d'années. Mais je sais exactement qui elle est.

Une fois certaine que son état était stable, après avoir vérifié les tubes et les câbles, accroché une nouvelle poche de sang, posé le cathéter et drainé la vessie, Adele s'installa près de la tête de Cliodhna, et commença à lui essuyer doucement le visage avec du coton. Et elle s'adressa à elle en murmurant, tout bas, pour ne pas réveiller les autres patients, pour que l'infirmière en chef ne l'entende pas.

— Eh bien eh bien, Cliodhna. Eh bien. Ce n'était pas ton heure, ma chérie. Pas cette fois. Je sais, je sais ce que ça fait, mais tu… Tu as encore tellement de choses à faire. Tellement de gens qui attendent de tes nouvelles. Tu vas faire de grandes choses, ma belle. Crois-moi. Quand ce sera ton heure, tu feras en sorte que ça compte. Beaucoup plus que ça.

C'était peut-être la nuit, les ombres, son imagination, mais Adele était certaine que le visage de sa patiente avait changé, de façon infime, pendant qu'elle lui parlait.

*OceanofPDF.com*

# NEIL

*Glasgow, 25 janvier 2018*

— Neil, vieux. Mon pote. Mon pote.

Neil regrettait vraiment le temps où Craig ne se rappelait pas encore son nom. Cette nouvelle manie de venir lui piailler et lui bourdonner dans les oreilles, les relents d'aftershave qui lui donnaient le tournis, l'impression d'avoir toujours quelqu'un sur le dos, l'invasion de son espace – voilà ce qui faisait râler les collègues des rubriques politique et sport (les pages qui faisaient encore du clic) depuis le début de l'année. Craig était un manager qui ne savait pas manager, il vous tombait sur le poil et vous intimidait pour obtenir ses résultats, il augmentait la pression, au point que Neil se demandait s'il pouvait encore traverser le bureau sans faire un rapport.

La veille, tout avait commencé avec les féministes. Quelqu'un quelque part sur Internet s'était offusqué de sa pauvre petite nécro en un paragraphe. Craig s'était pointé l'air de rien, de ce pas nonchalant qu'il affectait toujours quand il voulait dissimuler son excitation, et s'était fendu d'un énième *mon pooooote*, qu'il était parvenu à braire en même temps qu'il aspirait de l'air entre ses dents.

— Tu vérifies pas tes mentions, vieux ? C'est en train d'exploser. Carrément en train d'exploser. Ok, c'est cool, mais ça donne pas une super image, tu vois ? Pour le journal en tout cas. Tu sais bien comment sont ces gonzesses, de nos jours, hein ? Je comprends bien d'où tu viens. Moi-même, c'est le genre de truc auquel j'aurais pas réfléchi à deux fois il y a encore quelques années. Tu sais. Tu sais bien, mon pote. Mais, vu le climat actuel… – Nouveau bruit de succion. – … un brin de contrition ne serait sans doute pas de trop. On va revoir un peu ce papier pour le week-end, aussi : je me dis qu'il faut sans doute qu'on fasse appel à une nana pour en écrire un bout. Bref, on va voir ! En tout cas, essaie de suivre un peu tes mentions cet après-midi, hein ?

Neil, étourdi par le parfum de son patron, se surprit à contempler les pores minuscules et la peau impeccable du nez penché au-dessus de son visage.

— Sur Twitter, vieux. Sur Twitter. T'as compris ? Jette un œil, essaie peut-être de rédiger un petit mea culpa, et tu me fais voir vite fait avant de publier ? Hop, réglé !

Quelques petits @ éclataient comme des bulles de colère vertueuse sur son fil Twitter. Il ne voyait vraiment pas comment ce texte tout simple, cette version sobre, concise et honnête de la vie de Clio – juste les grandes lignes, en deux cent cinquante mots –, avait pu provoquer une telle consternation.

> Non mais sans déconner ? "En dépit de son incontestable beauté dans sa prime jeunesse" Sérieux, NeilMunroWrites @ScottishStandard, c'est quoi ces CONNERIES ?
>
> une femme : fabuleuse et talentueuse, elle meurt.
> @NeilMunroWrites, un homme : bah, elle était plus aussi bandante qu'avant
>
> Sinon à part toutes les p****n de conneries sur la beauté dans cette bouse que nous a pondue
> @NeilMunroWrites. Quel besoin de mentionner qu'elle n'avait pas d'enfants ? Ça vous viendrait à l'idée s'il s'agissait d'un homme ?
>
> Le @ScottishStandard fidèle à lui-même. Une femme extraordinaire connaît une fin tragique et votre journaliste @NeilMunroWrites la réduit à sa beauté physique, son ex-mari et son absence d'enfants.

Il y en avait une quinzaine en tout, plus les retweets. Un ou deux autres adressés au seul journal. Ce n'était pas l'énorme tempête que lui avait survendue Craig. Merde, quoi. Il regrettait l'époque d'avant Internet, quand seuls les petits vieux vraiment enragés prenaient la peine de répondre, à l'encre verte, une semaine après les faits. Eh bien, les faits, c'est qu'elle n'était plus aussi belle qu'autrefois, et clairement, même toutes ces indignées du clavier ne pouvaient nier que sa beauté avait joué un grand rôle pour qu'on lui signe cet album. Il était fier de se revendiquer féministe, mais c'était comme ça que ça marchait dans le milieu, point barre. Elle était à tomber par terre quand elle avait la vingtaine, mais trente ans de clopes et d'alcool avaient laissé des traces, pas la peine de tortiller là-dessus. Il se souvenait de la quantité de maquillage qu'il avait remarquée sur son visage, quand il s'était pris un vent en essayant de l'embrasser à la fin de la fête pour ses cinquante ans, l'émulsion couleur pêche incrustée dans chaque

ride, tandis qu'il s'éloignait en titubant dans la nuit d'Argyle Street. Mentionner s'il y avait des enfants ou non en guise de conclusion, c'était le b.a.-ba d'une nécrologie, et il était clairement d'intérêt public d'évoquer l'ex-mariage d'une musicienne avec une personnalité du monde de la musique. Rien de tout ça ne justifiait des excuses, et il ne manqua pas de le dire à Craig quand son patron revint bourdonner de son côté une demi-heure plus tard. Ce qu'il ne dit pas, c'est que l'idée d'être forcé à s'excuser par un homme qui hier encore salivait à l'idée d'un possible suicide de star lesbienne lui donnait des envies de cogner.

— Mon pote. Je te comprends. Je te comprends. Crois-moi. Si on rétropédalait un peu : une petite déclaration publique sur tes liens d'amitié avec elle, peut-être ? Après tout, t'es en deuil… – Craig se mit à battre le rythme sur l'épaule de Neil, et son pouls se mit au diapason, docile. – Dis-leur juste que t'as besoin d'un peu d'air. Jamais tu ne voudrais manquer de respect à une amie si chère, ta seule intention était de lui rendre hommage ; tu espères te rattraper dans l'édition spéciale du magazine du samedi. Un joli petit avant-goût. Tout ça. Génial ?

À quoi ressemblerait l'avenir s'il claquait la porte, tout simplement ? Il travaillait là depuis tellement longtemps qu'il ne s'imaginait nulle part ailleurs. Ça avait fini par le définir, ce bâtiment, les coups de collier réguliers pour tenir les deadlines, la photo de profil vieille de huit ans, le crâne encore bien garni, qu'il utilisait partout sur le web. Bon, il allait rester jusqu'à ce que ce truc soit bouclé, en tout cas. Il allait faire son devoir, et bien se souvenir d'elle.

> Clio Campbell était une amie très proche, quelqu'un que je connaissais depuis plus de trente ans. J'étais encore sous le choc hier quand j'ai rédigé sa nécro. Guettez mon article dans le cadre de l'hommage rendu par le mag du week-end du @ScottishStandard à cette femme extraordinaire, ce samedi.

Publier.

Il s'était senti sale, avait pris une longue pause déjeuner à l'Albannach, mastiquant pendant une éternité un gros sandwich pain de mie-fromage qui était sorti du frigo à bière tout enveloppé de cellophane. Il n'avait pas encore vraiment trouvé quoi dire, dans ce papier, ce gros papier pour réparer tous les torts, cet hommage taillé sur mesure.

Il trouva la mouche encore en train de bourdonner autour de son bureau.

— Neil ! Mon pote. Mon pote. T'étais où ? Breaking news dans l'affaire Clio Campbell – me faut immédiatement ton opinion, sur Internet. Fissa. Vu que t'es notre journaliste culture. Notre spécialiste musique.

De retour à son clavier, le nom de Clio entré dans sa barre de recherche grâce à la saisie automatique, il laissa déferler sur lui les nouvelles publications. Un mec, un rappeur londonien, venait de déclarer qu'il avait eu une relation amoureuse avec Clio pendant six ans. Il était jeune, beau gosse typé indien – il fallut quelques minutes au cerveau embrumé par le whisky de Neil pour se rendre compte qu'il s'agissait de ce gars qui avait été en lice pour le Mercury Prize, quelques années plus tôt. Il avait même son album, en fait.

— Alors. Alors. Mon pote. Qu'est-ce que t'en dis, hein ? – Neil se demanda si Craig avait bossé ne serait-ce qu'une minute cette semaine sur les autres rubriques du journal, en vrai. – Faut qu'on balance une news vite fait avec ta réaction, sa musique, le contexte. C'est un mec connu, pas vrai ? Ça va casser la baraque. Je me disais, pour le dossier de samedi, peut-être une page sur "Les nombreux amours de Clio Campbell", ok ? Parce que bon : ce mec, le député, le gars du festival de musique… Y avait pas une histoire de flic véreux aussi ?

— Il me semble que les femmes que tu m'as… auprès desquelles je me suis excusé ce matin auront peut-être des choses à redire là-dessus, Craig ? On ne devrait pas plutôt se concentrer sur la personne qu'elle était ? Rapport au climat actuel, tout ça ?

Craig balaya l'idée d'une main qui fendit le souffle faiblard de la clim.

— Comme tu disais, mon pote. C'est d'intérêt public. Donc, genre trois cents mots vite fait pour tout de suite, et puis on voit si on peut avoir une citation de ce type-là, machin-chose, pour l'édition de samedi. Voilàààà, super. Hop, au boulot… dans la demi-heure, ok ?

Carol, du bureau d'en face, qui faisait profil bas en se concentrant sur sa chronique du conseil municipal pour l'édition du soir, avait sorti la tête de derrière son écran pour lui adresser un sourire compatissant.

— Ce genre de trucs n'arriverait pas si les hautes sphères n'avaient pas jugé qu'on pouvait se passer d'un chef de rubrique, n'est-ce pas… Besoin d'un café, mon chou ?

Elle l'avait préparé corsé et il lui fit l'effet d'une planche de salut, un petit geste de solidarité de la part d'une vieille camarade. Comme si le journal en tant que tel, l'institution elle-même, restait de son côté.

Apparemment, Hamza Hassan, ou Za Flow, comme il aimait se faire appeler, était devenu l'"amant secret" de Clio en 2005. Peu de temps après l'unique nuit alcoolisée qu'elle et Neil avaient partagée, elle avait choisi d'accueillir dans son lit cet homme infiniment plus jeune, tout en muscles toniques, yeux langoureux et branchitude hip-hop, et d'en faire son régulier. Neil songea à l'homme qu'il était alors, à l'approche de la quarantaine : en bien meilleure forme qu'aujourd'hui, mais rien à voir avec un rappeur de vingt-deux piges. Et à trente-six, Za Flow était en meilleure forme que Neil quand lui-même en avait vingt-deux. Une rapide recherche des critiques de son dernier album semblait indiquer qu'en plus, ce n'était pas n'importe qui : des magazines de musique sérieux, des grands noms du journalisme que Neil avait toujours respectés louaient son mélange de sensibilité politique, d'humour et d'intelligence, ses lignes de basse bien construites et son talent pour marier les hooks accrocheurs et festifs et les lyrics percutants. Un petit ami jeune et beau, qui avait un cerveau et partageait ses deux passions. Et avec qui elle avait même pu faire de la musique. Neil aurait dû remarquer de lui-même la collaboration sur *The Northern Lass*. Cette info, c'est lui qui aurait dû la sortir.

Gogsy Duke. Danny Mansfield. Et maintenant cette histoire. Elle avait un type d'hommes. Il fallait bien le reconnaître. Mon vieux. Mon pote. Clio Campbell voulait des mâles alpha. C'est eux qu'elle visait, leur arrogance, leur charisme. Leur argent. Depuis tout ce temps, tu rêvais que vous étiez faits l'un pour l'autre, qu'un jour elle finirait par raccrocher et s'engager. Avec toi ? Tu n'étais qu'une erreur de fin de soirée. Un petit coup médiocre, par accident, un opportuniste qui avait eu de la veine un soir où elle était déprimée. Pas vrai ?

*Souviens-toi bien de moi*.

Aucun d'entre eux ne l'avait rendue heureuse, cela dit. Elle était trop tourmentée, trop sauvage pour Gogsy ou Danny Mansfield. Celui-là, pas moyen de savoir ce qui s'était passé avec lui, mais Neil avait l'intuition que ça n'avait pas dû être un conte de fées. Bien sûr, rien n'avait pu la rendre heureuse, au bout du compte. C'était plus ou moins le sujet, non ?

Il envoya le nombre de mots requis sur le "beau gosse star du grime" au rédacteur de l'édition web, comme un bon petit gratte-papier, avant de marmonner à l'intention de Carol qu'il partait finir le reportage du samedi à la maison, la laissant affronter seule les tirades furibardes et les radotages de Craig sur le présentéisme. Même une fois rentré à son appartement,

impossible d’échapper à Clio. La porte sur le seuil de laquelle elle s’était attardée, tant d’années auparavant. Cette place près du lit où elle avait posé ses drôles de bottes de cow-boy. Le boîtier du CD de *The Northern Lass* était toujours sorti ; il parcourut rapidement la jaquette, et c’était là, rajouté à la fin : “Pour H, toujours.”

Les notifications Twitter – Craig avait insisté pour qu’il les réactive – se remirent à biper sur son téléphone, et il se demanda quand tout ça allait s’arrêter. Déjà trois jours à se retourner le cerveau, à ne penser à rien d’autre qu’à Clio.

Écris le papier. Contente-toi d’écrire ce papier. Jusqu’à présent, Neil n’avait jamais eu trop de mal à produire son nombre de mots ; ça faisait longtemps qu’il avait accepté que tout le monde se fichait de la beauté de votre prose quand il y avait une deadline à respecter, et que la priorité, c’était de faire passer des infos. Maintenant il les balançait en vrac, les mots, évitant généralement de s’arrêter pour analyser son travail à mesure qu’ils apparaissaient à l’écran : trois ou quatre brefs articles par jour, remplir l’espace, créer du contenu. Mais aucun de ces papiers n’avait d’importance. D’habitude, il attaquait son sujet en sachant exactement où il voulait que les mots l’entraînent, jusqu’à la conclusion. Mais au moment de raconter l’histoire de Clio, d’un coup, il ne savait pas du tout où ça allait le mener. Clio était tant de choses, elle débordait dans tous les sens, même après avoir écrit elle-même son point final. Comment faire ? Comment utiliser des mots, noir sur blanc, respecter la limite imposée et les faire rentrer dans un espace prédéfini sur une page, pour décrire ce qu’avait été la vie d’une personne ? Il avait essayé de s’en tenir le plus strictement possible aux faits, tels que lui les voyait, comme il s’y prenait d’ordinaire pour développer un sujet, et on lui avait rétorqué qu’il avait tout faux. Tout ce qu’il était parvenu à écrire, c’était son prénom, et maintenant il n’était plus sûr de ce que cela signifiait : les quatre lettres se désolidarisaient les unes des autres, ne laissant que des pattes de mouche, des traits et des points, un cercle.

Sur ce coup-là, il ne lui restait plus qu’à se saouler, et à se saouler bien comme il faut. Ce qui s’avéra plus difficile que prévu : le réservoir de whisky qu’il approvisionnait constamment depuis trois jours faussait clairement la donne. Mais ça finit par venir. Un déclic, un souffle. Ça y était. Clio. Clio Clio Clio.

À quelle heure s’était-il couché ? Trois heures ? Quatre ? En tout cas, il n’avait pas assez dormi. Pas assez pour être en mesure d’affronter les lumières matinales du bureau, et Craig, déjà à l’offensive. Neil essaya de se cacher derrière le friand à la saucisse qu’il s’était acheté au Greggs du coin de la rue, et se rendit immédiatement compte de la stupidité de cette stratégie.

— Mon pote. Mon poooote. Tu l’as vu ? Hein ? Elle te l’a envoyé aussi ? Je te le fais suivre juste au cas où, ok ? Ce truc va tout changer.

L’e-mail avait été envoyé via un de ces logiciels qui permettaient de balancer des contenus prérédigés à des listes de diffusion. Il y avait le logo d’une entreprise en haut à droite, incongru, un petit dessin montrant le visage d’un singe. Le nom de Clio dans la ligne “expéditeur”.

**Objet : Lettre de suicide de Clio Campbell**

Bonjour
Je m’appelle Clio Campbell et je suis morte.
Vous le savez sûrement à l’heure qu’il est, puisque ça fait déjà trois jours. J’espère que vous appréciez le timing de cette lettre. J’imagine qu’à ce stade, des nécrologies auront été rédigées, les ennemis d’hier et d’aujourd’hui auront tweeté, chacun aura exprimé ses regrets et tourné la page, et la vie aura repris son cours normal. Je ne me fais pas d’illusions sur ce que je représentais aux yeux du monde : une ancienne pop-star grande gueule qui n’a jamais su rester à sa place. Je ne suis pas Bowie, ni Prince. Loin s’en faut. Vous aurez peut-être versé une larme et regardé une vidéo de moi, tout sourire à l’apogée de ma jeunesse, vous aurez peut-être diffusé une de mes chansons à la radio. Un jour de plus et vous serez passés à autre chose. Mais aujourd’hui, je me dis que vous serez encore à l’écoute.
Si j’ai bien compris votre manière de fonctionner, ô presse libre de ce pays noble et juste, quelques discours bien commodes auront déjà été plaqués sur mon cadavre de femme vieillissante. Alors clarifions un certain nombre de points, tant qu’on y est.
— Bien que je sois une femme et que j’aie plus de cinquante ans, je ne me suis pas suicidée parce que j’étais seule et que je n’avais pas trouvé l’homme qu’il me fallait. Je l’ai trouvé à de nombreuses reprises, merci bien.
— Je ne suis pas non plus morte de chagrin parce que je n’ai jamais eu d’enfants. J’aurais fait une très mauvaise mère et, contrairement à d’autres, j’ai eu le bon sens de m’en rendre compte très tôt. Ne pas avoir d’enfants m’a permis de vivre le genre de vie que je voulais.
— Je ne prétendrai pas que mon geste n’a rien à voir avec les problèmes de santé mentale dont je souffre depuis des années. Est-ce que je ferais ça si je n’avais jamais été dépressive ? Allez savoir. Mais est-ce la seule raison qui motive mon choix – mon suicide ? Non, pas la seule. Même pas la principale, en fait.

La raison, la voilà : personne ne peut faire taire une femme morte. Enfin si, vous, vous pouvez ; et vous le ferez, vous finirez par fouler aux pieds mon souvenir et vous l’enterrerez, tu retourneras à la poussière et tout ça. Mais quand une personne vient de mourir, disons, trois jours plus tôt, elle redevient intéressante. Je me suis dit que c’était

probablement ma seule chance de remettre les pendules à l'heure. Personne pour me couper la parole, pas de commentaires sarcastiques de la part de ces messieurs du quatrième pouvoir, pas de tweets furibards écrits au fond du garage de maman par des quadras immatures aigris et mal dans leur peau qui me traitent de vieille pute obèse et périmée en tapant d'une seule main.

Est-ce que vous allez dire du mal de moi, maintenant que je ne suis plus là ? Vous pouvez toujours essayer, mais il n'y aura pas grand monde pour vous écouter. Une fois morte, à moi les sommets. Vous ne pouvez pas m'atteindre, et vous ne pouvez pas étouffer ma voix. Je ne me laisserai pas décourager, dissuader ou décrédibiliser. Et je soupçonne aussi qu'à ce stade, vos lecteurs auront envie d'avoir de mes nouvelles. Même s'ils n'ont entendu que mon unique tube, diffusé cette semaine à la radio en guise d'hommage, je pense qu'ils auront peut-être envie de savoir pourquoi j'ai fait ÇA.

Vous aussi d'ailleurs, non ?

Continuez à lire.

Je me suicide pour attirer l'attention parce que vous êtes tous en train de foncer tête baissée vers le fascisme et le chaos. Je me suicide – moi, femme blanche et suffisamment privilégiée pour jouir de cette modeste tribune posthume – parce que nous sommes en train de nous planter. Nous sommes tous en train de planter les autres autour de nous. Les codes sur lesquels notre monde moderne s'est construit sont en train de se désagréger, laissant libre cours à tout ce qu'il y a de pire en nous. Nous sommes tous en train de nous endurcir, de nier l'humanité des autres en un battement de cils, le temps d'envoyer un mème et de faire défiler un écran. Nous nous laissons trop facilement distraire, et nous sommes en train de laisser les salauds gagner. Nous sommes devenus insensibles aux horreurs commises contre les âmes désespérées qui viennent chercher refuge chez nous, à la diabolisation quotidienne de toutes celles et ceux qui ne sont pas des hommes blancs, riches et hétéros. Je me suicide parce que le monde est de pire en pire et qu'on est en train de revenir sur tous les droits pour lesquels nous nous sommes tant battus. Je me suicide parce que nous sommes en train de perdre notre sens moral. Ça n'a rien de moral, notre façon de coexister. Je me suicide parce que les gens que nous élisons pour nous gouverner ne font même pas semblant d'avoir une éthique, et qu'on les applaudit pour ça. Les choses ont déraillé, salement déraillé. Je me suicide parce que vous, les médias, vous ne faites rien pour empêcher tout ça : vous soufflez sur les braises, vous comptez sur les scandales, la violence collective et le mécontentement pour regonfler vos chiffres en berne. Je me suicide parce que j'ai envie de crier STOP à chacun d'entre vous, et que c'est le seul moyen de vous forcer à écouter.
J'ai essayé de le dire. Une femme d'âge mûr, surtout quand elle a été célèbre, jeune et belle, que sa sensibilité politique penche plutôt à gauche (peu importe jusqu'où), qu'elle n'est ni bourge ni même vaguement de classe moyenne et qu'elle ose s'exprimer avec passion sur un sujet, est trop facile à ridiculiser pour qu'on prenne la peine de l'écouter. Je fais le pari que cette même femme aura plus de chances d'être écoutée une fois morte.

J'ai pris la décision de mettre fin à mes jours parce qu'on dirait que seul un acte aussi énorme et choquant que celui-là pourra réveiller ce pays. J'ai essayé d'autres méthodes. J'ai passé des années à manifester, à donner de la voix avec d'autres, à faire bloc de nos

corps. J'ai écrit des chansons et porté des tee-shirts à slogans à la télé. J'ai essayé de gueuler dans les interviews. J'ai participé à des débats et tenté d'influencer les électeurs. On dirait que la violence est la seule option qui reste : il n'y a vraiment que la mort pour vous arrêter tous en plein élan, hein ? Je n'ai pas envie d'assassiner qui que ce soit, ni d'aller en ville harnachée de bombes, ni de trancher la gorge d'un politique ; je n'ai personne d'autre sous la main, personne de plus célèbre à assassiner pour ma cause (et d'ailleurs si ce genre d'acte renforçait le capital sympathie de ses auteurs, ça se saurait), et je n'ai pas envie de rajouter aux souffrances de ces pauvres bêtes du Grand National en me jetant sous les sabots d'un cheval de course. Ma minuscule petite célébrité, bien mal gérée et sur le déclin après toutes ces années, mais qui j'espère aura encore un peu de valeur une fois que je serai morte : voilà la seule ressource dont je dispose. Donc va pour les cachets, la vodka et une lettre cinglante adressée à tous les principaux médias du pays. Si les forces du mal, du racisme, de la haine et du capitalisme sont en train de gagner, je n'ai pas envie d'être là pour voir ça. S'il y a encore une chance de convaincre un seul d'entre vous, de le forcer à s'arrêter, à réfléchir et à remettre en cause la manière dont vous traitez la planète et les autres êtres humains, alors ce corps est le seul atout qui me reste en réserve.
Non, ce n'est pas très subtil. Mais notre époque n'a rien de subtil. Les politiciens qui sont les "meilleurs" aujourd'hui, ceux qui récoltent les votes populistes, ne font pas dans la subtilité. Ils font dans les gros slogans qui tachent et la gratification immédiate, ils étalent les promesses qu'ils ne tiendront jamais sur les flancs des bus. BREXIT MEANS BREXIT. MAKE AMERICA GREAT AGAIN. Ils jouent sur l'effet de choc, instantané et éphémère, ils carburent à la haine et d'autres émotions puissantes pour mobiliser les gens. Ça me paraît être le seul moyen de leur tenir tête.

Ignorez-moi si ça vous chante. La plupart d'entre vous seraient ravis de le faire, si vous n'aviez pas déjà pigé que cette lettre va faire un sujet d'enfer. Et puis, vous ne savez pas du tout combien d'autres titres vont jouer le jeu, pas vrai ? Vous n'avez pas envie de passer à côté. Faites des coupes si ça vous chante ; le truc entier finira sur le Net de toute façon, et vous savez que les sites qui me publieront en version intégrale récolteront le plus de clics.

Voilà le dernier mot de Sainte Clio la martyre. J'anticipe sur les blagues, hein. Il y a pire raison de mourir, et je m'en vais heureuse. Vous êtes tous en train de vous enferrer les uns les autres dans un merdier absurde, et ça rend ce monde invivable. J'ai hâte que tout ce bruit s'arrête. À l'heure où vous lirez ces lignes, ce sera fait. Je parie que c'est paisible de ce côté.

Clio Campbell

Neil reprit ses esprits et vit le visage de Craig, qui planait toujours au-dessus de l'écran, baigné d'une lumière céleste.

— Eh ben. Eh ben dis donc !

— Tu n'as pas l'intention de publier ça ?

— Bingo, mon pote. Et aussi vite que possible. J'ai besoin de toi pour booster ce tweet et bien sûr nous livrer ton analyse, vu que t'es notre expert sur le sujet.

Neil tritura les rouages de son cerveau pour faire sortir les mots.

— Craig, il y a des règles de déontologie de la presse quand on couvre un suicide. La première, tout en haut de la liste, c'est qu'il ne faut jamais divulguer l'existence d'une lettre de suicide, encore moins livrer son contenu.

— La dame l'a dit elle-même, Neil. On ne sait pas qui d'autre va imprimer ça. On l'a déjà mis sur le site et je veux ton analyse dans une demi-heure max. T'as pas intérêt à me lâcher sur ce coup-là. C'est l'édito de demain. Ça change tout. Réfléchis-y deux secondes : on pourrait vraiment prendre le lead avec un beau petit reportage responsable. Je ne serais pas surpris qu'elle touche une corde sensible auprès du public. Si ça se trouve, va y avoir une vague, tu vois. Des suicidés du Brexit. Des imitateurs.

— C'est exactement pour ça qu'on vous dit de ne pas publier les lettres. Enfin quoi, Craig.

Craig se déplaça si vite que Neil n'était pas tout à fait sûr de ce qui s'était passé. D'un seul coup, il n'y avait plus personne dans son dos, penché sur sa chaise de bureau, et son patron était debout face à lui. Il avait l'air de faire une tête de plus que d'habitude, et le fusillait de ses petits yeux glacés.

— Mettons-nous bien d'accord pour la suite, mon pote. Tu fais ton boulot, et moi je fais le mien. Mon boulot, c'est de vendre des journaux. Ton boulot, là maintenant, c'est d'écrire tous les putains de papiers que j'ai besoin que t'écrives pour vendre ces journaux. Compris ? Bien.

Cette fois Carol ne croisa pas son regard tandis que le dos rigide s'éloignait dans la salle de rédaction, et il lui en fut reconnaissant. Il essaya de ramener son attention sur la foule de mots qui se pressaient sur son écran. Il ne voyait qu'une manière de décrire ça : un suicide politique… mais enfin ça n'allait pas. Un suicide politique, c'était un député surpris avec des prostituées, qui traitait les vieilles dames de bigotes ou murmurait qu'Hitler était vraiment un artiste prometteur. Ça ne signifiait pas se suicider pour de vrai à cause de la politique. Se suicider pour de vrai, dans l'intention de changer l'opinion des gens.

Neil était incapable d'imaginer le cran qu'il fallait pour être cette personne. Pour décider d'agir ainsi. Ce n'était pas tant le suicide : ça c'était compréhensible, quand il ne s'agissait que d'une quinqua déprimée qui avait raté sa carrière. Là, il pouvait compatir. Il avait cru qu'il avait pigé. Mais ça. Cette espèce de… coup médiatique. Programmer sa mort comme

un événement public, conçu pour avoir un impact au-delà de son cercle immédiat.

Nom de Dieu, cette femme avait des couilles. De sacrées grosses couilles, et un ego à l'avenant.

Alors, qu'est-ce que ça signifiait pour lui ? Il vérifia sa boîte mail ; non, il n'était pas en copie de la lettre de suicide groupée. Elle avait décidé de lui écrire personnellement. D'envoyer un truc au monde, et un dernier, un minuscule espoir, adressé à lui et à lui seul.

*Souviens-toi bien de moi. S'il te plaît.*

C'était comme s'il entendait la musique monter dans son dos, crescendo.

*OceanofPDF.com*

***The Pool,* février 2018**

# Grand format :

*Clio Campbell, le Brexit et le G8 de Gênes | 7 min*

***Au lendemain du bouleversant suicide de Clio Campbell, la romancière et chroniqueuse culturelle Jess Blake-Hewson revient sur le parcours de son ancienne camarade de lutte.***

L'été dernier, nous avons emmené les enfants à Gênes. Des vacances en famille destinées à panser de vieilles blessures : c'était aussi un pèlerinage. Nous avons flâné entre les maisons couleur sorbet nichées les unes contre les autres, regardé les filles vêtues de tenues affriolantes, les épaules dénudées, en train de diriger leurs petits copains qui les instagrammaient devant la cathédrale et les rochers du Porto Antico au coucher de soleil, nous nous sommes gavés de pizzas achetées dans la rue et nous sommes posés sur les quais, les pieds dans l'eau, bronzés et heureux.

On aurait dit que ce n'était pas le même endroit. Je n'en avais aucun souvenir. Ce mur couleur safran au fond d'une ruelle était-il celui où nous avions été nassés pendant des heures, une centaine peut-être, pris en étau entre les chiens et les armes des flics à chaque bout, pratiquement incapables de bouger sous la pression des corps terrifiés autour de nous ? Ou n'était-ce qu'une jolie petite rue comme les autres, avec des boutiques à touristes hors de prix ?

La dernière fois que j'étais venue, c'était seize ans plus tôt, j'avais vingt et un ans, avec des dreadlocks toutes neuves que je ne savais pas encore trop comment entretenir, et des fringues pour une semaine fourrées dans un sac à dos léger. Quelqu'un d'un groupe de la fac avait entendu parler de places pour y aller en bus ; on ne pouvait pas prendre l'avion parce qu'ils nous attendraient à l'aéroport, ces enfoirés, avait-il dit, et on avait tous acquiescé. On était là pour manifester contre la présence du G8, qui avait choisi cette agréable ville historique et touristique pour tenir sa conférence.

Nous étions des altermondialistes, fans de Naomi Klein. Nous, et 200 000 autres personnes. Cette manifestation est désormais entrée dans la légende – c'était la première fois que les médias du monde entier s'intéressaient vraiment au mouvement altermondialiste, parce que les images des brutalités policières contre les manifestants étaient si extrêmes qu'il était impossible de fermer les yeux, et à cause de la mort d'un manifestant de 23 ans, Carlo Giuliani, abattu dans la rue puis écrasé par une Land Rover de la police, histoire d'être bien sûrs.

Notre deuxième soir là-bas, avant le début des manifestations, avant que nos muscles n'apprennent à se tendre pour fuir au moindre bruit, nous avons assisté à un concert au Forum Social de Gênes, épicentre de la contestation pour nous autres, membres du Red et du Pink Bloc, qui prônions la résistance pacifique et non violente. Il faisait chaud ce soir-là ; pas un souffle de vent. Je me frayais un chemin à travers la foule, les poches chargées de canettes de bière italienne bas de gamme achetées à un stand, quand une nouvelle artiste est montée sur scène. Elle a attiré mon attention parce que c'était la première chanson en anglais que j'entendais depuis le début de la soirée ; c'est là que j'ai senti se réveiller un vague souvenir d'enfance. Elle était jeune, rousse, et sa voix dominait la foule.

— C'est qui ? ai-je demandé à mon ami Simon.

Il m'a lancé ce regard du genre *Bon sang, Jess, t'y connais vraiment rien en musique*, en faisant sauter la languette de sa bière.

— C'est Clio Campbell. Clio Campbell. Tu te souviens pas ?

Deux jours plus tard, alors qu'on défilait avec le Pink Bloc en formation sur le Corso Italia, nous nous sommes rendu compte que la foule nous insultait. Personne à Gênes n'avait l'air tellement ravi de nous voir. Encore aujourd'hui, je ne sais toujours pas vraiment ce qui a mis le feu aux poudres, si les flics attendaient un signal, ou s'ils avaient une idée derrière la tête. Plus tard, on entendrait des rumeurs, comme quoi ils avaient des hommes infiltrés qui se faisaient passer pour des agents provocateurs du Black Bloc. Ils déclenchaient des incidents et ça leur donnait une bonne excuse pour se livrer à une démonstration de force et impressionner les dirigeants étrangers invités, exactement comme le voulait Silvio

Berlusconi. De nulle part, une pluie de matraques s'est abattue sur nous, tandis que résonnaient des cris en italien, du côté des policiers anti-émeutes comme des manifestants.

"*Non violenta ! Non violenta !*" ai-je crié, comme on nous avait appris à l'atelier d'action directe non violente de la veille. J'ai essayé de forcer mon corps à devenir tout mou. Il faut vous rappeler que le Pink Bloc croyait en la résistance non violente. On était vraiment les gens les moins susceptibles de répliquer. C'est pour ça qu'on faisait une excellente cible, j'imagine.

Il y avait des bras et des jambes partout autour de moi. Je ne savais pas du tout lesquels appartenaient à mes amis. J'avais vingt et un ans, j'étais loin de chez moi, et une matraque venait de s'abattre sur mon épaule, faisant naître une drôle de douleur sourde qui vibrait dans tout mon bras. Ça n'avait rien à voir avec les manifestations auxquelles j'avais participé en Angleterre, où on agitait des banderoles, on chantait des chansons et on se marrait bien dans un parc avant de reprendre le bus pour rentrer, un paquet de chips à la main. Je crois bien que je pleurais à ce stade, mais je ne me souviens pas. Je me sentais très jeune, et j'avais très peur.

Et puis soudain quelqu'un m'a attrapé la main et m'a attirée dans sa direction. "*Non violenta*", ai-je marmonné. Quelqu'un me tenait, m'enveloppait de ses bras, m'extirpait de la mêlée et m'éloignait des principaux affrontements en remontant une ruelle. Ce quelqu'un murmurait quelque chose à mon oreille, en anglais.

— Tout va bien. Là, là, ma petite chérie. Tout va bien. Allez allez.

Je me suis adossée au mur jaune ensoleillé, j'ai repris mon souffle, j'ai laissé cette femme me faire boire quelques gorgées d'eau à une bouteille.

— Salut toi. Ça va aller ? Tu peux me dire comment tu t'appelles ? *Sta bene ? Come ti chiami ?*

Je me suis accrochée à elle, j'ai levé la tête vers elle en souriant, et je ne voulais plus jamais la lâcher.

Comme vous l'avez probablement tous deviné à présent, c'était ma première véritable rencontre avec Clio Campbell, le jour où elle a vu une jeune fille sur le point de se faire piétiner dans une émeute cautionnée par l'État, et qu'elle m'a tirée de là et mise en sécurité. Cette ruelle jaune où nous nous étions cachées allait devenir un lieu

de nassage, une tactique qui serait employée deux ans plus tard contre les opposants à la guerre en Irak par un ministère de l'Intérieur anglais manifestement séduit, mais qui ne nous était pas encore familière à l'époque. J'étais prête à m'effondrer, mais il fallait que je tienne sur mes pieds alors qu'une masse croissante de corps se retrouvaient acculés dans notre espace – s'asseoir, c'était finir broyée. Cette grande inconnue écossaise m'a soutenue pendant trois heures, elle m'a donné de l'eau, m'a maintenue consciente, m'a fait parler, m'a chuchoté des blagues et des commentaires amusants, alors qu'elle aurait pu se soucier d'abord d'elle-même. Je pense que dans ce genre de situation extrême, on découvre réellement la véritable personnalité des gens. Et cette personne-là, pas question que je la laisse sortir de ma vie.

Clio Campbell a été, pendant un temps, l'une de mes plus proches amies, malgré nos douze ans de différence d'âge. Je l'ai vue s'enflammer à la suite de Gênes et des conséquences de ces événements (nous autres âmes broyées de la ruelle nous en étions relativement bien tirées), je l'ai vue bouillir, réclamer la vérité ; je l'ai vue abattue, apathique et dépressive après les manifestations contre la guerre en Irak, pour mieux se relever, encore et encore. Elle s'est impliquée dans le mouvement de réappropriation des terres dans les Highlands, en Écosse ; elle a mené une campagne contre les flics infiltrés corrompus ; j'ai fini par basculer dans une vie d'ateliers d'éveil pour bébés et de problèmes de carte scolaire tandis qu'elle continuait inlassablement à se battre pour ses convictions – toujours pour la justice, toujours au service des opprimés. Nos chemins se croisaient de moins en moins ; tandis que je m'éloignais chaque jour davantage de la personne que j'avais été à vingt et un ans, il y avait quelque chose de presque enfantin chez Clio qui lui permettait de garder la foi.

Et soudain, voilà que dix ans se sont écoulés depuis que Clio a fait pleurer toute l'assemblée à mon mariage en chantant "A Case of You" de Joni Mitchell, et mon mari me réveille pour m'annoncer la terrible nouvelle qui s'affiche en lettres lumineuses sur son téléphone. Le suicide de Clio, annoncé la semaine dernière, n'a pas vraiment fait les gros titres – elle n'a jamais été le genre de star qui intéresse les tabloïds, a toujours davantage influencé les marges. La

lettre de suicide de Clio en revanche, publiée trois jours plus tard, semble avoir ouvert une profonde fracture dans notre pays. J'ai conscience qu'en parlant de cette lettre ici, je contreviens à toutes les règles d'éthique sur la manière de couvrir un suicide, mais ces détails ont déjà été diffusés si largement qu'il est impossible d'écrire sur Clio sans en parler.

Ce que suggérait la lettre de Clio, c'est qu'après toute une vie de militantisme, se suicider littéralement était le seul moyen pour une femme, tout particulièrement une femme d'âge mûr, de se faire réellement entendre dans cette arène publique pleine de huées et d'anathèmes qui a désormais remplacé le dialogue civilisé. En réalité, les faits prouvent le contraire – il suffit de regarder l'âge de la plupart des femmes députées, dont beaucoup appartiennent à la génération de Clio, ou encore l'augmentation réjouissante du nombre de femmes journalistes politiques qui analysent quotidiennement la crise politique actuelle, avec des arguments aussi justes que pertinents –, mais le simple fait que quelqu'un ait pu en venir à cette conclusion et décider de passer réellement à l'acte, montre que notre manière de communiquer les uns avec les autres est aujourd'hui gravement mise à mal. C'est l'une des principales raisons pour lesquelles il me semble, dans ce cas précis, que les causes invoquées par Clio pour justifier son suicide méritent d'être analysées. Il faut vraiment qu'on se penche là-dessus.

Et puis il y a eu les cyniques qui se sont moqués d'elle jusque dans la mort. À ceux-là, je n'ai qu'une chose à dire : une personne qui a extirpé une inconnue blessée d'un chaos de corps enchevêtrés et l'a protégée pendant cinq heures est exactement le genre à être capable de choisir de se sacrifier, en guise d'ultime protestation contre ce qu'elle décrit comme un pays "qui fonce tête baissée vers le fascisme". Non, bien sûr que vous ne devez pas vous suicider à cause du Brexit ou du traitement réservé aux demandeurs d'asile. Restez en vie et continuez à vous battre, si ça compte tant que ça pour vous. Mais on dirait que Clio ressentait les choses plus intensément et plus profondément que les autres ; et cette intensité motivait ses actes. Elle est parvenue à se cramponner à son code moral alors qu'autour d'elle tout le monde perdait le sien ; elle n'a

jamais rien filtré, jamais eu recours à une couche d’ironie pour tenir la vie à distance.

On parlait beaucoup du “mouvement”, à l’époque où nous étions des étudiants révolutionnaires. Un groupe de gens unis, manifestant pour un même but. Je ne suis pas certaine que ça soit encore possible : les causes qui indignent la gauche semblent tellement diverses qu’elles font naître davantage de clivages que de solidarité. De nos jours, on imagine difficilement un mouvement de gauche uni l’emporter sur un projet comme la poll tax, dont Clio disait toujours que c’était “la cause qui l’avait construite”. Mais peut-être aussi qu’en tant que soi-disant MILF de banlieue bobo, je suis devenue sourde à son appel, c’est tout.

À Gênes, l’année dernière, mes enfants sautillaient sur le Corso Italia, le boulevard en front de mer. C’est une avenue splendide, ils étaient fascinés par son dallage féerique en mosaïque, et se penchaient par-dessus la balustrade pour contempler la mer couleur azur en contrebas. C’était si loin de cette scène pleine de poussière et de voitures retournées, d’air saturé de gaz et de bris de verre qui me remonte vaguement de ma jeunesse, que j’avais l’impression d’avoir rêvé cette autre vision. Mais tout de même, j’avais le luxe de pouvoir me raconter cette histoire.

*OceanofPDF.com*

# RUTH

*Glasgow, 2014*

Voir Clio débattre sur Twitter autour du référendum sur l'indépendance plongeait Ruth dans une sorte de crise d'angoisse continue. L'acharnement de la meute, les piranhas qui se jetaient sur elle à chacune de ses sorties. Elle était suffisamment connue pour les intéresser ; ses déclarations publiques étaient suffisamment immodestes pour qu'ils soient gonflés à bloc en permanence. Le débat avait engendré près de deux ans de crispation croissante depuis que Clio était revenue en Écosse en quête d'amis et d'une place dans le monde ; elle l'avait trouvée en tant que défenseuse acharnée de l'auto-détermination de l'Écosse. Les médias écossais s'étaient délectés du spectacle qu'elle leur servait sur un plateau, et Ruth, comme le reste du pays, était hypnotisée. Elle avait ajouté son nom dans ses recherches sauvegardées, le rentrait automatiquement chaque fois qu'elle ouvrait l'appli, scrollait de manière compulsive tandis que le stress par procuration se mettait à bouillonner dans ses veines. Il semblait que le monde, ou ses factions les plus obscures, se soulevait pour remettre Clio à sa place, opposant à la moindre de ses opinions un barrage de mépris typique des mecs, un emoji obscène de rire aux larmes. Pour être honnête, Clio ne mettait pas d'eau dans son vin. Elle n'édulcorait jamais ses propos, ne cédait pas un pouce de terrain. Elle croisait le fer sans relâche, pendant des nuits entières, parfois contre cinq ou six adversaires en parallèle, embarquée dans une succession interminable de réponses obliques et de malentendus, refusant de laisser le moindre de ses contradicteurs anonymes avoir le dernier mot.

— J'ai les épaules pour ça, ma grande. T'inquiète pas.

Ruth s'inquiétait. Bien sûr qu'elle s'inquiétait.

Le lendemain matin du référendum, Clio s'était pointée sans crier gare, elle avait écrasé la sonnette de l'interphone de l'ancien appart de Ruth dans

le Southside. Elle était entrée dans un nuage de crasse et d'alcool, échevelée, et elle était restée interdite en voyant Ruth habillée et douchée.

— Tu vas pas aller bosser aujourd'hui, quand même ?

— Je me suis dit que j'allais essayer. Je suis pas certaine de pas fondre en larmes dans le train, cela dit.

— Rien à foutre du boulot, chérie. Reste picoler avec moi.

— Il faut que j'y aille, Clio. Il faut que je sorte, que je fasse quelque chose. Au moins voir ce que ça donne.

— Je suis sortie, moi. J'ai vu comment c'est dehors. – Sa diction était toute pâteuse. – J'vais t'épargner cette peine : c'est la merde. C'est rien qu'une journée de merde dans un pays rempli de couilles molles qui viennent de tous nous condamner. Y a rien qu'a changé. Dehors, c'est toujours la même merde qu'avant.

Alors qu'elle franchissait le seuil et entrait dans la lumière, Ruth put voir que ses yeux étaient rouges, gonflés par une nuit agitée.

— Clio, t'as fait un passage par ton lit, au moins ?

— Oui. Je suis passée par mon lit. J'étais censée jouer à un concert et ils passaient les résultats en direct à la télé entre chaque morceau. Et puis ils ont montré les images de… de Clackanmannannanshire. En pleine région minière, putain. Moi, je viens d'une région minière. J'vais te dire un truc, ils ont un rapport bien tordu à la solidarité, là-bas. Ils sont capables de se retourner contre toi sans le moindre remords si ce putain de parti travailliste leur dit de le faire. Et lui, là avec sa grosse tête, sa putain de voix d'apocalypse, il était partout. Gordon Brown. Pô pô pô – c'est son thème musical. Comme un… comme un gros tuba bien triste. Pô pô pô…

Elle mima une marche militaire dans le couloir de Ruth en jouant d'un trombone imaginaire.

— Clio. Clio, tout doux. Viens t'asseoir.

Ruth la conduisit dans la cuisine.

— Enfin bref, j'étais censée jouer un grand set triomphant, tu vois, avec tous les tubes, et j'aurais fini sur "Rise up" avec une putain de chorale derrière moi – enfin, une chorale amateur, quoi, mais quand même. Et j'étais plantée là le cul sur ma chaise, à me demander comment on avait pu ne pas le voir venir. Parce que je savais. On savait tous. Tout le putain d'auditorium savait, juste à cause de ce petit bled dans le Fife. Le silence est tombé, et tout le monde a commencé à partir. Comment on a pu ne pas le voir ? Putain, comment on a pu oser espérer que ce petit pays de merde

allait juste – pour une fois, une fois, putain, je demandais pas plus, hein, oublier ses putains de démons intérieurs et essayer de faire quelque chose de bon, de pur, de positif ? Merde, on avait prévu une chorale, quoi. Comment on peut être aussi con ? Et de les voir, là, tous ces hommes, des hommes, des hommes, des hommes, qui m'ont débinée dans leurs journaux de merde depuis que j'ai eu l'impudence de revenir en Écosse et d'être une femme qui donne son avis… Ils vont être tellement contents de leur coup. Ils seront là, à couler le bronze de la victoire sur leurs toilettes en acajou qu'ont coûté une forêt vierge pour qu'ils puissent se réchauffer le cul, à s'envoyer des tweets de félicitations après avoir pondu leurs papiers de merde.

Ruth lança la bouilloire.

— T'as beaucoup bu ?

Clio chassa une mouche imaginaire.

— On s'en fout de ce que j'ai bu. Tu sais pourquoi ? Parce que rien n'a d'importance. Tout ce que je fais, tout ce que tu fais, ça change que dalle. Alors autant boire un coup.

Non sans difficulté, elle fouilla dans la poche de sa veste pour prendre son téléphone.

— Regarde-moi ça. Regarde-moi ça. Ça y est, c'est parti. Les tweets. Gniac gniac gniac, ils arrêtent jamais, toujours les hommes, les hommes, les hommes. J'en ai pris plein la gueule pendant un an. J'ai laissé ces gros tas de merde du *Scotland on Sunday* et ce tordu du *Daily Mail* et tous leurs petits copains merdeux qui tweetent depuis le garage de leur maman me tailler en pièces, et j'ai encaissé. J'ai pas bronché. J'ai tendu l'autre joue.

Ruth garda ses commentaires pour elle.

— Je les ai laissés faire. Ça m'a glissé dessus, j'ai laissé couler et je les ai ignorés. Et pourquoi ? Parce que j'étais convaincue qu'on allait réussir, et qu'ils allaient se rendre à l'évidence, une fois que leurs gamins auraient un système d'éducation génial à la scandinave, qu'on aurait un fonds pétrolier qui financerait un revenu universel, qu'on s'attaquerait pour de bon à la pauvreté et qu'on mettrait du fric dans les énergies vertes, et toutes ces belles choses qu'on allait faire. Je me disais qu'ils finiraient par comprendre.

Elle s'était avachie sur la table, parlait entre ses bras. Ruth posa le mug de thé à côté de son visage.

— Mais ils ne vont pas se rendre à l'évidence. C'était couru d'avance. Parce qu'ils connaissaient ce pays. Ils savaient que la majorité du pays, c'est juste des petits garçons comme eux qui chient dans leur froc, qui jouent les cyniques parce qu'ils ont peur de croire en quoi que ce soit. C'est ça, la réalité. C'est pour ça qu'on se fout de la gueule des gens qui sont partis d'ici, qui ont réussi et qui reviennent ensuite. C'est pour ça qu'on a jamais réussi à faire quoi que ce soit de positif qui pourrait vraiment changer en profondeur la vie des gens, tu vois ? Y a toujours un petit lutin écossais sur ton épaule, qui te murmure son mantra à l'oreille. Nan. Nan. Nan.

Elle s'affaissa lentement par terre, leva vers Ruth de grands yeux terrifiés.

— Merde, c'est quoi ce monde, Ruth ? Pourquoi les connards gagnent tout le temps ? J'ai besoin… J'ai besoin… J'ai besoin de continuer à croire qu'à un moment ça va s'arrêter, et qu'ils écouteront, et qu'on va tout arranger. Mais chaque fois… Chaque fois…

Ruth l'avait bordée dans son propre lit, la table de chevet transformée en kit de secours, avec un grand verre d'eau, quelques cachets de paracétamol, un paquet de chips et un sac plastique pour vomir.

Dans la rue, tout avait l'air comme avant, mais comme filmé avec un objectif légèrement différent. Peut-être que tout avait été déplacé de quelques millimètres ? Ruth trouva sa place dans un train où personne ne parlait, appuya sa tête contre la fenêtre, et ce qui devait arriver arriva : elle fondit en larmes, de gros sanglots sonores, tout son corps agité de tremblements. Bien sûr, elle avait applaudi et hué au moment des élections lorsqu'un groupe de politiciens gagnait et que l'autre perdait, mais rien de tout ça n'avait été aussi réel, aussi concret. Elle n'avait jamais touché d'aussi près la possibilité d'un véritable changement, elle ne s'était jamais sentie assez partisane pour refuser d'entendre les voix discordantes si leurs arguments l'insupportaient.

Il y eut une tape sur son épaule. Le contrôleur se tenait devant elle. Elle chercha son billet et il secoua la tête, lui tendit un peu de papier toilette roulé en boule. Il lui pressa le bras, un message passa, et il continua à remonter lentement le wagon.

Elle avait quitté le bureau au bout de trois heures. Elle n’avait pas l’énergie. Clio était toujours dans son lit quand elle était revenue, et Ruth s’était glissée à côté d’elle, tout habillée. Clio lui avait passé la bouteille de whisky presque vide, était retournée à son téléphone, faisant voler ses doigts sur l’écran.

— Je vais me les faire. Tous ces connards qui me cherchent. Je vais me les faire, tous. C’est la meilleure réaction à tout ça que je peux avoir. Ne dis rien. Je vais les démonter un par un.

*Glasgow, 25 janvier 2018*

“Pourquoi s’entêter à faire quelque chose, et recommencer, alors que ça te procure aucune joie et que ça te fout en l’air ?” C’était la question que Ruth avait posée à Alison un soir, juste après le Brexit, après avoir jeté un œil au fil Twitter de Clio et avoir eu un mouvement de recul presque physique devant cette frénésie, cette déferlante. Alison s’était contentée de lui lancer un regard entendu, et Ruth avait senti venir un nouveau sermon sur le fait de ne pas se laisser marcher sur les pieds, ne pas laisser Clio se servir d’elle, et elle avait changé de sujet d’une voix autoritaire.

Le troisième jour après la découverte du corps, son deuxième jour d’occupation du canapé d’Alison où elle regardait les Disney de son enfance sous les couvertures, Ruth avait décidé qu’elle en avait assez. Il faisait toujours trop chaud chez Alison, et elle ne comprenait rien à la télécommande du thermostat étincelant qui la narguait en affichant avec insolence ses vingt-deux degrés, au milieu de la table basse. “Essaie de déconnecter, lui avait conseillé Alison le matin. Ça va finir par se tasser.” Il y avait eu des photos de l’extérieur de son cottage, des voisins du village interviewés par les journaux. Son boss lui avait envoyé un texto pour lui dire qu’il comprenait qu’elle ne pouvait ni rentrer chez elle ni venir au travail, tout en lui demandant si elle pouvait éventuellement travailler à distance le lendemain, si elle s’en sentait la force.

Alison s’était formellement opposée à ce que Ruth se rende dans l’Ayr, chez la mère de Clio dont-on-ne-parlait-jamais, mais Ruth avait pris sa décision. Il fallait au moins prévenir le personnel de la maison de retraite. Elle ne voulait pas qu’un plumitif sans scrupules débarque là-bas et lui annonce la nouvelle, qu’il prenne des photos, obtienne un témoignage en

douce. Alison avait pris sa journée et avait insisté pour attendre dans la voiture devant le Glendale Retirement Home. À l'intérieur, Ruth s'était retrouvée avec cette personne ratatinée, cette Eileen Johnstone qui ne ressemblait absolument pas à Clio, et elle avait tapoté maladroitement la main qu'elle lui tendait tandis que les phrases de la vieille dame se déversaient du coin de sa bouche, multipliant les allers-retours dans le temps sans reprendre son souffle. Ruth était à deux doigts de lui crier dessus.

"Elle est morte, en fait. Vous comprenez ça, pas vrai ? Votre fille Clio. Elle est morte."

Alison avait enveloppé sa compagne en état de choc dans son manteau sur le siège passager et l'avait ramenée à la maison.

Ruth n'avait jamais été douée pour se tourner les pouces. Elle était une infirmière, pas une patiente. Le besoin perpétuel d'Alison de la dorloter avait toujours été l'aspect de leur relation qu'elle appréciait le moins, et il s'était intensifié à mesure qu'elle restait dans cette petite maison confinée, recouverte de plaids déposés sur elle avec prévenance. Elle libéra son téléphone de la prison de son sac, au-dessus de la penderie. "Essaie de déconnecter", lança-t-elle à la maison vide, reprenant les intonations de Clio lorsqu'elle imitait la voix nasale d'Alison, et elle s'en voulut aussitôt.

Le nom de Clio faisait encore le buzz sur Twitter. Encore ! Trois jours après sa mort ! Quand même, lança-t-elle à la maison vide, c'était pas une superstar, non plus.

Clio Campbell : son suicide serait lié au Brexit
Suicide politique : la lettre de suicide explosive de Clio Campbell dévoile une chanteuse en martyre

Clio Campbell s'en prend au Brexit dans sa lettre de suicide

Clio Campbell : sa lettre de suicide en version INTÉGRALE !

Mais il n'y avait pas de lettre de suicide, pensa Ruth. Elle avait vérifié, et Alison avait vérifié, juste avant qu'elles quittent son cottage. Il n'y avait rien pour Ruth, juste le corps, ce rictus, son odeur qui flottait dans l'air.

Et elle cliqua, et cliqua encore.

J'ai hâte que tout ce bruit s'arrête.

Ce fut la première phrase qu'elle enregistra. Ça, ça lui parlait. C'était bien les mots de la Clio apathique et à bout de forces dont les cheveux sales s'étalaient sur le vieux fauteuil de sa grand-mère. C'était le reste de la lettre avec lequel Ruth avait un problème :

> Je fais le pari que cette même femme aura plus de chances d'être écoutée une fois morte.

Ruth dut relire cette phrase-là plusieurs fois. Elle dut relire toute la lettre plusieurs fois. Elle entendait très nettement la voix de mère la vertu de Clio, sa capacité légendaire à avoir la moindre autodérision. Elle devait avoir la larme à l'œil en écrivant ça, pensa Ruth. Elle devait être extrêmement émue par sa propre détresse, par l'histoire qu'elle inventait pour les autres.

*Je fais le pari.*

*Le pari.*

Alors tout ça avait été planifié à l'avance ? Planifié à long terme ? Ruth pensa aux cinquante ans de Clio l'année précédente et à la peine qu'elle s'était donnée pour l'aider. Elle avait eu l'impression de vraiment assurer. Mais, curieusement, Clio semblait se livrer à ses préparatifs avec l'énergie du désespoir ; le même état d'esprit qu'elle avait au pub l'autre soir. Ça sera la fiesta ultime, avait-elle dit. Il le faut.

Donc elle avait déjà prévu son coup à ce moment-là ? Plus d'un an en avance ? La fête, le côté bizarrement théâtral, mis en scène, de son dernier épisode de dépression que Ruth avait remarqué mais relégué dans un coin de son esprit, les voyages qu'elle avait évoqués l'automne précédent pour voir des amis perdus de vue. L'intention derrière tout ça. C'était quoi, l'intention ? De s'arranger pour que Ruth découvre son corps et raconte qu'elle était déprimée, puis de s'élever trois jours plus tard tel un Jésus maquillé aux cheveux roux, avec un putain de communiqué de presse à tous les médias du pays ?

Mais sans même laisser ne serait-ce qu'un pauvre bout de papier. Sans se fendre de quelques mots pour l'amie de plus de dix ans qui allait devoir se coltiner son cadavre. Pas même une mini-trace de reconnaissance. Désolée de t'avoir laissée trouver mon cadavre ! Merci pour tout ! Je t'aime !

Ruth se sentait dépouillée. Son petit béguin de collégienne qu'elle avait gardé pour elle avait été transformé en ressource, sciemment exploité pendant des années. Le sang afflua à ses grosses joues déjà rouges, à son

visage, et elle ne savait pas très bien si c'était de la honte ou de la colère qui palpitait, tic tic tic, contre sa tempe.

Lorsque Alison rentra, il y avait des fleurs fraîches dans une carafe sur la table, et Ruth l'appela depuis la cuisine, enfouit son visage dans son cou, lui servit un verre de vin. Après le dîner, dans le vacillement des chandelles, elle prit la main de sa compagne par-dessus la table.

— Ali. Tu es la seule personne dans ma vie qui a toujours été là pour moi, sans réserve. Je veux que tu saches à quel point je t'en suis reconnaissante. Et je voulais te demander si tu étais d'accord pour m'épouser. Je veux passer le reste de ma vie avec toi.

Ouais. Prends ça, Clio. Prends ça, prends ça.

*OceanofPDF.com*

# DONALD

*Achiltibuie, 24 janvier 2018*

À quand remontait la dernière fois qu'il l'avait vue ? Quatre ans ? Cinq ? Ils étaient à l'affiche du même concert à Perth, un truc pour l'indépendance écossaise où il s'était retrouvé un peu par hasard. Il avait été surpris de débarquer là-bas et de voir son nom sur le programme, de la voir accourir vers lui et enfouir sa tête au creux de son épaule comme si les années n'avaient pas passé et qu'elle était encore la même petite fille. Il ne pensait plus très souvent au lien qui les unissait – après l'échec de son album, elle s'était peu à peu éloignée de lui, elle avait disparu dans la nature, et la famille de Morna, avec un nouveau bébé tous les deux ans et une place libre pour un grand-père, lui avait offert un ancrage. Il avait trouvé sa place ici, où il contemplait les îles par la fenêtre en faisant la vaisselle des clients, restait actif, jouait toujours du violon tous les deux mois le dimanche soir dans le grand hôtel du coin.

Elle avait réussi à obtenir un réagencement de l'ordre de passage, son insistance puérile nourrissant un malaise diffus tant elle contrastait avec la femme mûre qu'elle était devenue, alors que le jeune organisateur gardait la tête basse. Ils avaient chanté ensemble – quelques-uns de leurs Burns revisités, comme "A Man's a Man" –, lui battant la mesure sur son violon tandis que sa voix à elle fendait l'air ; le public s'était levé pour les acclamer, mais elle s'était ensuite montrée bruyante et vindicative au bar, entourée par la foule, et il ne savait pas trop où se mettre, si bien qu'il avait fini par se retirer dans son bed & breakfast.

Et puis plus rien jusqu'à l'année précédente, en novembre. Quelques mois plus tôt. Il faisait la route de nuit pour revenir d'un concert à Garve le jour de la fête nationale – il aimait rouler dans le noir, même si Morna voyait ça d'un mauvais œil, à son âge –, et Morna l'attendait encore dans la cuisine quand il s'était débattu avec le verrou dans l'obscurité.

— Tu as eu de la visite. La fille de Malcolm. Cliodhna.

— Je… quoi ?

— Elle est montée avec le bus scolaire depuis Ullapool. Je lui ai dit que tu ne serais sans doute pas rentré avant maintenant, et donc elle est repartie jusqu'à l'hôtel, elle a dû traîner au pub pendant trois heures en attendant que le bus repasse.

— Tu lui as pas demandé de rester ? On a de la place.

— Bien sûr que si, Donald Bain. Peu importe mon opinion sur elle, je ne ferme pas ma porte aux visiteurs, tu me connais. Elle voulait pas. Elle m'a expliqué qu'on l'attendait ailleurs. Je lui ai fait remarquer qu'elle aurait dû passer un coup de fil avant, mais elle a dit qu'elle voulait te faire la surprise.

Donald ne savait pas quoi répondre. Le temps s'était replié sur lui-même et une adolescente faisait claquer ses talons rouge vif sur les marches de son ancien bothy.

— Mais enfin, quand même. Qui est-ce qui se pointe comme ça chez les gens sans prévenir, au milieu de nulle part ? On est pas à la grande ville, ici. Et puis cette idée que tu serais planté là à l'attendre !

Elle tremblait d'indignation. Donald avait imaginé l'accueil que Cliodhna avait dû recevoir à la pension : pas étonnant qu'elle n'ait pas voulu rester.

À présent, en regardant le journal, en sachant qu'elle les avait quittés, il se demanda si c'était une visite de la dernière chance. Il avait entendu parler de gens à l'article de la mort qui faisaient une tournée d'adieux – avait-elle déjà décidé ce qu'elle allait faire, à ce moment-là ? Aurait-elle pu changer d'avis, si seulement il avait été là, si Morna s'était montrée un peu plus accueillante ? Si elle était restée, rien qu'une nuit. Aurait-il pu lui préparer un petit-déjeuner, lui rappeler subtilement la petite fille qu'elle avait été ? La ramener à la vie ?

Tu n'as déjà pas réussi avec son père, Donald Bain. T'aurais encore merdé. Tu te serais débiné. Mauviette.

*OceanofPDF.com*

# SAMMI

*Brixton, 3 avril 2018*

Ça devait faire plus de trois ans que Sam n’avait pas jeté un œil aux coups de gueule épiques de Clio sur les réseaux sociaux. Ça faisait un bail qu’elle n’avait même pas du tout pensé à elle. Elle était là, courbée sur son téléphone dans un coin du café à côté de l’entraînement de foot d’Elliot, une odeur de friture dans les narines, à absorber le torrent d’informations. Des nécrologies et des tweets de fans désespérés, des articles et des discussions, des vidéos sans le son. Elle pensa à Clio dans la vraie vie. Cette femme mince et exaltée, dans son meublé avec ses poufs par terre, qui se pointait à l’improviste pour interrompre une journée de travail, cinglante, négligée et opiniâtre, semant le chaos dans son sillage. Elle regarda la manière dont deux mois à être morte l’avaient transformée en autre chose, une statue de mots et d’images, une statue qui n’avait aucun besoin de ressembler à la réalité. Ce n’était pas l’idée.

Le suicide comme message politique, hein ? C’était bien le genre de la maison. C’était grave son genre. Elle avait lu la dernière lettre de Clio et elle était surprise de voir à quel point ça ne lui ressemblait pas, ce ton prévenant. Presque mesuré. Après la lettre, les décryptages : les analyses, les grandes tribunes. Même Fran y était allée de son petit texte. Sammi avait commencé à se perdre dans les pavés en commentaires sous chaque article, qui analysaient, critiquaient, hurlaient leurs slogans partisans, lançaient des vannes. Des milliers de pseudonymes, partout sur Internet, dans le monde entier, tous pareils. C’était épuisant. C’était pour ça qu’elle n’en pouvait plus de la politique.

Les gens avaient été choqués, elle le voyait. La droite avait affiché son mépris à distance respectueuse, tandis qu’un député de gauche avait tenté d’initier un débat au Parlement. Mais ça faisait déjà quatre ou cinq semaines que le soufflé médiatique était retombé tranquillement. Le monde avait fabriqué un truc énorme, s’était emballé, avait fait son deuil, avait débattu

pour savoir ce que ça signifiait, et puis, sans traîner, il était passé au truc suivant.

Sam se demandait si quelqu'un avait envisagé de reconsidérer sa vie à la suite de ce geste. Est-ce que le suicide d'une femme avait poussé une seule personne, une seule personne réelle, qui n'était pas payée pour avoir un avis, à se dire d'un coup, attends, elle a pas tort. Moi aussi je fonce tête baissée vers le fascisme. Je dois m'améliorer, faire le point, faire attention à ce qui se passe autour de moi, me mettre en mouvement. Ce n'était pas sur Internet qu'elle pourrait le savoir.

Au moins, elle avait été fidèle à elle-même, Clio. Son départ avait été un gigantesque coup de com' politique.

Un bip signala une notification sur la messagerie professionnelle de Sam et, même si cette distraction était bienvenue, elle tressaillit, comme à chaque fois. Le message provenait d'une femme qui se présentait sous le nom de Carrie, et qui était clairement accro. Elle avait besoin de se faire tirer les cartes tous les deux ou trois jours pour l'aider à réfléchir aux problèmes les plus insignifiants – elle avait dû dépenser plus de mille livres pour le seul mois précédent, une somme qu'elle la soupçonnait de ne pas avoir. Tout ça grâce à Sam. "Établissez un lien avec eux" avait été sa principale directive quand elle avait obtenu le job. "Faites-les revenir, poussez-les à la dépense."

"Enfin, bien sûr, vous êtes tous là parce que vous avez le don, avait dit le jeune type véreux qui leur avait dispensé la formation, tempérant la vague de nervosité qui parcourait la salle avec un clin d'œil théâtral, tel un comédien de club balnéaire. Mais voici quelques astuces pour vous aider à faire tourner la boutique."

Bah, elle avait besoin d'argent, et elle avait besoin de ne pas avoir à regarder les gens dans les yeux. Voilà comment elle se justifiait. C'était plus facile de faire ça en ligne, de ne pas avoir à être au bout du fil, entendre des accents, des inflexions. Il n'était pas toujours nécessaire qu'il y ait une personne derrière les mots si on se contentait de les lire tels quels. Elle s'était attribué le nom de Samantha la Voyante. Ce n'était pas très original – ils avaient tous été encouragés à se créer de nouveaux avatars, durant leur unique demi-journée de formation dans des bureaux vides au-dessus d'une boutique de Fulham – mais ça faisait l'affaire. Ça signifiait qu'elle ne

pouvait pas se dissocier de son avatar, se cacher derrière l'identité de quelqu'un d'autre. Voilà ce qu'elle se racontait. Elle n'avait parlé à personne, personne de sa vraie vie, de ce qu'elle faisait.

"Clio", pensa-t-elle d'un coup, aurait été un bien meilleur nom pour une cartomancienne bidon.

Et puis bon, Carrie était probablement une connasse, de toute façon. Sa fille ne lui parlait pas ; elle semblait vivre dans un état de chaos perpétuel, toujours à échafauder une nouvelle lubie. Il y avait toujours un nouvel ennemi, puis un autre : le voisin, la collègue de travail, la nouvelle femme de l'ex-mari, le commerçant du coin, tous s'acharnaient sur Carrie, pauvre Carrie. La pauvre Carrie, c'était clairement un bulldozer qui cherchait la bagarre à tout va, une femme sourde et aveugle émotionnellement, ou bien trop insensible pour prendre la peine de comprendre les gens. *Aujourd'hui c'est la poufiasse d'à côté Samantha je suis à bout de là elle arrête pas. Pardon à bout de nerfs. Ces saletés de gosses qui braillent dans le jardin tous les après-midi quand ils rentrent à la maison, ils courent dans tous les sens et elle a eu le culot de me crier dessus quand j'ai osé avoir le courage de l'ouvrir si vous voyez ce que je veux dire. Enfin bref racontez-moi ce que disent les cartes je sais pas combien de temps je vais encore tenir !!!*

Ses messages commençaient quasiment toujours comme ça, au beau milieu d'une idée, comme si elle reprenait le fil de leur conversation en criant depuis la pièce d'à côté. Carrie avait déjà cliqué sur les cartes, et Sam remontait l'historique de leurs messages pour consulter les derniers tirages. Elle gardait le livre dans une poche de son sac en permanence. Il lui avait coûté trente-cinq livres et il avait fallu l'acheter avec le kit de formation – on lui avait juré qu'il coûtait cinquante livres en magasin. "Impossible de faire ce travail sans ce bouquin. On l'amortit en une semaine." Pour une raison mystérieuse, le livre était à la fois "la source de référence du tarot par le spécialiste mondial en la matière" et "pas disponible en librairie".

Le valet de coupe, une reine des deniers à l'envers, et la femme ligotée du huit d'épée.

Mécaniquement, ses doigts commencèrent à tourner les pages, sachant déjà grosso modo où trouver chacune d'elles. C'étaient toutes des cartes que Carrie avait déjà tirées, en plus. Et puis il y eut une touche d'orange au coin de son œil – l'éclat des cheveux roux d'une femme qui passait devant la fenêtre.

Sam eut l’impression subite d’avoir été plongée dans la glace. Un choc physique brutal accompagna cette prise de conscience tardive, des heures après avoir appris la nouvelle. Ce n’était pas Clio. Clio Campbell était morte. Elle avait cessé d’être au monde, avait déclaré forfait. Clio Cambpell n’existait plus.

Elle s’affaissa au-dessus de la table, comme si quelqu’un la poussait doucement dans le dos. Il y avait trop de choses qui tournaient dans sa tête. Sur son écran, le message de Carrie était toujours affiché, impatient, attendant ses instructions. Elle le zappa, ses doigts composant le numéro avant même qu’elle ait le temps de réfléchir à ce qu’elle faisait.

Dale répondit à la deuxième sonnerie.

— Sam, Sam… Tout va bien ? Il est arrivé quelque chose à Elliot ?

— Quoi ? Non, non, tout va bien. T’en fais pas.

— Je me suis juste dit, vu qu’il est au foot… Une blessure, ou quoi. Ouf.

— Il va bien.

— Super. Alors. Qu’est-ce que je peux faire pour toi ?

Elle prit une seconde. Pourquoi elle l’appelait, déjà ? Pourquoi elle faisait ça ?

— Dale, elle est morte. Cette femme. Clio.

— Ouais, je sais. J’ai vu ça y a quelques mois.

— Moi je viens de l’apprendre.

— Ah, ok. Je voulais pas t’en parler au cas où… Ben, tu avais peut-être ta façon à toi de digérer le truc. Je savais pas trop… Bref. Comment tu vas ? Comment tu l’as pris ?

— J’ai pas mal réfléchi, Dale. D’un coup je vois tout genre… genre clairement pour la première fois, mais genre, comme si j’étais vraiment loin de tout ça maintenant. Tu comprends. Non, c’est n’importe quoi. Eh merde.

— Nan, je comprends, Sam. Vraiment.

— Bref. Je crois que j’ai envie de changer certaines choses. J’ai besoin de remettre des trucs à plat. C’est positif, hein. C’est grave positif. Dis… Tu serais partant pour venir dîner ce soir ? Elliot serait super content de te voir. Une petite surprise. Qu’est-ce que t’en dis ? Je serais pas contre non plus.

Elle entendit quelque chose d’inexprimé dans son silence. Après ce qui lui parut une heure et qui ne devait être que quelques secondes, il toussa, prononça des mots.

— Ah. Ouais. Non, ce soir… ce soir, ça va pas le faire, Sam. Avec Melissa on s’est prévu un petit dîner.

Bien sûr. Melissa, bien sûr. Elle essaya de jouer le détachement, de se protéger.

— Pas de souci. Pas de souci. Un peu dernière minute, faut dire.

Elle le sentit hésitant, tiraillé, au bout du fil. Est-ce que c'était son imagination ?

— Mais peut-être, peut-être la semaine prochaine ? Je pourrais venir un soir de la semaine prochaine, dîner avec le petit, vous voir tous les deux ?

— Carrément ! Carrément. Super. Ouais. Envoie-moi un message avec les jours qui t'arrangent.

— Écoute. Écoute-moi, Sam. Fais attention à toi. Ok ? Promis, hein ? On se rappelle, ok ? La semaine prochaine. Bientôt.

Quand ils raccrochèrent, son téléphone se mit à vibrer frénétiquement. Trois nouveaux messages de Carrie.

Qu'est-ce que vs voulez dire ??
Vs etes là ?!!!
Samatha ?!?!

Elle prit une profonde inspiration. Elle se tourna vers l'écran, ses pouces devenant flous tellement elle tapait vite. La plupart des mots lui vinrent presque automatiquement. Elle régurgitait des platitudes qu'on lui avait servies pendant des années de thérapie, de conseil et de groupes de soutien. C'étaient des mots qui ne l'avaient jamais vraiment atteinte.

Carrie, ce que je vois là, ce sont les cartes qui vous envoient le même signal en boucle. Je crois que vous devez les écouter, écouter ce qu'elles ont à dire. Elles disent que vous les utilisez comme une béquille et que vous devez arrêter de vous reposer sur elles. Il faut vivre pour vous, à votre rythme à vous. Vous devez être capable de prendre vos propres décisions sans dépenser des centaines de livres pour un service de tarot en ligne, mais surtout, surtout, il faut lâcher du lest d'abord. Vous avez beaucoup de colère en vous, Carrie, et ça empoisonne toutes vos interactions avec le monde extérieur. Ça vous empêche de voir les choses avec du recul. Il est temps d'essayer autre chose, Carrie. Je ne veux plus vous voir ici à partir de maintenant – tout cet argent serait bien mieux dépensé chez un psy. Au moins, allez voir du côté de la gestion de la colère. Mais vous êtes libre, Carrie. Je vous libère.

Sam glissa cinq livres sous sa soucoupe et se leva. Elle laissa le livre sur la table et, le temps d'être dehors, elle avait supprimé l'appli du service de tarot. Elle repassa devant Spider et sa troupe en marchant sous les arcades et leva le poing en signe de solidarité de son côté de la rue, mais sans traverser. Elle leva les yeux vers le vieil entrepôt, où toutes ces choses étaient arrivées à une autre personne, plus jeune, qui échappait à son contact. Et l'espace d'une seconde, elle sentit toutes les personnes qu'elle

avait été se poser sur ses épaules. Puis elle se mit à courir dans la rue, tourna vers le parc où Elliot agitait son petit corps essoufflé derrière un ballon qu'il n'attraperait jamais.

"Vas-y, mon chéri !" cria-t-elle, en se penchant par-dessus la barrière, à moitié pour le mettre mal à l'aise et à moitié parce qu'elle voulait juste qu'il sache qu'elle était là, que quelqu'un remarque qu'elle existait. "Tu peux le faire !"

*OceanofPDF.com*

# NEIL

*Festival international du livre d'Édimbourg, août 2019*

— Le truc avec "Rise up", me suis-je rendu compte, c'est que cette chanson était géniale parce qu'elle maintenait un joyeux flou sur son message. La vision politique d'une gamine de vingt ans : faut que les gens se lèvent, et hop ils le font, et ça va résoudre tous les problèmes, ba di da doum doum.

Il émit un gloussement. Le public lui rendit son rire, qui se propagea poliment sous le barnum.

— Si Clio avait eu moins de scrupules ou été plus maligne, ça aurait fait une bande-son parfaite pour une pub de jean ou pour Pepsi. Malgré l'onde de choc provoquée à l'époque par son apparition dans *Top of the Pops*, il n'y a pas grand-chose dans la chanson elle-même pour remettre en cause les bonnes vieilles valeurs chères à tout un chacun.

— Cela dit… c'est peut-être ça qui la rend si indémodable, dit la modératrice, une journaliste musicale relativement jeune dont il n'avait jamais entendu parler auparavant, tout en lèvres rouges et lunettes sexy à grosse monture noire. Elle répond à un besoin de chanson contestataire, et les gens peuvent y mettre ce qui les porte, eux.

Neil sourit jusqu'aux oreilles et balaya son sérieux d'un geste de la main, avant qu'elle ne lui gâche tous ses effets.

— Absolument. Pour qu'on puisse se rebeller contre le système en la téléchargeant une énième fois sur iTunes.

De nouveau, ce petit rire gentiment ravi à travers le barnum, qui était agréablement rempli, vu sa taille. Plus tard, il le savait, il les entraînerait au bord des larmes. Son auditoire de nantis d'âge mûr, essentiellement des anciens sympathisants de gauche devenus prospères, avait payé 17,50 £ par tête de pipe plus les frais de réservation pour profiter de ses lumières exceptionnelles sur la vie de Clio. D'ici peu, au moins la moitié d'entre eux allaient en outre raquer 19,99 £ pour l'édition grand format, avec sa jolie

photo en noir et blanc du visage juvénile de Clio, son rouge à lèvres comme unique touche de couleur, le nom de Neil en lettres d'or imprimées en relief lui barrant les épaules. Ils seraient ravis de faire la queue jusqu'à vingt minutes pour se le faire dédicacer et passer un petit moment privilégié avec lui. C'était son troisième festival littéraire, et la septième lecture en public de la tournée. Il savait désormais comment ça marchait. Les passages qui fonctionnaient le mieux sur scène étaient toujours ceux tirés de son propre vécu : le public littéraire gloussait et frissonnait à l'écoute du vocabulaire haut en couleur de Deek, opinait d'un air connaisseur aux allusions à "Gogsy" Duke ou aux manifestations anti-poll tax. Il s'entendait passer d'un accent à l'autre, sentait quelque chose s'épaissir dans sa gorge quand il décrivait la vie dans les quartiers populaires ou imitait le garde du corps de Danny Mansfield. Le contraste était saisissant par rapport aux inflexions fraîchement acquises qu'il adoptait pour répondre aux questions, un écho de la voix que sa mère prenait au téléphone, autrefois, même si son assurance à lui découlait de sa parfaite maîtrise du sujet, et non d'un sentiment d'infériorité déguisé tant bien que mal.

Son agent lui avait obtenu un contrat étonnamment avantageux ("Vu que tu ne travailles pas pour un journal national, c'est plutôt généreux, hein ? Enfin bon, ils en ont besoin dans quatre mois max pour que ça rapporte ; on publie à la date anniversaire de sa mort, ou tout le truc est annulé, donc ils te paient pour que tu commences à écrire *maintenant*") et il avait pu quitter la salle de rédaction après avoir balancé sa démission à la tronche rasée de près de Craig, grisé par ce moment jouissif. Être le principal spécialiste mondial de Clio Campbell ne suffirait peut-être pas à bâtir une longue carrière, mais ça ouvrait clairement des portes – on lui avait demandé de revenir sur Radio 4 à trois reprises depuis la publication du livre.

Comme il l'espérait au moment où il s'était jeté à l'eau et avait proposé ce pitch brillant et audacieux, un éditeur prestigieux et les invitations à déjeuner qui allaient avec s'étaient révélés un bien meilleur passeport que son ancienne carte de visite, qu'il annonçait toujours à moitié dans sa barbe. Shiv West, Justine Frischmann, Danny Mansfield, Edwyn Collins et les deux membres des Proclaimers avaient répondu à ses e-mails en personne, peut-être impressionnés, peut-être effrayés à l'idée de voir massivement diffusée une mauvaise image d'eux au cas où ils ne répondaient pas. Même Za Flow, qui avait refusé de s'exprimer davantage, donna sa seule et unique

interview au biographe officiel de Clio. Neil avait passé du temps à le courtiser en douceur, l'avait rencontré deux fois, lui avait vendu son pedigree du bon vieux copain, avait apporté des photos et des souvenirs pour prouver qui il était.

— Je veux que les gens puissent comprendre la vraie Clio. Celle que nous avons connue. La femme derrière les gros titres. Il y a un message important à faire passer dans cette histoire – sur la santé mentale, sur la place des femmes dans le business de la musique, sur tout ce qu'elle a subi. Et j'ai envie de le faire avant que les enfoirés de ce monde n'aient le dernier mot sur elle. Tu vois ce que je veux dire, mec ?

— Ouais. Ouais, carrément, avait répondu le rappeur en hochant la tête et en sirotant son verre. Je te suis grave, mec. Je le sens bien. Je peux te faire confiance, hein. Ok. Compte sur moi. Je suis partant.

Il y avait eu des rumeurs comme quoi d'autres livres étaient en cours, mais Neil était déjà passé par là et il avait parlé à tout le monde. Il était assez investi pour faire le boulot, et il avait gagné la course. L'éditeur avait insisté pour qu'il l'intitule *Rise up : Clio Campbell en public et en privé* ; sa propre suggestion de titre (*The Northern Lass*) était beaucoup trop provinciale, d'après eux. Il s'était senti lésé à l'époque (quoique pas du tout en position de discuter), mais quand le livre fut réimprimé et continua à se vendre, il fut obligé de reconnaître qu'ils savaient ce qu'ils faisaient.

Les files d'attente pour ses dédicaces étaient souvent majoritairement composées d'hommes qui lui ressemblaient. Des gens comme lui, chez qui les lèvres rouges en couverture réveillaient un désir juvénile à moitié enfoui. Puis venaient les femmes, entre quarante et soixante ans, les contemporaines de Clio qui continuaient à se retrouver en elle. Et enfin une poignée de post-ados et de jeunes dans la vingtaine inspirés par l'histoire tragique relayée un an plus tôt, par cette icône fraîchement découverte à placarder sur leurs murs, leur martyre, leur fille rebelle.

"Je l'ai vue sur scène à la manif contre la guerre en Irak."

"Son passage dans *Top of the Pops* a changé ma vie."

"Je vivais à une rue de chez elle. Mais on s'est jamais parlé."

À chacun, il adressait un sourire triste, vérifiait l'orthographe de leur prénom, hochait la tête jusqu'à ce qu'ils aient terminé. De temps à autre, s'ils s'éternisaient trop et que la queue s'impatientait, il les coupait avec un regard embué, une petite tape sur la main, en disant : "Ça me touche

beaucoup, vous savez, de voir à quel point elle est encore dans les esprits. Ce qu'elle a fait a compté pour tellement de gens. Merci de m'avoir raconté ça."

Écoutée, validée, s'étant vu offrir une place dans l'histoire de la vie de Clio Campbell, la femme fila sans demander son reste, serrant son exemplaire du livre contre sa poitrine, la mine rayonnante. Percevant le mouvement du prochain qui s'avançait d'un pas traînant dans l'espace laissé vacant, Neil tendit la main pour recevoir le livre, stylo dégainé. Il n'y avait pas de livre. Il leva les yeux. Une imposante jeune femme noire, vêtue de couleurs trop vives pour se fondre dans la masse bohème chic du festival, le foudroyait du regard.

— Bonjour. Vous ne voulez pas que je vous signe quelque chose ?

— Non merci. Vous vous souvenez pas de moi, alors, monsieur Munro ?

Il avait un trou de mémoire, et elle parlait fort.

— Nancy. Nancy Okonkwo. On s'est rencontrés chez Clio une fois, à un de ses dîners. Vous étiez bourré, cela dit.

Il n'était pas allé dîner plus de deux fois chez Clio, mais ne gardait vraiment aucun souvenir de cette femme.

— Nancy ! Bien sûr. Désolé… La journée a été longue.

— Bref, je ne vais pas faire attendre ces braves gens. Mais je tenais à venir vous dire en personne que je trouve que vous devriez avoir honte de vous.

— Je vous demande pardon ?

— Oh, vous m'avez très bien entendue. Vous savez, quand j'ai appris que quelqu'un écrivait un livre sur Clio, je me suis dit, super. C'est ça qu'il faut faire. Il faut que quelqu'un fasse connaître ma copine au monde, toute l'histoire de sa vie. Je vous ai entendu à la radio, je me suis dit, bon, c'était un ami à elle. Pas un très bon ami, vous me direz, mais il connaît notre Clio. C'est mieux que si c'était un étranger. Il racontera ça comme il faut. Et puis j'ai lu ces inepties – elle s'interrompit une seconde pour désigner d'une main impatiente la superbe pyramide de livres élaborée par la vendeuse sur sa table de dédicace – et ça m'a mise tellement en colère que j'ai failli faire des confettis avec un bouquin de la bibli. Non mais vous vous prenez pour qui ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Franchement ? Vous prenez une femme bonne et honnête qui n'a fait qu'une seule chose de sa vie, se battre pour les gens moins bien lotis qu'elle, et vous en faites la risée de tous ? Vous l'exhibez sur une scène, vous prenez tous les petits trucs intimes et

humains qui peuvent se passer dans la tête d'une personne, et vous exposez ça aux yeux du monde ? Et encore, ça c'est quand vous ne prétendez pas qu'en réalité toute sa vie tournait autour de vous. À quel moment vous parlez de son travail – son vrai travail ? Toutes ces années à veiller sur les petites gens, à essayer de changer les choses. Non, vous, vous préférez écrire sur tous ses ex et vous moquer de ses idées politiques avec vos copains friqués.

Neil avait une conscience aiguë des regards de la file d'attente posés sur eux. Il toussa légèrement, pour gagner du temps, réfléchit à toute allure.

— Je suis vraiment désolé que le livre ne vous ait pas plu. Nous gardons tous des souvenirs différents de Clio, et ceux-là sont les miens, le résultat de plus de trente ans d'amitié – je soupçonne que vous n'étiez même pas née. Les êtres humains ont toutes sortes de facettes, vous ne croyez pas ? Deux personnes peuvent très facilement se faire une image totalement différente de la même personne. Simplement parce que vous ne reconnaissez pas la femme que j'ai connue et aimée, s'il vous plaît, n'invalidez pas les souvenirs que je garde d'elle. Et puis, comment quelque chose d'aussi mince et ténu qu'un livre pourrait-il résumer toute l'existence d'une personne, en particulier une existence comme celle de Clio, vécue à fond et avec panache ?

Elle le foudroyait toujours du regard, mais n'essaya pas de l'interrompre à nouveau. Il tendit vers elle la main qui ne tenait pas le stylo, veillant à ce qu'il n'y ait pas de contact.

— Elle nous manque énormément à tous les deux, n'est-ce pas ? Je crois que c'est assez clair. Il faut que je consacre un peu de temps à ces gens maintenant… – Il gesticula en direction de la file, qui s'était muée en masse aux yeux écarquillés encadrant les épaules de Nancy. – … mais j'aimerais beaucoup qu'on se revoie plus tard, vous et moi, pour évoquer nos souvenirs de Clio… Vous restez longtemps en ville ? Vous vivez à Glasgow ? Voilà mon numéro, j'adorerais écouter tout ce que vous avez à dire. J'en tiendrai compte, promis. Peut-être qu'on finira par trouver un terrain d'entente au sujet de cette femme si exceptionnelle ?

Il griffonna les chiffres sur un reçu que quelqu'un avait laissé sur la table, substitua un sept au huit final, à la dernière seconde. Les libraires que ses appels éperdus du regard avaient rameutés leur tournaient autour, et escortèrent gentiment Nancy dehors sans faire davantage d'esclandre. Neil prit une inspiration, but une gorgée du verre de vin que l'attachée de presse

avait posé sur la table pour lui, et leva les yeux vers l’homme en blouson de cuir qui était le suivant dans la queue.

— Eh bien, fit-il. C’était un sacré bout de femme, et elle est encore capable de déchaîner les passions, hein ? – Il tendit la main vers le livre, déjà ouvert à la page de titre, et l’homme en blouson de cuir lui rendit son petit rire.

*OceanofPDF.com*

# HAMZA

*Londres, 2018-2019*

Combien de fois il avait regretté d’avoir raconté à Gemma la rupture avec Clio.

— Une malédiction ? avait dit Gemma. Elle t’a vraiment jeté un sort ? Avec son sang menstruel ?

— Nan. Arrête, déconne pas, je crois pas à toutes ces conneries. C’était surtout carrément bizarre, voilà ce que c’était.

— Hum. Chais pas, bébé. Ma grand-mère, elle y croit à tout ça. C’est un truc de Congolais.

— Ouais ben, Clio elle est pas congolaise. C’est une Écossaise qui a son âge, qui est vénère et qui vient de se faire larguer, c’est tout.

Il croyait que ça mettait un terme à l’histoire. Lui-même, il avait tout oublié. Et puis, sept ans plus tard, trois jours après la mort de Clio, il dormait sur le canapé de Calvin quand son téléphone fourré sous l’oreiller se mit à lui beugler au visage, le réveillant en sursaut aux premières lueurs de l’aube. Difficile de distinguer ce que disait Gemma, au début, entre ses larmes et ses reniflements tremblants. Elle avait sorti Snoop à six heures du matin pour sa promenade habituelle, les rues étaient tranquilles, le même itinéraire qu’ils prenaient toujours. D’un seul coup, il avait rompu sa laisse et traversé la route en courant (“comme s’il était possédé, genre”) pile au moment où une voiture de sport rouge prenait le virage à fond la caisse.

— Et… Et… Et je me disais, je me disais, bébé, et si c’était Clio ? Et si c’était sa malédiction ? Qui se réalise enfin, maintenant qu’elle est morte ?

Il avait pris un Uber pour rentrer direct à la maison, l’avait enveloppée de ses bras, lui avait répété, encore et encore, il n’y a pas de malédiction, ça n’existe pas les malédictions. Ils avaient pleuré leur chien ensemble, leurs désaccords passés évaporés, toute la confusion qu’il pouvait ressentir par rapport à Clio noyée sous ce chagrin plus immédiat, plus pressant. Gemma était tombée enceinte presque tout de suite après, malgré deux modes de

contraception différents, comme si l'immense vague d'émotion laissée par Snoop exigeait que quelque chose vienne combler ce vide. Deux semaines après le test de grossesse, et avant qu'ils aient pu la lui annoncer, le père d'Hamza avait soudain eu une crise cardiaque, comme ça, au petit-déjeuner, sans même parvenir à adresser ses dernières paroles à sa femme.

Gemma se fit petite et discrète pendant cette période, et Hamza s'efforça maladroitement, quand ça lui revenait, de ne pas se fermer totalement à elle. Elle était parano au sujet du bébé depuis le début, refusait qu'il la baise alors que pourtant tout ce dont il avait besoin, c'était de relâcher la pression un bon coup avec sa femme, de rugir et sublimer une partie de ce deuil dans un acte physique. Il n'y avait plus de paix, désormais, rien de ce qu'il connaissait n'était comme avant. Le panier du chien était resté là, dans le couloir, un vide qui le dévisageait tristement chaque fois qu'il essayait de quitter la maison.

Gemma finit par craquer. Il rentra de chez sa mère un après-midi et la trouva attablée, en larmes : elle venait tout juste d'être licenciée.

— Ils peuvent pas faire ça à une femme enceinte !

— Ouais, mais ils savent pas que je suis enceinte, en fait ! J'allais attendre encore trois semaines avant de leur dire.

— Bordel de merde. Qui nous en veut comme ça, putain ?

— Écoute, Za. Laisse-moi parler. Et si… Et si Clio nous avait vraiment jeté une malédiction ? Et s'il y avait du vrai là-dedans, en fin de compte ?

— Gem. Arrête. Quoi, elle nous laisse tranquilles pendant sept ans, et puis elle s'en prend à nous seulement une fois qu'elle est morte ?

— Elle avait peut-être pas ce pouvoir avant de devenir un esprit. J'ai parlé à ma grand-mère, Za. C'est ce qu'elle pense. Non mais écoute-moi, bébé. Je sais, je sais que c'est idiot. Je… C'est juste que… tout le monde meurt, tout part en vrille, et j'ai tellement, tellement peur pour mon bébé.

Cette fois, il ne se sentit pas capable de la calmer, ni de la réconforter, car désormais il ne savait plus comment marchait le monde. Était-il possible qu'il ait mis Clio en colère en publiant cet hommage, en rendant tout ça public, en surfant sur sa mort ? Comment aurait-elle pu savoir ? Elle est morte, mec, se dit-il à lui-même. Mais il était désormais incapable de lâcher l'affaire.

— Calvin, tu crois aux fantômes ? Genre, qu'ils peuvent te hanter ?

Calvin secoua la tête, lentement. Ses yeux défoncés s'étiraient à travers son visage.

— Avant non, mais j'ai connu une meuf qui était convaincue d'être pourchassée par un esprit malin, mec. Elle disait qu'il fallait l'apaiser, genre avec des sacrifices et tout. Il lui est arrivé des trucs horribles jusqu'à ce qu'elle le fasse. Pas envie de déconner avec ce genre de bordel, hein ?

De l'apaisement. C'est pour ça qu'il avait parlé à ce petit mec, le journaliste écossais, quand il était venu frapper à sa porte. Si son nom pouvait aider un vieil ami de Clio à faire publier un bouquin racontant sa véritable histoire, c'était bien, non ? Lors de l'entretien, il ne fit que des compliments, il permit qu'on réécrive sa propre histoire, officiellement, en acquiesçant quand le journaliste suggéra que c'était Clio qui l'avait politisé, qui avait fait de lui un meilleur musicien. Il se mordit les doigts et laissa faire. N'importe quoi pour qu'elle les laisse tranquilles.

Le bébé était petit. Avait cessé de se développer. Ils allaient devoir le faire sortir plus tôt. Gemma avait été une boule de nerfs pendant huit mois, ne cessant de se triturer les doigts, ravagée et amaigrie, à part la putain de bosse de son ventre, enflée sur son corps comme un parasite qui pompait tout ce qui faisait d'elle la personne qu'elle était avant. Il avait deux minutes pour s'enfermer dans les toilettes tandis qu'ils la préparaient pour le bloc. Hamza baissa la lunette et se roula en boule dessus, les genoux sous le menton, son souffle entre ses jambes tandis qu'il parlait.

— Bon. Écoute, Cli. Je peux plus continuer comme ça. Je suis désolé. Je suis désolé pour tout. Oui, je me suis servi de toi. Je t'ai menée en bateau. Tout ça. Je comprends pourquoi tu veux prendre ta revanche. Et tu l'as fait. Ça a marché. Les neuf derniers mois ont été cauchemardesques, meuf. Horribles, putain. J'étais une petite merde prétentieuse et j'avais besoin de me prendre tout ça dans la gueule. Mais t'es morte maintenant, meuf. Faut que tu nous laisses vivre. Je t'en prie. Laisse ce bébé aller bien. Laisse juste Gemma avoir le bébé, et je… J'écrirai une chanson sur toi. Je les laisserai jamais oublier ce que t'as fait. Je chanterai ton nom pour toujours.

Quelqu'un d'autre entra dans les sanitaires en toussant ostensiblement pour signaler sa présence. Hamza s'en fichait.

— Bordel, meuf ! Tu sais quoi ? Ça m'aiderait vraiment de pouvoir discuter avec toi là maintenant, genre, je veux dire la vraie toi. Pas cette espèce de sorcière fantôme que je m'invente dans ma tête. Ma vraie reine,

ma Clio, là maintenant, parce que des délires comme ça, tu t'en tapais tout le temps, hein ? Tu connaissais ton cerveau quand il devenait parano. Tu pourrais m'aider à démêler mes idées. Tu pourrais me dire franco, écoute mon pote, voilà ce qui t'arrive. Voilà tout ce qui se passe uniquement dans ta tête ; y a pas de fantômes si tu veux pas qu'y en ait.

L'autre mec termina de pisser, et fila sans même se laver les mains.

— Tu me manques, Cli. Ça fait des années que tu me manques sans que je m'en rende compte. Écoute, si tu veux me maudire, vas-y. Mais laisse pas la malédiction atteindre un bébé. Ne fais de mal à personne d'autre. Ça te ressemble pas, de faire du mal aux gens. C'est le contraire de ce que t'étais. Je t'en prie. Je t'en supplie.

Il s'arrêta, inspira un coup. Il fallait qu'il retourne auprès de Gemma. Alors qu'il dépliait ses jambes avec une grimace, il y eut un mouvement dans les toilettes. Un son plus aigu dans l'atmosphère. Quelque chose d'électrique, un bourdonnement, mais pas méchant. Ce n'était sans doute qu'une lampe, ou la clim. Sans doute. Mais Hamza lui souffla tout de même un baiser.

*2019*

Ils commencèrent à enregistrer "Warrior Queen" un an et demi après sa mort. Au jour près, se rendit compte Hamza, en vérifiant son calendrier tandis qu'il fumait devant le studio – il tenait à accueillir en personne tous les musiciens à mesure qu'ils arrivaient. Il y avait déjà eu un bon buzz sur Internet, grâce à une pincée de magie de la part de Gemma, tirée de son carnet d'adresses encore chaud.

> Za Flow retourne en studio au bout de trois ans
>
> La paternité aura-t-elle adouci le trublion politique du grime ?
>
> Selon les rumeurs, le nouvel album de Za Flow contiendrait un hommage à son ex Clio Campbell

L'oncle Donald de Clio n'était pas assez en forme pour descendre, mais il avait mis Hamza en contact avec tous les gens qu'il avait besoin de connaître, et expédié par la poste un gros paquet de partitions, une réorchestration d'une chanson de Robert Burns qu'Hamza n'avait jamais

entendue, qui s’appelait “Bonnie Jean”. Hamza utilisa les trois premiers couplets, demanda à deux musiciens folk écossais d’improviser dessus, et imagina un bridge pour faire le lien avec ses propres paroles.

Shiv West était venue le troisième jour, elle avait pris l’avion aux frais d’Hamza pour une heure d’enregistrement à peine. Elle n’avait pas dit grand-chose, mais putain, elle avait grave envoyé sur cette chanson. Elle avait des années de douleur et de clope dans la voix quand elle chantait, c’était presque comme retrouver Clio en personne.

*There was a lass and she was fair,*
*At kirk or market to be seen ;*
*When a’ our fairest maids were met,*
*The fairest maid was bonnie Jean.*

*And ay she wrought her Mammie’s wark,*
*And ay she sang sae merrilie ;*
*The blythest bird upon the bush*
*Had ne’er a lighter heart than she.*

*But hawks will rob the tender joys*
*That bless the little lintwhite’s nest ;*
*And frost will blight the fairest flowers,*
*And love will break the soundest rest.*

Il y avait une fille et elle était belle,
À l’église, au marché elle faisait voir sa mine ;
Quand toutes nos belles se rassemblaient,
La plus belle était la douce Jean.

Elle soulageait sa mère dans son ouvrage,
Et fredonnait d’une voix enjouée ;
Le plus gai des oiseaux de la forêt
N’eut jamais cœur aussi léger.

Mais les faucons volent les joies tendres
Qui s’offrent au nid de la linotte ;
Et le froid gâche les plus belles fleurs,
Et l’amour brise le grand sommeil.

OceanofPDF.com

# RUTH

*Glasgow, 2020*

C’était Alison qui avait choisi le film. Il s’agissait d’un documentaire sur la plongée en apnée, sur des hommes qui ralentissaient volontairement leur rythme cardiaque et réprimaient l’instinct qui les poussait à respirer pour s’enfoncer toujours plus loin dans la mer ; le genre d’expérience qu’Alison appréciait avec un plaisir voyeuriste, mais qu’elle n’oserait jamais tenter elle-même dans la vraie vie. Ruth était blottie contre son épaule dans le nouveau canapé de leur nouvelle maison, elle se curait les ongles et ne regardait le début que d’un œil.

Cet homme, celui dont parlait le film. Ça aurait pu être James Bond, joué par Alain Delon ou un jeune Richard Burton. Il avait ce glamour du solitaire intrépide qui séduisait tant les hommes chez leurs congénères. Il était voué corps et âme à l’océan ; c’était sa passion, son seul grand amour. Ses amis, devenus des vieillards, les oreilles pleines de poils, racontaient avec un sourire qu’il avait une maîtresse dans chaque port ; sa fille, qu’il avait abandonnée, essuyait une larme en déclarant que son papa lui avait manqué quand elle était petite, mais qu’elle comprenait l’appel de sa vocation.

Le corps d’Alison se tendit obligeamment alors que la minuscule silhouette plongeait tout au fond des profondeurs et que les violons de la bande-son redoublaient d’intensité.

L’homme était filmé dans des temples japonais, où il apprenait la méditation afin de mieux ralentir son pouls, de contrôler les impératifs du corps. Les conquêtes se succédaient. Ses amis qui vivaient en bord de mer racontaient qu’il venait séjourner chez eux plusieurs mois d’affilée pour préparer une plongée, qu’il ne mettait jamais la main à la poche, mais bon, il était comme ça. Ils semblaient honorés de l’avoir aidé dans son entreprise. Dans une voix off sexy aux accents de miel un peu rouillés, l’acteur qui l’incarnait dans le film à gros budget des années 80 lisait les

mots du plongeur. Il voulait se rapprocher du dauphin. Il était convaincu que les humains étaient capables de transcender leurs limites physiques ; il était aussi convaincu que la nature s'en sortirait mieux sans nous.

L'homme s'était suicidé à plus de soixante-dix ans, seul dans la maison qu'il avait construite, en haut d'une falaise, sur une île. La solitude, expliquaient ses amis, sa fille. Elle avait la voix brisée. Le grand et noble sacrifice qu'il avait fait à l'océan avait un prix. Mais son héritage était toujours bien vivant : ils avaient créé une école pour enseigner ses techniques à d'autres gens. Des jeunes femmes qui l'idolâtraient enfants nageaient devant des caméras sous-marines, libres comme des sirènes, leurs cheveux flottant autour d'elles.

Alison et Ruth avaient toutes les deux les larmes aux yeux à la fin, pour des raisons différentes. Ruth se réfugia dans la cuisine, enfonça ses ongles dans sa paume. Parce que c'est différent pour les hommes, murmura-t-elle tandis que le chat se lovait à ses pieds. C'est toujours, toujours différent pour les hommes.

*OceanofPDF.com*

# DONALD

*Île de Skye, 2020*

— Voilà, c’est là. On y est.

— Ça doit être celui là-haut sur la dune, alors ? Il a l’air neuf. Là, Donald, prends mon bras.

— Laisse, Andy, ça va aller. C’est pas loin. Et je préfère faire ça tout seul. Je te retrouve à la voiture – mieux vaut que tu restes là-bas au chaud, de toute façon.

Le vent était vif sur la plage ce jour-là, des vagues aux crêtes sinistres mordaient le rivage. Pour grimper sur la dune depuis le petit parking, Donald devait passer à gué un petit ruisseau de galets qui coupait à travers le sable mouillé. Il trébucha, faillit faire tomber sa canne, se tourna pour indiquer au fils de Morna que tout allait bien, il n’avait pas à s’inquiéter. La dune était difficile à escalader, mais il prit appui sur des touffes d’herbes, parvint à se hisser au sommet. Et il le vit alors, le banc, en bois pâle avec sa plaque de cuivre. Comme le promettaient les photos qu’il avait commandées sur Internet.

EN MÉMOIRE DE
CLIODHNA CAMPBELL,
ET DE SON PÈRE
MALCOLM CAMPBELL.

ILS FURENT HEUREUX ENSEMBLE
UN JOUR SUR CETTE PLAGE.

Il se tourna pour s’installer sur le banc, fut pris d’un instant de panique : avait-il choisi le mauvais endroit ? Est-ce que c’était bien ici ? Ça aurait pu être deux ou trois anses plus loin, après tout. Il contempla la ligne d’horizon, chercha l’Amérique des yeux comme lorsqu’ils étaient jeunes. Non, c’était bien ici. Il se souvenait de ce ruisseau de galets, bien sûr. Il

regarda tout autour de lui, essaya de convoquer les deux silhouettes sur le rivage, et lui qui courait vers eux. Le maigrichon tout nu attiré par la mer, la petite fille menue qui mangeait du sable, leurs cheveux roux flamboyants ébouriffés par le vent, deux nuages éclaboussés de soleil. Oui, oui, c'était ici.

Les montagnes anciennes observaient le vieil homme sur le banc neuf, avec un haussement d'épaules indifférent.

*OceanofPDF.com*

# EILEEN

*Maison de retraite Glendale, Ayr, 2018*

J’étais mortifiée, non mais franchement, tout de même. Personne m’avait dit que j’avais de la visite. J’ai été obligée de la faire attendre, le temps de faire un brin de coiffure. En robe de chambre, que j’étais. En robe de chambre ! Vous voyez ces femmes-là, toutes ces bonnes femmes qui passent leur journée en robe de chambre, vous savez que je suis pas comme elles, mon petit. Vous savez. Une gentille femme, en tout cas. Costaude. Grande. Des grosses joues toutes roses comme celles d’un boucher. Une visiteuse. Elle apportait des nouvelles, mais j’arrive pas à me rappeler. Ça l’a pas dérangée d’attendre. Pas comme certains, là, qu’arrêtent pas de vous bousculer en disant Eileen, Eileen, alors que c’est Mme McIvor, en fait. Anciennement Mme Campbell, avant les crasses de ce salopiot. Anciennement Mme Campbell. Y a un sacré bout de temps maintenant. De la mauvaise graine, les Campbell. La mauvaise graine ça donne jamais rien de bon, voilà ce qu’y disaient. Bien sûr vous pensez pas à ça quand vous êtes une jeunette, hein, quand y vous fait son numéro de charme. Vous vous dites pas qu’il va vous boire toute votre paye et vous trimballer partout dans les îles, et avec un bébé, en plus. Non, asseyez-vous, mon petit. Vous travaillez dur. Asseyez-vous le temps que je boive mon thé, faites pas attention à ceux-là. *Aye*, les gens qui travaillent dur, c’est eux qui font tourner le monde. C’est pour ça, quand vous vous retrouvez avec un homme qui boit votre salaire, faut vous tirer de là. Je blaguais là-dessus avec la fille de not’ Senga. Non, je l’avais jamais rencontrée avant, enfin peut-être que si. Est-ce que c’était la petite de not’ Senga ? La taille. Ça se pourrait. Elle avait des couleurs. Ces grosses joues roses. Not’ Senga elle était pas râblée comme ça, par contre, pas comme celle-là. Qu’est-ce que je disais, ah oui, c’était un sacré tire-au-flanc, le père de la gosse, il a jamais… Enfin bon mon père m’avait bien dit de pas l’épouser, pour sûr. Mais c’est juste qu’il

était pas comme les hommes de ma famille, et c'était excitant, pour sûr. Quand vous avez vingt-deux ans et une cervelle de moineau.

Hé, toi ! C'est mon gâteau. Non, je t'ai vue. Je t'ai vue en prendre un déjà. Il est à moi çui-là. Tu peux aller te faire voir, espèce de vieille chipie.

Elle est toute jalouse parce que j'ai eu une visiteuse aujourd'hui. Je vous ai parlé de ma visiteuse, mon petit ? Ah si. Ah oui. C'est chouette d'avoir de la visite. Enfin bref il était musicien, alors c'était ça son excuse. Une belle voix qu'il avait. Le père de la gosse. Elle était en train de me parler. C'est pour ça que j'ai fait un brin de coiffure – c'est important de toujours rester présentable. Même ici. Je tiens à être toujours présentable. Pas comme cette pauvresse, là, qu'est toujours assise là dans le coin. Y a une des infirmières qui m'achète mon fond de teint rien qu'à moi, et c'est tout avec mes économies. J'ai bien économisé, ça oui. Je touche pas un sou du gouvernement, à part ma retraite et pour ça j'ai casqué. Si vous commencez à toucher des sous de leur part, après y vous voient comme un parasite, c'est ça qu'y disait toujours, mon père. Enfin, en tout cas, avant y disait ça. Alec a pas pu faire autrement, quand ils ont fermé les puits, par contre, lui et mon frère. Mon pauv' frère. Mon pauv' frère.

Non, non, restez assise, qu'on papote gentiment, mon petit. Je crois qu'y avait quelque chose d'important, quelqu'un m'a dit ça aujourd'hui, et je crois qu'y faut que je m'en souvienne et je suis peut-être censée en parler à quelqu'un. Cette sale petite garce, voilà ce qu'elle est. Non, pas vous. C'est ma fille. Ma fille. Sa fille à lui, de plus en plus. Ça a toujours été sa fille. Rien que les cheveux ça se voyait. Pas une once de moi chez elle, ah ça non. Je croyais y avoir donné des principes. Je croyais que je l'avais éloignée pour y donner des principes, une morale, mais trop tard que je l'ai emmenée. Je l'ai éloignée trop tard et y me l'avait gâtée. Peut-être que ça pouvait pas être autrement. De la mauvaise graine. La pourriture Campbell. Du sang d'insulaire. Tire-au-flanc. On veut le meilleur pour ses enfants, j'ai pas raison ? On veut toujours le meilleur et on travaille dur et on peut pas savoir ce qu'y vont devenir. Mais je croyais vraiment que rentrer à la maison ça marcherait pour elle. J'y ai cru, mon petit, j'y ai cru.

*Aye aye*, tout va bien. Tout va bien. Pleurer ? Qu'est-ce que… v'là t'y pas que je pleure ! Eh ben v'là autre chose ! Je sais pas pourquoi. Je suis pas encore une vieille folle, ça je suis sûre que non. Z'avez vu mes jambes, mon petit ? Regardez-moi ces jambes. C'est pas les jambes d'une femme de cinquante-cinq ans ! *Aye*, cinquante-cinq ans. Z'êtes sûre ? Attendez un peu.

Non, je peux pas avoir cinquante-cinq ans, vous avez raison. Ça, c'était l'année où je dirigeais le syndicat, même s'y z'essayaient de me pousser à la retraite. Non, moi, j'étais pas prête à prendre ma retraite. À soixante-six ans je l'ai prise, pas avant. J'ai travaillé tous les jours jusqu'à soixante-six ans. Et pis y a eu ce machin. C'est quoi déjà ce machin que j'ai ? Vous voyez de quoi je parle.

Elle était en forme, la fille de not' Senga, ça par contre. J'ai pensé qu'elle avait p't-être des ennuis avec son homme, mais elle dit qu'elle a pas d'homme, alors je sais pas où je suis allée pêcher ça. Elle dit qu'elle a jamais eu de gosses mais not' Senga elle arrêtait pas de nous rebattre les oreilles avec ses petits-enfants, alors je crois qu'elle savait pas de quoi elle causait, sur ce coup-là. Elle venait me voir, pour me dire. Oh, me dire quelque chose. Sans doute que ça a pas d'importance. L'important c'est que j'ai eu de la visite alors que vous autres non. Ma fille vient plus jamais me voir parce que c'est une sale petite garce. Oh que si. Foutre la merde, c'est tout ce qu'elle a jamais su faire. Oh, elle a bien fait un peu de chanson, pis elle a perdu son gentil mari… Elle avait un si bel homme, ah vraiment. Remarquez, la beauté ça fait pas tout, je suis bien placée pour le savoir. Il est comment votre homme, mon petit, il est beau ? J'en ai eu deux, des maris, et le premier était beau mais c'était un sacré bon à rien. Y m'a abandonnée avec cette sale petite garce de bébé et dès qu'elle a eu des nichons c'est devenu une traînée et une briseuse de grève, et elle a attiré la honte sur notre nom de famille. Et Alec, c'était mon second mari, il l'a chassée et il a eu bien raison. Si on l'avait pas fait, tout le village nous serait tombé dessus. Ils ont quand même écrit sur la maison PUTE À JAUNES, même s'y se sont excusés une fois qu'on s'était débarrassés d'elle. Et elle me racontait dans ce café… On se retrouvait dans un café à Ayr tous les ans pour mon anniversaire, parce qu'elle pouvait pas venir à la maison, bien sûr que non. Alors je prenais le train pour aller à Ayr pour qu'Alec sache rien et elle prenait le train de Glasgow… Glasgow, non mais je vous demande un peu. Qu'est-ce qu'elle fichait, ma fille, dans un endroit comme Glasgow. Z'êtes allée à Glasgow, mon petit ? C'est bruyant et ça pue. Enfin bref, ça a toujours été les hommes, sa faiblesse, à ma fille. Toujours. *Aye*. Parce que c'était une belle fille, hein, attention. Elle tenait de son père. Et moi du mien, c'est comme ça que j'ai des bras de mineur, j'ai pas raison ? Ha ! C'est une blague, mon petit. C'est une blague.

De quoi je parlais déjà ? De not’ Senga, peut-être ? Not’ Senga elle est jamais venue à ce café, alors pourquoi est-ce que je parlerais de not’ Senga ? C’était un de ces cafés italiens prout-prout avec une machine à café, et elle me payait un petit café avec de la mousse, ça oui, en cadeau d’anniversaire. Ah, elle était jolie, ma petite. C’était un joli brin de fille. Enfin, quand j’y repense maintenant, p’t-être qu’elle pouvait pas faire autrement. Parce que bon, les hommes étaient toujours en train de la reluquer, dès qu’elle a eu des nichons, toute jeune, et je leur gueulais dessus dans la rue, qu’ils aillent se faire voir, je la prenais par la main, ma fille. Mais nan. Elle savait. Elle savait, cette petite. Elle savait qu’y avait des limites à pas franchir, hein, et elle a quand même couché avec lui. Et pour quoi ? Par pure méchanceté, p’t-être bien ? Oh, c’est une sale petite garce, pour sûr.

Et elle m’a laissée toute seule. Elle m’a laissée ici, sans mari, en plus, sans petits-enfants, sans famille depuis mon pauv’, pauv’ frère, depuis not’ Senga. Y a plus qu’elle et elle m’a laissée ici. Je la vois jamais. Juste à Noël, et j’y ai dit, j’y ai dit t’es une sale petite garce et tu viens jamais me voir. Est-ce que c’était ce Noël, mon petit ? Je sais qu’y avait un sapin. Ça je le sais. On avait mis un sapin ici ? Cette fille, aujourd’hui, elle était grande et je me rappelle pas l’avoir déjà rencontrée mais elle doit faire partie de la famille, j’imagine. Elle a dit quelque chose à propos d’un enterrement et j’essayais de lui dire t’inquiète pas, on a enterré ta maman y a des années. C’était une chouette messe qu’on a fait pour not’ Senga. Beaucoup plus chouette que pour not’ Peter. Oh, pauv’ pauv’ Peter. Vous avez déjà entendu l’histoire de ce qu’est arrivé à not’ Peter, je vous ai déjà raconté ? Il s’est jeté dans le puits. Avant qu’ils aient le temps de le remplir de béton. Bon, ça faisait des années qu’il avait pas de boulot, rien du tout, et les petits avaient besoin d’argent. Mais l’église voulait pas lui faire d’enterrement, alors moi et son Annie on a atterri au crématorium à Ayr où on nous a pas laissées l’enterrer parce qu’y fallait payer en plus et parce que le scandale nous collait à la peau à ce moment-là, alors Annie elle savait pas quoi faire. Elle pouvait pas enterrer ses cendres dans le jardin parce que la mairie risquait de la virer de chez elle. Pauvre Annie. Ça fait une paye que j’ai pas vu Annie. Je me demande comment elle va. Oh, attendez un peu. Elle s’est pas zigouillée aussi, Annie ? Non, c’était qui, alors ?

Pourquoi je pense à des suicides, qu’est-ce que je disais déjà ? Non non, mon petit, y a un truc important, j’en suis sûre. Faut que vous restiez là.

Prenez ma main. Elle est bien ici, ma sœur. Elle me tient juste compagnie, c'est plus que ce que fera jamais ma sale petite garce de fille. Dur de pas la détester celle-là, hein ? Ma sœur. Vous trouvez pas qu'on dirait qu'elle croit que sa merde sent la rose, hum ? Elle est pas si jeune, la sœur, ça non. Tu ferais mieux de faire gaffe, ma sœur, ou tu risques de finir ici et y aura rien que la fille de not' Senga pour te rendre visite.

J'ai essayé de donner le nom de ma maman à la gamine. La ptite Jean, ça devait être. Son père a dit que c'était trop commun comme prénom, et j'étais tellement sonnée après l'accouchement que j'ai pas discuté. Il l'a appelée Cliodhna, voyez-vous ça ! En voilà un prénom qui croit que sa merde elle sent la rose, hein ? Quel imbécile. Quand on est rentrées j'l'ai appelée Jean. Jeannie Johnstone, mon nom de famille. Elle refusait de prendre le nom de ce pauvre Alec alors qu'il a été un meilleur père pour cette sale ingrate que c'qu'elle méritait. *Och*, les hommes. Ils sont faciles à manœuvrer, quand on sait s'y prendre. Moi je savais, et ma gamine sûr qu'elle savait, oh, permettez-moi de vous le dire. Mais elle a jamais su à quoi s'en tenir avec eux, eh oui. Elle les laissait toujours faire ce qu'y voulaient, pousser le bouchon trop loin.

Il était beau, pour sûr. Çui avec qui elle a couché. On les a tous vus arriver dans les camions, nous les femmes, et on avait des légumes prêts à leur balancer, et on l'a toutes remarqué, j'dois dire. Y brillait de mille feux comme un soleil, ce petit gars, cet Anglais aux cheveux blonds. Ça vous fait quelque chose… Oh *aye*, vous savez de quoi je cause, mon petit ! Vous savez bien ! Comment un garçon peut être aussi joli, un garçon ? Je voulais pas le montrer, je voulais pas que ça se voie, alors j'ai rassemblé un bon gros mollard au fond de ma gorge, je l'ai eu en plein milieu de sa belle figure. J'ai regardé ça qui dégoulinait sur lui, le long de sa pommette, mon crachat. Enfoiré de jaune. Enfoiré de maudit jaune.

C'est ce quelque chose-là qui m'a attiré des ennuis au départ, avec son père. C'était le même genre. Aucune conscience morale, rien du tout. Oh, c'est bien joli de savoir faire des belles chansons, ça oui, de faire danser les gens, mais pas quand c'est la paye de ta femme qui met le dîner sur la table et que tu te saoules à mort avec tes copains barbus pendant que le bébé pleure, avec une riche Américaine pour te caresser les cheveux. Oh *aye*. Ça va se trémousser en faisant ce qui lui chante, et après ça compte sur les femmes comme vous et moi pour les nourrir. Y avait des signes que ma gamine allait devenir comme son papa, mais j'ai pas fait attention comme

j’aurais dû. Elle trouvait pas de boulot, elle voulait continuer l’école, elle allait en ville le week-end dépenser not’ argent à mon pauv’ Alec et moi pour acheter des bâtons de rouge à lèvres, vous savez, de l’argent qu’elle piquait dans notre tirelire. Du rouge à lèvres et des disques et des cafés hors de prix, la sale petite garce. C’était les garçons qui lui payaient ses cafés hors de prix, sûrement. Je veux bien un peu plus de thé, celui-là est froid. *Aye*, à la bonne heure. Je vais le boire. Je le bois.

Oh *aye*, personne ira sourire à la petite de not’ Senga, pour sûr. Gentille fille mais c’est pas une beauté. Quand même, on est fier des belles filles, on leur démêle les cheveux avant de les envoyer à l’école, on leur achète des rubans et après qu’est-ce qui se passe, hein ? Voilà que vous avez élevé une petite putain qu’a pas de morale. Si c’était à refaire je me débrouillerais pour lui gâter ce joli minois. Elle avait de la cervelle, ma fille, ça oui. Elle aurait pu faire quelque chose. Parce que c’est une femme adulte maintenant et qu’est-ce qu’elle a pour elle ? Pas d’homme, pas de boulot, pas de maison, pas d’enfants. Trop tard pour tout ça maintenant. Je lui ai dit, ça oui, on était assises à côté du sapin de Noël parce qu’y avait ces guirlandes qu’arrêtaient pas de clignoter – voyez, je me rappelle encore des choses, mon petit. C’est exactement ce qu’est arrivé à son papa, j’y ai dit, il s’est saoulé à mort quand toutes ses jolies nénettes l’ont quitté, quand cette garce d’Américaine lui a dit de plier bagages. Et voilà où il en était, cinquante ans et sans rien. Exactement comme ma fille. C’était pas loin de Noël. Son anniversaire tombe juste après. Elle avait cinquante ans, elle doit en avoir cinquante et un. Non, elle a quel âge maintenant ? Ça peut pas être ça. Cette petite chose, cinquante ans. Elle fait jamais son âge. Elle tient ça de moi, parce que son papa, il était ravagé à la fin. Moi non plus j’ai jamais fait mon âge. Les gens y croyaient que j’étais une ado quand j’avais trente ans ! Y a quelqu’un qui m’a prise pour la fille d’Alec une fois, dans un bar ! Moi ! C’est plutôt un bon atout à avoir dans sa manche, parce que parfois c’est plus dur de rester jolie, vous savez ? Quand vous avez pas les sous pour ça. Notez bien, j’avais toujours veillé à ce qu’on reste convenables, elle et moi. Pas comme son père qu’avait des trous à tous ses coudes. C’était quand on se retrouvait dans ce petit café italien où toutes les serveuses étaient un peu olé olé, voyez, et des fois je lui demandais franco, non mais qu’est-ce que c’est que cette tenue ? Des guenilles ? Je t’ai appris à te respecter, que j’y disais. Enfin bon, j’ai toujours été fière qu’elle sorte jamais sans son rouge à lèvres. *Aye*, elle tient ça de moi. Elle a toujours été jolie, ma fille. Mais *och*,

non, ses tenues j'ai jamais pu m'y faire. J'étais mortifiée à l'idée que quelqu'un nous voie ensemble… Bon, c'était juste après la mort d'Alec, j'crois bien. Y restait plus personne pour s'en soucier. Mais elle est jamais revenue à la maison. Faut croire que maintenant elle le fera pas, c'est ce que dit la petite de not' Senga.

Voilà ce que c'était.

Voilà ce que c'était.

Non, ça peut pas être vrai non plus. C'est pas vrai.

Non.

La petite de not' Senga serait tellement mieux avec un coup de rouge à lèvres, vraiment. Avec cette tronche pleine de couleurs, elle ferait mieux d'y aller franco. Un joli rouge à lèvres bien vif comme celui de ma fille, peut-être qui tire un peu plus sur le mauve pour compenser un peu ces grosses joues rouges. J'y ai dit. Elle a dit qu'elle en mettrait pour l'enterrement.

Bon.

Toute seule, que j'y ai dit. Tu m'as laissée toute seule. Je le raconte à tout le monde, que j'y ai dit… je le raconte au docteur, quand il vient ici. J'y dis que ma fille vient jamais me voir. Eh ben oui, faut qu'elle le sache, ça oui. L'a pas tiré un mot, le jour de son anniversaire – d'habitude elle me répond en criant. *Ach*, bon, quelle femme a envie d'avoir cinquante ans, j'ai pas raison ? Ça fait drôle de penser que ma fille a cinquante ans. Les bouffées de chaleur. Aucune chance d'avoir un bébé maintenant, ah ça non. Ça fait un bon moment que j'avais renoncé à l'idée. Tout ce temps que les autres ont passé à faire les andouilles avec des petits-enfants alors qu'elles étaient trop vieilles pour s'en occuper, moi j'étais secrétaire générale du parti travailliste local ! *Aye*. Je faisais tourner la boutique. Trois conseillers élus. Faut bien rendre un peu à la communauté. Vous savez qu'ils ont voté pour savoir s'ils allaient nous virer, Alec et moi, après ce qu'elle a fait ? Eh oui. Oh, y a pas de plus grande honte, ça non vraiment. Parce qu'en plus y vous regardent tous. Chaque fois que vous faites les courses. Je pouvais plus me montrer au piquet de grève, parce que tout le monde m'avait tourné le dos. On a arrêté d'aller boire un verre au club du parti pendant un moment. C'est ça qu'elle a jamais compris, cette sale petite garce. Elle a jamais pigé à quel point ses actes ont fait du mal à sa maman. Deux écervelés, ces deux-là. Il a jamais percuté que si tu bois l'argent, on peut pas acheter de quoi manger au bébé. Si tu te tires avec une poufiasse américaine, tu peux pas voir ta fille. *Aye*. Les conséquences. *Aye*, n'allez pas tomber amoureuse d'un

rêveur, mon petit. Suivez mon conseil. Voilà ce qui se passe, hein ? J'ai cru que je l'avais éloignée de ses bêtises assez tôt, mais le mauvais sang a parlé. Changer son nom, ça n'a rien fait. Lui apprendre ce qu'est bien, ça n'a rien fait. Je l'élève avec des gens qu'ont des valeurs, et pis elle leur tourne le dos à tous et elle les trahit. Les choses venaient à peine de se calmer, même si je crois bien que le cœur de mon pauv' Alec s'en est jamais remis, et voilà qu'elle va à la tévé, et c'était reparti pour un tour. Et plus personne n'avait de boulot à ce moment-là, alors ils ont tous dit que c'était la faute à ma fille. La poll tax ! Pour qui donc qu'elle se prenait, à aller à la tévé chanter sur la poll tax ? Elle était à la tévé, et elle chantait des histoires de solidarité. La putain. Quelqu'un a laissé un étron fumant devant notre porte, et on nous a cassé la fenêtre de devant.

Je croyais que ça te ferait plaisir, qu'elle me dit, quand on était dans ce petit café, là, à Ayr. *Aye*, elle a vraiment dit ça. Elle me racontait toutes ces choses qu'elle faisait, chaque année une nouveauté, elle tenait jamais en place, celle-là. Et en plus elle me disait ça comme si qu'elle était redevenue une écolière, en me montrant une photo pourrie, vous savez comme font les enfants, Dieu les bénisse, comme si qu'elle voulait que je sois fière d'elle. Fière ! De quoi ? De la voir avec toute cette saleté de racaille à la tévé qui défilait à Londres, avec tous ces tatouages et ces écrase-merdes aux pieds ? Je les ai vus. On avait un mot pour parler des gens comme ça quand j'étais gosse, mon petit. Nan, elle a jamais compris que la question c'était pas l'action. C'était pourquoi on agit. Nous on agissait parce qu'on était une communauté et qu'ils étaient en train de nous arracher le cœur, alors fallait qu'on se batte contre eux. On agissait parce que des travailleurs ordinaires de tout le pays étaient en train de se faire virer du boulot qu'ils avaient eu toute leur vie, de leurs maisons. Elle, elle planait, c'est tout. J'y ai dit ça, sous ce sapin de Noël, j'y ai dit tu te contentes de te laisser porter par le vent, hein ? Elle valait pas mieux qu'un brin de duvet de chardon, ma fille, au bout du compte. Oh, elle avait toujours toutes ces causes qu'elle me parlait, tous ces problèmes, ces combats à mener, mais j'essayais d'y dire, qu'est-ce que ça signifie pour toi, hein, mon petit, pour de vrai ? Je fais ce qui est juste, maman, qu'elle disait. Et vous savez quoi, à son dernier anniversaire j'ai fini par en avoir assez. De toutes ces bêtises. J'y ai dit, *aye*, t'aurais mieux fait de faire ce qui était juste quand t'avais seize ans, jeune fille. C'est un peu tard, maintenant que t'as gâché ta vie, non ? Parce que je

voyais bien qu'elle essayait. Elle essayait, la petite. Mais on pouvait pas la laisser revenir à la maison. Pas après ça.

Ho ho, c'était un joli cortège, laissez-moi vous dire, mon petit. Dod Mackay et sa femme étaient en tête, celle qu'a un cou de poulet, avec tous ces petits cons de fouineurs du quartier. Des femmes avec qui j'avais fait le piquet de grève la veille à peine, qui me sifflaient à la gueule. Parce que pour eux c'était de ma faute. Tous autant qu'ils étaient. Parce que j'étais allée vivre ailleurs, parce que j'avais écarté les jambes et ramené la mauvaise graine à la maison. Et Dod se racle la gorge et il m'appelle Mme McIvor, pas Eileen comme y m'disait tous les jours de notre vie, Mme McIvor. On a des raisons de croire que votre fille fraternise avec les jaunes dans les baraquements. À parler comme si que c'était un agent de police ou je sais pas quoi. Et not' Alec vient à la porte et y fait, Dod mon vieux, de quoi que tu causes ? Et cette garce de femme de Dod qu'ouvre la bouche et qui me hurle dessus, l'air toute contente d'elle-même, *aye*, elle y est là-bas en ce moment même. J'l'ai vue. Qui longeait la route en faisant des bisous à l'aut' grand blond. J'parie qu'elle les laisse tous y grimper dessus, vu comme qu'elle est.

Et voilà ce que j'y ai dit qu'allait me coûter cher, en vrai. Je te permets pas de parler de ma fille comme ça, espèce de vulgaire garce, j'y ai dit. Je te permets pas, j'y ai dit. Et je lui serais tombée dessus si Alec m'avait pas retenue. *Aye*, ce petit élan de loyauté, c'est ça qu'a fait que j'étais foutue, après. C'est drôle, hein. Et Dod y dit à Alec, faut que tu règles ça, mon gars. Faut que t'y fasses comprendre à cette fille ou c'est toute la ville qui va y faire comprendre.

Dod nous a prêté son auto pour qu'on monte là-haut la récupérer avant les autres. Il a toujours été correct, Dod, c'était vraiment dommage pour sa connasse de femme. Les baraquements étaient à une demi-heure de route environ, alors qui sait ce que fichait Brenda Mackay dans ce coin, oh, attendez, y avait pas son frère qui travaillait à la ferme là-haut ? *Aye*, c'était peut-être ça, mon petit, c'était p't-être ça. Alec fonce et il tambourine à la porte et il entre. Ils étaient tous anglais, ces petits gars, je me souviens de ça. Sans doute pas beaucoup plus vieux qu'elle. Fallait au moins ça, en vrai, pour venir par ici. Si loin de leurs mamans. Fallait qu'y soient jeunes pour pas comprendre pourquoi ils auraient pas dû. Alec était en train de crier, lequel d'entre vous autres salopards de jaunes a amené ma fille ici, et c'est la dernière fois qu'il l'a appelée comme ça, pour sûr. Et l'un d'entre eux

vient le voir, calme-toi mon pote, avec ce drôle d'accent plat qu'ils ont, et il lui tombe sur le poil, je suis pas et je serai jamais ton pote, qu'y lui dit.

Ils étaient dans une grange derrière, comme deux bêtes. Alec l'a traîné par les cheveux, le blond, il était sur elle. J'ai repensé à mon crachat qui lui coulait sur sa joue et j'étais contente. J'espérais qu'il était brûlant quand y est tombé dessus. Elle était toute nue à part son jupon autour de la taille, et j'y suis allée et je l'ai attrapée par l'oreille. J'y ai dit de se couvrir et on l'a mise à l'arrière de la voiture de Dod, toujours pieds nus, on l'a couverte avec le plaid à carreaux qu'on avait là pour la faire rentrer dans la maison. Pute à jaunes, que je marmonnais, et quand on est arrivés, c'est ça qu'ils avaient peint sur le mur. *Aye*, j'ai dit ces choses à ma propre fille, mon petit, et je regrette rien. C'est ce qu'elle était. C'est ce qu'elle a fait. Ils lui balançaient des trucs quand elle est rentrée dans la maison, ils l'insultaient. Mes propres voisins, des gens que j'avais connus toute ma vie.

Alec pouvait même pas la regarder. Je veux qu'elle quitte la maison, qu'il a dit, et il est parti s'enfermer dans les toilettes. Elle et moi, on est montées dans sa chambre. J'y ai donné un sac-poubelle parce que c'était tout ce qu'on avait, et j'y ai dit qu'elle ferait mieux d'y mettre ses affaires. Elle pleurait, elle respirait comme si elle faisait une crise d'asthme, et elle ressemblait à une des marie-couche-toi-là de son papa, sous ce plaid. Maman, qu'elle me dit. Maman je t'en prie.

J'ai pas un cœur de pierre, mon petit. Ça non. C'était toujours ma fille qu'était là, devant moi. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Elle pouvait pas rester avec nous, plus maintenant. Et qui c'est qu'aurait voulu la prendre chez lui en ville ? Personne. Et mon lycée, qu'elle dit, et l'école ? Et j'y réponds, tu sortirais pas vivante d'une seule journée de classe après ça, ma belle. Elle a voulu se fourrer dans mes bras pour un petit câlin, mais j'ai pas pu. J'ai reculé. Pourquoi t'as fait ça, ma fille ? j'y ai demandé. Parce que j'avais pitié de lui, maman, qu'elle me répond. Ils sont tous tellement seuls. Ils ont tous tellement peur. Un ramassis de conneries, si vous voulez que je vous dise. Elle a vu quelque chose qui lui faisait envie et elle y est allée. L'a pas réfléchi. Voilà ce que c'était. Voilà ce que c'était.

Qu'est-ce que je vais faire, maman, qu'elle me demande. D'abord j'ai dit pourquoi tu demandes pas à ton joli cœur de t'emmener en Angleterre ? P't-être qu'y voudront bien de toi là-bas ! Mais elle avait besoin de mon aide, quand même, malgré ce qu'elle avait fait. Alors je l'ai amenée à la gare – ça a été dur de la faire sortir, pour sûr, y avait des ptits jeunes qui se sont mis à

pousser la voiture pendant que j'essayais de démarrer. La gosse criait leurs noms – elle allait à l'école avec certains d'entre eux. Charlie, qu'elle criait. Davy. Faites pas ça. Faites pas ça.

Quand on est arrivées à la gare, elle était plus calme. Elle tenait bien serré le col de son sac-poubelle. J'ai jamais aimé cet endroit, qu'elle m'a dit. *Aye*, j'ai répondu, eh ben maintenant il te le rend bien, j'ai pas raison ? Y aura des trains pour Ayr, ma fille. C'que t'as de mieux à faire c'est te tirer le plus loin possible, et pis choisir une ville, chercher du boulot dans un hôtel. Tu vas devoir récurer le sol, maintenant. Et j'ai sorti la tirelire de mon sac, celle avec nos économies. C'est vot' argent à Alec et toi, elle a dit. *Aye*, j'ai répondu, mais tu vas en avoir plus besoin que nous, mon petit. Bon, là-dessus j'avais tout faux. Not' Alec il a jamais retrouvé de travail après les mines, et je me suis retrouvée encore une fois avec quelqu'un à charge, même si au moins c'était pas de sa faute. La toux a fini par l'achever, et pis voilà. Ça a emporté la plupart des gars, et pas d'indemnités non plus. Oh, j'en ai vu des gens mourir, mon petit, et je parie que je suis pas aussi vieille que beaucoup de gens ici. Pas aussi vieille que celle-là, en tout cas. Dans quel état elle est. Vous avez de la bave sur la figure, ma chère ! De la bave ! Allez lui essuyer la bouche, mon petit, ça me rend malade de la regarder.

J'ai pris une petite mèche de ses cheveux du bout du doigt, mais je l'ai pas touchée, et elle est sortie de la voiture et elle est partie vers le quai. Elle a pas fait au revoir, et j'ai pas revu ma fille avant ses… quoi, vingt-cinq ans ? Vingt-sept ? Elle m'a écrit une lettre. Alec l'a trouvée mais il a rien dit. J'avais plus le droit de parler d'elle, dans cette maison, ou au village. On m'a permis de rester du moment que je parlais plus de ma fille. Et où d'autre que j'aurais pu aller ? Remonter à Inverness ? Retourner dans les îles, rejoindre la sœur de son père, cette sale pimbêche bigote ? Non, j'allais pas laisser cette sale petite traînée me voler ma vie. Mon chez-moi.

C'est où chez vous, mon petit ? C'est loin d'ici ? C'est joli ? Chez moi c'est pas joli. Je sais pas si je le reverrai un jour, de toute façon. Faudrait que ma fille m'y emmène. Peut-être que tout irait bien, si elle y retournait maintenant. Ceux avec qui elle était à l'école, p't-être qu'y se souviendraient encore d'elle, par contre, *aye*, vaut p't-être mieux laisser tomber. C'est mieux si elle existe pas, et pis voilà. Non, non, il faut que vous restiez là jusqu'à ce que je me rappelle, qu'est-ce que c'est donc, ce truc-là. Il va me falloir une manucure, voilà ce que je sais. P't-être que je vais avoir besoin du coiffeur. J'ai l'argent, vous avez qu'à demander à la

sœur. C’est un truc important, mon petit, un truc important qui m’attend. Vous avez vu que j’ai eu de la visite tout à l’heure ? Elle sait ce que c’est, elle. Elle avait quelque chose à me dire, mais ça pouvait pas être ça. Elle va venir me chercher, par contre – voilà ce que c’était, mon petit, ça me revient maintenant. Elle va venir me chercher dans une semaine. On va aller à l’enterrement ce jour-là, et ce sera chic, alors faudra que je fasse un brin de coiffure. Faudra que je fasse un brin de coiffure pour l’occasion.

*OceanofPDF.com*

# *Remerciements*

Un roman, c’est un travail collectif, comme le dit toujours une de mes personnes préférées. Celui-ci n’aurait pas été possible sans les efforts d’un ensemble de gens assez fabuleux, qui méritent tous des remerciements :

· Bekah Mackenzie, Caitrin Armstrong et Ellie Shaw, pour des décennies d’amitié en général, et pour leur soutien et leurs encouragements sur ce livre en particulier

· Simon Sylvester, Rachel McCrum et Lisa Brideau, pour leurs précieux commentaires sur la première version

· Catriona Duffy, pour avoir politisé le rouge à lèvres de Clio

· Jen Dolan, pour avoir organisé le service d’Adele

· Gemma Cossins et Rhiannon Handslip, qui ont trouvé l’endroit idéal pour Hamza

· Gillian Steel et Rowena Goalby, pour m’avoir ouvert des espaces où écrire

· Charlene Boyd, Kate Robertson, Outi Smith, Irene Bissett et Bridget Innes, pour la garde d’enfants, sans quoi écrire n’aurait tout simplement pas été possible

· Sarah-Jane Forder, pour sa relecture intelligente et rigoureuse

· Jordan Mulligan chez 4th Estate, défenseur idéal et passionné de ce gros pavé politique tout tarabiscoté aux narrateurs multiples

· Charlie Brotherstone, pour avoir continué à croire en moi depuis toutes ces années

· et Alan Bissett, pour avoir compris, apprécié et vérifié mes connaissances sur la blue-eyed soul des années 80, pour s’être prêté au ping-pong des idées, et pour avoir travaillé tellement, tellement dur afin de gagner suffisamment pour deux et me permettre de finir ce livre avant la naissance de notre deuxième bébé. Celui-là sera toujours pour toi, mon homme.

OceanofPDF.com

*BIBLIOTHÈQUE ÉCOSSAISE*
*dirigée par Keith Dixon*

Chris BROOKMYRE
*Sombre avec moi*
*Les Ombres de la toile*
*L'Ange déchu*
*Coupez !*

John BURNSIDE
*La Maison muette*
*Une vie nulle part*
*Les Empreintes du diable*
*Un mensonge sur mon père*
*Scintillation*
*L'Été des noyés*
*Le Bruit du dégel*

Dominic COOPER
*Le Cœur de l'hiver*
*Vers l'aube*
*Nuage de cendre*

Meaghan DELAHUNT
*Le Livre rouge*

Chris DOLAN
*La Colonie*
*Une femme infréquentable*

Jennie ERDAL
*La Mystérieuse Nuance de bleu*

Jenni FAGAN

*La Sauvage*
*Les Buveurs de lumière*
*La Fille du Diable*
Lewis GRASSIC GIBBON
*Sunset Song*
*La Vallée des nuages*

Alasdair GRAY
*Lanark*
*Le Faiseur d'histoire*

Kirstin INNES
*Reine d'un jour*

Jackie KAY
*Poussière rouge*

James KELMAN
*Le Poinçonneur Hines*
*Le Mécontentement*
*Faut être prudent au pays de la liberté*
*Si tard, il était si tard*
*Mo a dit*
*La Route de Lafayette*

Mick KITSON
*Manuel de survie à l'usage des jeunes filles*
*Analphabète*
*Poids plume*

Liam MCILVANNEY
*Les Couleurs de la ville*
*Là où vont les morts*
*Le Quaker*

James MEEK
*Un acte d'amour*
*Nous commençons notre descente*

*Le Cœur par effraction*
*Vers Calais, en Temps ordinaire*

James ROBERTSON
*Le Fanatique*
*Le Nègre de Dundee*
*Le Chercheur de vérité*

Suhayl SAADI
*Psychoraag*

Alexander TROCCHI
*Young Adam*

Louise WELSH
*Le Tour maudit*
*De vieux os*
*La Fille dans l'escalier*

*OceanofPDF.com*

En scannant le QR code ci-dessous ou en entrant **metailie.premierchapitre.fr** dans la barre d'adresse de votre navigateur, vous accédez directement aux derniers extraits de nos nouveautés à paraître.

*OceanofPDF.com*

*Cet ouvrage a été numérisé par*
*Atlant'Communication*
*au Bernard (Vendée)*

*OceanofPDF.com*